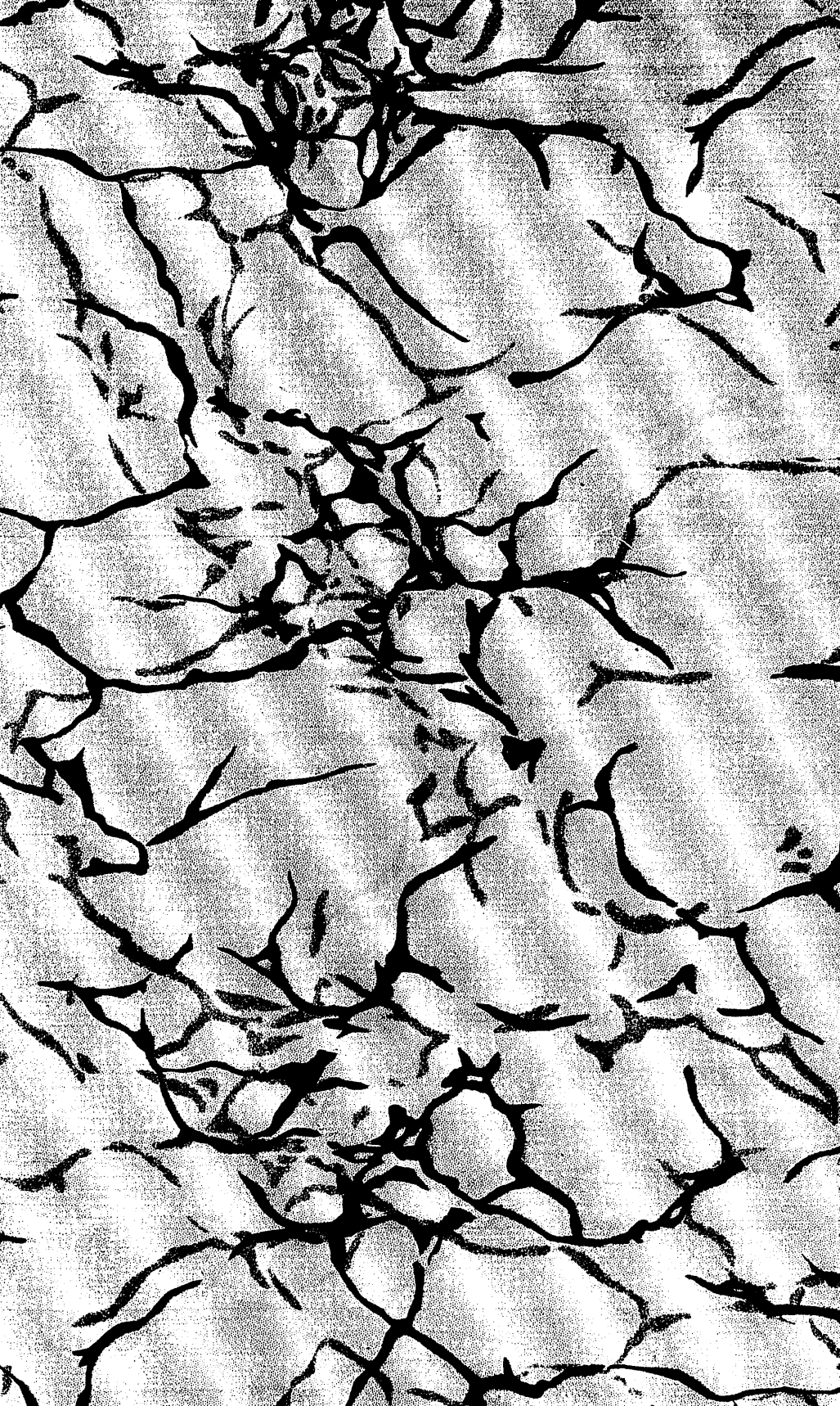


The University of Chicago
Libraries







Archives de la France monastique

(VOL. II)

LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

(PÉRIODE GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE)

par le

R. P. Dom J.-M. BESSE

MOINE DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ



PARIS

Librairie Veuve Ch. **POUSSIELGUE**

15, RUE CASSETTE, 15

—
1906





LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

(PÉRIODE GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE)

Imp. Ad. Wesmael-Charlier, Éditeur, Namur (Belgique).

Archives de la France monastique

(Vol. II)

LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

(PÉRIODE GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE)

par le

R. P. Dom *Jean Martial Lion* J.-M. BESSE

MOINE DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ



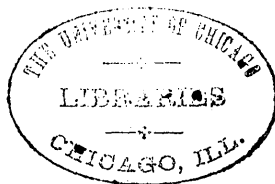
PARIS

Librairie Veuve Ch. POUSSIELGUE

15, RUE CASSETTE, 15

—
1906

BX2613
B55



Hiet

Préface

Nous avons réuni dans ce travail les renseignements qui nous sont conservés sur le genre de vie mené par les moines de la Gaule romaine et mérovingienne. Il ne nous a point été possible de le reconstituer dans son cadre tel que les contemporains purent le voir.

Les hommes d'alors ne se préoccupaient guère de transmettre à une postérité lointaine le souvenir de leurs personnes et de leurs œuvres. Ils ont peu écrit, et le temps s'est chargé de faire disparaître toute une partie de leur littérature. Ils ont construit des édifices pour abriter leurs exercices religieux et les cérémonies du culte, mais leur art impuissant n'a pas élevé de monument capable de résister aux injures des siècles et de survivre par des ruines aux destructions elles-mêmes.

Les documents, que l'historien peut étudier, conservent néanmoins des vestiges nombreux et intéressants de la vie monastique de ces temps reculés. Nous les avons recueillis, analysés et groupés avec un respect profond. Ils appartiennent aux origines de notre histoire nationale religieuse. Par eux, nous connaissons ce que fut dès son berceau l'une des institutions qui ont été mêlées de la manière la plus intime à l'existence de

notre pays et qui ont exercé sur ses destinées morales l'influence la plus décisive. S'il ne nous est pas donné de contempler tout ce qu'elle fut et tout ce qu'elle fit, ce que nous en savons est au moins le souvenir fidèle de sa réalité.

L'observateur découvrira, sous les traits un peu confus que nous avons pu relever, les caractères principaux que la vie monastique a toujours eus en France. Son unité essentielle se manifeste avec une évidence saisissante. Comme toutes les institutions, elle a eu son enfance et sa première jeunesse. C'est le développement correspondant à cet âge, que nous allons étudier pendant la période gallo-romaine et mérovingienne. Il faut s'attendre à lui trouver les lacunes et les exubérances incohérentes, propres à tous les débuts. Ce sont les défauts de jeunesse, que le temps se charge toujours de corriger. On finit, en les examinant, par leur découvrir une raison d'être et un intérêt qui captive.

Les changements sont fréquents et rapides durant l'enfance et la jeunesse, qu'il s'agisse des hommes ou des institutions. La période de l'histoire monastique, qui fait l'objet de cette étude, n'embrasse pas moins de trois siècles ; c'est une longue jeunesse, pendant laquelle les moines et les monastères ont traversé dans leur évolution des phases très diverses. Il en résulte une variété extraordinaire dans les manifestations d'une vie qui reste cependant la même partout et chez tous. Mais ces

manifestations veulent être connues et appréciées. Il nous faut, pour cela, les voir au milieu des circonstances qui les ont fait éclore et aussi disparaître ; nous devons, en d'autres termes, localiser dans le temps et le lieu les actes et les paroles des moines.

Une distribution chronologique des matières s'impose donc à nous. Quatre périodes suffisent pour répondre aux exigences de notre sujet. La première, qui sera la moins fournie, s'étend sur le IV^e et le V^e siècle et embrasse l'action monastique personnelle de saint Martin. La deuxième, qui va du commencement du V^e siècle jusque vers le milieu du VI^e, a pour théâtre le sud-est de la Gaule ; Saint-Victor de Marseille avec Cassien, Lérins et Arles sont les principaux foyers de vie religieuse, qui l'éclairent. La troisième, dont les héros ont surtout vécu dans le centre et l'ouest de la Gaule, ne franchit guère les limites du VI^e siècle. La quatrième, qui commence avec saint Colomban pour finir vers le temps de l'invasion musulmane, sous Charles Martel, s'étend davantage vers l'est et le nord. Cette dernière période est de beaucoup la plus riche en hommes et en faits intéressants. Le fonds commun, qui se retrouve dans chacune de ces phases, aura pour conséquence une certaine uniformité. Nous pourrions atténuer cet inconvénient, sans toutefois le faire disparaître ; il est trop dans les faits eux-mêmes.

Le lecteur se ferait une singulière illusion, s'il comptait trouver chez les moines et dans les monastères de

la même époque et de la même région une uniformité quelconque d'observances. On ne saurait concevoir une diversité plus grande que celle qui régnait alors. Nous en faisons la remarque une fois pour toutes. Il ne faudrait donc point conclure de la présence d'un usage dans un groupe de moines ou dans un certain nombre de monastères à une coutume générale admise par tous. Cette réserve s'impose même pour les décisions conciliaires.

On discerne aisément à travers cette diversité assez anarchique quelques points essentiels, qui se perpétuent et sont de partout. Ce sont, par exemple, avec la pratique de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, la fixité dans l'état religieux, la séparation du monde par un costume distinct de celui des séculiers et par une habitation séparée, un régime austère, l'application au travail, la récitation des psaumes à des heures déterminées. Avec le temps et le développement de l'institution monastique, les règles se préciseront; les plus parfaites étendront leur domaine d'année en année. L'ordre monastique cherchera ainsi en tâtonnant l'organisation qui lui convient. Nous en serons les témoins pendant le VII^e siècle. Par les règles écrites, les usages adoptés dans tel ou tel monastère, sous le gouvernement d'un abbé législateur, se communiqueront de proche en proche et donneront aux moines le grand bienfait de l'unité dans l'observance religieuse.

Les sources auxquelles nous avons eu recours sont connues. Leur valeur historique a été acceptée après un mûr examen, par des juges compétents ; nous n'avons eu qu'à bénéficier de leurs travaux. Les règles élaborées à Lérins, à Arles et dans quelques autres monastères de la Gaule méridionale sont pour la deuxième période des documents du plus haut intérêt. La date désormais connue de l'introduction de la règle bénédictine parmi les moines francs nous a permis de l'utiliser pour le VII^e siècle. La vie monastique de cette époque est singulièrement éclairée par la règle de saint Colomban, par celle du Maître et aussi par celle qu'un auteur anonyme a rédigée pour les vierges ¹. Les conciles des Églises gallo-romaines et franques se sont maintes fois occupés de la discipline monastique. Nous avons mis leurs décisions à profit. Le registre de saint Grégoire le Grand nous a fourni quelques indications d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. Les formules du recueil officiel de Marculfe, les chartes et les diplômes, qu'on nous a conservés, sont pleins d'indications curieuses et importantes, au moins pour le VII^e siècle et le commencement du VIII^e.

Nous avons mis largement à contribution les écrits hagiographiques, rédigés par des contemporains ou par

¹ Chacune de ces règles sera l'objet d'une étude spéciale dans la suite de notre travail.

des auteurs méritant confiance. Sulpice Sévère est presque le seul qui nous renseigne sur les moines de la première période. On a, pour les siècles suivants, le biographe de saint Césaire d'Arles, celui de saint Honorat, la vie des Pères du Jura, les divers écrits de Grégoire de Tours, ceux de Venance Fortunat, les vies écrites par Baudonivie, par Jonas et par les hagiographes du VII^e et du VIII^e siècle. Nous avons usé avec plus de réserve des vies remaniées ou composées à une époque postérieure ¹. Les œuvres de Cassien, de Paulin de Nole, de Salvien, de Sidoine Apollinaire, et, en général, des écrivains gallo-romains ou francs nous ont donné d'utiles renseignements. Le lecteur pourra se rendre compte, en consultant les notes qui accompagnent ce travail, que nous n'avons négligé aucune source d'information.

Abbaye de Saint-Martin de Ligugé,

en la fête de saint Odon, abbé de Cluny, 18 novembre 1905.

¹ Le lecteur nous excusera si nous avons quelquefois cédé à la tentation d'utiliser des renseignements puisés à des sources d'une autorité douteuse, parce qu'ils corroboraient ou éclairaient des indications connues d'ailleurs avec certitude.

LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE UNIQUE

Saint Martin et les premiers Moines gallo-romains.

Vocation monastique de Martin. — Règle monastique. — Martin à l'école d'Hilaire de Poitiers. — Monastère épiscopal de Marmoutier. — Moines clercs et apôtres. — Vocation de Paulin de Nole et de Sulpice-Sévère. — Recrutement de Marmoutier. — Moniales. — Vêtement. — Pauvreté religieuse. — Régime alimentaire. — Monastère.

LA VIE monastique fit dans la Gaule une apparition tardive. Mais la rapidité de son extension, le nombre et la vertu de ses adeptes et l'influence qu'ils acquirent lui assurèrent bientôt une place très honorable au milieu de la société chrétienne, si bien que les moines gallo-romains et francs égalèrent vite les moines orientaux ; ils finirent même par jouer un rôle auquel ceux-ci ne furent jamais appelés.

L'Orient a vu toute une littérature éclore autour de ses solitudes et de leurs habitants : récits hagiographiques, traits édifiants, enseignements spirituels et règles religieuses, qui permettent à l'historien de reconstituer la physionomie de ses moines et de la vie qu'ils menaient. Il n'en fut pas de même dans la

Gaule. Nous n'avons presque rien jusqu'au VI^e siècle. Sulpice-Sévère est à peu près le seul qui parle de ses moines primitifs. Et encore ne le fait-il qu'en passant et dans la mesure où cela intéresse l'histoire de l'homme admirable dont il raconte l'existence merveilleuse. Il lui arrive parfois, en narrant les miracles de son héros et les épisodes de sa vie, de nous livrer quelques-uns de ces traits à l'aide desquels on peut saisir sur le vif les mœurs et les habitudes des religieux contemporains. Nous n'avons eu qu'à les recueillir et à les grouper, pour retrouver et refaire, dans la mesure du possible, la règle suivie par les premiers moines gallo-romains.

Cette reconstitution est forcément très incomplète. Mais les moindres détails ont leur prix, quand ils nous révèlent quelques secrets d'un passé lointain et lorsqu'ils nous aident à tracer le portrait d'hommes qui ont eu sur les destinées d'un pays l'influence la plus décisive.

Saint Martin introduisit la vie monastique dans les Gaules ; il la fit connaître et il la propagea par ses paroles et surtout par ses exemples. Les premiers moines vénérèrent en lui un patriarche et un législateur. Ses enseignements et ses actions réalisèrent devant eux l'idéal de perfection religieuse qu'ils ambitionnaient de reproduire. Martin continua en Touraine durant les longues années de son épiscopat et ailleurs cette propagande monacale, qu'il avait commencée en Poitou. Tel fut son succès que, à sa mort, c'est-à-dire vers la fin du IV^e siècle (397), moines et monastères abondaient, au dire de son biographe,

dans ces contrées où les chrétiens étaient rares avant lui ¹. Sulpice évalue à deux mille environ ceux qui purent affluer du Poitou, de la Touraine et de l'Anjou à Candes pour faire au corps du grand moine-évêque défunt un cortège d'honneur jusqu'au lieu de sa sépulture ². Que l'on fasse aussi grande que l'on voudra la part de l'exagération bien naturelle sous la plume d'un écrivain qui célèbre les louanges d'un saint auquel il a voué une admiration enthousiaste, la multitude des moines formés par saint Martin et ses disciples n'en reste pas moins un fait indiscutable. Comment cette extension monastique s'est-elle opérée ? Sulpice-Sévère n'en souffle mot ; et rien d'ailleurs ne permet de suppléer à son silence, si l'on excepte un certain nombre de légendes dont le fondement historique est difficile à découvrir. Force est donc de se résigner à ignorer ce qu'il ne sera jamais possible de connaître. Nous savons cependant, d'après le témoignage de saint Paulin de Nole, que la ville de Rouen comptait dans son enceinte plusieurs monastères où « des voix virginales chantaient tous les jours les louanges du Créateur ». Il y avait encore de nombreux moines dans la contrée qui s'étend le long de la mer au nord de la Seine ; leurs monastères étaient

¹ Quod adeo virtutibus illius exemploque convaluit, ut jam ibi nullus locus sit, qui non aut ecclesiis frequentissimis aut monasteriis sit repletus. Nam ubi fana destruxerat, statim ibi aut ecclesias aut monasteria construebat. SULPICIIUS SEVERUS, *Vita S. Martini*, ed. Halm (1866), 123.

² Quanta præcipue mærentium lamenta monachorum, qui eo die fere ad duo millia convenisse dicuntur, specialis Martini gloria : ejus exemplo in Domini servitute stirpes tantæ fructificaverant. ID. *Epistola III*, 150.

répandus dans les villes, les campagnes et les forêts, et même jusque dans les îles de l'Océan ¹. Saint Victrice, qui gouvernait l'église de Rouen, était un ami du saint évêque de Tours, et son diocèse ne put échapper à cette influence.

A saint Martin et à ses disciples, la vie monastique offrait, comme à saint Antoine et aux solitaires de l'Égypte, le moyen de réaliser pratiquement en eux l'idéal de la perfection chrétienne. Comme leurs devanciers de l'Orient, ils en cherchaient la formule autorisée dans l'Évangile et les livres saints. Ces enseignements, vivifiés et complétés par l'expérience de la vie ascétique, prenaient une forme très pratique sur les lèvres des hommes autour desquels se réunissaient les chrétiens désireux de mener la vie religieuse ; ils se transformaient vite en règlements et en institutions. Plus tard ces législateurs monastiques codifièrent leur œuvre, en la fixant par des règles écrites. Mais les premiers patriarches des

¹ Ubi (terra Morinorum situ orbis extrema) quondam deserta silvarum ac littorum pariter intuta advenæ barbari aut latrones incolæ frequentabant, nunc venerabiles et angelici sanctorum chori urbes, oppida, insulas; silvas ecclesiis et monasteriis plebe numerosis, pace unisonis, celebrant. S. PAULINUS NOLANUS, *epist.* XVIII, *Beatissimo semper et venerabili Patri Victricio*. ed. de Hartel (1894), p. 1, 131. — Ubi (*Rouen*) cotidiano sapienter psallentium per frequentes ecclesias et monasteria secreta concentu castissimis ovium tuarum et cordibus delectantur et vocibus. *Ibid.* 132. Voir VACANDART, *Saint Victrice* (Paris, 1903. in-12), 48-52.

Il y avait également des moines aux environs de Trèves. Saint Augustin raconte l'impression que lui causa cette nouvelle, lorsqu'il l'apprit de son compatriote Ponticianus. *Confessionum lib.* VIII, cap. 6., ed. Knoll (1896), 182-183. Sur les disciples de saint Martin qui ont contribué à propager la vie monastique dans les Gaules, voir DOM. FR. CHAMARD, *Saint Martin et son monastère de Ligugé*, Poitiers, 1873. in-12, 61-68.

moines ne s'arrêtèrent pas à cette idée. Leur manière d'agir fut beaucoup plus simple. Ils livraient leur doctrine et leurs exemples à des disciples qui les transmettaient ensuite à leurs imitateurs. C'est ainsi que se créa la tradition primitive de la vie religieuse. Saint Martin, qui apparaît le premier en tête des moines gallo-romains, suivit cette méthode.

Mais avant de présenter ce qui nous reste de l'œuvre monastique de Martin ou de ce qu'on pourrait nommer sa règle, il sera bon, pour mieux déterminer l'étendue de son rôle personnel, de chercher les sources auxquelles il a puisé sa connaissance de la vie religieuse et les influences qu'il a pu subir lui-même. Car, s'il fut l'introducteur du monachisme en Gaule, nul n'a songé à lui en attribuer l'institution.

L'Orient était au quatrième siècle la terre classique des moines. Martin n'eut pas à chercher dans ces régions lointaines une forme religieuse de vie, répondant à ses aspirations intimes. Il put la contempler de ses yeux, dès l'enfance. Sa famille passa de son lieu d'origine, la Pannonie, dans l'Italie septentrionale. Elle restait fidèle aux pratiques païennes. Mais l'Église et le culte chrétien captivèrent l'esprit et le cœur de l'enfant. Les ascètes, qui habitaient par groupes ou isolés les campagnes voisines de Pavie, avaient pour lui un charme mystérieux. Il était alors âgé de douze ans ¹. Son père ne voyait

¹ Mox mirum in modum totus in Dei opere conversus, cum esset annorum duodecim, eremum concupivit, fecissetque votis satis si ætatis infirmitas non obstitisset. Animus tamen aut circa monasteria aut circa ecclesiam semper intentus, etc. SULPIT. SEV., *Vita S. Martini*, 112.

pas sans inquiétude ces premières aspirations vers le christianisme et la vie religieuse. Il ne crut rien trouver de mieux que d'éloigner son fils et de l'incorporer à l'armée romaine.

Cette mesure, loin d'étouffer une vocation naissante, fortifia dans ce jeune cœur l'impression produite par la vie que menaient les solitaires. Elle resta toujours devant son esprit comme un idéal, qu'il s'efforça de reproduire autant que le lui permettaient ses obligations nouvelles. Il vécut à l'armée, nous dit son biographe, en moine beaucoup plus qu'en soldat ¹. Les années qu'il lui fallut passer sous les armes ne furent qu'une longue étape entre les rêves de son enfance et la carrière de l'homme mûr. C'est ce désir irrésistible de mener la vie des moines qui le porta à réclamer sa liberté. L'espérance fondée d'avoir dans un officier, qui lui était cher, un compagnon de vie religieuse, fut seule capable de le déterminer à prolonger de deux ans son service militaire ².

Une fois libre et baptisé, où alla Martin ³ ? Auprès de l'homme qui était alors le mieux fait pour l'initier aux exercices d'une sérieuse vie ascétique. Hilaire de Poitiers n'était pas seulement l'évêque dont la foi vigoureuse et irréprochable, la

¹ Frugalitatem in eo laudare non est necesse, qua ita usus est, ut jam illo tempore non miles sed monachus putaretur. *Ibid.*

² *Ibid.* 114.

³ Sur le temps écoulé entre son départ de l'armée et le voyage de Poitiers, voir Dom CHAMARD, *Saint Martin et son monastère de Ligugé*, p. 34 et s. ; LECOY DE LA MARCHE, *Saint Martin*, 114 et s.

doctrine forte et vivante, l'éloquence et la sainteté forçaient l'admiration universelle ; son intelligence profonde de la morale évangélique, des besoins de la société chrétienne au sortir des persécutions et des aspirations qui sollicitaient les cœurs généreux vers une perfection plus haute, attirait autour de lui des fidèles qui prenaient pour règle de leur conduite ses enseignements et ses conseils. Un mot échappé par hasard à la plume de Sulpice-Sévère trahit leur présence à Poitiers. Ils formaient cette réunion de *frères* à qui Martin confia, avant de prendre le chemin de la Pannonie, les appréhensions que lui causait ce voyage ¹. Ces frères sont évidemment des ascètes ou, si l'on veut, des moines ; la signification habituelle de ce mot sous la plume de Sulpice ne permet pas d'en douter. J'ai pu noter jusqu'à treize passages différents où les moines sont nommés par lui *fratres* ². Il est intéressant, et pour l'histoire monastique et pour l'histoire de saint Hilaire lui-même, de constater l'existence de ce groupe ascétique. Il nous montre une fois de plus la haute idée que se faisait de la vie religieuse cet illustre pontife. Sa pensée sur ce point est en parfaite conformité avec celles de son émule saint Athanase et de saint Augustin, qui eurent l'un et l'autre une

¹ *Mœstus, ut ferunt, peregrinationem illam ingressus est, contestatus fratribus multa se adversa passurum. Ibid., 115.*

² Sulp. Sev., *Vita S. Martini*, 115, 117, 120, 121, 130, 131, 132, 133 ; *Dial.* II, 206, 212, 216 ; *Epist.*, 147, 148, Saint Paulin de Nole emploie le mot *frater* dans le même sens : *Epist.* xxiii, Pat. lat., LXI, 256. Sur le premier séjour de saint Martin à Poitiers, voir D. CHAMARD, *ouvrage cité*, 17-25.

influence prépondérante sur le développement du monachisme.

Martin, membre de cette communauté, fut d'abord disciple d'Hilaire et moine. Son départ pour la Pannonie ne devait être qu'une séparation d'assez courte durée, après laquelle il serait revenu prendre place au milieu de ses frères. Mais l'exil du maître prolongea l'absence du disciple. N'eut-il pas pour autre conséquence la dispersion des ascètes poitevins ? On serait tenté de le croire. Toujours est-il que Martin, au terme de son séjour en Pannonie et en Illyrie, n'éprouva nul besoin de revenir à Poitiers. Rien ne l'y attirait plus. Moine d'esprit et de cœur, moine par état, il résolut d'en mener l'existence paisible dans cette Italie septentrionale où la vie des solitaires avait produit une impression si vive sur son âme d'enfant. Il attendit donc à Milan le retour de son maître Hilaire (vers 356) ¹.

Le monastère qu'il y établit n'avait rien qui ressemblât, même de loin, aux vastes édifices où les moines des époques suivantes se renfermèrent. C'était la demeure simple, la cellule d'un ascète ou d'un ermite. Il eut quelques compagnons de solitude. Le prêtre, émule de ses vertus, qui le suivit dans l'île Gallinaria, lorsqu'il dut fuir les tracasseries de l'arien Auxence, devenu évêque de Milan, appartenait probablement à cette communauté. Ce premier monastère milanais est-il le même que le monastère fréquenté par saint Augustin à l'époque de sa con-

¹ Mediolani sibi constituit monasterium. Sulp. Sev., *Vita S. Martini*, 116.

version ¹ ? On ne saurait l'affirmer avec certitude.

Hilaire, en revenant d'exil, passa par l'Italie. Il rentra dans son Église de Poitiers, où son disciple Martin ne tarda pas à le suivre. Celui-ci quitta bientôt la ville épiscopale pour fixer sa demeure dans la solitude de Ligugé ², située à environ deux lieues de distance. Il y eut bientôt autour de lui une communauté de moines, dont il fut le fondateur et le régulateur ³. Quel était leur genre de vie ? Sulpice n'en dit rien. Mais l'on est en droit d'affirmer que les solitaires de Ligugé et ceux de Marmoutier envisageaient de la même manière la vie monastique et suivaient ce que nous appellerions aujourd'hui la même règle.

Moine avant son épiscopat, Martin, devenu évêque de Tours, voulut rester moine. Il conserva, avec sa simplicité apostolique, son costume et son genre de vie. Et il n'en fut ni moins respecté ni moins écouté. Une cellule, c'est-à-dire la modeste habitation d'un moine, contiguë à son église, fut d'abord son unique demeure ⁴. Mais la nécessité de mettre sa tranquillité monacale à l'abri des visites importunes, le contraignit de fuir la ville. La

¹ S. AUGUSTIN, *Confess.* l. VIII, c. 6 ; 182

² Canton de Poitiers, département de la Vienne.

³ Haud longe sibi ab oppido monasterium conlocavit. Sulp. Sev. 117. Dom Chamard, dans l'ouvrage indiqué plus haut, parle longuement du séjour de Martin à Ligugé.

⁴ Idem enim constantissime perseverabat qui prius fuerat : eadem in corde ejus humilitas, eadem in vestitu ejus vilitas erat, atque, plenus auctoritatis et gratiæ inplebat episcopi dignitatem, ut non tamen propositum monachi virtutemque desereret ; aliquandiu ergo adhærenti ad ecclesiam cellula usus est.

vallée de Marmoutier ¹ lui offrit un asile sûr ². Le monastère qu'il y fonda devint le séminaire où son clergé se recruta et vécut. Quelques années auparavant (355), un évêque de Verceil, saint Eusèbe, avait imposé aux prêtres et aux clercs de son Église le costume des moines et leurs observances ³. L'évêque de Tours ne fit pas de Marmoutier la demeure de ses seuls auxiliaires, mais il s'y renferma avec eux pour y mener une vie toute sainte au milieu de moines laïques.

Le monastère épiscopal était assez rapproché de la ville pour que Martin pût aisément faire face aux obligations de sa charge et répondre aux légitimes exigences de son peuple. Il ne voulait pas néanmoins quitter l'atmosphère sanctifiante de la communauté monastique ; des moines l'accompagnaient sans cesse à Tours, quand il y allait exercer les fonctions épiscopales ⁴, lorsqu'il parcourait en apôtre les cam-

¹ Commune de Ste-Radegonde, cant. de Tours, Indre-et-Loire.

² Dein cum inquietudinem se frequentantium ferre non posset, duobus fere extra civitatem millibus monasterium sibi statuit. Qui locus tam secretus et remotus erat ut eremi solitudinem non desideraret, ex uno enim latere præcisa montis excelsi rupe ambiebat, reliquam planitiem Liger fluvius reducto paululum sinu clauserat ; una tantum eademque arcta admodum via adiri poterat. SULP. SEV. 120.

³ LENAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, VII, 531. — BULTEAU, *Abbrégé de l'histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*, I, 32. — ERNST SPREIZENHOFER, *Die Entwicklung des alten Monchtums in Italien von seinen ersten Anfängen bis zum Auftreten des hl. Benedikt*, Wien, 1904.

⁴ Dicentes scilicet, contemptibilem esse personam, indignum esse episcopatu hominem, vultu despicabilem, veste sordidum, crine deformem. SULP. SEV., *Vita S. Martini*, p. 119.

pagnes de son diocèse ¹ ou des diocèses voisins ².

Ce cortège austère de moines, prêtres ou diacres, autour d'un moine évêque, avait quelque chose d'insolite et presque d'étrange pour des populations habituées à voir le clergé rehausser par l'éclat extérieur le prestige que lui donnaient sa mission et son caractère surnaturel. A cette époque où dans le monde gallo-romain, comme dans le reste de l'Empire occidental, tout s'affaissait, l'épiscopat était la seule puissance capable de s'imposer aux peuples. Les richesses et les honneurs allaient d'eux-mêmes à ses dignitaires, qui la plupart du temps se recrutaient parmi les membres de l'aristocratie gallo-romaine. Les clercs participaient aux mêmes avantages. Tous n'avaient pas, cela va sans dire, la grandeur morale nécessaire pour user avec sagesse d'une situation pareille. Ces hommes étaient par le fait peu disposés à apprécier la vie monastique et ceux qui l'embrassaient.

Saint Paulin de Nole parlera, quarante années plus tard, de l'impression produite par les moines sur les païens et sur des chrétiens qui, en renonçant au culte des idoles, n'avaient pu immédiatement s'approprier l'esprit de l'Évangile ; la seule vue d'un

¹ Euntem ad ecclesiam sequebamur. SULPIT. SEV. *Dialogus* II, 180-181. Martinus autem conversus ad nos, sicut eum frequens fratrum turba vallaverat... *Ibid.* 193.

² Iter cum eo, dum dioceses visitat, agebamus. *Ibid.* 183. Quodam tempore, cum dioceses circuiret, venantium agmen incurrimus. *Ibid.* 191. Quodam die paucis secum adhibitibus fratribus ad locum pergit. *Vita Sancti Martini.* 120. Monachi autem, qui pro foribus erant (durant une de ses visites pastorales). *Epistola* I, 141. Profectus cum suo illo, ut semper, frequentissimo discipulorum sanctissimoque comitatu. *Epistola* III, 141.

visage ou d'un costume d'ascète leur faisait horreur ¹. Les évêques de la province de Tours, qui élurent saint Martin évêque, n'étaient pas tous étrangers à ces sentiments peu élevés. Sa chevelure négligée, son habit pauvre, sa mine simple leur répugnaient ; ce n'était à leurs yeux qu'un homme grossier et méprisable, absolument indigne de l'épiscopat ². Mais le peuple ne partageait point leurs préjugés.

Tous les disciples de Martin élevés à la cléricature n'envisageaient pas leur dignité avec les mêmes sentiments que lui. La simplicité monacale parut à quelques-uns incompatible avec leurs nouvelles fonctions. Saint Brice en est un exemple célèbre. Son maître lui avait conféré l'ordination sacerdotale. Dès qu'il se vit chargé du gouvernement d'une église, il voulut avoir une maison et un train de vie qui contrastaient singulièrement avec sa profession. Rien dans ses antécédents n'avait pu éveiller chez lui des prétentions semblables, puisque saint Martin l'avait recueilli tout enfant et élevé dans son monastère. On le vit néanmoins acheter des chevaux pour le conduire, des terres, de jeunes esclaves saxons ou germains des deux sexes pour le service et l'honneur de sa personne. C'était le luxe

¹ *Dialogus* I, 185.

² Hujusmodi hominum et vultus et habitus et odor nauseam illis facit, quibus odor mortis est in odorem vitæ, quibus dulce quod amarum, et turpe quod castum, et hostile quod sanctum est. Propterea justum est ut reddamus illis vicem, ut sit nobis odor eorum tanquam odor mortis, ne desinamus esse odor Christi. S. PAULIN, *epistola* XXII, ed. HARTEL, 155.

des grands. Les réprimandes de l'évêque, la révolte et le repentir de Brice sont connus ¹.

Sulpice-Sévère, qui raconte cet épisode, signale avec douleur la vanité coupable et ridicule des clercs épris de faste et de richesse. Ils parcouraient le pays avec des équipages fringants ; ils se faisaient construire de somptueuses habitations avec des appartements multiples, encombrés d'un riche mobilier ; boiseries, sculptures et tableaux, rien n'y manquait. Ces hommes, rougissant de la bure des moines, se couvraient de tissus confectionnés avec art et achetés à grand prix ².

Tout autre fut le spectacle offert au monde par l'évêque de Tours et ses disciples fidèles. Il ne demandait à son Église pour lui et pour les siens que le strict nécessaire ³.

Martin eut, dans les dernières années de sa vie, la satisfaction de voir un membre éminent de l'aris-

¹ Objurgatus enim (Briccius) pridie ab eo fuerat, cur, qui nihil unquam ante clericatum, quippe qui in monasterio ab ipso Martino nutritus, habuisset, equos aleret, mancipia compararet. Nam illo tempore arguebatur a multis non solum pueros barbaros, sed etiam puellas scitis vultibus coemisse. SULPIT. SEV. *Dial.* II, 213.

² Si quis clericus fuerit effectus, dilatât continuo fimbrias suas, gaudet salutationibus, inflatur occursibus, ipse etiam ubique discurrit ; et qui antea pedibus aut asello ire consueverat, spumantibus equis superbus invehitur ; parva prius et vili cellula contentus habitare, erigit celsa laquearia, construit multa conclavia, sculpsit ostia, pingit armaria, vestem respuit grossiorem, indumentum molle desiderat. *Id. Dial.* I, 173-174.

³ Un certain Lycontius, qui avait profité de sa puissance de thaumaturge, lui porta cent livres d'argent qui furent immédiatement employées à racheter des captifs. Aux frères qui lui demandaient de conserver quelque chose pour les besoins de la communauté, il fit cette réponse : Nos, inquit, ecclesia et pascat et vestiât, dum nihil nostris usibus quæsisse videatur. *Id. Dial.* II, 212.

tocratie gallo-romaine, Paulin de Nole, donner aux chrétiens, aux clercs et aux moines l'exemple d'un détachement héroïque des biens matériels et des jouissances qu'ils procurent. Sa fortune territoriale était considérable. Il la vendit et en distribua le prix aux indigents. L'évêque de Barcelone dut lui imposer, malgré ses résistances, l'ordination sacerdotale pendant les fêtes de Noël de l'année 394, en présence d'une multitude qui réclamait pour lui cet honneur. Paulin se résigna, mais à la condition expresse de n'être fixé à aucune église particulière ¹. Dans une circonstance analogue, saint Jérôme avait pris les mêmes précautions afin de sauvegarder sa liberté.

Le noble Aquitain voulait consacrer à Dieu sa personne par les exercices de la vie ascétique. Son épouse Tharasia avait le même désir. Ils s'en allèrent tous deux en Campanie chercher, auprès du tombeau du saint martyr de Nole, Félix, un asile. Leur vie fut celle des moines. Saint Jérôme ², saint Augustin et saint Ambroise, qui furent ses amis et ses admirateurs, traitèrent Paulin toujours comme un moine. Tharasia, qui partageait sa solitude, devint pour lui une sœur, et, suivant sa belle expression, *conserva in Domino* ³. Il y eut autour de sa personne une famille monastique, dont il fut le chef et le père ; elle l'avait suivi dans sa

¹ S. PAULIN, *Epistolæ* I, II, III, 1-18.

² Quod loquor... de monachis et monacho quondam apud seculum nobili
S. JÉRÔME, *Epist.* 58 *ad Paulinum*, 5 ; Pat. lat., XXII, 582-583.

³ S. PAULIN, *Epist.* V, 19.

retraite. C'est, on le voit, un monastère d'un genre tout particulier. On en vit fonder plusieurs à cette époque.

Des membres de l'aristocratie gallo-romaine, gagnés au christianisme parfait, transformèrent leurs *villae* en monastères où ils menaient en compagnie des leurs une vie véritablement religieuse. Le plus connu est Sulpice-Sévère, l'admirateur enthousiaste de saint Martin et son disciple, avant d'être son biographe. L'exemple donné par son ami Paulin l'impressionna vivement. Il connaissait depuis plusieurs années le saint évêque de Tours et il le visitait parfois à Marmoutier. La conversion du solitaire de Nole et, sans nul doute, les conseils de Martin le déterminèrent, lui aussi, à quitter le monde, ses richesses et ses joies, pour suivre le Christ et pour imiter la vie pauvre et sainte des apôtres. Les indigents reçurent les sommes réalisées par la vente de ses biens. Il ne garda pour lui qu'une *villa* avec un domaine ; et encore en céda-t-il la propriété à l'Église, ne se réservant que le droit d'y habiter (395). Sa belle-mère Bassula partageait sa solitude et sa vie sainte. Des hommes épris du même idéal se réunirent autour d'eux et constituèrent bientôt une fraternité d'ascètes. Cette communauté entretenait des relations amicales avec celle que présidait Paulin à Nole. Celui-ci n'oubliait pas, quand il écrivait à son pieux ami, de saluer la vénérable Bassula au même titre que les frères dont elle partageait la vie ¹.

¹ *Ibid.* p. 39.

Paulin avait un instant pu croire que Sulpice le rejoindrait en Campanie avec plusieurs de ses compagnons ¹. Mais le projet ne fut point exécuté. Il y eut néanmoins entre les deux illustres solitaires des relations fréquentes. Les correspondances épistolaires ne satisfaisaient pas leur curiosité affectueuse. Fort heureusement, les moines qui portaient leurs lettres, les renseignaient de vive voix. Paulin et Sulpice se voyaient pour ainsi dire l'un l'autre grâce aux yeux de leurs messagers, comme ils s'entretenaient réciproquement par leurs lettres ². L'observance monastique fournissait aux relations des deux amis un sujet intéressant et utile. Sulpice, qui avait souvent contemplé de ses propres regards la vie des moines tourangeaux, s'efforçait de la reproduire chez lui. Prumilhac devait être dans sa pensée un autre Marmoutier. Il y attirait même, quand il le pouvait, quelques-uns des disciples de Martin.

L'un d'entre eux, Victor, qui avait passé toute une partie de sa vie religieuse auprès du saint évêque et de saint Clair, joua un rôle important dans ces relations pieuses entre Sulpice et Paulin de Nole. Personne, au dire de Sulpice, ne suivait avec un soin plus scrupuleux les exemples du maître. C'était la vivante image des bienheureux Martin et Clair. Paulin ne savait comment exprimer sa reconnaissance de posséder un moine aussi parfait. Le frère Victor

¹ *Ibid.* 15, p. 34.

² De filiis sanctis, quorum benedicta in Domino prole lætaris, eligis tabellarios ; quorum oculis nos videas et ore contingas. *Id.*, *Epist.* xi, n. 4, p. 62.

transmettait à Nole les traditions monastiques de Marmoutier, dont il avait été en Aquitaine le fidèle observateur ¹.

Il y aurait à parler ici des autres disciples de saint Martin, qui transportèrent ailleurs une vie monastique apprise sous sa direction, et des moines arrachés à la solitude de Marmoutier pour être préposés au gouvernement de diverses Églises ; car de nombreux diocèses demandaient comme une insigne faveur d'avoir des évêques formés à cette école de la sainteté ². Mais, sans insister davantage sur ces faits qui intéressent plutôt le développement extérieur de l'institut monastique, revenons à l'étude de sa constitution intime.

Les moines se recrutèrent généralement à cette époque primitive parmi les membres de l'aristocratie gallo-romaine. Paulin et Sulpice, dont il vient d'être question, appartenaient aux premières familles de l'Aquitaine. La noblesse eut à Marmoutier des représentants nombreux. Leur vie austère et pénible contrastait singulièrement avec les délicatesses de leur éducation première ³. Le biographe qui nous sert

¹ Fratrem Victorem in nomine Dei tuaque præsentia ad nos venientem intima affectione et magna gratulatione suscepimus.... recognovimus in eo sanctorum formulam beatorum Martini et Clari, quem proximo intervallo inlustris magistri sequacem te auctore cognovimus. S. PAULIN, *Epist.*, XXIII, p. 160 Cf. BUSÉ, *S. Paulin, évêque de Nole, et son siècle*, trad. Danscoine (Paris, 1858), 329-336. A. BAUDRILLART, *Saint Paulin* (Paris, Lecoffre, 1905, in-12), 112-152. G. BOISSIER, *La fin du Paganisme* (Paris, Hachette, 1903), II, 64 et s.

² Pluresque ex eis postea episcopos vidimus. Quæ enim esset civitas aut ecclesia, quæ non sibi de Martini monasterio cuperet sacerdotem. SULPIT. SEVER. *Vita S. Martini*, 120. Voir LECOY DE LA MARCHE, *op. cit.* 371-373.

³ Quod eo magis sit mirum necesse est quod multi inter eos nobiles habebantur

de guide cite en particulier le très noble adolescent Clair, qui devint par la suite un disciple privilégié du saint évêque ¹. Gallus fréquentait les écoles publiques lorsqu'il embrassa la vie religieuse ². Brice débuta plus jeune encore ; Martin le reçut tout enfant et prit de son éducation un soin tout paternel. La noblesse de sa famille ne le recommandait pas à sa bienveillance. Né dans la pauvreté, il attendit pour goûter aux avantages de la fortune la dignité cléricale, le lecteur s'en souvient ³.

L'usage de consacrer les enfants au Seigneur, qui fut si souvent pratiqué durant tout le haut moyen âge, fit, dès cette époque, son apparition en Gaule. C'est ainsi que Sulpice-Sévère reçut des mains de Cythère, l'un de ses amis, un enfant, pour le préparer au service de Dieu ⁴. Arborius, dont Martin avait miraculeusement guéri la fille, manifesta sa reconnaissance en la vouant à Jésus-Christ ; il supplia son bienfaiteur de conférer à cette enfant la bénédiction virginale ⁵. Saint Martin avait recruté des

qui longe aliter educati ad hanc se humilitatem et patientiam coegerant. SULPIT. SEV.

¹ Clarus quippe, adolescens nobilissimus, *Ibid.* 132.

² Quo primo igitur tempore relictis scholis beato me viro junxi, SULPIT. SEV. *Dial.* II, 180.

³ Qui nihil unquam ante clericatum quippe qui in monasterio ab ipso Martino nutritus habuisset... se asserens sanctiorem, quippe qui a primis annis in monasterio inter sacras Ecclesiæ disciplinas ipso Martino educante crevisset. *Ibid.* 213-214.

⁴ S. PAULIN, *Carmen* XXIV, éd. HARTEL, II, 223.

⁵ Quæ res apud Arborium in tantum valuit, ut statim puellam Deo voverit et perpetuæ virginitati dicarit ; profectusque ad Martinum puellam ei, præsens virtutum ejus testimonium, obtulit. SULPIT. SEV. *Vita S. Martini*, 128.

vocations pendant ses courses apostoliques en Poitou. Le catéchumène qu'il ressuscita à Ligugé n'était autre qu'un adolescent amené au monastère pour être préparé à la réception du baptême. Sulpice lui donne le nom de frère, qui, sous sa plume, est synonyme de moine ¹. Il avait donc embrassé la vie monastique. On ne croyait pas, à une époque où de nombreux chrétiens différeraient longtemps encore de recevoir le baptême, que ce sacrement dût toujours précéder la profession monastique. Il y eut en Orient des moines catéchumènes ². Saint Jérôme et Rufin ne paraissent pas avoir attendu d'être officiellement inscrits parmi les fidèles pour embrasser la vie religieuse ³.

On se rappelle que Martin, encore soldat, cherchait à recruter des moines ; il eut la satisfaction de gagner son propre tribun. D'autres militaires vinrent dans la suite se mettre sous sa direction. Sulpice en mentionne un qui était engagé dans les liens du mariage. Il prit place au milieu des disciples du saint évêque, pendant que sa femme entraînait dans un monastère de religieuses ⁴. Ce fait nous montre que Martin, non content de travailler au développement de la vie monastique parmi les hommes, prenait soin de rendre aux femmes le même service.

¹ Quo tempore se ei quidam catechumenus junxit, cupiens sanctissimi viri institui disciplinis.... super exanimata defuncti fratris membra prosternitur. *Ibid.* 112.

² DOM BESSE, *Les moines d'Orient* (Paris, Oudin, 1900, in-8), 104-110.

³ TILLEMONT, XII, 9-10.

⁴ Sulpit. Sev. *Dialog.* I, 142-143.

Le monastère dont il est ici question était-il situé à Tours ou dans le voisinage de Marmoutier ? Nous ne saurions le dire.

Il y avait au *vicus* de Clion, sur les confins de la Touraine et du Berry, une nombreuse communauté de vierges que le saint visita pendant l'une de ses courses apostoliques ¹. Ce n'est évidemment pas le seul lieu où vécussent alors des moniales. Quelques-unes de ces servantes de Dieu poussaient la crainte de la société humaine au point de se dérober aux yeux des hommes par une sévère réclusion. L'une d'elles refusa même la visite que voulait lui faire saint Martin, en passant près de sa cellule. Cette réserve excessive, loin de choquer l'évêque, lui causa une grande édification, dont il fit part à ses disciples ².

Les adolescents et les hommes mûrs que Martin mettait au nombre de ses disciples n'avaient pas tous mené dans le monde une vie exemplaire. Plusieurs s'étaient rendus coupables, après leur baptême, de fautes assez graves ou abandonnés à de fâcheuses erreurs. Le saint homme n'ignorait pas que les austérités et les humiliations du monastère fournissent au pécheur un excellent moyen de faire pénitence et de se réhabiliter aux yeux du Seigneur. Quelques moines de Marmoutier affirmaient néanmoins avoir entendu le démon se plaindre amère-

¹ SULPIT. SEVER. *Dialog.* 1. 190. Clion, cant. de Châtillon, arr. de Châteauroux, Indre.

² SULPIT. SEV. 194.

ment des conversions ainsi opérées. Il aurait fait à Martin des reproches à ce sujet, en énumérant tous les péchés commis par chacun de ses frères avant sa profession monastique ¹.

La vie religieuse ne les mettait pas toujours à l'abri de chutes graves. Nous avons fait allusion aux écarts de Brice. Le saint abbé remplit son devoir en rappelant le coupable à la raison. Mais celui-ci, au lieu de reconnaître sa faute et d'amender sa conduite, entra dans une violente colère et accabla son maître d'injures. Il fut même sur le point de le frapper. Martin reçut cette explosion avec un calme parfait. Sa douceur et sa charité triomphèrent enfin de cette révolte ².

En parlant du soldat qui embrassa la vie monastique, Sulpice note un détail qui mérite quelque attention. *Miles quidam; cingulum in ecclesia, monachum professus, abjecerat* ³. Faut-il voir dans ce langage une métaphore ? N'approcherait-on pas davantage de la vérité en le prenant au pied de la lettre ? Cet homme aurait, dans ce cas, pour exprimer son renoncement au siècle et au métier des armes, quitté son *cingulum*, emblème de sa profession, et contracté ainsi les engagements monastiques dans l'Église.

¹ Testabantur etiam aliqui ex fratribus, audisse se dæmonem protervis Martinum vocibus increpantem, cur intra monasterium aliquos ex fratribus, qui olim baptismum diversis erroribus perdidissent, conversos postea recepisset, exponentem crimina singulorum : Martinum diabolo repugnantem respondisse constanter, antiqua delicta melioris vitæ conversatione purgari. SULP. SEV. *Vita S. Martini*, 131

² Id. *Dial.* II, 213-214.

³ Id. *Dial.* I, 192.

Pourquoi les hommes qui se vouaient au Seigneur par la vie religieuse, n'auraient-ils pas reçu de l'Église moins de bénédictions et d'encouragements que les femmes qui lui consacraient leur virginité ? Or, à cette époque, en Gaule comme ailleurs, les vierges recevaient à l'église l'habit virginal et la consécration ¹. Ce changement de costume symbolisait, par un acte extérieur, celui que la profession religieuse opérait dans l'âme humaine.

L'habit que le moine revêtait n'avait rien qui pût flatter la vanité humaine. Il était pauvre et austère comme sa vie elle-même. Une tunique en formait la partie principale. L'étoffe grossière avec laquelle on la confectionnait, tissée sans art et sans soin, ne recevait pas le fini dans les ateliers du foulon. Aussi était-elle hérissée de laine mal travaillée ². Plusieurs trouvaient cette bure trop douce pour leurs membres. Ils se couvraient du cilice des pénitents. Les lambeaux de celui que Martin sanctifia par son usage opérèrent des miracles, d'après le témoignage de son biographe ³. La plupart de ses disciples à Marmoutier, émules de sa mortification, ne voulaient porter que des vêtements tissés avec des poils de chameau ⁴. Saint Paulin de Nole,

¹ Neque ab alio eam quam a Martino habitu virginitatis imposito passus est consecrari. Il s'agit de la fille d'Arboreus, guérie par saint Martin. SULPIT. SEV. *Vita S. Martini*, 128. Sur la consécration des vierges, voir DUCHESNE, *Les origines du culte chrétien* (Paris, Thorin, 1889, in-8), 404-412.

² In veste hispida. Id. *Dialog.*, II, 183.

³ Nec prætereundum est quod fimbriæ vestimento ejus cilicioque detracta crebras super infirmantibus egere virtutes. Id. *Vita S. Martini*, 127.

⁴ Plerique camelorum setis vestiebantur ; mollior ibi habitus pro crimine erat.

qui suivit leur exemple, trouvait bien aiguës ces pointes, qui piquaient sa peau délicate. Le cilice dont il usait lui venait de son ami de Prumilhac. Ce présent lui fut très agréable. Sulpice reçut en échange une tunique confectionnée avec un drap moins grossier. C'était un souvenir de Mélanie la jeune. Le solitaire de Nole avait commencé par s'en servir lui-même ¹. Mais les habits de cette nature ne plaisaient guère aux moines de Marmoutier. Ils aimaient les rudes étoffes, comme les seules dignes de leur état. Penser et agir autrement leur semblait honteux et presque criminel.

La tunique monacale n'avait pas l'ampleur que les hommes du monde donnaient à celle dont ils usaient. Elle ressemblait plutôt à un sac étroit retenu par une corde autour des reins. Ils n'avaient rien sous cet habit pour protéger leur nudité ². Un long manteau ou *pallium* complétait ce costume. Il couvrait le cou et les épaules, et descendait le long du corps. On le confectionnait avec une étoffe noire ³. Les moines le portaient habituellement. Aussi Sulpice-Sévère désigne-t-il ceux qui accoururent aux

Id., 120. Ce sont ces vêtements en poil de chameau qu'on appelait cilices. Voir art. de SAGLIO dans *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, I, II, 1172.

¹ S. PAULIN, *Epist.* XXIX, n. 5. p. 251.

² Quidam e fratribus... ergo cum ad fornaculam illius carbonum copiam reperisset, et admota sibi sellula divaricatis pedibus super ignem illum nudato inguine resideret, continuo Martinus factam sacro tegmini sensit injuriam, magna voce proclamans : Quis, inquit, nudato inguine nostrum incestat habitaculum ? Sulpit. Sev. *Dialog.* II, 213.

³ Nigro et pendulo pallio circumtectum. *Ibid.*, 183, cf. *Vita S. Martini*, 125. Quelques-uns se contentaient du *sagulum* en poils de chèvre. S. PAULIN, *Epist.*.. XII, 155.

obsèques de saint Martin sous le nom de foules livides et de troupes en *pallium* ¹. Rien ne nous autorise à dire que le capuchon fit alors partie du costume monastique.

Les moines ne prenaient aucun soin de leur chevelure. On se souvient de l'impression que firent sur quelques évêques les cheveux en désordre de Martin. Paulin de Nole, qui ambitionnait de suivre le plus possible les coutumes de Marmoutier et de Prumilhac, pria le frère Victor de lui couper lui-même les cheveux. Durant cette opération, le pieux solitaire se nourrissait l'esprit de réminiscences bibliques. Il en écrivit aimablement à Sulpice-Sévère : « J'arrive maintenant au grand service que m'a rendu le frère Victor, lorsqu'il a daigné de ses propres mains me couper les cheveux ; il a voulu vous laisser l'honneur de cet acte de charité, en disant que vous lui aviez donné l'ordre d'exercer son art à mon profit ². »

Les moines ne demandaient pas des mains habiles pour les débarrasser de leur chevelure, si l'on en juge d'après la peinture que fait saint Paulin d'une tête monastique rasée. Le portrait auquel nous l'empruntons est très exactement tracé, il vaut la peine d'être mis en entier sous les yeux du lecteur : « Qu'il (un faux moine) garde donc pour lui son annulaire, ses caliges et son visage frais, puisqu'il n'a pas eu la force de changer les unes et de faire

¹ Pallidas turbas, agmina palliata. SULPIT. SEV., *Epist.* III, 150.

² S. PAULIN, *Epist.* XXIII, n. 10, 67 et s.

disparaître l'autre. Qu'ils viennent et reviennent nous visiter, ceux qui préfèrent comme moi un extérieur d'esclave et une face livide. Loin d'eux le faste des vêtements brochés, un rugueux cilice de poils de chèvre satisfait leur humilité ; pas de chlamyde de fonctionnaire, une *sagula* leur tient lieu de manteau ; point de *balteus* en cuir, une corde leur sert de ceinture. Ils ne vont pas la tête tondue et les cheveux retombant sur le front ; l'amour de la chasteté leur fait éviter tout arrangement de leur personne ; leurs cheveux sont coupés ras ou tondus inégalement, leur front dégarni est rasé, leur parure consiste dans la pudeur qui les fait fuir toute parure ; leurs convenances, dans la négligence de la toilette ; leurs honneurs, dans le mépris qu'ils en font. Ils négligent et quelques-uns vont jusqu'à déformer la beauté que la nature a donnée à leur corps, pour s'occuper exclusivement de la beauté de leur âme ¹. »

Les moines ne craignaient pas de paraître en public sous ces dehors plus que modestes. Ce mépris du bien-être et de la vanité manifestait une élévation d'âme qui finit par imposer aux foules sa supériorité. Dans leurs voyages, ils affichaient la même simplicité ; lorsque la fatigue ou d'autres motifs les engageaient à se servir

¹ Nos adeant et revisant conservuli et compallidi nostri, non vestibis pictis superbi, sed horrentibus ciliciis humiles, nec chlamyde curtalini, sed sagulis palliati, nec balteo sed reste succincti, nec improba adtonsi capitis fronte criniti, sed casta informitate capillum ad cutem cæsi et inæqualiter semitonsi et destituta fronte prærasi, et ornatu pudicitia inornati et decenter inculti sint et honorabiliter despicabiles, cum ingenuam quoque speciem corporis pro interiore cultu aspernantes etiam studio deformantur, ut fiant pudenter inhonesti vultibus, dum perficiantur salutariter honesti mentibus. SULPIT. SEV. *Epist.* XXII, p. 155.

d'une monture, ils prenaient l'âne des pauvres gens.

Saint Martin faisait grand cas de cette pauvreté religieuse. Elle était rigoureusement pratiquée à Marmoutier. Ses disciples trouvaient parfois bien lourd le dénuement où il leur fallait vivre. Mais le saint évêque ne se départit jamais de sa sévérité. Un certain Lycontius, qui avait bénéficié de sa puissance miraculeuse, lui offrit, comme témoignage de sa gratitude, cent livres d'argent. Martin refusa de garder cette somme au monastère. Elle fut immédiatement employée au rachat des captifs. Cela parut pénible aux frères, qui n'avaient même pas alors de quoi se procurer la nourriture et les vêtements indispensables. Ils s'en plaignirent au maître : « L'Église, que nous servons, répondit-il, se chargera de nous nourrir et de nous habiller, si elle ne nous voit rien conserver pour notre usage ¹. » Le monastère possédait néanmoins les terres et les objets dont aucune réunion d'hommes ne saurait se passer. Mais personne n'avait sur ces biens le moindre droit personnel. Les individus professaient une désappropriation complète ; ils mettaient en commun tout ce qu'ils pouvaient apporter ou recevoir. Nul parmi eux n'avait le droit de vendre ou d'acheter. La communauté elle-même paraît s'être interdit de livrer au commerce le fruit du travail de ses membres, bien que cela fût d'un usage général chez les moines ².

¹ SULPIT. SEV., *Dial.* II, 212.

² Nemo ibi quicquam proprium habebat, omnia in medium conferebantur. Non emere aut vendere, ut plerisque monachis moris est, quicquam licebat., Id. *Vita S. Martini*, 120.

Un frère, désigné par le saint évêque, administrait le temporel de la maison et pourvoyait aux besoins de tous. Le diacre Caton remplissait cette charge avec un grand dévouement. Il excellait à la pêche. Saint Martin l'envoya, un jour de Pâques, prendre sur les bords de la Loire le poisson nécessaire au repas. La communauté se fit un plaisir de l'accompagner au fleuve pour être témoin de son habileté ¹.

Les religieux de Marmoutier n'exerçaient ni métier ni art. La transcription des manuscrits était le seul travail auquel il leur fût permis de s'appliquer. Et encore n'employait-on à cette tâche que les jeunes frères. Les hommes âgés donnaient tout leur temps à l'oraison ². Les gros travaux de la maison étaient exécutés par des journaliers. Il est à croire cependant que les religieux s'acquittaient eux-mêmes des services matériels inséparables de toute vie commune, tels que la cuisine et les occupations variées dont elle est le centre.

La frugalité des moines réduisait au reste beaucoup cette nécessité du travail. Saint Martin, dans l'île Gallinaria, s'était contenté de racines sauvages ³. Le régime de ses disciples fut moins rigoureux. Il resta néanmoins d'une extrême simplicité. C'était pour eux un régal de manger du poisson le jour de Pâques. Le maître tenait à ce qu'il ne leur fit

¹ Cato diaconus, ad quem monasterii administratio pertinebat, doctus ipse piscari. Id., *Dial.* II, 207.

² Ars ibi, exceptis scriptoribus, nulla habebatur ; cui tamen operi minor ætas deputabatur ; majores orationi vacabant. SULPR. SEV., *Vita S. Martini*, 120.

³ Hic aliquamdiu radicibus vixit herbarum. Id., 117.

pas défaut ¹. Les malades avaient seuls la permission de boire du vin. Les frères prenaient leurs repas ensemble ². Malgré son austérité, leur régime était moins rigoureux que celui des moines orientaux. Aussi l'abstinence extraordinaire des Pères du désert causait-elle quelque surprise à Gallus, lorsqu'il en trouva le récit dans une lettre de saint Jérôme. Il avoua que son estomac ne se serait jamais accommodé d'une telle parcimonie. Mais l'abstinence, disait-il pour se consoler, est chose très relative, et ce qui serait gloutonnerie pour un Oriental n'est pour un Gaulois que satisfaction naturelle de l'appétit ³.

La correspondance de saint Paulin et de Sulpice-Sévère fournit quelques détails curieux sur la cuisine monastique. Dans son désir d'imiter en tout le genre de vie mené à Marmoutier et à Prumilhac, le premier avait obtenu de son pieux ami le frère Victor ; c'était un homme capable de faire une vraie cuisine de moine. Il excellait à préparer des aliments simples et d'une digestion facile. Quelques gouttes d'huile et une grande quantité d'eau lui suffisaient pour cuire les légumes et faire des ragoûts. Il utilisait à merveille les fèves, les lentilles, le millet, l'orge et la farine. Avant lui, la communauté de Nole avait juste assez de blé pour sa provision de pain. Victor s'ingénia de telle sorte que

¹ Piscem Paschæ diebus edere consuetus. Sulp. Sev. *Dialog.* II, 207.

² Cibum una omnes post horam jejunii accipiebant. Id., *Vita S. Martini*, 120.

³ Ergo autem illi viro (Hieronymo) ignosco atque ita sentio. de orientalibus illum potius monachis quam de occidentalibus disputasse. Nam edacitas in Græcis gula est, in Gallis natura. Id., *Dial.* I. 160.

les moines purent manger tout à leur aise et du pain et de la bouillie. Il ne plaignait pas sa peine. La farine et les légumes, pétris avec ses mains, sortaient abondants de la marmite ; son habileté culinaire faisait d'un mets rustique un plat appétissant dont s'accommodaient l'estomac de l'enfant et celui du vieillard ¹. Les fèves pâlissantes et les bettes vulgaires, préparées par lui avec du vinaigre et du jus, plaisaient aux moines que le jeûne affamait. Le poivre et les condiments exquis lui étaient inconnus. Par contre, il savait bien piler dans un mortier sonore et chauffé le cumin et les herbes aromatiques. C'était sans doute le régal des fêtes ou le soulagement des infirmes.

On voyait quelquefois des étrangers s'asseoir à la table frugale des moines de Marmoutier. Sulpice, qui eut cet honneur, raconte que saint Martin lui versa d'abord de l'eau sur les mains ². C'était un devoir de l'hospitalité chrétienne. L'impératrice voulut rendre elle-même cet humble service à l'évêque de Tours lorsqu'elle l'invita à dîner au palais de Maxime ³.

¹ Facilem nos victum cibo simplici capere coctis in gutta olei et aquæ copia pultibus docuit : sed eas tanto gratiæ sale, tanta dulcedine caritatis condiebat, ut coquos et condituras non desideraremus, quia aquæ puræ oleum suavitatis, quod nulla muscarum importunitas exterminavit, simplicitas caritati juncta miscebat. Voluit ut... disceremus tristes manducare panem doloris, quamvis ex parte nobis pepercerit fabam tantum milio panicioque confundens, quod tamen forsitan allivionis magis quam moderaminis fuerit... lentem quoque et hordeum et viciam miscuisset in crumilum, etc. S. PAULIN, *Epist.* XXIII, 162-167.

² Cum me sancto convivio suo dignatus est adhibere, aquam manibus nostris ipse obtulit ; ad vesperum autem pedes ipse nobis abluit. Sulpit. Sev. *Vita S. Martini*, 135.

³ Aquam manibus subministrat. Sulp. Sev., *Dial.* I, 188.

L'hôte de Marmoutier vit le soir son vénérable ami et maître s'incliner devant lui et laver charitablement ses pieds.

Le monastère habité par les disciples de Martin était aussi simple que leur régime et leur costume. Inutile d'y chercher une vaste construction cénobitique. La nature avait préparé un gîte à quelques solitaires dans les grottes qui abondent sur les flancs du coteau. Les autres construisirent au pied, dans la vallée resserrée par le fleuve, des cabanes en bois isolées les unes des autres, assez semblables à celles des bergers et des pauvres habitants de la campagne. Chaque frère avait la sienne¹ ; il ne la quittait guère que pour aller à l'église ou au réfectoire. Celle de saint Martin était au centre d'une petite cour où il aimait à prendre le frais, assis sur un siège de bois. Il y eut là quatre-vingts religieux. Un édifice assez grand pour les contenir tous leur tenait lieu de réfectoire. Ils avaient une église, dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, rapporte Grégoire de Tours². Les religieux pouvaient en hiver se chauffer autour d'un foyer allumé³. Était-ce à la cuisine ou dans une cellule spéciale ? Impossible de le dire. Il fallait, outre l'oratoire et le réfectoire, une cuisine pour

¹ Ipse ex lignis contextam cellulam habebat multique ex fratribus in eumdem modum. Plerique saxo a superjecti montis cavato receptacula sibi fecerant. Rarus cuiquam extra cellulam suam egressus, nisi cum ad locum orationis conveniebant, Id., *Vita S. Martini*, 120.

² In monasterio vero qui nunc major dicitur basilicam in honore sanctorum apostolorum Petri et Pauli ædificavit. GREGORII TURONENSIS *Historia Francorum* lib. X, 31, ed. ARNDT ET KRUSCH, 444.

³ SULPIT. SEV. *Dial.*, II, 213.

préparer les aliments et un cellier où renfermer les provisions. Le territoire sur lequel étaient bâties les cellules formait le monastère ; un mur ou une barrière quelconque l'entourait. Une porte d'entrée et un *pseudoforum*, ou porte dérobée, mettaient l'enclos en communication avec l'extérieur ¹.

Il y avait à peu de distance de Marmoutier un second monastère, que saint Clair gouvernait. Des religieux, poussés par le besoin d'une solitude plus profonde, se bâtissaient une cellule dans la campagne, où ils vivaient en ermites. Ce fut le cas de l'ancien militaire dont il a été précédemment question ². Céno bites et ermites ne formaient qu'un groupement monastique sous l'autorité du bienheureux Martin.

L'accès du monastère fut, dès cette époque, interdit aux femmes. Le saint eut l'occasion de formuler nettement sa pensée sur ce point. Un moine, ancien soldat, qui avait quitté son épouse pour mener la vie solitaire, sollicitait un jour la permission d'habiter avec celle qu'il avait abandonnée. Martin lui opposa un refus catégorique : « Dis-moi donc, lui demanda-t-il, si tu as jamais vu une femme dans une armée qui est sur le point de combattre, ou même qui a tiré le glaive et sur le champ de bataille se trouve aux prises avec l'ennemi ? » Le soldat comprit la leçon. Le maître, se tournant alors vers ses disciples, leur fit la déclaration suivante :

¹ Vidi postea ad pseudoforum monasterii ipsius adductum energumenum. Id., *Dial.*, II, 211-212.

² Cellulam sibi eminens in remoto quasi eremita victurus erexerat. Id., *Dial.* I, 192.

« Que la femme ne pénètre jamais dans le camp des hommes. Que les soldats soient à part, et que la femme vive retirée dans sa demeure. L'armée devient méprisable, lorsque les femmes se mêlent aux troupes. Que le soldat se tienne au camp, ou qu'il combatte sur le champ de bataille ; et que la femme vive tranquille derrière les remparts de la cité ¹. » Le sens de ce discours est évident. Le moine est le soldat du Christ ; le monastère est à la fois son camp et son champ de bataille. Les femmes ne sauraient y mettre le pied. Il en allait tout autrement, on se le rappelle, à Prumilhac, où Bassula vivait en compagnie de Sulpice et de ses disciples, et à Nole, où Tharasia partageait l'ascèse de saint Paulin.

A Marmoutier, le mobilier des cellules était aussi pauvre que le monastère lui-même. Le moine s'asseyait sur un trépied en bois semblable à ceux dont usaient les campagnards ². La terre nue était la couche habituelle de saint Martin ; il se contentait d'y étendre un grand cilice, qui lui tenait lieu de matelas et de couverture ³. Sulpice et ses compagnons s'asseyaient, à la manière des Orientaux, sur un tapis grossier fait en poils de

¹ Id. 192-193.

² Sedentem vero Martinum in sellula rusticana, ut sunt istæ in usibus servulorum, quas nos rustici Galli tripeccias, vos scholastici aut certe tu qui de Græcia venis, tripodas nuncupatis. Cela, même à l'église. Id. *Dial.* II, 181. Quodam itidem die, dum in area, quæ parva admodum tabernaculum illius ambiebat, in illo suo, quod nostis omnes, sedili ligneo resedisset. Id. *Dial.* II, 213.

³ Quippe qui nuda homo, uno tantum cilicio superjecto, cubare consueverat. Id. *Epistola* I, 140.

chameau ¹. Il prend soin de nous dire lui-même qu'il n'y prenait pas son sommeil. La couche dont il usait était moins dure que celle de son maître ².

Nous ne savons rien de la vaisselle en usage à Marmoutier. Saint Paulin aimait à se servir de vases en terre. Il y trouvait un souvenir de l'origine du premier homme et une allusion au trésor confié par le Seigneur aux chrétiens. Ces ustensiles ne devaient pas être communs dans la Campanie. Il pria Sulpice de lui en procurer. C'est pour l'engager à le faire plus volontiers qu'il lui envoya une écuelle en buis ³.

Telle est la vie monastique que menèrent en Gaule saint Martin et ses disciples. Il n'entra point dans leur pensée de créer un type sur lequel les moines de l'avenir modèleraient leur existence. Ils ont vécu simplement, cherchant à réaliser par ces pratiques extérieures l'idéal de perfection religieuse conçu par eux. La vie personnelle de Martin était pour eux tous la règle incontestée sur laquelle ils modelaient leurs actions et leurs sentiments ⁴. La postérité monastique a trouvé leur œuvre bonne. Elle a su, tout en lui donnant les développements qu'elle comportait et que demandaient les besoins de l'Église et des âmes, la conserver à peu près intacte. On peut en suivre la trace durant tout le moyen âge ⁵.

¹ *Expansis in terram ciliciis consedimus.* SULPIT. *Dial.* I, 152-154.

² *Id. Dial.*, 190.

³ S. PAULIN, *Epist.*, v, n. 21. p. 39.

⁴ *Discipuli fere octoginta erant, qui ad exemplum beati magistri instituebantur.* SULPIT. *Vita S. Martini*, 120.

⁵ Voir sur la vie des moines de Marmoutier, LÉCOY DE LA MARCHE, *Saint Martin*, 186-203 ; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands* (Leipzig, 1898), I, 52, etc.

LIVRE DEUXIÈME

LÉRINS ET LES MOINES FORMÉS A SON ÉCOLE MONASTIQUE

CHAPITRE PREMIER

Origines et développement de la vie monastique dans la Gaule méridionale

La Provence. — Cassien et Saint-Victor de Marseille. — Lérins et les monastères insulaires. — Monastères de la Provence. — Monastères viennois. — Monastères de Lyon et du Jura.

La situation géographique de la Provence la prédestinait au rôle d'intermédiaire entre la Gaule et les grands foyers civilisateurs répandus autour de la Méditerranée : l'Italie, l'Afrique romaine, l'Égypte, la Grèce et l'Orient asiatique. C'est sur ses côtes que les Grecs établirent leurs premières colonies. Les Romains commencèrent par elle leurs conquêtes transalpines. Le christianisme s'y implanta de bonne heure. Ses églises, nombreuses et florissantes, qui sentirent le contre-coup des agitations doctrinales de leurs sœurs orientales et africaines, ne purent pas rester étrangères au développement des institutions religieuses qui naissaient et grandissaient ailleurs.

Le continuel va-et-vient qui au IV^e siècle mettait les églises d'Occident en rapport avec celles d'Orient permit aux évêques et aux fidèles de la Provence de connaître les merveilles de l'ascétisme monastique, dont les solitudes de l'Egypte et de la Palestine étaient depuis quelque temps le théâtre. Mais la contagion de l'exemple fut très lente. Et il n'y a rien là qui puisse nous étonner ; car ce fut un peu le sort de tout l'Occident. Bien qu'elle eût appris de la bouche de saint Athanase la vie extraordinaire de saint Antoine, l'Italie ne se pressa point de fournir au monachisme un recrutement nombreux. L'Afrique, pour s'ébranler, attendit saint Augustin, c'est-à-dire la fin du IV^e siècle. Il y eut chez les Espagnols moins d'empressement encore. Les Eglises de Poitiers et de Tours, et les contrées qui subirent l'action de saint Martin et de ses disciples s'ébranlèrent d'assez bonne heure. Le midi de la Gaule, et en particulier la Provence, connurent pratiquement les moines à une époque beaucoup plus tardive.

Le V^e siècle vit arriver en Provence deux hommes qui furent bientôt les promoteurs ardents de la vie monastique : saint Honorat, à Lérins, et Cas-sien, à Marseille. Avec ce dernier, toute la tradition ascétique de l'Orient aboutit dans la Gaule méridionale, pour être élaborée et adaptée aux exigences des tempéraments occidentaux. Après avoir subi dans ces contrées une évolution nécessaire, les institutions monastiques s'épanchèrent plus fécondes sur l'Occident tout entier. Ce ne fut point sans bénéficier, au

préalable, de l'action de quelques moines éminents. Jean Cassien avait demandé aux écoles théologiques et ascétiques de l'Orient sa formation intellectuelle et religieuse. De retour dans son pays d'origine, il réunit quelques disciples pour fonder avec eux le célèbre monastère de Saint-Victor de Marseille ¹ (vers 418). Il établit, vers le même temps, sous le vocable de Saint-Sauveur, un second monastère pour les femmes. On lui donna plus tard le nom de son fondateur ².

Quelques années auparavant, vers 410, saint Honorat s'était réfugié dans un îlot de la Méditerranée, connu depuis sous son nom ; il appartenait au petit groupe des îles de Lérins ³. Les chrétiens qui désiraient recevoir une formation monastique sérieuse affluèrent dans sa solitude. Lérins devint en peu d'années un asile de saints et une école qui fournit aux églises du midi des maîtres de la doctrine et des pontifes éminents.

Ce ne fut pas la seule île des côtes de la Méditerranée qui fournit une retraite aux solitaires. Saint Martin, le premier, avait cherché un refuge dans

¹ JOHANNIS CASSIANI, *De institutis cœnobiorum et de octo principalium vitiorum remediis*, ed. PETSCHENIG, Vindobonæ, 1888, in-8. Prolegomena, De Cassiani vita et scriptis.

² FERD. ANDRÉ, *Histoire de l'abbaye des religieuses de Saint-Sauveur de Marseille*, Marseille, 1863, in-8.

³ Cet archipel est situé à 4 kilomètres de Cannes, arrondissement de Grasse, Alpes-Maritimes. Deux îlots sont surtout connus : *Lérina* ou Saint-Honorat, et *Lero* ou Sainte-Marguerite. Ce dernier est le plus grand et le moins éloigné de la côte. ALLIEZ, *Histoire du monastère de Lérins*, Draguignan, 1862, 2 vol. in-8.

l'île Gallinaria. Celle de Capraria, ¹ située entre la Corse et le littoral italien, fut habitée par plusieurs ascètes. Il y en eut dans l'île de Gorgone ; la noble Romaine Fabiola aimait à leur envoyer de quoi subvenir à leurs besoins. Les îles d'Hyères eurent, elles aussi, une population monacale ; Jovinien, Léonce, Minerve et Théodore, à qui Cassien adressa ses dernières conférences, en faisaient partie. La solitude profonde dont ils y jouissaient, et le spectacle grandiose de la mer, qui impressionne toujours les âmes élevées, rendaient ces retraites insulaires particulièrement agréables à des moines. Saint Ambroise donne les motifs de cette prédilection dans ce passage de son commentaire sur l'Hexaméron : « Que dire des îles que le Créateur a enchâssées dans la mer comme des bijoux ? Les hommes qui veulent se soustraire aux séductions du monde et fuir les écueils de la vie présente, y cachent, loin du siècle, leur chasteté. La mer est donc pour eux l'asile secret de la tempérance, un lieu favorable à la pratique de la virginité, un refuge sûr et tranquille. Les hommes fidèles et dévoués à Dieu y trouvent une flamme qui alimente leur dévotion. Le bruit des flots, qui vont se briser doucement sur la plage, rivalise avec le chant des

¹ Ce sont ces moines qui s'attirèrent les invectives du poète gaulois Rutilius Numatianus, resté païen :

Processu pelagi jam se Capraria tollit ;
Squallet lucifugis insula plena viris,
Ipsi se monachos Graïo cognomine dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt, etc.

Voir G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, II, 199-201.

psaumes. Les îles applaudissent ainsi au chœur des saints, elles résonnent d'hymnes suaves ¹. »

Lérins eut pour les âmes éprises de la vie monastique un attrait irrésistible, qui se fit sentir durant un siècle et plus. Sa population religieuse finit par déborder sur le continent. Saint Honorat, devenu évêque d'Arles (426), passe pour avoir fondé dans une île du Rhône le monastère que saint Césaire gouverna pendant trois années ². Après son élévation à la dignité épiscopale, ce même Césaire établit dans sa ville un autre monastère pour les femmes (513), sous le vocable de Saint-Jean. Sa sœur Césarie en fut la première abbesse ³.

Ce n'est pas la seule communauté de femmes que renfermât le diocèse. La dernière des quatre exhortations qui complètent la règle du saint pontife, a été écrite pour une abbesse Oratoria, qui en dirigeait une autre ⁴. L'évêque saint Aurélien bâtit deux nouveaux monastères, grâce à la munificence du roi Childebert ; le premier, destiné à des religieuses, était sous le vocable de Sainte-Marie ; le second, érigé en l'honneur de saint Pierre, fut occupé par des hommes (548). Moines et moniales reçurent

¹ S. AMBROSII, *Hexameron*, III, cap. v, 23. Pat. lat. XIV, 165.

² *Vita S. Cæsarii*, I, 12, ed. Krusch, *Scriptores rerum Merovingicarum*, III, 461. MALNORY, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, Paris, Bouillon, 1894, in-8, p. 24. Il ne reste aucun autre souvenir de ce monastère, qu'on a vainement cherché à identifier avec Montmajour.

³ *Vita S. Cæsarii*, I, 35, p. 470, et MALNORY, p. 257, etc. Cette abbaye a reçu depuis le nom de saint Césaire, son fondateur.

⁴ HOLSTENIU, *Codex regularum*, III, 49; MALNORY, X.

de leur fondateur la règle qu'ils devaient suivre ¹.

Castor, évêque d'Apt (419-426), pour qui Cassien rédigea ses *Institutions* ², avait fondé un monastère sur un de ses domaines. On peut en citer d'autres encore, tels que celui auprès duquel vivait le célèbre reclus Hospitius ³, celui de Ferréolac au diocèse d'Uzès, qui eut pour fondateur et législateur l'évêque saint Ferréol ⁴, ceux de Bodon (*monasterium Bodanense*) ⁵, qui eut pour abbé saint Marius, Sainte-Marie de Lure au diocèse de Sisteron ⁶, dont les origines sont moins connues.

Les renseignements font défaut à qui veut suivre le développement de la vie monastique en dehors de Saint-Victor de Marseille, de Lérins et d'Arles. Il recueille péniblement quelques rares indications certaines, au milieu de traditions vagues et presque toujours dénuées de fondement sérieux. Saint Grégoire de Tours affirme qu'un grand nombre de moines et d'abbés assistèrent à la translation solennelle des reliques du saint martyr Ferréol, célébrée à Vienne par l'évêque saint Mamert (vers 470) ⁷.

Quelques saints furent dans cette église les pro-

¹ *Promium regulæ S. Aureliani*, HOLSTENIUS, II, 100. MALNORY, 273.

² *Sanctorum simplicem vitam simplici sermone fratribus in novello monasterio tuo cupiens explanari. Præfatio*, 4.

³ GREGORII TURON. *Historia Francorum*, VI, 6, ed. KRUSCH, 250.

⁴ *Regula S. Ferreoli, præfatio*, dans HOLSTENIUS, II, 119.

⁵ *Gallia christiana*, éd. PALMÉ, I, 376. ISNARD, *Etudes historiques sur l'abbaye de Bodon à Saint-May*, dans *Bul. Soc. départementale d'archéol. de la Drôme*, I (1866), 46-52.

⁶ *Ibid.*, 509. Voir MABILLON, *Annales*, I, 132.

⁷ *Advenit ad hoc opus abbatum atque monachorum magnus numerus*. GREGOR. TURON. *Liber de virtutibus S. Juliani*, 565.

pagateurs de la vie monastique. Léonien, qui est mentionné par le biographe des Pères du Jura, y gouvernait, du fond d'un récluse, deux monastères, l'un d'hommes, situé auprès de sa cellule, et l'autre bâti à quelque distance, où vivaient soixante moniales¹. Cet abbé Léonien, originaire de la Pannonie, s'était retiré à Vienne, au commencement du VI^e siècle, après un long séjour à Autun, où il mena la vie des reclus. On identifie les deux monastères fondés par lui avec l'abbaye de Saint-Pierre et celle de Saint-André-le-Haut². Saint Theudaire est vénéré comme le fondateur d'un monastère de Sainte-Marie, qui fut surnommé plus tard Saint-Chef³. Le groupe des moines connus sous le nom de moines de Grigny, appartenait à ce même diocèse de Vienne. Il se composait de plusieurs monastères peu éloignés de la ville. Saint Avit aimait à séjourner parmi eux⁴. M. Longnon croit pouvoir les placer sur la hauteur de Sainte-Colombe⁵, autour de la basilique de Saint-Ferréol, qui fut détruite par les Sarrazins au commencement du VIII^e siècle⁶. Le biographe

¹ Monachos juxta cellulam haud plurimos regens, monachos vero procul intra urbem monasterioque conseptas ultra sexagenario numero admirabili ordinatione rexit et aluit. *Vita Patrum Iurensium*, III, 5, ed. KRUSCH, *Script. rer. Merov.* III, 156.

² MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 31-32.

³ A cause de la tête du saint qui y était conservée. Arrond. de la Tour-du-Pin, départ. de l'Isère. Sa vie, écrite au IX^e siècle par Adon de Vienne, ne peut guère être mise à profit. Voir KRUSCH, *op. cit.*, 525-530.

⁴ Nam monasteriis Grinescensibus occupatus aliquandiu jam habitaculo civitatis. *Epistola S. Aviti ad Maximum episcopum*, ed. PEIPER, 91. Voir SIDONII APOLLINARIS *Epistolarum lib.* VII, 17, p. 124.

⁵ Cant. Vienne, Isère.

⁶ LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, Hachette, 1878, in-4, 425.

de saint Theudaire lui attribue l'origine de plusieurs abbayes : Saint-Maurice d'Arcisse ¹, Saint-Pierre d'Alarma, et deux autres, dont il tait le nom, l'une à proximité de Vienne, et l'autre sur les rives du Gere, affluent du Rhône ². Une vie de saint Clair, rédigée au VIII^e siècle, donne quelques détails sur les monastères viennois au commencement du VII^e siècle : outre les deux mentionnés plus haut, il y est question d'un second en l'honneur de saint André, de ceux des Saints-Gervais-et-Protais, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Vincent, de Saint-Martin, de Saint-Nizier et de Sainte-Blandine ³.

Lyon, qui était le centre d'un vaste diocèse, ne connut les moines guère avant le V^e siècle. On ne peut reculer au delà de cette époque la fondation de l'Ile-Barbe ⁴. Saint-Martin d'Ainay fut fondé un peu plus tard ⁵. Le monastère des religieuses de Saint-Pierre remonte à la période mérovingienne, sans qu'on puisse déterminer avec certitude la date de sa fondation ⁶. Les moines du Jura, communément appelés *Patres Jurenses*, formèrent le groupe le plus célèbre du diocèse de Lyon. Leur vie régulière,

¹ Com. de Saint-Chef.

² KRUSCH, op. cit. 528, et MABILLON, I. 106.

³ MABILLON, *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*, II, 483-485, et *Annales Benedictini*, I, 106.

⁴ Com. de Saint-Rambert, Rhône. Voir LE LABOUREUR, *Les Mesures de l'Ile-Barbe*, nouv. édition par GUIGUE, Lyon, 1887, t. I.

⁵ MABILLON, *ibid.*, 12-13.

⁶ Les monastères de Saint-Paul et de Sainte-Eulalie revendiquaient une origine gallo-romaine ou mérovingienne. Les auteurs de la *Gallia christiana* pensent que les églises de Saint-Irénée, Saint-Nizier et Saint-Rambert furent dans ces temps reculés desservies par des moines. *Gallia christiana*, IV, 212-216, ed. PALMÉ.

leur piété et leur science donnèrent à ces solitudes du Jura un charme tel que saint Avit put les comparer au paradis ¹. Saint Sidoine Apollinaire ne parle pas avec moins d'admiration de ces cellules qui ont quelque chose de céleste ². Leurs fondateurs, les saints frères Romain et Lupicin, s'établirent d'abord à Condat, connu depuis sous le nom de Saint-Claude ³. L'affluence des vocations les contraignit à disséminer leurs moines ⁴. Lauconon, plus tard Saint-Lupicin ⁵, et Romainmoutier ⁶ sont les deux seuls noms de cette filiation monastique qui aient échappé à l'oubli. Les moniales eurent dans cette même région un monastère à Baume (*Balma*) ⁷. L'abbaye d'Agaune eut pour fondateur le roi burgonde saint Sigismond, converti

¹ *Desideria hominum ad locum vestrae cohabitationis adtrahitis, quo procul dubio personae vestrae sollicitudine, institutione, doctrina, etiamsi in veritate sit heremus, fieret paradisus. S. AVITI epistola Viventiolo*, p. 53.

² Il écrit à Domnulus : *Nunc ergo Jurensia si te remittunt jam monasteria, in qua libenter solitus ascendere jam caelestibus supernisque praeludis habitaculis. SIDONII epistol. lib. IV, 25, p. 76-77.*

³ Départ. du Jura.

⁴ *Territoria multa longe lateque spatiis districta terrarum monasteriis ecclesiisque replerentur. Vita Patrum Jurensium*, 136.

⁵ Arr. S.-Claude, Jura.

⁶ District d'Orbe, cant. de Vaud, Suisse.

⁷ Sur ces divers monastères, voir LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, 221-224, 226-228. DOM BENOIT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, Montreuil, 1890, 2 vol. in-8, t. I. La *Vita Patrum Jurensium* a été éditée par KRUSCH, dans *Passiones vitaeque sanctorum avi Merovingici et antiquiorum aliquot, Script. rer. Merov.* III, 125-166. KRUSCH, *La falsification des vies des Saints Burgondes*, dans *Mélanges Julien Havel*, Paris, 1895, in 8, 39-56. KRUSCH contestait l'authenticité des vies M. Duchesne la défendit : *La vie des Pères du Jura*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XVIII (1898) 1-16. M. Poupardin s'est prononcé dans le même sens *Etude sur la vie des Saints fondateurs de Condat et la critique de M. Bruno Krusch*, dans *Le Moyen Age* (1898), 31-48.

au catholicisme. Elle s'élevait au lieu même où saint Maurice et ses compagnons de la légion thébaine furent mis à mort. Son église fut consacrée le 22 septembre 515 ¹.

¹ LONGNON, *op. cit.* 231-233. *Opera S. Aviti*, ed. PEIPER 145-147, GREGORII TURON, *Historia Francorum*, III, 5, p. 111. Nous avons quelques documents hagiographiques relatifs à ce monastère : *Passio S. Sigismundi Regis*, ed. KRUSCH, *Scriptores rerum Merovingicarum*. II, 333-340. *Vita abbatum Agaunensium*, *ibid.*, 174-183 et la *Vita S. Severini*, *ibid.* 168-170. Sur la valeur de ces documents, voir AUG. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, I, 118.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les règles monastiques

Les fondateurs et la règle. — Règle de saint Honorat. — Règle de Cassien. — Règle de S. Césaire. — S. Aurélien. — S. Ferréol. — Tarnal. — Pères du Jura.

Le fondateur d'un monastère cherchait d'abord à procurer la sanctification des âmes. Cet idéal surnaturel devenait par la force des choses la raison d'être du monastère lui-même et de toutes les institutions qu'il abritait. L'existence des moines, telle que la règle l'organisait, ne pouvait avoir un autre but.

C'est par cette règle que le monastère était véritablement constitué. Elle lui donnait sa forme. En saisissant tout son personnel par les liens d'une tradition sainte dont elle était la gardienne, elle lui assurait le grand avantage de la continuité. Aussi le fondateur ne se déchargeait-il sur personne du soin de donner à son œuvre une législation monastique. Saint Aurélien exprime les sentiments qui les animaient tous, en écrivant au début de sa règle : « Nous avons résolu, par la grâce de Dieu, de construire un monastère pour l'avancement de vos âmes, et nous avons mis à exécution cette pensée. Nous avons, dans ce but, établi à votre intention

une règle et un genre de vie qui vous puissent diriger dans la voie de la perfection et conduire heureusement au royaume des cieux¹. » Le service rendu de la sorte l'emportait de beaucoup sur les plus généreuses donations. Le fondateur attendait en échange une reconnaissance profonde et un souvenir ineffaçable, qui se manifesteraient par une ardente prière aux offices du jour et de la nuit².

Les monastères de cette époque primitive ne furent point soumis à des règles uniformes. Les fondateurs jouissaient en pareille matière d'une absolue liberté. Il semble que chacun d'eux ait tenu à établir une règle en même temps qu'un monastère. De là une variété et une richesse presque sans exemple de monuments de la législation monastique. La Gaule méridionale diffère beaucoup en cela des solitudes religieuses de l'Orient. Les moines de ces contrées ont, de fait, laissé peu de règles écrites, et encore celles qui sont parvenues jusqu'à nous ont été, sauf deux, rédigées plus tard³, tandis que les monastères de la Provence et des contrées voisines eurent tous une physionomie propre. On dirait autant d'ordres distincts.

¹ AURELIANI, *Proœmium regulæ* ; HOLSTENIUS, II, 10.

² Saint Césaire n'espérait pas de ses filles une meilleure récompense : Vos tandem, piissimæ sorores, coram Domino Deo obtestor et deprecor ut humilitati meæ vel sanctorum matrum vestrarum, id est, institutoribus Regulæ et monasterii conditoribus, hanc in perpetuum gratiam referatis, ut pro nobis diebus ac noctibus intercessio vestræ caritatis evigilet, publica oratione vel in diurnis solemnitatibus vel in nocturnis excubiis deprecatio vestræ sanctitatis obtineat. *Regula ad virgines, Recapitulatio*, 18 ; HOLSTENIUS, III, 41.

³ DOM BESSE, *Les Moines d'Orient*, 66-94.

Le fondateur ne créait pas cependant la règle de toutes pièces. Les monastères de la région, la vie des moines d'Orient, la lecture de leurs écrits, tout ce qui, en un mot, formait la tradition, lui fournissait des éléments qu'il utilisait de son mieux. Ces règles présentent un caractère commun : elles sont incomplètes et manquent de précision. Impossible avec leur seul secours d'organiser une communauté régulière. Mais il n'y a rien là qui puisse surprendre. La même observation peut être faite au sujet de toutes les branches de la discipline ecclésiastique. On laissait alors beaucoup à l'initiative personnelle de l'évêque. Il en allait de même pour l'abbé dans les monastères. La précision n'est venue que plus tard.

L'ordre chronologique assigne la première place à la règle suivie par les moines de Lérins. Elle eut pour auteur saint Honorat. Les exemples du saint abbé et son enseignement oral lui servaient de commentaire vivant. Honorat la légua, comme un pieux héritage, à sa famille spirituelle. L'un de ses successeurs, Fauste, le futur évêque de Riez, invitait les moines à puiser à cette source sainte la notion et la pratique des vertus qui convenaient à leur état ¹. Saint Paulin de Nole faisait grand cas de ces observations ; le pieux fondateur, qui entretenait avec lui d'amicales relations, lui envoya Gélase, Oyand et Tigride, ses disciples, afin de le renseigner sur la

¹ FAUSTI, *Sermo* 23, ed. ENGELBRECHT, 318.

vie qu'on menait à Lérins ¹. Un autre saint, Epiphane de Pavie, qui visita l'île en revenant de Toulouse, où le roi goth Euric l'avait mandé, sut y découvrir les plus beaux exemples de vie religieuse ². Lorsque saint Jean, abbé de Réomé, se rendit à Lérins au commencement du VI^e siècle pour avoir sous les yeux un type parfait de vie monastique, la règle de saint Honorat était encore observée. Son biographe la désigne par les termes respectueux de *forma religionis* ou *regularis disciplina* ³.

Mais où donc saint Honorat avait-il puisé les éléments qui entrèrent dans la rédaction de sa règle? La vie des moines orientaux était alors, autant et plus qu'elle l'a jamais été, le type sur lequel les moines de partout cherchaient à modeler leur existence. Les récits qui circulaient de bouche en bouche pouvaient satisfaire leur pieuse curiosité. Ceux qui ne savaient pas le grec avaient à leur disposition des versions latines de quelques œuvres monastiques importantes. La présence de Cassien à Marseille fut pour les moines de la contrée une

¹ „religiosos juvenēs, filios meos, conservos vero communes in Domino, Gelasium et Augendum et Tigridium, quos de sancto et castissimo congregationis suæ numero vir laudabilis et præclarus in Christo, frater noster et compresbyter noster, Honoratus ad humilitatem meam... refovendam Domino inspirante direxit. S. PAULIN, *epist.* 41, p. 422.

² ENNODIUS, *Vita B. Epiphani*, ed. HARTEL, 351-355. A la demande de l'abbé Léonce, Ennodius rédigea la vie du B. Antoine, moine de Lérins. Elle nous a été conservée. *Ibid.* 383-393.

³ Tandem religiosorum mores perquirens ad Lirinense monasterium pervenit, ubi tunc venerabilis Honorati religionis forma plures instruebat et regularis disciplinæ normam tenere eis commonebat. JONAS, *Vita S. Joannis Reomensis*, ed. Krusch, *Script. rer. Merov.* III. 508.

bonne fortune. Saint Honorat le mit à contribution. La deuxième série des *Conférences*, qui lui est dédiée, témoigne de l'intimité de leurs rapports. Le saint abbé de Réomé, dont il a été précédemment question, fit observer, à son retour de Lérins, une règle qui portait le nom d'un saint Macaire. Son titre trahit une origine orientale ¹. Jean en avait eu connaissance par les disciples d'Honorat.

Nous ne possédons pas le texte de la règle de Lérins. On peut même se demander si l'auteur s'est donné la peine de la rédiger. Il a dû se contenter d'un enseignement oral et de cet autre enseignement plus efficace, qui réalise une doctrine dans l'organisation stable d'une communauté religieuse ².

Fauste, Eucher de Lyon, et les écrivains qui ont parlé de cette île célèbre et de ses habitants, fournissent d'utiles indications sur le genre de vie qu'on y menait ³. Quelques historiens, désireux de reconstituer la physionomie monastique de Lérins, ont cédé à la tentation de prendre dans les règles de saint Césaire des renseignements trop nombreux, sans établir leur origine. Césaire a, évidemment, fait des emprunts aux observances de son monastère d'origine. Mais ce ne fut pas sa source unique. On

¹ Regressus ergo ad præfatum locum, studuit denuo salubria pocula sub regulæ tenore, quam beatus Macharius inedit, monachis ministrare atque educatam in melius plebem ad cælestia gaudia provocare. *Ibid.* 509.

² MABILLON, *Annales*, I, 14. *Histoire littéraire de la France*, ed. Palmé, II, 159-160. MALNORY, *Saint Césaire*, 249.

³ FAUSTI *epistolæ*, XVI, ed. KRUSCH, *Auctores antiquissimi*, VIII, 282-284. MALNORY, 249-251. LE COINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, I, 505-520.

ne saurait, pour ce motif, légitimement conclure de la présence d'un usage dans ces règles, à son existence parmi les moines de Lérins. Il est impossible, par exemple, de reconstituer leur liturgie avec les règles arlésiennes, comme a tenté de le faire Dom Calmet ¹.

Cette législation exerça une grande influence sur tout le monachisme gallo-romain. Nous avons nommé Arles et Réomé. Il faudrait ajouter encore les monastères viennois et lyonnais, ceux du Jura et de l'Auvergne ². Mais on ne peut déterminer exactement les points sur lesquels cette action se fit sentir.

Il en va tout autrement de Cassien. C'est par ses écrits qu'il agit sur les destinées du monachisme, et son action fut durable et profonde. Né vers 360, dans le midi de la Gaule, d'une famille riche et cultivée, il s'en alla demander à l'Orient une formation monastique. Il eut pour compagnon inséparable son ami Germain. Cassien et Germain visitèrent ensemble les solitudes de l'Égypte. Leur séjour fut environ de dix années. On les trouve ensuite à Constantinople auprès du grand moine syrien Jean Chrysostome, puis à Rome (404). Ils pouvaient donc connaître la vie religieuse telle que la comprenaient les solitaires orientaux sur les bords du Nil, en Palestine et en Syrie. C'est en 415 que Cassien fonda ses deux monastères à Marseille. Son action personnelle nous échappe. On peut affirmer néan-

¹ DOM CALMET, *Commentaire sur la Règle de S. Benoît*, I, 379.

² MABILLON, I, 105.

moins que personne n'a autant que lui contribué à la formation et au développement du monachisme occidental. Ses douze livres sur les *Institutions des cénobites* et ses vingt-quatre *Conférences*¹ restent le monument le plus précieux de la littérature monastique.

Cassien fut, à cette époque, le principal intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Il chercha surtout, dans ses *Institutions*, à mettre la vie des Pères du désert à la portée des Gallo-Romains ses compatriotes. Ils ne furent pas les seuls à profiter de ses leçons. L'Africain saint Fulgence faisait de ses ouvrages sa lecture habituelle². Mais personne ne les mit plus à contribution que saint Benoît ; on constate leur influence, pour ainsi dire, à chaque page de sa règle ; aussi l'un des hommes qui connaissaient le mieux les anciennes règles monastiques a-t-il porté l'appréciation suivante : « Saint Benoît a pris la plus grande partie de sa règle dans les *Institutions* de Cassien³. » Longtemps auparavant, un moine de Lérins, saint Eucher de Lyon, avait extrait de cet ouvrage les enseignements principaux. Saint

¹ Migne, Pat. lat. XLIX-L, publie les œuvres de Cassien d'après l'édition d'Alard Gazeus : JOANNIS CASSIANI presbyteri, quem alii eremitam, alii abbatem nuncupant, opera omnia, novissime recognita, repurgata et notis amplissimis illustrata. Quibus accessere ejusdem argumenti opuscula, Studio et opera D. ALARD I GAZAEI, cœnobitæ Vedastini Ord. S. Benedicti, Duaci, 1616, in-fol. L'édition la plus récente est celle de Michel Petschenig, JOHANNIS CASSIANI Conlationes XXIV, Vindobonæ, 1886, in-8, 711 p. De Institutionis cœnobiorum et de octo principalium vitiorum remediis libri XII. De Incarnatione Domini contra Nestorium libri VII, Vindobonæ, 1888, in-8, cxvi-530 p.

² FERRAND. Vita S. Fulgentii, 12, Pat. lat. LXV, 128.

³ DOM CALMET, op. cit., I, 96.

Césaire et l'auteur de la règle de Tarnat lui firent aussi quelques emprunts. Le saint évêque d'Arles fit mieux encore, en envoyant sa sœur Césarie se former aux exercices et à l'esprit de la vie religieuse dans le monastère marseillais de saint Cassien (vers 510). Saint Romain adopta la même œuvre pour en faire la base de l'observance dans le groupe monastique du Jura ¹.

Grégoire de Tours parle d'une règle de Cassien, suivie par les moines de Saint-Yrieix en même temps que celle de saint Basile et les règles des autres Pères ². Que dire de cette assertion ? Y a-t-il eu véritablement une règle de Cassien dont le texte serait inconnu ? Tout porte à le croire. Brockie a publié une *Regula sive Institutiones D. J. Cassiani abbatibus Massiliensis libris IV comprehensæ* ³. Mais ce n'est point une œuvre nouvelle. Cette soi-disant règle est la reproduction simple des quatre premiers livres des *Institutiones* conformes en tout au texte donné par Gazeus. On ne peut traiter de la même manière les citations d'une *Regula sancti Cassiani* qui reviennent très fréquemment sous la plume de saint Benoît d'Aniane. Bien que ces passages se retrouvent tous dans les *Institutiones*, ils sont extraits d'un ouvrage distinct, faisant un tout complet, tandis que les citations empruntées par l'auteur de la *Concordia regularum* aux *Institutiones* sont toujours signalées comme

¹ MABILLON, I, 23.

² S. GREGORII TURON. *Historia Francorum*, X, 29, p. 441.

³ BROCKIE, *Codex regularum*, t. II, 1-37. LE COINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, I, 458-470.

telles. Il n'y a donc pas de confusion possible. Ces fragments sont la seule chose qui reste de cette *Regula Cassiani*. Il faut y voir l'œuvre d'un Gallo-Romain, qui a essayé de présenter sous la forme d'une règle les enseignements pratiques de Cassien pour mieux les adapter aux exigences d'une communauté occidentale. On ignore le lieu et le temps de sa rédaction ¹.

La Gaule méridionale ne nous a légué aucune règle monastique qui puisse être comparée à celles de saint Césaire. Originaire de Chalon-sur-Saône (vers 420), moine de Lérins, prêtre de l'église d'Arles, abbé d'un monastère et enfin évêque, il fut « un grand promoteur d'organisation et de réforme » et « l'homme de la discipline ecclésiastique ² ». Il ne se borna point à codifier les règles canoniques formulées avant lui. Son activité féconde voulut s'exercer en faveur des moines et des moniales. Le corps de lois qu'il rédigea pour eux obtint un succès très mérité. Sainte Radegonde l'introduisit dans son monastère de Poitiers. Saint Donat, évêque de Besançon, le fit passer presque intégralement dans la règle qu'il rédigea pour le monastère de Sainte-Marie, fondé par sa mère Flavie à Jussa ³. D'autres communautés de femmes l'adoptèrent ensuite, et en

¹ Saint Benoît d'Aniane, dans sa *Concordia regularum* (Pat. lat., CIII, 840-1064), donne les chapitres v, vi, vii, viii, ix, x, xi, xii, xiv, xv, xvi, xvii, xviii, xix, xx, xxi, xxiii, xxiv, xxv, xxvi, xxviii, xxix, xxx, xxxi, xxxiii, xxxiv, xxxvi, xxxvii, xxxviii, xxxix, xxxxii, xxxxiii, xxxxvii, l, de la règle de Cassien. Voir un article du Dr Seebas sur la *Regula Cassiani* dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XV, 244 et s.

² DUCHESNE, *Les fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, I, 141.

³ MABILLON, *Annales*, I, 324. MALNORY, *Saint Césaire*, 278-279, qui place la rédaction de cette règle vers 650, tandis que Mabillon lui assigne l'année 624.

particulier celle de Chamalières près de Clermont ¹.

Lorsque Césaire fut préposé par l'évêque d'Arles Eone au gouvernement d'un monastère d'hommes, il rédigea pour eux la première des deux règles qui portent son nom ². Elle se compose de vingt-quatre articles fort courts et d'une exhortation finale. On y trouve formulés, avec des textes empruntés aux divines Écritures, quelques-uns des préceptes fondamentaux de la vie chrétienne ³. La désappropriation, la communauté de vie, la stabilité, l'abstinence, la lecture à table, la clôture et le droit de répression y sont nettement enseignés. Le *cursus* incomplet qui termine cette règle mérite une attention spéciale. Les saints Livres, la règle de saint Augustin et ses discours 355 et 356 *de vita et moribus clericorum suorum*, constituent, avec la tradition, les sources auxquelles a puisé le législateur ⁴.

¹ *Vita S. Præjecti*, dans MABILLON, *Acta Sanct.* sec. II, 613. MALNORY, *Quid Luxovienses monachi... ad regulam monasteriorum contulerunt*, 29-30. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, I, 278.

² S. CÉSAIRE, *Regula ad monachos*. HOLSTENIUS, *Codex regularum*, II, 89-94. MALNORY, *S. Césaire*, 252-256.

³ Voir surtout les articles 4, 5, 6, 12, 13, 19.

⁴ Le tableau comparatif qui suit permettra au lecteur de juger lui-même la part qui revient à saint Augustin dans la *Regula ad monachos* de saint Césaire.

SAINT CÉSAIRE

Nihil habeat proprium. Art. I.

Sint vobis omnia communia. II.

Ut sicut corpus reficiatur cibo, ita anima reficiatur Dei verbo. IX.

Lites inter vos non habeatis. XII.

Nullus occulte aliquid accipiat, præcipue epistolas sine scientia abbatis nullus accipiat. XV.

Infirmi tractentur ut citius convalescant, XVII.

SAINT AUGUSTIN

Ut non dicatis aliquid proprium. I.

Sed sint vobis omnia communia. I.

Nec solæ vobis fauces sumant cibum, sed et aures percipiant verbum Dei. V.

Lites aut nullas habeatis. XV.

(Défense) ut occulte ab aliquo litteras aut quælibet munuscula accipiat. IX.

Sic tractandæ sunt ut citius recretentur, V.

Il est difficile d'apprécier l'influence directe que son œuvre a pu exercer sur les moines ses contemporains.

Lorsque saint Césaire eut fondé pour les moniales le monastère de Saint-Jean, il usa de son droit de fondateur en lui donnant une règle. Les divergences profondes que présentait alors l'observance monastique et la réelle difficulté qu'il y avait à imposer aux femmes des usages bons pour les hommes le mirent dans l'obligation de faire une œuvre personnelle. Il ne créa point cependant de toutes pièces sa *Regula ad virgines* ¹. Les monuments de l'ancienne discipline monastique, que lui-même appelle *Statuta antiquorum Patrum*, lui offraient des éléments de premier mérite. Il n'eut qu'à faire un choix discret pour avoir une règle qui convînt à des religieuses. Il a pris la peine de nous le dire ².

Saint Césaire a fait entrer dans cette nouvelle règle les principales dispositions de celle qu'il avait écrite pour les hommes, en ayant soin de les préciser et de les compléter sur les vertus fondamentales de la vie religieuse. La pauvreté, la profession, la charité, les devoirs de l'abbesse et des officières, le

¹ MALNORY, 257-273. La première édition de la Règle de S. Césaire fut donnée à Poitiers (1621) par ET. MOQUOT avec des éclaircissements de François Meinard. Elle a été rééditée par STELLARTIUS, *Fundamina et regule omnium ordinum monasteriorum* (Duaci, 1626, in-4) ; dans *Acta Sanctorum*, II, 12-19 ; par LE COINTE dans *Annales ecclesiastici Francorum* (Paris, 1665, in-fol.), I, 458-520 ; par HOLSTENIUS III, 18-42 ; et dans Pat. lat., LXVII, 1099-1125.

² Quomodo in ipso monasterio vivere debeatis secundum statuta antiquorum Patrum, monita vobis spiritalia ac sancta condidimus. *Préface de la Règle de S. Césaire*, ibid. 18.

soin des malades, la discipline régulière, le silence, le travail, ont particulièrement appelé son attention. Une première rédaction de la *Regula ad virgines* comprenait quarante-quatre articles. Après une expérience de quelques années, le vénérable auteur éprouva le besoin, pour la rendre plus pratique, de la modifier et de la compléter, ce qu'il fit par les dix-neuf articles de sa récapitulation ¹. Ces additions portent sur le noviciat, la clôture, le travail, les repas, les jeûnes et l'élection de l'abbesse. Le saint législateur semble avant tout préoccupé de maintenir l'observance intégrale de la règle, et il fait aux moniales un devoir rigoureux de résister loyalement à tout ce qui tendrait à l'altérer. Celles qui auraient le malheur de causer à la communauté ce préjudice seront par lui citées au redoutable tribunal de Dieu.

Nous avons dit que la *Regula ad monachos* a, en très grande partie, passé dans la *Regula ad virgines*. A cette première source, il faut ajouter saint Augustin, qui a été de nouveau très largement mis à contribution ². On trouve l'influence de Cassien dans les articles 12 et 13, qui règlent le service des hebdomadiers et le travail des mains durant les lectures à l'office nocturne. Quant aux analogies qu'il est facile

¹ Les articles 20 et 21 qui terminent la récapitulation ne sont pas de saint Césaire. C'est un emprunt fait après coup à la règle bénédictine.

² Sont empruntés à saint Augustin les articles 8, 15, 18, 19, 20, 21, 23, 26, 27, 29, 31, 32. Dans tout ce qui est relatif à la désappropriation et au testament, on reconnaît l'influence directe des deux sermons de saint Augustin indiqués plus haut.

de constater avec la règle bénédictine, elles viennent de préoccupations semblables, qui ont créé chez les deux législateurs un même état d'esprit et par conséquent des dispositions analogues. On ne peut guère dès lors songer à l'influence de l'un sur l'autre. Les sermons de Fauste ont laissé dans l'œuvre de Césaire des traces nombreuses.

Quelles que fussent la célébrité et la valeur intrinsèque de la règle de saint Césaire, l'un de ses successeurs, saint Aurélien (élu en 546), se serait cru au-dessous de son rôle de fondateur s'il l'avait tout simplement donnée aux deux monastères fondés par lui. Il en rédigea donc une spéciale pour les moines ; quelques modifications suffirent pour la rendre applicable aux moniales. Mais le nouveau législateur fit à Césaire les plus larges emprunts. On retrouve en outre dans son œuvre l'influence directe de Cassien, de saint Augustin et peut-être celle de saint Benoît ¹. Ce n'est pas cependant un vulgaire plagiat que nous offrent l'*Institutio sanctæ regulæ* ² et les *Instituta sanctæ regulæ* ³. L'auteur a usé de la plus grande liberté, empruntant, supprimant, ajoutant et modifiant à son gré. Il a su introduire dans sa règle des observances d'une originalité absolue, qui par elle sont entrées dans le domaine de la

¹ MABILLON, *Annales*, I, 129.

² HOLSTENIUS, II, 101-115.

³ ID., III, 63-73. Saint Benoît d'Aniane a inséré ces deux règles dans son *Codex regularum*. LE COINTE les publie dans ses *Annales ecclesiastici Francorum*, I, 712-732. Pat. lat. LXVIII, 385-404.

discipline monastique et permettent de l'inscrire parmi les patriarches de la vie religieuse.

Saint Ferréol, évêque d'Uzès (†581), suivit l'exemple de saint Césaire et de saint Aurélien. Il rédigea lui-même la règle que devaient suivre les religieux du monastère de Ferréolac, fondé par lui dans son diocèse. Elle se compose de trente-huit chapitres ¹. Quelques-unes de ses prescriptions dérivent de saint Césaire, soit directement, soit par saint Aurélien, qui a été manifestement mis à contribution. Les analogies de cette règle avec celle de saint Benoît peuvent s'expliquer sans une influence de cette dernière. L'évêque d'Uzès a fait, malgré ces emprunts, une œuvre très personnelle ; c'est le monument le plus original qui nous reste de la discipline monastique à cette époque. Si la langue en est moins précise, il présente un grand nombre de détails pris sur le vif, fort utiles pour la reconstitution du milieu. L'auteur semble tenir beaucoup à motiver tous ses règlements. L'autorité de l'Écriture ne lui suffit pas d'ordinaire. Les raisons qu'il propose dénotent une grande expérience des hommes et de la vie religieuse. La défiance qu'il avait de ses propres lumières lui inspira la résolution de confier l'examen de sa règle à Lucrèce, personnage inconnu par ailleurs, qu'il qualifie du titre de *papa*. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet ² témoigne des senti-

¹ Id., II, 119-146. Cette règle figure dans le recueil de saint Benoît d'Aniane. Voir LE COINTE, I, 833-841, et Pat. lat., LXVI, 960-976.

² HOLSTENIUS, 119.

ments qui l'avaient guidé dans la fondation de ce monastère. « Il a été nécessaire, dit-il, d'imposer à un peuple nouveau le joug d'une loi nouvelle, non pour l'accabler, mais pour incliner doucement les âmes ; c'est dans ce but que nous avons, après avoir sollicité et obtenu votre assentiment, entrepris de rédiger une règle qu'ils auront à suivre. Si vous y trouvez des règlements durs et sévères, ou des observances molles et trop douces, le texte recevra les corrections que vous jugerez utiles. » Ferréol cherchait donc à établir une règle sage et discrète. Il ne paraît avoir exercé aucune influence en dehors de son monastère ¹.

La règle de Tarnat ², elle aussi, fut toute locale. Le nom de son auteur est ignoré ; il est difficile de savoir le monastère pour lequel il la rédigea. Quelques-uns l'ont prise pour la règle de l'abbaye d'Agaune. Rien n'est moins justifié que cette assertion. Mabillon voudrait y reconnaître l'œuvre d'un abbé du monastère de *Tarnatum* ou *Ternay*, situé sur les bords du Rhône, non loin de Grigny, dans l'ancien diocèse de Vienne ³. Mais cette identification, qui repose sur la seule ressemblance des noms, n'est guère admissible. Quoi qu'il en soit, a *Regula monasterii Tarnatensis* témoigne d'un progrès réel dans l'organisation du monastère ; les

¹ MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 139.

² HOLSTENIUS, II 179-194; LE COINTE, I, 521-533 ; Pat. lat. LXVI, 977-986.

³ MABILLON, *Annales*, I, 29-30. *Disquisitio de regula et monasterio Tarnatensi*, *ibid.*, appendix V, p. 678-680. *Acta Sanctorum Novembris*, I, 547-548, où le P. De Smedt s'efforce encore d'identifier Agaune et Tarnat.

épreuves du noviciat, la distribution des offices et du travail quotidien, méritent à ce point de vue une attention particulière. Par contre, le latin en est médiocre et obscur, et il n'est point facile de trouver une suite dans les idées et les règlements. Cette règle se compose de deux parties distinctes. La seconde, qui pourrait bien être une simple addition faite par un abbé d'une époque postérieure, contient une adaptation aux hommes de la règle de saint Augustin ¹. Dans la première, l'auteur a utilisé Cassien et saint Césaire. Il y a quelques analogies avec les règles de saint Aurélien, de saint Benoît et de saint Ferréol.

Ces divers législateurs se sont tous préoccupés de faire œuvre durable. Saint Césaire adjure, en présence de Dieu et de ses anges, l'abbesse et la prieure de maintenir dans toute sa pureté la pratique de la règle ². Il invite les moniales à montrer le même soin religieux ³. Comme lui, saint Aurélien affirme l'obligation pour les moines de l'observer fidèlement ⁴. Tel est aussi le sentiment qui se dégage des autres règles. Afin que nul ne cherche dans l'ignorance ou l'oubli une excuse à ses infractions,

¹ Elle commence au chapitre xiv et va jusqu'à la fin. C'est le premier exemple connu de la transformation en règle pour les moines de la fameuse épître de saint Augustin. Voir DOM BESSE, *Le monachisme africain*, 42 et s.

² Quantum enim diligentī experimento capere potuimus, ita Deo conspirante temperata est regula ipsa, ut eam cum Dei adiutorio ad integrum custodire possitis. Et ideo coram Deo et angelis ejus contestamur ut nihil ibi ultra mutetur aut minuat. CÆSARII *Regula ad Virgines*. HOLSTENIUS, III, 34 et 39.

³ *Ibid.* 41.

⁴ Quæ in hac regula... constituimus, integra et illibata custodiat. AURELIANI, *Institutio S. Regule*, 55. HOLSTENIUS, II, 109.

on a eu soin d'en prescrire la lecture publique. Saint Aurélien veut qu'elle se fasse au commencement du mois ¹. Il est suivi par saint Ferréol ². A Tarnat cette lecture se faisait une fois par semaine ; c'était la mesure fixée par saint Augustin ³.

Les monastères de Grigny, de Lyon, du Jura et d'Agaune n'ont laissé aucun monument écrit de leur discipline religieuse. Les moines de Grigny et de la région viennoise subirent, sans nul doute, l'action de Lérins et de saint Césaire ⁴. Le simple fait de la présence de saint Eucher sur le siège épiscopal de Lyon permet de dire que les religieux de cette ville ont obéi à la même influence. On lisait parmi eux les œuvres de Cassien et les vies des Pères ; le biographe des saints du Jura nous l'apprend.

Saint Romain, avant de fonder Condat, passa quelque temps à Lyon dans le monastère de l'Ile-Barbe, gouverné par un abbé du nom de Savin. Il profita de ce séjour et réunit tout ce qui pouvait lui servir à organiser sa communauté future. La vie des Pères et les excellentes *Institutions* de Cassien devinrent ses lectures préférées ⁵. Au lieu d'une reproduction minutieuse

¹ Ut ne per oblivionem aliquid negligatis, semel ea in triginta diebus relegito, id est, in Kalendis. *Ibid.*

² Saint Ferréol s'exprime presque dans les mêmes termes que saint Aurélien, *Regula monasterii Ferriolacensis*, 39. HOLSTENIUS, II, 146.

³ Sur cet usage de la lecture publique des règles, voir les commentaires de la Règle de S. Benoît, de Dom Martène, 873-875, et de Dom Calmet, II, 432-433.

⁴ Le biographe de saint Theudaire se fait sur ce point l'écho d'une tradition autorisée par la force même des choses, ADO, *Vita S. Theudarii*, 12, ed KRUSCH, 29.

⁵ Librum vitæ sanctorum Patrum eximiasque institutiones abbatum. *Vita Patrum Juvensium*, II. éd. KRUSCH, 133.

et servile des enseignements donnés par saint Basile, saint Pakhôme, Cassien et les abbés de Lérins, il se fit une doctrine assez personnelle. La règle qu'il forma ainsi pour l'usage de son monastère et que ses biographes nomment l'*Institutio Patrum*, la *Patrum Règula*, répondait aux besoins des moines et aux exigences du tempérament gallo-romain ¹. Elle ne fut probablement jamais écrite. Une tradition orale suffisait pour en transmettre la pratique et l'esprit. Le rédacteur des *Vitæ Patrum Jurensium* voulut la préciser et la fortifier, en faisant de son récit un exposé succinct du genre de vie mené dans ce groupe monastique ². C'est la méthode suivie par saint Athanase, lorsqu'il composa la biographie de saint Antoine. Saint Oyand, qui avait, durant toute sa vie, inculqué à ses disciples la pratique de cette règle par ses exhortations et ses exemples, les priaît avec instance sur son lit de mort de l'observer fidèlement ³.

Le travail d'assimilation monastique dont les monastères du Jura furent le théâtre, présente plus d'une analogie avec celui qui eut lieu à Subiaco et au mont

¹ *Vitæ Patrum Jurensium*, III, *ibid.*, 165.

² Præfatorum venerabilium patrum Jurensium actus vitamque ac regulam mita fideliter in Christi nomine explicare. *Ibid.*

³ Oro ergo omnes et obsecro, filioli, ut accepta ac tradita patrum in omnibus inviolabiliter instituta ad gaudium meum sanctorumque omnium ac vestrum ad palmam victoriæ perducatis. *Ibid.* 165. Le biographe écrit encore : Quod non illa omnino quæ quondam sanctus ac præcipuus Basilius Cappadociæ urbis antistes, vel ea quæ sancti Lirinensium Patres, sanctus quoque Pachomius Syrorum priscus abba, sive illa quæ recentior venerabilis edidit Cassianus fastidiosa præsumptione calcamus ; sed ea quotidie lectitantes, ista pro qualitate loci et instantia laboris invicta potius quam Orientalium perficere affectamus ; quia procul dubio efficacius hæc faciliusque natura vel infirmitas exequitur gallicana. *Ibid.* Ces réflexions répondent à l'état d'esprit des moines de cette époque.

Cassin. De là certaines ressemblances, d'où Dom Bastide se pressa trop de conclure à une influence bénédictine, sans en chercher la cause dans l'usage de sources communes et les exigences des mêmes nécessités ¹. Cette observance eut quelques succès. Elle fut adoptée par les monastères issus de ce groupe. Saint Wandrille, qui la connut à Romain-Moutier, l'utilisa pour l'organisation de son abbaye de Fontenelle. La diffusion des *Vitæ Patrum Furensium* lui ménagea une influence réelle sur les fondateurs qui puisaient leur inspiration dans les *Vies des Pères*.

L'auteur de ce curieux document avait, à la demande de Marin, abbé de Lérins, écrit sur les institutions du monastère d'Agaune. Ce travail est perdu ². Dans ces conditions, il est impossible de se faire une idée de la règle imposée à l'abbé Hymnemosus par les évêques qui assistèrent à la consécration de l'église et à l'inauguration du monastère ³.

¹ MABILLON, *Annales*, I, 26.

² Instituta, quæ de informatione monasterii vestri, id est Acaunensis cœnobii, sancto Marino presbytero insulæ Lirinensis abbate compellente, digessimus. *Vitæ Patrum Furensium*, 166.

³ Subsistendi regula instituta sancto Hymnemoso a coetu episcoporum qui illuc ad constituendum monasterium venerant, traditur. *Vita abbatum Agaunensium*, ed. KRUSCH, 178. Le Cointe, et après lui le P. de Smedt, confondent sans raison cette règle avec celle de Tarnat ; voir plus haut.

CHAPITRE TROISIÈME.

La fondation des monastères.

Initiative privée. — Autorisation épiscopale. — Rôle des princes. —
Attributions des évêques.

Les monastères sont pour la plupart fondés par des hommes agissant de leur initiative privée. Que voit-on, en effet, à leur début ? Un moine qui d'abord habite seul ; des chrétiens, qui veulent servir Dieu à son exemple et sous sa direction, ne tardent pas à se réunir autour de sa demeure. C'est ainsi que Lérins fut établi par saint Honorat, Cassien procéda de la même manière à Saint-Victor de Marseille. Le biographe des Pères du Jura fournit des détails circonstanciés sur la façon dont se constitua un premier groupement monastique auprès de leurs cellules. Il dut en être ainsi un peu partout.

Mais l'initiative privée, quand elle se trouve abandonnée à elle-même, court risque de franchir les bornes de la sagesse, ce qui entraîne de sérieux inconvénients et de graves désordres. Les Eglises orientales en avaient de bonne heure fait l'expérience. Les Pères du concile de Chalcédoine (450), pour remédier à ces abus, sou-mirent toute nouvelle fondation monastique au consen-

tement épiscopal ¹. C'était une mesure fort prudente. On l'oublia dans le midi des Gaules, puisque le concile d'Agde (506) eut à la renouveler : défense absolue fut faite d'entreprendre la fondation d'un nouveau monastère sans avoir, préalablement, obtenu la permission de l'évêque du lieu ². Le concile d'Epaone réédita, onze ans plus tard, la même prohibition. Elle finit par entrer dans les habitudes ³.

Les évêques n'attendirent pas toujours les sollicitations de fervents solitaires. Quelques-uns entreprirent d'eux-mêmes des fondations, soit dans leur ville épiscopale, soit dans les limites de leur diocèse. Trois monastères arlésiens sont dus à l'initiative des évêques Aurélien et Césaire. Saint Ferréol, évêque d'Uzès († 581) ⁴, fonda personnellement celui de Ferréolac.

¹ *Concilium Chalcedonense*, can. 24 ; LABBE, IV, 1690-1691 ; cf. DOM BESSE, *Les Moines d'Orient*, 287. Longtemps avant cette décision, saint Honorat avait sollicité l'autorisation de l'évêque pour fonder son monastère de Lérins.

² *Monasterium novum, nisi episcopo aut permittente aut probante, nullus incipere aut fundare praesumat. Concilium Agathense*, can. 27 ; LABBE, V, 526.

³ On vit bientôt dans l'Espagne visigothique les effets déplorables d'une initiative sans contrôle. Les monastères fondés à tort et à travers provoquaient les plaintes légitimes de saint Fructueux. Ce furent d'abord de bons chrétiens qui transformèrent en communautés religieuses leurs demeures, réunissant autour de leurs femmes et de leurs enfants des serviteurs, des esclaves et des voisins couverts de l'habit monastique. D'autres construisaient dans leurs villas un oratoire en l'honneur d'un martyr, prenant ensuite le titre et les privilèges des moines (S. FRUCTUEUX, *Regula communis* ; HOLSTENIUS, II, 251-253). Ce ne fut pas tout. Des prêtres, obéissant à des sentiments moins nobles encore, fondaient d'eux-mêmes des monastères. Afin de les peupler, ils admettaient n'importe qui. Les moines chassés par leur abbé en punition de fautes graves y trouvaient un accueil empressé. (*Ibid.*, 253-255.) On devine quels moines cela pouvait faire. Les conciles d'Agde et d'Epaone prémunirent contre ces abus les monastères de la Gaule méridionale.

⁴ DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, I, 304.

Les princes n'eurent point à intervenir au début de cette période. Les empereurs romains avaient laissé aux communautés monastiques la liberté de se constituer comme bon leur semblait. La loi n'avait pas à s'en occuper. Les barbares qui se partagèrent les Gaules conservèrent, dès le principe, une attitude semblable. Comment, du reste, les Burgondes et les Visigoths, qui envahirent le bassin du Rhône, auraient-ils pu prendre intérêt à ces fondations ? Ils avaient tous embrassé l'arianisme. On ne voit pas cependant que la vie religieuse ait attiré de leur part sur ceux qui la professaient une colère spéciale. Ce ne fut pas non plus, durant les invasions et les guerres qui les suivirent, un motif de les protéger.

La situation devint tout autre lorsque ces contrées furent soumises à la domination des princes catholiques. Les moines trouvèrent dans les Burgondes, convertis à la foi, des protecteurs généreux. L'apôtre de leur roi, saint Avit de Vienne, sut leur communiquer l'admiration que lui inspirait la vie religieuse. Sigismond résolut de faire lui-même les frais d'une fondation monastique. Il choisit pour emplacement la vallée d'Agaune, rendue célèbre par le martyre de saint Maurice et de ses compagnons. On ne pouvait, dans la contrée, avoir un lieu plus vénérable. Le noble fondateur commença par en éloigner les femmes et les hommes qui l'habitaient. Puis il chercha dans son royaume un religieux capable de gouverner un monastère et de présider à sa fondation, pour lui confier la dignité abbatiale, et il l'entoura de moines empruntés à diverses maisons, qui formèrent la communauté. Lorsque tout fut prêt, le roi réunit

les évêques de la région, afin de donner plus d'éclat aux solennités de la consécration de l'église et de l'inauguration du monastère ¹. La part importante que prit Sigismond à la formation et au développement de l'abbaye d'Agaune ne lui fournit point un prétexte de restreindre en aucune façon la liberté dont jouissaient les moines.

Il faut en dire autant de l'intervention du roi Childebart en faveur des deux fondations monastiques entreprises par l'évêque d'Arles, saint Aurélien. Le prince fit simplement aux moines et aux moniales des donations qui lui valurent d'être inscrit en tête de leurs bienfaiteurs (548) ².

L'autorité royale pouvait prendre sous son haut patronage les fondations dues à l'initiative des chrétiens ou des évêques et autorisées par les dépositaires du pouvoir ecclésiastique. Mais à une époque où les institutions politiques étaient si fragiles, cette protection était insuffisante. Celle qui venait de l'évêque ne pouvait pas davantage assurer au monastère paix et perpétuité. Son pouvoir, cependant, était fort étendu. Il causait aux fondateurs de très légitimes inquiétudes. Comment empêcher le chef d'une Eglise de détruire ou tout au moins de compromettre, par une ingérence indiscrète ou par une indifférence coupable, l'œuvre de ses prédécesseurs ? Saint Césaire ne se faisait aucune illusion sur

¹ *Vita abbatum Agaunensium*, ed. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, III, 177-178. MABILLAN, *Annales*, I, 27-29. HEFÉLÉ, *Conciliengeschichte*, II, 667-671, trad. DELARC, III, 272-276. *Acta Sanct. Nov.*, I, 516-517.

² MABILLON, I, 128. Cf. HOLSTENIUS, II, 96-100.

ce danger. Son titre de fondateur, l'autorité personnelle que lui donnaient la sainteté et la doctrine, ses relations avec l'abbesse et les moniales, rehaussaient singulièrement en lui la dignité épiscopale. Ses successeurs auraient pu se prévaloir de cette situation exceptionnelle et susciter dans le monastère des troubles fâcheux. Le saint pontife voulut, avant sa mort, mettre les choses au clair. Il commença par stipuler que le monastère de Saint-Jean resterait soumis à la juridiction de l'évêque d'Arles, conformément aux prescriptions du droit ¹. La règle avait soin, comme nous le verrons bientôt, de fixer à l'exercice de cette autorité de sages limites. Le pieux fondateur recommande seulement au pontife de veiller avec une sollicitude paternelle sur les religieuses et sur leurs intérêts, et de ne rien laisser entreprendre, par qui que ce soit, contre leur monastère ².

Saint Césaire n'avait rien de plus à cœur que le maintien intégral de la règle. Il ne reconnaissait à personne, pas même à un évêque, le droit de l'altérer. Sa connaissance de la faiblesse humaine lui inspirait de vives inquiétudes. Pour assurer son œuvre contre le péril d'une décadence toujours facile, il résolut de la mettre

¹ *Cunctum monasterium Sancti Johannis, quod ego condidi, sub potestate Arelatensis pontificis canonice sit. Testamentum S. Cæsarii*, Pat. Lat., LXVII, 1139.

² *Testamentum S. Cæsarii*, 1140-1141. Cette autorité de l'évêque diocésain fut affirmée quelques années plus tard par un concile d'Arles (554): *Ut monasteria vel monachorum disciplina ad eum pertineant episcopum, in cujus sunt territorio constituta* (can. 1, ed. MAASSEN, 119). Et encore : *Ut episcopi de puellarum monasteriis, quæ in sua civitate constituta sunt, curam gerant, nec abbatissæ ejus monasterii aliquid liceat contra regulam facere* (can. 5, *ibid.*). Ces deux canons rompaient avec la tradition des Églises de l'Afrique romaine, qui permettait au fondateur de soumettre son monastère à tel évêque qui lui convenait, même au détriment de l'évêque diocésain. (DOM BESSE, *Le Monachisme africain*, 85-88.)

sous la sauvegarde de l'autorité ecclésiastique la plus haute. Le pape Hormisdas, invoqué par lui, confirma toutes ses dispositions (525) ¹. Plusieurs évêques de la province apposèrent leur signature au privilège pontifical. Il fut bien stipulé que si l'abbesse, contrairement aux dispositions du fondateur et aux droits du Saint-Siège, faisait à l'évêque du lieu des concessions irrégulières, les religieuses devraient lui résister en face. Telle était la volonté expresse de Césaire ². On ne pouvait aller plus loin.

L'exemple donné par le saint évêque porta ses fruits. Aurélien, après avoir fondé ses monastères, voulut les placer sous la protection du souverain pontife. Sur ses instances et sur celles du roi Childeberr, le pape Vigile confirma tout ce que le prince et l'évêque avaient disposé en faveur de cette communauté. Plus tard, saint Grégoire le Grand renouvella ce privilège, dans une lettre adressée à Vigile, qui gouvernait alors l'Eglise d'Arles (599) ³.

¹ *Cæsarium ob conditum puellarum monasterium laudat. Vetat ne successores ejus in eodem monasterio audeant sibi potestatem aliquam penitus vindicare, nisi tantum pastorem sollicitudinem gerentes, familiam Christi Domini ibidem positam congruis quibusque temporibus cum suis clericis studeant visitare. Bona monasterio tributa confirmat.* JAFFÉ, *Regesta Pontificum Romanorum*, 864, I, 109. MABILLON, *Annales*, I, 45. MALNORY, 272.

² *Regula S. Cæsarii ad Virgines*, HOLSTENIUS, III, 39.

³ Holstenius donne ces documents en tête de la Règle de saint Aurélien, II, 58-59. MABILLON, I, 253-254. L'abbesse et les moniales de Saint-Cassien de Marseille reçurent du pape saint Grégoire un privilège analogue à celui accordé par Hormisdas à Saint-Jean d'Arles. MABILLON, I, 246. JAFFÉ, 1458, I, 175.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Monastère

Ermites et reclus. — Laures monastiques. — *Canobium*. — Disposition du monastère. — Son titulaire. — Clôture.

La plupart des moines connus de cette période ont mené la vie cénobitique. C'est la seule dont se soient occupés les législateurs. Il y eut cependant quelques ermites. Leur cellule fut parfois le berceau de monastères importants. Mais ce genre de vie ne semble pas avoir été en grand honneur dans la région qui nous occupe. Faut-il attribuer cette réserve aux appréciations judicieuses des maîtres de l'ascétisme oriental, dont Cassien se fit l'interprète ? L'école ascétique de Lérins ne s'écartait pas de leur sentiment. Césaire d'Arles insistait fort sur la vie commune, source continuelle d'édification, lorsqu'elle a pour base une charité inaltérable ¹. « Le religieux, disait Fauste, s'il mène une vie sainte dans une communauté, la réjouit tout entière ; son exemple suffit pour éclairer et édifier plusieurs hommes ². »

Le besoin d'une solitude complète poussa néanmoins

¹ S. CÉSAIRE, *Sermo ad sanctimoniales*, Pat. Lat., LXVII, 1123.

² FAUSTE, *Homilia VII ad monachos*, Pat. Lat., L, 349.

quelques âmes vers une retraite plus grande. Elles furent moins nombreuses que dans la France mérovingienne des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles. A Lérins, on essaya de leur procurer les avantages de l'isolement avec les secours de la société monastique, en disposant, à côté du *cœnobium*, des cellules distantes les unes des autres où il était possible de vivre en ermite. Plusieurs grands monastères adoptèrent, dans la suite, cette institution ¹. La réclusion, si fréquente parmi les solitaires syriens du ^{iv}^e et du ^v^e siècle et chez les moines occidentaux du moyen âge, fit de rares adeptes. Grégoire de Tours mentionne Hospitius, dont la cellule et le monastère n'étaient pas éloignés de la ville de Nice. Sa réputation et son influence ne purent égaler le crédit du célèbre reclus viennois, Léonien, qui resta enfermé durant une quarantaine d'années. Sa cellule ne fut pas tellement close qu'il ne réussît à diriger un assez grand nombre de moines et de moniales ².

Les cénobites établirent leurs monastères tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Il y en eut qui apprécièrent les charmes de la solitude. Saint Honorat les préférait à la compagnie des plus saints personnages, que l'on peut fréquenter au sein des cités épiscopales. Les instances affectueuses de Léonce, évêque de Fréjus, qui avait cependant toute son estime, ne l'empêchèrent pas de chercher une retraite dans l'île solitaire de Lérins. Il

¹ S. EUCHER, *De laude eremi*, 42, Pat. Lat., L, 711. Mabillon se demande si même il y avait à Lérins un *cœnobium* proprement dit. Il incline plutôt à croire que Lérins avait adopté le système des laures ou cellules divisées. MABILLON, *Ann.*, I, 14.

² *Vita Patrum Furensium*, III, 5, p. 156. MABILLON, *Annales*, I, 31-32.

n'y avait pourtant rien alors qui pût flatter les sens. La terre inculte servait d'asile à d'innombrables serpents. Dès que le saint homme y eut mis les pieds, les reptiles prirent la fuite. Le travail de ses disciples transforma cet îlot, qui est devenu l'une des perles de la Méditerranée ¹. Les moines trouvèrent ce séjour délicieux. Saint Euchère chantait avec enthousiasme les vives satisfactions qu'il procurait à l'âme. « J'appelle le désert le temple illimité de notre Dieu, écrivait-il ; il est certain que Dieu habite le silence et qu'il prend son plaisir dans la retraite. Un homme, dit-on, demandait à un autre quel pouvait être le séjour de Dieu, déclarant qu'il était prêt à s'y rendre. Celui-ci le conduisit dans un profond désert, et lui montrant la solitude, il lui dit : Voilà le séjour de Dieu. Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on déclare Dieu plus présent là où on le trouve avec plus de facilité ². » « La foi fixe son siège dans la solitude, écrit-il ailleurs ; c'est le sanctuaire de la vertu et de la charité, le trésor de la piété et de la justice. Rien ne facilite plus la recherche de la perfection ; le silence y revêt des charmes qui séduisent. La sainteté y germe. Nulle part la louange divine n'est mieux placée ³. »

La solitude des montagnes n'était pas moins favorable à la vie monastique. Saint Ferréol, qui le savait, établit son monastère dans une vallée entourée de bois et de collines. Tarnat était situé sur les bords d'une rivière, dans un lieu fort tranquille. Les solitudes du Jura

¹ S. HILAIRE, *De vita sancti Honorati*, Pat. Lat., L, 1257.

² S. EUCHÈRE, *De laude eremi*, 3, 4, 42, 43, Pat. Lat., L, 702-703, 711-712.

³ *Ibid.*, 28-41, col. 707-710. Cf. VINCENT DE LÉRINS, *Commonitorium primum*, Pat. Lat., L, 639.

offrirent aux saints Romain et Lupicin un asile sauvage et austère, bien fait pour eux et leurs disciples. Ils se fixèrent dans une vallée fraîche, dont le sol était propre à la culture. Deux rivières l'arrosaient. Des montagnes, couvertes de bois, la mettaient à l'abri du vent. Les moines y pouvaient vivre en paix ¹.

La sœur des deux saints habitait dans la même région le monastère de Balme, situé au fond d'une étroite vallée, que cernaient des montagnes escarpées et rocailleuses, percées de grottes ².

Les fondateurs de monastères ne suivirent pas alors de règles architecturales uniformes. Ils s'inspiraient, cela va sans dire, des exigences de la vie religieuse ; mais il leur fallait aussi tenir compte d'une foule de conditions qui s'imposaient à eux. Ceux qui voulaient dès le début créer une communauté complète, ce fut le cas de saint Césaire et de saint Aurélien, avaient à bâtir un véritable monastère et à le munir de tout ce qui peut faciliter l'observance religieuse. Césaire, qui attachait à cette disposition des lieux une importance capitale, surveilla lui-même les travaux de construction du monastère destiné à sa sœur ³.

Les monastères formés autour de la cellule d'un ermite par l'adjonction des cellules de leurs disciples, se construisaient petit à petit et d'une manière beaucoup plus simple. A Lérins, Honorat commença par faire construire un oratoire pouvant réunir tous ses religieux

¹ *Vita Patrum Aurensium*, I, 2, 132-133.

² *Ibid.*, 9, p. 186. Les grottes ont valu au lieu son nom de *Balme*.

³ *Vita S. Casarii*, I, 35, p. 470.

aux heures de la prière commune ; il disposa auprès de ce sanctuaire des bâtiments très primitifs pour les abriter durant les repas, le sommeil et la lecture ¹. Le monastère de Condat débuta plus simplement encore. Les *Vies des Pères du Jura* permettent de suivre pas à pas les développements successifs que les fondateurs se virent contraints de lui donner. Le premier habitant de cette solitude, saint Romain, se contenta d'un modeste *tugurium* ou cabane, qu'il partagea avec Lupicin, son frère. Les deux ermites apprirent bientôt qu'il leur arriverait des disciples. Leur premier soin fut de leur préparer un gîte. Ils construisirent à cet effet, sur une colline peu distante, un bâtiment bien simple. Ils employèrent les mêmes matériaux que les habitants du pays. Des arbres, coupés dans la forêt, dépouillés de leurs rameaux et de leur écorce, taillés et sciés, formèrent les murailles et la charpente ; on remplit les vides avec des branches. Le monastère se composa de plusieurs pièces bâties sur ce même type ².

Les saints abbés avaient adopté le système des laures à cellules isolées. L'incendie qui avait dévoré le monastère primitif de saint Romain, permit à Oyand de donner à un nouvel édifice monastique tout le perfectionnement que lui suggérait son expérience ³. Il introduisit alors l'absolue communauté de vie du véritable *cœnobium*, où les frères ne sont jamais séparés les uns des autres, ni à l'oratoire, ni au travail, ni durant le repas,

¹ S. HILAIRE, *Vita sancti Honorati*, Pat. Lat., L, 1258.

² *Vita Patrum Jurensium*, p. 133.

³ *Ibid.*, p. 162. Ce nouveau monastère fut également construit en bois.

ni en prenant leur sommeil. Il y eut donc un dortoir commun à tous les frères ; on le nommait *mansurium* ou *mansorium*. Une lampe l'éclairait pendant la nuit. Une autre lampe brûlait constamment dans l'oratoire. Il y avait encore un réfectoire commun, le cellier (*cellarium*), où l'économe conservait les provisions de vin, de pain et d'huile, et le grenier (*spicarium*), où étaient entassées les gerbes ¹. Les frères retenus hors du monastère par certains travaux plus absorbants avaient une cellule spéciale ; le *tuguriolum* du meunier était auprès du moulin ².

Le monastère, séparé du monde, formait le camp du Seigneur. C'est le nom que lui donnait saint Hilaire d'Arles ³. L'église en était le centre et comme le cœur. Il y avait quelquefois plusieurs oratoires, par exemple à Saint-Jean et à Sainte-Marie d'Arles ; le principal se nommait la basilique. Le saint en l'honneur de qui les fondateurs l'avaient élevée, devenait le titulaire du monastère. Le souvenir plus glorieux soit du fondateur, soit d'un abbé ou d'une abbesse, le fit parfois oublier : à Arles, le monastère de Saint-Jean finit par porter le nom de Sainte-Césarie, et à Marseille celui de Saint-Sauveur fut bientôt connu sous le titre de Saint-Cassien. Le nom de saint Honorat fut attaché à son monastère de Lérins ; celui de saint Oyand, à Condat ; celui de saint Lupicin, à Lauconon. Cet usage devint assez commun en France. La présence d'une relique motivait le choix du titulaire, comme cela eut lieu pour

¹ *Vita Patrum Furensium*, p. 164.

² *Ibid.*, 141.

³ S. HILAIRE, *De vita sancti Honorati*, Pat. Lat. L, 1257.

Ferréolac. Le fondateur pouvait encore suivre les inspirations de sa piété personnelle ; l'abbé Theudaire fit cet honneur à Notre-Dame, à saint Eusèbe de Verceil et à saint Symphorien ¹.

Les moines de la Gaule méridionale donnèrent pour la plupart la préférence à cette entière communauté de vie. Les législateurs connus sont unanimes à exclure l'usage des cellules privées. Les religieux prennent tous leur sommeil dans un même dortoir ², sauf les infirmes, qui en ont un spécial ³. Saint Ferréol concède à l'abbé une cellule à part. Dans son monastère, ainsi qu'à Tarnat, les frères ont pour travailler plus paisiblement une cellule dans laquelle personne autre que l'abbé et le prieur ne peut entrer ⁴. Il y avait un lit pour chaque moine ⁵. Saint Ferréol éprouve le besoin de dire que la parenté ou l'amitié ne sauraient être un motif d'en mettre deux dans la même couche. Car, a-t-il soin de déclarer, le religieux doit être seul afin de prier plus à son aise en cas d'insomnie.

Le lit monastique était pauvre et austère. On n'y voyait aucun objet propre à flatter la vanité ou les sens ; les tapis et les couvertures brillantes étaient soigneusement exclus. Saint Césaire donne à ce sujet des prescriptions minutieuses ⁶. Il veut que la même pau-

¹ ADON, *Vita sancti Theudarii*, IX, 12, *Script. rer. Merov.*, III, 528-529.

² S. CÉSAIRE, *Regula ad virgines*, 7, *Recapitulatio*, 2, HOLSTENIUS, III, 22, 23. 36: *Regula ad monachos*, 3, HOLSTENIUS, II, 59.

³ *Ibid.*

⁴ S. FERRÉOL, *Regula*, 16, HOLSTENIUS, II, 12S. *Regula Tarnatensis*, 2, *ibid.*, 181. AURELIANI *Regula*, 8, *ibid.*, II, 102 ; III, 64.

⁵ AURELIANI *Regula*, 33, *ibid.* II, 106. S. FERRÉOL, 33, *ibid.*, 137-138.

⁶ S. CÉSAIRE, *Regula ad virgines*, 44, *ibid.*, III, 33.

vreté règne dans toute la maison. Il n'y a ni soieries, ni ornements de plume, ni tableau, ni peinture murale, ni broderies, sauf à l'église. Les religieuses ne peuvent même pas en confectionner. Des croix blanches ou noires tissées avec le drap ou la toile sont le seul décor toléré par l'austère fondateur ¹.

La literie n'était pas moins pauvre chez les moines du Jura. De la paille renfermée dans une toile grossière et une peau d'animal leur servaient de couche ². C'était encore trop pour Lupicin. Il passait les nuits à l'église ; quand le sommeil le gagnait, il prenait sur un banc quelques instants de repos ³. Ceux qui, durant les travaux de l'été, avaient besoin de faire la sieste, se couchaient sur la terre nue. L'abbé Oyand dormait au pied d'un arbre, comme un vulgaire cultivateur. Son biographe nous le représente se frottant le visage avec les mains pour dissiper l'engourdissement du sommeil ⁴.

Saint Césaire, qui imposait aux moniales une clôture rigoureuse, dut construire son monastère de telle sorte que les relations avec l'extérieur fussent rares et difficiles. Il avait, dans une première construction, laissé plusieurs ouvertures. Il nomme celles d'un ancien baptistère, d'une salle commune, de l'atelier de tissage et d'une tour attenante à la muraille du verger. C'était beaucoup trop ; l'expérience se chargea de le montrer. Le prudent évêque ordonna de les fermer et interdit de les rouvrir à tout jamais. Les religieuses étaient invitées

¹ S. CÉSAIRE, *Regula ad virgines*, 44, p. 34.

² *Vita Patrum Furensium*, III, 5, p. 155 ; II, 6, p. 146.

³ *Ibid.*, II, 2, p. 144.

⁴ *Ibid.*, III, 15, 16, p. 160-161.

par lui à s'opposer de toutes leurs forces aux évêques ou aux personnages qui essaieraient de revenir sur cette défense ¹. Une seule porte devait suffire, celle de l'église. Elle était fermée la nuit, au milieu du jour et durant les repas. L'abbesse retenait alors les clefs auprès de sa personne ². Le monastère se trouvait ainsi clos de toutes parts. Les religieuses avaient sous la main ce qui leur était indispensable. De vastes citernes conservaient pour leur usage les eaux pluviales ³.

Les conversations avec les personnes du dehors avaient lieu dans un appartement séparé du monastère proprement dit et voisin de l'oratoire. On en faisait peu de cas, au sein de la communauté, puisque les religieuses coupables d'une infraction à la règle y étaient renfermées ⁴. Dans ce parloir, et à certaines heures de la journée seulement, les moniales recevaient les visites des membres de leur famille, et cela toujours en présence d'une ancienne ⁵. L'abbesse elle-même ne pouvait y aller sans être accompagnée de deux ou trois sœurs ⁶. Césaire recommandait cette réserve surtout avec les hommes. Les religieuses ne les recevaient qu'en cas de nécessité ; et encore ne les admettaient-elles que si l'âge et la vertu écartaient de leur personne jusqu'à l'ombre d'un soupçon. Le caractère sacerdotal ou monastique d'un visiteur n'était pas une raison de négliger cette

¹ S. CÉSaire, *Regula ad virgines*, 19, HOLSTENIUS III, 41.

² *Ibid.*, *Recapitulatio*, 9, p. 37.

³ *Vita S. Cæsarii*, l. II, 26, p. 494.

⁴ S. CÉSaire, *Regula ad virgines*, 14, HOLSTENIUS, III, 39-40.

⁵ *Ibid.*, 37, p. 32.

⁶ *Ibid.*, 35, p. 31.

prudence conseillée par la règle. Ces précautions inspirent aux fidèles une haute idée de la dignité virginale et un profond respect pour celles qui en sont revêtues. Césaire ne l'ignorait point. Il a dit toute sa pensée sur ce sujet dans des lettres pleines de sagesse, où l'on est heureux de trouver l'esprit qui anime le droit ecclésiastique. C'est la prudence des saints ¹.

Les hommes ne pouvaient franchir la clôture du monastère. L'accès de l'église leur était même interdit. L'évêque et ses clercs avaient seuls la permission d'y entrer pour le service liturgique. On exigeait que les assistants du pontife fussent sortis de la jeunesse. Si des travaux urgents rendaient indispensable la présence de quelque ouvrier, le *provisor* de la maison le devait accompagner ; il n'entrait pas lui-même sans être escorté par l'abbesse ou une ancienne. Les femmes étaient traitées avec la même rigueur ². Les règlements auxquels saint Aurélien soumet les moniales dans leurs relations avec les séculiers sont inspirés par les mêmes sentiments de réserve ³.

Les moines observaient une clôture non moins sévère. Saint Césaire interdisait formellement l'entrée de leurs monastères aux personnes du sexe ⁴. Saint Aurélien, qui adopte cette mesure, a soin de spécifier qu'il ne doit être fait aucune exception, pas même en faveur d'une mère ⁵.

¹ S. CÉSAIRE, *Epistolæ* I-II, ad *Cæsariam abbatissam*, Pat. Lat. LXVII, 1128-1130.

² Id., *Regula ad virgines*, 33, 34, HOLSTENIUS, III, 30, 31. Cf. *Concil. Epaonense*, can. 38 (517), ed. MAASSEN, p. 28.

³ AURELIANI *Regula*, 14, 15, HOLSTENIUS, III, 65. Aucun homme ne pouvait entrer dans la maison des moines, id., 14, 16, I, 103.

⁴ S. CÉSAIRE, *Regula ad monachos*, 11, HOLSTENIUS, II, 90.

⁵ AURELIANI *Regula*, 15, *ibid.*, t. II, 103.

Saint Ferréol, partisan, lui aussi, de cette clôture, n'autorise les entretiens d'un religieux avec une femme, que si l'abbé les juge nécessaires ; et alors il faut lui rendre compte de tout ; deux témoins assistent à la conversation ¹, et cela quand un religieux reçoit la visite de sa mère ou d'une sœur ². Les moines du Jura ne permettaient jamais aux femmes l'accès de leur église et à plus forte raison du monastère ³.

Les moines et les moniales de cette époque portèrent la séparation d'avec le monde aussi loin que possible. De tous leurs législateurs, saint Césaire et saint Aurélien sont ceux qui en poussèrent le plus loin la pratique. Ils imposèrent une clôture qui se rapproche beaucoup de celle prescrite par le concile de Trente. Tout y est, sauf les grilles. Une fois professes, les religieuses ne peuvent plus franchir la porte du monastère. Elles sont enfermées pour le reste de leur vie. Cette réclusion leur a valu le nom de *retrusæ* ou *reclusæ* ⁴. Aurélien fit de cette retraite absolue un point essentiel de sa règle tant pour les moines que pour les moniales ⁵. On restreignait beaucoup dans ces monastères les relations même spirituelles avec le dehors. Les correspondances étaient soumises à l'autorisation et au contrôle de l'abbé et de l'abbesse.

La réserve qui s'imposait aux religieux dans leurs

¹ FERREOLI *Regula*, 4, *ibid.* t. II, 122. Le parloir doit être assez éloigné de l'habitation des frères pour que le bruit des conversations ne leur cause aucun trouble.

² *Regula Tarnatensis*, 4, *ibid.*, II, 182.

³ GREGORII *Liber vitæ Patrum*, I, VI, p. 66.

⁴ *Vita S. Casarii*, I, I, 35, p. 470. *Regula ad virgines*, I, *recapitulatio*, HOLSTENIUS, III, 21, 36.

⁵ AURELIANI *Regula*, HOLSTENIUS II, 101 ; III, 63.

rapports avec les personnes du sexe différent les empêcha de construire les monastères d'hommes dans le voisinage des monastères de femmes. Ils écartaient ainsi des soupçons que le peuple grossier est généralement trop porté à croire. Les Pères du concile d'Agde donnèrent à cette mesure de prudence force de loi ¹. Les jeunes moines ne pouvaient se présenter au parloir des moniales que pour visiter une parente ². Les moniales ne pouvaient pas se suffire à elles-mêmes ; les nécessités de la vie et les besoins de leurs âmes ne leur permettaient point de vivre sans le secours des prêtres et de quelques hommes dévoués. Saint Césaire leur donna un *provisor* ou *procureur* qui, sous la direction de l'abbesse, veillait à l'administration temporelle de la communauté. Ce devait être un homme d'un certain âge et d'une vertu éprouvée. On n'était pas moins exigeant pour les clercs chargés du service liturgique ³.

Tous les monastères de cette époque ne pratiquaient pas la réclusion avec autant de rigueur. Dans la plupart, il était permis aux frères d'entreprendre un voyage toutes les fois que le service de la maison ou un motif grave le nécessitait ⁴. On était moins exigeant à Tarnat ; les moines pouvaient aller voir leurs parents et assister à une fête religieuse. L'abbé donnait au voyageur un

¹ *Monasteria puellarum longius a monasteriis monachorum, aut propter insidias diaboli aut propter allocutiones hominum, collocentur. Concilium Agathense, can. 28, LABBE, V, 526.*

² *Concilium Epaonense, can. 38.*

³ S. CÉSAIRE, *Regula ad virgines*, 33, HOLSTENIUS, III, 31. L'évêque laissait aux moniales le choix de leur *provisor* et du prêtre chargé de desservir leur église.

⁴ FERREOLI *Regula*, 20, HOLSTENIUS, II, 130. Le voyageur devait obtenir la permission de l'abbé et rentrer le plus vite possible.

compagnon de route ; ils se rendaient droit au but assigné, et à leur retour ils ne se permettaient aucun récit qui fût de nature à malédifier ¹. A Grigny et à Condat, les moines ne sortaient jamais seuls ². Quelle que fût la longueur de la route, les frères du Jura allaient toujours à pied, sans autre secours que le bâton des voyageurs pauvres. On ne les vit jamais se servir d'un âne ou d'un cheval ³. Il leur fallait parfois entreprendre des courses très longues par des chemins peu sûrs. Le biographe a conservé le souvenir des inquiétudes causées par le retard d'un frère qui était allé renouveler la provision de sel ⁴.

¹ *Regula Tarnatensis*, 2, 3, 12, 13, HOLSTENIUS, 181-187.

² *Vita abbatum Agaunensium*, 2, 4, *Script. rev. Merov.*, III, 176-177. *Vita Patrum Jurensium*, III, 4, *ibid.*, p. 155.

³ *Vita Patrum jurensium*, II, 15, p. 153.

⁴ *Ibid.*, III, 17, p. 162.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le recrutement

Les ascètes. — Mobiles de la vocation cénobitique. — Enfants et esclaves. — Noviciat. — Profession. — Costume monastique. — Stabilité.

Ces monastères avaient toute une population d'hommes ou de femmes qui voulaient réaliser dans leur existence l'idéal de la perfection évangélique ; suivant la belle expression de Salvien, que saint Benoît rajeunit, ils militaient en l'honneur de Dieu ¹. L'abstinence, les jeûnes prolongés, la patience, le pardon des injures, l'amour des ennemis et la pratique de la chasteté, convenaient à leurs nobles aspirations ². Dans le langage de l'époque, le chrétien par ces vertus professait la religion.

On pouvait, sans entrer au monastère, mener cette vie parfaite. Il n'était pas rare de trouver au milieu du monde des hommes qui rivalisaient en cela avec les moines ³. Ils continuaient ainsi les pieux ascètes des premiers siècles de l'Eglise. Nous connaissons plusieurs saints personnages qui ont vécu de la sorte : saint Honorat, avant sa longue pérégrination qui eut Lérins

¹ Deo militans. SALVIEN, *Timothei ad Ecclesiam*, l. II, 4, p. 133, éd. Halm.

² *Ibid.*, 5, p. 134.

³ *Id.*, l. II, 4, 7, p. 133, 136.

pour terme, et son frère Venance ¹ ; saint Césaire, pendant qu'il fut à Chalon sous la conduite de l'évêque Silvestre ² ; saint Theudaire, durant son séjour auprès de Césaire d'Arles ³. Il y avait eu déjà quelques ascètes célèbres à Arles et dans le midi de la Gaule romaine. De ce nombre fut Félix, qui, après avoir rempli les fonctions de patrice et de préfet du prétoire, trouva près de l'évêque Léonce une retraite monacale ⁴. Il faut encore nommer l'ancien rhéteur Julien Pomère, à qui Fauste traça une ligne de conduite fort sage ⁵.

Les ruines accumulées par les invasions barbares, et le trouble que causa l'effondrement de l'empire romain, multiplièrent parmi les esprits les plus cultivés ces aspirations vers une vie parfaite. Tel fut le poète Paulin, fils d'un préfet du prétoire, et petit-fils de consul. Après la perte de sa fortune, il erra de divers côtés, à la recherche de la paix et d'un asile. Un seul désir le soutint au milieu de tant de malheurs, celui de la vie monastique. Mais impossible de le mettre à exécution. Comment, lui objectaient les sages, abandonner dans la misère famille, mère, belle-mère, épouse ⁶ ? D'autres, sans être réduits à pareille extrémité, professaient la religion parfaite et méritaient le titre de saints, même dans les liens du mariage. Afin d'établir en leur âme d'une manière absolue le règne de Dieu, ils prati-

¹ S. HILARI *Sermo de vita sancti Honorati*, Pat. Lat., L, 1251-1258.

² *Vita sancti Casarii*, l. I, 4, 5, p. 458, 459.

³ ADO, *Vita sancti Theudarii*, 1-7, p. 526, 527.

⁴ Cf. *Histoire littéraire de la France*, éd. Palmé, II, 659-661.

⁵ FAUSTI *Epistola* VI, Vienne, 195-200.

⁶ *Histoire littéraire de la France*, II, 366.

quaient la continence ; ils consacraient au service divin leurs personnes et leur fortune ; c'était l'Eglise qui, à leur mort, héritait de leurs biens ¹.

Mais la grande majorité des fidèles qui voulaient embrasser la vie parfaite émigraient dans les monastères. On trouve sous la plume des écrivains ascétiques de l'école de Lérins l'expression des sentiments qui les animaient. C'était d'abord l'amour de Dieu ; puis l'espérance de vivre au monastère dans un camp pacifique où ils pourraient plus aisément, non pas jouir d'un repos dissolvant, mais livrer aux vices une lutte salutaire ; la volonté de pratiquer les maximes de la perfection évangélique, l'espoir d'échapper aux troubles et aux agitations du monde, de fuir l'enfer et de gagner le ciel. Le monastère était pour eux un port de salut ². Les circonstances douloureuses qui affligèrent au v^e siècle cette partie de l'ancienne Gaule romaine, exercèrent une influence sur le courant des vocations monastiques. Quand rien n'est tranquille sur terre, les hommes cherchent en Dieu leur sécurité. L'aristocratie, gagnée depuis longtemps au christianisme, plus atteinte aussi par les bouleversements sociaux, était prête à marcher dans cette voie ; aussi fournit-elle des vocations nombreuses. Ce ne furent pas les seules, mais elles sont les plus connues. Les biographes ne manquent jamais l'occasion de signaler, quand il y a lieu, la noble origine de leurs héros.

¹ SALVIANI *op. cit.*, l. II, 4, p. 133-136.

² VINCENT. LIRIN. *Commonitorium primum*, Pat. Lat., L, 639. FAUSTI *Homilia ad monachos*, *ibid.*, 841, 843, 855, *sermo* XXIII, 314.

La sainteté personnelle de quelques abbés ou religieux éminents exerça sur le recrutement monastique une influence considérable. Il en a été de même à toutes les époques. Rien ne donne à une institution plus de prestige que les vertus et les qualités éminentes de ses chefs. C'est un charme qui attire les recrues et une force qui les retient en un lieu plutôt qu'en un autre. On le vit à Lérins autour du saint abbé Honorat. Sa bonté, ses vertus, sa doctrine, le signalaient aux cœurs épris d'idéal ; il lui vint des disciples de fort loin et de tous les rangs. En leur inculquant une vie religieuse intense, il réussit à en faire une communauté fervente et compacte ¹. Cet élan vers l'île monacale continua sous ses successeurs. Cet attrait mystérieux ne suffisait point à Honorat. Dans son zèle pour la gloire divine et le salut des chrétiens, il brûlait de voir près de lui des frères toujours plus nombreux. Aussi faisait-il directement appel aux hommes qu'il savait être taillés pour embrasser ce genre de vie. Il entreprit un long voyage afin de gagner un membre de sa famille. Les obstacles et les résistances qu'il trouva ne purent le décourager. Le jeune homme le suivit à Lérins, où il fut l'héritier de la doctrine et de la charge de saint Honorat, en attendant de devenir un jour son biographe ².

La célébrité du monastère de Lérins lui attira des vocations venues de contrées lointaines. De ce nombre furent le Breton Fauste et le bienheureux Antoine, né sur les bords du Danube ³. L'illustre reclus viennois

¹ S. HILARIUS, *Vita sancti Honorati*, Pat. Lat., L, 1258-1260.

² *Ibid.*, 1262-1263.

³ ENNODIUS, *Vita beati Antonii*, éd. Hartel, 383.

Léonien venait de plus loin encore. Originaire de Pannonie, il se vit, au milieu des bouleversements de cette époque, réduit en servitude ; ses maîtres le conduisirent dans les Gaules ¹. Les barbares, implantés parmi les populations gallo-romaines, subirent eux-mêmes l'attrait de la vie monastique. Leur présence toutefois est rarement signalée dans les monastères de la Gaule méridionale pendant le vi^e siècle.

L'affluence des novices réjouissait le cœur des saints abbés. Mais ce développement inquiétait certains moines pacifiques, dont il troublait la vie paisible. Leur ambition n'allait pas très loin. A Condat, ces hommes firent, à ce sujet, des remontrances à l'abbé Romain : « Je m'afflige, lui dit l'un d'entre eux, à la vue de la joie que te cause l'arrivée quotidienne de postulants nombreux ; tu les englobes pêle-mêle dans le monastère, jeunes et vieux, bons et mauvais, sans les soumettre à une épreuve préalable, qui te permette de faire un choix. Il te faut ensuite éliminer les indignes. » La longue expérience que Romain avait des hommes et de la vie religieuse facilita sa justification. Ses moines trouvèrent dès lors sa conduite sage et le laissèrent travailler en paix au développement de son œuvre ².

Il n'était pas requis d'avoir atteint l'âge mûr pour solliciter son admission dans un monastère. Saint Césaire permet de recevoir les jeunes filles âgées de six ou sept ans. Il s'agit bien de leur procurer le bénéfice de la vie religieuse, et non les simples avantages d'une éduca-

¹ *Vita Patrum Furensium*, III, 5, p. 156.

² *Ibid.*, 10-12, 136-138.

tion chrétienne ¹. Rusticola, plus tard abbesse de Saint-Césaire, fut admise à l'âge de six ans. Saint Aurélien ne voulait admettre les garçons et les filles qu'après la dixième ou la douzième année. Avant cet âge, dit-il, l'enfant a plutôt besoin d'une nourrice et il est incapable de discerner la gravité d'une faute ². Ces enfants étaient offerts probablement par leur père ou leur mère ; on ne les voit guère en si bas âge embrasser spontanément la vie monastique. Cet usage de les présenter ainsi à un monastère existait à Condat, où saint Romain reçut de la sorte le jeune Oyand, qui, dans la suite, gouverna cette abbaye ³. Nous trouvons à Agaune un autre exemple d'oblation ⁴.

Il fallait, à une époque où l'esclavage était encore une institution sociale, veiller à ne point admettre un homme qui fût retenu dans ses liens. L'esclave ne pouvait se faire moine sans avoir été préalablement affranchi par son maître. On exigeait toujours le témoignage écrit de celui qui l'avait libéré. Saint Aurélien recommande expressément de ne pas admettre à la légère ces sortes de postulants. On devait les soumettre à un examen plus sérieux. Ceux qui avaient un certain âge étaient exclus, comme impropres à recevoir la formation régulière ⁵. On voyait quelquefois s'acheminer vers les solitudes monastiques de nobles Gallo-Romains, accompagnés d'un esclave ou d'un servi-

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 5, HOLSTENIUS, III, 22.

² S. AURELIANI *Regula*, 18, *ibid.*, II, 104. Pour les femmes, 13, *ibid.*, II, 65.

³ *Vita Patrum Furensium*, III, 4, p. 155.

⁴ GREGORII TUR. *De gloria martyrum*, 75, p. 538.

⁵ S. AURELIANI *Regula*, 18, HOLSTENIUS, II, 104. Pour les femmes, 13, III, 65.

teur qui tenait à partager leur pieuse retraite. La porte du monastère ne leur était pas fermée. La règle de Tarnat engage seulement à bien examiner si le compagnon a vraiment une vocation religieuse. Une fois admis, il devient le frère, par conséquent l'égal de son ancien maître. Celui-ci ne doit point l'ignorer ¹. Le mariage ne constituait pas un obstacle insurmontable à l'entrée en religion ; l'exemple de saint Eucher et de saint Loup le prouve, à défaut de renseignement précis fourni par les règles ². Quant aux membres du clergé, saint Ferréol exige, avant de les recevoir, l'agrément de l'évêque dont ils sont les sujets ³.

Le postulant désireux de mener la vie religieuse, n'était pas incorporé à une communauté sans avoir subi de longues épreuves et reçu la formation requise. Cela demandait une année entière ⁴. On le plaçait sous la direction du prieur ou d'un ancien, mûri par l'expérience de l'ascèse. Il conservait le costume séculier. On lui assignait pour demeure le parloir, l'hôtellerie, ou encore un logement distinct, avec défense d'habiter le monastère et de partager les exercices conventuels. Il fallait d'abord se rendre compte des dispositions qui l'animaient. Venait-il spontanément, dans un but surna-

¹ *Regula Tarnatensis*, 1, HOLSTENIUS, II, 180.

² Dans l'Espagne visigothique, saint Isidore n'accepte un homme marié que si sa femme, après l'y avoir autorisé, s'engage elle-même à la pratique de la continence. (*Regula sancti Isidori*, 4, HOLSTENIUS, II, 203.) On voyait dans ce pays des ménages entiers qui embrassaient la vie religieuse. Saint Fructueux créa pour eux une organisation monastique spéciale. (*Regula S. Fructuosi communis*, 6 et s., HOLSTENIUS, II, 258.)

³ S. FERREOLI *Regula*, 6, HOLSTENIUS, II, 124.

⁴ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 3, HOLSTENIUS, III, 21. S. FERREOLI *Regula*, 5, *ibid.*, II, 122.

turel ? Avait-il la volonté assez énergique pour rester jusqu'à la mort fidèle à ses engagements ? Pour s'en assurer, on lui donnait lecture de la règle qu'il aurait à suivre, et connaissance des exercices qui rempliraient sa vie. De la sorte, il savait la nature et l'étendue des obligations qu'il désirait contracter. L'abbé, une fois l'épreuve novitiale finie, l'introduisait au monastère, où il se mêlait aux exercices communs ¹.

L'incorporation à la famille monastique et la profession se faisaient par le dépouillement de l'habit séculier et la réception du costume religieux ². C'était le symbole expressif du changement de vie que promettait le candidat. Y avait-il un acte ou instrument qui en conservât le témoignage authentique ? On serait tenté de le croire, à la lecture d'un sermon qui porte le nom de Fauste, et où il est parlé du *chirographum* par lequel le moine jure d'observer tous les devoirs de la religion ³. L'abbé coupait ensuite les cheveux du nouveau profès, lui donnant ainsi la tonsure monastique, qui ne doit pas être confondue avec la couronne des clercs. Les moniales la recevaient des mains de l'abbesse, et les ascètes, qui menaient au sein de leur famille la vie religieuse, des mains de l'évêque. Les ermites contractaient leurs engagements en se la faisant eux-mêmes. Désormais le moine portait un costume spécial, il avait

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, *Recapitulatio*, *ibid.*, III, 37. S. AURELIANI, I, 2, II, 101, et I, III, 63. S. FERREOLI, *loc. cit.* *Regula Tarnatensis*, I, *ibid.*, II, 179.

² S. CÆSARII, *Sermo ad sanctimoniales*, Pat. Lat., LXVII, 1122. S. AURELIANI, 3, II, 101, et 2, III, 63.

³ FAUSTI *Sermo* III, Pat. Lat., LVIII, 871.

les cheveux courts et probablement la figure rasée. C'était sa tenue et sa livrée ¹.

Il serait difficile de reconstituer le costume des moines et des moniales de la Provence ; les règles sont trop pauvres de renseignements sur ce sujet. Fuir tout ce qui sent la recherche, n'employer aucune étoffe de prix, se contenter de la couleur naturelle de la laine, confectionner dans l'intérieur du monastère le drap et l'habit, abandonner à l'obéissance le soin de donner à chaque religieuse ce qui lui convient, quand on reçoit un vêtement neuf remettre au vestiaire celui qui est usé, pour le distribuer aux pauvres, telles sont les recommandations d'ordre général que fait saint Césaire ², et après lui saint Aurélien.

Saint Ferréol permet l'emploi du linge. Une prescription de sa règle fait une allusion très claire à la chaussure en usage parmi les moines. Elle était fort simple, cela va sans dire. Néanmoins quelques-uns réussissaient à lui donner une certaine élégance, grâce aux liens qui la rattachaient à la jambe ; il y avait manière de les multiplier et de les disposer avec un goût assez inutile. Le sage fondateur prémunit ses disciples contre cette tendance au ridicule de la vanité ³.

Le biographe des Pères du Jura donne, suivant

¹ FAUSTI, *loc. cit.* S. HILARII *De Vita S. Honorati*, Pat. Lat., L. 1253. S. AURELIANI, L. 101. *Vita S. Cesarii*, l. I, 4, 5, p. 458-459. *Vita abbatum Agaunensium*, p. 175. GREGORII. TUR. *Historia Francorum*, l. VI, 6, p. 251. A Tarnat, les moines se coupaient de temps en temps les cheveux et la barbe avec permission de l'abbé.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 20, 25, 26, 41, 42, HOLSTENIUS, III, 25, 27, 33. *Sermo ad sanctimoniales*, Pat. Lat., LXVII, 1122-1124. S. AURELIANI *Regula*, 26, 27, HOLSTENIUS, II, 105, 107 ; 22, III, 66.

³ S. FERREOLI *Regula*, 31, 32, HOLSTENIUS, II, 136, 137.

son habitude, sur ses héros des détails très circonstanciés, grâce auxquels nous pouvons nous faire une idée de leur costume. Ils avaient pour vêtement ordinaire une tunique, qui, durant la saison rigoureuse, était confectionnée avec des fourrures ; le froid de la montagne exigeait cette précaution. Une coule, ou grand manteau muni d'un capuchon, les couvrait de la tête aux pieds. Ils la remplaçaient quelquefois par un scapulaire d'étoffe très grossière, qui leur protégeait seulement les épaules. Quand ils allaient en voyage ou rendaient quelque visite, ils mettaient sous leurs pieds des sandales de cuir, étroitement fixées au pied et à la jambe au moyen de lacets ou bandelettes.

Pendant l'hiver et lorsqu'il leur fallait travailler dans les champs, ils prenaient des sandales de bois, connues sous le nom de socques et fort en usage parmi les cultivateurs gallo-romains ¹.

La profession liait pour toujours le moine à sa vie religieuse ; c'était une loi déjà ancienne en Orient et en Occident. Mais ce lien, pour de graves motifs, ne tarda pas à être jugé insuffisant. De fait, le religieux gardait le droit de se transporter, quand bon lui semblait, d'un monastère à l'autre, portant avec lui ses obligations personnelles ; il pouvait même rester dans le siècle, soit fixé en un même lieu, soit vagabond. L'existence lâche et capricieuse qu'il menait ainsi devenait vite un danger pour les âmes et un scandale pour les fidèles. On se lamentait à Lérins sur les

¹ *Vita Patrum Iurensium*, II, 2, p. 143-144 ; III, 5, 6, p. 155-156.

inconvenients qui en résultaient ¹. Ceux qui constataient si bien le mal et sa gravité devaient lui chercher un remède. La législation ecclésiastique le leur fournit.

Depuis longtemps les membres du clergé étaient, par leur ordination même, attachés à une église ou diocèse, dont ils faisaient partie intégrante. Les évêques de Provence n'avaient pas été les derniers à faire bénéficier leurs églises d'une aussi sage disposition ². Il n'y eut qu'à la transplanter dans le droit monastique. C'est ce que fit Césaire d'Arles, en imposant à ses moines la stabilité ou appartenence définitive au monastère ³. Il n'avait rien à dire des moniales, qu'il soumettait à une rigoureuse clôture. Saint Aurélien observe le même silence pour un motif analogue dans l'une et l'autre de ses règles.

La stabilité monastique ne pouvait pas être si absolue que rien ne dût jamais la rompre. On l'aurait rendue écrasante et odieuse en l'interprétant de la sorte. Les Pères du concile d'Agde (506) la maintinrent dans les limites de la discrétion. Ils commencèrent cependant par l'affirmer avec tous les droits qu'elle comporte. Le moine, dirent-ils, appartient à son monastère de profession ; il dépend partout et toujours de son abbé, qui peut le rappeler quand bon lui semble ; il ne doit être incorporé à aucune autre maison sans la participation de ce dernier. Après la déclaration très nette du principe, voici la réserve prudente qui

¹ FAUSTI *Homilia ad monachos*, III, Pat. Lat., L, 537, 538. S. CÆSARII *Homilia* VIII, Pat. Lat., LXVII, 1063-1066.

² *Concilium Arelatense* (514), can. 2, 21, LABBE, I, 1451-1453.

³ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, I, HOLSTENIUS, II, 89.

met les cœurs à l'aise : au cas où l'abbé jugerait bon de conseiller ou d'autoriser un changement de monastère, le moine peut être admis ailleurs ¹. Saint Ferréol fit sien ce règlement conciliaire. Le moine ou le clerc étranger qui se présentait, devait porter une lettre par laquelle son abbé ou son évêque faisait connaître les motifs de son voyage et de son changement de résidence. On pouvait le recevoir, s'il n'y avait rien dans sa conduite qui fût vicieux ou coupable. Mais Ferréol tient beaucoup à ce que la porte du monastère soit impitoyablement fermée devant tout religieux qui ne serait pas muni du témoignage de son supérieur ; il intime cette défense en termes très urgents (*recipi sub qualibet causa nolumus, interdiciamus, prohibemus*). On ne lira pas sans intérêt les raisons qu'il en donne ; elles éclairent d'un jour curieux les relations qui existaient alors entre les monastères : « Il est à craindre que, sous le prétexte de la charité, on ne fasse naître quelque nouvelle occasion de scandale. L'Écriture dit en effet : Ce que tu ne veux pas pour toi, ne le fais point à un autre. De l'abus dont je parle résultent, non seulement entre les abbés, mais encore entre les monastères, d'irréremédiables litiges ; alors que l'un s'efforce de garder le religieux admis, l'autre tâche de rappeler celui qu'il a perdu ; et enfin, si ce dernier n'a pas gain de cause, et si le retour de son moine n'apaise point son ressentiment ². »

¹ Monachum, nisi abbatis sui aut permissu aut voluntate, ad alterum monasterium commigrantem nullus abbas suscipere aut retinere praesumat ; sed ubicumque fuerit abbate suo auctoritate canonum revocetur. *Concil. Agathense*, can. 27, LABBE, V, 526. — ² S. FERREOLI *Regula*, 6, HOLSTENIUS, II, 124.

CHAPITRE SIXIÈME

La pauvreté

Renoncement à toute propriété. — Le monastère et la propriété. — Formation du domaine commun. — Agriculture. — Jardinage.

Celui qui faisait profession vouait une existence pauvre. Outre un acte irrévocable de renoncement intérieur à toute propriété personnelle, il se dépouillait effectivement de tous les biens qu'il avait, et il leur assignait par un testament régulier la destination qui lui convenait le mieux. Impossible après cela de les revendiquer. Cette mesure de rigueur, même pour les fortunes médiocres, pouvait être remplacée par une vente. Les législateurs sont unanimes à exiger cette désappropriation sous l'une ou l'autre de ces formes. L'assignation donnée aux biens du nouveau profès variait avec les règles. Saint Césaire et saint Aurélien font remettre à l'abbesse ou à l'abbé ce que le candidat porte avec lui, pour servir aux besoins communs ; le reste de sa fortune est employé comme il le juge à propos ¹. Le premier pense qu'il ne conviendrait pas d'abandonner ses biens à des parents déjà fortunés, puisque le Sauveur ordonne de tout

¹ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, I, HOLSTENIUS, II, 89. *Regula ad virgines*, 19. *ibid.*, III, 25. S. AURELIANI, 3, 4, *ibid.*, II, 101, et 2, III, 63.

donner aux pauvres ¹. A Tarnat, le postulant devait vendre jusqu'à l'habit dont il était couvert. On en voyait quelquefois se présenter avec tout un troupeau de bétail. Si le monastère ne pouvait en faire l'acquisition, on le vendait, et le prix recevait la destination qui plaisait au nouveau venu. Au cas où celui-ci voulait donner à la communauté un bien quelconque ou une somme d'argent, il rédigeait un acte de donation qu'il déposait ensuite sur l'autel ². Le mineur qui embrassait la vie religieuse et celui qui, pour un motif ou pour un autre, ne pouvait légitimement disposer de ses propriétés, attendaient pour le faire l'âge ou le moment favorable ³.

Ce dénuement complet mettait entre les moines une égalité parfaite. La prauvreté d'esprit et de cœur, quand elle est accompagnée de l'oubli de ce que l'homme a pu dans le siècle être ou avoir, est le moyen sûr de fondre les âmes dans l'unité monastique. C'est elle qui forme cette réunion de frères, que doit être toute communauté religieuse. Le moine, dont elle consacre la vie, ne peut plus rien avoir ; il lui est interdit de s'approprier les objets mis à son service, ne fût-ce qu'en employant à leur occasion le pronom possessif. Les législateurs occidentaux ne tiennent pas moins que les Pères d'Orient à cette forme expressive de la vertu de pauvreté ⁴. La communauté des biens nécessaires devenait ainsi le symbole de l'union des esprits et des cœurs. Le monastère réalisait, dans la mesure du

¹ S. CÆSARII *Epistola* II, *ad Cæsariam abbatissam*, Pat. Lat., LXVII, 1133.

² *Regula Tarnatensis*, I, HOLSTENIUS, II 179-181.

³ S. CÆSARII, *Recapitulatio*, 4, *ibid.*, III. 36. S. AURELIANI, 47, II, 107-108.

⁴ *Regula ad virgines*, 15, III, 24.

possible, le bel idéal que présente l'Eglise des premiers chrétiens de Jérusalem.

Le moine pauvre attendait de l'abbé, avec les choses nécessaires à la vie, tout ce qu'il lui fallait en dehors du service commun. Défense lui était faite de recevoir du dehors quoi que ce soit pour un usage personnel. Il recherchait, non son avantage propre, mais celui de la communauté, dans le travail auquel il se livrait. L'abbé et l'abbesse n'étaient pas moins liés par cette obligation essentielle que les simples religieux ¹. Le zèle des fondateurs de monastères pour cette vertu allait jusqu'à refuser au moine une armoire fermant à clef. Qu'aurait-il pu y déposer, lui qui ne possédait rien ? Les officiers n'étaient pas atteints par cette défense ; mais ils devaient remettre les clefs soit à l'abbé en personne, soit au frère sur qui il se déchargeait de ce soin.

La pauvreté absolue qui s'imposait au moine n'obligeait pas de la même façon la communauté dont il faisait partie. Cette communauté avait une existence légale, et par conséquent, le droit de posséder, de recevoir, de vendre et d'acquérir. Il y eut autour de chaque monastère des propriétés plus ou moins vastes, destinées à l'entretien de ses habitants. Le fondateur n'aurait pas fait une œuvre viable, si à un édifice il n'avait joint un fonds de terre. Comment, en effet, les moines et les moniales auraient-ils pu vivre sans cela ? Il arriva que les membres de sa famille rivalisèrent

¹ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 14, 16, HOLSTENIUS, II, 91. *Regula ad virgines*, 27, 41, 42, *ibid.*, III, 28, 33. *Recapitulatio*, 3, 10, p. 36, 37. *Regula Tarnatensis*, 12, 13, *ibid.*, II 186, 187. S. AURELIANI, 5, *ibid.*, II, 102, et 3, *ibid.*, III, 63. *Vita Patrum Furensium*, III, 22, p. 164.

avec lui de générosité pour doter sa fondation ¹. Afin de rendre plus stables les propriétés données par lui à son monastère de Ferréolac, l'évêque Ferréol inséra l'acte de donation en tête de sa règle. Il eut soin, devançant les bienfaiteurs monastiques du moyen âge, de réclamer en échange des prières pour la rémission de ses fautes ². Césaire, qui avait déjà doté une première fois son monastère de Saint-Jean, fit plus, avant de mourir. Par un testament dont le texte est conservé ³, il confirma toutes les donations faites durant sa vie, de vive voix, par lettre ou de toute autre façon. A ces propriétés, il en ajouta de nouvelles. Il avait au préalable obtenu du pape Hormisdas la confirmation de ces biens monastiques ⁴. On y voyait des champs, des vignes, une maison, voire même une esclave. Et, chose digne de remarque, le testament est directement fait en faveur du monastère et non de l'abbesse.

Ce premier avoir monastique, dû à la générosité du fondateur, se développait graduellement par les dons des nouveaux profès ou des bienfaiteurs, et grâce aux acquisitions qui étaient le fruit d'une administration prudente. Les règles invitaient les abbés et les abbesses à conserver intact ce patrimoine religieux pour le transmettre à leurs successeurs. L'évêque y veillait, et toute aliénation faite sans son consentement était non avenue ⁵.

Lorsque les monastères étaient situés à la campagne,

¹ ADO, *Vita abbatis Theudarii*, 12, p. 529.

² S. FERREOLI *Regula præfatio*. HOLSTENIUS, II, 119.

³ Pat. Lat., LXVII, 1139-1142.

⁴ JAFFÉ, *Regesta Romanorum Pontificum* (864), I, 109.

⁵ *Concilium Epaonense*, can. 8, éd. MAASSEN, p. 21

les religieux arrachaient au sol par leur propre travail le pain de chaque jour et le moyen de soulager les indigents. Les Pères du Jura eurent fort à faire. Les montagnes, hérissées de rochers, offraient une faible couche de terre végétale, peu propre à la culture. C'était un pays pauvre. La neige qui le couvrait durant les longs hivers retardait la végétation, et les orages compromettaient les moissons pendant l'été. Force fut aux religieux de créer à quelque distance du monastère des champs cultivables. Lupicin et Romain, armés de la pioche et de la hache, s'attaquèrent avec leurs disciples aux sapins qui encombraient les vallées. Bientôt le sol fertile, remué par leurs soins, se couvrit de prairies, où la faulx abattait des foin épais, et de champs, où poussaient les céréales. Grâce à ce labeur opiniâtre, une communauté nombreuse put se suffire ¹. Pendant la morte saison, il était impossible de s'occuper au dehors. Le battage du blé dans les granges, où les gerbes s'entassaient après la moisson, fournissait à un certain nombre une besogne utile ².

Le moulin est le complément nécessaire d'une exploitation agricole. Les religieux de Condat utilisaient pour le leur un ruisseau qui coulait dans le voisinage du monastère. Les biographes ont conservé le souvenir d'un frère meunier, le diacre Sabinien. Il habitait une cabane près de ses meules. Le soin qu'il mettait à remplir sa fonction ne l'empêchait pas d'arriver le premier aux offices du jour et de la nuit. C'était un

¹ *Vita Patrum Furensium*, 135. GREGORII TUR. *Liber vite Patrum*, I, p. 665.

² *Vita Patrum Furensium*, II, 144-145.

homme industriel. Comme la chute d'eau ne pouvait lui fournir la force nécessaire, et qu'il lui était impossible d'en capter une quantité plus grande, il eut l'idée de resserrer le canal dans l'espoir d'élever le niveau et, par le fait, d'augmenter la force de la chute. Ses confrères lui donnèrent un concours utile. Ils plantèrent des pieux dans le ruisseau ; un treillis en osier qui allait de l'un à l'autre servit à retenir la paille, la terre et les cailloux qu'ils y jetèrent. L'eau ainsi canalisée fit tourner les meules plus vite et plus fort. Ce ne fut pas le seul parti qu'on en tira. Les moines organisèrent des piscines où le poisson se multiplia et grandit pour alimenter leur cuisine ¹.

Le jardin qui entourait l'abbaye fournissait aux frères une occupation et des provisions de légumes. Leurs instruments horticoles étaient bien primitifs. Un bâton recourbé tenait lieu parfois de sarcloir ; ils faisaient usage de rateaux, de haches et, très souvent aussi, de leurs doigts ².

Le monastère possédait quelques salines sur les montagnes. C'était une bonne fortune ; car le sel jouait alors, comme de nos jours, dans l'alimentation un rôle important. Par malheur, les incursions fréquentes des Alamans, qui infestaient ces contrées, rendaient les voyages difficiles. Les moines n'osaient s'aventurer en pays aussi peu sûr. Saint Oyanq dut les envoyer renouveler la provision de la communauté jusque sur les bords de la Méditerranée ³.

¹ *Vita Patrum Furensium*, I, 17, 18, p. 141, 142.

² *Ibid.*, II, 5, p. 146.

³ *Ibid.*, III, 17, p. 161.

Les troupeaux étaient pour les monastères une précieuse ressource. Ils leur fournissaient entre autres choses la laine et le lait. Saint Ferréol les faisait garder par des religieux ¹.

Certaines maisons avaient des propriétés fort étendues. Les religieux n'auraient jamais pu les cultiver eux-mêmes. Sur ces terres vivait une population de colons fixés au sol. Les moines, à qui la charité chrétienne inspirait des sentiments humains, les traitaient moins durement que ne le faisaient les maîtres séculiers. Ils étaient heureux de donner à leurs serfs une liberté à laquelle tout homme a droit. Mais cette émancipation ne pouvait se faire d'une manière indiscrete, sans quoi on aurait privé la terre de bras indispensables ; ce qui eût été désastreux pour une communauté. Aussi les conciles, dans le but d'imposer une sage mesure à un élan de générosité fort honorable, exigèrent-ils pour l'affranchissement d'un esclave le concours unanime des frères et de l'abbé ².

¹ S. FERREOLI *Regula*, II, HOLSTENIUS, II, 126.

² S. FERREOLI *Regula*, 36 HOLSTENIUS, II, 140. *Concilium Agathense*, can. 56, LABBE, V, 530. *Conc. Epaon.*, can. 8, éd. MAASSEN, 21. *Conc. Aspasii*, 6. p. 114.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le gouvernement des monastères

Choix de l'abbé. — Son rôle. — Fonctions diverses. — Services de la communauté. — Lecture et travail manuel. — Copie des manuscrits. — Etude.

Un chef unique gouvernait chaque monastère. Son titre ne fut pas tout d'abord uniformément déterminé ; celui d'abbé pour les hommes et celui d'abbesse pour les femmes ne tardèrent pas néanmoins à prévaloir. Lorsqu'une communauté se formait par le groupement de quelques disciples autour de la cellule d'un ermite, il en devenait le supérieur, sans qu'on eût besoin de recourir à une élection. Il en fut ainsi à Lérins, à Marseille, à Condat et ailleurs encore. Cette coutume s'étendit même au cas où le solitaire fondateur menait la vie de reclus et ne consentait pas à rompre sa clôture. Tels furent les abbés Léonien à Vienne ¹, et Hospitius dans la région de Nice ².

L'évêque qui prenait à sa charge la fondation d'un monastère désignait le premier abbé ou la première abbesse ³. Ce droit, inhérent au titre de fondateur, ne

¹ *Vita Patrum Iurensium*, III, 5, p. 156. MABILLON, *Vita Sanctorum O. S. B.*, I, 559-560.

² GREGORII TUR. *Historia Francorum*, I. VI, 6, p. 250-252.

³ *Testamentum sancti Cæsarii*, Pat. Lat., LXVII, 1139.

s'exerçait qu'une fois. On voit bien, il est vrai, l'évêque d'Arles Eone donner saint Césaire pour abbé aux religieux d'un monastère existant déjà, voisin de sa ville épiscopale. Mais des circonstances particulières, probablement le relâchement de la discipline, semblent avoir légitimé cette intervention ; car le nouvel élu reçut du pontife la mission de réformer cette communauté¹. C'est pour elle qu'il rédigea sa première règle. Les évêques avaient une tendance à s'immiscer dans le choix régulier des supérieurs. Comme cette ingérence pouvait devenir une source de difficultés, saint Aurélien prit la peine de faire confirmer par le pape Vigile le droit exclusif de ses moines à l'élection de leur abbé².

Saint Césaire, qui ajoutait une grande importance au choix de l'abbesse, invita ses moniales à négliger dans cet acte toutes les considérations naturelles d'amitié ou de parenté. Elles doivent, écrit-il, suivre uniquement les pensées de la foi et donner leurs suffrages à une femme capable de faire observer la règle. Une élection faite dans cet esprit concilie au monastère l'estime générale. Le saint législateur ne parle pas du nombre de voix requis pour que l'élection soit légitime³.

La Vie des Pères du Jura donne des détails circonstanciés sur l'exercice de l'autorité dans ces monastères et sur son mode de transmission. Les deux frères Romain et Lupicin, autour de qui se réunirent les premiers moines, les gouvernèrent ensemble. Ils conti-

¹ Ut ad disciplinam formaret. *Vita S. Cæsarii*, l. I, 12, p. 461.

² MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 254.

³ S. CÆSARII *Regula ad virgines, Recapitulatio*, 12, HOLSTENIUS, III, 37, 38.

nuèrent de la sorte, quand l'affluence des vocations les mit dans la nécessité d'essaimer ailleurs. On les voyait tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pourvoir aux besoins du gouvernement. Les deux saints se complétaient : Lupicin était un homme austère pour lui et pour ses moines, Romain tempérait par son inaltérable douceur ce qu'il y avait d'excessif chez son frère ¹. Après sa mort, Lupicin gouverna seul les deux monastères de Condat et Lauconon ². Ce système, tolérable avec un religieux de sa trempe, eût présenté ailleurs les plus graves inconvénients. Les tentatives faites dans ce sens ne furent pas heureuses, ce qui déterminait les Pères du concile d'Épaone (519) à interdire sévèrement ces doubles abbatiats ³. Le concile d'Agde (515) ne voyait pas moins d'inconvénients à laisser un seul homme gouverner deux monastères distincts. Il autorise néanmoins les abbés dont les monastères étaient situés à la campagne à conserver dans l'intérieur des villes une maison de refuge pour eux et leurs moines en temps de guerre ⁴. Cette installation ne formait pas, il est vrai, une maison distincte.

L'élection par suffrages ne semble pas avoir été adoptée au début par les moines du Jura. En effet, saint Lupicin désigna lui-même avant de mourir les abbés qui lui succéderaient ⁵. Son successeur à Condat, accablé sous le poids de l'âge et du travail, se donna

¹ GREGORII TUR. *Liber vitæ Patrum*, I, p. 665.

² *Vita Patrum Furensium*, II, 16, p. 153.

³ *Concilium Epaon.*, can. 9, éd. MASSÉN, 21.

⁴ *Concilium Agathense*, can. 38.

⁵ *Vita Patrum Furensium*, II, 16, p. 153.

pour coadjuteur saint Oyand, en présence de tous les frères réunis ¹. Ce fut ce même saint Oyand qui recueillit sa succession. Mais les choses n'allèrent pas toutes seules. Sa jeunesse et sa rusticité lui enlevaient le prestige qu'il méritait néanmoins par sa science et sa vertu. Les moines étaient-ils mécontents d'un choix auquel ils n'avaient pris aucune part directe ? On serait tenté de le croire ; cela expliquerait le parti qui se forma bientôt contre son autorité. Mais les miracles qu'il ne tarda pas à opérer, leur imposèrent fort heureusement silence ².

Le prédécesseur d'Oyand, qui paraît avoir prévu ces difficultés, aurait voulu lui faire conférer la dignité sacerdotale. Mais il se heurta contre une inflexible humilité. « Mieux vaut, disait l'humble coadjuteur, que les abbés ne soient point prêtres, dans la crainte qu'ils n'excitent par leur exemple l'ambition des jeunes frères, qui se laissent facilement griser par le désir de cette dignité ³. »

Leur mission légitime et la docilité de leurs sujets ne sauraient ménager au monastère un fonctionnement heureux et paisible, si l'abbé et l'abbesse ne possèdent l'art de gouverner. Dans le but de faciliter leur tâche, les règles, qui prennent la famille pour type, insistent sur la confiance, l'affection, le dévouement et le respect qui leur sont dus. De là le nom de mère, que saint Césaire donne à l'abbesse ⁴. Saint Ferréol veut

¹ *Vita Patrum Jur.*, 8, p. 156, 157.

² *Ibid.*, 10, p. 158.

³ *Ibid.*, 8, p. 157.

⁴ *S. CÆSARII Regula ad virgines*, 16, HOLSTENIUS, III, 42.

que l'abbé, respecté comme un maître, soit aimé comme un père ¹. Ce sont du reste les sentiments qu'expriment les mots *abbé*, *abbesse*.

L'abbé doit surtout faire observer la règle ; c'est sa première obligation. Si grande que soit son autorité, il ne peut rien contre la règle ; et pour peu qu'il cherche à l'enfreindre, les religieux lui peuvent tenir tête ; saint Aurélien et saint Césaire les y engagent. L'administration du monastère et les relations avec le dehors retombent principalement sur lui. Le rôle qui lui est confié le porterait facilement, s'il n'y prend garde, à se considérer comme un vrai propriétaire et à agir en conséquence. Saint Césaire le prémunit contre ce danger en lui interdisant de la manière la plus formelle la libre disposition des biens de la communauté. Il lui est seulement permis de distribuer les aumônes habituelles ². Il est astreint comme tous les frères aux exigences de la vie commune, avec interdiction de manger ou de dormir à part, sauf en cas de maladie ³. Saint Aurélien, pour le maintenir dans l'humilité, veut que trois fois l'an il fasse la cuisine et lave les pieds des frères et des hôtes ⁴. L'abbé peut, en dépit de toutes ces précautions, s'écarter du devoir et, soit par sa mauvaise

¹ S. FERREOLI *Regula*, II, *ibid.*, II, 121.

² S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 43. *Regula ad virgines*, 25, 31, 32, HOLSTENIUS, II, 107, III, 27, 30, 39, 67. S. AURELIANI *Regula*, 43, 44, 54, *ibid.*, II, 107-109, et 61, *ibid.*, III, 68-69.

³ S. CÆSARII *Epistola dedicatoria ad virginem Deo dicatam*, Pat. Lat., LXVII, 1136-1138. S. AURELIANI *Regula*, 34, 50, HOLSTENIUS II, 106-108, et 27, 37. *Ibid.*, III, 66, 67.

⁴ S. AURELIANI *Regula*, 38, *ibid.*, II, 142.

administration, soit par sa conduite ou son incapacité, compromettre gravement la paix et les intérêts du monastère. L'évêque diocésain a le droit d'intervenir en pareil cas. S'il juge l'abbé coupable, il le dépose de ses fonctions et lui donne un successeur. Le métropolitain tranche le différend lorsqu'il y a conflit ¹.

La supériorité est une charge trop lourde pour un seul homme, surtout quand la communauté est nombreuse. Aussi donna-t-on de bonne heure aux abbés et aux abbesses des auxiliaires, dont les attributions sont nettement déterminées par les règles. Le plus important est le prieur (*præpositus* ou *præposita*), qui existe dans tous les monastères de la région ². On lui doit après l'abbé l'obéissance régulière. Il exerce sur la conduite et le travail des religieux une surveillance active. Les moniales ont, outre la prieure, un officier homme, le *præpositus*, ou le *provisor*, spécialement chargé des affaires extérieures. La clôture rigoureuse, prescrite aux moines par saint Aurélien, nécessite dans leur monastère ce même officier, qui peut être un clerc ou un laïque ³.

A Tarnat, les *provisores* veillent à la conservation des récoltes, du travail des ouvriers, des offrandes

¹ *Concilium Epaon.*, can. 19, p. 24.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 16, HOLSTENIUS, III, 24. S. AURELIANI *Regula*, 54, *ibid.*, II, 109 et 39. *Ibid.*, III, 68. S. FERREOLI *Regula*, 17. *ibid.*, II, 128-129. *Regula Tarnatensis*, 10. *ibid.*, II, 186. ADO. *Vita sancti Theudarii*, 14, 529. *Vita Patrum Furensium*, III, 4, *ibid.*, 155. GREGORII TUR. *Historia Francorum*, I, VI, 6, 249-253.

³ *Vita S. Cæsarii*, 294. S. AURELIANI *Regula*, 19, 15. HOLSTENIUS, II, 104 III, 65.

faites à la maison et à la distribution des aumônes ¹. Ils tiennent lieu du cellérier (*cellarius*, *cellaria*), préposé à l'administration temporelle, qui se trouve un peu partout. Saint Césaire fit l'expérience à Lérins des difficultés inhérentes à cet office. La sévérité scrupuleuse avec laquelle il accueillait les demandes inutiles et les exigences superflues excita contre lui les murmures des mécontents ². Le cellérier existe à Tarnat malgré la présence des proviseurs ; il remplace le prieur en cas d'absence. L'abbé, avant de le choisir, prend l'avis des religieux anciens. On lui donne pour aide un frère jardinier (*hortulanus*), et un autre qui a l'intendance du mobilier et des outils ³.

A Saint-Jean d'Arles, tous les services de la maison sont répartis entre un certain nombre de religieuses. Saint Césaire énumère leurs titres dans sa règle ; c'est, après l'abbesse, la prieure et la cellérière, la *senior*, qui surveille l'exécution du travail ; la portière (*posticiaria*), préposée à l'entrée du monastère et aux commissions ; la lingère (*lanipendia*), qui s'occupe de la confection des étoffes ; la *registoria*, qui garde les clefs de la maison, des appartements et des meubles ; la *canavaria*, chargée de la cave ; la bibliothécaire, l'infirmière (*formaria*). Pour affirmer le souverain domaine de Dieu sur tout le monastère et l'entière dépendance des officières à son endroit, chacune d'elles prend sur le livre des Évangiles les clefs qui relèvent de sa

¹ *Regula Tarnatensis*, II, HOLSTENIUS, II, 185.

² *Vita S. Cesarii*, I, 6, p. 459.

³ *Regula Tarnatensis*, II, HOLSTENIUS, II, 186-187.

charge et en sont le symbole éloquent. Saint Aurélien fait siennes ces dispositions de la règle de saint Césaire ¹. On recommande par-dessus tout aux officières et aux officiers monastiques de veiller à la conservation des objets qui leur sont confiés, et de satisfaire les besoins des frères et non leurs caprices.

Il y a dans l'intérieur du monastère des travaux et des charges auxquels les frères s'emploient à tour de rôle durant une semaine chacun. De ce nombre sont la cuisine, les lectures publiques et les occupations analogues. La règle en dispense l'abbé, les vieillards, les enfants et les infirmes ².

Les religieux mènent une vie très occupée. La loi du travail pèse sur eux tous. La paresse est un vice redoutable et hideux ; ses victimes reçoivent le seul châtiment qui semble efficace, la privation de nourriture ³. Le moine travaille tous les jours, sauf les dimanches et fêtes. Une grave maladie peut seule l'en dispenser. On lui demande, dans l'accomplissement de sa tâche, de suivre non sa volonté propre, mais celle des hommes ayant autorité sur lui. Il ne choisit ni l'heure ni la nature de ses occupations. La règle fixe la première ; la seconde est déterminée par l'abbé ou par le *senior* préposé au travail, qui assigne à chacun sa besogne journalière ⁴. Saint Aurélien veut

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 28, 32. HOLSTENIUS, III, 28. S. AURELIANI *Regula*, 21. *ibid.*, II, 104 et 17, III, 65.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 12, HOLSTENIUS, III, 2, S. AURELIANI *Regula*, 22, *ibid.*, II, 104, et 18, *ibid.*, III, 65.

³ S. FERREOLI *Regula*, 28, HOLSTENIUS, II, 134.

⁴ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 7, *ibid.*, II, 90. *Regula ad virgines*, 6, 14, *ibid.*, III, 22, 24.

que tous les frères exercent un métier ; on doit en apprendre un à ceux qui n'en connaissent pas ¹.

A Saint-Jean d'Arles, et ailleurs sans doute, le premier travail consiste à se rendre à soi-même les services indispensables. Aussi une sœur n'est-elle jamais autorisée à avoir pour la servir une servante ou une autre religieuse. Si l'âge ou la dignité l'exigent, on met une jeune sœur à la disposition de celle qui en a besoin ².

La prière et le travail absorbent la journée monastique. Et le travail se partage entre l'étude et les occupations manuelles. Les règles font à chacune la part convenable. Saint Césaire et saint Aurélien consacrent à l'étude (*lectio*) les deux premières heures de la journée ; les hommes ont une heure de plus. C'est la mesure adoptée par saint Ferréol ³. Le travail des mains occupe le reste du temps. On suit à Tarnat un double horaire pour la distribution du travail, celui de l'hiver et celui de l'été. En toute saison, les religieux ont une méditation quotidienne de deux heures. Durant les chaleurs de l'été, le travail manuel occupe toute la matinée de prime à midi, et il reprend sur le soir entre none et vêpres. Le milieu du jour est réservé au repos ou à la lecture. Saint Ferréol demande, lui aussi, le travail matinal pendant les moissons, si la besogne est

¹ S. AURELIANI *Regula*, 23, *ibid.*, II, 104. et 19, *ibid.*, III, 65.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 4, HOLSTENIUS, III, 22.

³ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 14, *ibid.*, II, 91, *Regula ad virgines*, 18 *ibid.*, III, 24. S. AURELIANI, *Regula*, 28, *ibid.*, II, 91 S. FERREOLI *Regula*, 27, *ibid.*, II, 1313.

urgente ¹. On lit en hiver jusqu'à tierce. Les religieux spécialement employés aux gros travaux agricoles ne doivent jamais négliger ces bonnes heures de lecture ².

Les occupations inhérentes à chaque office, le jardinage, la culture des champs, le soin des troupeaux, les charrois, la pêche, le tissage des filets, la confection des vêtements et des chaussures, les divers métiers, fournissent autant de moyens d'exercer l'activité monastique. L'obéissance proportionne la tâche aux forces physiques et morales de l'ouvrier. La règle de Tarnat recommande expressément au *senior* la discrétion, pour ne pas écraser les frères sous le poids de la fatigue ³.

Les moniales exécutent certains travaux dans un ouvroir commun. Elles observent alors un silence rigoureux, afin de pouvoir suivre la lecture faite par une sœur. La méditation de la parole divine et la récitation des psaumes ou d'autres prières vocales occupent saintement les âmes, dès que la voix de la lectrice cesse de se faire entendre ⁴. L'union de la prière et du travail manuel est en honneur dans les monastères d'hommes. Écoutons l'auteur de la règle de Tarnat : « Que le laboureur, en conduisant son araire, chante l'*alleluia* ; que le moissonneur en sueur se stimule au chant des psaumes ; que le vigneron, en taillant les tendres rameaux, dise quelque

¹ S. FERREOLI *Regula*, 27, HOLSTENIUS, II, 133.

² *Regula Tarnatensis*, 9, *ibid.*, II, 184.

³ *Ibid.*

⁴ S. CESARII *Regula ad virgines*, 18, HOLSTENIUS, III, 24. S. AURELIANI *Regula*, 24, *ibid.*, II, 104, et 20, *ibid.*, III, 66.

chant de David. Que ce soit le sifflet du berger et l'instrument dont s'accompagne le cultivateur ¹. »

La vie religieuse crée autour du moine une atmosphère sainte qui pénètre son âme et son travail d'une dignité surnaturelle. Cela augmente singulièrement ses forces. L'égoïsme est banni de son cœur. Vivant pour Dieu et pour ses frères ², il a pour principaux mobiles l'obéissance et la charité.

Dans toute réunion d'hommes, il se rencontre des santés languissantes et des tempéraments affaiblis. La discrétion veut que les supérieurs ne leur imposent pas un fardeau pénible. On leur réserve quelquefois une occupation que saint Ferréol n'hésite pas à qualifier de *præcipuum opus*, la transcription des manuscrits ³. Le frère qui n'a pas la main assez habile pour bien former les caractères, doit faire tous ses efforts afin de devenir un calligraphe, surtout quand il n'a pas d'autre moyen de se rendre utile ⁴. Ce genre de travail est fort en honneur parmi les moniales arlésiennes. Elles excellent à écrire les livres saints en caractères corrects et élégants. L'abbesse Césarie II leur donne l'exemple et, au besoin, des leçons ⁵. On a dans leur monastère l'amour des manuscrits. Lorsque éclate l'incendie qui manque d'anéantir leur demeure, les religieuses courent aux livres ; c'est, à leurs yeux, le premier trésor à

¹ *Regula Tarnatensis*, 8, *ibid.*, II, 184.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, *Recapitulatio*, 7, HOLSTENIUS, III, 37.

³ S. FERREOLI *Regula*, 28, HOLSTENIUS, II, 135.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Vita S. Cæsarii*, I, 59.

sauver. Elles les entassent dans les citernes desséchées avec tous leurs objets précieux ¹.

Les moines et les moniales de cette époque ne négligent pas l'étude. Il ne faudrait point cependant faire de leurs monastères des foyers intenses de vie intellectuelle et des écoles proprement dites. Mais on y exige de tous une culture au moins élémentaire ². C'est beaucoup, à une époque où le monastère ouvre largement ses portes et où le niveau commun de l'instruction n'est pas très élevé. Les frères employés aux plus humbles fonctions ne peuvent être ou rester illettrés. Cette ignorance suffirait pour rendre quel-qu'un indigne de porter l'habit monastique ³.

On ne conçoit guère une âme pouvant aller à Dieu sans le secours des divines Écritures. Saint Césaire et saint Ferréol en prescrivent l'étude. C'est la matière habituelle de la *lectio divina* ⁴. L'abbé, qui a l'obligation de conduire les âmes au Seigneur, est plus que personne tenu de lire et de méditer la divine parole. Cette science alimente ses entretiens journaliers avec ses moines. Comment l'aurait-il pu acquérir sans une étude prolongée ? Pour lui donner le temps nécessaire, saint Ferréol le dispense du travail manuel ⁵. Les religieux les moins instruits, tels que les bergers, se contentent de savoir le psautier ⁶. Ce livre sert de base

¹ *Vita S. Cæsarii*, II, 26, p. 494.

² *Litteras omnes discant*, S. AURELIANI *Regula*, 32, HOLSTENIUS, II, 106, et 26, *ibid.*, III, 66.

³ S. FERREOLI *Regula*, II, *ibid.*, II, 126.

⁴ S. CÆSARII *Sermo ad sanctimoniales*, Pat. Lat., L XVII, 1123.

⁵ S. FERREOLI *Regula*, 30, HOLSTENIUS, II, 136.

⁶ *Id.*, II, *ibid.*, 124.

à la prière liturgique et à la contemplation personnelle.

Il n'est point rare de trouver dans les monastères des hommes avides d'instruction. Saint Oyand, abbé de Condat, que domine cette noble passion, consacre les jours et une partie des nuits à s'assimiler les livres qu'il peut se procurer ¹. Les moines de cette trempe abondent surtout à Lérins. Mais ce serait sortir du cadre qui nous est tracé que d'énumérer leurs travaux et de raconter les querelles théologiques dont ils furent les jouteurs.

¹ *Vita Patrum Furensium*, III, 4. 155.

CHAPITRE HUITIÈME

Les moines et la cléricature

Désir de la cléricature. — Moines évêques. — Moines prêtres. — Droits des évêques sur les moines. — Apostolat.

Les moines gallo-romains de la Provence et des contrées voisines conservent fidèlement l'idéal religieux des moines orientaux. Le moine, pour eux, est un chrétien voué à la recherche de la perfection évangélique. S'il est dans un état supérieur à celui des simples fidèles, on ne saurait pourtant le confondre avec les membres du clergé. Toutefois, sa vie plus simple et plus pure le prépare aux ordres sacrés.

L'Eglise dut naturellement porter les yeux sur lui, à une époque où elle n'avait pu organiser le recrutement et la formation de ses clercs. On pensa donc à lui conférer le sacerdoce et les dignités de diacre et de sous-diacre. Le moine prêtre fut d'abord chargé de la célébration du sacrifice et de l'administration des sacrements au sein de sa communauté religieuse. Souvent même il la gouvernait comme abbé ; ce n'était pas cependant obligatoire. Il y eut des abbés non prêtres.

On ne s'en tint pas là. Les évêques qui avaient besoin de prêtres pour le gouvernement des églises de

leur diocèse, les choisissaient dans les monastères, lorsque la chose était possible. Le concile d'Agde (506), tout en reconnaissant leur droit, les invite à en user avec l'autorisation de l'abbé, qui connaît ses moines et a autorité sur eux ¹. C'est ainsi que saint Césaire, déjà moine de Lérins, fut ordonné par l'évêque d'Arles, Éone. Ce prélat, qui appréciait la vertu et la doctrine de ce religieux, éloigné de son monastère par sa mauvaise santé, obtint de l'abbé Porcaire la permission de l'attacher à son diocèse par le sacerdoce ².

Lorsqu'il s'agissait uniquement du service liturgique de la communauté, le choix des ordinands appartenait au supérieur. Saint Césaire interdit aux religieux de provoquer eux-mêmes et de désirer leur propre ordination ³, soit pour l'intérieur, soit pour le dehors. C'était une défense utile ; car là, comme en Orient, comme à Marmoutier, la cléricature hantait quelques têtes. Les ambitieux et les esprits faibles qui obtenaient cet honneur, causaient souvent du scandale par leur amour du bien-être et des préséances. Aussi les hagiographes aiment-ils à faire ressortir l'humilité de leurs héros devenus prêtres. Ils insistent plus particulièrement sur ce fait : le sacerdoce ne leur fit rien perdre de la profession et de l'austérité religieuse ⁴.

Les diocèses se remirent plus d'une fois entre les mains de quelques religieux éminents. Déjà, par ses

¹ *Concilium Agathense*, can. 27, LABBE, V, 526.

² *Vita sancti Cæsarii*, I, II, 461.

³ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 46, HOLSTENIUS, II, 107.

⁴ *Vita S. Cæsarii*, I, II, p. 461. S. HILARII *De vita S. Honorati*, Pat. Lat., L, 1257-1258. *Vita Patrum Furensium*, 5, p. 134.

vertus éclatantes et ses succès apostoliques, saint Martin avait honoré l'union de l'épiscopat et de la vie religieuse ; des moines nombreux avaient reçu en Orient la dignité épiscopale ; saint Augustin et plusieurs de ses disciples, dans l'Afrique romaine, avaient su mener de front les devoirs des pasteurs et ceux des moines. On marcha fréquemment sur ces traces dans la Gaule méridionale. Cette entrée de l'élément monastique au sein de l'épiscopat eut des conséquences heureuses. Ces moines évêques, par leur origine, ils appartenaient presque tous à l'aristocratie gallo-romaine, par leur sainteté et par leur science, furent « généralement à la hauteur des circonstances ¹ » très difficiles que l'Église traversait alors.

Quelques-uns exercèrent une influence prépondérante sur l'esprit de leurs contemporains et sur le développement des institutions ecclésiastiques. C'est surtout par ses religieux élevés à l'épiscopat que l'abbaye de Lérins put remplir son rôle. De fait on a vu rarement, d'un seul monastère, en aussi peu de temps, sortir autant d'évêques, et quels évêques ! C'est saint Honorat, évêque d'Arles ; saint Hilaire, son successeur à Lérins et à Arles ; saint Césaire, le plus grand pontife de cette période ; Maxime et Fauste, de Riez ; Eucher, de Lyon, et ses deux fils, Vérán et Salone ; Loup, de Troyes ; Valérien, de Cimiez ; Rurice, de Narbonne ; Théodore, de Fréjus ; etc. Cette élévation des moines à l'épiscopat se présentait assez souvent pour que saint Aurélien ait cru pouvoir en parler dans sa règle. Il

¹ DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, I, 110-111.

autorise l'élu à sortir de sa clôture, cela va sans dire ; mais aucun autre religieux ne doit l'accompagner ¹.

Les moines honorés du sacerdoce ou d'un ordre sacré contractaient un lien canonique avec l'évêque qui les avait ordonnés. Mais ce droit épiscopal, restreint aux seuls clercs d'une communauté, ne pouvait en aucune façon créer au sein du monastère une autorité nouvelle. L'évêque diocésain, à qui les conciles reconnaissent le droit d'ordination, de consécration d'autel et de confirmation, n'exerçait aucun pouvoir sur l'ensemble des frères, laïques pour la plupart. Ils vivaient dans la seule dépendance de l'abbé. Un litige qui éclata entre Fauste, abbé de Lérins, et Théodore, évêque de Fréjus, à la suite du concile de Chalcédoine, fournit aux évêques des provinces d'Arles et de Narbonne une occasion de fixer les limites du droit épiscopal. Théodore affirmait que les monastères étaient placés, par le concile, sous la pleine autorité du premier pasteur ; Fauste, qui voulait s'en tenir au règlement adopté par ses prédécesseurs et Léonce de Fréjus, protestait énergiquement. Cette querelle fit grand bruit à une époque où le monachisme devenait une institution très répandue et fort importante. Le concile d'Arles, réuni pour trancher le différend, se prononça en faveur de Fauste et des moines. « Les clercs et les ministres de l'autel, y fut-il décidé, devaient être ordonnés par l'évêque de Fréjus, ou par le pontife qu'il aurait délégué. Le saint chrême ne pourrait être reçu que de lui ; seul il confirmait les néophytes, s'il y

¹ S. AURELIANI *Regula*, 46, HOLSTENIUS, II, 107.

en avait ; les clercs étrangers ne seraient pas admis sans sa permission à la communion de leur ordre ni à l'exercice de leurs fonctions dans le monastère. Quant à la multitude laïque du monastère, il appartenait à l'abbé de la gouverner ; l'évêque ne pourrait y choisir un clerc ou y exercer une autorité, que sur la demande de l'abbé. » C'était la confirmation de l'état de choses qui existait à Lérins depuis l'origine. Cette décision fixa sur ce point la discipline ecclésiastique. En d'autres termes, les moines, en tant que moines, sont en dehors du clergé, et l'évêque ne peut exercer sur eux aucun des droits que l'Eglise lui donne sur ses clercs ¹.

Les moines devenus évêques ou clercs restaient fidèles au genre de vie qu'ils avaient spontanément embrassé. Ils tenaient surtout à conserver leur austère vêtement. Ce n'était plus, comme autrefois, un costume méprisé. L'homme qui le portait avait droit à l'estime générale, au point que les membres du clergé se firent un honneur de l'adopter. Ce ne fut pas la seule manifestation de l'influence exercée par les moines sur les clercs. Mais ce changement constituait une innovation, que le pape saint Célestin condamna, le 26 juillet 428, dans une lettre adressée aux évêques de Vienne et de Narbonne ². Cette défense n'arrêta point la sage émulation qui s'emparait des clercs séculiers et, au contact des moines, les portait à copier quelques traits extérieurs de leur ascèse.

¹ Cf. MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 17-18.

² JAFFÉ, 360.

Si le moine clerc travaillait au ministère apostolique et au salut des âmes, on ne peut en dire autant de celui qui restait dans l'obscurité de son monastère. Les documents que nous possédons ne permettent pas de savoir quels sentiments ils avaient sur ce sujet. Il est probable que chacun cherchait et trouvait le devoir dans ce que lui indiquaient les circonstances. La population de ces contrées, gagnée de bonne heure à la foi, avait pour son service religieux de nombreux évêchés. Les monastères n'étaient donc pas sollicités à une action apostolique par les besoins d'un peuple délaissé, comme ils le furent pendant le VII^e siècle au sein des royaumes francs. La dislocation de l'empire romain et le tumulte des invasions barbares laissèrent aux hommes de cette époque l'impression d'un monde qui s'écroule. Ils n'entrevoyaient pas le futur ordre de choses qui émergerait de ce chaos. A ces heures d'angoisses et de ténèbres, l'homme est incapable d'agir ; il se terre dans un coin et il attend que la tourmente ait passé. Les moines de ce temps furent moins des apôtres que les spectateurs de la fin d'un monde. Mais qu'on ne les prenne pas pour des oisifs ou des inutiles ; car l'activité qu'ils déployèrent chez eux faisait le monastère, c'est-à-dire confectionnait le grand instrument de l'action chrétienne durant la période suivante.

Malgré cet isolement, les moines acceptaient que le baptême fût administré aux nouveaux-nés dans leurs églises. Ils rendaient un grand service, car les églises baptismales étaient peu nombreuses dans les campagnes. Se multiplièrent-elles au VI^e siècle, surtout dans le diocèse d'Uzès ? On serait porté à le croire. Saint

Ferréol eut, en effet, quelque scrupule de voir les enfants baptisés au monastère. Il demanda qu'on s'en abstînt à l'avenir ¹.

¹ S. FERREOLI *Regula*, 15, HOLSTENIUS, III, 128. La décision du concile d'Arles qui reconnaît à l'évêque diocésain le droit de confirmer les néophytes du monastère (455), témoigne de cet usage de baptiser dans les églises monastiques. MABILLON, *Annales*, I, 19.

CHAPITRE NEUVIÈME

La prière et l'office divin.

La prière monastique. — Heures officielles, — Office nocturne. — Offices du jour. — *Laus perennis*.

Les docteurs de la vie monastique insistent beaucoup sur les avantages et la nécessité de la prière personnelle. Ils continuent en cela les traditions de l'ascétisme oriental. Saint Césaire demande aux religieux et aux religieuses de ne point interrompre leur oraison même durant le travail. Ils doivent ruminer, suivant une expression familière aux mystiques de cette époque, des pensées tirées de la Bible, toutes les fois que la lecture des saints Livres ne retient pas leur attention ¹.

Cette prière n'a rien de commun avec le bavardage bruyant par lequel les païens se croyaient tenus de fatiguer les oreilles de leurs divinités. C'est plutôt la tranquille élévation vers Dieu d'une âme qui s'abandonne aux élans de la foi et de l'amour. Elle trouve dans la paix et le silence extérieur des conditions très favorables ². L'exercice de cette familiarité spirituelle

¹ Quodcumque operis feceritis, quando lectio non legitur, de divinis scripturis semper aliquid ruminare. S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 19, 20, HOLSTENIUS, III, 25.

² Meliorem diei partem sancto operi dedicate, lectioni vacare consuescite. Oratio vestra ita cum silentio procedat ex corde ut vix audiatur in ore, nam qui alta

avec le Seigneur prend la meilleure partie des nuits et des jours dans la vie des saints ¹. On fait à Tarnat chaque jour deux heures de méditation en commun ; nul ne peut en être dispensé ².

Cette oraison individuelle n'est pas cependant la prière principale du moine. Il donne la première place à la prière en commun ou liturgie, que le biographe des saints du Jura nomme le *cursus canonicus* ³. Elle se compose de plusieurs offices distincts désignés par l'heure à laquelle on les célèbre. Les psaumes, les hymnes, les répons et les lectures en forment la matière. Elle est tantôt chantée, tantôt récitée, tantôt écoutée. Mais, sous ces formes diverses, c'est toujours une oraison du cœur et des lèvres, c'est-à-dire mentale et vocale à la fois ⁴. Le religieux, pendant cet exercice, doit combattre un ennemi réputé dangereux, qui est le sommeil. Les solitaires provençaux ont imaginé, pour lui résister efficacement, de se livrer, durant les lectures des offices nocturnes, à un travail facile, qui met

voce orare voluerit et sibi et alteri multum nocet, dum per suam garrulitatem alterius mentem ab oratione sancta et secreta suspendit. *Sermo S. Cesarii ad sanctimoniales*, Pat. Lat., LXVII, 1124. S. Benoît défend aussi la prière *in clamosa voce*. *Regula*, III, 52.

¹ Voir *Vita Patrum Furensium*, III, 6, éd. KRUSCH, 156.

² *Omni tempore duabus horis in die spirituali meditationi vacabant. Regula Tarnatensis*, 9, HOLSTENIUS, II, 184. Les deux chapitres précédents ont des prescriptions relatives à cette oraison mentale : *Meditantibus etiam fratribus nulli liceat rebus se aliis implicare, nec liberum judicet ab schola, vel ubi meditantur fratres, discedere. Qui aliis secreta meditatione psallentibus inconvenienter fuerit locutus regulariter arguatur. Ibid.*, 183, 184.

³ *Vita Patrum Furensium*, III, 24, p. 165.

⁴ *Cum vero psalmis et hymnis oratis Deum, id versetur in corde quod profertur in voce. S. CÆSARII Regula ad virg.*, 20. Cf. HOLSTENIUS, II, 25. S. AURELIANI, 31, *ibid.*, II, 105 et 25, III, 66. *Regula Tarnat.*, II, 184.

les doigts en activité sans absorber l'attention. Cet usage leur venait par Cassien des Pères de l'Égypte. Les moniales arlésiennes tressent plus volontiers des nattes. Comme ces travaux manuels sont interdits les dimanches et jours de fêtes, elles emploient alors un autre moyen. Celle qui se laisse emporter par la somnolence est contrainte d'écouter debout les lectures que les autres suivent tranquillement assises ¹. Saint Aurélien et l'auteur de la règle de Tarnat ont emprunté cette coutume à saint Césaire ². Il n'est permis, en effet, de s'asseoir que durant ces lectures. Les bancs que l'on voyait dans l'oratoire de Condat servaient probablement à cet usage ³. Un silence, rigoureusement observé par tous, laisse la voix du lecteur ou du chantre retentir seule et pénétrer doucement dans les oreilles et les âmes de l'auditoire. Personne ne quitte l'église durant la prière, sauf en cas de nécessité absolue ; il faut alors sortir comme à la dérobée, sans faire le moindre bruit ⁴.

Les heures de la prière liturgique se partagent la nuit et le jour de manière à saisir l'existence tout entière du moine dans leur mystérieux réseau. Les monastères soumis à l'influence de Cassien ont accepté

¹ S. CÆSARII *Regula ad virg.*, 13, HOLSTENIUS, II, 23.

² S. AURELIANI *Reg.*, 28, HOLSTENIUS, II, 105 et 23, III, 66. *Regula Tarnat.*, 6, II, 182-183.

³ *Formulae suæ incumbens* (Eugendus). *Vita Patrum Furensium*, III, 6, p. 156. Cf. II, 2, p. 144.

⁴ In vigiliis, dum lectiones cunctis residentibus releguntur vel quando orationi incumbunt, intrandi aut exeundi facultatem sibi nullus æstimet fuisse concessam. Qui vero communis necessitatis causa compellitur, psallentibus aliis sine cujusquam reatus timore discedat, continuo ad opus quod agitur reversurus. *Regula Tarnat.*, 6, HOLSTENIUS, II, 182.

l'usage adopté par les religieux orientaux de prier en commun sept fois toutes les vingt-quatre heures. Ces offices reçoivent le nom de nocturne ou vigiles, laudes ou matines, prime, tierce, sexte, none et vêpres ¹. Saint Aurélien en compte huit, qu'il partage en nocturnes et diurnes : les vigiles, qui forment l'office de nuit proprement dit, les matines, qui se chantent au point du jour, les offices de la seconde, de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure, les vêpres, composées du *lucernaire* et de l'office de la douzième heure ². C'est en somme la distribution préconisée par Cassien avec de légères variantes.

L'office de nuit est de tous le plus important. Les frères y accourent sans le moindre retard. A Ferréolac, celui qui le manque par sa faute est condamné à un jeûne rigoureux ³. Les moines élevés à l'épiscopat et obligés de vivre en dehors d'une communauté, ne manquent point de le célébrer aux heures régulières ⁴. Certains jours, tous les religieux d'une maison, à l'exception des infirmes et des frères surchargés de travail, s'imposent des veilles de surérogation. Ils se

¹ CASSIANI *De institutis cœnobiorum*, II et III, 17-45. Voir Dom SUITBERT BEAUMER, *Histoire du Bréviaire*, trad. par Dom Rég. Biron, Paris, Letouzey, 1905, in-8, II, 210-211.

² S. AURELIANI *Regula*, 2, HOLSTENIUS, II, 109-113, III, 69-73. Nous sommes beaucoup moins renseignés sur ce qui se passait ailleurs. S. Césaire, S. Ferréol et l'auteur de la règle de Tarnat sont très sobres de détail sur l'organisation des offices liturgiques.

³ *Ad nocturnas vero cunctis diebus omnes celeriter pariterque consurgant ut cunctis simul concurrentibus nullus venisse inveniatur posterior, ut vero qui contrarius huic deprehenditur statuto, tot diebus solus jejundet quot horis cum fratribus vigilare non voluit.* S. FERREOLI *Regula*, 13, HOLSTENIUS, II, 127.

⁴ *Vita S. Cæsarii*, II, 6, p. 486.

préparent ainsi à célébrer les grandes fêtes de l'année ; ils s'efforcent par le même moyen de fléchir la colère divine durant les calamités publiques et d'obtenir des faveurs ardemment désirées ¹. Quelques-uns même que sollicite un besoin inassouvi de prier, prolongent leur insomnie volontaire par delà les limites imposées à tous. C'est une pratique chère aux saints de toutes les époques.

La longueur des vigiles varie avec les jours et les solennités. Celles du samedi et du dimanche empruntent au souvenir de la Résurrection une importance particulière. Saint Césaire et saint Aurélien donnent à celles de l'Epiphanie et de Noël une grande ampleur ². Cet office se compose de psaumes chantés les uns sur un ton direct et les autres avec une antienne, de répons et de lectures longues ou brèves, dont quelques-unes sont interrompues par une oraison mentale faite en silence. Les leçons prolixes sont tirées des Evangiles, des Prophètes ou des Actes des martyrs ³. Leur nombre varie suivant la durée des offices. Saint Aurélien en prescrit deux, une de l'apôtre saint Paul et une des Prophètes, aux offices courts de l'été, c'est-à-dire depuis Pâques jusqu'au premier octobre. Il y en a trois pendant les nuits d'hiver, et quatre tous les dimanches de l'année. Si les religieux viennent pour un motif quelconque à se lever plus tard que de coutume, il sera permis d'abréger les lectures ou l'oraison mentale.

¹ S. FERREOLI *Regula*, *ibid.*

² S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 25, HOLSTENIUS, II, 93. *Regula ad virginis, recapitulatio*, 85, III, 40. S. AURELIANI *Regula*, II, 112.

³ S. AURELIANI, *loc. cit.* S. FERREOLI *Regula*, 18, II, 129.

Les vigiles du dimanche se décomposent en deux nocturnes ; on doit y lire un des passages de l'Evangile où est narrée la Résurrection du Seigneur ; à Noël et à l'Epiphanie, chaque nocturne a six leçons, prises les six premières à Isaïe et à Daniel, et les six autres aux Evangiles. La première leçon des fêtes des martyrs est empruntée à l'Evangile ; les actes du saint fournissent les autres. Quant à la psalmodie, elle commence toujours par le *Miserere mei* et se continue par dix-huit psaumes récités dans l'ordre du psautier ; elle se termine par trois petites antiennes ¹. Tel est l'office nocturne prescrit par saint Aurélien.

Saint Césaire ne dit rien de la composition des vigiles dans sa règle pour les femmes ; on trouve dans celle des hommes quelques indications. Les samedis, les dimanches et les fêtes, les frères chantent douze psaumes avec trois antiennes et ils écoutent trois leçons, la première d'un prophète, la deuxième de l'apôtre saint Paul et la troisième de l'Evangile. Ils sont assis pendant les leçons ; le lecteur garde lui-même cette posture, sauf quand il lit un passage de l'Evangile ; tout le monde alors se tient debout. Chaque lecture est de six feuillets ; le lecteur l'interrompt au milieu, pour permettre aux auditeurs de méditer quelque temps en silence. Il y a pour les jours ordinaires le régime d'été, de Pâques au mois d'octobre, et le régime d'hiver. Pendant ce dernier, l'office se compose de deux nocturnes et de trois leçons coupées par un moment d'oraison ².

¹ S. AURELIANI *Regula*, HOLSTENIUS, II, 110-111.

² S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 20 et 25, HOLSTENIUS, II, 92 et 93. Voir *Histoire du Bréviaire*, I, 216.

Les matines, qui correspondent aux laudes actuelles, se célèbrent presque immédiatement après les vigiles. Voici leur composition, pour le dimanche du moins, chez les moines arlésiens de saint Césaire : le psaume *Exaltabo te*, qui se chante sur le ton direct, puis le *Confitemini Domino quoniam bonus*, le cantique de Moïse *Cantemus Domino*, le psaume *Lauda anima mea Dominum*, le cantique des trois enfants dans la fournaise, les trois derniers psaumes connus sous le nom de laudes, le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis* et un *capitellum*, qui paraît être un verset ¹, faisant partie des prières finales. Saint Aurélien adopte une disposition différente. Il fait commencer l'office par un cantique chanté en alternant ; viennent ensuite les psaumes *Judica me Deus* ; *Deus Deus meus ad te de luce vigilo* ; *Lauda anima mea Dominum* ; *Laudate Dominum quoniam bonus est psalmus* ; *Lauda Jerusalem Dominum*, et les trois derniers psaumes ou laudes, suivis d'une hymne chantée en alternant (*Splendor paternæ gloriæ* ou *Æternæ lucis conditor*), d'un *capitellum* et du *Kyrie eleison* répété douze fois ². Il y a un autre office du matin pendant le temps pascal. Il débute par le psaume *Exaltabo te Deus meus rex*, chanté sur le ton direct. Après le *Judica me Deus* et le *Deus Deus meus*, dits avec *Alleluia*, viennent le *Confitemini Domino*, le cantique de Moïse *Cantemus Domino*, et les psaumes et cantiques prescrits par saint Césaire. On leur donne l'*Alleluia* pour antienne. Le *Te Deum* est remplacé à la fin par le *Magnificat* ³.

¹ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 21, HOLSTENIUS, II, 92.

² S. AURELIANI *Regula ad monachos*, HOLSTENIUS, II, 111.

³ *Id. ibid.*, II, 110.

Une grande partie de la nuit est dans ces conditions employée au chant de la louange divine. Les samedis et les dimanches, les vigiles et les matines ne finissent guère qu'au point du jour. Cette station prolongée à l'oratoire épuise les forces morales et physiques. Le moine pourrait, semble-t-il, prendre quelques instants d'un repos bien mérité. Mais les traditions orientales, préconisées par Cassien, l'interdisent formellement. Saint Aurélien avance la première heure de l'office divin, afin de rendre impossible toute infraction à cette règle ¹.

Le même saint Aurélien est le seul qui nous renseigne sur la composition des offices du jour. Il y a pour chacun d'eux une hymne dont l'inspiration est fournie par le moment même de la journée où on la chante. Celle de la première heure commence ainsi : *Fulgentis auctor ætheris* ; celle de la troisième : *Jam surgit hora tertia* ; celle de la sixième : *Jam sexta sensim volvitur* ; celle de la neuvième : *Ter hora trina volvitur*. Cette hymne est précédée de douze psaumes et de leur antienne, et suivie d'une leçon et d'un *capitellum*. A prime, les lectures sont au nombre de deux, tirée l'une de l'Ancien et l'autre du Nouveau Testament. Les vêpres sont formées de deux parties distinctes, le *lucernaire* et l'office de la douzième heure ; le *lucernaire* se compose d'un psaume chanté *in directum*, de trois autres chantés avec antiennes, d'une hymne, *Deus qui certis legibus* ou *Deus creator omnium* alternativement, et d'un capi-

¹ Post matutinas orationes ad somnum reverti non liceat ; sed completis matutinis statim dicatur prima. S. AURELIANI *Regula*, 28, *ibid.*, 105, Cf. CASSIANI *De institutis cœnobiorum*, II, 13, p. 28-29.

tellum ; la douzième heure, de dix-huit psaumes chantés avec antienne, d'une hymne, d'une leçon et d'un *capitellum*. Avant de se mettre au lit, dans le dortoir même, les religieux récitent un dernier office, *completa*, court et simple ; il se compose du psaume quatre-vingt-dixième sans antienne et des *capitella* ordinaires¹. Ce dernier exercice liturgique est la *vespertina synaxis*². Dans le monastère de saint Aurélien, tous les offices commencent et finissent par un triple *Kyrie eleison*³.

Les heures canoniales, telles que saint Aurélien les a organisées dans ses monastères d'Arles, présentent des particularités que l'on chercherait vainement ailleurs. Il a usé très largement d'un droit reconnu alors aux évêques et aux instituteurs de communautés monastiques, en vertu duquel chacun peut, en tenant compte des points essentiels admis par tous, prendre les dispositions liturgiques qui lui conviennent le mieux. Sa liturgie, comparée à celle que Cassien esquisse dans ses *Institutions* est surchargée de chants et de lectures. Quelques moines de cette époque éprouvent le besoin de prolonger outre mesure l'exercice de la louange divine. Ceux d'Agaune poussent cette louable ferveur aux dernières limites, en inaugurant chez eux le chant ininterrompu des offices, connu sous le nom de *laus perennis*⁴. L'honneur de cette institution revient au

¹ S. AURELIANI *Regula*, HOLSTENIUS, II, 111-112. Sur les hymnes indiquées par S. Aurélien, voir *Repertorium hymnologicum* de M. CHEVALIER.

² *Vita Patrum Furensium*, II, 2, p. 144.

³ S. Aurélien parle de la communion les dimanches et jours de fête ; elle a lieu après tierce, ce qui suppose le chant de la messe.

⁴ Nihilominus ille (Sigismundus) ad sanctos Acaunenses abiens, per multos dies in fletu et jejuniis durans, veniam precabatur, psallentium ibi assiduum instituens.

roi saint Sigismond, qui voulut apaiser par ce moyen la colère divine après la mort violente de Gondebaud. Cette innovation liturgique, imitée de l'Orient, commença en une fête de saint Maurice de l'année 522-523, en la présence de saint Avit, évêque de Vienne, qui prononça un discours. La *laus perennis* n'amenait point la suppression des heures canoniales. Les religieux, pour remplir les intervalles qui séparaient les offices, se succédaient par groupes dans la basilique et vquaient à la psalmodie de nuit et de jour.

S. GREGORII TURON. *Historia Francorum*, III, 5, p. 112. Cf. *De gloria martyrum*, 74, p. 537. Voir dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey, 1905, un intéressant article de Dom LECLERCQ. I, 858-867.

CHAPITRE DIXIÈME

Le régime alimentaire

Pénitences extraordinaires. — Jeûnes. — Régime alimentaire. — Réfectoire.
— Cuisine. — Infirmes. — Hôtes.

Le désir de se mortifier et de faire pénitence, commun aux ascètes de tous les temps et de tous les pays, les a portés à s'imposer des privations de toutes sortes. Quelques-uns ont pu réduire leurs besoins au strict nécessaire. Saint Césaire dépassa certainement les limites de la discrétion ; l'abstinence excessive qu'il pratiqua durant son séjour à Lérins débilita son estomac au point que son abbé dut l'envoyer à Arles réparer ses forces ¹.

Le reclus Hospitius menait une existence encore plus austère. Un peu de pain et quelques fruits faisaient son unique repas. Pendant le carême, il se contentait de moins. Des herbes cuites dans l'eau lui suffisaient ; il buvait l'eau un jour, et mangeait les herbes le lendemain. Cette abstinence héroïque ne parvint pas à satisfaire son besoin de souffrir. Il se couvrit d'un cilice où les insectes lui préparèrent bientôt un second cilice vivant, et il se ceignit les reins d'une ceinture de fer qui lui causa des souffrances horribles ². Cette pratique, chère aux ascètes orientaux,

¹ *Vita S. Cæsarii*, I, 6, 7, éd. KRUSCH, p. 459.

² GREGORII TURON. *Historia Francorum*, I. Vs, 6, 249-253.

ne fut pas en honneur chez les moines gallo-romains. Ils se contentaient généralement de l'abstinence et du jeûne.

Les privations de saint Lupicin et de saint Oyand les mettent au rang des hommes les plus mortifiés ¹. La vie la plus extraordinairement pénitente fut celle d'un moine, inconnu par ailleurs, qui recueillait les miettes laissées sur la table après le repas. Il les trempait dans l'eau pour les absorber le soir. Sa santé ne put tenir à un pareil régime ². Les tempéraments gallo-romains les plus fortement constitués ne pouvaient égaler les abstinences familières aux orientaux. Il faut distinguer avec soin ces austérités toutes personnelles des usages communément admis.

Les moines de Condat jeûnaient avec modération. Ils avaient, durant l'été, un repas à midi et un autre le soir ³. Leurs frères d'Arles observaient les jeûnes traditionnels du mercredi et du vendredi toutes les semaines, de Pâques au mois de septembre, ils se contentaient ensuite d'un seul repas journalier jusqu'à Noël. Cette fête inaugurait un répit pendant lequel ils jeûnaient les lundis, mercredis et vendredis. Les jeûnes quotidiens commençaient quinze jours avant le carême. Le jeûne du dimanche était sévèrement interdit en toute saison ⁴. Le régime imposé par saint Césaire aux moniales de Saint-Jean était moins rigoureux. Il n'y avait aucun jeûne durant le temps pascal.

¹ *Vita Patrum Furensium*, II, 2, III, 7, p. 144, 156.

² *Id.*, II, 4, p. 145.

³ *Id.*, III, 7, p. 156.

⁴ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 224, HOLSTENIUS, II, 93.

L'abbesse indiquait ceux qu'il convenait de faire depuis la Pentecôte jusqu'au mois de septembre. Pendant les mois de septembre et d'octobre, on jeûnait les lundis, mercredis et vendredis ; de novembre à Noël, le jeûne n'était interrompu que les dimanches, samedis et jours de fête ; sept jeûnes préparaient à l'Épiphanie, qui inaugurait une saison semblable à celle de septembre et octobre. Le carême, cela va sans dire, était rigoureusement observé ¹. Saint Aurélien adopta ce régime pour ses moines avec quelques différences : de l'Épiphanie au carême ou jeûnait tous les jours, sauf les samedis, les dimanches et les fêtes. Le vendredi était consacré par le jeûne, même durant le temps pascal ².

Les moniales arlésiennes recevaient au *prandium* et à la *cæna* deux plats (*cibaria*) et une ration de vin (*caldellos*). On leur donnait les jours de fête un supplément (*fercula*) et un dessert (*dulceamina*) ³.

La ration de vin était un peu plus abondante d'après la règle de saint Aurélien ; les religieux recevaient trois *caldellos* par repas. L'abbé pouvait, même en dehors des fêtes, faire ajouter quelques aliments de plus, et, en particulier, des fruits et des légumes tendres ; c'est ce que la règle appelle *indulgentias facere*. Les légumes étaient préparés au fromage ou à l'huile ⁴.

Saint Césaire et saint Aurélien sont d'accord pour

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 15, HOLSTENIUS, III, 40.

² S. AURELIANI *Regula*, *ibid.*, II, 113. Dans les règles monastiques de cette époque, le *prandium* est le repas de midi, et la *cæna* celui du soir, les jours où il y en a deux ; la *refectio* est le repas unique des jours de jeûne.

³ S. CÆSARII *Recapitulatio*, 16, *ibid.*, III, 40. Le régime des hommes est à peu près le même. *Id.*, *Regula ad monachos*, 22, II, 93.

⁴ S. AURELIANI *Regula*, *ibid.*, II, 113.

bannir de la table monastique la chair des quadrupèdes et des oiseaux. Le premier, toutefois, permet de servir de la volaille aux religieuses infirmes ¹. Saint Aurélien autorise l'usage du poisson. Ce n'était pas cependant un mets ordinaire. Il ne figurait sur la table que les jours de fête, et encore fallait-il une permission de l'abbé. Les pêcheurs de Condat alimentaient sans doute la cuisine des religieux. Ils usaient aussi d'œufs et de laitage. C'est par une mortification toute personnelle que saint Lupicin ne prenait ni vin ni lait, et ne mangeait rien qui fût préparé à l'huile ². Les moines du Jura suivirent au début un régime très austère ; l'aridité du sol et leur extrême pauvreté les condamnaient à une vie de privations. Mais du jour où leur travail eut amélioré la terre, ils voulurent améliorer aussi leur cuisine. C'était chose toute naturelle, mais ils allèrent trop loin. Saint Romain gémissait de ce relâchement coupable. Sa douceur l'empêchait de blâmer les moines, et il laissait faire. Saint Lupicin, qui était un homme résolu, vint à son aide. Mais tous ne se résignèrent pas au retour de l'austérité primitive ; il y eut quelques défections ³.

L'usage du vin était permis aux moines et aux moniales d'Arles et aux religieux de Tarnat ⁴ ; ces derniers cultivaient des vignes eux-mêmes. A Arles,

¹ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 24, HOLSTENIUS, II, 93. *Regula ad virgines*, 17, *ibid.*, III, 41. S. AURELIANI *Regula*, 51, 52, *ibid.*, II, 108, et 34, 35, 36 ; *ibid.*, III, 67, 68. L'abstinence de la viande était générale parmi les moines.

² *Vita Patrum Furensium*, II, 2, p. 144.

³ *Ibid.*, I, 13, p. 138, 139. La bouillie d'orge (*ordeaceas incretasque pulles*) et des légumes (*abstemius et gameonibus vescens*) entraient dans leur alimentation.

⁴ Ce devait être, du reste, la règle commune des monastères.

le vin était un cadeau que faisaient volontiers les personnes du monde. Saint Césaire permet de l'accepter en présence de l'abbesse ou de la prieure ; il fallait ensuite le remettre à la sœur chargée de la cave.

On remarque dans les règles arlésiennes la préoccupation de réprimer l'abus de manger et de boire entre les repas. Il y avait à Lérins quelques moines sujets à cette faiblesse ¹. Saint Aurélien et saint Césaire recommandent de ne garder autour des lits ni boisson ni provisions d'aucune sorte ². Le cellérier avait tout sous clef. Les fruits du jardin étaient pour beaucoup une tentation. Saint Ferréol punissait d'un jeûne le moine qui se permettait d'en manger un ³.

Les frères prenaient leur nourriture dans un réfectoire commun. Quelques supérieurs cherchaient à se dispenser de cette obligation. Saint Oyand ne voulut pas marcher sur leurs traces ⁴. Saint Césaire prémunit les abbesses contre cette tendance ⁵. Pendant le repas, on observait un silence rigoureux ; car les esprits devaient prendre un aliment intellectuel, pendant que les corps prenaient leur réfection. Un frère faisait une lecture à haute voix. S'il fallait, pour une raison ou pour une autre, l'interrompre, les religieux devaient, suivant la règle de Tarnat, « ruminer les divines écritures ». L'abbé, qui veillait à ce que personne ne

¹ FAUSTI *Homilia* 9 *ad monachos*, Pat. Lat., L, 555.

² S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 22, HOLSTENIUS, II, 95. *Regula ad virgines*, 28 *ibid.*, III, 25. S. AURELIANI *Regula*, 7, *ibid.*, II, 102, et 5, *ibid.*, II, 63.

³ S. FERREOLI *Regula*, 35, *ibid.*, II, 139.

⁴ *Vite Patrum Jurensium*, III, 21, p. 164.

⁵ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 38, HOLSTENIUS, III, 32.

manquât de rien, n'élevait jamais la voix, quand il avait des ordres à donner ¹.

Il n'y avait pas de cuisinier en titre. Les frères remplissaient tour à tour cette fonction. Tout le monde y passait, sauf les infirmes et les religieux très occupés par ailleurs ². A Ferréolac, l'abbé s'acquittait de cet office avec l'assistance d'un jeune moine, le jour de Noël, de Pâques et en la fête du saint patron. Cet acte d'humilité, qui le mettait extérieurement au niveau de ses inférieurs, le grandissait singulièrement à leurs yeux ³.

Les malades et les personnes délicates ne pouvaient s'accommoder du régime commun. Saint Césaire veut qu'on en prenne un soin extrême ⁴, afin de leur rendre promptement la force de porter les austérités de la règle. Une moniale digne de confiance leur procurait tout ce que leur état réclamait. Elles avaient une cuisine spéciale et une salle de bains. Saint Ferréol organisa une infirmerie distincte du monastère, où les infirmes attendaient leur guérison ⁵. Il en était de même à Condat. Saint Oyand poussait la condescendance jusqu'à laisser au malade le choix de son infirmier ⁶. Ces moyens ne suffisaient pas toujours. Saint Porcaire, abbé de Lérins, voyant que saint

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 24. *Regula ad monachos*, 9, HOLSTENIUS, II, 90. S. AURELIANI *Regula*, 49, *ibid.*, 108, et 32, *ibid.*, III, 67. *Regula Tarnat.*, 8, *ibid.*, II, 184.

² *Regula Tarnatensis*, 10, *ibid.*, II, 185.

³ S. FERREOLI *Regula*, 38, *ibid.*, II, 142.

⁴ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 39, *ibid.*, III, 32.

⁵ S. CÆSARII, *ibid.*, III, 25, 28, 29, 32. *Regula ad monachos*, 17, 24, *ibid.*, II, 91, 93. S. AURELIANI *Regula*, 53, *ibid.*, II 108, et 37, *ibid.*, III, 68. S. FERREOLI *Regula*, 16, *ibid.*, II, 128.

⁶ *Vitæ Patrum Jurensium*, III, 21, p. 164.

Césaire ne recouvrait pas la santé, lui donna l'ordre d'aller recevoir à Arles les soins d'une famille profondément chrétienne ¹.

La charité qui animait les moines dans leurs relations fraternelles, les portait à faire aux hôtes un accueil religieusement empressé. Ils arrivaient nombreux dans quelques monastères, à Lérins en particulier, où saint Honorat les recevait avec une grande bonté ². Saint Ferréol voulait que l'abbé leur lavât les pieds, à l'exemple du Sauveur. Le frère qui les accueillait pouvait prendre quelque chose en leur compagnie en dehors des repas ³. A Condat, tous ceux qui se présentaient recevaient une hospitalité généreuse, sans tenir compte de la fortune ou de la condition. Mais on veillait à ce que les moines ne fussent jamais troublés par leur présence ⁴.

La séparation que la clôture établissait entre le monde et les moniales arlésiennes influait sur leurs relations avec l'extérieur. Saint Césaire leur interdit de recevoir à dîner, même dans les parloirs, les laïques, les clercs, les abbés, les évêques. Toutefois, il était permis de donner à manger aux parentes des religieuses ou à des femmes que recommandait une piété éminente ⁵.

¹ *Vita S. Cæsarii*, Pat. Lat., L, 7-8, p. 459-460.

² S. HILARI *De vita S. Honorati*, Pat. Lat., L, 1261.

³ S. FERREOLI *Regula*, 27, 38, HOLSTENIUS, II, 134, 142.

⁴ *Vite Patrum Furensium*, III, 22, p. 164.

⁵ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 36, *Recapitulatio*, 5, HOLSTENIUS, III, 31, 32, 36. S. Césaire craint même l'affluence des pauvres autour de son monastère. Il défend les distributions charitables qui les attireraient en trop grand nombre. (*Id.* 39, p. 32.)

CHAPITRE ONZIÈME

Pratiques diverses

Silence. — Discipline régulière. — Fautes principales. — Leur châtiment. — Excommunications. — Moines fugitifs.

Il nous reste, pour compléter cette étude, à dire un mot de certaines pratiques chères aux moines gallo-romains. S'ils furent amis du silence, on ne trouve pas chez eux les phénomènes de taciturnité que présente la vie des moines orientaux. Leur nature plus pondérée ne goûtait guère ces excès. Ils furent dans l'ensemble très discrets. Saint Césaire a donné son sentiment sur le mutisme ascétique ; il est contraire, déclare-t-il, à la charité, qui est une loi fondamentale de la morale chrétienne ; il peut devenir coupable, puisque en quelques circonstances l'homme est tenu d'user de sa langue pour le service du prochain ¹. Cette discrétion donne plus de poids à sa sévérité contre les abus de la parole ².

Le jurement est au nombre de ces abus qui ont préoccupé les législateurs monastiques. C'est une tendance à laquelle l'homme d'instruction médiocre cède aisément. Saint Ferréol condamne l'excès dans le rire. Les conversations et les paroles motivées par les nécessités de la vie et du travail ou par la charité,

¹ S. CÆSARII *epistola I ad Cæsariam abbatissam*, Pat. Lat., LXVII, 1127.

² *Id.*, *Sermo ad sanctimoniales*, *ibid.*, 1124.

ont toujours leur place sur les lèvres du moine. Qu'il évite néanmoins de trop élever la voix. Les bavardages et les bouffonneries, qui ne sauraient convenir à un homme sérieux, lui sont formellement interdits. Toutes les fois que les religieux sont réunis au chœur, au réfectoire et au travail, le silence est de rigueur. Il doit être encore plus religieusement observé, si faire se peut, durant la nuit ¹.

La manière dont saint Ferréol interdit la chasse ferait croire que tous les moines ne s'en abstenaient pas. Ce devait être, à Ferréolac, une tentation alléchante ; la coutume du pays, le voisinage des forêts et l'abondance du gibier y sollicitaient vivement. N'importe, dit le législateur, la mission du moine est de combattre ses vices et non de tuer des bêtes. Il permet cependant de donner la chasse aux loups, aux sangliers et aux autres animaux qui nuisent aux récoltes et aux troupeaux ².

Telle est, dans son ensemble, la vie que menaient les religieux de la Gaule méridionale, autant du moins que les documents ont permis de la reconstituer. Il y en eut parmi eux qui portèrent jusqu'à l'héroïsme la fidélité aux engagements monastiques. Mais on se ferait illusion en les élevant tous au même niveau. Un coup d'œil rapide, jeté sur les règles et les biographies, révèle chez les législateurs et les abbés l'inquiétude que leur causait la présence de moines lâches et parfois indignes. Les manquements à la règle et aux vertus

¹ S. FERREOLI *Regula*, 25, HOLSTENIUS, II, 132-133. S. AURELIANI *Regula*, 35, *ibid.*, II, 106.

² S. FERREOLI *Regula*, 34, HOLSTENIUS, II, 138-139.

chrétiennes n'étaient pas chose exceptionnelle. Il était nécessaire de prévoir le remède qu'ils comportaient. Aucune faute ne devait rester sans punition ; car, au dire du biographe des Pères du Jura, une faute légère en entraîne une grave, si on ne l'extirpe aussitôt ¹.

Fauste, Césaire et les maîtres de l'ascèse, enseignent aux moines leur devoir de vigilance et d'expiation personnelle. L'évêque d'Arles insiste sur la solidarité que la vie cénobitique établit entre les habitants d'un monastère. Il déclare que les fautes intimes, ne relevant pas de la règle, reçoivent une punition personnelle et secrète. Les torts que les moines se donnent les uns envers les autres peuvent être réparés à l'amiable, sans que les supérieurs interviennent, sauf en cas d'obstination ². Il n'en allait pas de même des fautes publiques. L'autorité devait intervenir et infliger un châtiment. La répression était moins sévère, quand le coupable la devançait par un aveu spontané ³.

Il est intéressant de connaître la liste des principales fautes signalées par les règles ; elle aide singulièrement à pénétrer dans l'intimité de la vie des moines : recevoir du dehors, sans permission, ou envoyer une lettre, un présent ou un objet quelconque ; se livrer à un acte de désobéissance, d'orgueil ou de colère ; ne pas obéir au premier signal ou arriver en retard à un office ou à un exercice régulier, frapper un frère ou lui adresser des paroles injurieuses, rire avec excès, perdre du temps, semer la discorde, usurper un rang

¹ *Vita Patrum Furensium*, III, 22, p. 164.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 22, HOLSTENIUS, III, 26.

³ *Id.*, 23, *Recapitulatio*, 6, *ibid.*, III, 27.

supérieur au sien, prendre la portion d'un autre, s'enivrer, commettre un larcin, refuser de se réconcilier avec un frère, résister à une réprimande ; s'arroger, en présence du supérieur qui le punit, le droit de défendre un religieux coupable.

L'abbé avait une grande latitude dans le choix de la peine méritée par ces infractions. Les législateurs en ont déterminé quelques-unes, par exemple : la privation de vin, la diète, un jeûne prolongé, un travail de surérogation, le fouet ; les autres étaient fixées par les règlements particuliers du monastère et par la coutume ¹. L'usage du fouet était courant à cette époque ; on le donnait devant la communauté réunie. C'est ce qui s'appelait *administrer la discipline* ², terme qui a prévalu dans la suite. Saint Aurélien recommande seulement de ne point dépasser la mesure légitime, qui était de trente-neuf coups ³. Saint Césaire faisait donner de la fêrule sur les doigts du moine coupable ⁴.

L'excommunication, châtement à la fois moral et corporel, passa des œuvres de Cassien dans les règles de saint Césaire, de saint Aurélien et de Tarnat. Saint Césaire, qui inflige cette peine pour la désobéissance poussée jusqu'à la révolte et pour l'obstination dans une faute après une troisième correction, l'applique à deux degrés : l'excommunication de la table, qui sépare le religieux de ses frères durant le repas, et l'excommu-

¹ S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 23, 31, HOLSTENIUS, III, 26, 30. S. FERREOLI *Regula*, 20, 22, 24, 28, *ibid.*, II, 130, 131, 133, 134, 135.

² S. CÆSARII *Regula ad virgines*, 24, *ibid.*, III, 27.

³ S. AURELIANI *Regula*, 41, *ibid.*, III, 107.

⁴ S. CÆSARII *Regula ad monachos*, 11, *ibid.*, II, 90.

nication de l'oratoire, qui l'exclut de la vie commune ¹. L'abbé ou l'abbesse ne laissait pas l'excommunié dans un isolement complet, qui aurait eu sur son moral la plus funeste influence. Il chargeait un religieux grave de veiller sur lui et de l'assister, en attendant qu'il eût obtenu, par son repentir et son changement de conduite, sa réhabilitation ². Personne autre ne pouvait entretenir la moindre relation avec lui ³.

L'excommunié, chez les moines de saint Césaire, était condamné à une sorte de réclusion ⁴.

Il n'y a aucun exemple de religieux expulsé en punition de son incorrigibilité; pareille mesure n'est sanctionnée par aucune règle. Mais il n'était pas rare qu'un moine abandonnât spontanément le monastère. Saint Ferréol voit dans ce fugitif un déserteur qui abandonne la discipline et court à sa perte; il ordonne de le faire revenir au poste et de le traiter comme un contempteur de la règle et de ses engagements sacrés ⁵. Le frère au courant de ce projet de fuite devait en informer l'abbé; s'il négligeait de le faire, il passait pour complice. La règle prononçait contre lui l'excommunication jusqu'au retour de l'évadé ⁶. Les saints abbés de Condat eurent, eux aussi, à déplorer quelques défections ⁷.

¹ S. CÉSARII *Regula ad virgines*, 10, 11, *Recapitulatio*, 14, HOLSTENIUS, III, 23, 40.

² *Ibid.*, 31 p. 29.

³ S. AURELIANI *Regula*, 36, *ibid.*, II, 106. *Regula Tarnatensis*, 5, *ibid.*, II, 182.

⁴ S. CÉSARII *Regula ad monachos*, 27, *ibid.*, II, 93.

⁵ S. FERREOLI *Regula*, 20, *ibid.*, II, 130. Les choses se passaient de la même manière à Tarnat.

⁶ *Regula Tarnatensis*, 13, *ibid.*, II, 187.

⁷ *Vita Patrum Furensium*, II, 6, 8, 9, III, 10, p. 142, 158, 168.

LIVRE TROISIÈME

LES PREMIERS MOINES DE LA FRANCE MÉROVINGIENNE

CHAPITRE PREMIER

Topographie monastique

Première Lyonnaise. — Deuxième Lyonnaise. — Troisième Lyonnaise. —
Quatrième Lyonnaise. — Première Belgique. — Première Aquitaine. —
Seconde Aquitaine.

Les troubles profonds causés par les invasions du V^e siècle et par l'effondrement de la puissance romaine dans les Gaules, ralentirent l'expansion de la vie monastique. Mais ce ne fut qu'un temps d'arrêt. Le mouvement qui portait du monde vers les solitudes les âmes fortement éprises d'un idéal religieux, s'accentua de nouveau, lorsque Clovis, gagné à la foi chrétienne, eut soumis à son autorité la plus grande partie de l'ancienne Gaule romaine. Les moines furent encouragés par ses successeurs. Leurs sujets d'origine barbare se joignirent à leur tour aux Gallo-Romains qui peuplaient les monastères.

Ces établissements se multiplièrent un peu partout durant le VI^e siècle. Il en est qui disparurent

rapidement, d'autres plus heureux ont survécu à leurs fondateurs pour devenir quelques-unes des plus florissantes abbayes du moyen âge et de l'ancien régime. Ces derniers sont généralement connus, tandis que parmi les autres beaucoup n'ont laissé aucune trace dans l'histoire. La liste que nous allons dresser sera forcément incomplète ¹.

La *Notitia Provinciarum et Civitatum Galliae* fournit un cadre tout naturel à la distribution géographique des monastères de cette période. C'est celui-là même que M. Longnon a adopté dans sa *Géographie de la Gaule au sixième siècle*.

Première Lyonnaise (correspondant aux provinces ecclésiastiques actuelles de Lyon et de Besançon) ². A Autun, le prêtre Euphrone fonda, vers la fin du V^e siècle, auprès du tombeau de saint Symphorien, un monastère qui fut gouverné, dans la suite, par saint Germain, le futur évêque de Paris ³. La reine Brunehaut établit dans cette ville les monastères-hospices de Saint-Andoche et de Sainte-Marie, que saint Grégoire le Grand enrichit, sur sa demande, de privilèges (602) ⁴, desservis le premier par des moines

¹ Il se trouve dans la plupart des diocèses des monastères se réclamant avec plus ou moins de raison d'une origine mérovingienne. Les recherches archéologiques sont venues en maintes circonstances autoriser des traditions que l'on pouvait de prime abord croire légendaires.

² Nous n'avons pas à revenir sur les monastères du diocèse de Lyon, voir plus haut, p. 41.

³ GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, l. II, xv, p. 82. VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Germani Parisiensis*, éd. Krusch, p. 12.

⁴ JAFFÉ, *Regesta Roman. Pontif.* n. 1871, t. I, 209.

et le second par des moniales. Cette princesse reçut la sépulture dans la basilique de Saint-Martin, desservie par une communauté d'hommes ¹.

Langres. Grégoire, évêque de Langres, fit construire à Dijon une basilique en l'honneur de saint Bénigne et lui donna pour complément un monastère, dont Eustade fut le premier abbé ². Saint Seine fonda, dans la même *civitas* ou diocèse, le monastère (*Segestrense*) qui porta son nom ³, et saint Jean, celui de Moustier-Saint-Jean (*monasterium Reomense*) ⁴; Saint-Michel-de-Tonnerre ⁵ et Saint-Jome de Langres remontent à la même époque ⁶.

Chalon-sur Saône. Saint-Marcel de Chalon eut pour fondateur le roi Gontran, probablement en l'année 584 ⁷. Il y avait en outre vers la même époque un second monastère d'hommes sous le vocable du prince

¹ MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 203-205.

² GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, XLII, p. 774. *De gloria Martyrum*, L, 522-524. Grégoire de Tours parle des *abbates* qui assistaient à la translation des reliques de saint Bénigne; ce qui suppose la présence de quelques groupes monastiques dans la région. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, 211-213, MABILLON, *op.cit.*, t. I, 45. L'abbé CHOMTON place cette fondation entre les années 520 et 540. *Histoire de l'abbaye de S.-Bénigne de Dijon*, Dijon, 1900, p. 14.

³ Saint-Seine, chef-lieu de canton, Côte-d'Or. GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXXVI, 804. *Vita S. Sequani*, MABILLON, *Acta Sancti*, I, 249-252 ou 263-266, et *Acta SS. Sept.*, VI, 36-41. MABILLON, *Annales*, I, 179; *Gallia Christiana*, IV, 695. LONGNON, 214-215. Fondé vers 580.

⁴ Cant. de Montbard, Côte-d'Or. JONAS, *Vita S. Johannis Reomensis*, dans KRUSCH, *Script. rev. Merovingicarum*, III, 505-517. ROVERIUS, *Historia monasterii Reomensis*, 1637, in-4. MABILLON, *Annales*, I, 45. LONGNON, 214. On place la date de cette fondation vers 450.

⁵ Cant. Laigues, Côte-d'Or.

⁶ MABILLON, I, 49-50. *Gallia Christiana*, IV, 653, 712, 729.

⁷ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Martyrum*, LII, 525. *Chronicon* FREDEGARII, I. IV. p. 124. MABILLON, *Annales*, I, 133-134. *Gallia christiana*, IV, 957. LONGNON, 217.

des apôtres ¹, et celui de Sainte-Marie de Losne (*Beata Maria apud Latonam*) ². Saint Grégoire mentionne le monastère de Gourdon (*Gurthonense monasterium*), où mourut le prêtre reclus Desideratus (570) ³. On voyait déjà à Tournus la basilique du saint martyr Valérien, qui fut desservie par des moines ⁴.

Besançon. Les actes de saint Lautein lui attribuent la fondation de deux monastères assez rapprochés l'un de l'autre, Saint-Lauthein de Silèze ⁵, et *Maximiacum*.

Deuxième Lyonnaise (correspondant à la province ecclésiastique de Rouen).

Rouen. L'abbaye de Saint-Pierre, connue plus tard sous le vocable de Saint-Ouen, existait du temps des premiers Mérovingiens ⁶. Le biographe de sainte Clotilde attribue à ce saint évêque la fondation d'une communauté de vierges sur les bords de la Seine aux Andelys ⁷; les Anglo-Saxons du VII^e siècle y envoyaient leurs filles se consacrer au service du Seigneur. L'ermitage dans lequel saint Samson, abbé de Dol, aimait à se

¹ Dans un faubourg de la ville de Chalon, *Gallia Christiana*, IV, 961.

² A S.-Jean-de-Losne, au confluent de l'Ouche et de la Saône. MABILLON, *Annales*, I, 228-229. *Gallia christiana*, IV, 957.

³ Cant. de Mont-Saint-Vincent, Saône-et-Loire. GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXXV, p. 802. LONGNON, 218.

⁴ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Martyrum*, LIII, 525. *Gallia Christiana*, IV, 465. LONGNON, 218.

⁵ Près de Poligny, Jura. *Vita S. Lauteni* dans *Acta Sanct. Nov.*, I, 280-285. *Gallia Christiana*, XV, 132-133. MABILLON, *Annales*, I, 32-33.

⁶ MABILLON, *Annales*, I, 122-123. *Gallia Christiana*, XI, 135. VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, 46.

⁷ *Vita S. Chrotildis*, apud *Script. rer. Meroving.*, II, 346. MABILLON, I, 123. *Gallia Christiana*, XI, 161.

retirer, devint le berceau du monastère de Pentale ¹.

Bayeux. Saint Vigor, qui gouverna ce diocèse au commencement du VI^e siècle, fonda les monastères de Reviens ² (*Redeveriacum*), Chrismat (*Chrismatum*), qui reçut le nom de son fondateur ³ et Cerisy (*Cerasiense*) ⁴. La fondation de celui des Deux-Jumeaux (*Duo Gemelli*) ⁵ est attribuée à saint Martin de Vertou.

Séez. Le *monasterium Uticense* (Ouche) ⁶, qui eut pour fondateur saint Évroul, prit dans la suite son vocable. Le biographe de ce saint lui attribue la fondation de quinze monastères tant d'hommes que de femmes. ⁷ Le monastère de Saint-Martin de Séez remonte à la même époque.

Coutances. Saint Marcouf, qui vivait au milieu du VI^e siècle, est le fondateur du monastère de Nanteuil ⁸.

Avranches. Le grand propagateur de la vie monastique dans ce diocèse fut saint Pair ou Paterne ⁹. Il avait quitté, avec son ami Scubilion, le monastère poitevin d'Ansion ou Saint-Jouin de Marnes, pour mener la vie

¹ Aujourd'hui Saint-Samson-de-la-Roque, cant. de Quillebeuf, arr. de Pont-Audemer, Eure. VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, 156-157.

² Cant. Creully, arr. Caen, Calvados.

³ Cant. Bayeux, Calvados. *Gallia Christiana*, XI, 404.

⁴ Cant. Saint-Clair, arr. Saint-Lô, Manche. *Ibid.*, 408. Sur ces trois monastères, voir *Vita S. Vigoris* dans *Acta Sanct.* Nov., I, 297-306 et 289. MABILLON, *Annales*, I, 139.

⁵ Cant. Isigny, arr. Bayeux. MABILLON, I, 148. *Gallia Christiana*, *ibid.*, 406.

⁶ Cant. la Ferté-Fresnel, arr. Argentan, Orne. *Vita S. Ebrulfi*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 354-360. *Annales*, loc. cit. *Gallia*, XI, 813.

⁷ Cant. Mortrée, arr. Argentan. *Gallia*, *ibid.*, 735.

⁸ Aujourd'hui Saint-Marcouf, cant. Montebourg, arr. Valognes, Manche. *Vita S. Marculfi*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, O. S. B., sec. I, 120-125. *Annales*, I, 138.

⁹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, éd. KRUSCH, 33-37.

érémitique dans une île de l'Océan (*Sisciacus*) ¹. Il fonda de nombreux monastères dans les diocèses d'Avranches, de Coutances, de Bayeux et de Rennes, avant et après son élévation sur le siège épiscopal d'Avranches. Ces établissements sont inconnus. On n'a pu identifier avec quelque certitude le *monasterium Maudunense*, où mourut saint Scubilion.

Troisième Lyonnaise (correspondant à la province ecclésiastique de Tours).

Tours. C'est de toutes les Eglises de la Gaule au VI^e siècle, celle dont les établissements monastiques nous sont le mieux connus, grâce à son évêque historien Grégoire. Les traditions inaugurées à Marmoutier par Martin se poursuivirent. Le reclus saint Léobard habita l'une des grottes voisines du monastère ². La basilique où reposait le corps de saint Martin était desservie par un collège de moines ; les abbés Silvin et Venance qui les gouvernèrent ont laissé une mémoire vénérée. ³ Le tombeau du thaumaturge ne fut pas sans attrait pour les moniales ; elles eurent deux monastères auprès de sa basilique, l'un bâti par Ingytrude ⁴, et l'autre établi autour de la cellule de la sainte recluse Monegonde ⁵. Il y eut dans la ville un monastère qui portait le nom de l'abbé Venant, son fondateur ⁶, et qui fut gouverné (552) par Gonthaire

¹ Aujourd'hui Saint-Pair, près de Granville, Manche.

² GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XX, 742.

³ *Id.*, *Historia Francorum*, IV, II, p. 147. et *Liber Vitæ Patrum*, XVI, 725.

⁴ *Id.*, *Ibid.*, IX, 33, 387-388.

⁵ *Id.*, *Liber Vitæ Patrum*, XIX, 738.

⁶ *Id.*, *Historia Francorum*, X, 31, p. 446.

avant son élévation sur le siège épiscopal ¹, et celui de Saint-Julien, établi au temps de saint Grégoire ².

Le diocèse de Tours possédait, en dehors de la ville, les deux monastères de Loches et de Sennevières (*Senaparia*) ³, dus au saint abbé Ours ⁴; deux autres maisons établies par saint Bracchion en un lieu que Grégoire n'a point désigné ⁵; celui de Saint-Mesme de Chinon, fondé au Ve siècle par un disciple de saint Martin du nom de Maxime, et gouverné au VI^e par un abbé Flamerius ⁶; celui de Saint-Senoch ⁷, fondé par un solitaire de ce nom; celui de Saint-Martin de Latta, qui fut pillé par des soldats en 574 ⁸; celui de Maillé (*Malliacus*), où l'on découvrit les reliques de saint Soulein (*Solemnis*) ⁹, évêque de Chartres, et enfin le monastère innomé où sainte Pappula passa trente années déguisée en homme ¹⁰.

Le Mans. Le monastère le plus important de ce diocèse fut Saint-Calais (*Anisola*), fondé par le saint dont il porte le nom (533) ¹¹. Les *Actus Pontificum*

¹ GRÉG. DE TOURS, *De Gloria Confessorum*, VIII, 753.

² *Id.*, *De Virtutibus S. Juliani*, 578-580.

³ Sennevières, cant. de Loches, Indre-et-Loire.

⁴ GRÉG. DE TOURS, *Liber Vitæ Patrum*, XVII, 734.

⁵ *Ibid.*, XII, 714.

⁶ *De gloria Confessorum*, XXII, 762. VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Germani*, I, 25, p. 52.

⁷ Cant. de Ligueuil, Indre-et-Loire. *Liber vitæ Patrum*, XV, 721.

⁸ *Historia Francorum*, I, IV, 48, p. 183. On a vainement identifié ce monastère avec Ciran-la-Latte (cant. Ligueuil, arr. Loches). Voir LONGNON, 619-620, qui combat cette identification.

⁹ Aujourd'hui Luynes, cant. Tours. *De gloria Confessorum*, XXI, 760.

¹⁰ *Ibid.*, XVI, 756-757. Sur tous ces monastères voir LONGNON, 242-294.

¹¹ J. HAVEL, *Questions mérovingiennes*, IV, *Les Chartes de S.-Calais*, dans *Bibl. Éc. Chartes*, XLVII, 7. MABILLON, *Annales*, I, 76-78.

Cenomannis in Urbe degentium ¹ énumèrent les fondations attribuées à chacun des évêques. Ces attributions témoignent au moins d'une existence ancienne de ces monastères. Voici les principaux : Saint-Vincent du Mans ; Sainte-Marie, gouvernée par un abbé Pavin ; Saint-Martin et Saint-Victor, situés sur les rives de la Sarthe ; Saint-Julien-du-Pré ; Saint-Pierre-de-la-Couture ; Saint-Germain, situé dans un faubourg de la ville épiscopale ; Saint-Martin de Pontlieue, sur les bords de l'Huisne ; Estival, qui fut donné à des religieuses, Evron, etc. ²

Angers. Le monastère de Mont-Glonne ³ remonte à saint Florent, qui vécut au V^e siècle. Saint Maurille fonda auprès de Chalennes le *monasterium Colonotense*. Celui de *Tincillac*, dans lequel saint Aubin mena la vie religieuse avant de monter sur le siège épiscopal d'Angers, n'a pu être identifié. L'église qui conservait les reliques de ce bienheureux pontife fut de bonne heure desservie par des moines. La fondation de Glanfeuil remonte assurément au VI^e siècle ⁴.

Rennes et diocèses bretons. On établit un monastère auprès du tombeau de saint Melaine, évêque de Rennes † 530) ⁵. Il y en eut un auprès de la basilique qui conservait le corps de saint Nazaire dans le diocèse de Nantes ⁶. La cellule du saint reclus Friard ⁷ se

¹ *Archives historiques du Maine*, II, le Mans, 1902, in-8.

² *Gallia Christiana*, XIV, 429 et s. DOM PIOLIN, *Hist. de l'Église du Mans*, I et II.

³ Saint Florent-le-Vieil, Maine-et-Loire.

⁴ DOM GUILLORÉAU, *L'Anjou et ses établissements monastiques*, Angers, 1899, in-8.

⁵ *Gallia Christiana*, XIV, 768.

⁶ Cette église est devenue le berceau de la ville de Saint-Nazaire. LONGNON, 311.

⁷ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, X, 705-709.

trouvait dans ce même diocèse, au village actuel de Besne ¹. Saint Gildas († vers 547) gouverna, dans le diocèse de Vannes, le monastère de Rhuiz (*Ruiensis*) ², dont il fut le fondateur. Locminé ³, Saint-Melaine de Brain ⁴, passent pour remonter aux temps mérovingiens ⁵. Saint-Mathieu, au diocèse de Léon, fut fondé au VI^e ou au VII^e siècle ⁶. On attribue à l'évêque saint Pol la fondation de Kerlouan ⁷, de Lanpol ⁸ et d'un autre monastère dans l'île de Batz ⁹, et à saint Hervé celle de Lanhouarneau ¹⁰. Saint Guénolé fonda Landevenech ¹¹ au VI^e siècle dans le diocèse de Quimper. Saint-Méen ¹², Saint-Lunaire ¹³, Guer ¹⁴, au diocèse de Saint-Malo, Saint-Jacut ¹⁵ et Saint-Samson, au diocèse de Dol, ont une origine mérovingienne.

Saint-Tugdual ¹⁶, fondé par le saint de ce nom, et

¹ Cant. Pontchâteau, arr. S.-Nazaire, Loire-Inf. LONGNON, 312-313.

² Cant. Sarzeau, arr. Vannes Morbihan. *Vita S. Gildæ*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 129-142.

³ Arr. Pontivy.

⁴ Cant. Redon, Ille-et-Vilaine. *Vita S. Melanii*, dans *Script. rer. Merov.*, III, 372.

⁵ *Gallia Christiana*, XIV, 939.

⁶ *Ibid.*, XIV, 487.

⁷ Cant. Lesneven, Finistère.

⁸ Ile d'Ouessant.

⁹ *Vita S. Pauli Aureliani*, dans *Analecta Bollandiana*, I, 208-253. *Gallia Christiana*, XIV, 985.

¹⁰ Cant. Plouescat, arr. Morlaix.

¹¹ Cant. Crozon, arr. Châteaulin. *Vita S. Winwolæi*, dans *Analecta Bolland.* III, 167-264.

¹² Arr. Montfort, Ille-et-Vilaine. *Vita S. Mevenni*, dans *Analecta Bolland.* III, 142-157.

¹³ Cant. Dinard, arr. Saint-Malo. *Vita S. Leonarii*, dans *Acta Sanct. Julii*, I, 121-124.

¹⁴ Arr. Ploërmel, Morbihan.

¹⁵ Cant. Ploubalay, Côtes-du-Nord.

¹⁶ Près de Tréguier.

Bourbriac ¹ par un de ses compagnons, au diocèse de Tréguier.

Quatrième Lyonnaise (correspondant à l'ancienne province ecclésiastique de Sens).

Sens. L'abbaye de Saint Pierre-le-Vif, sous les murs de Sens, vénérât comme sa fondatrice une princesse mérovingienne du nom de Théodechilde ², qui était sans doute fille de Thierry I.

Chartres. Les trois monastères situés dans la ville, Saint-Père, Saint-Chéron et Saint-Martin, se prévalaient d'une origine mérovingienne ³. Saint Lubin gouverna celui de Brou (*Braiacum*) ⁴ avant son épiscopat, il y avait en ce lieu une communauté de vierges ⁵. Saint Laumer fonda ceux de Corbion (Saint-Laumer-le-Moutier) et de Bellomer ⁶ ; on ne sait où placer celui de *Pisciacus*, dans lequel saint Avit réunit ses disciples ⁷.

Auxerre. Il y eut de bonne heure un monastère autour de la basilique de Saint-Germain. Voici ceux qui existaient au VI^e siècle dans la ville et le diocèse : Saint-Julien, Saint-Marien, un monastère désigné par le nom de son fondateur Ulfinus ⁸, le

¹ Cant Moustéru, arr Guinguamp, Côtes-du-Nord.

² DUCHESNE, *Les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, II, 396. *Étude sur la chartre de fondation de l'abbaye de S. Pierre-le-Vif*, par M. PROU, p. 34.

³ MABILLON, *Annales*, I, 147-148.

⁴ Ar. Châteaudun, Eure-et-Loir.

⁵ *Vita S. Leobini*, parmi les œuvres en prose de VEN. FORTUNAT, éd. KRUSCH, 73-82.

⁶ Cant. la Loupe, arr. Nogent, Eure-et-Loir *Vita S. Launomari*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 317-326.

⁷ *Vita S. Aviti*, dans *Catalogus codicum hagiograph. Bibliothecæ Bruxellensis*, I, 57-63. LONGNON, 328-331.

⁸ Saint-Martin-lez-Saint-Marien.

monasterium Decimiacense dédié à saint Cyrice ¹, le *Fontanetense* ², le *Cociacense ad Sanctos* ³, fondé par saint Germain en l'honneur de saint Bris (*Priscus*) et de ses compagnons martyrs, Cessy-les-Bois (*Sessiacense*) ⁴, *Mannacense monasterium* ⁵, *Longoretense monasterium* ⁶, et Varennes ⁷. Cette liste est fournie par les règlements du synode d'Auxerre que présida l'évêque Aunachaire (573-603) ⁸.

Troyes. L'abbé Aventin et son disciple, saint Fidole, gouvernèrent un monastère de ce diocèse, Moutier-la-Celle, près de Troyes, dont la fondation remonte aux premières années du VI^e siècle ⁹. Nesle-la-Repost ¹⁰ ne serait pas moins ancien.

Orléans. Dans ce diocèse, on trouve Micy ¹¹, au commencement du VI^e siècle ¹²; Saint-Laurent de *Orgeriis*, qui fut gouverné par saint Aignan, à une date qu'on ne saurait déterminer (l'église où ce saint reçut la

¹ Saint-Cyr-les-Colons, cant. Chablis, Yonne.

² Deux communes de Fontenay ou Fonteney répondant à cette indication, cant. Coulanges-sur-Yonne et cant. de Saint-Sauveur. Les auteurs de la *Gallia Christiana* voudraient l'identifier avec Font-Rouge dont il est question dans la *Vita S. Romani*.

³ Saints-en-Puisay, cant. Saint-Sauveur.

⁴ Cant. Donzy, Nièvre.

⁵ Vielmanay, cant. Pouilly-sur-Loire, Nièvre.

⁶ Saint-Laurent, cant. Pouilly.

⁷ Varennes-lez-Narcy, cant. la Charité, arr. Cosne, Nièvre.

⁸ *Gallia Christiana*, XII, 355. MABILLON, *Annales*, VI, 33, 1, 172-173.

⁹ *Vita S. Fidoli, abbatis Trecensis*, dans *Script. rer. Merov.* III, 429. GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXVII, 787-788.

¹⁰ Cant. Esternay, arr. Épernay, Marne. *Gallia Christiana*, VII, 535.

¹¹ La Chapelle-Saint-Mesmin, cant. Orléans, Loiret.

¹² *Historia Francorum*, III, 6, p. 113 où il est question de saint Avit, qui gouvernait alors cette maison. Les origines de cette maison sont très obscures. PONCELET, *Les Saints de Micy*, dans *Analecta Bollandiana*, XXIV, fasc. I.

sépulture (587) fut bientôt desservie par des moines ¹), et Meung, qui eut pour abbé saint Lifard ².

Nevers. Saint Eptade fonda dans les solitudes du Morvan le monastère de Cervon ³.

Paris. Saint Domnole gouvernait près de cette ville le monastère de Saint-Laurent, lorsqu'il fut élu évêque du Mans ⁴. Le roi Childebert I fonda l'église et le monastère de Saint-Vincent-et-Sainte-Croix, où fut enterré saint Germain († 576), qui en fut plus tard le titulaire ⁵. Des moines desservaient peut-être l'église de Saint-Pierre, dans laquelle sainte Clotilde fut ensevelie ⁶. Il y avait à Nogent un monastère qui servit de refuge à saint Cloud ⁷. Un groupe monastique s'était déjà formé auprès du tombeau de saint Denis.

Première Belgique (correspondant à la province de Trèves).

L'église de Saint-Maximin à Trèves, dans laquelle saint Nicetius reçut la sépulture (566), avait pour la desservir une communauté de religieux ⁸. Le diacre lombard Valfroy, que Grégoire de Tours visita (586), fonda près d'*Eposium*, aujourd'hui Carignan ⁹, un

¹ MABILLON, *Annales*, I, 194.

² *Vita S. Lifardi*, MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 144-152.

³ Cant. Corbigny, Nièvre. *Vita S. Eptadii presbyteri Cervidumensis*, dans *Script. rer. Merov.*, III, 189.

⁴ *Historia Francorum*, XI, 9, p. 254. LONGNON, 355.

⁵ *Hist. Francorum*, IV, 20 ; V, 7 ; VIII, 33. LONGNON, 358.

⁶ MABILLON, *Annales*, I, 111. Cette église reçut le titre de Sainte-Geneviève. La présence des moines dans cette basilique est douteuse.

⁷ *Ibid.*, III, 41, I, 76 C'est Saint-Cloud, Seine-et-Oise.

⁸ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XVII, 33. *De gloria Confessorum*, XCII, 807.

⁹ Arr. Sedan, Ardennes. LONGNON. 369-370.

monastère en l'honneur de saint Martin ¹. Il y en avait un à Toul sous le vocable de Saint-Evre ², et un autre à Metz ³.

Seconde Belgique (correspondant à la province de Reims).

Reims. Le corps de saint Remy reposait dans la basilique du monastère qui portait son nom ⁴. Saint Basle fonda le monastère *Virisiacense*, qui prit également son nom ⁵; saint Thierry, celui du Mont-d'Or ⁶.

Soissons. L'église dans laquelle le roi Clotaire fit transférer les reliques de saint Médard, évêque de Noyon, fut peu après desservie par des moines ⁷. Les monastères de Notre-Dame, de Saint-Crépin auprès de Compiègne, remontent à cette même époque ⁸. Il y eut dans ces régions d'autres établissements monastiques, auxquels sainte Radegonde fit des largesses. Fortunat nomme celui de saint Jumer et celui de l'abbé Dadon ⁹. On ne saurait dire à quel diocèse ils appartenaient.

Laon. Le monastère de Saint-Vincent eut pour fondatrice la reine Brunehaut ¹⁰.

¹ *Historia Francorum*, VII, 15, p. 333-335.

² *Ibid.*, VI, 78. I. 175.

³ *Ibid.*, VIII, 21.

⁴ *Ibid.*, X, 19, p. 433, où il est question d'Epifane, qui en était abbé. *De gloria Confessorum*, LXXVIII, 744-746. MABILLON, *Annales*, I, 62.

⁵ Com. Verzy, arr. Reims, Marne. *Vita S. Basoli*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 59-62, et *Annales*, IV, 54, I, 162.

⁶ Cant. Bourgogne, arr. Reims. *Vita S. Theodorici*, *ibid.*, I, 616 et s.

⁷ MABILLON, *Annales*, I, 127.

⁸ *Ibid.*, I, 179.

⁹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, 42.

¹⁰ MABILLON, *Annales*, I, 203.

Beauvais. La vie de saint Evroul, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Ouche, signale l'existence du monastère de Saint-Lucien et de celui de l'Oroer, *Oratorium*, où il fut enterré ⁴.

Amiens. Il y eut une communauté de moines au lieu où saint Fuscien ² souffrit le martyre avec ses compagnons, et une de femmes près de l'endroit où saint Martin avait partagé son manteau ³.

Première Aquitaine (correspondant à la province ecclésiastique de Bourges).

Bourges. Grégoire de Tours mentionne plusieurs monastères de ce diocèse : Toiselay (*Taurisiacum*) ⁴, auprès des murs de la ville ; *Pontiniacus* et Heugnes (*Onia*), fondés tous trois par le saint abbé Ours ; Saint-Symphorien et Saint-Martin, dans le voisinage de la ville épiscopale ⁵ ; Colombier (*Columbarium*), qui eut pour fondateur le bienheureux Patrocle ⁶, et Nérès ⁷, fondé par le même saint ermite pour des moniales ; enfin le monastère de Saint-Eusice ⁸.

Clermont. Le même Grégoire de Tours est plein de

¹ *Vita S. Ebrulfi* dans MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 349-351. *Annales*, I, 189. L'Oroer, cant. Nivillers, arr. Beauvais, Oise.

² Cant. Boves, arr. Amiens, Somme. MABILLON, *Annales*, I, 138.

³ GRÉG. DE TOURS, *Liber de virtutibus S. Martini*, I, 17, p. 548.

⁴ *Id.*, *Liber vite Patrum*, XVIII, 734. LONGNON, 471-474. Heugnes, cant. Ecueilli, arr. Châteauroux, Indre.

⁵ *Id.*, *De gloria Confessorum*, LXXIX, 797.

⁶ *Id.*, *Liber vite Patrum*, IX, 703-704. Cant. Commentry, Allier. LONGNON, 465.

⁷ Arr. et cant. Montluçon, Allier.

⁸ *De gloria Confessorum*, LXXXI 800. Aujourd'hui Selles-sur-Cher, Loir-et-Cher. LONGNON, 472.

renseignements sur la géographie monastique de l'Auvergne, son pays. L'abbé Abraham fonda dans l'intérieur de la ville un monastère en l'honneur de saint Cyrgue ¹. Saint Mars en établit un à Royat auprès de la grotte qui porte son nom ². La fondation de celui de Chanturgue (*in arce Cantobennici montis*) est attribuée à saint Eparque, évêque de Clermont ³. L'évêque saint Gal fut moine de Cournon (*Chrononense monasterium*) ⁴. Voici les autres monastères mentionnés par Grégoire : *Cambidobrense monasterium* ⁵, Menat ⁶, Pionsat (*Ponticiacum*) ⁷, Saint-Pourçain ⁸, Randan ⁹, Saint-Sauve ¹⁰, et Méallet ¹¹. La basilique de Saint-Allyre, déjà célèbre, eut pour la desservir une communauté monastique ¹².

Limoges. Il y avait dans ce diocèse plusieurs monastères : le roi Chilpéric fit mettre leurs abbés à la torture au cours des représailles exercées contre les gens du pays qui avaient mal reçu son référendaire, Marc ¹³ (579). Grégoire nomme celui (*Atanum*) que

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, II, 21, p. 34. *Liber vite Patrum*, III, 672.

² *Liber vite Patrum*, XIV, 719. Cant. Clermont, Puy-de-Dôme.

³ *Historia Francorum*, II, 21, p. 84. Ce monastère est situé sur une colline à deux kilomètres de la ville.

⁴ *Liber vite Patrum*, VI, 680. Cant. Pont-du-Château, arr. Clermont.

⁵ *Ibid.*, V, 679. M. LONGNON proteste contre l'identification avec Combrondie, arr. Riom.

⁶ *Ibid.*, XII, 712. *Historia Francorum*, V, 12, 201. Arr. Riom.

⁷ *Liber vite Patrum*, 714. Arr. Riom.

⁸ *Ibid.*, V, 709. Arr. Gannat, Allier.

⁹ *Historia Francorum*, IV, 32, p. 168. Arr. Riom.

¹⁰ Cant. Tauves, arr. Issoire.

¹¹ *Liber vite Patrum*, XI, 709. *Historia Francorum*, VII, I, p. 289-292. Cant Mauriac, Cantal.

¹² Sur tous ces monastères, voir LONGNON, 477-512.

¹³ *Historia Francorum*, V, 28, p. 222-223.

fonda saint Yrieix et qui reçut son nom ¹ ; Mabillon en énumère quelques autres, qui se prévalaient d'une origine aussi reculée : le *monasterium Rozaliae*, fondé par les parents de saint Yrieix, Vigéois ², Noblac ³, Saint-Junien et Saint-Vaulry ⁴.

Cahors. L'abbé d'un monastère inconnu de ce diocèse reçut une mission de Gundovald ⁵.

Mende. Il y avait dans ce diocèse un monastère de Saint-Privat, dont l'abbé Lupence fut mis à mort sur l'ordre de Brunehaut ⁶.

Toulouse. Le monastère de Pauliac (*monasterium Pauliacense*), où l'on vénérât des reliques de saint Saturnin, appartenait à ce diocèse ⁷. Beretrude, épouse du duc Launebode, fonda plusieurs monastères de femmes en des lieux inconnus ⁸.

Albi. On éleva de bonne heure un monastère auprès du tombeau de saint Amarand martyr, et de saint Eugène de Carthage, relégué dans ce pays ⁹.

Seconde Aquitaine (correspondant aux provinces ecclésiastiques de Bordeaux et d'Auch).

¹ *Historia Francorum*, X, 29, 440 et s. LONGNON, 526.

² Arr. Brives, Corrèze.

³ Saint-Léonard-de-Noblac, arr. Limoges, Haute-Vienne.

⁴ MABILLON, I, 101-102.

⁵ *Historia Francorum*, VIII, 30, p. 360.

⁶ *Ibid.*, VI, 37, p. 277.

⁷ *De gloria Confessorum*, XLVII, 521. Aujourd'hui Saint-Sernin, cant. Belpech Aude. LONGNON, 538.

⁸ *Historia Francorum*, IX, 35, p. 390.

⁹ *Ibid.*, II, 3 p. 63. *De gloria Martyrum*, VII, 527. Ce monastère se trouvait à Vieux, cant. Castelnau-de-Montmiral, arr. Gaillac, Tarn. LONGNON, 521.

Bordeaux. Grégoire de Tours parle d'un monastère de ce diocèse, sans en faire connaître le nom ¹.

Angoulême. Le pieux reclus Cybard groupa quelques moines autour de sa cellule sous les murs de la ville épiscopale ².

Saintes. Cinq abbés assistèrent à la translation du corps de saint Martin, que fit l'évêque saint Palais. Grégoire, qui signale leur présence, ne dit pas s'ils étaient tous moines ni à quel monastère ils appartenaient ³. Le monastère de Saint-Martin dont il parle était situé à Saujon ⁴.

Poitiers. L'évêque de Tours trouva à Ligugé un abbé et quelques moines ⁵. Dans la ville épiscopale, une communauté religieuse, qui eut saint Pascentius et saint Porchaire pour abbés, desservait la basilique de Saint-Hilaire ⁶. Sainte Radegonde fonda pour des femmes le monastère de Sainte-Croix, et celui de Sainte-Marie pour les moines chargés du service de leur église. Saint Jouin est le fondateur du monastère d'Ansion, où vécurent saint Génomex et saint Scubilion ⁷. Le monastère *Noidgelense*, dont il est question dans la vie de saint Lubin, ne peut être que celui de Nouaillé ⁸. Saint Junien, dont les reliques y furent transférées plus

¹ *Historia Francorum*, IV, 34, p. 169.

² *Ibid.* VI, 3, p. 253. *De gloria Confessorum*. LXXXX et 11.

³ *De gloria Confessorum*, LVI, 780.

⁴ Arr. Saintes. Charente-Inf. LONGNON, 559.

⁵ *De virtutibus S. Martini*, IV, 30, p. 657. LONGNON, 566.

⁶ *Historia Francorum*, IX, 43, p. 404 et 544.

⁷ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, p. 34. Aujourd'hui Saint-Jouin-de-Marnes. cant. Airvault, arr. Parthenay, Deux-Sèvres.

⁸ PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Leobini*, 73.

tard, avait fondé celui de Mairé ¹. Celui que Saint-Maixent fonda conserva son nom ². Vertou fut l'œuvre d'un saint Martin, très populaire dans ces contrées ³.

Périgueux. Le *monasterium Genoliacense*, mentionné par le biographe de saint Amand, prit dans la suite le nom de son abbé saint Cyprien ⁴.

Bazas. Cette ville possédait un monastère de femmes, dans lequel Félix, évêque de Nantes, enferma sa sœur ⁵.

Tarbes. Le monastère de Saint-Savin ⁶ existait probablement au VI^e siècle.

¹ *Vita S. Juniani*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, I, 293, 295. Cant. Sauzé, arr. Melle. Deux-Sèvres.

² *Historia Francorum*, II, 37 p. 100. *Vita S. Maxentii*, dans MABILLON, *Acta Sanct.* 561. Arr. Niort, Deux-Sèvres.

³ *Vita S. Martini Vertavensis*, *ibid.*, 356. Arr. Nantes, Loire-Inférieure.

⁴ *De gloria Confessorum*, xcvi, 811 Arr. Sarlat, Dordogne. LONGNON, 588-589.

⁵ *Historia Francorum*, VI, 16, p. 259.

⁶ Cant. Argelès, Hautes-Pyrénées.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les Règles monastiques.

Sources communes des règles. — Abbés en quête d'une règle. — La règle de saint Césaire à Sainte-Croix de Poitiers.

Les fondateurs des monastères, au VI^e siècle, n'éprouvent aucun besoin de fixer par l'écriture les règles qu'ils donnent à leurs moines. Ils conservent la faculté de choisir celles qui leur conviennent le mieux. L'abbé ou le religieux qui établit plusieurs groupes de cénobites les soumet, cela va sans dire, à des observances uniformes. Les religieux d'une maison appelés par un prince ou par un évêque pour fonder une communauté nouvelle, ne changent rien à leur manière de vivre. Mais les autres fondations s'établissent avec la plus entière indépendance. La volonté du fondateur est la seule loi qui s'impose. Or ces fondateurs sont isolés les uns des autres. Il ne saurait par conséquent y avoir d'uniformité dans leurs vues et dans leur action. On risque dès lors de trouver autant de règles qu'il y a de monastères.

L'autorité et la vigilance des conciles tempèrent les graves inconvénients qui pourraient naître d'un pareil état de choses. Ils établissent une certaine unité dans cette diversité. Par ailleurs, les moines, malgré leurs

divergences d'esprit, poursuivent un idéal commun de perfection évangélique ; ils ont tous le même sentiment profond de la tradition et de ses droits. C'est un nouveau principe d'unité ; et il est très efficace. La tradition leur offre un certain nombre d'écrits qui les mettent à l'école des mêmes maîtres : la règle de saint Basile, telle que Rufin l'a traduite ; celle de saint Packôme, les œuvres de Cassien, les vies de quelques saints moines, sans parler de la littérature monastique de saint Augustin et de l'école de Lérins. Tous ne puisent pas à ces sources avec une égale abondance et la même sagacité. Cela suffit néanmoins pour jeter dans ces monastères nombreux et variés un fonds d'observations communes, dont il n'est pas facile de déterminer l'origine.

On retrouve donc un peu partout ce mélange de règles traditionnelles, confuses, il est vrai, mais suivies avec grand respect : c'est ce qu'on nomme alors la règle établie par les Pères ¹. L'intelligence et l'interprétation pratique de ce fonds commun varient forcément avec les individus. Chacun l'enrichit pour l'usage de son monastère de ce qui lui paraît bon. L'arrivée d'un moine venu d'Orient ou d'un centre monastique réputé met à leur portée une source de renseignements utiles. On peut rencontrer jusque dans la capitale de l'Auvergne un abbé qui a visité les monastères de Syrie : c'est l'abbé Abraham, qui gouverne le monastère de Saint-Cyrgue. Grégoire de

¹ Regula a Patribus instituta. GREG. DE TOURS, *Historia Francorum*, VII, 1, p. 289.

Tours raconte sa vie ¹. Le désir de voir par lui-même les lieux où se sont sanctifiés les grands moines d'Égypte et qui conservent encore leurs disciples et leurs observances, le poussa vers ces contrées. Des païens l'arrêtèrent en route et en firent un esclave. Mais, libre après cinq ans de servitude, il vint en Gaule et fonda un monastère dans Clermont.

Les hommes qui éprouvent le besoin d'étudier sur place un fonctionnement très sérieux de la vie ascétique, n'ont pas besoin d'entreprendre le long et pénible voyage d'Orient. L'Italie et la Gaule méridionale leur offrent des types intéressants.

Saint Jean, fondateur du monastère de Réome, tient à les observer par lui-même. Il n'a qu'un désir, conformer sa vie et celle de ses disciples aux exemples donnés par les saints Pères. Comme nul maître ne l'a formé lui-même aux exercices de la vie religieuse, son inexpérience le remplit de scrupules. Il ne voit pas d'autre moyen, pour échapper à une responsabilité dont il s'effraie, que d'aller chercher parmi les moines de Lérins une retraite tranquille. Mais la confiance de son évêque ne le laisse pas jouir longtemps des douceurs de la solitude. Force lui est bientôt de revenir prendre en mains le gouvernement de son monastère. Ce séjour dans l'île des saints lui a du moins permis de faire des observations précieuses. Il a pu contempler de ses propres yeux une maison formée par des saints, et expérimenter les mêmes pratiques régulières que leurs disciples. Il y a trouvé des livres, en particulier

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitae Patrum*, III, 671.

les Conférences de Cassien, qui feront désormais ses délices. Il connaît maintenant la règle de l'abbé Macaire, qui deviendra la norme de ses religieux ¹.

Des hagiographes, méritant moins de crédit que Jonas, racontent quelques voyages de moines en quête d'une observance monastique sérieuse. C'est saint Lubin, le grand propagateur de la vie monastique, dans le diocèse de Chartres, qui quitta son monastère de Brou, sur l'ordre de l'évêque Ætherius, pour recevoir les leçons de saint Césaire d'Arles et expérimenter les règles de Lérins ². Saint Martin de Vertou, fondateur célèbre de monastères dans le diocèse de Poitiers, serait même allé par delà les Alpes chercher les éléments d'une règle monastique ³.

Tous les abbés fondateurs n'entreprennent pas ces lointaines excursions. Car ils peuvent aisément se procurer une copie des règles en renom et les utiliser ainsi pour l'organisation de leurs communautés. Saint Yrieix (+541) établit son monastère d'Atane conformément aux prescriptions de Cassien, de saint Basile et des autres patriarches de la vie religieuse ⁴. Lorsque

¹ Regressus ergo ad præfatum locum, studuit denuo salubria pocula sub regulari tenore quem beatus Macharius inedit, monachis ministrare. JONAS, *Vita Johannis abbatis Reomensis*, éd. KRUSCH, 508-509 et 516, *Script rer. Merov.*, III. Ce saint mourut en 540. La règle de saint Macaire, dont il est ici question, est probablement celle que publia HOLSTENIUS sous ce titre : *Regula sancti Macarii qui habuit sub ordinatione sua quinque millia monachorum*. HOLSTENIUS, I, 46-52,

² PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Leoboni*, éd KRUSCH, 73 et s., et dans MABILLON, *Acta Sanctorum*, I, 77.

³ *Vita S. Martini Abbatis Vertavensis*, 8, *ibid.* 319.

⁴ Cœnobiumque fundavit, in quo non modo Cassiani, verum etiam Basilii vel reliquorum abbatum, qui monasterialem vitam instituerunt, celebrantur regulæ. GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 29, p. 441.

Sidoine Apollinaire chargea le moine Volusien de réformer le monastère de Saint-Cirgue, après la mort de l'abbé Abraham, il l'invita à prendre pour modèles les statuts observés par les moines de Lérins et de Grigny¹.

La vie de sainte Radegonde permet de suivre de près le travail qui s'accomplit dans l'intérieur d'un monastère, pendant la période de sa formation. La pieuse reine avait organisé sa communauté avec une prévoyance maternelle et une générosité princière. Lorsque tout parut fini, elle se déchargea sur une autre des honneurs et du fardeau de la supériorité, sans cesser néanmoins de se consacrer tout entière au service de ses filles et au développement de son œuvre. La règle fut le premier objet de ses préoccupations. Elle se mit à en recueillir les éléments, à les codifier et à les faire passer dans la pratique quotidienne. Cette tâche lui demandait autant d'intelligence que de discernement. Désirant surtout être renseignée, elle mettait largement à contribution les moines et les abbé, qui lui rendaient visite ; la manière dont ils servaient le Seigneur et les règles observées chez eux fournissaient à leur entretien un sujet pratique. Elle réfléchissait, après leur départ, sur ce qui venait de lui être dit, et cherchait ce qui pouvait être utile à ses religieuses. Comme, en pareille matière, l'expérience

¹ Si vicissim caritatis imperiis patres amicos commilitones obsequi decet, ad vicem quæso, tu quoque quibus emines institutis discipulos ejus aggredere solari fluctuantemque regulam fratrum destitutorum secundum statuta Lirinensium patrum vel Griniacensium festinus informa. SIDOINE APOLLINAIRE, *épistola* VII, 17, *Volusiano patri*, p. 124.

est le seul juge compétent, la prudente maîtresse éprouvait d'abord dans sa vie personnelle ces conseils avant de les proposer à sa communauté. Saint Yrieix, l'un de ses admirateurs, contribua certainement à cette formation. Si ces serviteurs de Dieu tardaient longtemps à venir la voir, Radegonde avait soin de les provoquer par ses invitations pressantes. Son âme était avide des lumières et de l'expérience d'autrui. Baudonvie, sa biographe, qui révèle ces détails, la compare à une abeille industrielle, qui butine sur les fleurs diverses de quoi faire son miel. Ce miel formé de la doctrine des saints, fut la règle de Sainte-Croix ¹.

L'observance régulière se développait dans ce monastère en raison des circonstances et d'une expérience ininterrompue. C'est un arbre qui grandissait au jour le jour. Cette règle, dont quelques traits épars se retrouvent sous la plume de Fortunat ou de Baudonvie, offre plus d'une ressemblance avec les usages apportés de l'Orient et adoptés par les monastères plus anciens. Malgré les soins mis à la rédiger, elle restait incomplète ; il lui manquait surtout la force que donne l'autorité d'un grand nom. Radegonde le comprit ; aussi ne laissa-t-elle pas échapper l'occasion de procurer à ses filles la règle la plus estimée alors des monastères de la Gaule.

La malveillance inexplicable que lui témoigna l'évêque Marové, en refusant de prendre part à la réception solennelle de la relique de la vraie Croix, fut pour son cœur le sujet de graves inquiétudes.

¹ BAUDONVIE, *Vita S. Radegundis*, 9, MABILLON, *Acta Sanct*, sæc. I, 311.

Elle chercha dès ce moment un moyen de protéger son œuvre contre l'arbitraire de l'autorité d'un seul évêque. La règle de saint Césaire lui sembla de nature à lui rendre cette tâche facile. L'évêque d'Arles avait lui-même prévu semblable danger pour son monastère. Cette crainte explique les restrictions mises par lui à l'exercice de l'autorité de l'évêque diocésain. Il voulut donner à ces mesures préventives, appelées depuis privilèges, la haute sanction du Siège apostolique. Une garantie inviolable assurait donc la paix des moniales arlésiennes et leur observance régulière. Pourquoi le monastère de Poitiers ne jouirait-il pas des mêmes avantages ? Pour les lui procurer, Radegonde entreprit avec l'abbesse Agnès le voyage d'Arles. Elles étudièrent ensemble le fonctionnement de la communauté de sainte Césarie. De retour à Poitiers, elles mirent en vigueur la règle du saint évêque ¹.

Cette règle, il suffit de la parcourir pour s'en rendre compte, ne forme pas un code monastique complet. Elle suppose la coexistence des règlements oraux ou écrits destinés à la parfaire. Sainte Radegonde n'eut point dès lors à faire table rase des observances usitées chez elle ; une superposition intelligente suffisait. On procéda fréquemment de cette manière dans les communautés mérovingiennes. La pieuse reine ne pouvait guère, à cause de la distance, invoquer la protection du Pontife romain ; elle s'adressa simplement aux évêques de la région, dont l'autorité, grâce surtout aux conciles, était à cette époque très respectée. Ils

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, IX, 40, p. 397.

avaient presque tous des diocésaines à Sainte-Croix. La présence dans son monastère de la règle de saint Césaire, constatée dans la lettre que leur écrivit sainte Radegonde et dans la réponse qui lui fut envoyée, créait un antécédent fort avantageux ¹.

¹ GRÉG. DE TOURS, *Hist. Francorum*, IX, 39, 42, p. 395-396, 401.

CHAPITRE TROISIÈME

La fondation des monastères

Choix de l'emplacement. — Donation du sol. — Inviolabilité de la propriété monastique. — Protection épiscopale.

Les premiers moines de l'époque mérovingienne ne se fixèrent aucune règle pour le choix du lieu où devait s'écouler leur existence. Les uns, et ils furent très nombreux, habitèrent l'intérieur ou le voisinage des villes, la plupart du temps auprès d'une basilique conservant le tombeau d'un saint thaumaturge, martyr ou confesseur. Il y en eut dans des localités moins importantes. D'autres recherchèrent la solitude avec une prédilection marquée ; il leur était facile de la trouver au fond des vastes forêts qui couvraient alors une grande partie du territoire de la Gaule. Tels furent saint Laumer, saint Calais, saint Seine, saint Evroul. Les uns choisirent de préférence les bords d'une rivière ; le sol y est ordinairement fertile. Les autres, comme saint Valfroy à Carignan et saint Pair à Scicy, s'installèrent sur des collines ¹.

Ces solitaires avaient habituellement devant eux l'horreur de la forêt inculte. Le souvenir en est resté gravé dans la mémoire de leur postérité monacale. On

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, v, vi, vii, p. 34 35.

le retrouve vivant sous la plume des hagiographes de l'époque postérieure ¹. Le renom de leur vertu attirait à eux quelques disciples. Ils s'armaient de la cognée et de la pioche pour renverser les grands arbres et défoncer la terre. Plus d'une fois, pendant que certains frères se livraient au pénible labeur du défrichement, les autres faisaient l'office de charpentiers et de maçons. Quelques ermites virent affluer auprès de leurs cellules des disciples assez nombreux pour leur permettre de former plusieurs colonies monastiques, qu'ils établirent en diverses solitudes ².

Ces fondateurs ont généralement obéi au seul désir de procurer leur sanctification personnelle. Il y en eut qui suivirent en même temps la pensée pieuse de travailler à la gloire d'un saint. Ce fut le cas du bienheureux abbé Augustus dans le voisinage de Bourges. Il commença par construire une église en l'honneur de saint Martin. Puis il réunit quelques religieux pour vivre en leur compagnie autour de ce sanctuaire ³. C'est dans le but d'honorer la mémoire de saint Cyrgue que l'abbé Abraham fonda son monastère de Clermont. Tous les monastères établis auprès des basiliques urbaines ou suburbaines procèdent d'une inspiration semblable. Mais ils ne furent généralement pas le fruit d'une initiative privée.

¹ La vie de saint Seine rappelle les brigands et les démons que cachait l'ombre épaisse des bois. *Vita S. Sequani*, 8, 9, MABILLON, *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*, sec. I, 281.

² Saint Evroul, d'après son biographe, n'aurait pas fondé moins de quinze monastères. Saint Martin de Vertou et saint Paire eurent une fécondité spirituelle comparable. *Vita S. Ebrulfi*, MABILLON, I, 538.

³ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXXIX, 797.

Les pontifes soucieux de promouvoir le culte du saint fondateur de leur Eglise, d'un martyr illustre ou d'un évêque vénéré à cause de ses éminentes vertus, de sa doctrine et de ses miracles, donnèrent à des communautés monastiques la garde de la basilique où reposaient leurs ossements. Cela se comprend, à une époque où les moines abondaient et où le clergé était peu nombreux. Le service des sanctuaires élevés pour recevoir une relique apportée de fort loin fut souvent confié aux religieux ¹.

Il importait de soumettre à un contrôle sévère le droit de fondation monastique, sous peine de voir l'initiative privée s'abandonner au caprice et, par des établissements multipliés à l'excès, compromettre gravement la paix des moines et leur avenir. Le concile d'Orléans (511) renouvela dans ce but les décisions des conciles de Chalcédoine et d'Agde : nul ne put entreprendre la fondation d'un monastère sans le consentement de l'évêque diocésain ².

Les Pères de ce dernier concile visaient un abus criant à cette époque. Des religieux qui s'adjugeaient la mission de fondateur, abandonnaient leur monastère et cherchaient à former un groupe nouveau, parfois avec un chiffre ridicule de frères, sans autre but réel que celui de satisfaire une illusion ou une vanité. Il était urgent de couper court à cette manie, qui, en se généralisant, aurait pu compromettre l'état monastique

¹ Ce fut le cas à Saint-Vincent de Paris, la future abbaye de Saint-Germain.

² Nullus monachus congregatione monasterii derelicta ambitionis et vanitatis impulsu, cellam construere sine episcopi permissione vel abbatibus sui voluntate præsumat, *Concilium Aurelianense* (511), can. 22, éd. MAASSEN, 7.

lui-même. C'est ce que firent les évêques réunis à Orléans. Mais l'autorisation épiscopale leur sembla insuffisante pour arrêter le zèle indiscret des moines fondateurs ; ceux-ci devaient au préalable obtenir le consentement de leur abbé.

Les rois et les princes eurent aussi l'initiative de quelques fondations monastiques. Ils agissaient alors de concert avec un abbé et l'évêque diocésain. Leur rôle consistait surtout à doter le monastère nouveau, à payer les frais d'installation et à le couvrir d'une protection toujours utile et souvent nécessaire. Ils aimaient en outre à combler de bienfaits les monastères dont ils n'étaient pas les fondateurs. Sainte Radegonde, pendant qu'elle vivait dans le palais du roi Clotaire, leur faisait très volontiers part de tout ce dont elle disposait. Sa délicatesse et son grand esprit de foi la poussaient à leur porter elle-même ses offrandes ¹. Avant elle, sainte Clotilde eut la dévotion de pourvoir aux besoins des moines et de leur donner des terres ². La plupart des rois mérovingiens se signalèrent par leur générosité. La conquête les avait rendus maîtres de domaines très vastes et souvent peu cultivés ; il leur était facile d'en détacher quelques parties pour les distribuer aux monastères. Le pieux roi Gontran se montra le plus large de tous ³.

Ces donations plaisaient aux moines, cela va sans

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, III, p. 39.

² GRÉG. DE TOURS. *Historia Francorum*, III, 18, p. 129.

³ *Id.*, *De gloria Martyrum*, LXXV, p. 538. *Liber vite Patrum*, I, VI, p. 667. Sur les monastères de fondation royale, voir HAUKE. *Kirchengeschichte Deutschlands*, 240-243.

dire. Néanmoins tous ne se montrèrent pas également empressés à les recevoir. Le grand exemple de détachement donné par le saint anachorète Eusice mérite d'être rapporté. Le roi Childebert eut occasion de le visiter dans sa solitude du Berry, lorsqu'il se rendait en Espagne ; il lui offrit la somme de cinquante pièces d'argent ? destinée à ses propres besoins et au soulagement des pauvres. « Pourquoi me présentez-vous cet argent ? lui répliqua le solitaire. Faites le vous-même distribuer aux pauvres. Je n'en ai nul besoin. Il me suffit de pouvoir demander au Seigneur le pardon de mes fautes ¹. »

Des bienfaiteurs moins puissants que les rois vinrent au secours des moines et contribuèrent à la fondation de leurs abbayes. Les évêques furent les plus nombreux et les plus empressés. Ils devaient cela aux monastères dont ils provoquaient l'établissement. Ils se contentèrent quelquefois de céder à titre gracieux la jouissance de certains domaines aux religieux, qui les cultivaient pour leur profit. Leur Église conservait alors intacts tous ses droits de propriété, quelle que fût d'ailleurs la durée de l'usufruit. Il ne pouvait y avoir prescription en pareil cas ².

Les séculiers qui embrassaient la vie monastique avaient la liberté de donner en tout ou en partie leur

¹ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXXI, 8.

² Si episcopus, humanitatis intuitu, vineolas et terrulas clericis vel monachis præstiterit excolendas vel pro tempore tenendas, etiam si longa transisse annorum spatia comprobentur, nullum ecclesia præjudicium patiat nec seculari lege præscriptio, quæ ecclesiae aliquid impediatur, opponatur. *Concil. Arelan.* (511), can. 23, éd. MAASSEN, 7, 8.

fortune au monastère qui leur ouvrait ses portes. De ces donations il était toujours dressé un instrument authentique sur lequel reposaient les droits de la communauté. On conservait ces chartes avec le plus grand soin. Elles représentaient aux yeux de la société la propriété elle-même ¹.

Si l'habile administration de l'abbé contribuait à l'extension du patrimoine monastique, la vertu de ses religieux et les services qu'ils rendaient attiraient sur leur communauté l'attention des fidèles, augmentaient le nombre et le zèle des bienfaiteurs. Dans tous les cas, la collectivité des moines était absorbée dans la personne de son chef. Lui seul la représentait aux yeux du public. Aussi était-ce lui qui recevait les dons. Il avait à remplir tous les actes qui entrent dans la vie d'un propriétaire. Il ne pouvait cependant rien avoir en propre. Mais la situation que lui faisait sa dignité risquait fort de compromettre insensiblement la notion de la propriété monastique. Il se voyait exposé à substituer sa personnalité à celle du monastère et à se juger propriétaire véritable. Les conciles eurent soin de le prémunir contre ce danger, en le soumettant au même régime que les prêtres chargés de l'administration d'une église quelconque ².

Les biens donnés au monastère ou acquis par lui

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 16, p. 430.

² Si quid abbatibus aut sacris monasteriis aut parœciis pro Dei fuerit contemplatione conlatum, in sua proprietate hoc abbates vel presbyteri minime revocabunt nec alienare rem cunctis patribus debitam quacumque occasione præsumant. Quibus si fuerit impositum, ut constituta convellant, non aliter valeat, nisi fuerit sui episcopi suscriptione firmatum. IV *Conc. Aurelian.* (541), can. 11, p. 89.

étaient destinés à l'entretien des religieux. On ne devait en aucun cas les détourner de cette fin sans nécessité ou sans un espoir fondé d'en retirer pour la communauté elle-même un avantage incontestable. L'abbé ne pouvait alors être seul juge de ce qu'il convenait de faire. Le troisième concile d'Orléans lui défend d'aliéner ou de mettre en gage soit une propriété soit un objet du culte, sans la permission écrite de son évêque. Tout acte fait sans ces conditions était déclaré nul, et l'abbé qui s'en rendait coupable, soumis à la peine de l'excommunication ¹. On ne pouvait être plus sévère.

Les biens monastiques couraient des dangers non moins graves. Dans la société désorganisée du VI^e siècle, on ne respectait guère le droit de propriété. Les voleurs abondaient surtout à la campagne. Les immeubles échappaient facilement à leur rapacité, mais ils ne se gênaient pas pour faire main basse, toutes les fois qu'ils en avaient l'occasion, sur les objets précieux, sur les provisions et sur le bétail. Les moines eurent à déplorer les incursions fréquentes de ces larrons ². La prière d'un saint abbé valut à quelques-uns d'entre eux un châtiment exemplaire. Les interventions de la Providence en faveur des moines n'empêchèrent pas

¹ Abbatibus, presbyteris, de rebus ecclesiasticis vel sacro ministerio alienare vel ablegare absque permissu et subscriptione episcopi sui liceat. Quod qui præsumpserit, regradetur communione concessa, et quod temere præsumentum aut alienatum est, ordinatione episcopi revocetur. III *Concilium Aurelianense* (538), cad. 26, p. 81.

² JONAS, *Vita Johannis abbatis*, VII, éd. KRUSCH, 509, 510. *Vita S. Lannomuri*. XIV, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. 1, 320. *Vita S. Juniani*, XIV, *ibid.*, 298. *Vita S. Ebrulfi*, VIII, *ibid.*, 350.

cependant ceux-ci de se prémunir contre les voleurs par une surveillance active et une solide clôture.

Ce n'étaient pas les malfaiteurs les plus redoutables. Le droit des gens n'existait guère alors, et les soldats en campagne se croyaient tout permis. Les monastères subissaient parfois le même sort que les propriétés particulières, à moins que le culte du saint patron n'imposât respect aux Barbares. La sainteté d'un abbé put en quelques circonstances les mettre à la raison par le prestige de sa vertu ou la force d'un miracle ¹. Les moines furent aux prises avec des bandits non moins dangereux. Des voisins puissants et cupides, ce pouvait être des princes, ne craignaient pas, sous un prétexte ou sous un autre, d'arrondir leurs domaines au détriment des propriétés monastiques. C'est contre de pareils ennemis que les fondateurs cherchaient à se prémunir. L'évêque avait bien la mission de défendre les moines et leurs biens, mais sa voix n'était pas toujours entendue. Les conciles qui eurent conscience de ce danger tentèrent de le conjurer par tous les moyens en leur pouvoir. Le cinquième qui se réunit à Orléans, en 549, promulga des peines sévères contre tous ceux qui oseraient s'emparer des propriétés ecclésiastiques ou monastiques ². Mais ces mesures et l'excommunication elle-même ne parvenaient pas toujours à réprimer l'insolence de ces malfaiteurs. S'ils passaient outre, les moines n'avaient qu'à revendiquer

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, II, 37, p. 100, 101 ; IV, 48, p. 183, *Liber vite Patrum*, v, p. 678, 676.

² V *Concilium Aurelianense*, can. 13, 16, p. 104, 105.

énergiquement leurs droits. Les Pères du concile de Tours leur tracèrent la marche à suivre (567).

Lorsqu'un monastère est victime de l'une de ces usurpations, déclarèrent-ils, l'abbé commence par présenter au coupable ses réclamations. Au cas où elles resteraient sans effet, il en informe les abbés des monastères du voisinage, qui doivent s'unir à lui pour revendiquer ensemble les droits lésés. Ils peuvent renouveler jusqu'à trois fois ces réclamations communes. Du jour où il est manifeste que le coupable ferme obstinément les oreilles aux injonctions de la justice, on emploie contre lui les puissantes armes de la prière expiatoire. L'abbé du monastère lésé dans ses droits invite de nouveau ses collègues à le rejoindre. Ceux qui ne peuvent répondre à cet appel sont tenus d'envoyer un délégué. A ce concile d'abbés se réunissent des moines nombreux. Tous ensemble ils récitent contre le coupable le psaume cviii pour appeler sur lui la propre malédiction de Juda. Désormais son sort est pire que celui de l'excommunié ; l'anathème retombe sur lui ; le glaive céleste l'a frappé. C'est justice, puisqu'il a méprisé à ce point Dieu, son Eglise et ses chefs ¹.

Aux âges de foi, cette malédiction solennelle produisait une impression profonde sur l'esprit public. Il fallait pour la braver une grande audace. Cette mesure était cependant d'un ordre purement spirituel, et on pouvait craindre que tous n'en saisissent pas la portée morale. Quelques monastères, malgré leur grande

¹ *Concilium Turonense* (567), can. 25, p. 134.

fortune au monastère qui leur ouvrait ses portes. De ces donations il était toujours dressé un instrument authentique sur lequel reposaient les droits de la communauté. On conservait ces chartes avec le plus grand soin. Elles représentaient aux yeux de la société la propriété elle-même ³.

Si l'habile administration de l'abbé contribuait à l'extension du patrimoine monastique, la vertu de ses religieux et les services qu'ils rendaient attiraient sur leur communauté l'attention des fidèles, augmentaient le nombre et le zèle des bienfaiteurs. Dans tous les cas, la collectivité des moines était absorbée dans la personne de son chef. Lui seul la représentait aux yeux du public. Aussi était-ce lui qui recevait les dons. Il avait à remplir tous les actes qui entrent dans la vie d'un propriétaire. Il ne pouvait cependant rien avoir en propre. Mais la situation que lui faisait sa dignité risquait fort de compromettre insensiblement la notion de la propriété monastique. Il se voyait exposé à substituer sa personnalité à celle du monastère et à se juger propriétaire véritable. Les conciles eurent soin de le prémunir contre ce danger, en le soumettant au même régime que les prêtres chargés de l'administration d'une église quelconque ².

Les biens donnés au monastère ou acquis par lui

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 16, p. 430.

² Si quid abbatibus aut sacris monasteriis aut parœciis pro Dei fuerit contemplatione conlatum, in sua proprietate hoc abbates vel presbyteri minime revocabunt nec alienare rem cunctis patribus debitam quacumque occasione præsumant. Quibus si fuerit impositum, ut constituta convellant, non aliter valeat, nisi fuerit sui episcopi suscriptione firmatum, IV *Conc. Aurelian.* (541), can. 11, p. 89.

étaient destinés à l'entretien des religieux. On ne devait en aucun cas les détourner de cette fin sans nécessité ou sans un espoir fondé d'en retirer pour la communauté elle-même un avantage incontestable. L'abbé ne pouvait alors être seul juge de ce qu'il convenait de faire. Le troisième concile d'Orléans lui défend d'aliéner ou de mettre en gage soit une propriété soit un objet du culte, sans la permission écrite de son évêque. Tout acte fait sans ces conditions était déclaré nul, et l'abbé qui s'en rendait coupable, soumis à la peine de l'excommunication ¹. On ne pouvait être plus sévère.

Les biens monastiques couraient des dangers non moins graves. Dans la société désorganisée du VI^e siècle, on ne respectait guère le droit de propriété. Les voleurs abondaient surtout à la campagne. Les immeubles échappaient facilement à leur rapacité, mais ils ne se gênaient pas pour faire main basse, toutes les fois qu'ils en avaient l'occasion, sur les objets précieux, sur les provisions et sur le bétail. Les moines eurent à déplorer les incursions fréquentes de ces larrons ². La prière d'un saint abbé valut à quelques-uns d'entre eux un châtiment exemplaire. Les interventions de la Providence en faveur des moines n'empêchèrent pas

¹. Abbatibus, presbyteris,.. de rebus ecclesiasticis vel sacro ministerio alienare vel ablegare absque permissu et subscriptione episcopi sui liceat. Quod qui præsumpserit, regradetur communione concessa, et quod temere præsumentum aut alienatum est, ordinatione episcopi revocetur. III *Concilium Aurelianense* (538), cad. 26, p. 81.

² JONAS, *Vita Johannis abbatis*, VII, éd. KRUSCH, 509, 510. *Vita S. Launomari*. XIV, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. 1, 320. *Vita S. Juniani*, XIV, *ibid.*, 298. *Vita S. Ebrulfi*, \ III, *ibid.*, 350.

cependant ceux-ci de se prémunir contre les voleurs par une surveillance active et une solide clôture.

Ce n'étaient pas les malfaiteurs les plus redoutables. Le droit des gens n'existait guère alors, et les soldats en campagne se croyaient tout permis. Les monastères subissaient parfois le même sort que les propriétés particulières, à moins que le culte du saint patron n'imposât respect aux Barbares. La sainteté d'un abbé put en quelques circonstances les mettre à la raison par le prestige de sa vertu ou la force d'un miracle ¹. Les moines furent aux prises avec des bandits non moins dangereux. Des voisins puissants et cupides, ce pouvait être des princes, ne craignaient pas, sous un prétexte ou sous un autre, d'arrondir leurs domaines au détriment des propriétés monastiques. C'est contre de pareils ennemis que les fondateurs cherchaient à se prémunir. L'évêque avait bien la mission de défendre les moines et leurs biens, mais sa voix n'était pas toujours entendue. Les conciles qui eurent conscience de ce danger tentèrent de le conjurer par tous les moyens en leur pouvoir. Le cinquième qui se réunit à Orléans, en 549, promulga des peines sévères contre tous ceux qui oseraient s'emparer des propriétés ecclésiastiques ou monastiques ². Mais ces mesures et l'excommunication elle-même ne parvenaient pas toujours à réprimer l'insolence de ces malfaiteurs. S'ils passaient outre, les moines n'avaient qu'à revendiquer

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, II, 37, p. 100, 101 ; IV, 48, p. 183, *Liber vite Patrum*, v, p. 678, 676.

² V *Concilium Aurelianense*, can. 13, 16, p. 104, 105.

énergiquement leurs droits. Les Pères du concile de Tours leur tracèrent la marche à suivre (567).

Lorsqu'un monastère est victime de l'une de ces usurpations, déclarèrent-ils, l'abbé commence par présenter au coupable ses réclamations. Au cas où elles resteraient sans effet, il en informe les abbés des monastères du voisinage, qui doivent s'unir à lui pour revendiquer ensemble les droits lésés. Ils peuvent renouveler jusqu'à trois fois ces réclamations communes. Du jour où il est manifeste que le coupable ferme obstinément les oreilles aux injonctions de la justice, on emploie contre lui les puissantes armes de la prière expiatoire. L'abbé du monastère lésé dans ses droits invite de nouveau ses collègues à le rejoindre. Ceux qui ne peuvent répondre à cet appel sont tenus d'envoyer un délégué. A ce concile d'abbés se réunissent des moines nombreux. Tous ensemble ils récitent contre le coupable le psaume *cviii* pour appeler sur lui la propre malédiction de Juda. Désormais son sort est pire que celui de l'excommunié ; l'anathème retombe sur lui ; le glaive céleste l'a frappé. C'est justice, puisqu'il a méprisé à ce point Dieu, son Eglise et ses chefs ¹.

Aux âges de foi, cette malédiction solennelle produisait une impression profonde sur l'esprit public. Il fallait pour la braver une grande audace. Cette mesure était cependant d'un ordre purement spirituel, et on pouvait craindre que tous n'en saisissent pas la portée morale. Quelques monastères, malgré leur grande

¹ *Concilium Turonense* (567), can. 25, p. 134.

confiance dans l'efficacité de cette défense, crurent bon de chercher un appui matériel dans la protection royale. Les princes étaient les protecteurs désignés des fondations auxquelles ils avaient concouru et de celles qui jouissaient de leur *tuitio*. Mais à cette époque l'autorité royale ne pouvait répondre de l'avenir. Que de fois les fils d'un Mérovingien prirent les armes pour se disputer un héritage ? Que devenaient les monastères au milieu de ces troubles ? Le roi Gontran ne se faisait aucune illusion. Aussi crut-il assurer l'existence paisible de ses deux monastères de Saint-Marcel et de Saint-Symphorien de Chalon en les couvrant d'une autorité réputée alors supérieure à la sienne. Il les fit confirmer solennellement par les évêques d'un concile réuni à Valence, le 22 juin 585 ².

Sainte Radegonde avait obtenu pour son monastère de Sainte-Croix, fondé avec l'autorisation de Clotaire son époux, et en partie doté avec les biens qu'elle tenait de lui et de ses fils, la protection royale. Elle faisait conserver avec le plus grand soin les titres de propriété et de fondation. Malgré toutes ces mesures, la prudente fondatrice n'envisageait pas l'avenir sans inquiétude. L'évêque de Poitiers ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Saint Césaire, dont elle suivait la règle, avait mis son monastère sous la sauvegarde du Saint-Siège. Elle crut suffisant de recourir aux évêques de la région.

Quelque temps avant sa mort, elle leur adressa une

² *Concilium Valentium*, éd. MAASSEN, 162. Cf. MABILLON, *Annales Benedictini*, I, VII, 31, I, 189, 190.

supplique dont voici le teneur ; on y trouve exprimées la plupart des préoccupations qui assiégeaient alors l'esprit d'un fondateur.

A tous les évêques, seigneurs saints et très dignes du siège des Apôtres, ses frères dans le Christ, Radegonde la pécheresse.

« C'est d'un bon augure pour le succès d'une sage entreprise, quand la cause est portée à la connaissance des pères communs, médecins et pasteurs de troupeau, auxquels le cœur la recommande d'avance ; la part qu'y prend leur charité, l'appui de leur autorité et le suffrage de leurs prières ne peuvent manquer de produire un heureux résultat.

« Après avoir brisé les liens qui m'attachaient au monde, sous l'inspiration de la très clément Providence, j'ai embrassé volontairement la vie religieuse à la suite du Christ. Songeant alors au moyen de procurer le bien des âmes et de rendre fructueuse pour d'autres la réalisation de mes désirs, j'ai pu, grâce au concours et aux largesses du très excellent roi Clotaire, établir dans la ville de Poitiers un monastère de vierges que j'ai doté de tout ce que m'a octroyé la munificence royale. De plus, la congrégation assemblée par mes soins, avec l'aide de Dieu, a reçu la règle sous laquelle vécut sainte Césaire, règle que le bienheureux Césaire, évêque d'Arles, a tirée des enseignements des saints Pères. Avec l'approbation des évêques de cette cité et d'ailleurs, j'ai institué abbesse, à la suite de l'élection faite par la communauté, ma dame et sœur Agnès, que dès son enfance j'ai aimée et élevée comme ma fille, et, conformément à la règle, je lui ai promis obéissance entière après celle que je dois à Dieu.

Dociles aux ordonnances apostoliques, nous avons, mes sœurs et moi, abandonné par actes authentiques tous les biens que nous possédions, sans aucune réserve, pour éviter le sort d'Ananie et de Saphire.

« Mais comme la durée et le terme de la vie humaine sont pleins d'incertitude, le monde courant vers sa fin, comme quelques-uns sont plus portés à suivre leur esprit propre que la volonté divine, je me sens poussée par le zèle de Dieu à vous adresser humblement cette page au nom du Christ, moi qui suis le fruit de votre apostolat. Ne pouvant en personne vous présenter ma requête, je m'en acquitte par le moyen de cette lettre, et prosternée à vos pieds, je viens vous adjurer au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par ce jugement redoutable où le tyran de nos âmes ne vous accablera point, mais où le roi légitime vous décernera la couronne. Si jamais, après ma mort, une personne quelconque, soit l'évêque de cette ville, soit un délégué du prince ou tout autre, essayait soit par de malveillants conseils, soit par une poursuite judiciaire, de porter le trouble dans la communauté, de violer la règle ou d'y instituer une autre abbesse que ma sœur Agnès, consacrée par la bénédiction du bienheureux Germain en présence de ses frères dans l'épiscopat ; si la congrégation elle-même, — ce qui est impossible, — voulait transférer à d'autres l'autorité sur les personnes ou sur les biens, si quelque personnage, fût-ce même l'Ordinaire du lieu, voulait s'arroger sur les religieuses ou sur les biens du monastère plus de droits que n'en eurent de mon vivant les prédécesseurs de l'évêque ou

d'autres ; si un prince ou un pontife, un puissant de la terre ou un parent des religieuses, osaient diminuer ou s'approprier quelque chose des biens qui m'ont été octroyés par le très excellent roi Clotaire, ainsi que par les rois ses fils, et dont j'ai, avec la permission du roi, transmis la propriété au couvent, transmission confirmée avec serment et signature authentique des excellents seigneurs les rois Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert ; si quelqu'une des personnes précitées ou une religieuse tentaient de retrancher quelque chose des fondations faites par des bienfaiteurs pour le salut des âmes ou par des sœurs dans le même but ; si même, par une convoitise sacrilège, ils essayaient de s'approprier ces biens ; que tous, à ma requête et suivant la volonté du Christ, encourent votre colère et celle de vos successeurs, après celle de Dieu, et que perdant tous droits à votre bienveillance, ils soient regardés comme des larrons et des spoliateurs des pauvres. Soyez devant eux comme une barrière vivante pour empêcher toute modification de la règle, tout empiètement sur les biens du monastère.

« Je vous adresse encore cette prière : quand Dieu aura retiré du monde ma susdite dame et sœur Agnès, qu'on élève à sa place une sœur de notre congrégation agréée de Dieu et des religieuses, gardienne fidèle de la règle et ne la détournant pas du but de sanctification que nous nous sommes proposé, car sa volonté propre ni celle de personne ne doivent y rien changer.

« Que si — ce qu'à Dieu ne plaise ! — contre l'ordre divin et l'autorité royale, quelqu'un voulait

déroger à ces prescriptions instamment recommandées à votre vigilance en présence de Dieu et de ses saints, s'il voulait causer quelque préjudice soit aux personnes soit aux biens, de susciter des difficultés à notre sœur l'abbesse Agnès, que celui-là encoure le jugement de Dieu, de la sainte Croix, de la bienheureuse Vierge Marie, que ses desseins soient traversés et lui-même châtié par les bienheureux confesseurs Hilaire et Martin, auxquels, après Dieu, j'ai confié la garde de mes sœurs.

« A vous, bienheureux pontifes et à vos successeurs, dont je revendique instamment l'appui pour la cause de Dieu, à vous je demande que dans le cas d'une tentative criminelle, vous n'hésitez pas à recourir au roi régnant alors sur ce pays pour combattre et repousser cet ennemi de Dieu, ou à venir à Poitiers pour défendre ce qui vous a été confié devant le Seigneur et vous déclarer les champions de l'équité contre l'injustice. Il ne faut pas qu'un roi catholique tolère un tel forfait sous son règne et qu'il permette la destruction de ce qui a été établi par la volonté de Dieu, par la mienne, et du consentement des rois eux-mêmes.

« Quant aux princes qui gouverneront ce royaume après ma mort, je les conjure par Celui dont le règne n'aura pas de fin, de qui relèvent tous les empires et auxquels ils sont redevables de vivre et de régner, je les conjure de vouloir bien garder sous leur tutelle et sous la direction de l'abbesse Agnès, le monastère que j'ai bâti, doté, organisé suivant les règles, avec l'agrément et l'autorisation du roi leur père et leur

aïeul. Qu'ils ne permettent à personne d'inquiéter ou de molester ladite abbesse, de nuire à qui que ce soit dans notre monastère, d'y rien changer ou diminuer ; mais que bien plutôt, dans la vue de plaire à Dieu et de concert avec les seigneurs évêques, ils emploient leur autorité à les défendre et à les protéger, comme je les en supplie devant le Rédempteur des nations, afin que Celui dont ils auront protégé les servantes les associe dans l'éternel royaume au défenseur des pauvres et à l'époux des vierges.

« Je m'adresse encore à vous tous, saints pontifes, très excellents seigneurs rois, et à vous aussi, peuple chrétien, au nom de la foi dans laquelle vous avez été baptisés, et des Eglises que vous gouvernez, je demande que, quand le Seigneur m'aura appelée à lui, vous veilliez à ce qu'on ensevelisse mon chétif corps dans la basilique que nous avons commencé à édifier en l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, et où dorment beaucoup déjà de nos sœurs dans le repos parfait ou imparfait de l'éternité. Si quelqu'un voulait y mettre opposition, que par la puissance de la Croix du Christ et de la bienheureuse Vierge Marie, il ressente les effets de la vengeance divine, et que par votre intervention j'obtienne pour ma sépulture une modeste place dans la basilique au milieu de nos sœurs. Cette supplique signée de ma main, je vous prie avec larmes de la conserver dans les archives de l'Eglise universelle.

« Si la nécessité de se défendre contre les méchants poussait l'abbesse Agnès ou la congrégation à solliciter votre concours, donnez leur cette consolation de se

sentir protégées par votre miséricorde et votre sollicitude pastorale, afin qu'elles ne puissent se croire délaissées par moi, Dieu leur ayant ménagé l'appui de votre bienveillance. Je vous remets tout cela devant les yeux au nom de Celui qui, du haut de sa glorieuse Croix, recommanda la Vierge, sa Mère, à l'apôtre saint Jean.

« Et comme l'apôtre saint Jean a fidèlement rempli le mandat qui lui fut donné, ainsi agirez-vous, mes seigneurs et pères dans l'Eglise, à l'égard de la recommandation que je vous adresse malgré ma faiblesse et mon indignité ; votre fidélité à garder ce dépôt vous fera participer aux mérites de Celui dont vous tenez la place dans la hiérarchie apostolique et vous permettra de marcher dignement sur ses traces ¹. »

¹ GRÉG. DE TOURS, *Hist. Francorum*, X. 16 p. 427-430.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le monastère

Nom du monastère. — Titulaire de l'église. — Construction. — Disposition des lioux. — Dortoir commun. — Exploitation agricole. — Clôture.

Le monastère ou demeure des moines portait divers noms. *Cænobium*, *monasterium* étaient couramment employés. Grégoire de Tours et ses contemporains usent aussi volontiers du terme *cella* ou *cellula*¹ ; ces deux expressions désignaient plutôt des monastères de minime importance. Marmoutier est néanmoins qualifié *cella* par Grégoire.

Chaque monastère était connu sous le nom du lieu où il se trouvait. Ceux qui dans une ville s'élevaient auprès d'une basilique recevaient le nom du saint dont elle conservait les ossements : Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Bénigne de Dijon, par exemple. On ne les annexait pas toujours à un sanctuaire déjà fréquenté par les fidèles et les pèlerins. Plus d'une fois, église et monastère furent élevés en même temps au sein d'une cité, dans une bourgade ou même en rase campagne, pour honorer un saint qui jusqu'à ce jour ne possédait aucune église.

¹ GRÉG. DE TOURS. *De virtutibus S. Martini* I, 217, p. 587, 598 ; III 23. p. 638. PSEUDO-FORTUNAT, *Vita. s. Leobini*, III, IV 74-76.

Le titulaire de l'église servait alors à désigner le monastère lui-même. On eut ainsi à Poitiers le monastère de Notre-Dame, bâti par sainte Radegonde, et à Paris celui de Saint-Vincent ; les deux communautés ne tardèrent pas à changer leur nom ; Notre-Dame devint Sainte-Croix, lorsque la sainte fondatrice eut reçu d'Orient la relique tant désirée, et à Paris saint Germain fit oublier saint Vincent, du jour où ses reliques attirèrent l'attention pieuse des fidèles. Les substitutions de cette nature furent très fréquentes. Comme la plupart des grands fondateurs de monastères reçurent les honneurs d'un culte liturgique, il était bien naturel que leur nom s'attachât à une institution dont ils étaient la gloire et les initiateurs. Mais ces changements n'entraînaient pas la mutation du titulaire de l'église. Celle de Marmoutier resta dédié aux saints Pierre et Paul ¹, celle de Micy à saint Etienne ², celles d'Ouche et de Glanfeuil aux saints apôtres ³, quand les noms de saint Martin, de saint Maximin, de saint Evroul, de saint Maur, furent attachés aux monastères eux-mêmes. Si le nom du fondateur ne s'imposait pas à la vénération des chrétiens, celui d'un saint qui avait là une parcelle de ses reliques prévalait habituellement.

Ces substitutions, ou mieux ces baptêmes des monastères se firent un peu plus tard ; l'époque ne saurait être déterminée d'une manière uniforme pour la France

¹ GRÉG DE TOURS. *Historia Francorum*, X, 31. p. 444.

² *Vita S. Maximini* IV. MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 367.

³ *Vita S. Ebrulfi*, *ibid.*, p. 340.

entière. Mais, avant de donner son nom au monastère et à la localité, le saint était déjà honoré comme son patron et presque son propriétaire. La piété simple des fidèles prenait ces attributions au pied de la lettre. Cette pensée d'un domaine véritable exercé par le saint patron était acceptée de tous ; on la reconnaît dans le langage officiel des actes publics.

Les moines trouvèrent quelquefois des habitations anciennes dans les lieux où ils se fixaient. Ils en faisaient alors le meilleur usage possible. Saint Valfroy tira parti à Carignan, des débris d'un sanctuaire païen où Diane recevait jadis les honneurs des habitants. Un oratoire dédié à saint Martin la fit promptement oublier ¹. Dans l'île de Scicy (*Scisciacus*), saint Pair trouva un temple consacré à je ne sais quelle divinité païenne. N'osant élever son monastère en un endroit souillé par ce culte impie, il y installa une étable ². Saint Senoch utilisa les ruines d'un ancien édifice religieux ³.

Mais, à la campagne du moins, il fallait généralement tout construire. C'était chose simple et facile. Les moines de ce temps avaient des goûts rustiques. Ils faisaient volontiers office de charpentier, voire même de maçon. Rien dans leur travail qui ressemblât aux constructions monacales des âges suivants. Un oratoire, des cabanes et des huttes groupées autour, formaient le *cœnobium*. La charpente et les murs étaient

¹ GRÉG. DE TOURS. *Historia Francorum*, I. VIII, 15, p. 333.

² VENANCE FORTUNAT. *Vita S. Paterni* v, vi, 34, 35. Saint Maurille trouva lui aussi des restes d'édifices païens sur la *collis Princiacus*. PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Maurilii*, vii, 87, 88.

³ GRÉG. DE TOURS. *Liber vitæ Patrum*, xv, 721.

faits de troncs, de branches et d'écorces d'arbres ¹. Tous ne se contentaient pas, il est vrai, de cette architecture primitive. Elle ne s'imposait guère que dans la solitude des forêts. On usait ailleurs des procédés courants de construction. Elever les bâtiments indispensables, en les distribuant de la manière qui répondait le mieux aux exigences de leur vie, telle fut la règle générale observée par les moines. Ils eurent à tenir compte du climat et de la disposition des lieux. Nous n'avons pas à faire ici une étude approfondie de l'architecture monastique au VI^e siècle. Il nous suffit de donner les indications exigées par la nature de ce travail.

Les églises bâties en pierres, lorsque la chose était possible, n'affectaient pas de vastes proportions, même dans les monastères importants. On tenait encore au vieil usage, qui exigeait pour chaque autel un oratoire spécial. Force était bien de multiplier les sanctuaires pour répondre aux besoins du culte et pour honorer dignement les saints, dont les reliques résidaient au milieu des moines. Il y en eut deux à Marmoutier, l'un dédié aux saints apôtres Pierre et Paul, comme nous l'avons déjà fait remarquer, et l'autre à saint Jean-Baptiste ². On en trouve également deux à Saint-Evroul, consacrés à saint Pierre et à Notre-Dame ³. Saint Théodulfe, abbé de Saint-Thierry, fit construire une seconde église en l'honneur de saint

¹ *Vita S. Karileffi abbat*, éd. KRUSCH, p. 390 et s. *Vita S. Launomari*, 15, MABILLON, *Acta sanctorum*, sec. I, 320.

² GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, l. X. 3, p. 444.

³ *Vita S. Ebrulfi*, 25. MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 340.

Hilaire ¹. Des fouilles récentes ont mis à jour les fondations des quatre oratoires signalés à Glanfeuil par l'abbé Odon ². Les églises portaient souvent à cette époque le nom de basilique. Ce titre de basilique servait à désigner des églises d'un caractère particulier, dont plusieurs étaient desservies par des moines. Les monastères attachés au service des basiliques urbaines devaient leur donner les dimensions que comportaient la dévotion publique et le concours des pèlerins. Les édifices affectés au logement des moines et à leurs exercices réguliers subissaient l'influence du voisinage ; la basilique en déterminait forcément les proportions et l'architecture, sous peine de tomber dans ces anomalies monstrueuses qui heurtent le sens commun. Ce fait mérite une attention particulière ; il n'en est pas qui ait produit sur l'esprit des constructeurs monastiques une impression plus forte et plus heureuse.

Dans les villes, les bâtiments claustraux formaient une agglomération compacte, un vrai *cœnobium*. Il n'en était pas toujours de même à la campagne. Le voisinage ou la juxtaposition de cabanes ou de logements distincts présentait quelques avantages ; ces bâtiments

¹ *Vita S. Theodulfi*, 4, MABILLON, *Acta Sanct.*, sec. I, 328.

² *Vita S. Mauri* 44, 48. *ibid.*, 275, 276. Ils étaient consacrés à saint Pierre, à saint Séverin, à saint Michel et à saint Martin. *Fouilles archéologique de S. Maur de Glanfeuil, entreprises en 1848*, par le P. DE LA CROIX. Paris 1899 in-fol de 23 p. Les moines de l'époque mérovingienne avaient une grande dévotion à saint Pierre. Elle se manifesta dès le début du VI^e siècle. De nombreux monastères le choisirent pour titulaire de leur église principale. Cette coutume fut très en vogue au VII^e siècle.

minuscules étaient beaucoup plus faciles à élever et à entretenir. Il ne serait pas téméraire de penser que tel fut le mode de construction monastique le plus généralement adopté¹. Mais, comme au Mont-Cassin, comme dans les monastères du Jura et du midi de la Gaule, on ne tarda pas à sentir le besoin de grouper davantage les moines. L'organisation du *caenobium* ou maison commune, avec le dortoir, le réfectoire et les ateliers uniques, fournissait à la vie monastique un organisme absolument fait pour elle. Il finit par s'imposer. Les conciles qui faisaient des moines et de leurs observances l'objet de leurs délibérations, ne furent pas les derniers à les diriger dans cette voie. Dès 463, les Pères du concile de Vannes avaient interdit aux religieux de se ménager une cellule particulière, isolée de la communauté. Ils laissèrent cependant aux abbés la liberté d'affranchir des servitudes de cette vie commune absolue les frères infirmes et ceux que leurs vertus rendaient particulièrement dignes d'égards. Et encore leurs cellules devaient-elles se trouver dans l'enceinte du monastère, *intra eadem monasterii septa*, de manière à ce que l'obéissance ne perdît sur eux aucun de ses droits².

L'usage des cellules isolées survécut à cette décision. La direction qu'elle avait imprimée finit cependant

¹ Le monastère de Saint-Mars à Royat avait cette disposition. Une grotte en était le centre. GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XIV, 719. C'est, on se le rappelle, le plan du Marmoutier primitif.

² *Concilium Venetense* can. 7. LABBE, *Sacrosancta Concilia*, t. V, 80-81. Cette mesure fut renouvelée par le concile d'Agde (506), can. 58. *Ibid.*, 527.

par prévaloir. Ce ne fut pas sans difficultés. Le concile de Tours (567) dut revenir à la charge et proscrire de nouveau ces cellules isolées où les moines, tantôt seuls, tantôt deux, vivaient loin du regard de leur abbé. Les frères devaient tous prendre leur sommeil dans un dortoir unique en la compagnie de leur supérieur ¹. Une part trop grande était laissée à l'initiative de chaque communauté, pour que cette loi, si recommandable fût-elle, trouvât partout une égale soumission. On put donc ici ou là conserver le système des logements séparés. Mais ce ne fut plus désormais qu'une exception, condamnée à disparaître.

La grandeur du dortoir était proportionnée au nombre des religieux qui composaient le monastère. On se vit peut-être, lorsqu'il était trop élevé, contraint d'en bâtir plusieurs. Il aurait fallu, en effet, des salles beaucoup trop vastes pour contenir la foule des moines et des moniales qui vivaient parfois en un même lieu. Grégoire de Tours parle de la multitude des moniales de Sainte-Croix. Il y en avait deux cents aux obsèques de sainte Radegonde ². Ce n'était pas, il est vrai, un chiffre commun à cette époque. Il semble que la plupart des communautés réunies

¹ *Concilium Turonense*, can. 15, éd. MAASSEN, p. 126.

² GREG. DE TOURS. *De gloria confessorum*, IV, 814. Des biographies rédigées à une époque postérieure, dont les indications ne peuvent par conséquent être acceptées qu'avec réserve, donnent le chiffre de religieux atteint par certains monastères. Il y en aurait eu 300 dans les monastères fondés par saint Maur (ODON, *Vita sancti Mauri*, 81-83. MABILLON, *Acta sanctorum*, sec. I, 356); 62 à Saint-Magloire, 70, à Saint-Malo, 78 seraient morts de la peste à Saint-Evroul (582) (*Vita sancti Ebrulfi*, 19, Ibid. 339); on peut juger par là du nombre qui restait.

autour des solitaires dont saint Grégoire raconte la vie, se composaient d'un petit nombre de frères ¹. Celle de saint Sénoc est la moins nombreuse de toutes ; elle comprenait trois religieux seulement ².

Même dans les monastères où la vie commune était menée de la manière la plus rigoureuse, on tolérait les exceptions légitimes. Ainsi à Sainte-Croix de Poitiers, sainte Radegonde occupait une cellule particulière. Nous ne connaissons rien du mobilier ordinaire de ces cellules et du dortoir. Sainte Radegonde avait une natte sur laquelle elle s'agenouillait pour prier ³. Les moines qui voulaient consacrer à la lecture ou à l'oraison un temps dérobé au sommeil, trouvaient moyen, en dépit de la gêne provenant du dortoir unique, de satisfaire leur pieux désir. L'embrasure d'une fenêtre leur offrait une retraite suffisante où ils pouvaient, à l'aide d'une lumière, s'occuper presque à leur aise ⁴.

Nous ne savons rien des autres édifices claustraux.

Il y avait toujours à la campagne un complément indispensable au monastère, les bâtiments destinés à l'exploitation agricole et à la conservation des denrées. C'étaient d'abord les étables destinées au bétail, puis les granges où les moines conservaient la récolte. On trouve un fenil à Saint-Symphorien d'Autun ; une légère imprudence suffit pour y allumer un incendie

¹ C'est en particulier le cas du monastère fondé *apud Brivas* dans le voisinage de Bourges. GREG. DE TOURS. *De gloria confessorum*, LXXIX p. 797.

² GREG. DE TOURS. *Liber vite Patrum*, xv. 721.

³ *Id.* *De gloria confessorum*, iv, p. 816.

⁴ PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Leobini*, II, p. 74.

qui aurait pu consumer le monastère tout entier, si l'abbé saint Germain n'avait par ses prières conjuré ce malheur ¹. Dans le cellier se trouvaient les tonneaux en bois (*tonnæ, tonnellæ, pontones*, ou encore *vasa vinaria*) et les récipients en grès, contenant la provision de vin, et ceux où l'on mettait le froment (*vasa rei frumentariae usui præparata*) ².

L'eau est de première nécessité pour toute réunion d'hommes. Les moines, quand ils n'avaient pas de source chez eux, se préoccupaient de creuser un puits ³. Il était quelquefois assez profond, celui de Saint-Thierry n'avait pas moins de cent pieds. On en protégeait l'orifice avec le plus grand soin. Pour avoir négligé cette précaution, les religieux de ce dernier monastère furent dans un réel embarras : l'eau se trouva corrompue par le cadavre d'un porc qui s'y était jeté ⁴.

Sainte Radegonde, qui faisait grand cas de la propreté, voulut avoir l'eau abondante dans son monastère. Elle fit creuser un bassin dont les parois furent maçonnées. Les moniales de Sainte-Croix y pouvaient prendre des bains toutes les fois que l'hygiène le réclamait ⁵.

Heureux les monastères bâtis à proximité d'une rivière ! Il leur était plus facile d'avoir un moulin pour moudre leur blé. Sans quoi, il fallait tourner la meule

¹ VENANCE. FORTUNAT, *Vita S. Germani*, IV, p. 12.

² BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 311-312.

³ JONAS, *Vita Johannis abb. Reomensis*, 17, éd. KRUSCH, 514.

⁴ *Vita S. Theodulfi*, 5, MABILLON, p. 328.

⁵ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 16, p. 423-428.

à force de bras. On en conservait religieusement une à Rhuys que saint Gildas aurait mise lui-même en mouvement ¹. On se voyait quelquefois réduit à user de ce système primitif auprès des rivières. N'avait pas un moulin qui voulait. Saint Senoch, très peiné à la vue de ses moines de Loches qui tournaient la meule, se proposa de créer un moulin sur les rives de l'Indre. Des pieux enfoncés par son ordre dans le lit de la rivière et une digue de pierres énormes formèrent une écluse. L'eau exhaussée par ce moyen s'engageait dans un canal qui la conduisait à la roue du moulin. Lorsque les moines commencèrent à jouir du fruit de leur travail, car tout était l'œuvre de leurs mains, un Visigoth, du nom de Silaire, voulut en faire l'acquisition. Ce moulin lui plaisait. « Donne-moi ce moulin, dit-il à l'abbé Senoch, et tu auras en échange ce que tu peux désirer. — Nous sommes pauvres, répondit le saint homme, il nous a fallu beaucoup de travail pour l'établir ; je ne puis le donner, car, sans lui, mes frères risqueraient de mourir de faim. — Si tu me le donnes de bon cœur, répliqua le barbare, je t'en aurai de la gratitude. Si au contraire tu t'obstines à me le refuser, je te l'enlèverai de force, ou je ferai construire une autre écluse dans des conditions telles que la tienne sera inutile. — Ne fais point une chose qui serait contraire à la volonté divine. Nous ne te le vendrons jamais. » Tel fut le dernier mot de Senoch. Silaire, irrité de ce refus, mit à exécution ses menaces. Une nuit, pendant l'office,

¹ *Vita S. Gildæ*, 17, MABILLON, p. 134.

le frère préposé à la garde du moulin courut avertir le saint abbé. « Levez-vous, abbé, lui dit-il, et priez Dieu avec ferveur. L'eau, qui s'en va dans le canal creusé par Silaire, empêche notre roue de tourner. » Senoch recourut, selon sa coutume, à l'oraison. Les religieux de ses monastères s'unirent à lui pour implorer le secours divin. Leur confiance en la protection du Seigneur ne fut pas vaine. Le courant de la rivière emporta toute la construction du Visigoth, si bien qu'il n'en restait plus trace ¹. Cette anecdote montre une fois de plus les difficultés avec lesquelles les moines étaient aux prises.

Le travail des religieux transformait en jardin l'espace qui entourait le monastère et ses dépendances. Là croissaient pour leur utilité et aussi pour leur agrément légumes et arbres fruitiers. Saint Mars de Royat cultivait dans le sien des oignons, des aulx, des *olera*. Il aimait à s'asseoir à l'ombre des pommiers pour prendre un repos que l'ombre et le bruissement des feuilles lui rendaient agréable ². Un mur entourait le jardin et formait l'enclos monastique ³. Les moines menaient là une existence recueillie. Le tumulte du siècle et des affaires ne venait point les y troubler. Les femmes ne pénétraient jamais dans cette enceinte. L'abbé ou le prieur qui aurait toléré leur présence encourait par ce simple fait l'excommunication ⁴. On leur interdisait

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XVIII, p. 734-735.

² *Ibid.*, XIV, 719.

³ Ce sont les *sepia monasterii* du concile de Vannes, can. 7. LABBE, V, 80-81.

⁴ *Concilium Turonense*, can. 17, éd. MAASSEN, p. 126. *Concilium Antissiodorense*, can. 26, p. 182. Cf. *Vita S. Juniani*, 14, MABILLON, p. 277. Les séculiers hommes

par conséquent l'accès des églises monastiques. Les basiliques des villes n'étaient sans doute pas soumises à ce régime sévère.

Les moines pouvaient du moins franchir cette clôture pour se rendre au lieu ou au travail que l'obéissance leur assignait. Les moniales, qui suivaient en cela les leçons données par saint Césaire d'Arles, se refusaient cette liberté. Leur vie s'écoulait derrière les murs du monastère. Elles pratiquaient ainsi une réclusion perpétuelle ¹. Les religieuses de Sainte-Croix de Poitiers furent soumises par sainte Radegonde à cette discipline rigoureuse. On ne leur permit même pas de sortir pour accompagner au lieu de la sépulture le cadavre de leur fondatrice. Elles suivirent des yeux le cortège funèbre à travers les fenêtres des tours dont leur muraille était flanquée ².

n'étaient pas admis dans l'église de Montier-Saint-Jean. MABILLON, *Annales Benedictini*, III, 22, I, 45-46.

¹ V *Concilium Aurelianense*, can. 19, p. 107.

² GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, CIV, p. 815. BAUDONVIE, 28, MABILLON, p. 316.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Recrutement et formation.

Nom des moines. — Motifs déterminants des vocations. — Miracles. — Vocation de saint Jean, de saint Yrieix. — Admission des postulants. — Enfants offerts. — Esclaves. — Mariage. — Vocations forcées. — Noviciat. — Rites de la profession. — Son caractère.

Les moines se recrutaient exclusivement dans les milieux chrétiens. Ils furent tous Gallo-Romains au début. Les Francs et les autres Barbares se joignirent à eux après leur conversion au christianisme ; mais ce ne fut guère qu'à l'état d'exception durant la meilleure partie du VI^e siècle. Les premiers formèrent donc longtemps la majorité de la population monastique. Chez les uns et chez les autres, l'aristocratie fournit un contingent très appréciable. On n'excluait pas néanmoins les hommes de condition inférieure. Rien ne permet de dire même approximativement la part qui revenait à chacune de ces classes.

L'entrée au monastère recevait un nom caractéristique : *conversio*, conversion, c'est-à-dire passage à une vie plus parfaite ¹.

¹ Le terme était d'un usage courant. On le trouve sous la plume de S. Grégoire de Tours, de Baudonivie, des hagiographes. S. Benoît et S. Grégoire le Grand lui donnent le même sens. Voir DUCANGE, *Glossarium medie et infime latinitatis* (Paris, 1842), II, 583.

On donnait aux religieux celui de *frère* ¹, et aux moniales celui de *sœur*. La réunion des membres d'une même communauté était la *congrégation* ² ou le couvent.

La volonté de fuir le monde pour chercher l'union avec Dieu se trouve à la base de toute vocation monastique. Un attrait intime et personnel suffit quelquefois pour la déterminer. Mais il faut d'ordinaire une circonstance extérieure qui provoque cet attrait, le seconde et l'oriente vers un but précis. La rencontre fortuite d'un moine et des relations avec lui déterminent souvent une émigration dans la solitude ou le cloître ³. Tel fut le cas de saint Lubin. Le jeune Brachion, attaché au service de Sigivald, noble Arverne, avait vu de ses yeux l'étonnante bonté du solitaire Emilien, qui sauvait un sanglier, chassé par la meute de son maître. « Mon fils, tu es élégamment vêtu, lui dit le saint ermite, mais tu es engagé dans une voie plus périlleuse que salutaire. Abandonne, je t'en prie, un maître de la terre pour suivre le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui gouverne tout à son gré ; tout est soumis à son empire ; c'est lui qui donne à cet animal sa férocité ; ne t'enorgueillis point de la puissance de ton maître. Ce n'est rien. »

Il appuya son exhortation sur l'autorité de l'Écriture. Le langage du vieillard, la douceur du sanglier en sa présence, produisirent une vive impression sur

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, XII, XVIII, p. 36, 37. C'était un usage de la primitive Église.

² BAUDONIVIE, *ibid.* Saint Benoît l'emploie dans le même sens.

³ PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Leobini*, I, p. 33.

l'âme du jeune chasseur. La grandeur morale sur-humaine d'Emilien le fascinait. Il prit dès lors souvent le chemin de sa retraite, pour lui demander comment il pourrait se mettre lui-même au service de Dieu. La crainte de son maître l'empêchait seule de suivre l'attrait qui le sollicitait avec une force irrésistible. Ces retards ne firent qu'exciter sa ferveur. Il se levait deux ou trois fois la nuit pour prier. Comme on ne s'était pas donné la peine de l'instruire, ce pauvre ignorant, tout honteux de ne savoir que dire au Seigneur, voulut apprendre les lettres. Il transcrivit sur un livre celles qui étaient gravées autour des images saintes vénérées dans l'oratoire de Sigivald. Lorsque ce dernier recevait la visite de quelques clercs ou abbés, Brachion en profitait pour leur demander le nom de chaque lettre. Dieu, prenant sa bonne volonté en considération, lui donna pour apprendre à lire et à écrire une facilité extraordinaire. Il attendit ainsi que la mort de Sigivald lui laissât la liberté de suivre sa vocation. Un nouvel obstacle se dressa alors devant lui. Son frère voulait qu'il se mariât. Furieux de sa détermination, il essaya de le mettre à mort. Brachion finit par triompher¹.

Grégoire de Tours signale à diverses reprises des conversions monastiques venues après une guérison miraculeuse, soit devant les reliques d'un thaumaturge, soit en présence d'un saint moine. C'est un aveugle originaire d'Avranches, qui, après avoir retrouvé l'usage de la vue dans la basilique de saint

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XII, p. 712-713.

Martin, embrassa la vie religieuse à Tours ¹. Un serviteur de l'église de Tours se fit moine à Saint-Mesme de Chinon, où il avait été miraculeusement guéri ². Un commensal de Gunthaire, fils du roi Clotaire, nommé Gundulfe, qui était gravement estropié, fit vœu d'embrasser la vie monastique auprès du tombeau de saint Martin, s'il retrouvait la santé. Un miracle le mit à même de tenir sa parole ³. Saint Fortunat raconte la vocation de deux jeunes filles, guéries par saint Germain. L'une d'elles vécut à Sainte-Croix de Poitiers, où il put la connaître ⁴. Saint Germain d'Auxerre avait déterminé l'entrée au monastère d'un païen en lui rendant la santé ⁵.

Les Barbares surtout furent impressionnés par ces manifestations extraordinaires de la puissance des saints. Rien n'était plus propre à les pousser vers la vie monastique. L'aventure et la vocation du soldat lombard qui sentit son bras paralysé au moment où il se disposait à tuer le reclus Hospitius, sont narrées par Grégoire de Tours ⁶. Cet historien apprit d'un autre moine originaire du même pays les circonstances qui amenèrent sa conversion. Il s'agit de saint Valfroy, le stylite de Carignan. » J'étais enfant, lui dit-il,

¹ GRÉG. DE TOURS, *De virtutibus S. Martini*, III, 19 p. 637.

² *De gloria confessorum*, XXII, 762. Grégoire cite d'autres exemples, *De virtutibus S. Martini*, II, 4, p. 611 ; *De gloria Martyrum*, LXXVI, p. 539.

³ *De virtutibus S. Martini*, III, 15, p. 636.

⁴ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Germani*, XXVI, XXXIII, 19. La vie de saint Evroul parle d'un homme guéri par lui, qui, devenu moine, fut le jardinier du monastère. *Vita S. Ebrulfi*, 22. MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 340.

⁵ CONSTANCE, *Vita S. Germani*, IV, *Acta Sanctorum Julii*, VII, 221.

⁶ *Historia Francorum*, VI, 6, 250-251.

lorsque le nom de saint Martin frappa mes oreilles pour la première fois. Quel était ce saint ? Était-il martyr ou confesseur ? Quelles grandes actions avait-il accomplies ? Quel pays avait l'honneur de posséder ses reliques ? J'ignorais tout cela. Néanmoins, pour honorer sa mémoire, je célébrais tout jeune des veilles nocturnes, et je distribuais aux pauvres les pièces de monnaie que j'avais en ma possession. Lorsque j'eus grandi, j'appris les lettres ; il m'arriva de savoir écrire avant de connaître l'alphabet. Dans la suite, j'allai auprès d'Yrieix, qui compléta mon instruction. Il m'emmena au tombeau de saint Martin : avant de quitter Tours, il mit de la poussière du sépulcre dans un reliquaire, qu'il suspendit à mon cou. De retour à son monastère, l'abbé déposa le reliquaire dans son oratoire. Mais la poussière s'était tellement accrue, qu'elle débordait de tous côtés. La constatation de ce prodige me fit placer toute ma confiance en saint Martin. » C'est alors que Valfroy s'en alla mener dans la région de Trèves la vie extraordinaire dont Grégoire fut le témoin et le confident ¹.

Ces exemples ne peuvent toutefois donner une idée juste de la manière dont s'effectua le recrutement monastique. La *conversio* était d'ordinaire beaucoup plus simple. Voici comment Jonas raconte celle de Jean, abbé de Réome. Il appartenait par la naissance à une famille aristocratique des environs de Tonnerre. La pensée de se consacrer au service du Seigneur le saisit à l'âge de vingt ans. Il commença par la

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, VIII, 15, p. 334.

suivre de son mieux en menant la vie ascétique dans la maison paternelle. Quelque temps après, la fête de saint Jean-Baptiste l'ayant attiré à l'église, il y entendit le texte de l'Evangile où est narré le séjour du Précurseur dans le désert. Ce fut pour le jeune homme une première invitation à fuir le monde. Il la ressentit de nouveau un peu plus tard en entendant, toujours à l'église, le récit de la vocation des fils de Zébédée. C'est alors que Jean résolut de se retirer au fond des bois pour vivre seul avec Dieu¹. On dirait la conversion de saint Antoine.

Celle de saint Yrieix n'est pas moins intéressante. Il avait passé ses premières années à la cour du roi Théodebert. L'évêque Nicetius l'attira auprès de lui dans sa ville de Trèves. Lorsqu'il eut appris la mort de son père et de son frère, Yrieix revint à Limoges, son pays natal, consoler sa mère Pélagie. Son désir unique était de servir Dieu. Abandonnant à sa mère la gestion de leur fortune, il se réserva d'employer ses revenus à la construction des églises. Il en fit bâtir plusieurs, où furent par ses soins déposées les reliques des saints de Dieu. Il fonda un monastère pour y vivre avec des membres de sa famille, devenus moines eux aussi. Pélagie pourvoyait à leurs besoins, fournissant à chacun sa nourriture et ses habits².

Tous les parents ne secondaient pas avec la même

¹ JONAS, *Vita S. Johannis Reomensis*, I, 2, p. 507. et éd. KRUSCH, *ad usum scholarum*, 328-329.

² *Historia Francorum*, X, 29, p. 441.

piété la vocation de leurs fils. Il y en eut qui leur opposaient une résistance invincible. C'est une attitude semblable de la part des siens qui inspira à la vierge Pappula une détermination étrange. Ne voulant pas sacrifier sa vocation religieuse, elle résolut de la suivre au prix des plus lourds sacrifices. Pour mieux se cacher, elle se coupa les cheveux, revêtit un costume d'homme et se présenta ainsi à Tours dans un monastère, où on la reçut sans défiance. Sous son déguisement, Pappula vécut de la manière la plus édifiante, à tel point que les moines, après la mort de l'abbé, portèrent sur elle leurs suffrages. Le sentiment de sa condition l'obligeait de décliner cet honneur. Elle mena cette vie cachée durant l'espace de trente ans, et nul ne soupçonna la réalité. Ses confrères apprirent la vérité de sa bouche trois jours avant sa mort ¹.

L'arrivée d'un candidat était accueillie comme une bénédiction du ciel. Les abbés ne témoignaient pas cependant un empressement excessif, qui les eût exposés à recevoir des incapables ou même des indignes. Il fallait user d'une grande prudence. La scène suivante, qui est empruntée à l'*Historia Francorum*, laisse entrevoir la manière dont les choses se passaient ordinairement. Un jeune homme se présente à la porte d'un monastère et sollicite son admission. L'abbé lui objecte la rigueur de l'observance et sa crainte qu'il ne puisse la porter. L'énergie avec laquelle le

¹ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, XVI, 756-757.

postulant promet de tout observer dissipe les inquiétudes, et on fait droit à sa demande ¹.

Si le postulant paraît trop jeune, il faut d'abord solliciter le consentement paternel. C'est pour ce motif que l'abbé de Cournon refuse d'admettre sur-le-champ Gal, fils de Georges, sénateur de Clermont. Après avoir obtenu le nom de sa famille, il lui dit : « Votre désir est louable, mon enfant ; mais l'autorisation de votre père est nécessaire. Je vous donnerai satisfaction, s'il y consent. » L'abbé informa Georges de ce qui se passait et lui demanda ses instructions. Homme de grande foi, le sénateur répondit simplement : « C'est mon fils aîné ; je voulais le marier. Mais, puisque le Seigneur daigne le prendre à son service, que sa volonté soit faite plutôt que la mienne. Faites ce que l'enfant vous demande sous l'inspiration de Dieu ². »

Les parents prenaient quelquefois l'initiative d'engager eux-mêmes leurs enfants par la vie monastique. Saint Nicet fut offert de la sorte à un vénérable abbé, qui se chargea de sa formation religieuse, et il lui succéda dans le gouvernement de son monastère avant de monter sur le siège épiscopal de Trèves ³. Le cinquième concile d'Orléans fait allusion à cet usage, pour les jeunes filles du moins ⁴. La *soror infantula*

¹ *Historia Francorum*, IV, 34, p. 169.

² *Liber vitæ Patrum*, VI, 680-681.

³ *Ibid.*, XVII, 728. Grégoire de Tours parle ailleurs d'une mère qui offrit son fils unique au monastère d'Agaune. *De gloria Martyrum*, LXXV, p. 538.

⁴ V *Concilium Aurelianense*, can. 19, éd. MAASSEN, p. 107. *Quæcumque etiam puellæ seu propria voluntate monasterium expetunt seu a parentibus afferuntur, etc.*

dont la présence est signalée à Sainte-Croix de Poitiers, avait sans nul doute été offerte par sa famille ¹.

Les maîtres, qui avaient sur leurs esclaves les mêmes droits que le père sur ses enfants, n'hésitaient pas, le cas échéant, à les consacrer à la vie religieuse. On se souvient du serviteur de l'église de Tours ainsi voué à Saint-Mesme de Chinon. Une jeune fille eut le même sort. Le texte de Grégoire ne permet aucun doute ; il s'agit bien de la vie monastique ². Un prêtre tourangeau fit de son serviteur, nommé Véran, un moine de Saint-Martin, pour remercier le thaumaturge, qui le lui avait guéri ³. Saint Yrieix forma sa communauté naissante avec ses serviteurs devenus moines par sa volonté ⁴. Saint Falle racheta des captifs dont il fit des religieux ⁵. Parmi ces hommes de basse extraction, il y en eut à qui leur science et leur vertu concilièrent une estime générale. Saint Grégoire de Tours en cite un, ancien esclave du patrice Aurélien, qui gouverna un monastère ⁶.

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, xxxviii, p. 48.

² GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, xxii, p. 762. Ad nos vero cum horum notitia devenisset, puerum humiliatis capillis huic monasterio cessimus ; puellam vero mutata veste coetui sanctimonialium conjungi præcepimus ad serviendum Deo.

³ *De virtutibus S. Martini*, II, 4, p. 611. Jussit eum ad pedes beati antistitis deportari, promittens votum et dicens : Si eum reddideris sanitati, piissime domne Martine, in illa die absolutus a mei servitii vinculo, humiliatis capillis tuo servitio delegetur... Qui, tonsurato capite, accepta libertate, beati Domni usibus nunc deservit.

⁴ Ex familia propria tonsuratos instituit monachos. *Historia Francorum*, X, 29, p. 441.

⁵ *Vita S. Fidoli abbatis Trecentis*, éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, III, 429.

⁶ *De gloria Martyrum*, lxxvi, 39, Qui in tantum fidei merito roboratus est, ut deinceps, humiliatis capillis, abbatis sortitus ordinem monasterio uni præponeretur.

Saint Pourçain, dont il raconte la vie, fut l'esclave d'un barbare fixé en Auvergne. Il fréquentait souvent un monastère. Son désir d'embrasser la vie religieuse déplaisait souverainement à son maître. Une circonstance providentielle lui permit de fléchir sa volonté. Pendant que le barbare ramenait un jour Pourçain du monastère, où il était allé le chercher, il devint subitement aveugle. Dans son impatience de recouvrer la vue, il le ramena bien vite à l'abbé, en le suppliant de lui obtenir une prompte guérison ¹.

Le mariage ne constituait pas alors un obstacle insurmontable à qui voulait embrasser la vie monastique. Une femme aveugle, originaire du Vermandois et nommée Gunthedrude, avait obtenu, après des prières instantes, l'usage d'un œil. Sans s'occuper de son mari et de ses enfants, elle se fit religieuse, *Deo inspirante*, déclare saint Grégoire de Tours, qui trouve la chose naturelle ². Sainte Monégonde attendit la mort de ses deux filles pour quitter son époux et se retirer dans un monastère ³. Le jeune Venant, moine à Tours sous la direction d'un abbé Silvin, avait été lui aussi marié ⁴. La vocation de l'Arverne Léobard est, à ce point de vue, très curieuse. Ses parents l'avaient marié malgré lui. « Il avait passé l'anneau au doigt de son épouse, il lui donna le baiser nuptial, et suivant la coutume, il lui offrit la chaus-

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, v, p. 678.

² *De virtutibus S. Martini*, II, 9, p. 612.

³ *Liber vite Patrum*, XIX, 736.

⁴ *Ibid.*, XVI, 728, Saint Evroul et saint Thierry firent mieux : ils déterminèrent leurs épouses à embrasser de leur côté la vie monastique. *Vita S. Ebrulfi*, 3-7. MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 336. *Vita S. Theodorici*, 4-6, *ibid.*, p. 546.

sure et célébra la fête des épousailles. » Son père et sa mère vinrent à mourir. Après les jours de deuil, Léobard se rendit chez son jeune frère, portant avec lui les dons reçus jadis à l'occasion de son mariage. Celui-ci, étant pris de vin, ne le reconnut pas. Il dut passer la nuit dans une étable. Dans ce refuge, le désir d'abandonner le monde le remua profondément. Il prit le chemin de Tours et, après un pèlerinage au tombeau de saint Martin, il se retira à Marmoutier ¹. »

L'histoire de sainte Radegonde et de sa fuite est trop connue pour qu'il y ait à en parler ².

Des moines assez nombreux ne se préoccupaient guère de mettre une grande distance entre eux et leur pays natal. D'autres au contraire s'éloignaient le plus possible. Chacun suivait en cela son inspiration personnelle. Les uns étaient attirés par la vertu d'un abbé ; les autres, par le souvenir d'un saint et le désir de l'honorer dans le monastère qui conservait ses reliques ou portait son nom. Il y a d'autres sentiments qui les déterminaient à préférer un lieu à un autre. Mais ils échappent aux investigations de l'historien. Dans tous les cas, le désir de se conformer à la volonté divine les guidait dans leurs démarches. Cette volonté n'était pas toujours facile à connaître. Saint Patrocle, que la vie érémitique sollicitait, ne savait trop quelle détermination prendre. Pour en finir avec cette incertitude, il déposa sur l'autel des lettres où étaient écrites les diverses solutions possibles, et il passa trois jours et trois

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, xx, 741-742.

² VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, xii, p. 41.

nuits en prière, attendant que Dieu répondît à sa demande. La lettre sur laquelle il mit alors la main lui désigna la vie érémitique ¹.

C'est le moment de signaler les vocations dues à un motif politique. Cet abus devait prendre dans la suite un développement fâcheux. Les princes désireux d'éloigner pour toujours un personnage gênant trouvaient naturel d'en faire un moine. Par le fait, ce prisonnier d'un nouveau genre était astreint à toutes les obligations de la vie religieuse.

Le roi Chilpéric I enferma de la sorte son fils Mérovech au monastère de Saint-Calais (576), après lui avoir fait couper la chevelure et conférer l'ordination sacerdotale. Entré par force, il sortit par fraude, grâce à la complicité de Gontran Boso ².

En 562, le roi Gontran avait envoyé au monastère de Sainte-Césarie d'Arles Théodogilde, veuve de Charibert. Le séjour et la vie du cloître, où on lui imposait la pratique des veilles et des jeûnes, lui furent extrêmement pénibles. Elle tenta de s'évader, avec le concours d'un Visigoth à qui elle promettait sa main. Il fallut recourir à la force pour l'empêcher d'exécuter son projet ³. Les évêques usaient du même moyen. C'est ainsi que Félix de Nantes enferma dans un monastère de Bazas sa nièce, coupable d'avoir épousé malgré lui

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, IX, 703.

² *Historia Francorum*, V, 14, p. 201.

³ *Ibid.*, IV, 26, p. 163. On peut encore citer deux exemples antérieurs, saint Cloud et saint Sigismond. MABILLON, *Annales Benedictini*, III, 40, I, 76. Vers le même temps, Eboric, roi des Suèves, eut en Espagne un sort analogue. Le premier exemple de ce genre connu en Occident est celui du tyran Constantin.

un certain Pappolen. Ce dernier la fit sortir après le mort de l'oncle ombrageux (582) ¹.

L'aspirant à la vie religieuse subissait-il une épreuve avant son admission ? Quelles en étaient la nature et la durée ? On ne saurait trop le dire. Grégoire de Tours et les hagiographes sont très pauvres de renseignements sur ce sujet. Le cinquième concile d'Orléans (549) parle d'un noviciat pour les moniales, qui se faisait en habit séculier. Il durait une année dans les monastères qui avaient la clôture rigoureuse de saint Césaire, et trois ailleurs. ². Ce n'était cependant pas une loi générale. Les communautés d'hommes principalement jouissaient d'une grande liberté.

Des rites extérieurs, les mêmes un peu partout, accompagnaient l'acte par lequel le moine contractait ses engagements. Ils se composaient de trois éléments : l'abandon du costume séculier, la réception de l'habit monastique et la coupe des cheveux ou tonsure. La coupe des cheveux était pour les Francs une humiliation profonde et un sacrifice pénible. Grégoire de Tours la nomme quelque part l'humiliation de la chevelure, *humiliatis capillis*. Il ne pouvait mieux exprimer le sentiment qu'on s'en faisait alors ³. L'abbé qui

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, VI, 16, p. 259.

² *Ibid.*, V *Concilium Aurelianense*, can. 19, p. 107. Annum in ipsa qua intraverint veste permaneant. In his vero monasteriis, ubi non perpetuo tenentur inclusæ, triennium in ea qua intraverint veste permaneant et postmodum secundum statuta monasterii ipsius, in quo elegerunt permanere, vestimenta religionis accipiant.

³ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Martyrum*, LXXVI, p. 539. *Liber vite Patrum*, XVI, 725. *De virtutibus S. Martini*, II, 4, 9, L, III, 15, p. 611, 619, 636. Et *passim* dans l'ensemble de ses œuvres. V *Concilium Aurelianense*, can. 19, p. 103.

Les moines ne portaient pas les cheveux et la barbe absolument ras : Ils les coupaient seulement de temps à autre, probablement avec les ciseaux, sans se servir

admettait un moine lui coupait les cheveux. Ceux qui embrassaient directement la vie érémitique sans recourir à un autre solitaire s'en acquittaient eux-mêmes. Sainte Radegonde, devant les hésitations de saint Médard, prit les ciseaux et se débarrassa de sa chevelure. Cela se passait dans l'église en présence de l'autel.

Le moine renonçait par sa profession à tout ce qu'il possédait. Sainte Radegonde donna ses habits royaux et ses bijoux aux églises et aux monastères ¹. Ses biens furent attribués à Sainte-Croix ; ceux de ses filles spirituelles reçurent la même destination. Des actes authentiques en faisaient foi ². Les abbés fondateurs pouvaient conserver quelque temps la propriété de leur fortune. Ils prenaient leurs mesures pour la transmettre avant de mourir à leur communauté. Le testament de saint Yrieix en est la preuve ³. Le moine

de rasoir (GRÉGOIRE, *Liber vite Patrum*, xx, 743). S. Evroul se les faisait couper trois fois l'an (*Vita S. Ebrulfi*, xx, MABILLON, sec. I, 339). Les cheveux des moniales étaient assez longs pour être saisis avec la main (*Historia Francorum*, x, 15, 16, p. 424-429). Le *cucullum* ou coule, vêtement à capuchon, était usité parmi les moines (*Vita S. Germani Autissiod.* *Acta Sanctorum Julii*, vii, 215. GRÉGOIRE, *Vita Patrum*, xvii, 331). Le cilice ou vêtement en poils de chameau fut un instrument de pénitence dont usèrent quelques saints. Les instruments de supplice ascétiques ne furent pas inconnus dans les monastères de cette époque. Sainte Radegonde se chargeait en carême d'anneaux et de chaînes de fer. Elle se brûlait avec une croix rougie au feu (VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, xxvi, p. 45). Senoch portait une chaîne aux pieds et aux mains (*Liber vite Patrum*, xv, 721). Le reclus arverne Lupicin se chargeait d'une lourde pierre durant la psalmodie (*ibid.*, xiii, 715).

¹ BAUDONIVIE, 4. MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 310.

² *Historia Francorum*, ix, 42, p. 401. Cuique (monasterio) formam apostolicam observantes, tam ego quam sorores de substantia terrena quæ possidere videbamus, factis cartis, tradidimus, ... nihil proprium reservantes.

³ *Ibid.*, x, 29, p. 441-442.

ne pouvait plus reprendre ce qu'il avait une fois donné. Le droit lui interdisait ensuite de posséder rien en propre. Ce qu'il pouvait acquérir d'une façon ou de l'autre appartenait à son monastère ¹.

La profession monastique était de sa nature irrévocable. Des autorités nombreuses l'attestent ². Le religieux qui s'oubliait au point d'abandonner ses engagements pour prendre femme devait être ramené de force. Le concile de Tours prononça l'excommunication contre le juge qui refuserait de prêter main forte à l'abbé pour cela. Le coupable subissait au monastère un châtiment rigoureux ³.

¹ *Concilium Aurelianense* (511), can. 19, p. 7. Quod si quis... peculiare aliquid habere præsumpserit, omnia quæ adquisierit ab abbatibus auferantur secundum regulam monasterio profutura.

² *Concilia Aurelian.* (511), can. 21 ; (538), can. 19 ; (549), can. 19. *Concilium Turonense*, can. 21, éd. MAASSEN, p. 7, 63, 79, 107, 128-130. S. GRÉG. LE GRAND, *Epistola ad Virgilium Arelat. et Syagrium Augustodunensem* (599), JAFFÉ, n. 1753.

³ *Concilium Turonense* (567), can. 16, p. 126. Si qui in monasterio conversi sunt aut converti voluerint, nullatenus exinde habeant licentiam evagandi nec, quod absit, ullus eorum conjugem ducere aut extraneorum mulierum familiaritatem.... Quod... si uxorem duxerit, excommunicetur et de uxoris malæ societatis consortio etiam judicis auxilio separetur. Quod si judex ad hoc solatium dare noluerit, excommunicetur. Voir *Concil. Aurelianense* (511), 21. p. 7.

CHAPITRE SIXIÈME

Ermites et reclus.

Les ermites et la solitude. — Reclus. — Reclus auprès des monastère. —
Recluses à Sainte-Croix. — Rites de la réclusion.

Les moines du VI^e siècle n'ont rien écrit sur les avantages ou les inconvénients de la vie érémitique. Hommes pratiques avant tout, ils se bornèrent à expérimenter les uns et les autres. La solitude trouva parmi eux des partisans et des admirateurs. Ils peuvent être classés en deux catégories : ceux qui furent tout d'abord ermites, et ceux qui débutèrent par la vie cénobitique. Les premiers, nombreux à l'origine, devinrent le centre autour duquel se réunirent les chrétiens épris de la vie religieuse. Ils jouèrent un grand rôle dans la formation et le développement du monachisme. La plupart s'accommodèrent volontiers de cette action. Solitaires au début parce qu'ils étaient seuls dans une contrée à vouloir embrasser la vie monastique, ils furent par goût et par vertu les modèles et les pères des cénobites. Des monastères florissants grandirent auprès de leurs cellules. Inutile d'en dresser une nouvelle liste ¹.

¹ Voir plus haut p. 144. etc. Cette liste pourrait être considérablement allongée. Par la force des choses, cette formation des monastères autour de la cellule des ermites se fera de plus en plus rare. Cette méthode, qui s'impose à l'origine, perd avec le
¹ mps sa raison d'être.

Tous n'éprouvèrent pas le besoin de chercher une retraite au fond des bois. Saint Mars, entre autres, se fixa dans le voisinage de Clermont. Les rochers des collines de Royat lui offrirent un abri. Il se creusa avec le pic une grotte assez vaste pour le contenir. Son siège et son lit étaient taillés dans le roc. Le solitaire jugea inutile de couvrir, même de paille, la pierre nue ¹.

La solitude conservait les préférences d'un certain nombre d'ermites. Elle présentait assez de charmes pour arracher des cénobites à la société de leurs frères. Saint Généroux, abbé d'Ansion, perdit deux moines, qui jouissaient de son affection et de sa confiance. Pair et Scubilion, son ami, l'avaient abandonné sans lui dire le lieu de leur retraite ; avec un psautier pour toute fortune, ils allèrent chercher dans le diocèse de Coutances un îlot solitaire, où nul, pensaient-ils, n'irait les retrouver. Leur départ affligea l'abbé Généroux. Il comptait cependant les voir un jour revenir à lui. Cette espérance le consolait. Mais trois ans passèrent, et ni Pair ni Scubilion ne revenaient. L'abbé se mit à leur recherche. Ayant découvert leur retraite, il détermina ce dernier à le suivre. L'affection de l'abbé et les avantages de la vie commune ne purent effacer de son cœur le souvenir de Pair et la pensée de le rejoindre. Il finit par obtenir la permission désirée. Par la suite la solitude de ces deux ermites devint féconde ².

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum* XIV. 718.

² VEN. FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, IV. IX. X. 35-36.

Si l'existence des ermites offre au VI^e siècle peu de particularités, celle des reclus est par contre très intéressante. Ils sont nombreux, et la manière dont ils envisagent et pratiquent la réclusion varie avec les lieux et les individus. Ainsi saint Pair, qui voulut unir la vie de reclus et celle d'ermite, avait pour principe de ne jamais se montrer à personne. Son zèle pour l'observance régulière l'obligeait de visiter les monastères fondés par lui ; le voyage ne lui faisait point modifier ses habitudes : il montait alors sur un chariot fermé de toutes parts ¹. Il y en eut qui trouvèrent moyen d'exercer un apostolat très actif malgré leur clôture. Sindulfe, reclus dans le diocèse de Reims, évangélisait les chrétiens qui le venaient voir ². Quelques-uns parmi eux étaient prêtres ; Désiré, reclus de Gourdon, au diocèse de Chalon, qui était de ce nombre, ne se renfermait pas au point de ne jamais admettre personne dans sa cellule. Comme beaucoup d'autres, Grégoire de Tours put y entrer ³. Le reclus tourangeau Senoch, prêtre lui aussi, n'observait pas une clôture continuelle. Il cédait quelquefois à la tentation de sortir. Il alla même visiter sa famille et, dans une autre circonstance, il fit le voyage de Tours afin d'assister à l'entrée de l'évêque Grégoire. Celui-ci, qui le soupçonnait avec raison d'avoir obéi à un sentiment d'amour-propre, lui adressa une réprimande sévère. Senoch reconnut sa faute, et promit de s'enfer-

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, IX, XIV, 33-36.

² *Vita S. Sindulfi*, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 351-352.

³ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXXV, p. 802.

mer si bien que personne ne pût désormais le voir. Le pontife, trouvant excessive cette résolution, lui conseilla d'observer seulement cette clôture rigoureuse pendant le carême, et de la fête de saint Martin à Noël. Le pieux solitaire habitait un réduit formé par de vieilles murailles, où il priait sans cesse le jour et la nuit. Cela ne l'empêchait point de gouverner une communauté ¹.

Ce n'est pas le seul reclus auquel Grégoire de Tours s'intéressait. Il en aima et connut plusieurs, entre autres son compatriote Léobard, qui occupait à Marmoutier une grotte, où avait précédemment vécu un certain Alaric. Comme il trouvait son gîte trop exigü, Léobard se mit à creuser le roc plus avant ; ce travail, qui dura une grande partie de sa vie, était le seul exercice physique auquel il pût se livrer pour dominer des tentations troublantes. La psalmodie, l'oraison, la lecture, la copie des manuscrits, remplissaient le reste de ses journées. Il aurait voulu changer de demeure. Mais Grégoire, son confident et son ami, l'en détourna. Un serviteur préparait ses aliments ; la rigueur de son jeûne rendait facile cette besogne. Dieu lui fit, après vingt ans de réclusion, le don des miracles. Il creusa, sur ses vieux jours, dans le roc de sa cellule, un tombeau où son cadavre fut déposé ².

Il y avait à Chinon un reclus, nommé Jean, qui mérita l'estime et la confiance de sainte Radegonde. La pieuse reine lui fit demander par sa compagne

¹ *Liber vite Patrum*, xv, 721-722. *Historia Francorum*, v, 7, p. 199.

² *Liber vite Patrum*, xx, 744.

Fredevigie un cilice et la grâce de ses prières ¹. Saint Patrocle, qui était prêtre, mena quelque temps ce genre de vie dans le diocèse de Bourges ².

La réclusion fut très en honneur parmi les Arvernes. Saint Salvi ou Sauve commença de la mener, lorsqu'il fut élu abbé de son monastère. Le sentiment de sa responsabilité le jetait dans l'épouvante. Pour échapper à cette charge, il se cacha dans une cellule avec la résolution de ne plus en sortir vivant. Mais l'abstinence excessive qu'il pratiquait épuisa tellement ses forces que sa vie fut en danger. On le crut mort un instant. Ses frères le sortirent de sa cellule. Or bientôt celui qu'ils craignaient d'avoir perdu reprit connaissance ; sa fatigue extrême lui avait occasionné une syncope. On dut le laisser entrer de nouveau dans son sépulcre ; c'est bien le nom qui convenait à son réduit. Il en sortit une dernière fois longtemps après, pour aller prendre en main le gouvernement de l'église d'Albi (574) ³.

Comme Salvi, Protais, reclus arverne, avait sa cellule dans l'enceinte d'un monastère. Les religieux au milieu desquels il vivait pourvoyaient à ses besoins, ce qui simplifiait beaucoup son existence. Il n'en fut pas ainsi de Caluppa et de Lupicin. Ce dernier trouva moyen de bâtir dans les ruines d'une maison une cellule assez grande pour lui permettre de se promener. Personne n'en franchissait la porte, soigneusement

¹ BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, 4, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 310.

² *Historia Francorum*, V, 10, p. 199.

³ *Ibid.* VII, 1, p. 289-292.

close. Un canal conduisait à l'intérieur l'eau d'une source voisine, et une fenêtre le mettait en communication avec le dehors. Comme Senoch, il avait un serviteur qui lui préparait sa nourriture. Sa vie était extrêmement austère. Celle des autres reclus ne l'était pas moins. Avant sa mort Lupicin fit ouvrir sa porte, afin que les moines du voisinage pussent l'assister à ses derniers moments ¹. Caluppa vivait au monastère de Méallet, lorsqu'il résolut de se séparer absolument de la société humaine. Une caverne, élevée de cinquante pieds au-dessus du sol, par conséquent inaccessible sans le secours d'une échelle, lui parut établir entre sa personne et le monde une barrière suffisante. Sa grotte ne lui donnant pas assez d'espace, il l'agrandit et creusa dans le roc un oratoire. Comme l'eau manquait, il obtint par ses prières qu'une source jaillît et remplît un bassin préparé à cet effet. Les gens du pays, qui le tenaient en grande estime, lui portaient des aliments en échange de ses prières, qui leur inspiraient une pleine confiance. Caluppa ne se montrait à eux que par une ouverture lui servant de fenêtre. La prière et la lecture partageaient ses journées. Les moines de Méallet ne l'avaient pas abandonné ; ils se chargeaient de pourvoir à ses besoins. Saint Avit de Clermont, qui le visita dans sa caverne, lui conféra le sacerdoce pour honorer sa vertu ; Grégoire de Tours, qui accompagnait le pontife, fut témoin de son ordination. Le saint homme mourut en 576 ².

¹ *Historia Francorum*, XIII, p 716.

² *Ibid.*, XI, 709-711.

La ville d'Angoulême eut un reclus à qui ses miracles valurent une grande célébrité. Il se nommait Cybard (*Eparchius*). Sa sainteté attira près de sa cellule des disciples qui formaient une communauté. Il put la gouverner malgré sa réclusion. Après quarante-quatre ans de séparation, il sortit pour la première fois sur les épaules de ceux qui le portaient au tombeau (574) ¹. Il y eut dans le diocèse de Limoges un reclus du nom de Junien ². Son homonyme du pays de Poitiers vécut assez longtemps enfermé à Chaulnay ³. Comme lui, saint Maixent réussit à gouverner tout un monastère du fond d'un récluse. Ses moines, effrayés par la présence de l'armée franque, le conjuraient de sortir. Ils durent ouvrir sa porte malgré lui et l'arracher à sa retraite, pour qu'il les protégeât ⁴.

Ce genre de vie dépasse ordinairement les forces de la femme. Aussi trouve-t-on peu de recluses isolées. La plus célèbre est sainte Geneviève. Pour se mieux préparer à la fête de Pâques, elle entra dans une cellule le jour de l'Épiphanie et n'en sortait que le jeudi saint ⁵. Monégonde, noble Chartraine, s'enferma, après la mort de ses filles, dans une maisonnette entourée d'un jardin. Une fenêtre la mettait en communication avec le dehors. Les honneurs que lui attira cette existence troublèrent son humilité. Elle quitta Chartres pour aller à Tours continuer ce genre de vie près du tombeau

¹ *Historia Francorum*, VI, 253-254.

² *De gloria Confessorum*, CI, p. 812.

³ *Vita S. Juniani*, 1-3, MABILLON. *Acta Sanctorum*, sec. I, 292-294.

⁴ *Historia Francorum*, II, 37, p. 100-101.

⁵ *Vita Genovefæ*, XXIV, éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, III, 229.

de saint Martin. La mort ne termina point sa réclusion, puisque sa cellule lui fournit un sépulcre ¹.

Les moniales de Sainte-Croix de Poitiers observaient toutes une rigoureuse clôture. Sainte Radegonde voulut faire davantage. La réclusion entraînait dans son programme de pénitence quadragésimale. Aucun motif n'était capable alors de l'arracher à sa cellule. Une religieuse mourut pendant ce temps. Comme les cris des sœurs éveillaient ses craintes, elle agita la sonnette qui lui servait à appeler ses filles autour d'elle. Lorsqu'on l'eut informée du malheur survenu, elle se fit apporter le cadavre de la défunte, pour lui rendre la vie après sept heures de prière ². Une moniale, stimulée par l'exemple de la sainte reine, manifesta le désir d'une réclusion complète. Grégoire de Tours raconte la manière dont on procéda. C'est la première apparition des rites usités au moyen âge pour introduire le reclus dans sa demeure. Les confrères de saint Salvi lui avaient fait leurs adieux au moment où il allait franchir le seuil de son réclusoir. On fit plus et mieux à Poitiers.

La moniale commença par solliciter la faveur de la réclusion, qui lui fut accordée. Au jour fixé, toutes les religieuses, un cierge à la main, se réunirent et, en chantant des psaumes, accompagnèrent la sœur, que sainte Radegonde conduisait devant sa cellule. Après les avoir toutes embrassées, elle pénétra dans sa

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XIX, 736-739.

² VEN. FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, XXII, XXXVII, p. 44, 48. Saint Fortunat a composé trois poésies au sujet de cette réclusion. *Carmina*, VIII, IX, X, p. 195.

demeure, dont la porte fut sur-le-champ murée. Grégoire de Tours, qui la vit, déclare qu'elle passait tout son temps à prier et à lire ¹.

Malheur à qui embrassait cette existence austère avec une imagination ardente et un esprit déséquilibré. On en fit à Sainte-Croix même l'expérience douloureuse ². Grégoire de Tours raconte la mésaventure d'un pauvre prêtre breton, nommé Winnoc. Sa réclusion fut d'abord très édifiante. Mais il finit par s'adonner à la boisson et tomba dans une folie furieuse. On dut l'enchaîner. Un jeune homme de Bordeaux, qui s'était enfermé dans une crypte, mena une vie exemplaire et mortifiée, jusqu'au jour où il devint fou lui aussi ³.

L'institution orientale des stylites se développa beaucoup moins chez les Gallo-Romains et les Francs que celle des reclus. Saint Valfroy est le seul qui ait marché sur leurs traces. « J'élevai une colonne, dit-il à Grégoire de Tours, sur laquelle je vécus sans avoir de chaussure, ce qui m'occasionna de grandes souffrances. Durant l'hiver, la rigueur du froid me fit tomber les ongles des pieds ; des glaçons se formaient sur ma barbe, on eût dit des cierges. » Les évêques de la région, qui blâmaient une vie aussi étrange, lui dirent : « La voie dans laquelle tu es engagé n'est point sûre ; tu ne peux te comparer à Siméon d'Antioche, qui vécut sur une colonne. La rigueur du climat ne te permet point d'endurer de pareilles souffrances.

¹ *Historia Francorum*, VI, 29, p. 268.

² *Ibid.*, IX, 40, p. 394.

³ *Ibid.*, VIII, 34, p. 350.

Descends donc, et habite avec les frères que tu as réunis. » Valfroy obéit sans hésiter. L'évêque de Trèves, pour l'empêcher de remonter sur sa colonne, la fit démolir ¹.

¹ *Hist. Francorum*, VIII, 15, p. 332-335.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'abbé et les officiers dans le monastère

L'abbé. — Son élection par les moines. — Choix faits par l'évêque ou par le prédécesseur. — Troubles après les élections. — Droits de l'évêque sur les abbés et les monastères. — Influence des abbés.

Les ermites et les reclus isolés jouissaient dans la pratique journalière de leurs austérités d'une grande indépendance, tandis que la vie commune imposait aux cénobites un assujettissement continu. C'était la même demeure, les mêmes exercices, le même régime, en un mot la même règle, au moins dans chaque monastère. Ils obéissaient à la volonté d'un seul supérieur. Cette unité du commandement, avec la hiérarchie des fonctions, groupait les moines et constituait le *cœnobium*. Sa force lui venait de l'obéissance qui liait le moine à son chef. Aussi la tradition monastique voyait-elle dans cette vertu le fondement de la vie religieuse et une conséquence nécessaire de la profession ; elle n'admettait aucune réserve ¹.

Le titre d'abbé (*Abbas* ou *Abba*) s'est généralisé pour désigner le supérieur des communautés monastiques. Les femmes à cette époque employaient tou-

¹ Monachi autem abbatibus omni se obedientia devotione subijciant. *Concilium Aurelianense*, can. 19, éd. MAASSEN, p. 7.

jours celui d'abbesse (*Abbatissa*). Le biographe de saint Germain d'Auxerre usait d'un hellénisme, en parlant d'archimandrite ¹. Il ne fut pas imité. La simplicité du mot syriaque *Abba* et surtout sa consécration biblique lui valurent un meilleur succès. Toutefois il ne désignait point forcément, au VI^e siècle, un supérieur de monastère. Grégoire de Tours appelle ainsi des prêtres qui ne furent jamais moines et ne gouvernaient aucune communauté. C'est, semble-t-il, un titre qui pouvait convenir aux prêtres chargés des églises, ayant pour leur service un collège de clercs ou de *custodes*, nommés quelques fois *martyrarii*. Il y en avait un dans la ville de Tours auprès d'une église dédiée à saint Allyre. L'église de Clermont, consacré au même saint, en avait un autre ². On en trouve un au service d'une église de Saint-Nazaire à Nantes ³. Il ne faudrait donc pas conclure trop vite de la présence d'un ou de plusieurs abbés dans une région à l'existence d'un monastère. Cette remarque s'imposera plus encore durant la période suivante.

Comment les moines procédaient-ils au choix de leur abbé ? Cette question est l'une des plus épineuses que présente l'histoire monastique. Les difficultés commen cent déjà au VI^e siècle, pour croître avec le temps. Le mode d'élection le plus naturel est celui qui laisse aux membres d'une communauté le soin d'élire

¹ CONSTANT, *Vita S. Germani*, IV. *Acta Sanctorum Julii*, VII, 221.

² Il y eut de bonne heure un monastère près de cette dernière église, bien que Grégoire de Tours n'y fasse pas la moindre allusion. *Liber Vitæ Patrum*, II, 3, 4, p. 670, 671.

³ *De gloria Martyrum*, LX, p. 520.

eux-mêmes celui qui doit les régir. Il fut pratiqué à Tours, où saint Venant succéda ainsi à l'abbé Silvin¹. L'abbaye de Sainte-Croix l'employait avec des restrictions, sur lesquelles il y aura lieu bientôt d'insister². On ne pouvait le suivre lorsqu'il s'agissait de fonder un monastère, puisque le corps électoral n'était pas constitué. L'ermite ou le religieux qui formait un monastère avec les disciples réunis à ses côtés devenait, par la force des choses, le chef de la communauté naissante. Quelques-uns de ces pieux fondateurs, craignant la charge des âmes, déclinaient cette responsabilité le plus tôt possible. Sainte Radegonde, mue par ce sentiment, abandonna la direction de son monastère et fit élire pour lui succéder une moniale du nom d'Agnès. Saint Patrocle († 576) renonça au gouvernement de sa fondation de Colombier, dès qu'il le put. Mais il se réserva le droit, auquel sainte Radegonde avait renoncé, de désigner lui-même son successeur³.

Les abbés qui fondèrent deux ou plusieurs maisons conservaient sur elles une grande autorité. Saint Brachion, qui alla d'Auvergne créer dans le diocèse de Tours deux monastères, les dirigea lui-même quelque temps. Lorsqu'il les crut en état de se suffire,

¹ Unde factum est ut decedente abbate jam dicti monasterii, ipse in loco abbatitis, elegantibus fratribus, substitueretur. *Liber vitæ Patrum*, xvi, 725.

² *Historia Francorum*, ix, 42, p. 401. On trouve ce mode d'élection signalé dans quelques vies de saints d'une date postérieure. PSEUDO-FORTUNAT, *Vita S. Albini*, viii, p. 24, 30. *Vita S. Juniani*, 20, MABILLON, *Acta Sanctorum*. sec. I, 301. *Vita S. Samsonis*, 37-43, *ibid.*, 164-165. *Vita S. Theodulfi*, 4, *ibid.*, 328. *Vita S. Maximi*, 1, 6, *ibid.*, 567.

³ *Liber vitæ Patrum*, ix, 704.

il nomma l'abbé de chacun et revint à sa première maison, dont il avait conservé la supériorité. Sur ces entrefaites, le monastère de Menat, qui s'était relâché, eut besoin d'une réforme ; Brachion en fut chargé. Comme cette tâche réclamait toute son attention, il confia le gouvernement de ses religieux à un abbé nommé par lui ¹. En somme, il eut sous sa conduite trois monastères à la fois. Ce n'est pas le seul exemple. Aguste fut, dans le diocèse de Bourges, abbé des deux monastères de Saint-Martin et de Saint-Symphorien ² ; mais pour rendre sa tâche plus facile, il mit à la tête du premier un prieur, qui l'administrait sous sa direction. Saint Ours, abbé de Loches, qui avait fondé quatre autres communautés, les gouvernait aussi par ses prieurs ³. Ils devinrent tous, après sa mort, abbés de leurs maisons. Saint Pair exerçait une certaine autorité sur ses disciples, répandus dans les nombreux monastères fondés par lui, et il les visitait du temps à autre. Saint Evroul et saint Martin de Vertou, qui établirent eux aussi plusieurs communautés, ne les abandonnèrent pas à elles-mêmes. Il se formait donc tout naturellement autour du fondateur un groupement monastique, qui fait de loin songer aux congrégations postérieures. Mais cette union disparaissait avec lui.

Les fondateurs avaient sur leur œuvre des droits fort étendus. Ainsi Jean, abbé de Réome, nomma en mou-

¹ *De gloria Confessorum*, XII, 714.

² *Ibid.*, LXXIX, p. 797.

rant son propre successeur. Rien ne permet de croire que ses religieux aient participé au choix. Il espérait par ce moyen mieux assurer la continuité de l'observance dans son monastère. Silvestre, qu'il avait élu, s'autorisa de son exemple pour passer sa succession à l'abbé Mumulin, qui, à son tour, se donna un héritier en la personne de Leubardin, quand il fut invité à monter sur le siège épiscopal de Langres. Mais ses religieux eurent à donner leur consentement ¹.

Ce n'est pas le seul exemple connu d'un abbé fondateur désignant celui qui devait recueillir sa succession. On se souvient du cas de saint Patrocle. A Tours, l'abbesse Ingytrude, qui avait formé une communauté de femmes près du tombeau de saint Martin, désigna sa nièce pour lui succéder. Elle usait d'un droit, semble-t-il. Mais les moniales, mécontentes de son choix, éclatèrent en murmures. Grégoire, alors évêque de Tours, au lieu d'annuler une élection qu'elles désapprouvaient, se mit à calmer leur irritation. Des difficultés plus graves surgirent bientôt. Berthegonde, fille de la défunte, ambitionnait le gouvernement du monastère. Elle demanda au roi Childebert de le lui accorder. Comme l'autorisation royale ne put lui assurer cet honneur, elle obtint du prince que tout ce que sa mère avait donné à cette communauté lui fût rendu. Elle prit de là une occasion d'envahir la maison et de la mettre indignement au pillage (590) ². Ce recours à l'autorité royale pour se faire attribuer un

¹ JONAS, *Vita Johannis abbatis*, 19, éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, III, 516.

² *Historia Francorum*, X, 12, p. 419.

monastère doit être remarqué. C'est la première manifestation d'une tendance que l'avenir accentuera.

L'ambition et les intrigues de Berthegonde ne constituent pas un fait isolé. La succession d'Agnès, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, fut l'occasion de scandales plus graves encore. La moniale Chrodielde, fille du roi Charibert, accepta de très mauvaise grâce l'élection de Leubovera. Elle essaya de la déconsidérer aux yeux de tous par des accusations dénuées de fondement. Quarante religieuses, et parmi elles sa parente Basine, fille de Chilpéric, épousèrent ses griefs. Chrodielde, devenue comme l'abbesse de cette troupe de mécontentes, sortit avec elles du monastère, et s'en alla présenter ses plaintes à saint Grégoire, évêque de Tours. Ce pontife essaya vainement de les ramener à d'autres pensées. Il réussit seulement à leur faire différer leur voyage auprès du roi. L'effervescence était telle parmi ces pauvres filles, que, revenues à Poitiers, elles ne craignirent pas de s'abandonner à de déplorables excès. Des hommes en armes leur prêtèrent main forte. Le monastère fut envahi, l'abbesse maltraitée ; on ne recula même pas devant le pillage et le meurtre. Il fallut pour les mettre à la raison l'intervention du roi Childebert et des évêques de son royaume et de celui de Gontran (589) ¹. Ce douloureux épisode jette un voile de tristesse sur l'histoire de ce monastère, à qui la sainteté de son illustre fondatrice méritait une célébrité unique.

Ces appels à l'autorité royale n'entraînaient pas

¹ *Historia Francorum*, IX, 39-42, X, 15-20, p. 393 et s., 423-434

alors trop d'inconvénients ; les évêques suivaient les intérêts moraux de leurs communautés religieuses avec un soin qui ne permettait guère une ingérence purement laïque. Mais on ouvrait une porte que le pouvoir civil franchirait un jour bien volontiers.

Les droits que les évêques exerçaient sur les monastères leur fournirent un prétexte d'intervenir dans certaines élections abbatiales. Une simple présidence leur semblait quelquefois insuffisante. Ils eurent à conférer la dignité abbatiale aux prieurs des maisons fondées par saint Ours ¹. L'abbé Aguste reçut le gouvernement de son monastère de l'évêque de Bourges Probien ; celui-ci, il est vrai, agit peut-être en vertu d'un privilège de fondateur ². L'évêque d'Autun donna le monastère de sa ville épiscopale, dédié au même saint martyr, au prêtre Germain, qui ne professait pas cependant la vie religieuse ³. L'intervention de Sidoine Apollinaire dans le choix du successeur de l'abbé Abraham semble légitimé par l'état de l'observance régulière, qui laissait fort à désirer. On ne pouvait compter, pour remettre tout en ordre, sur le prieur Auxane, homme vertueux et bon, mais timide. L'évêque en fit néanmoins un abbé, en lui donnant pour auxiliaire ou même pour supérieur véritable le moine Volusien. « Je veux, dit-il à ce dernier, que le frère

¹ Post ejus obitum præpositi, qui per monasteria erant, abbatis officium, episcopis largientibus, susceperunt. GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XVIII, 734-735.

² De gloria Confessorum, LXXIX, p. 797.

³ VEN. FORTUNAT, *Vita S. Germani*, III, p. 12. Saint Lubin, qui était moine, reçut de l'évêque de Chartres Ætherius le monastère de Brou. *Vita S. Leobini* IX, p. 76.

Auxane soit abbé et gouverne la communauté, et que tu gouvernes, toi, l'abbé ¹. »

Il n'y avait pas alors une règle uniforme déterminant la manière de procéder au choix des abbés ; cela ressort avec la dernière évidence de l'exposé qui vient d'être fait. Quel qu'ait été le mode d'élection, il est probable que l'élu recevait une institution solennelle ou consécration qui, en appelant sur sa personne la grâce divine, augmentait son prestige aux yeux des frères. Les choses se passèrent ainsi à Sainte-Croix. Saint Germain de Paris donna cette bénédiction à sainte Agnès, en présence des évêques réunis pour la circonstance ². On conservait fidèlement au monastère la mémoire du jour où elle fut ainsi bénite. Son retour annuel se célébrait en famille. Le poète Fortunat l'a chanté ³.

L'autorité de l'abbé sur son monastère avait dans celle de l'évêque un contrepoids et un contrôle. Le premier concile d'Orléans, qui affirme le droit de l'abbé à l'obéissance absolue de ses moines, a soin de déclarer que les abbés doivent être soumis aux évêques ⁴. Les décisions des conciles tracent les limites dans lesquelles ils exerçaient leurs droits sur les monastères : ils surveillaient la conduite des abbés et leur adressaient des réprimandes, s'ils entreprenaient quelque chose

¹ SIDOINE APOLLINAIRE, *Epistola* VII, 17, p. 124

² Quam beatissimi Germani, presentibus suis fratribus, benedictio consecravit. *Historia Francorum*, IX, 42, p. 402.

³ VEN. FORTUNAT, *Carmen* XI, 3. p. 219.

⁴ Abbates pro humilitate religionis in episcoporum potestate consistent. I *Concilium Aurelianense* (511), can. 19, p. 7.

contre la règle de leur communauté. Chacun d'eux convoquait une fois l'an les abbés de son diocèse en un lieu fixé par lui ; tous étaient tenus d'assister à cette réunion, qui fait penser à nos chapitres généraux ¹. L'évêque jouait un peu le rôle d'un supérieur général, ayant droit de visite et de correction. Moines et abbés lui demandaient permission d'aborder le roi, quand ils en éprouvaient le besoin ². Cette discipline remonte à l'année 511. Les ordres épiscopaux avaient pour les abbés force de loi. L'excommunication était le châtiement de celui qui les violait par mépris ³.

La conduite de quelques supérieurs exigeait parfois une correction sévère. Grégoire de Tours parle d'un certain Dagulf ; c'était un fort triste personnage, de mœurs légères et voleur, qui ne reculait pas devant le meurtre. Il fut tué en flagrant délit d'adultère ⁴.

Des faits aussi graves se renouvellent rarement. Mais à combien de fautes moins odieuses les hommes restent-ils exposés, même quand ils gouvernent des communautés religieuses ! L'Eglise devait avoir, alors comme de nos jours, le moyen de prévenir ou de réparer les

¹ *Concilium Aurelianense*, can. 19, p. 7. *Concilium Antissiodorense*, can. 7, p. 18. Qui semel in anno, in loco ubi episcopus elegerit, accepta vocatione conveniant.

Ut medio maio omnes presbyteri ad synodum in civitatem veniant et kalendis novembris omnes abbates ad concilium conveniant.

² Abbatibus, .. vel in religionis professione viventibus sine discussione vel commendatione episcoporum pro petendis beneficiis ad domus venire non liceat. Quod si quisquis præsumerit, tamdiu loci sui honore communionem privetur, donec per pœnitentiam plenam ejus satisfactionem sacerdos accipiat. *Concilium Aurelianense* (511), can. 7, p. 4.

³ Abbates qui præcepta episcoporum despiciunt, ad communionem nec penitus admittantur nisi contumaciam suscepta humilitate deponant. II *Concilium Aurelianense* (533), can. 21, p. 64.

⁴ *Historia Francorum*, VIII, 19, 333-338.

conséquences malheureuses de chutes toujours possibles. Le concile de Tours défendit de maintenir en charge un abbé notoirement incapable de conduire son monastère ou coupable d'une faute scandaleuse. L'évêque convoquait alors les abbés de son diocèse ; devant eux et avec leur conseil, il déposait le délinquant de ses fonctions et lui donnait un successeur ¹. Lorsqu'un abbé, soit par impuissance soit par mauvaise volonté, ne châtiât pas un de ses moines criminels, il appartenait au chef du diocèse de le punir directement ².

La situation des monastères vis-à-vis de l'évêque n'était pas toujours facile à régler. Sainte Radegonde eut en particulier à souffrir des mauvaises dispositions de Marovée, évêque de Poitiers. Elle ne négligea aucun moyen de dissiper ses préventions. Mais ce fut inutile. La prudence lui conseillait de ne pas laisser ses filles dans la situation fausse que leur créait cette attitude. Pour sortir de cette impasse, elle se mit, après avoir adopté la règle de saint Césaire, sous la protection des évêques de la région, qui avaient des diocésaines à Sainte-Croix. Le roi et la reine Brunehaut appuyèrent sa demande auprès d'eux ³.

Cette mesure, motivée par une circonstance exceptionnelle, fut provisoire. Car, après la mort de la sainte

¹ Ut episcopus nec abbatem nec archipresbyterum sine omnium suorum co m presbyterorum et abbatum concilio de loco suo præsumat ejicere neque per præmium alium ordinare, nisi facto consilio tam abbatum quam presbyterorum suorum. Quem culpa aut negligentia ejicit, eum omnium presbyterorum suorum concilio refutetur. *Concilium Turonense*, (567) can. 7, p. 124.

² *Concilium Antissiodorense*, can. 23, p. 181.

³ BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, 19, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 314.

fondatrice, Agnès, se conformant en cela aux derniers désirs de Radegonde, voulut placer de nouveau son monastère sous la juridiction épiscopale. Cette tentative ne fut pas d'abord agréée de Marovée, mais il finit par se rendre à ses instances ¹.

Il appartenait à l'abbé de gouverner son monastère, de veiller à l'exacte observance de la règle et à la pratique des vertus chrétiennes, d'assigner à chacun sa tâche, de punir les coupables. Sa mission était la même que dans tous les monastères connus de l'Orient et de l'Occident. Il avait pour le seconder des officiers choisis par lui.

Leur nombre était alors limité. Le prieur et le cellérier sont les seuls connus. Le premier (*præpositus*, et, dans les monastères de femmes, *præposita*) veillait plus particulièrement sur l'observance régulière ; c'est le rôle que lui assigne le concile de Tours (567) ². Dans quelques communautés moins nombreuses on lui confiait en outre l'administration temporelle. Mais elle était plus communément aux mains du cellérier (*cellerarius*, *celleraria*), qui surveillait le cellier et les provisions ³. C'était, on le voit, une organisation très primitive.

L'action de l'abbé ne se limitait pas toujours au

¹ Iterum petiit abbatissa sub sacerdotis sui potestate degere. Quod ille cum primum respicere voluisset, consilio suorum promisit, se patrem earum sicut dignum erat, fieri, et ubi necessitas fuisset, suam præbere defensionem. Unde factum est ut adiens ad Cheldeberthum regem præceptionem elicerit ut ei hoc monasterium sicut reliquas parochias, regulariter liceat gubernare. *Historia Francorum*, IX, 40, p. 397.

² *Concilium Turonense*, can. 15, 17, p. 126.

³ VEN. FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, III, p. 36. BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, 10, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 312.

seul monastère. Le sacerdoce, dont il était souvent revêtu, le mêlait dans une certaine mesure à la vie publique de l'Eglise. Sa science et sa vertu personnelles lui pouvaient assurer un prestige que rehaussaient parfois les services rendus par sa communauté. Il y en eut qui s'imposèrent à l'attention et reçurent la dignité épiscopale. D'autres exercèrent un apostolat fructueux et acquirent ainsi une grande influence. Leurs noms figurent sur la liste des signataires de plusieurs conciles, en qualité de délégués épiscopaux. On leur donnait le pas sur les prêtres venus au même titre qu'eux. Un abbé Amphiloque représenta l'évêque de Paris au quatrième concile d'Orléans (541) ; les abbés Optat et Sapaude signèrent le cinquième concile de cette cité (549), au nom des évêques de Chalon et d'Angers. Tous les abbés du diocèse prirent part au synode connu sous le nom de concile d'Auxerre ¹. Les princes les chargèrent aussi de missions politiques. Gunthaire, abbé de Saint-Venant de Tours, eut plusieurs fois cet honneur ².

Les abbés avaient donc une situation importante au sein de la société. Elle grandit bientôt avec le monachisme lui-même.

¹ *Concilium Antissiodorensis*, MAASSEN, p. 184.

² *Historia Francorum*, X, 34, p. 443.

CHAPITRE HUITIÈME.

Les moines et la cléricature.

Moines laïques. — Apostolat des moines. — Ordinations monastiques.

Sa profession vouait le moine au service de Dieu ; il devenait sa chose, sa part, comme le clerc lui-même. Il en résultait entre la vie monastique et la cléricature des analogies qui ont provoqué certaines confusions. L'une des plus fréquentes est l'emploi du terme *clericus* pour désigner un moine qui n'appartenait cependant point à la hiérarchie ecclésiastique. On le rencontre souvent dans les écrits de saint Grégoire de Tours et sous la plume des écrivains du VI^e siècle. Le premier va même jusqu'à se servir des mots *clericum facere* pour désigner l'admission d'un religieux à contracter ses engagements sacrés ¹.

Le moine restait un simple laïque, consacré par état à la recherche de la perfection chrétienne. On ne saurait donc assimiler sa profession à la cléricature, qui voue l'homme au service liturgique d'une église. Mais ces

¹ *Historia Francorum*, X, 18 p. 253 ; *Liber vitæ Patrum*, IV, VI, p. 638, 681 ; *Liber de virtutibus S. Juliani*, XXVIII, XXXVI, 576, 579. Quelques auteurs, préoccupés par le désir de reculer outre mesure l'origine des chanoines réguliers et des communautés cléricales, se sont fait illusion sur le sens de ces ormes.

dignités, loin de s'exclure, se complètent l'une l'autre. Le moine est, en effet, apte à devenir clerc. L'ordre sacré vient en quelque sorte parfaire en lui le caractère monastique.

Les évêques, qui manquaient généralement de prêtres, on ne saurait dire dans quelle mesure, confièrent parfois à des moines ordonnés par eux le soin des paroisses et l'administration des sacrements ¹. Eurent-ils près de leurs monastères des églises baptismales ou autres destinées aux fidèles du voisinage ? On ne saurait l'affirmer avec certitude.

Le salut du prochain ne les laissait cependant pas indifférents. Plusieurs s'attaquèrent aux débris du paganisme et le firent disparaître des lieux où ils fixaient leur séjour. On peut citer l'exemple de saint Valfroy, qui, après avoir extirpé de Carignan le culte de Diane, opéra de nombreuses conversions ². Saint Pair obtint des résultats semblables à l'extrémité opposée de la Gaule ³. Jean, abbé de Réôme, Calais, Avit et d'autres annonçaient au peuple la parole de Dieu. Le VI^e siècle n'est pas cependant l'âge d'or de l'apostolat monastique. Parmi les abbés honorés du sacerdoce, on peut nommer saint Pair, qui fut ordonné diacre et prêtre par Léonce, évêque de Coutances ⁴, saint Mars de Clermont ⁵, saint Germain, abbé de Saint-Symphorien

¹ Saint Gal, moine de Cournon, dut à sa belle voix d'être discerné par Quintianus, évêque de Clermont, qui se l'attacha. Il devint ensuite évêque de ce diocèse GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, VI, p. 681.

² *Historia Francorum*, VIII, 15, p. 334.

³ VEN. FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, XVI, p. 37.

⁴ *Ibid.*, X, p. 35.

⁵ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, XVI, 719.

d'Autun ¹, saint Junien, saint Evroul, saint Calais, saint Maximin, saint Gildas, saint Agapit, etc. A Randan, le thaumaturge Julien, qui était prêtre, ne remplissait aucune fonction ². Il a été question des reclus prêtres. Ils l'étaient pour eux-mêmes et quelquefois aussi pour le service de la communauté formée près de leur cellule. Saint Senoch avait reçu le diaconat dans son propre oratoire le jour où l'évêque de Tours en consacra l'autel ³. Saint Avit de Clermont conféra le sacerdoce à Calluppa dans l'intérieur de sa caverne ⁴, le lecteur s'en souvient.

Le choix des clercs ou des princes se porta volontiers sur des moines que recommandaient la doctrine et la vertu, pour les élever à l'épiscopat. Les abbés eurent cet honneur plus souvent que d'autres. Plusieurs de ces moines évêques ont laissé un nom dans l'histoire ; saint Germain de Paris, saint Aubin d'Angers, saint Gal de Clermont, saint Pair d'Avranches, saint Salvi d'Albi, saint Domnole du Mans, saint Lubin de Chartres, Licinius, Léon et Gonthaire de Tours, Mommolin de Langres, Nicétius et Pascentius de Poitiers.

A cette liste très incomplète, on peut ajouter les saints fondateurs des évêchés de la Basse-Bretagne. Ils étaient à la fois évêques et abbés, comme les chefs des grands monastères de l'Irlande, et n'avaient pas de diocèse déterminé.

¹ VEN. FORTUNAT, *Vita S. Germani*, III, p. 12.

² GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, IV, 32, p. 168.

³ *Ibid.*, V, 7, p. 199. *Liber vita Patrum*, xv, 721.

⁴ *Liber vita Patrum*, XI, p. 711. Senoch et Patrocle furent encore prêtres. *Historia Francorum*, V, 10, VIII, 34, p. 199, 350.

CHAPITRE NEUVIÈME

La prière liturgique

Heures canoniales. — Messe. — Dédicace de l'église. — Culte du saint patron.
— Les reliques.

Les premiers moines mérovingiens furent, avant tout, des hommes de prière : c'est l'impression qui se dégage de tous les récits hagiographiques. L'oraison, soit le jour soit la nuit, fut pour eux le meilleur moyen d'entretenir et de développer la vie spirituelle et d'obtenir les faveurs qu'ils sollicitaient de la divinité. Ils donnaient la préférence à la prière liturgique ; la tradition du monachisme leur en faisait une obligation.

Par malheur, nous sommes peu renseignés sur la liturgie des églises franques du V^e et du VI^e siècle. Mabillon et Dom Suitbert Bäumer¹ ont réuni tous les textes que renferment les œuvres de Grégoire de Tours, les actes des conciles et les vies des saints. Ils sont peu nombreux, et on ne sait trop dans quelle mesure ils renseignent sur la pratique des moines. Le concile de Tours (567) fixa le nombre de psaumes qu'il convenait de chanter dans la basilique de Saint-Martin ;

¹ MABILLON, *De cursu Gallicano disquisitio* dans *De Liturgia Gallicana libri tres*, Paris, 1785, p. 379 et suiv., et Pat. Lat., LXXII, col. 381-416. DOM SUITBERT BAUMER, *Geschichte des Breviers*, Fribourg, 1895, p. 152-162, trad. Dom Biron, I, 228-234.

les autres églises et monastères des diocèses, dont les évêques prirent part au concile, devaient suivre, selon toute vraisemblance, la même disposition. Il y est question de trois offices seulement, probablement celui du matin (*matutina*), celui du milieu du jour (*sexta*), et celui du soir (*duodecima*). A sexte, on chantait en tout temps six psaumes avec plusieurs alleluia. Il en fallait douze le soir. C'était le chiffre consacré par la tradition orientale. La psalmodie du matin variait suivant les saisons : de Pâques au mois d'août, on disait douze psaumes, distribués deux par deux avec six antiennes ; durant le mois d'août, cet office était remplacé par la messe, célébrée de grand matin pour laisser toute la journée aux moissonneurs¹ ; il se composait, en septembre, de quatorze psaumes groupés deux par deux avec sept antiennes ; en octobre, de vingt-quatre psaumes ; en novembre, de vingt-sept ; en décembre, de trente ; on conservait la même mesure jusqu'à Pâques. Depuis octobre, on les groupait par trois. Le nombre de douze était de rigueur le matin et le soir. Celui qui aurait fait moins se rendait coupable d'une faute, punie par un jeûne rigoureux².

Les Pères du concile ne réduisaient pas à ces seuls offices le *cursus* de Saint-Martin de Tours. L'usage des veilles et de la psalmodie nocturne était général parmi les moines et les clercs. Elles commençaient vers le milieu de la nuit³, et cela, même durant les

¹ C'était la période des *manicationes*. MABILLON, *op. cit.*, v, 54, p. 422.

² *Concilium Turonense* (567), can. 19, p. 127. A Brou, la cloche annonçait l'office de nuit. Saint Lubin était chargé de régler les heures. FORTUNAT, *Vita S. Leobini*, II, XII, 74-77.

³ *Historia Francorum*, VII, 15, p. 335.

voyages ¹. Saint Germain, devenu évêque de Paris, ne s'écartait jamais de cette coutume austère. Il ne suffisait pas à sainte Radegonde de partager les veilles de ses religieuses ; elle se levait la première afin de les devancer toutes à l'oraison ².

L'office du matin, ou les laudes actuelles, se chantait au point du jour. Le son de la cloche l'annonçait aux fidèles ³. Dans la vie de saint Gal, Grégoire donne une composition de matines qui n'a rien de commun avec la liturgie de Tours. On y remarque le psaume cinquantième, le cantique des trois enfants, et les trois derniers psaumes, des alleluia et le verset final (*cupitel-lum*) ⁴. C'était l'office du dimanche. On ne peut affirmer qu'il ait été en usage dans les monastères de l'Auvergne. L'évêque de Tours Injuriosus institua l'office de tierce, qui ne se trouve mentionné nulle part ailleurs ⁵.

Une coutume fort appréciée dans le monastère de

¹ *De gloria Confessorum*, xxx, p. 766.

² VEN. FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, xxiii, p. 44.

³ GRÉG. DE TOURS, *De virtutibus S. Martini*, I, 33, II, 11, p. 604, 612. Ut tam in ipsa basilica sancta quam in ecclesiabus nostris iste psallendi ordo servetur, et in diebus æstivis ad matutina sex antiphonæ binis psalmis explicantur ; toto augusto manicationes fiant, quia festivitates sunt et missæ ; septembre septem antiphonæ explicantur binis psalmis ; octobre octo ternis psalmis ; novembre novem ternis psalmis ; decembre decem ternis psalmis ; januario et februario idemque usque Pascha ; sed, ut possibilitas habet, qui facit amplius pro se et qui minus, ut potuerit. Superest ut vel duodecim psalmi expediantur ad matutina quia patrum statuta præceperunt ut ad sexta sex psalmi dicantur cum alleluia et ad duodecima duodecim idemque cum alleluia, quod etiam angelo ostendente didicerunt. *Conc. Turonense*, (567) can. 19, p. 239.

⁴ At ille, psalmum quinquagesimum et benedictionem decantatam vel alleluia-tico cum capitello expleto consummavit matutinas. GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, 6.

⁵ Cum signum ad cursum horæ tertiæ audieris insonare. *Id.*, *De gloria Confessorum*, xciv, 808.

Sainte-Croix trouve ici sa place naturelle. Le soir, quand arrivait l'heure du sommeil, sainte Radegonde faisait un grand signe de croix pour bénir son monastère et ses habitantes ¹. Baudonivie, qui fait connaître cet usage, signale en outre la manière très intéressante dont on célébrait à Poitiers les vigiles de saint Hilaire. Tours les abbés de la ville, assemblés pour cela dans la basilique du saint pontife avec leurs moines, prolongeaient les chants jusqu'au milieu de la nuit. Ils rentraient alors chacun dans son monastère pour chanter un nouvel office ².

L'évêque d'Auxerre, Aunachaire, ayant prescrit aux abbés de son diocèse de prolonger les veilles pendant la plus grande partie de la nuit du dimanche, chargea ceux qui habitaient les monastères de la ville et des environs de faire célébrer par leurs moines l'office nocturne dans l'église cathédrale de Saint-Etienne ; moines et clercs devaient consacrer par une litanie spéciale le premier jour de chaque mois (578) ³. Pour clore ces notes sur le *cursus*, il ne reste qu'à signaler l'introduction de la *laus perennis* à Saint-Bénigne de Dijon et à Saint-Marcel de Chalon ⁴.

Le sacrifice de la messe était le centre de la prière officielle et privée. Les prêtres le célébraient dans l'église du monastère. Les reclus honorés du sacerdoce avaient à proximité de leur cellule un oratoire et un autel.

¹ BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, XXII. MABILLON, *Acta Sanct.*, sec. I, p. 314.

² *Ibid.*, XXXI, p. 316.

³ MABILLON *Annales Benedictini*, II, 72.

⁴ *Ibid.*, I, 174-176. *Chronicarium Fredegarii*, VI, éd. KRUSCH, 124.

Les moines suivaient la règle commune, qui prescrivait l'assistance à la messe les dimanches et jours de fête. La célébration quotidienne ne semble pas avoir été en usage. Certains moines que tourmentaient le besoin du recueillement et l'amour de la solitude, ne toléraient, pendant qu'ils célébraient les saints mystères, aucun séculier dans l'oratoire. Saint Jean de Réome faisait sortir ceux qui étaient alors présents, n'admettant que des religieux autour de lui ¹. Mais tous n'éloignaient pas ainsi les fidèles de leurs églises. Quelques-uns aimaient à les voir s'associer nombreux à certaines de leurs solennités.

La dédicace d'une église même monastique attirait surtout la foule des chrétiens. La piété éclairée de cette époque voyait dans l'inauguration d'un temple un événement qui intéressait toute une contrée. Les religieux partageaient ce sentiment. L'abbé Abraham, lorsque le monastère et la basilique de Saint-Cyrgue furent terminés, invita l'évêque, le gouverneur et l'élite des citoyens. La foule les suivit. L'âme n'était pas seule à se réjouir ; l'estomac réclamait sa part de la fête. La coutume voulait qu'on fit boire les assistants. Des vases remplis de vin étaient déposés dans l'atrium ². Il y eut une fête plus imposante encore pour la consécration de l'église de Saint-Julien de Tours. Les moines invitèrent l'évêque Grégoire. La cérémonie commença par les vigiles célébrées en présence des reliques. L'assistance était nombreuse. La longueur de l'office et le

¹ JONAS, *Vita S. Johannis abb. Reomensis*, IX, p. 510-511.

² GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, III, p. 6. 13.

chant risquaient de les fatiguer. Un moine les pria d'entrer tout d'abord dans la sacristie, où on leur servit du vin, pour les rendre capables d'affronter une nuit de prière. Le lendemain, lorsque le chant de la messe eut consommé la dédicace, le même religieux les invita tous à manger au monastère. Il témoignait de la sorte sa grande satisfaction et celle de la communauté. A Tours et à Clermont, Dieu augmenta miraculeusement la provision de vin, qui semblait insuffisante¹.

Les moines ne restaient pas étrangers à la grande dévotion de l'époque mérovingienne : ils eurent pour le saint patron et pour les reliques en général une piété confiante et enthousiaste. Le tombeau d'un saint était l'honneur d'un monastère. Le saint, aux yeux de ses habitants, n'était pas un mort glorieux dont le souvenir se conservait religieusement : il vivait dans les esprits ; c'était un maître et un seigneur dont tous reconnaissaient les droits et la puissance.

Le culte des reliques fut très en honneur parmi eux. Ils ne trouvaient aucune richesse comparable à ce trésor. Ce n'était pas seulement les restes des bienheureux qu'ils vénéraient : un objet dont les saints avaient usé, leur vêtement, la poussière de leur tombeau, un linge de leur autel, une étoffe qui avait touché leurs ossements, l'huile des lampes ou la cire des flambeaux qui brûlaient devant leur châsse, excitaient la convoitise sainte et la dévotion des serviteurs de Dieu². Le désir de les posséder ne les rendait pas crédules ; ils tenaient

¹ GRÉG. DE TOURS, *De virtutibus S. Juliani*, xxxiv-xxxvi, 578-579.

² *Historia Francorum*, VIII, 15, p. 334. *De virtutibus S. Juliani*, xxxiv-xxxvi, xli-xlv, 578-579, 580-581.

à ne point avilir leur culte devant des objets profanes. Grégoire de Tours reçut d'un homme du peuple une vieille étoffe de soie qui avait enveloppé une relique de la vraie croix. C'est du moins ce que le donateur affirmait. L'évêque ne paraissait pas très confiant. Des miracles, qu'il raconte lui-même, dissipèrent ses doutes. Il en donna une parcelle à un abbé, qui, deux ans plus tard, déclara sous la foi du serment avoir guéri par son contact douze possédés, trois aveugles et deux paralytiques¹.

Grégoire de Tours se plaît à narrer les faveurs extraordinaires obtenues par le moyen des reliques. Rien n'était plus de nature que ces récits à augmenter la piété des moines et des fidèles. Cette dévotion ne fleurit nulle part autant qu'à Sainte-Croix de Poitiers. Sainte Radegonde vivait avec une intensité remarquable de cet esprit qui animait ses contemporains. Par suite, sa vie reflète fidèlement toutes les délicatesses de la piété chrétienne au VI^e siècle. Avant la fondation de son monastère, pendant qu'elle résidait à Saix, le prêtre Magnus lui porta un certain nombre de reliques ; il y en avait une de saint André. D'autres lui vinrent d'Athies. Dès qu'elle fut dans son monastère, elle tenta de réunir sous son toit les reliques des saints chers à sa piété. Aucune démarche ne lui coûtait. Il lui en vint d'un peu partout, de Rome, de Jérusalem. Baudonivie se plaît à relater les honneurs qu'elle leur rendait. Les saints eux-mêmes, pensait-elle, habitaient le monastère ; dans l'église, ils offraient constamment à Dieu le chant des hymnes et des psaumes. Sainte

¹ De *gloria Martyrum*, v, p. 492.

Radegonde et ses filles unissaient leurs voix à cette liturgie céleste ¹.

Quelque chose ou plutôt quelqu'un lui manquait, le Sauveur en personne. Comme elle ne pouvait le dérober au ciel, elle résolut d'obtenir une relique de sa croix. Munis d'une recommandation royale, deux clercs se rendirent à Constantinople pour demander à l'empereur et au patriarche la relique précieuse. Ils rapportèrent en même temps des ossements d'apôtres et de martyrs. On leur fit un triomphe à Poitiers. Radegonde mit tout le monde en branle, évêques, clergé et peuple. Fortunat composa pour la circonstance son hymne *Vexilla regis*. Chant enthousiaste des psaumes, cierges allumés, encensoirs fumants, joie recueillie, rien ne manquait. Cette réception solennelle est la plus grandiose manifestation de la dévotion aux saintes reliques que le VI^e siècle ait contemplée ².

Le fragment de la croix, déposé dans une châsse d'argent sur un autel, reçut des hommages incessants. Le monastère désormais porta son nom. Des lampes nombreuses brûlaient en sa présence. Des miracles, racontés par Grégoire de Tours, encourageaient la foi de Radegonde et de ses religieuses ³. Lorsque le monastère subit l'épreuve dont il a été question plus haut, d'instinct l'abbesse et les moniales cherchèrent un asile devant l'autel et la relique ⁴.

¹ BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, XIV-XX, dans MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 312-314.

² *Historia Francorum*, IX, 40, p. 846-847.

³ *De gloria Martyrum*, V, p. 490.

⁴ *Historia Francorum*, X, 15, p. 444.

CHAPITRE DIXIÈME

Le régime alimentaire.

Privations extraordinaires et régime commun. — Heures des repas. — Jeûnes.

Il ne faut pas chercher dans les documents hagiographiques des renseignements précis sur le régime observé par l'ensemble des moines. Leurs auteurs, préoccupés avant tout de faire connaître les vertus de leurs héros, racontent de préférence leurs privations extraordinaires. Le récit de leurs abstinences peut cependant fournir certaines indications. Tout insuffisantes qu'elles sont, on les recueille avec plaisir, car la rareté leur communique une valeur inappréciable. Tel moine est loué pour s'être volontairement privé d'un aliment ou d'une boisson : n'est-ce pas dire que les autres en usaient d'ordinaire ? Pourquoi féliciterait-on un particulier de ce qui est le fait de toute une collectivité ?

Ainsi Julien de Randan ne prenait ni vins ni légumes cuits ¹ ; Senoch ne buvait que de l'eau et s'abstenait de pain de froment ² ; Monégonde vivait de pain d'orge, qu'elle assaisonnait de cendres, elle buvait du vin les jours de fête seulement ; ³ le reclus Emilien ne se servait

¹ *Historia Francorum*, IV, 32, p. 168.

² *Liber vitæ Patrum*, XV, p. 721.

³ *Ibid.*, XIX, 736-738.

pas de graisse pour cuire ses légumes ¹ ; Pair vivait de pain, d'eau et de légumes (*olera*) salés ² ; l'ermite Marien mangeait des fruits sauvages et du miel, il puisait son eau à la rivière ³ ; Radegonde pratiqua des mortifications telles que Fortunat et Agnès craignaient pour sa santé ; leurs instances ne purent la déterminer à boire du vin ⁴. Les œufs, le poisson, la volaille, les fruits, ne paraissaient point sur sa table ; elle se contentait de pain d'orge ou de seigle et de légumes. Un peu d'eau, allongée avec du vin et du miel, ou du poiré, faisait toute sa boisson ; elle refusait même la bière et l'hydromel ⁵.

De ces faits, il est permis de conclure que l'usage des légumes, même cuits à la graisse, des œufs, du poisson, et en certains cas de la volaille, des fruits, du miel, du vin, de la bière, du poiré, du pain de froment, d'orge ou de seigle, était courant parmi les moines. Ils mangeaient plus rarement de quelques-uns de ces aliments. Ainsi Caluppa, à qui les gens du voisinage offraient du poisson, ne l'acceptait pas toujours ⁶. Les cellériers des monastères avaient quelque peine à s'en procurer. Ils durent s'ingénier pour faire à discrétion des pêches fructueuses. Grégoire de Tours indique un procédé qui était d'un emploi facile aux bords des

¹ *Liber vite Patrum*, XII, 712.

² VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, IX, p. 35.

³ GRÉG. DE TOURS, *De gloria Confessorum*, LXXX, p. 798.

⁴ VENANCE FORTUNAT, *Carmen* XI, p. 259.

⁵ Vini vero puritatem aut medi decoctionem, cervisiæque turbidinem non contigit... Potum vero præter aquam mulsam atque piratium non bibit. *Id.*, *Vita S. Radegundis*, XV, XVI, p. 42-44.

⁶ *Liber vite Patrum*, XI, 710.

rivières et des fleuves. Près de la rive, on creusait des puits, avec un canal qui les mettait en communication avec le courant d'eau. Une disposition ingénieuse rendait aux poissons une fois entrés la sortie impossible ¹. Les moniales de Sainte-Croix faisaient mieux : elles envoyaient des pêcheurs jusqu'à la mer ².

Les moines pratiquaient des jeûnes nombreux. Il y avait les jeûnes de dévotion et les jeûnes de pénitence imposés par l'abbé à un religieux coupable ³. Ceux-ci variaient en nombre et en rigueur suivant les cas. Les premiers comprenaient d'abord ceux prescrits à tous les chrétiens : le jeûne quadragésimal était au premier rang. Sainte Radegonde ajoutait encore aux exigences de l'Église, suivant une coutume assez répandue parmi les moines fervents de cette époque.

Les Pères du concile de Tours, qui déterminèrent en 567 la mesure de la psalmodie, prescrivirent aux monastères un certain nombre de jeûnes obligatoires. C'était, de Pâques à la Pentecôte, les trois jours des Rogations, tous les jours de la semaine qui suivait cette dernière fête, tous les lundis, mercredis et vendredis jusqu'au mois de décembre, à l'exception du mois d'août, pendant lequel les fêtes quotidiennes ne permettaient pas de jeûner, tous les jours de décembre jusqu'à Noël, le premier janvier, et de l'Épiphanie au carême les lundis, mercredis et ven-

¹ *Liber vitæ Patrum*, xvii, p. 731.

² VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, xxxi, p. 46.

³ *Historia Francorum*, IV, 34, p. 169.

dredis. Les infirmes jouissaient d'une dispense générale ¹.

Une seule remarque au sujet de l'horaire des repas : un passage de la vie de saint Léobard permet d'affirmer que le dimanche, les moines ne prenaient aucune nourriture avant que les fidèles ne fussent sortis de la messe ². A Sainte-Croix de Poitiers, on faisait la lecture au réfectoire ³.

¹ De jejuniis vero antiqua a monachis instituta conserventur, ut de Pascha usque Quinquagesima excepto Rogationes omne die fratribus prandium præparetur; post Quinquagesima tota hebdomada ex asse jejunent. Postea usque Kalendas Augusti ter septimana jejunent, secunda, quarta et sexta die, excepto his, qui aliqua infirmitate constricti sunt. Augusto, quia cotidie missa sanctorum sunt, prandium habeant; Septembro toto et Octobro et Novembro, sicut prius dictum est, ter in septimana, de Decembre usque Natale Domini omni die jejunent. Et quia inter Natale Domini et Epyfania omni die festivitatis sunt, idemque prandebunt excepto triduum illud, quod ad calcandum gentilium consuetudinem patres nostri statuerunt, privatas in kalendis Januarii fieri letanias, ... post Epyfania vero usque Quadragesima ter in septimana jejunent. *Concilium Turonense*, can. 18, p. 126, 127.

² GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, xx, 473. Ce fut une coutume très répandue jadis.

³ BAUDONVIE, *Vita S. Radegundis*, xxi, dans MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 314. Ce devait être l'usage général.

CHAPITRE ONZIÈME

Le travail.

Travail personnel. — Agriculture. — Métiers divers. — Etude. — Copie des manuscrits. — Ecoles monastiques.

On ne se représente guère les moines inoccupés. Le travail est une condition essentielle de leur existence. Les nécessités de la vie le leur imposaient à cette époque. La pensée d'une loi divine qui les y astreint et consacre leurs occupations, l'ennoblissait à leurs yeux. Ils recouraient cependant aux services d'hommes gagés. Les reclus, à qui leur état interdisait la liberté du grand air, avaient généralement près de leurs cellules un serviteur qui préparait leurs repas et pourvoyait à leurs divers besoins. On rencontre de ces serviteurs, domestiques ou esclaves, à Sainte-Croix de Poitiers, à Saint-Martin et à Saint-Julien de Tours ¹. Ils s'acquittaient des travaux les plus pénibles. D'autres monastères en possédaient évidemment, et ils les utilisaient. Les propriétés monastiques avaient un personnel chargé de les cultiver. Mais les monastères à qui la générosité d'un fondateur ou les largesses des bienfaiteurs assuraient la possession de vastes domaines, étaient les seuls à

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XVI, p. 727 ; *De virtutibus S. Juliani*, XXXVII, 580.

jouir de ces avantages. L'obligation du travail pesait moins lourdement sur leurs habitants. La situation modeste de la plupart des communautés les mettait aux prises avec la dure nécessité de gagner le pain de chaque jour. Car, si des chrétiens charitables apportaient quelquefois à des ermites ou à des reclus leur nourriture ¹, les cénobites avaient à la préparer eux-mêmes. C'était la première de leurs occupations matérielles ; les religieux s'en acquittaient personnellement jusque dans les monastères plus fortunés. La simplicité du régime alimentaire rendait, il faut le reconnaître, la tâche facile. L'entretien de la maison et les mille services divers qu'entraîne toute réunion d'hommes, nettoyer les cours et les salles, porter le bois, allumer le feu, souffler pour l'entretenir, tirer l'eau du puits et emplir les vases, laver les légumes, mettre les marmites sur le feu, tels sont les principaux offices qui incombait aux moniales de Sainte-Croix. Elles s'en acquittaient tour à tour, et sainte Radegonde n'était pas la moins empressée à faire sa semaine du service commun ².

La construction du monastère et de ses dépendances et le défrichement des terres incultes fournissaient aux premiers moines d'une fondation une besogne pénible et absorbante. Il fallait suppléer par les efforts personnels à la pénurie et à l'imperfection des instruments

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XIII, 717.

² Elle ne reculait pas devant l'un des travaux les plus humiliants : *Secretum purgare opus non tardans, ferens fatores stercoris*. VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, XXIII-XXIV, 44-45.

aratoires. Leur outillage était, de fait, très primitif. La cognée, le hoyau et le râteau suffisaient à tout.

Le jardin et l'exploitation agricole formaient le complément indispensable du monastère. Dans le jardin poussaient les arbres à fruits, les lauriers, les légumes¹, qui alimentaient la cuisine monastique. Le travail des champs était dur. Les moines cultivateurs utilisaient les bœufs et les vaches. Il leur restait néanmoins fort à faire. La lutte contre l'instabilité des saisons, la crainte des voleurs et l'incertitude des résultats, en devenant pour eux une source continuelle d'angoisses, multipliaient leurs peines. Ils partageaient la situation de tous les agriculteurs. Mêlés intimement à la réalité de leur existence précaire, ils étaient mieux faits pour avoir sur eux une action vraie et profonde.

Le biographe de saint Jean de Réome fournit quelques détails qui permettent de voir sous son jour véritable cette vie laborieuse des moines au VI^e siècle. Les disciples du bienheureux abbé étaient partis avec leurs haches. Un office liturgique les força d'interrompre leur travail et de rentrer à l'oratoire. Ils laissèrent leurs instruments sur le chantier, pensant bientôt les retrouver. Les voleurs prirent les devants, si bien que, à leur retour, les moines constatèrent la disparition des outils². L'été leur amenait un surcroît de fatigues. Ils allaient au champ de grand matin et ils revenaient seulement à la nuit. Cette moisson, préparée avec tant de peine et si impatiemment attendue, excitait trop de con-

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, XII, p. 752. FORTUNAT, *op. cit.*, XXXIII, 47.

² JONAS, *Vita Johannis abb. Reomensis*, VII, éd. KRUSCH, 310.

voitises pour qu'on pût l'abandonner. Un frère passait la nuit dehors, dans la crainte des pillards ¹. Les gerbes une fois liées étaient portées à la grange du monastère. Si les champs se trouvaient trop éloignés, le battage se faisait sur place. Il n'y avait que le grain à transporter. Les pluies qui survenaient au moment de la moisson risquaient parfois de compromettre la récolte. Le blé, s'il restait humide, pouvait se corrompre. On devait alors l'étendre au soleil, et un gardien veillait pour éloigner les voleurs et les oiseaux ².

Les moines exploitaient de leur mieux les ressources de la nature. Ils élevaient dans leurs étables et basses-cours des volailles, qui fournissaient la plume et les œufs, des brebis et des chèvres, qui donnaient la laine et le lait, des vaches et des bœufs, qui prêtaient leur concours au laboureur. Les abeilles, qui procurent le miel et la cire, avaient leur place dans cette exploitation monacale ³.

Les abbés ne déployaient pas dans ce labeur moins d'activité que les moines. Saint Ours de Loches mêlait sa sueur à celle de ses disciples ; comme eux, il voulait arracher au sol son pain quotidien par un travail opiniâtre. Pour les encourager, il aimait à leur redire les enseignements de saint Paul ⁴. Les religieux de Méallet étaient des travailleurs ardents. Ils allaient même un

¹ JONAS, *Vita S. Joannis*, XVI, p. 514.

² *Historia Francorum*, IV, 34, p. 164.

³ *Vita S. Juniani*, XV et s., *ibid.*, 298-301. GRÉG. DE TOURS, *De virtutibus S. Martini*, I, 17, p. 398,

⁴ *Ephes.*, IV, 28 ; II *Thessal.*, VIII, 10. GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XVIII, 734.

peu loin. Tout confrère qui se dépensait avec moins d'énergie passait à leurs yeux pour un indigne ; ils ne lui ménageaient guère les procédés blessants et les propos injurieux. Saint Caluppa, dont les austérités excessives épuisaient les forces, en fit la douloureuse expérience. Le prieur mettait le comble à ces humiliations, en lui appliquant cette maxime de l'Écriture : *Celui qui refuse de travailler ne mérite pas de manger*. Cette façon d'agir avec les fainéants était alors générale dans les monastères ¹.

Des occupations moins pénibles sollicitaient les moniales. La confection des vêtements répondait mieux aux aptitudes de leur sexe. Grégoire de Tours put vénérer à Sainte-Croix un fuseau dont sainte Radegonde se servait habituellement ². La pieuse reine aimait à faire de ses propres mains des hosties, qu'elle envoyait aux monastères et aux églises. Elle se procura une meule spéciale pour moudre elle-même le froment destiné à ce saint usage ³. Moines ou moniales qui savaient un métier ou un art l'exerçaient volontiers. Grégoire parle de l'un de ses prédécesseurs, Léon, ancien abbé de Saint-Martin, qui était menuisier habile ; il excellait à faire des tabernacles en forme de tour, où l'on conservait la sainte Eucharistie ⁴.

Les moines se livraient aux gros travaux de l'agriculture et à l'exercice des métiers six jours par semaine. Ils les suspendaient tous les dimanches. Cette loi du

¹ *Liber vite Patrum*, XI, p. 709.

² *De gloria Confessorum*, CIV, p. 816.

³ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, XVI, p. 42.

⁴ *Historia Francorum*, X, 316, p. 447.

repos dominical préoccupait alors vivement les esprits ; elle revient fréquemment sous la plume de Grégoire de Tours.

Le travail manuel n'absorbait pas toute l'activité. On s'occupait aussi de lecture chez les religieux. Le genre de vie que menaient les reclus les contraignait de faire au travail de l'esprit une part plus large. Ils lisaient beaucoup. Léobard s'occupait à la copie des livres et à la préparation des membranes dont il avait besoin. C'était pour lui un excellent moyen de vaincre les tentations. La Bible, les vies des Pères et des saints, les *Institutions* de Cassien et les règles monastiques formaient sa bibliothèque ¹. On devait les trouver dans la plupart des monastères.

Les livres étaient rares au VI^e siècle. On y tenait comme à des objets précieux. Un frère de Marmoutier, que son abbé avait envoyé dans une dépendance du monastère, emporta pour son édification la vie de saint Martin. Dans la crainte d'un vol, il la mettait tous les soirs sous son traversin. Dieu fit un miracle pour la sauver d'un incendie ¹. Ceux qui possédaient un livre n'étaient pas toujours fixés sur la confiance qu'il convenait de lui accorder. Qui l'avait copié ? Avec quel soin avait-il reproduit le texte véritable ? Ces questions troublaient les hommes instruits. L'abbé Paterne en avait un qui lui causait quelque inquiétude. Saint Fortunat dut, à sa demande, le revoir et le corriger ².

Quelle part exacte les moines firent-ils à la lecture

¹ *Liber vitæ Patrum*, XX, 742.

² VEN. FORTUNAT, *Carmina*, III, 25, p. 75.

et à l'étude ? Rien ne permet de le dire en connaissance de cause. Les Pères du concile de Tours, après avoir instamment recommandé la lecture aux moines comme leur étant fort utile, constatent qu'ils ne la négligeaient point ¹. Ceux qui furent élevés au sacerdoce ou à l'épiscopat devaient plus que les autres mériter cette louange. Des saints illustres, saint Yrieix et sainte Radegonde par exemple, se signalèrent par le zèle qu'ils mettaient à s'instruire ².

Y eut-il des écoles dans l'intérieur des monastères ? On peut le croire, car cette institution est dans la force des choses. Il fallait à la plupart des religieux une instruction qu'ils n'avaient pu acquérir dans le monde. Le moine, comme le clerc, devait connaître au moins les psaumes et pouvoir lire les Écritures. Saint Patrocle enseignait aux enfants de Nérès l'art de lire et d'écrire. Grégoire de Tours l'affirme ³. Mais peut-on généraliser ce fait et dire qu'il y eut auprès de chaque monastère une école publique ? Le silence des contemporains ne permet de faire aucune réponse, et les simples conjectures risquent de précipiter l'historien dans l'incertain d'abord, puis dans l'erreur. Mieux vaut s'accommoder d'une ignorance inévitable.

¹ Dum duo vel tres vicissim et legunt et excubant, alii consolentur, ut non solum sit custodia corporum, sed et surgat pro lectione assidua profectus animarum. *Concilium Turonense*, can. 15, p. 126.

² *Historia Francorum*, X, 20, p. 440. BAUDONIVIE, VIII, IX, XXI, p. 311-314.

³ *Liber vitæ Patrum*, IX, 703.

CHAPITRE DOUZIÈME

Œuvres de charité.

Amour des pauvres. — Hospices et hôtes. — Eulogies.

Quelques monastères, établis près des basiliques urbaines, eurent des pauvres accrédités, qui recevaient d'eux la nourriture et le logement. Ils étaient inscrits sur la matricule de l'église et formaient la population d'une sorte d'hospice, placé sous le patronat d'un saint. On les considérait comme une partie de sa famille religieuse. Grégoire signale leur présence à Saint-Martin et à Saint-Julien de Tours ¹. Les pèlerins et les fidèles donnaient aux gardiens du sanctuaire des aumônes qui étaient généralement distribuées à ces pauvres vers midi. Cette institution charitable devint le complément presque nécessaire de la plupart des grandes basiliques monacales.

Ce ne fut pas tout. La reine Brunehaut, ayant fondé le monastère de Saint-Andoche à Autun, chargea les moines de soigner les pauvres et les malades ². L'existence d'un hospice auprès d'un monastère n'était pas chose insolite à cette époque. L'évêque d'Angers Lici-

¹ GRÉG. DE TOURS, *De virtutibus S. Martini*, I, 31, p. 603. *De virtutibus S. Juliani*, XXXVII, p. 580.

² MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 204.

nus, en fonda sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste ¹. Saint-Pierre-de-la-Couture en possédait un autre dans la ville du Mans ². Ces hospices, destinés aux pauvres étrangers et aux pèlerins, permettaient d'exercer avec plus d'ordre et sur une plus vaste échelle l'hospitalité monastique. Les moines la pratiquaient de leur mieux suivant leurs ressources et les besoins du pays où ils vivaient. Les saintes Ecritures et la tradition des Pères leur traçaient des règles religieusement observées. Sanniulfe, abbé de Randan, qui témoignait à ses hôtes une charité tout évangélique, se faisait un devoir de leur laver lui-même les pieds ³. Ce devait être une coutume générale à cette époque.

Toutes les fois qu'il s'agissait des pauvres, les saints abbés se montraient généreux et parfois prodigues. Saint Germain, quand il gouvernait son monastère d'Autun, donna tellement que les provisions finirent par s'épuiser ⁴. Saint Evroul fit la même chose ⁵. La sollicitude de saint Pair pour les indigents alla plus loin. Sentant bien que l'initiative privée des abbés et des moines était impuissante à soulager toutes les misères du royaume, il plaida leur cause auprès du roi Childebart avec une éloquence persuasive. Le prince chargea l'un de ses officiers d'exécuter ponctuellement les ordres du saint avocat des pauvres ⁶. Fortunat, qui raconte ce fait, admirait les

¹ DOM GUILLORÉAU, *L'Anjou et ses établissements monastiques*, 12.

² MABILLON, *op. cit.*, I, 191.

³ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, IV, 33, p. 168.

⁴ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Germani*, III, p. 12.

⁵ *Vita S. Ebrulfi*, XII, XIII, MABILLON, *Acta Sanctorum*, I, 337, 338.

⁶ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Paterni*, XV, 36.

inépuisables largesses de sainte Radegonde ; elle ne fut pas moins généreuse dans le cloître que sur le trône ¹.

Les moines eurent à exercer leur charité envers des hôtes d'un caractère spécial et dont la présence leur était parfois imposée. Il a été question plus haut des vocations forcées. Mais tous ceux que l'on contraignait à s'enfermer dans un monastère n'embrassaient point la vie religieuse. Ce fut pour quelques membres du clergé une prison qui durait plus ou moins longtemps. Un concile, réuni à Paris (552), infligea cette peine à l'évêque Ardaric pour le châtier d'une faute capitale ². Le roi Gontran prit une mesure semblable contre les deux évêques Salone et Sagittaire ³.

Les moines avaient à exercer l'hospitalité les uns envers les autres. Sainte Radegonde recevait avec beaucoup d'égards ceux qui traversaient Poitiers. Mais ni elle ni l'abbesse ne partageaient leur table ⁴. On témoignait, cela va sans dire, un profond respect aux visiteurs éminents ou estimés saints. L'abbé Jean de Réome y mettait un louable empressement. Saint Seine, qui lui faisait une visite, se présenta devant la porte du monastère à une heure fort avancée de la nuit. Afin de ne déranger personne, il pénétra comme il put dans l'église, comptant y rester tranquillement en prière. Il n'avait pas songé à la prévoyance surnaturelle de son saint ami. L'abbé Jean donna le signal du réveil, et tous les frères descendirent aussitôt et

¹ VEN. FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, XVII-XX, 42-44.

² *Concilium Parisiense*, éd. MAASSEN, p. 116.

³ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, V, 20, p. 217-218.

⁴ *Ibid.*, X, 16, p. 427-428.

s'acquittèrent auprès du bienheureux Seine de tous les devoirs de l'hospitalité ¹.

Les visites des moines, au moins dans certains monastères, étaient fréquentes. Ils avaient maintes occasions de voyager, par exemple, les pèlerinages aux tombeaux des saints, les intérêts de leurs monastères, des missions à remplir, et le besoin de se voir. Si ces voyages, quand une raison sérieuse les motive, sont légitimes, l'abus est toujours à craindre ; et cet abus porte un nom, le vagabondage. Les moines vagabonds, il en exista au VI^e siècle, provoquaient une défiance très grande. Le premier concile d'Orléans prit contre eux des mesures efficaces (511). On les devait traiter en fugitifs. L'abbé de leur monastère avait à les faire rentrer immédiatement, et les évêques lui prêtaient main forte. Tout abbé qui aurait conservé chez lui ou protégé un de ces coureurs, était déclaré coupable d'une faute ². Le concile de Tours (567) proscrivait sévèrement les sorties inutiles et faites sans permission ³. Le synode d'Auxerre restreignit les voyages du moine au sein de sa famille : moines et abbés reçurent l'interdiction de prendre part aux mariages et d'assister aux baptêmes en qualité de parrains ⁴.

Les moines conservèrent la coutume ancienne d'offrir des eulogies. Ces présents, qui perpétuent le souvenir d'une visite et parfois en tiennent lieu, jouent un grand

¹ JONAS, *Vita S. Johannis ab. Reomensis*, XIV, p. 512-517.

² *Concilium Aurelianense*, can. 19, p. 7.

³ *Concilium Turonense*, can. 16, p. 126.

⁴ *Concilium Autissiodorense*, can. 24-25, p. 182.

rôle dans l'histoire des relations amicales. Elles prenaient forcément, à cette époque de foi vive, un caractère religieux très accentué, qui en faisait un lien de communion. Saint Léobard, avant de mourir, voulut en recevoir de son compatriote et protecteur, Grégoire de Tours ¹. Saint Evroul ne laissait jamais partir un hôte sans lui donner un de ces souvenirs pieux ². Nulle part les eulogies ne furent aussi largement offertes qu'à Sainte-Croix de Poitiers. Il y en avait pour les amis et les visiteurs ³. Les courriers les emportaient avec les messages confiés à leur diligence ⁴. Les poésies de Venance Fortunat sont pleines d'allusions à ces présents de l'amitié. On peut, grâce à lui, déterminer leur nature. C'étaient des fleurs, parfois des violettes, du miel, des fruits, des châtaignes, des prunes, du lait, des œufs, des mets variés ou des friandises ⁵. Ils revêtaient quelquefois un caractère grave. Sainte Radegonde envoyait de l'argent au reclus de Chinon, et lui déclarait que pour elle le présent le plus agréable serait un cilice très dur, capable de lui labourer les épaules ⁶. Saint Junien et la sainte reine échangeaient de ces eulogies de la pénitence.

¹ GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XX, 743.

² *Vita S. Ebrulfi*, XX, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 339.

³ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 161, p. 428.

⁴ BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, VI, MABILLON, *ibid.*, 310.

⁵ VENANCE FORTUNAT, *Carmina*, VIII, 6, 7, 8, p. 194, 195; XI, 9, 24, p. 262-268.

⁶ BAUDONIVIE, IV, p. 310.

CHAPITRE TREIZIÈME

Maladies et Morts.

Longévité. — Soins des infirmes. — La mort dans les monastères. —
Sépulture des défunts.

Le régime austère des moines, sain pour qui avait la force de le supporter, conservait la vie. Tous ne connurent pas cependant l'heureuse longévité de Jean, abbé de Réome. A cent vingt ans, il n'avait perdu aucune de ses dents ; ses yeux gardaient toute leur vigueur, et sa mémoire, toute sa fidélité ¹. Ce fait est probablement unique. Malgré le tempérament vigoureux et l'hygiène forte et simple des hommes de ce temps, il y eut des malades dans les monastères. La peste les décima souvent ². Les infirmités communes ne leur furent pas épargnées. On désignait à Sainte-Croix une sœur pour soigner les malades. Toutes se succédaient dans ce service, qui durait pour chacune la semaine entière. Non contente de remplir à son tour cette fonction charitable, sainte Radegonde se montrait

¹ JONAS, *Vita Johannis abbatis Reomensis*, XIX, 516. Saint Théodulfe, à quatre-vingt-dix ans, jouissait d'une santé parfaite. *Vita S. Theodulfi*, XII, MABILLON, sec. I, 330.

² Marignan énumère quinze retours de la peste au VI^e siècle. *Études sur la civilisation française*, I, 72.

assidue auprès des infirmes et leur prodiguait les soins les plus délicats ¹.

L'histoire des Francs conserve la relation de la maladie et de la mort d'une moniale de Sainte-Croix, sainte Disciole. Les sœurs veillaient sur elle avec une grande charité depuis le commencement de sa maladie. Le jour qui devait être le dernier, elle leur dit : « Voilà que je vais mieux ; je ne souffre plus. Il est inutile désormais de vous donner tant de peine à mon endroit. Retirez-vous plutôt afin de me laisser reposer. » Les religieuses quittèrent sa cellule. Elles revinrent bientôt après ; debout en face de sa couche, elles attendaient. Mais l'infirmes, les bras étendus, demandait la bénédiction d'un être invisible : « Bénissez-moi, disait-elle, saintes et servantes de Dieu. C'est pour la troisième fois que vous vous exposez à des ennuis. Pourquoi endurez-vous tant d'injures pour une pauvre femme telle que moi ? » Les sœurs l'interrogèrent sur le sens de ses paroles ; il ne leur fut rien répondu. Bientôt Disciole poussa un grand cri, sourit et expira. Il y avait alors un possédé qui demandait sa guérison devant la relique de la croix. On le vit subitement s'arracher les cheveux et, se roulant à terre, pousser des hurlements, mêlés de lamentations. Il avoua que saint Michel introduisait cette âme au paradis et que Satan n'avait rien trouvé en elle. Les moniales lavèrent aussitôt le corps de la défunte et l'enveloppèrent des linges les plus blancs

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radegundis*, XXIII, 44.

qu'il leur fut possible de trouver. Elles lui donnèrent ensuite la sépulture ¹.

Les moines et les moniales n'avaient pas tous une fin enveloppée d'une pareille auréole de sainteté. Les morts des saints ont seules laissé un souvenir dans l'histoire monastique de ce siècle. Elles présentent ce caractère pieux et tranquille ; les grands serviteurs de Dieu passaient comme naturellement de ce monde au royaume de leur Seigneur. Grégoire de Tours raconte ailleurs les obsèques de sainte Radegonde. On y reconnaît aisément, au milieu des manifestations extraordinaires et personnelles d'une douleur et d'une vénération unique, des traits qui appartiennent à l'ensemble des funérailles.

Le saint pontife se rendit à Poitiers, dès qu'il sut la mort de la pieuse reine. Il la trouva étendue sur un lit funèbre : l'éclat de son visage surpassait celui des lis et des roses. La foule des moniales l'entourait. Elles étaient environ deux cents, quelques-unes de race royale, toutes gagnées par elle à la vie monastique. « Pourquoi, mère sainte, nous laisser ainsi orphelines ? disaient-elles en sanglotant. A qui nous abandonnez-vous dans notre désolation ² ? Nous avons quitté père et mère pour vous suivre, et vous nous livrez à des larmes et à une douleur sans fin. Avec vous ce monastère nous semblait plus grand que les villes et les cités,...

¹ GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, VI, 29, p. 267-268.

² On reconnaît dans ce langage une réminiscence des paroles que les disciples de saint Martin lui adressaient au moment de son trépas. Les moines de saint Sénoc, comme les filles de sainte Monégonde, s'en inspirèrent dans une circonstance analogue. GRÉG. DE TOURS, *Liber vitæ Patrum*, XV, 4, XIX, 4.

Que nous sommes malheureuses d'être abandonnées par notre mère ? Heureuses celles qui ont quitté la terre de son vivant ! ... » Elles continuèrent longtemps d'exhaler ainsi les plaintes de leurs âmes meurtries.

Grégoire leur fit entendre des paroles de consolation. Comme ces religieuses ne songeaient pas, au milieu de leur chagrin, à rendre les derniers devoirs au corps de sainte Radegonde, il s'entretint avec l'abbesse de ce qu'il y avait à faire. Les habitants les plus honorables de Poitiers le conjurèrent de remplacer l'évêque Marovée, retenu au loin par la visite de son diocèse. Tout d'abord il consacra un autel dans le monastère. Puis on transporta solennellement les restes de Radegonde. Les moniales, à qui les lois de la clôture interdisaient de l'accompagner, contemplaient le cortège des fenêtres de leur mur d'enceinte. Leurs sanglots émurent l'assistance, qui ne pouvait contenir ses larmes. La pieuse reine avait fondé auprès de son monastère une église destinée à recevoir son cadavre et celui de ses filles ¹. Le corps était dans une châsse en bois, entouré de parfums. Il fut placé dans le vaste sépulcre ouvert pour lui. Grégoire récita les dernières prières. Marovée, à son retour, ferma lui-même le tombeau et célébra la messe dans l'église ².

Les moines, dès que l'un d'entre eux avait rendu le dernier soupir, lavaient son corps avec grand respect,

¹ L'église actuelle de Sainte-Radegonde.

² GRÉG. DE TOURS, *Liber de gloria Confessorum*, CIV, 814-816. BAUDONIVIE, *Vita S. Radegundis*, XXVII-XXIX, MABILLON, *Acta Sanctorum*, sec. I, 316. Grégoire de Tours indique ailleurs les devoirs rendus à saint Salvi, que l'on croyait mort. *Historia Francorum*, VII, 289-291.

en se servant quelquefois d'eau chaude ¹. Ils le revêtaient ensuite de ses habits les plus convenables. Beaucoup furent, comme Radegonde, ensevelis dans un oratoire qu'ils avaient eux-mêmes désigné ². Quelques reclus eurent leur cellule pour tombeau ³. Quand il s'agissait d'un grand serviteur de Dieu, les miracles manifestaient assez promptement sa sainteté et lui attiraient les témoignages de la vénération publique. Le premier anniversaire du trépas de l'ermitte Marien et de l'abbé Avit prit les allures d'une véritable canonisation par la voix du peuple ⁴. Les fidèles tenaient à posséder les reliques des solitaires réputés saints. Il y eut parfois autour de leur dépouille de pieuses querelles ⁵. On se souvient de la contestation qui s'éleva entre les habitants de Poitiers et ceux de Tours au sujet des reliques de saint Martin.

Fortunat raconte la fin de deux moines que la plus étroite amitté avait unis. Ils ne voulurent pas être séparés dans la mort. Moines du même monastère et ermites ensemble, saint Pair et saint Scubilion s'étaient vus contraints de vivre quelque temps éloignés l'un de l'autre. Ils désiraient fort se revoir avant de paraître devant Dieu ; mais, sans qu'ils aient eu cette satisfaction, la mort les surprit le même jour et à la même heure. Leurs disciples, voulant se conformer à

¹ VENANCE FORTUNAT, *Vita S. Radagundis*, XXXVII, 28.

² JONAS, *Vita Johannis ab. Reomensis*, XIX, p. 516. GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, IX, XII, XIV, 705, 715, 720. *De gloria Confessorum*, LXXX, LXXXV, 798, 803.

³ GRÉG. DE TOURS, *Liber vite Patrum*, XIX, XX, 740, 744.

⁴ *Id.*, *De gloria Confessorum*, LXXX, XCVII, 798, 810.

⁵ *Id.*, *Liber Vite Patrum*, IX, XIII, 70, 716, 717.

leurs désirs, les ensevelirent dans le même tombeau au monastère de Scicy ¹.

Les basiliques monacales où reposaient les ossements des saints, semblèrent aux rois la meilleure et la plus honorable des sépultures. Ils la demandèrent comme un privilège. Childebert I fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, le futur Saint-Germain, bâtie par lui ² ; Clotaire le fut à Saint-Médard de Soissons ³. Chilpéric, son jeune enfant Clovis et Frédégonde eurent leur tombeau dans le premier de ces monastères ⁴ ; un autre de ses fils, le jeune Dagobert, fut enterré à Saint-Denis. Celui du roi Gontran fut inhumé dans son monastère de Saint-Marcel de Chalon ⁵.

¹ VENANCE FORTUNAT. *Vita S. Paterni*, XVIII, 37.

² GRÉG. DE TOURS, *Historia Francorum*, IV, 20, p. 154.

³ *Ibid.*, IV, 21, p. 158.

⁴ *Ibid.*, V, 34, p. 227. MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 158, 169.

⁵ *Ibid.*, I, 227.

CONCLUSION.

Il est en somme difficile d'avoir sur les moines de cette époque des idées générales. L'indépendance mutuelle où ils vécurent déconcerte l'esprit de système. Ce sont des hommes qui recherchent simplement la perfection ; des types anciens, aux traits assez vaguement formés, leur servent de modèles ; ils s'adaptent tant bien que mal au milieu qui les entoure et dont ils subissent l'influence ; ils font, sans idée préconçue, le bien qu'ils peuvent. On sent chez eux de l'initiative et de la générosité. Mais il leur manque un élément indispensable.

Les monastères n'ont pas eu, au VI^e siècle, de ces abbés en qui le génie et la sainteté vont de pair. C'est à de tels hommes qu'il appartient d'imprimer au monachisme une impulsion féconde et durable, et d'entraîner dans ce courant les armées monacales. Ces chefs des moines préparent les chefs du peuple chrétien, quand ils ne le sont pas eux-mêmes. C'est une force que rien ne peut remplacer.

Si l'historien ne rencontre pas ces moines éminents capables d'une grande action, s'il ne trouve pas les monastères-centres, qui groupent autour d'eux des fédérations monastiques imposantes, il est agréablement surpris de voir, sous l'influence d'initiatives modestes,

commencer des institutions et des usages auxquels l'avenir réserve un développement extraordinaire. Le monastère qu'il a devant lui porte un goût de terroir fort accentué ; il reste gallo-romain. La sève que lui communique l'arrivée des Francs barbares ne réussit pas à le lui enlever.

En un mot, la vie monastique prend possession d'un pays. Cela suffit pour absorber ses forces. Une fois implantée sur toute l'étendue de la Gaule mérovingienne, elle n'aura qu'à se développer. Mais dès maintenant la vie qui déborde de ses monastères autorise les plus belles espérances, dont le VII^e siècle saura faire des réalités.

LIVRE QUATRIÈME

LES MOINES MÉROVINGIENS APRÈS L'ARRIVÉE DE SAINT COLOMBAN (590)

CHAPITRE PREMIER

Topographie monastique

Fondations de saint Colomban. — Fondations de ses disciples en Austrasie et en Burgondie. — Meaux, Sens, Paris. — Reims et Amiens. — Diocèses du Nord. — Neustrie.

L'arrivée de saint Colomban (590) et la fondation du monastère de Luxeuil sont pour la vie monastique en France le point de départ d'un développement extraordinaire. Au contact de la vigueur bretonne, les moines gallo-romains et francs sentent jaillir en eux une surabondance de vie. Les vocations se multiplient, sans que le nombre diminue la qualité. Les monastères deviennent nombreux. Il semble que rien ne doive manquer à la France monastique du VII^e siècle. Elle est encore tout entière sous l'influence du grand moine breton, lorsque la règle bénédictine pénètre dans ses monastères et leur apporte ce qu'ils n'ont encore reçu de personne : l'ordre. Avec la vie et l'ordre, ils grandis-

sent. Leur développement a pour conséquence immédiate une action bienfaisante et profonde sur la société tout entière.

Les monastères précédemment fondés en profitent les premiers. Ils prolongent pour la plupart leur existence à travers le VII^e siècle et durent plus longtemps encore ¹. Quelques-uns prennent une importance très grande, mais ils ne peuvent suffire aux besoins de la vie religieuse qui se manifestent partout. De nouvelles maisons surgissent. Plusieurs acquièrent rapidement une prospérité que jamais communauté monastique n'a connue jusqu'à ce jour. La tranquillité relative dont on jouit sous Dagobert et sous le gouvernement de sainte Bathilde, l'intérêt que les rois, les maires du palais et les leudes prennent aux fondations religieuses, favorisent singulièrement leur progrès.

Nous ne saurions dresser la liste de tous les monastères établis à cette époque. Il en est beaucoup dont le souvenir est perdu. L'histoire peut cependant énumérer toute une suite de noms qui témoignent de la fécondité monastique de la France de cette période. Nous commençons par les fondations colombaniennes, sans nous préoccuper de les distribuer par provinces ou diocèses.

Saint Colomban s'installa d'abord avec ses premiers compagnons dans une solitude boisée du royaume de Bourgondie, à Anegray ². L'affluence des vocations

¹ Les guerres, surtout celles qui, à diverses reprises, désolèrent l'Aquitaine, ont causé la ruine de plusieurs monastères. D'autres ont disparu d'eux-mêmes avec le dernier de leurs moines.

² Village situé sur la commune de la Voivre cant. de Faucogney, arr. de

le contraignit de former un deuxième monastère à Luxeuil¹, et un troisième à Fontaine². Ils se trouvaient tous les trois dans le diocèse de Besançon. Pendant que le saint abbé, au terme de ses pérégrinations et de ses épreuves, en fondait un quatrième à Bobbio en Lombardie, ses disciples en établissaient d'autres dans les divers diocèses austrasiens ou burgondes. Pour commencer par Besançon, saint Donat, de moine de Luxeuil devenu évêque de cette cité, en fonda deux dans la ville épiscopale, celui de Saint-Paul, destiné aux hommes, et celui de Notre-Dame, destiné aux religieuses³. Celui de Lure eut pour fondateur saint Déicole († 625), venu d'Irlande avec saint Colomban⁴. Saint Ermenfroid en établit un autre à Cusance⁵.

Dans le diocèse de Bâle, Saint-Usitz ou Ursanne⁶ fut fondé par saint Ursicinus, disciple de Colomban; Grandval⁷, par un autre moine de Luxeuil, saint Germain⁸; Murbach⁹ fut l'œuvre de saint Pirmin, au commencement du VIII^e siècle.

Ce furent encore des moines de Luxeuil, Romaric et Amé, qui, sous le gouvernement de l'abbé Eustaise,

Lure, Haute-Saône. JONAS, *Vita Columbani*, éd. KRUSCH, *Script. rerum Meroving.*, IV, 72.

¹ *Ibid.*, 76, Arr. Lure, Haute-Saône.

² *Ibid.* Fontaine-lez-Luxeuil.

³ *Ibid.*, 79-80.

⁴ *Vita S. Deicolæ*, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 116-122.

⁵ Cant. Baume-les-Dames, Doubs. *Vita S. Ermenfredi*, *Acta Sanct.* Sept., VII, 106-112.

⁶ District de Porrentruy, Suisse.

⁷ Moutier-Grandval, *ibid.*

⁸ *Vita S. Germani* († 667), MABILLON, sec. II, 511-515.

⁹ Alsace.

fixèrent une colonie monastique à Remiremont ¹, dans le diocèse de Toul.

Il se fit d'autres fondations monastiques en cette contrée durant la même période, Galilée, qui prit le nom de Saint-Dié, son fondateur ; Senones ², dû à saint Gondelbert ; Bonmoutier ³, Etival ⁴, Moyen-Moutier ⁵, formé autour de la cellule de saint Hydulphe ⁶.

Dans le diocèse de Strasbourg, l'un des premiers disciples de saint Colomban, saint Léobard, fonda le monastère qui plus tard prit le nom de Marmoutier ⁷ ; les moines de Wissembourg suivirent la règle colombanienne. Les monastères de Niederhaslach ⁸, Ebermunster ⁹, Neuviller ¹⁰, Sarbourg, Gregorienthal, Munsters, Hohenburg, Honau, Ettenheimmunster, remontent à cette époque ¹¹.

Celui de Saint-Thomas fut fondé dans la ville de Strasbourg par l'évêque saint Florent.

La plupart des communautés monastiques du diocèse

¹ Vosges. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, IV, 208 et s.

² Arr. Saint-Dié, Vosges.

³ Com. Ciry, arr. Lunéville, Meurthe-et-Moselle. Ce monastère fut transféré en 1569 à Domèvre.

⁴ Cant. Raon-l'Etape, arr. Saint-Dié Vosges.

⁵ Cant. Senones, *ibid.*

⁶ Sur ces monastères voir Abbé MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié* (Nancy, 1900), I, 60-86. Cet auteur signale encore le petit monastère de Moyenvic, sous le vocable de Saint-Pient.

⁷ Arr. Saverne.

⁸ Cant. Molsheim.

⁹ Cant. Benfeld.

¹⁰ Cant. la Petite-Pierre.

¹¹ HAUCK, I. 293.

de Metz se réclamaient d'une origine mérovingienne ; voici leurs noms : Saint-Martin, Saint-Symphorien, Saint-Clément, Saint-Pierre, Sainte-Clodesinde et Saint-Avold. Ces trois derniers sont les seuls dont les titres à cette antiquité paraissent incontestables ¹. Saint-Mihiel ² et Beaulieu ³, au diocèse de Verdun, remontent à la même époque ⁴ ; saint Wandrille fit un séjour à Montfaucon ⁵.

Bèze ⁶ complète au VII^e siècle la liste des fondations mérovingiennes du diocèse de Langres ; on y suivait la règle de Luxeuil.

Peu d'Eglises subirent autant que celle de Meaux l'influence de saint Colomban et de ses disciples : Rebais ⁷, fondé par saint Ouen, eut pour premier abbé un moine de Luxeuil, saint Aile. Les monastères de Sainte-Croix, fondé près de la ville épiscopale par l'évêque saint Faron, qui lui donna son nom ; de Reuil ⁸, dont la fondation est attribuée à Ado, frère de saint Ouen, et de Saint-Fiacre ⁹, qui se forma autour de la cellule de l'ermite de ce nom, de Jouarre ¹⁰ et de Faremoutier ¹¹, destinés aux femmes, se conformèrent aux mêmes règles. Le biographe de saint Merry

¹ HAUCK, I, 291.

² Arr. Commercy, Meuse.

³ Cant. Triaucourt, arr. Bar-le-Duc, Meuse.

⁴ HAUCK, I, 292.

⁵ Arr. Montmédy, Meuse. *Vita I S. Wandregesili*, MABILLON, II, 505.

⁶ Cant. Mirebeau, arr. Dijon, Côte-d'Or.

⁷ Arr. Coulommiers, Seine-et-Marne.

⁸ Cant. la Ferté-sous-Jouarre, arr. Meaux.

⁹ Cant. Crécy-en-Brie, arr. Meaux.

¹⁰ Cant. la Ferté-sous-Jouarre, arr. Meaux. JONAS, *Vita S. Columbani*, 100.

¹¹ Cant. Rozoy, arr. Coulommiers. *Ibid.*, 130.

parle d'un monastère qui existait alors à Champeaux ¹, dans le diocèse de Sens, qui vit en outre se fonder ceux de Saint-Remy, de Sainte-Colombe, de Saint-Jean, de Ferrières ², de Saint-Symphorien et de Saint-Maurice ; ces deux derniers étaient occupés par des moniales ³. Ce fut un disciple de saint Colomban, Babelenus, qui fonda le monastère de Sainte-Marie sous les murs de Nevers ⁴. Au diocèse de Troyes, les monastères de Moustier-la-Celle ⁵, de Saint-Quentin, fondé par saint Frobert ⁶, et de Notre-Dame, acceptèrent l'influence de Luxeuil. Saint Gond, neveu de saint Wandrille, gouverna, dans cette région, le petit monastère d'Oye ⁷.

Les fondations monastiques abondent dans le diocèse de *Paris* ; Saint-Denis jouit d'une grande importance après la translation de la communauté auprès de la basilique construite par les soins de Dagobert ⁸. Saint-Maur-des-Fossés ⁹, Lagny ¹⁰, qui est dû au saint Irlandais Fursy, Chelles ¹¹, que saint Bathilde créa

¹ Cant. Mormant, arr. Melun. *Vita S. Mederici*, MABILLON, III, I, 10.

² Arr. Montargis, Loiret.

³ Il est impossible de préciser la date de fondation de ces monastères ; quelques-uns peuvent remonter au VI^e siècle.

⁴ JONAS, *op. cit.*, 120. Une tradition locale attribuait à saint Colomban lui-même la fondation de celui de Saint-Etienne. *Gallia Christiana*, XII, 666.

⁵ Com. Saint-André, cant. Troyes. Aube.

⁶ *Vita S. Frodoberti*, MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 603.

⁷ *Acta Sanctorum Maii*, VI, 444-446.

⁸ HAVET, *Questions mérovingiennes*, v. *Les Origines de Saint-Denis*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LI, 1-21, qui place cet événement entre janvier 623 et juillet 625.

⁹ Arr. Sceaux. Seine.

¹⁰ *Vita S. Fursei*, MABILLON, II, 295. Arr. Meaux, Seine-et-Marne.

¹¹ Cant. Lagny, Seine-et-Marne.

pour des moniales, Bruyères-le-Châtel ¹, dû à une pieuse femme du nom de Chrotilde, et Tussonval, dû à un certain Charderic, remontent à cette époque ². Saint Eloy fonda, pour des religieuses, le monastère de Saint-Martial dans la ville de Paris.

Dans le diocèse d'Orléans, Leodebod, abbé de Saint-Aignan, fonda Fleury ³. Les moniales de Saint-Loup vivaient déjà auprès de la ville ⁴. Il se fonda, sur les bords de la Loire, dans le diocèse de Chartres, un nouveau monastère sous le vocable de Notre-Dame ⁵.

Au diocèse de Reims, saint Berchaire, qui avait passé par Luxeuil, fonda Hautvillers ⁶; les moniales de Saint-Pierre et d'Avenay ⁷ furent établies durant ce siècle. Montierender ⁸ et Puellemontier ⁹, au diocèse de Châlons, eurent saint Berchaire pour fondateur. Saint Germer fonda, au diocèse de Beauvais, le monastère de Flay, qui reçut plus tard son nom ¹⁰; son biographe signale en outre la fondation du monastère de *Insula*, en un lieu voisin, appelé depuis Saint-Pierre-au-Bois, d'un troisième en l'honneur de saint Jean ¹¹. Le diocèse de

¹ Cant. Arpajon, arr. Corbeil, Seine-et-Oise.

² TARDIF, *Cartons des rois*, 23-24.

³ ADREVALD, *Historia Translationis S. Benedicti*, MABILLON, II, 339. Aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire, cant. Ouzouer, arr. Gien, Loiret.

⁴ *Vita S. Eucherii*, MABILLON, III, I, 555.

⁵ TARDIF, 29. On a vainement essayé de l'identifier avec l'abbaye de Bourg-moyen à Blois.

⁶ Cant. Ay, arr. Reims, Marne.

⁷ Cant. Ay, arr. Reims.

⁸ Arr. Vassy, Haute-Marne. *Vita S. Bercharii*, MABILLON, II, 797-826.

⁹ Cant. Montierender. *Ibid.*

¹⁰ Cant. le Coudray, arr. Beauvais, Oise.

¹¹ *Vita S. Geremari*, MABILLON, II, 457.

Noyon vit se fonder plusieurs établissements monastiques : Saint-Quentin ¹, qui eut pour premier abbé un Colombanien, Ebertramn, Saint-Fursy de Péronne ², où fut enterré le saint de ce nom, Homblières ³, où vécut sainte Hunégonde, Mont-Saint-Quentin auprès de Péronne, et le monastère qui prit à Noyon le vocable de Saint-Eloy.

Corbie ⁴ est le plus célèbre de tous les monastères fondés à cette époque dans le diocèse d'Amiens. On peut ensuite nommer Centule, qui prit le nom de Saint-Riquier, son fondateur ⁵; Forestmoutier ⁶, fondé par le même saint; *Leuconaus*, connu sous le nom de saint Valery ⁷, son fondateur, moine de Luxeuil; Saint-Josse ⁸, fondé par le saint de ce nom, et Sainte-Austreberte ⁹, qui porte le nom de sa fondatrice.

Les moines d'Orbais ¹⁰, au diocèse de Soissons, vinrent de Rebais; la première abbesse de Notre-Dame de Soissons lui fut fournie par Jouarre; ce qui rattache ces deux maisons au groupe colombanien. Brétigny ¹¹, où vécut un saint Hubert, existait à la fin du VII^e siècle.

¹ Dép. de l'Aisne.

² Dép. de la Somme.

³ Cant. Saint-Quentin, Aisne.

⁴ Arr. Amiens, Somme.

⁵ Cant. Ailly-le-Haut, arr. Abbeville, Somme. ALCUIN, *Vita S. Richarii*, MABILLON, II, 183.

⁶ Cant. Nouvion, arr. Abbeville.

⁷ Arr. Abbeville.

⁸ Cant. Montreuil, Pas-de-Calais. *Vita S. Fudoci*, MABILLON, II, 541-547.

⁹ Cant. Hesdin, arr. Montreuil.

¹⁰ Cant. Montmort, arr. Epernay, Marne, MABILLON, III, 1, 496-498.

¹¹ Cant. Noyon, arr. Compiègne, Oise. MABILLON, III, 1, 183.

Sainte Salaberge, une colombanienne fervente, après avoir fondé un monastère dans le diocèse de Langres, se retira dans la ville de *Laon* pour y fonder le monastère de Saint-Jean-Baptiste ¹. Au diocèse de *Boulogne*, Blangy ² fut fondé par sainte Berthe ; Samer ³, par Saint Vulmar ; Auchy-les-Moines ⁴ remonte au même temps. On retrouve l'influence de Luxeuil au diocèse de *Thérouanne*, avec saint Bertin ⁵, fondateur de Sithiu, qui prit plus tard son nom.

Le monastère de Saint-Waast d'Arras fut fondé après la translation des reliques de ce saint dans un oratoire qu'il avait élevé lui-même en l'honneur de saint Pierre ; ceux de Marchiennes ⁶, de Hasnon ⁷ et de Hamay, près de Marchiennes, le furent à la même époque. Les fondations monastiques du diocèse de *Cambrai* d'origine mérovingienne sont les suivantes : Lobbes ⁸ et Saint-Crépin ⁹, dus à saint Landelin, Saint-Ghislain ¹⁰, Haumont ¹¹, Maubeuge ¹², Maroilles ¹³, Willers-en-Faigue ¹⁴, qui eut pour abbé un saint Dodon ¹⁵.

¹ *Vita S. Salaberge*, MABILLON, II, 408.

² Cant. le Parcq, arr. Saint-Pol, Pas-de-Calais.

³ Arr. Boulogne, Pas-de-Calais. *Vita S. Vulmari*, MABILLON, III, I, 234.

⁴ Auchy-les-Hesdin, cant. le Parcq.

⁵ *Vita S. Bertini*, MABILLON, III, I, 234-238,

⁶ *Vita S. Rictrudis*, MABILLON, II, 899-913. Arr. Douai, Nord.

⁷ Cant. Saint-Amand, arr. Valenciennes, Nord.

⁸ Prov. du Hainaut, Belgique.

⁹ Près de Valenciennes. *Vita S. Landelini*, MABILLON, II, 8738-76.

¹⁰ Prov. du Hainaut, Belgique. *Vita S. Ghisleni*, *ibid.*, II, 788-796.

¹¹ Arr. Avesnes, cant. Maubeuge, Nord.

¹² *Vita S. Aldegundis*, MABILLON, II, 807-815.

¹³ Cant. Landrecies. arr. Avesnes.

¹⁴ Cant. Valenciennes.

¹⁵ *Vita S. Dodonis*, *Acta Sanct.*, Oct., XII, 634-637.

Les moines et les moniales s'avancèrent dans la région qui a formé plus tard les Pays-Bas, pour s'installer dans les vallées de l'Escaut, de la Meuse et remonter vers le nord et l'est jusqu'au Rhin : Saint-Amand, Gand, Nivelles, le Mont-Blandin, Saint-Trond, Stavelo, Saint-Martin de Tournai, Malmédy, sont leurs fondations les plus célèbres.

En revenant vers le sud-ouest, on trouve en pleine Neustrie le diocèse de *Rouen* qui s'enrichit de plusieurs monastères importants : Fontenelle, qui prit le nom de Saint-Wandrille ¹, avec ses dépendances de Saint-Amans, *Logium*, Belcinac, Bremon tier et Fleury ; Jumièges ², fondé par saint Philibert ; Pavilly ³, monastère de femmes dû à l'initiative du même saint ; Fécamp ⁴, fondé par saint Vaneng ; Montivilliers ⁵, destiné comme le précédent aux religieuses. Saint Saens gouverna un monastère, en un lieu qui prit son nom ⁶. Un disciple de ce saint, Leufroid, fonda le monastère de *Madriacum*, appelé depuis la Croix-Saint-Leufroid ⁷, dans le diocèse d'*Evreux*. Celui de Saint-Taurin, dans la ville épiscopale, existait depuis quelque temps déjà. Saint Potentien, disciple de saint Colom-

¹ Cant. Caudebec, arr. Yvetot, Seine-Inférieure.

² Cant. Duclair, arr. Rouen. *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788 et *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus)*, publiés d'après les notes d'Arthur Giry, par RENÉ POUPARDIN, Paris, 1905, in-8, 1-18.

³ Arr. Rouen. *Vita S. Austrebertæ*, *ibid.*, III, 1, 23-37.

⁴ Arr. Yvetot.

⁵ Arr. le Havre.

⁶ Sur ces monastères, voir VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, 155-216.

⁷ Cant. Gaillon, arr. Louvièrs, Eure. *Vita S. Leufredi*, MABILLON, III, 1, 544. Il est question dans cette vie du petit monastère de Notre-Dame-de-la-Garenne *Ibid.*, 545. Cant. St-André-de-l'Eure, arr. Évreux.

ban, fonda auprès de *Coutances* un monastère dont le nom est resté inconnu ¹. Celui de Fontenai-sur-Orne eut pour fondateur saint Evremond ². La solitude où saint Sérénic réunit ses disciples était située dans le diocèse de *Séez* ³. L'abbaye de Fontenelle envoya l'un de ses moines, saint Hermeland, fonder le monastère d'Andre, dans le diocèse de *Nantes*, où la vie monastique était à peu près inconnue ⁴. Saint Magnobode ou Maimbeuf fonda, dans un faubourg d'Angers, le monastère et l'église de Saint-Saturnin, où il reçut la sépulture ⁵; l'abbaye de Saint-Serge remonte à la même époque.

Saint Sulpice, évêque de *Bourges* († 647), fut le protecteur des moines; il fonda dans la ville épiscopale un monastère de femmes, que l'on croit être celui de Saint-Laurent ⁶. L'église qui lui servit de sépulture fut de bonne heure donnée à des moines. Saint Cyran établit dans ce même diocèse les monastères de Méobecq ⁷ et de Lonrey, connus sous son vocable ⁸. Théodulfe Babelène, dont il a été précédemment question, fonda trois monastères sous la règle de saint Colomban, situés, le premier dans le voisinage de la cité ⁹, le

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 94.

² Cant. Argentan, Orne. *Vita S. Ebremundi*, dans *Acta Sanct. Junii*, III, 285.

³ Saint-Géneri, cant. d'Alençon, Orne. *Vita S. Serenici*, MABILLON, III, 547-554.

⁴ *Vita S. Hermelandi*, *ibid.*, III, I, 368.

⁵ *Vita S. Magnobodi*, *Acta Sanct. Oct.*, VII, 940-947.

⁶ *Vita S. Sulpitii*, MABILLON, II, 158-168.

⁷ Cant. Buzançais, arr. Châteauroux, Indre.

⁸ Saint-Cyran, cant. Châtillon, arr. Châteauroux. *Vita S. Sigiranni*, *ibid.*, II, 418-420.

⁹ Dans une île de la Marmande.

deuxième à Jouet-sur-l'Aubois ¹, et le troisième destiné aux moniales, à Charenton-sur-Mer ². Il y eut dans la ville une autre communauté de femmes sous la même règle, que Mabillon identifie avec l'église collégiale de Notre-Dame-de-Sales ³. Saint Genès, évêque de *Clermont*, fonda sur l'un de ses domaines le monastère de Manglieu ⁴ pour les hommes, et dans un faubourg de la cité celui de Chamalières pour les femmes ⁵. Saint Priest ou Projet gouvernait un monastère situé sur le versant opposé de la ville ⁶; une église monastique fut élevée à Volvic ⁷, au lieu où il souffrit le martyre. Un Arverne, du nom de Calmine ou Carmery, établit les monastères de Mozat ⁸ pour des moines, et dans le diocèse du *Puy*, le *cœnobium Calmeliacense*, monastère qui prit dans la suite le nom de Saint-Chaffre ⁹. Saint Eloi fonda au diocèse de *Limoges* l'abbaye de Solignac ¹⁰ et plusieurs autres monastères dont le nom n'est pas connu ¹¹. L'abbaye

¹ Cant. la Guerche, arr. Saint-Amand, Cher.

² Arr. Saint-Amand.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, 128-129.

⁴ Cant. Vic-le-Comte, arr. Clermont, Puy-de-Dôme. *Vita S. Boniti* MABILLON, III, 1 83.

⁵ *Vita S. Praejecti*, 613.

⁶ *Candidinense cœnobium*, que l'on identifie avec l'endroit où se trouvait le couvent des Carmes déchaux, près du cimetière actuel. *Vita S. Praejecti*, *ibid.*, 619.

⁷ Arr. Riom, Puy-de-Dôme. *Ibid.*, 621.

⁸ Cant. Riom, Son épouse, la bienheureuse Namadia, passe pour avoir fondé un monastère de femmes à Marsac, situé à une demi-lieue de Mozat.

⁹ Arr. le Puy, Haute-Loire. *Vita S. Theofredi*, MABILLON, III, 1, 451.

¹⁰ Cant. Limoges, Haute-Vienne. *Vita S. Eligii*, éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, IV, 680.

¹¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, *ibid.*, 123.

de Saint-Pardoux de Guéret ¹ remonte à la même époque.

Il y avait à Bordeaux un monastère de femmes gouverné par l'abbesse Hildemarque, qui donnait l'hospitalité aux moines de Fontenelle voyageant en Aquitaine ². Saint Philibert fonda, dans le diocèse de Poitiers, le monastère de Quinçay ³, et celui de Noirmoutier, situé dans l'île de ce nom ⁴. Saint Amand fut quelque temps moine dans l'île voisine d'Yeu ⁵.

Le biographe de saint Didier, évêque de Cahors, mentionne les monastères de Saint-Amans, plus tard Saint-Géry, et de Saint-Martin, fondés par lui dans la ville de Cahors, le premier pour les hommes, le second pour les femmes, de Saint-Etienne et de Moissac ⁶. Des autres monastères du midi, celui de Nant ⁷ est signalé par le biographe de saint Amand, celui de Troclar par l'auteur de la vie de sainte Sigolène, son abbesse ⁸, et celui de Sainte-Enimie, par les actes de la sainte dont il porte le nom ⁹.

¹ Dép. de la Creuse. *Vita S. Pardulfi*, MABILLON, III, I, 536.

² *Vita II S. Wandrisili*, *ibid.*, II, 518.

³ Aujourd'hui St-Benoît, cant. Poitiers, Vienne.

⁴ Dép. de la Vendée. *Vita S. Amandi*, *ibid.*, II, 789.

⁵ Arr. des Sables, Vendée. *Vita S. Filiberti*, *ibid.*, II, 681. Dom CHAMARD, *Histoire ecclésiastique du Poitou* (Poitiers, 1890, in-8), signale encore la fondation des prieurés de Saint-Denis-en-Vaux, près de Châtellerault et de Mazerolles, cant. de Lussac, arr. de Montmorillon.

⁶ Tarn-et-Garonne. *Vie de S. Didier*, éd. POUPARDIN, VI, IX, 22, 25, 26, 37, 51.

⁷ Arr. Milhau, Aveyron. *Vita S. Amandi*, 686.

⁸ Diocèse d'Albi. *Vita S. Sigolene*. *Acta Sanct. Julii*, V, 488-504.

⁹ Ar. Florac, Lozère. *Vita S. Enimie*, *Acta Sanct. Octob.*, III, 406-413.

CHAPITRE DEUXIÈME

Règles monastiques

Saint Benoît. — Saint Colomban. — Saint Donat. — *Regula cujusdam ad virgines.*
— *Regula Magistri.*

Les règles manquaient de fixité dans les monastères gallo-romains et dans les premiers monastères mérovingiens. L'initiative laissée aux abbés causa d'inévitables abus. Leur autorité n'était soumise à aucun contrôle efficace. Le pouvoir des évêques et des conciles ne suffit pas à prévenir une décadence qui fit de rapides progrès. Les communautés de la Provence, si florissantes au début du VI^e siècle, partagèrent le sort commun. La vieille réputation de ferveur qui s'attachait au nom de Lérins avait cependant attiré le jeune Attale. Mais il s'aperçut, après quelque temps de vie religieuse, que la plupart des frères n'avaient aucun souci de conformer leur existence aux prescriptions de la règle ¹. Les monastères n'étaient pas seuls à décliner morale-

¹ Clam ergo a sodalibus progressus, duobus pueris contentus, ad Lirinensem coenobium venit; quo diu vita degens, cum nequaquam cerneret regularis disciplina habenis ceteros colla submittere, coepit anxio animo trutinare, quo potioris consilii aditus viam panderet. JONAS, *Vita Columbani abbatis discipulorumque ejus*, liber II, éd. KRUSCH, 113, *Script. rer. Merov.*, IV. Saint Arnoul et saint Romaric étaient eux-mêmes fortement sollicités par le désir d'embrasser la vie monastique à Lérins. *Vita S. Arnulfi episcopi Metensis*, *Script. rer. Merov.*, II, 433.

ment. L'Eglise et la société civile souffraient de maux semblables. La France mérovingienne paraissait atteinte d'une vieillesse prématurée ¹. On ne voyait pas comment la vie pourrait sortir d'une décrépitude presque universelle. Elle ne pouvait venir que du dehors. Les moines la reçurent de deux règles étrangères, l'une italienne et l'autre irlandaise.

La première, composée par saint Benoît (mort en 543), passa quelque temps inaperçue, sauf des communautés monastiques en relation directe avec le Mont-Classin. Les Lombards, après la destruction de ce monastère, avaient contraint les religieux à chercher un refuge ailleurs. Ils le trouvèrent à Rome. Leur règle fut dès lors connue et appréciée par les moines qui desservaient les monastères basilicaux. Saint Grégoire le Grand, qui l'avait pratiquée avant son élévation au souverain pontificat (590), se chargea de la faire connaître au loin, en consacrant un livre entier de ses *Dialogues* aux actions et aux miracles de son auteur. Cet ouvrage, qui eut en Occident un succès considérable, popularisa, avec le renom de saint Benoît, les éloges que Grégoire décernait à son œuvre. Il la déclarait d'une sagesse remarquable et d'une doctrine très forte ². La diffusion de la règle bénédictine se fit dès lors comme d'elle-même.

¹ Voir la préface de KRUSCH à la vie de S. Colomban, *Scriptores rerum Merovingicarum*, IV, 1. La vie de S. Eloi déclare qu'un grand nombre de monastères étaient alors dans le relâchement : Erant prorsus in malitia fermenti sæcularia. *Lib. I*, 21, p. 685 et 647.

² Nam scripsit monachorum regulam discretionem præcipuam, sermone luculentam. S. GRÉG. LE GRAND, *Dialog.* II, 36, Pat. Lat., LXVI, 200.

Elle était digne du succès qui l'attendait. Son auteur, héritier du vieux génie romain, possédait une connaissance extraordinaire de la société humaine, avec l'art de la constituer et de la gouverner. La tradition monastique n'avait guère de secret pour saint Benoît. Il sut discerner tout ce qu'elle renfermait de vivace et se l'approprier. Il n'ignorait pas les conditions qui s'imposent à une réunion d'hommes, voulant pourvoir à tous leurs besoins par leur propre travail ; l'économie rurale des anciens Romains lui fournit des indications précieuses. De ces éléments divers il fit un tout homogène et vivant. La tradition, qui se dispersait et menaçait de se perdre, canalisée ainsi par lui, reprit toute sa force.

La règle est, aux yeux de saint Benoît, plus qu'un code et un règlement qui groupe et organise des individus en société : elle fait tout converger, même les dispositions matérielles les plus insignifiantes en apparence, vers la sanctification du moine. Cette pensée, qui domine la règle entière, fait son unité. Cela suppose une doctrine ascétique nette et sage. Saint Benoît, qui l'a reçue de ses devanciers, sait la formuler en une langue simple, originale et profonde, faite de réminiscences bibliques et de maximes de bon sens. Cette doctrine est éparse dans la Règle depuis le prologue jusqu'au dernier chapitre. Benoît, légiférant pour des moines qu'il avait sous sa conduite, fut amené par la force des choses à localiser sa règle. Elle présente, de fait, plusieurs dispositions qui portent la trace bien marquée d'une région et d'une époque. Mais l'abbé du Mont-Cassin, sollicité par

son génie, cherche à s'affranchir dans la mesure du possible de ces réglementations limitées par les temps et les lieux. Il ne perd jamais de vue les besoins matériels et moraux inhérents à toute société humaine. Pour cette raison, il a fait une œuvre qui s'adapte à tous les temps et à tous les lieux ; avec elle, un fondateur et un abbé peuvent organiser et gouverner une communauté quelconque. Les moines occidentaux et orientaux n'avaient encore rien vu de pareil.

La règle bénédictine se compose d'un prologue et de soixante-treize chapitres. On y chercherait vainement cette distribution méthodique des matières dont les hommes de cette époque n'éprouvaient aucun besoin. Ce défaut de méthode n'implique point une absence complète d'ordre. Saint Benoît commence par donner sur la vie monastique, l'obéissance, l'humilité, le silence et l'ensemble des vertus, des notions très sobres empruntées souvent à Cassien. Il ne consacre pas moins de douze chapitres à la distribution et à la composition des heures canoniales. Après avoir réglé tout ce qui concerne la surveillance et la répression des fautes, il s'occupe du cellérier et de ce qui entre dans ses attributions, les outils, la cuisine, l'infirmerie et les repas. Viennent ensuite des prescriptions relatives à l'horaire, à l'oratoire, à la réception des hôtes, aux relations avec l'extérieur, au recrutement, à la collation des saints ordres, au choix et aux attributions de l'abbé, du prieur et du portier. Une première rédaction de la règle se terminait là. Le saint patriarche crut devoir faire quelques additions, qui ont

principalement trait à l'obéissance et à la charité. Elles occupent les sept derniers chapitres ¹.

Cette règle s'imposait à tous ceux qui la connaissaient, parce qu'elle présentait seule une organisation complète du monastère. Il n'en fallait pas davantage pour remédier à l'anarchie au sein de laquelle la plupart des communautés menaçaient de s'effondrer. Sa diffusion demanda néanmoins beaucoup de temps. Elle fut activée, durant la première moitié du VII^e siècle, par une renaissance religieuse qui aurait dû, au contraire semble-t-il, l'écarter pour toujours des monastères francs. Cette renaissance fut l'œuvre de saint Colomban, qui lui aussi avait rédigé une règle dont le succès en Austrasie et en Burgondie surtout fut extraordinaire.

Colomban appartenait à cette race bretonne, qui trouva moyen de développer ses qualités natives dans le christianisme avec une rapidité et une énergie sans exemple. Il en avait le tempérament physique, la vigueur intellectuelle et morale et aussi toutes les nobles passions. Son caractère bouillant et sa volonté de fer le jetaient dans des révoltes, mais des révoltes de saint et de héros, qui excitèrent contre lui des haines féroces. C'était un apôtre à l'âme de feu ; il brûlait du désir de gagner tout à sa foi. Il avait avec cela le dévouement et la tendresse d'une mère. Nul n'occupa autant que lui l'attention de ses contemporains.

¹ MIGNE, Pat. Lat., LXVI, 215-932, reproduit le texte publié par Martène avec son commentaire. Diverses éditions de la règle de saint Benoît ont été publiées depuis lors. Deux méritent d'être signalées : *Vita et Regula SS. P. Benedicti*, éd. SCHMIDT, Ratisbonne, 1880, in-8. *Benedicti Regula monachorum*, éd. WAELFLIN, Leipzig, 1895, in-8. Voir HAMILTON, *Ancient Benedictine customs*, dans *The Dublin Review*, XVII (1887), 80-98.

Un pareil homme devait contribuer dans une très large mesure au relèvement et au progrès de la vie monastique.

Colomban s'était formé à la vie religieuse sous la direction de l'abbé Congal, abbé de Bangor. Il resta toute sa vie fidèle aux traditions du monachisme breton puisées à cette école. Le désir d'évangéliser le continent lui fit un jour quitter sa patrie avec douze frères qui l'accompagnèrent par delà la Manche. Ils parcoururent les terres soumises aux princes francs et finirent par s'arrêter en Austrasie (591), où ils fondèrent Anegray, Luxeuil et Fontaine. Des Francs, des Burgondes et des Gallo-Romains se rangèrent parmi ses disciples. Ils durent se ployer aux pratiques les plus rigoureuses de l'ascétisme breton. Car, dans ses abbayes, liturgie, régime, observances diverses, esprit, tout restait breton. Colomban ne reproduisit pas cependant d'une manière étroite et servile l'existence que l'on menait à Bangor. La discipline, telle qu'il l'organisa à Luxeuil, portait son empreinte personnelle.

Un enseignement oral suffit d'abord aux exigences de ses communautés naissantes. Lorsqu'il reconnut la nécessité de consacrer son œuvre par une rédaction définitive, il pria longuement, afin de se mettre tout entier sous une action surnaturelle, ce qui a fait dire à son biographe qu'il avait été pénétré de l'Esprit de Dieu en composant sa règle¹. Elle porte le titre de *Regula cœnobialis*, et ne compte pas plus de dix

¹ Regula, quam tenerent, Spiritu Sancto repletus, condidit ; in qua, qualis et quantæ disciplinæ vir sanctus fuerit, prudens lector vel auditor agnoscit. JONAS, *Vita Columbani*, I, 10, éd. KRUSCH, 76.

chapitres. Il y traite de l'obéissance, du silence, des repas, de la pauvreté, de l'humilité, de la chasteté, de la discrétion et de la mortification. Un chapitre spécial est consacré aux offices liturgiques. Elle se termine par le *Pénitentiel*, où toutes les fautes que des moines peuvent commettre sont signalées avec la punition méritée ¹. On trouve dans quelques-unes de ses homélies le complément de la doctrine spirituelle du saint abbé de Luxeuil.

Mais, qu'on scrute dans tous les sens les diverses œuvres de saint Colomban, on ne parviendra jamais à y découvrir les éléments d'une règle véritable. Il est particulièrement impossible de reconstituer la physiologie de l'un de ses monastères avec ces seules indications et les renseignements fournis par son pénitentiel et ses homélies. Les moines de Luxeuil possédaient donc en outre une tradition orale qui maintenait parmi eux les volontés de leur fondateur. Ecrite ou orale, la législation colombanienne formait un ensemble auquel son auteur tenait de toute son

¹ La Règle de saint Colomban fut d'abord éditée par GOLDAST, Lille, 1604. On la trouve dans PATRICK FLEMING, *Collectanea sacra seu sancti Columbani, Hiberni abbatis, necnon aliorum aliquot, e vetere ibidem Scotia seu Hibernia antiquorum sanctorum acta et opuscula*, Augsbourg, 1621, in-8, et Louvain, 1667, in-fol.; THOMAS MESSINGHAM, *Florilegium Insulæ Sanctorum, seu vita et acta Sanctorum Hiberniæ*, Paris, 1624, in-fol.; dans la *Bibliothèque des Pères*, imprimée à Lyon, 1677, tome XII; STENGEL, *Corona Lucida*; HOLSTENIUS, *Codex Regularum*, II, 157-176; MIGNE, Pat. Lat., LXXX, 207-224; LE COINTE, II, 371-391. Le Dr OTTO SEEBASS en a donné une nouvelle édition, d'après un manuscrit des archives de Cologne, dans *Zeit. schri ffür Kirchengeschichte*, XV, 366-386. Le même critique a défendu l'authenticité du *Pénitentiel* de saint Colomban contre SCHMITZ. *Regula canobialis Columbani*, dans le même recueil, XVIII, fasc. I. Voir MALNORY, *Quid Luxovienses monachi, discipuli sancti Columbani, ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesia profectum contulerunt*, Paris, 1894, in-8.

âme. C'était son œuvre par excellence. Lorsque son successeur, saint Eustaise, abbé de Luxeuil, alla le visiter dans son monastère de Bobbio, Colomban lui rappela la peine qu'il s'était donnée pour la formation de sa communauté, en lui recommandant d'enseigner aux frères les institutions qu'il leur avait laissées ¹. Eustaise ne s'était, par le fait, jamais écarté des leçons et des exemples de son maître. C'est à tel point que l'on se figurait voir Colomban en personne dans son monastère ².

Les moines de Luxeuil et de ses colonies restèrent, en très grand nombre, attachés à leur fondateur par toutes les fibres de leur âme. Mais ces sentiments ne pouvaient combler les lacunes de sa règle et donner à une tradition orale la vigueur et la fixité d'une législation écrite. Son œuvre était, en outre, gravement compromise par son caractère breton accentué jusqu'à l'excès. Il entendait bien, lui et ses disciples, même en Austrasie, rester Bretons ; et des Gallo-Romains et des Francs qui venaient à lui, il comptait faire des Bretons, au moins par l'esprit et la manière de vivre. C'était se vouer à la condition précaire et difficile d'étrangers ³. Comment, avec un pareil système, faire

¹ Hortatur ut sui laboris meminisceret, cohortem fratrum disciplinæ habenis erudiret multorumque collegio Christi plebem adunaret suisque institutis edoceret. JONAS, *Vita S. Columbani*, I, 29, p. 108.

² Ut nullus se beatum Columbanum perdidisse gerneret, qui ejus doctrinis imbutus fuisset, præsertim cum cernerent in discipulum magistri instituta manere. *Ibid.*, II, 9, p. 123.

³ Saint Colomban prenait à bon escient cette attitude d'étranger. Étranger, n'a-t-il pas le droit de conserver ses habitudes ? Ce droit, il l'expose à saint Grégoire en le conjurant de lui en assurer la jouissance : Ut nobis peregrinis laborantibus

œuvre durable ? Les dispositions les plus heureuses et les institutions les plus fortes finissent toujours par se briser contre une opposition de race, qui est d'ordinaire irréductible. Mais ces résistances n'étaient pas pour déplaire à saint Colomban. Tant qu'il vécut et durant l'abbatiate de son successeur, Luxeuil resta ce qu'il l'avait fait. Les monastères de sa filiation ne s'écarterent pas davantage de sa volonté.

Le roi Thierry et ses officiers ne furent pas les seuls à lui reprocher ses habitudes étrangères. Les évêques ne se montraient point satisfaits. Il y eut des mécontents jusque dans les rangs des moines. Jonas raconte tout au long les aventures du frère Agrestius et les accusations lancées par lui contre l'abbé Eustaise ¹. Le concile de Chalon (626-627), quoi qu'en dise Jonas, ne mit point terme aux difficultés. Des disciples influents et fidèles jusque-là, saint Romaric et saint Amé par exemple, se laissèrent ébranler. Il y eut des Agrestius même à Bobbio, où l'abbé Attale eut à leur tenir tête ².

Les oppositions parties du dehors et les révoltes de l'intérieur dénotent un malaise grave, qui aurait pu compromettre le développement et les succès de l'œuvre colombanienne. Mais le temps se chargea d'ap-

tuae pius sententiæ solatium præstes quo, si non contra fidem est, nostrorum traditionem robores seniorum... Constat enim nos in nostra esse patria, dum nullas istorum suscipimus regulas Gallorum, sed in desertis sedentes, nulli molesti, cum nostrorum regulis manemus seniorum. S. COLOMBAN, *epist.* III *ad Papam*, *Epistola Meroving. et Karol.*, *ævi*, I, 165.

¹ JONAS, *op. cit.*, 123-127. MALNORY, 17-19.

² Plusieurs moines se plaignirent de l'abbé Attale, « qui se aiebant nimii fervoris austeritatem ferre non posse et arduæ disciplinæ pondera portare non valere. » *Ibid.*, 113.

pliquer au mal un remède efficace. Saint Eustaise, mort en 629, eut pour lui succéder l'abbé Walbert. Où et comment le nouvel abbé de Luxeuil connut-il la règle de saint Benoît ? On ne saurait le dire avec quelque certitude ; toujours est-il que, durant les premières années de son gouvernement, la règle bénédictine se trouva pratiquée à Luxeuil par les propres disciples de saint Colomban et de saint Eustaise. La règle colombanienne ne s'effaça point devant elle. Mais il se fit une union des deux observances, qui permit de combler les lacunes manifestes de l'œuvre de Colomban et de donner à ses monastères une physionomie que l'on pourrait dire plus latine. Les usages du temps reconnaissaient à l'abbé l'autorité suffisante pour opérer semblable fusion. On ne saurait déterminer la part faite à chacune par Walbert. Cela importe peu. Mais cette union se fit assez rapidement, puisque, huit années après la mort d'Eustaise, les maisons qui se fondaient sur le type de Luxeuil adoptaient la règle bénédictine. Ce fut le cas de Rebais (636). Saint Faron, évêque de Meaux, dans un privilège concédé à cette nouvelle fondation, parle de la règle de saint Benoît et de saint Colomban, et encore de la règle de saint Benoît telle que la pratiquaient les moines de Luxeuil ¹. Cette union des deux règles est l'un

¹ Ubi monachos vel peregrinos sub regula B. Benedicti, et ad modum Luxoviensis monasterii, devoti deliberant collocare. Et si aliquid ipsi monachi de eorum religione tepide egerint, secundum regulam ipsius B. Benedicti vel B. Columbani, ab eorum abbate corrigantur. *Charta qua Burgundofaro, Meldensis episcopus, privilegia concedit Resbacensi monasterio*, dans PARDESSUS, *Diplomata, chartæ, epistolæ...*

des faits les plus intéressants que présente l'histoire monastique au VII^e siècle. Elle inaugura une ère nouvelle. Les moines, mieux organisés et plus sagement conduits, se propagèrent avec une rapidité que l'on n'avait pas encore vue. Le biographe de sainte Salaberge fait remarquer en termes exprès que cette multiplication des monastères dans les villes et les campagnes suivit l'adoption de la règle de saint Benoît ¹. Ces communautés nouvelles se formèrent généralement sur le type que Luxeuil venait d'inaugurer. Ce fut le cas de Solignac, de Fleury, de Hautvillers, de Montierender, de Saint-Jean-Baptiste de Laon, de Bèze, de Flay, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, etc. Les documents relatifs à la fondation de Corbie donnent sur cette présence des deux règles des renseignements explicites. Sainte Bathilde avait prié saint Walbert de choisir parmi ses moines un abbé capable de gouverner Corbie. Théodfrid, élu par l'abbé de Luxeuil, suivit, cela va sans dire, les observances de son monastère de profession. Une charte octroyée par l'évêque d'Amiens Bertfrid (664), le dit expressément ².

ad res Gallo-Francicas spectantia (Paris, 1843), II, 40. Sur cette charte et la fondation de Rebais, voir MALNORY, 27, et VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, 61-68.

¹ *Hujus tempore per Galliarum provincias agmina monachorum ac sacrarum puellarum examina non solum per agros, villas vicosque atque castella, verum etiam per eremi vastitatem ex regula duntaxat beatorum Patrum Benedicti et Columbani pullulare coeperunt, cum ante illud tempus monasteria vix pauca illis exerirentur in locis. Vita S. Salabergæ, abbatisse Laudunensis, MABILLON, Acta Sanctorum, sec. II, 407.*

² *Illud etiam addi placuit ut ipsi monachi, sub régula sancti Benedicti vel sancti Columbani conversari et vivere debeant. LEVILLAIN, Examen critique des chartes*

Les fondateurs ne se contentaient pas tous de saint Benoît et de saint Colomban. La règle de saint Césaire trouvait forcément place dans les monastères de femmes, puisqu'elle était spécialement écrite pour elles. Aussi saint Genès l'imposa-t-il à ses religieuses de Chamalières¹. Saint Donat, évêque de Besançon, eut la même pensée en organisant la communauté réunie par sa mère auprès de sa ville épiscopale. Saint Basile, saint Macaire, Cassien et les vies des Pères orientaux et occidentaux restèrent toujours en grande estime parmi les moines francs, qui continuèrent à leur faire de larges emprunts.

Les fondateurs isolés, qui échappaient à l'influence immédiate de Luxeuil, agissaient avec une grande circonspection toutes les fois qu'ils avaient à recueillir dans cette tradition monastique, devenue plus précise, les éléments de leur règle à eux. Saint Philibert entreprit, avant de se fixer à Jumièges, un long voyage à travers la France, la Bourgogne et l'Italie. Il trouvait les

mérovingiennes et carolingiennes de l'abbaye de Corbie (Paris, 1902, in-8), 225 et 228. L'auteur défend l'authenticité de cette charte contre Champollion-Figeac et Bruno Krusch, qui reprenaient en majeure partie des raisons alléguées au XVII^e siècle par Jean de Launoy et par Le Cointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, III, 589 et seq. MM. Malnory et Levillain ont, en somme, repris la thèse victorieusement soutenue par Mabillon contre Le Cointe et les Bollandistes. *De S. Columbani regula et instituto, an a S. P. Benedicti instituto diversum, an aliquando cum illo coierit*, dans MABILLON. *Acta Sanctorum* sec. II, IV-XIII. *Defensio præfationis seculi secundi*, *ibid.*, III, II, x-xxvi. M. Levillain est pleinement dans le vrai, lorsqu'il donne la présence de ces deux règles dans un même monastère comme un caractère distinctif du VII^e siècle.

¹ *Monasterium sacrarum virginum... omni nisu atque conamine fabricare adorsus est ex regula virorum sanctorum, id est S. Benedicti et S. Cæsarii atque Columbani. Vita S. Præjecti*, MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 613.

règles pratiquées dans un monastère constitué plus instructives que les textes muets d'un livre. La règle bénédictino-colombanienne, telle que les moines de Rebais la pratiquaient sous ses yeux, ne lui suffisait pas. L'expérience qu'il acquit en visitant les divers groupes monastiques lui permit de discerner tout ce qu'il pourrait emprunter à saint Basile, à saint Macaire, à saint Benoît et à saint Colomban. Les œuvres de ces vénérables patriarches étaient l'objet fréquent de ses méditations ¹. Elles lui servirent à former aux observances régulières ses disciples de Jumièges. Saint Wandrille, qui fonda quelques années auparavant le monastère voisin de Fontenelle, s'était donné une préparation semblable ; il vécut à Bobbio et à Romainmoutier ². Les fondateurs de Fontenelle et de Jumièges furent amenés par leur expérience personnelle à suivre l'exemple de saint Walbert, en adoptant les règles bénédictine et colombanienne.

On croyait inutile de donner un nom d'auteur aux règles ainsi formées d'éléments divers. Moines et abbés les prenaient pour l'expression de la volonté divine et le meilleur moyen d'acquérir la sainteté. Ils les nommaient simplement la sainte règle, *regula sancta*. Les rois et les

¹ Lustrans Luxovium et Bobium vel reliqua coenobia sub norma S. Columbani degentia atque omnia monasteria quæ intra suum gremium Francia et Italia ac tota concludit Burgundia, astuta intentione providens ut prudentissima apud quicquid melioribus florere vidit studiis, hoc suis traxit exemplis. Basilii sancti charismata, Macarii regulam, Benedicti decreta, Columbani instituta sanctissima lectione frequentabat assidua. *Vita S. Filiberti abbatis Gemeticensis*, MABILLON, *Acta Sanctorum*, II, 785; éd. POUPARDIN, 5-6, Voir VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, 168-170.

² *Vita I S. Wandregesili*, MABILLON, II, 506-507. VACANDARD, 161-167. DOM BESSE, *Saint Wandrille* (Paris, 1904, in-16).

évêques leur empruntaient cette expression ¹. On l'appelait encore la règle des saints Pères, *regula sanctorum Patrum* ². C'est en ces termes que le concile *Latunense* (663-675) la désigne ³. Celui de Bordeaux la nomme la religion *des saints Pères*, que les moines sont tenus d'observer ⁴. On se bornait quelquefois à copier ces règles, celles de saint Benoît et de saint Colomban par exemple, dans un même volume. Le moine Ovon légua en 749 à son monastère de Fontenelle un manuscrit les contenant à la suite du martyrologe ⁵. L'autorité de l'abbé et la coutume fixaient en pareil cas les conditions pratiques dans lesquelles la fusion se devait faire. On procédait ailleurs à une rédaction officielle réunissant en un seul tout les éléments pris dans chaque règle. Nous avons trois compilations formées à cette époque et dans ce but. Elles donnent une idée de ce que pouvait alors être l'observance monastique. Ce sont les règles de saint Donat, d'un anonyme pour les vierges, et du Maître.

La première est l'œuvre de saint Donat, évêque de Besançon et moine de Luxeuil. Un monastère d'hommes,

¹ Charte de Clotaire III, pour la fondation de Corbie, et diplôme de Thierry III, dans LEVILLAIN, 215, 233. Voir TARDIF, *Cartons des rois*, 15, 29, 35.

² Charte de fondation de Bruyères-le-Châtel. (670) dans TARDIF, 16.

³ *Monasteriis juxta sanctorum patrum regulas viventibus. Concilium Latunense*, can. 4, éd. MAASSEN, 218.

⁴ *Ut monachi sub religionem sanctorum patrum in omnibus conversari debeant. Concilium Burdigalense, ibid.*, 216.

⁵ *Codicem in quo continetur regula S. Benedicti et S. Columbani et Martyrologium. Gesta abbatum Fontanellensium* (Hanovre, 1886, in-8), 38. Voir MABILLON, *Annales*, II, 145. La bibliothèque de Fontenelle contenait à cette époque un exemplaire de la règle de S. Augustin et un de la règle des saints Sérapion, Macaire et Paphnuce.

fondé par lui dans sa ville épiscopale, suivait les règles de saint Benoît et de saint Colomban. Les moniales réunies par sa mère Flavie à Jussa-Moutier, le prièrent instamment de leur en donner une qui répondît mieux à leurs besoins. C'est ce qu'il fit en combinant les chapitres de saint Benoît, de saint Colomban et de saint Césaire. La partie la plus considérable et la plus importante est empruntée à la règle bénédictine, quarante-trois chapitres sur soixante-dix-sept. Saint Césaire vient en second lieu. L'évêque de Besançon a omis toutes les prescriptions qui lui semblaient inutiles, et en particulier ce qui a trait à la composition des heures canoniales ¹.

Un anonyme composa pour un monastère inconnu une règle conçue sur un tout autre plan. C'est la *Regula cuiusdam ad Virgines* ². On y reconnaît plutôt l'influence de saint Colomban et des traditions irlandaises. L'auteur a fait cependant des emprunts à la règle bénédictine.

La règle du Maître ³ est également l'œuvre d'un inconnu. L'auteur procède, à l'exemple de saint Basile, par demandes et par réponses. Le disciple pose une question, et le maître lui donne les explications demandées. Chaque interrogation fournit la matière d'un chapitre. Il n'y en a pas moins de quatre-vingt-onze. Les détails abondent dans ce document. Ils sont en grand nombre empruntés à des usages locaux, dont les sources ne

¹ *S. Donati Vesontiensis episcopi regula ad virgines*, HOLSTENIUS, *Codex regularum*, III, 78-120 ; Pat. Lat., LXXVIII, 273-298. LE COINTE, II, 757-767.

² HOLSTENIUS, III, 123-149 ; Pat. Lat., LXXXVIII, 1053-1070.

³ *Regula Magistri*, HOLSTENIUS, II, 295-462 ; Pat. Lat., LXXXVIII, 943-1052.

sauraient être indiquées avec certitude. Les dispositions principales dérivent de saint Benoît. Saint Colomban et d'autres interprètes de la tradition monastique ont été mis à contribution, mais avec plus de réserve. Telle qu'elle est, cette règle exprime assez bien l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les fondateurs de monastères vers le milieu du VII^e siècle.

Saint Benoît a pris dans la *Regula Magistri* une place prédominante. L'évolution des observances régulières se faisait partout dans ce sens. La supériorité incontestable de l'œuvre bénédictine ne se manifestait pas avec moins de force que la nécessité de combler promptement les lacunes d'une législation monastique insuffisante. Les évêques ne furent pas étrangers à ces transformations. Le concile présidé à Autun par saint Léger (entre 663 et 680) recommande d'une manière à peu près exclusive aux abbés et à leurs moines la pratique de cette règle. Les termes dont les Pères se servent montrent quelle importance ils ajoutaient à cette prescription, car c'en est véritablement une. Il n'en faudra pas davantage, déclarent-ils, pour augmenter de la manière la plus heureuse le nombre des moines et attirer sur le monde l'abondance des bénédictions divines ¹.

Cette diffusion de la règle bénédictine continua

¹ De abbatibus vero vel monachis ita observare convenit, ut, quidquid canonum ordo vel regula sancti Benedicti edocet, et implere et custodire in omnibus debeant. Si enim haec omnia fuerint legitime apud abbates vel monasteria conservata, et numerus monachorum Deo propitio augebitur, et mundus omnis per eorum orationes assiduas omnibus malis carebi-contagiis. *Concilium Leodegarii episcopi Angustodunensis*, can. 15, éd. MAASSEN, 221.

pendant la fin du VII^e siècle et le commencement du VIII^e ². Il ne faudrait pas en conclure cependant qu'elle fût suivie dans tous les monastères et d'une manière uniforme. Chaque communauté gardait une physionomie propre, grâce à des usages particuliers fixés par l'autorité des abbés ou par des traditions locales. Aussi doit-on se tenir en garde contre une tendance à généraliser, qui jetterait facilement les historiens dans l'illusion. A cette époque moins qu'à aucune autre peut-être, il n'est permis d'étendre à tout un pays le résultat d'observations faites en un ou plusieurs endroits déterminés.

² Voir MALNORY, *op. cit.*, 39-42,

CHAPITRE TROISIÈME

Fondation du Monastère.

Essaims monastiques. — Fondateurs. — Leurs intentions. — Leur générosité. —
Choix de l'emplacement.

La cellule des ermites est rarement, à cette époque, le noyau autour duquel se forme le monastère par l'arrivée de quelques disciples. La diffusion du peuple monastique se fait de tout autre façon. On procède beaucoup par essaimage. Une abbaye, devenue nombreuse, se décharge en fondant une communauté nouvelle. Cela se fait quelquefois spontanément, pour déverser ailleurs le trop plein d'une maison. C'est ainsi que Luxeuil sortit d'Anegray et qu'il fonda les monastères de Fontaine, de Grandval et tous ceux de la filiation colombanienne. Il n'y eut pas alors de ruche plus féconde. Fleury fut fondé de cette manière par saint Léodebode, abbé de Saint-Aignan d'Orléans. Les abbayes de Fontenelle et de Sithiu occupent une place d'honneur parmi les abbayes-mères du VII^e siècle.

L'essaimage n'eut pas toujours cette spontanéité. Il arriva souvent qu'un religieux, sorti de son monastère sur un ordre formel de son abbé ou sous l'influence d'une idée toute personnelle, cherchât à fonder un établissement monastique dans le but de glorifier Dieu et de contribuer à la sanctification des âmes. Lorsqu'il

avait trouvé le moyen de réaliser son désir, il demandait quelques moines, soit à son propre monastère, soit à un autre. Des chrétiens qui ambitionnaient de mener la vie religieuse s'adressaient parfois à lui, et leur nombre était suffisant pour constituer l'embryon monastique. Saint Wandrille, saint Philibert et saint Germer procédèrent de la sorte.

Saint Amand s'y prenait d'une tout autre façon. C'était un missionnaire. Il parcourut de nombreux diocèses depuis les Pyrénées jusqu'aux rives de l'Escaut et de la Meuse, annonçant partout l'Evangile. Sa parole gagnait les païens à la foi chrétienne et les pécheurs à une vie édifiante. Parmi ses convertis, plusieurs éprouvaient le besoin d'embrasser la vie religieuse et, abandonnant leur pays, suivaient le saint apôtre dans ses courses. Amand avait ainsi autour de lui un monastère ambulant. Il laissait de temps à autre une partie de ses disciples en des lieux qui lui semblaient favorables à l'établissement d'une communauté régulière ¹.

Les fondations ne venaient pas toujours de l'initiative d'un moine. Les princes et les évêques comprenaient les services que pouvaient rendre à un pays les institutions monastiques ; aussi procuraient-ils volontiers cet avantage à leurs diocèses et à leurs États. Le roi Gontran et la reine Brunehaut avaient donné pendant la période antérieure l'exemple d'une grande générosité dans la fondation des monastères. Ils eurent des imitateurs au VII^e siècle. Dagobert s'occupa tout

¹ *Vita S. Amandi episc. Trajectensis*, auct. BAUDEMUNDO, dans MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 679-688.

particulièrement de l'abbaye de Saint-Denis, dont il passe pour être le fondateur. Sainte Bathilde encouragea de nombreuses fondations, celle de Corbie entre autres. Le monastère de Chelles fut son œuvre de prédilection. C'est là du reste qu'elle voulut passer les dernières années de sa vie. Les monastères de Stavelo et de Malmédy furent fondés par saint Remacle sur les instances et avec le concours du roi Sigebert et du maire du palais Grimoald. La plupart des princes francs s'intéressèrent au progrès et à la prospérité des établissements monastiques ; nous aurons à le montrer avec plus de détails dans un chapitre consacré à la situation faite aux monastères dans la société civile et religieuse. Ces fondateurs royaux cherchaient à honorer Dieu et un saint, à se ménager une sépulture et des prières après leur mort, à mériter pour eux, pour leur postérité et pour leur royaume, l'intercession des serviteurs de Dieu.

Les évêques ne montrèrent pas moins d'empressement que les rois à seconder l'expansion monastique. Les pontifes sortis des abbayes colombaniennes eurent à cœur de donner à leurs églises une ou plusieurs communautés de moines. Ceux qui avaient reçu la dignité épiscopale sans passer par la vie religieuse furent, quelques-uns du moins, tout aussi dévoués. On peut nommer saint Didier de Cahors, saint Ouen de Rouen, saint Sulpice de Bourges, saint Priest de Clermont, saint Eloi de Noyon. Le troisième concile de Tolède reconnaissait aux évêques d'Espagne le droit de transformer en monastère une église de leur diocèse et de le doter avec des biens appartenant à ce même

diocèse ¹. Ceux des églises franques avaient la même faculté, et ils en usèrent, avec l'assentiment de leur clergé ².

Lorsque les évêques ne pouvaient agir eux-mêmes, ils déterminaient un laïque riche et influent à se faire le promoteur d'une fondation désirée et à en assumer la charge. Saint Amand sut communiquer aux chefs des grandes familles ce zèle pour la multiplication des monastères. L'évêque de Clermont saint Priest engagea le comte saint Genès, qui possédait une fortune considérable et n'avait pas d'enfants, à adopter la sainte Église de Dieu et à fonder le monastère de Chamalières ³. Son successeur, saint Avit, acheta le terrain sur lequel fut construit le monastère de Volvic ⁴.

Les laïques fervents n'attendaient pas l'invitation épiscopale pour entreprendre une fondation monastique. C'est ainsi que saint Eloi établit son monastère de Solignac. La famille de son ami, saint Ouen, se fit remarquer par sa générosité envers les monastères de Rebais et de Jouarre. Le père de Déodat, évêque de Chartres, fondateur d'un monastère en l'honneur de sainte Marie ⁵ ; Charderic, fondateur de Tussonval ⁶, et la noble

¹ Si episcopus unam de parochianis ecclesiis suis monasterium dicare voluerit, ut in ea monachorum regulariter congregatio vivat, hoc de consensu consilii sui habeat licentiam faciendi ; qui etiamsi de rebus ecclesiæ pro eorum substantia aliquid, quod detrimentum ecclesiæ non exhibet, eidem loco donaverint, sit stabile. *Concilium Toletanum III*, can. 4, LABBE, *Amplissima Collectio*, IX, 994.

² PARDESSUS, *Diplomata, chartæ, epistolæ, Prolegomena*, I, 212-213.

³ *Vita S. Præjecti*, MABILLON, II, 613.

⁴ *Ibid.*, 613 et 622.

⁵ TARDIF, *Cartons des rois*, 28-29.

⁶ *Ibid.*, 30.

Chrothilde, qui fonda le monastère de Bruyères-le-Chatel pour l'expiation de ses péchés, pour la gloire de Dieu et de sainte Marie ¹, méritent une mention spéciale. On trouve dans la charte de fondation de cette dernière communauté l'expression fidèle des sentiments qui animaient la plupart des fondateurs. La pieuse Chrothilde se propose de glorifier Dieu et sa mère, d'honorer les saints dont les reliques sont conservées dans l'église du monastère et d'assurer, pour elle, pour les rois et pour la sainte Eglise, un service continu de prières. Elle use d'un droit admis partout en nommant la première abbesse ; comme beaucoup d'autres fondateurs, elle la choisit parmi les membres de sa famille. Cette manifestation, qui semble excessive, de l'affection familiale, laisse intactes les nobles préoccupations de la fondatrice ; elle veut que les moniales réunies par ses soins vivent toujours conformément aux règles des saints Pères et aux traditions de l'ordre monastique.

Saint Eloi a révélé les sentiments qui l'animaient lors de la fondation de l'abbaye de Solignac dans une épître adressée aux moines de cette église. Après la longue énumération de tous les biens qu'il leur abandonne, il leur demande de rester fidèles à la

¹ PARDESSUS, II, 148-150. Et ideo in Dei nomine et in honore sanctæ Mariæ, genitricis Domini nostri Jesu Christi et ceterorum sanctorum, quorum pignora in ipso monasterio habentur inserta in loco noncupante Brocaria... afflante Christo, monasterium puellarum devota mente decrevi fundare, ubi nepte mea Mummolam instituemus abbatissam ; ea vero ratione ut sub evangelica et apostolica traditione et regula sanctorum patrum perpetuis temporibus ipsa et successoris earum. in loco tramete debeant viam perfrui et pro felicitatem regum vel statu Ecclesiæ et pro animæ meæ remedium Domini misericordia adtencius deprecare.

pratique des règles de saint Benoît et de saint Colomban et de prier pour le bonheur des rois, pour le salut de sa propre âme, pour la paix du peuple et pour la tranquillité des serviteurs de Dieu. Il conjure le roi de veiller sur cette fondation, et l'abbé Remacle de maintenir l'exacte observance de la règle ¹.

Les fondateurs se faisaient un devoir d'assurer l'existence matérielle des moines. En agissant de la sorte, ils leur ménageaient la possibilité de prier Dieu avec plus de liberté et de suivre toutes les prescriptions des saints Pères. Les bienfaiteurs complétaient ensuite leur œuvre en pourvoyant aux besoins qui se manifestaient. Les moines qui prenaient l'initiative d'une fondation réunissaient quelquefois eux-mêmes les sommes nécessaires à l'acquisition du premier domaine. C'est ce que fit saint Wandrille à Fontenelle. Saint Philibert, qui n'avait pas les mêmes moyens, eut recours à la générosité du roi Clovis II et de sainte Bathilde ². Les rois furent les premiers parmi les bienfaiteurs des monastères fondés par eux ou par d'autres. Ils disposaient en leur faveur des anciens domaines du fisc tombés en leur possession après la conquête. Les grands, qui avaient eux aussi largement bénéficié de l'occupation de la Gaule romaine ³, trouvaient dans les terres acquises au même titre de quoi donner aux religieux. Ces personnes

¹ Voir KRUSCH, *Script. rerum Merov.*, IV, 743-749, qui se prononce pour l'authenticité de ce document contre le sentiment de M. Malnory.

² *Vita S. Filiberti*, MABILLON, *Acta Sanct.*, sec. II, 785-786.

³ Voir JULIEN HAVET, *Du partage des terres entre les Romains et les Barbares chez les Burgondes et les Bisigoths*, dans *Revue historique*, VI (1878), 87-99.

généreuses espéraient obtenir par ce moyen une récompense éternelle, le salut de leurs âmes et de celles de leurs parents ¹. Quelques-unes demandaient, en échange de leurs bienfaits, une sépulture dans l'église monastique. Telle fut la noble chrétienne Bobila, qui, du temps de saint Didier, évêque de Cahors, distribuait la plus grande partie de ses biens aux établissements ecclésiastiques et religieux ; les moines de Saint-Amans, qui avaient reçu d'elle quatre domaines, l'ensevelirent dans leur basilique ². Théodétrude, qui avait donné au monastère de Saint-Denis des terres situées en Chambly, en Beauvaisis et en Limousin ³, obtint le même honneur.

Ces largesses ne se répandaient pas également sur tous les monastères. Pendant que les uns possédaient largement de quoi pourvoir à leurs besoins, les autres se voyaient réduits à un état voisin de l'indigence. Le travail de chaque jour ne suffisait point à les mettre à l'abri de la misère. Il leur fallait compter sur des secours qui se faisaient parfois longtemps attendre. La Providence finissait par les prendre en pitié. On y conservait religieusement le souvenir d'aumônes arrivées de la façon la plus inattendue. Les moniales pour lesquelles un anonyme composa une règle en firent souvent l'expérience. Aussi leur législateur crut-il devoir indiquer la manière de recevoir ces charités.

¹ Voir TARDIF, *op. cit.*, 42.

² *Vie de S. Didier*, éd. POUPARDIN, 33.

³ JULIEN HAVET, *Questions mérovingiennes*, dans *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, LI, 50-52.

Les provisions étaient, cela va sans dire, remises du dehors à la sœur portière. Celle-ci, avant de les remettre au cellier, les exposait quelque temps au milieu de l'oratoire, afin que les religieuses, en les voyant, recommandassent à Dieu leur charitable bienfaiteur ¹.

Les moines ou les laïques, fussent-ils rois, qui procédaient à la fondation d'un monastère, s'assuraient au préalable du consentement épiscopal. Cette coutume déjà ancienne était pleinement entrée dans les mœurs ². Cette autorisation avait son expression la plus solennelle dans la dédicace de l'église monastique. Une tradition vénérable, adoptée par les moines, voulait que cette cérémonie fût célébrée avec éclat. Cet honneur appartenait de droit à l'évêque diocésain. Saint Ouen ou Dadon fit consacrer son monastère de Rebais par saint Amand, en présence de saint Faron, évêque de Meaux ³. Devenu évêque de Rouen, il se rendit à l'appel de saint Wandrille et consacra la basilique de Fontenelle. Saint Didier, évêque de Cahors, invita le plus grand nombre d'évêques possible à la dédicace de la basilique de son monastère de Saint-Amans. Saint Paul de Verdun, qu'il avait connu jadis à la cour du roi Dagobert, fut des invités. « Vous avez appris déjà, je pense, lui écrivit-il, que j'ai entrepris

¹ *Regula cujusdam ad virgines*, III, HOLSTENIUS, III, 127.

² En Orient, ce consentement avait sa forme dans une bénédiction du lieu où devait s'élever le monastère, distincte de la consécration de l'église. L'évêque se rendait sur les lieux, élevait les mains au ciel et par sa prière il consacrait le sol au Seigneur ; en foi de quoi il y plantait le signe du salut.

³ *Vita S. Agili abbatis Resbacensis*, MABILLON, II, 309.

la construction d'un monastère et que la basilique est déjà terminée par le secours de Dieu. Je prie votre dignité apostolique de vouloir bien assister à la dédicace... nous nous assurerons la présence de plusieurs autres évêques, afin qu'ils nous éclairent et nous fortifient par leurs exemples et leurs exhortations... ¹ »

L'autorisation épiscopale était soigneusement indiquée dans les actes officiels relatifs à l'institution du nouveau monastère, et en particulier dans la charte de fondation ².

Le choix des lieux sur lesquels devait vivre une communauté religieuse était dicté par les circonstances. Les fondateurs n'obéissaient en cela à aucune loi ou coutume plus ou moins généralement admise. Ceux qui se proposaient avant tout l'organisation du culte d'un saint autour de son tombeau et de ses reliques construisaient le monastère et son église dans l'endroit même où on les vénérât. Ce fut généralement le cas dans les villes ou dans leurs faubourgs, comme durant la période précédente. Toutes les fondations urbaines du VII^e siècle ne furent pas cependant motivées par la présence d'une relique insigne ou d'un corps saint. Cette situation paraissait à beaucoup préférable à l'isolement au milieu des campagnes et des forêts.

¹ S. DIDIER de Cahors, *epist.* I, II, dans *Epistolæ avi Merovingici et Karolini*, I, 199.

² *Una cum consensu Gallæarum pontificum, in re mea propria, quam ex successionem parentum meorum obvenit, monasterium in honore sancti illi ædificavi. Formule d'une charte de fondation dans Recueil des formules usitées dans l'Empire des Francs du Ve au Xe siècle*, par EUG. DE ROZIÈRE, Paris, 1861, in-8, II, 723. Cet assentiment donné à une fondation ne doit pas être confondu avec la concession des privilèges que l'évêque octroyait au monastère déjà établi.

Les femmes appréciaient particulièrement les avantages spirituels et temporels qu'offrait le séjour dans une ville, surtout épiscopale.

La vie n'était pas toujours facile pour les moines dans les solitudes. Celles qui avoisinaient les frontières de l'est et du nord ne présentaient aucune sécurité. Leurs habitants se trouvaient sans cesse exposés aux incursions des troupes barbares qui ne craignaient pas de pénétrer fort avant en Burgondie et en Austrasie. Les bandes de pillards nomades étaient tout aussi redoutables. Il n'y avait, pour protéger les campagnards, moines ou laïques, ni police ni armée régulière. Les guerres fréquentes qui mettaient aux prises les rois mérovingiens augmentaient encore l'insécurité générale. On risquait à chaque instant de voir les brigands ou les soldats faire main basse sur tout.

L'épaisseur des forêts, qui mettait les solitaires à l'abri de quelques-uns de ces dangers, était, pour des motifs différents, une cause de frayeur. Les loups, les ours, les sangliers et autres animaux qui les peuplaient ne faisaient pas toujours aux solitaires l'accueil respectueux et sympathique raconté par certains hagiographes. Saint Colomban avait sur ces bêtes une autorité dont il fit plus d'une fois usage. Mais ce privilège, réservé à quelques saints, fut extrêmement rare. Les moines, comme le reste des hommes, eurent à se prémunir contre les attaques de pareils ennemis. L'imagination populaire en ajoutait d'autres, non moins effrayants. Les bois inhabités et les montagnes inaccessibles passaient pour être le séjour des esprits mauvais. L'arrivée des serviteurs de Dieu n'était point de nature à les

réjouir. Car, ils le sentaient bien, ces nouveaux venus les forceraient à quitter la place. On crut souvent entendre les hurlements plaintifs et furieux que leur arrachait cette perspective ¹.

Néanmoins l'insécurité des campagnes et l'horreur des solitudes profondes étaient loin de produire sur tous les mêmes sentiments. Si elles inspiraient de la crainte à certains esprits timides, elles exerçaient sur les âmes fortes un ascendant irrésistible. L'éloignement des hommes et le contact direct avec la nature écartent les distractions et mettent Dieu à la portée de son serviteur. L'existence dans un pareil milieu nécessite des efforts continuels, mais cette continuité de l'effort trempe le caractère et accroît la vigueur physique. Cela convenait à des moines.

Aussi les vit-on, à cette époque d'expansion de la vie monastique, multiplier les fondations au sein des forêts. Saint Colomban en donna l'exemple. Il fut imité surtout après la fusion de sa règle avec celle de saint Benoît dans une commune observance. Les femmes avaient le même entrain que les hommes ². On cherchait, dans cet isolement, des lieux consacrés par les souvenirs de la mort ou de la vie d'un saint et tout désignés à la piété des fondateurs monastiques. C'est ainsi que le monastère de Volvic fut établi par saint Avit, évêque de Clermont, au lieu même où saint Priest, son prédécesseur, avait été mis à mort. Saint Leufroid

¹ Les moines, hantés par cette pensée du séjour des démons dans les solitudes, prenaient aisément pour leurs cris les hurlements des loups grossis par l'écho.

² *Vita S. Salabergæ*, MABILLON, II, 407, *loc. cit.*

bâtit celui de Madriacum en un endroit que la tradition désignait comme sanctifié par la présence et les prières de saint Ouen. Mais ce sont là des circonstances plutôt exceptionnelles. Les reliques qui se trouvaient dans certains monastères au moment de leur fondation, y étaient venues généralement avec les fondateurs, à moins toutefois qu'il ne s'agisse d'une communauté formée autour d'une église construite précédemment, et dans laquelle on vénérât déjà les ossements ou les souvenirs de quelque saint.

Nous ne saurions dire si les moines se préoccupèrent de choisir des sites agréables ou grandioses pour y fixer leur séjour. D'instinct ou volontairement, ils ont souvent montré dans leur choix un sentiment parfait des beautés de la nature ; mais les vastes horizons et la vue des escarpements rocaillieux ou boisés ne suffirent pas, lorsqu'il s'agit de donner à toute une communauté de quoi vivre. Le travail le plus opiniâtre arrache difficilement à la terre une maigre récolte. Aussi manquait-on parfois, dans ces régions, du strict nécessaire. Les disciples de saint Colomban en firent à Anegray la douloureuse expérience ¹. Certaines vallées offraient cependant aux moines cultivateurs un sol fertile et plantureux. Ils avaient alors, outre les ressources d'une exploitation fructueuse, l'agrément de paysages pittoresques. Tel fut le cas de l'abbaye de Manglieu, fondée par l'évêque saint Genès dans les montagnes de l'Auvergne. La description qu'en trace le biographe de saint Bonnet vaut

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 75.

une citation. « Cette solitude est si reculée et si bien faite pour la sainte sagesse, que tous affirment que telle est l'origine de son nom. Elle est protégée de tous côtés par un rempart de collines ; des forêts aux arbres touffus la couvrent de leur ombrage. Les prairies, arrosées par une rivière, étalent l'abondance de l'herbe verdoyante et fleurie et ressemblent à un jardin ¹. »

Les moines cherchaient avant tout une installation avantageuse, où ils pourraient organiser commodément un monastère et ses services multiples, et des terres assez fertiles pour leur donner de quoi vivre. Ils trouvaient ces diverses conditions soit dans les plaines, soit dans les vallées des rivières et des fleuves. La proximité de l'eau leur présentait d'inappréciables avantages. L'eau entretient partout une humidité fertilisante ; elle nourrit du poisson ; le lit qu'elle se fraie à travers les campagnes fournit un moyen de communication. Nous rencontrons quelques-uns des monastères fondés à cette époque sur les bords de la Seine, de nos autres fleuves ou de leurs principaux affluents. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont établis près d'un modeste cours d'eau, en des lieux inhabités jusque-là ; les moines s'installant ainsi en pays innommé désignaient leur abbaye par le nom de la rivière ou du ruisseau. Ce fut le cas de Fontenelle, de Corbie, d'Elnone, de Lobbe et de beaucoup d'autres. Toute abbaye formée en un endroit connu gardait le nom de la localité. L'usage de leur donner le vocable d'un saint ou une appellation symbolique

¹ *Vita S. Boniti*, MABILLON, III, I, 83.

ne se présente que bien plus tard dans le moyen âge.

La nature se chargeait de fournir aux moines le surcroît des sites gracieux. Ils abondent dans les vallées que traversent et fertilisent les fleuves et les rivières de la France. Ces paysages reçoivent du travail humain une grande partie de leur beauté. Les travailleurs monastiques du VII^e siècle prêtèrent hardiment leur concours à la nature pour embellir les lieux où ils passaient leur existence. Leurs successeurs immédiats, qui profitèrent de leur labeur, surent en apprécier les fruits. Les moines neustriens semblent avoir fait un cas très grand de ces transformations opérées par leurs devanciers. Ceux de Jumièges et de Fontenelle, en particulier, ne se lassent jamais de dire l'admiration que leur inspire la vue des sites à la fois grandioses et gracieux au milieu desquels se dressent leurs monastères ¹. Le panorama qui se déroule autour de Solignac, la fertilité des campagnes, la beauté des jardins et des immenses vergers couverts de fruits, le feuillage des forêts qui couvrent les flancs de collines abruptes déchirées par des roches pittoresques, le murmure d'une rivière, tout cela forme un ensemble merveilleux qui excite l'enthousiasme du biographe de saint Eloi. On se croirait, dit-il, dans un coin du paradis ².

¹ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 786. *Gesta Abbatum Fontanellensium*, éd. LOEVENFELD, 13-15.

² Sicque illic segnis animus recreatur, ac si partem amœnitatis paradisi se occupasse gratuletur. *Vita S. Eligii*, I, 16, 682.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Monastère.

Première installation. — Construction du monastère. — Vastes édifices. — Plan par terre. — Lieux réguliers. — Eglises. — Patrons du monastère.

Les moines qui débutaient seuls ou presque seuls dans les solitudes boisées et dans les coins reculés de la campagne, se contentaient, comme les ermites de jadis et de tous les temps, d'une modeste cabane ou d'une grotte qu'ils adaptaient à leurs besoins. Saint Wandrille, à Elisang, habita une hutte (*tugurium*) qu'il avait édifiée de ses propres mains ¹. Celle que saint Cyran occupa dans la région de Bourges était faite de troncs d'arbres et de branches ². Saint Riquier, au diocèse d'Amiens, saint Romaric, saint Arnoul et leurs compagnons dans les Vosges, se logèrent de la même façon ³. Saint Amé, lorsqu'il voulut mener la vie solitaire, choisit pour gîte une grotte sur les flancs d'une montagne ⁴.

Ces installations primitives s'imposaient au début

¹ *Vita I S. Wandregesili*, MABILLON, II, 506.

² *Vita S. Sigiranni*, *ibid.*, 419.

³ *Parvo tuguriunculo vilissimo opere facto. ALCUIN, Vita S. Richarii, ibid.*, 183. *Parvulis mansiunculis patris. Vita S. Arnulfi, ibid.*, 145.

⁴ *Vita S. Amati, ibid.*, 122, et éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, IV, 216.

de la plupart des fondations. Les premiers moines campaient de leur mieux près de l'endroit même où s'édifiait leur demeure, pendant les travaux de construction et d'aménagement. C'était dans la force des choses. Ces installations étaient donc provisoires. Certains fondateurs laïques voulaient épargner aux moines les épreuves de cette existence pénible ; ils commençaient par faire construire le monastère de toutes pièces et par lui donner une organisation matérielle suffisante, avant d'y réunir ceux qui devaient l'habiter. Il convenait d'agir ainsi lorsqu'on établissait une maison de religieuses. Ce procédé généreux fut quelquefois employé pour les hommes. C'est ce que firent saint Ouen et les membres de sa famille, dans le diocèse de Meaux, lorsqu'ils fondèrent l'abbaye de Rebais ¹. Saint Didier dut agir de même à Cahors.

Les moines travaillaient à la construction de leur demeure. On ne peut en conclure cependant qu'ils faisaient tout par eux-mêmes. Ils n'auraient point suffi à la tâche. On les vit, comme saint Hermeland, recourir aux bras des ouvriers du pays ², ce qui permettait de bâtir promptement. Comment s'expliquer, sans cela, la rapidité avec laquelle furent achevées de vastes abbayes, telles que Fontenelle et Jumièges ? Il est bien probable qu'ils eurent à faire venir d'assez loin des ouvriers spéciaux difficiles à trouver dans leur voisinage. Les moines anglais en ramenaient avec eux au retour de leurs excursions pieuses à Rome

¹ VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, 62-65.

² *Vita S. Hermelandi*, MABILLON, III, I, 372.

et en Italie. Les évêques francs ne craignaient point d'appeler des ouvriers assez éloignés pour doter leur ville épiscopale d'œuvres que ne pouvaient exécuter les artisans du lieu. C'est ainsi que saint Didier de Cahors pria son collègue de Clermont, Césaire, de lui envoyer des hommes capables d'établir des conduits pour la distribution des eaux ¹.

La direction des travaux appartenait au fondateur, évêque, laïque ou moine. Une moniale pouvait difficilement assumer une charge pareille. Elle demandait alors à l'abbé d'un monastère connu de lui prêter assistance. Quand sainte Burgondofare s'occupa de faire bâtir son monastère d'Evoriacum (Faremoutier), saint Eustaise, abbé de Luxeuil, lui fournit quelques religieux sur qui elle put en toute sécurité se reposer de ce soin ². L'abbé Walbert rendit le même service à la fondatrice de Saint-Jean-Baptiste de Laon, sainte Salaberge ³. Il y avait parmi les hommes qu'il lui envoya des ouvriers habiles et industrieux.

On commençait d'ordinaire par la construction de l'église ⁴. Les ouvriers se mettaient ensuite ou même simultanément à édifier les corps de bâtiment dont les religieux avaient un plus urgent besoin. C'étaient ceux dans lesquels ils vaquaient aux divers exercices réguliers

¹ Ut per tubos ligneos subterraneo officio ad ipsa civitate aquam ducere debeamus. *S. Desiderii epistola* 13, dans *Epistolæ Merovingici et Carolini ævi*, I, 201.

² JONAS, *Vita S. Eustasii*, MABILLON, II, 21, et KRUSCH, 121.

³ Solamen artificesque ac viros industrios præbuit ac commisit. *Vita S. Salaberge*, MABILLON, II, 408.

⁴ C'est du moins ce que fit saint Leufroy. *ita S. Leufridi*, MABILLON, III, I, 547.

et aux travaux indispensables au fonctionnement d'une communauté.

Des monastères, et ils furent nombreux, conservèrent les proportions modestes et l'architecture rustique de la période antérieure. Leur situation, le nombre de leurs habitants et la modicité de leurs revenus ne permettaient pas davantage. Mais des aspirations nouvelles ne tardèrent pas à se faire jour, sous la poussée de la vie exubérante qui affluait en quelques centres monastiques. On éprouva le besoin de faire beau et grand. L'importance que prenaient les moines dans la société du VII^e siècle semblait l'exiger. Saint Didier donna l'exemple du soin minutieux avec lequel les fondateurs veillaient sur l'exécution des travaux. Bâtimens, jardin, clôture, rien n'échappait à sa vigilance¹. C'est à Fontenelle surtout que se manifesta le besoin d'avoir un monastère vaste et beau. On peut en juger d'après les proportions de la basilique de Saint-Pierre. Elle mesurait deux cent quatre-vingt-dix pieds de long et trente-sept de large. Les murs étaient en pierres de taille, et d'une exécution admirable².

¹ Summo studio, miro ac singulari opere in domorum vel ecclesiarum extructione patrum, vinearum quoque et segetum ac parietum adjectione circumsepsit. *Vie de S. Didier*, éd. POUPARDIN 22. La description que le biographe de saint Didier fait un peu plus bas de cette construction monastique est à remarquer : Sui monasterii septa prærogativa quadam dignitate in sublimium domorum amplitudine et basilicarum miranda altitudine et volucionum ambienda pulcritudine insigni poene ac singulari fabrica sustulerit. Denique primam inibi basilicam more antiquorum præripiens, quadris ac dedolatis lapidibus ædificavit, non quidem nostro gallicanoque more, sed sicut antiquorum murorum ambitus magnis quadris extrui solet. *Ibid.*, 33.

² Ædificavit ergo præfatus ammirabilis pater in eodem loco basilicam in nomine beatissimi principis apostolorum Petri, quadrifido opere, ducentorum nonaginta

La Neustrie et les diocèses du nord n'avaient peut-être pas un monument comparable à ceux dont l'ensemble formait cette abbaye ¹.

Les moines de Fontenelle semblent avoir attaché une grande importance à l'architecture monastique. Ils possédaient dans ce même diocèse de Rouen une celle fondée par le duc Pépin et sa femme Plectrude. Les bâtiments se faisaient remarquer par une élégance peu commune ². On avait, dans l'abbaye voisine de Jumièges, les mêmes idées de grandeur qu'à Fontenelle. L'église était construite en forme de croix ; une image de la vierge Marie se voyait au chevet ; l'autel avait toute une parure d'or, d'argent et de pierreries. Le cloître était en pierre. Le monastère se composait de deux ailes de bâtiment, ayant chacune deux cent quatre-vingt-dix pieds de long, et cinquante de large. Les celliers, le réfectoire et la cuisine occupaient le rez-de-chaussée ; le dortoir, éclairé par de nombreuses fenêtres vitrées, se trouvait au premier étage. Il y avait un lit pour chaque religieux ³.

Le monastère de Manglieu en Auvergne était moins grand. Mais son architecture ne paraissait ni moins belle ni moins riche. La principale église, dédiée à sainte Marie, fixait l'attention, avec sa haute tour

pedum habentem in longitudine, porro in latitudine triginta septem. *Gesta abbatum Fontanellensium*, 15.

¹ Quod tam sollerti studio summaque industria terris singulare est ut pene illo in tempore Galliae Belgicae seu Neustriae terris singulare erat. *Ibid.*

² Ut in majori elegantia ipsum locum sublimaret. *Chronicon Fontanellense*, DOM BOUQUET, II, 658.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 786.

pentagonale qui se dressait sur une base quadrangulaire. Il y en avait une seconde en l'honneur des saints apôtres. Les cintres, les colonnes qui les ornaient et leur plafond avaient reçu une ornementation d'une éclatante beauté. Les édifices, avec leurs blanches murailles, étaient aussi propres et soignés que les constructions des grandes villes. Les fûts des colonnes et les arcades qui les rejoignaient rompaient la monotonie des longues surfaces. Les sculptures qui ornaient les chapiteaux et les peintures distribuées avec goût donnaient à tout cet ensemble une allure artistique peu commune. La grandeur du décor naturel et le feuillage des vignes et des arbres fruitiers formaient autour de ce monument un cadre digne de lui ¹. Les fondateurs qui appartenaient aux premières familles du pays se distinguaient entre tous les autres en donnant ainsi à leurs œuvres un éclat extérieur qui les imposait à l'admiration générale. Cette beauté matérielle, qui leur coûtait de gros sacrifices, témoignait surtout de leur foi ardente et éclairée.

Les moines purent, en de rares circonstances, utiliser des constructions anciennes, leur offrant encore des garanties suffisantes de solidité, lorsqu'il leur était possible de les adapter aux conditions de leur existence. Saint Donat, évêque de Besançon, établit le monastère de Saint-Paul dans un antique édifice auquel ses fortes murailles avaient fait donner le nom de palais (*palatium*) ².

¹ *Vita S. Boniti*, MABILLON, III, I, 83.

² JONAS, *Vita S. Columbani*, MABILLON, II, 12, et KRUSCH, 79-80.

Quelques documents hagiographiques et les règles composées à cette époque fournissent des indications assez précises pour permettre de reconstituer le plan par terre d'une abbaye. On ne saurait y voir la reproduction fidèle de ce qui se trouvait partout. Chaque maison avait sa physionomie propre. Les fondateurs et les constructeurs, d'accord, comme tous les rédacteurs de règles, sur les lignes principales déterminées par une tradition ancienne, gardaient pour tout le reste une grande liberté d'allure. Néanmoins le monastère type, formé avec des traits contemporains, donne une idée assez exacte de ce que pouvaient être les cités monastiques de la Gaule mérovingienne.

Les édifices claustraux, les ateliers, les bâtiments nécessaires à une exploitation agricole, les cours, jardins et terres qui se trouvent dans le voisinage immédiat, constituent le monastère proprement dit. Cet ensemble se nomme *claustra monasterii*¹, le cloître, ou encore *regia monasterii*. Saint Benoît l'appelle l'enclos monastique, *septa monasterii*. Il demande que tout ce qui est nécessaire au fonctionnement d'une communauté religieuse s'y trouve réuni, pour diminuer dans la mesure du possible les occasions de sortir². Cette prescription se retrouve sous la plume du Maître³. Une clôture matérielle sépare tout cet

¹ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 791.

² *Monasterium autem, si potest fieri, ita debet constitui, ut omnia necessaria, id est, aqua, molendinum, hortus, pistrinum, vel artes diversæ intra monasterium exerceantur, ut non sit necessitas monachis vagandi foras, quia omnino non expedit animabus eorum. Regula S. Benedicti, LXVI.*

³ *Omnia vero necessaria intus intra regias esse oportet, id est, furnum, machina,*

ensemble de l'extérieur ; ce peut être une muraille, un fossé ou un talus. Saint Colomban la désigne par le mot *vallum* ¹. A Jumièges cette enceinte formait un vaste carré de murailles élevées, on eût dit une enceinte fortifiée ². Celle de Faremoutier était assez haute pourqu'on ne pût la franchir sans le secours d'une échelle ³. La sortie du monastère était dans ces conditions fort difficile. Les habitants pouvaient vivre en paix. Ils n'avaient à redouter l'irruption d'aucun étranger ou ennemi. C'est un péril contre lequel les constructeurs tenaient à les protéger ⁴.

Une porte percée dans la muraille mettait les moines en communication avec le dehors. Elle était habituellement fermée, même pendant le jour. Le frère qui la laissait ouverte commettait une faute, toujours plus grave si cet oubli avait lieu durant la nuit ⁵. Pour éviter ces distractions fâcheuses, le Maître confiait au portier le soin d'ouvrir et de fermer. C'est aussi le portier seul qui conservait les clefs. Lorsque la nuit était

refrigerium, hortus vel omnia necessaria, ut non sit frequens occasio, propter quam fratres multoties foras egressi, secularibus mixti forte a religiosorum oculis visi... *Regula Magistri*, xcv, HOLSTENIUS, II, 462.

¹ Qui extra vallum, id est extra septum monasterii sine interrogatione ierit. *S. Columbani Regula cœnobialis*, 10, Pat. Lat., LXXX, 219, et *De Pœnitentiæ mensura*, *ibid.*, 229. L'enclos de Solignac était protégé d'un côté par la rivière et de l'autre par un fossé. *Vita S. Eligii*, I, 19, éd. KRUSCH, 682.

² Ubi ejus providentia construxit per quadrum moenia turrita mole surgentia. *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 786.

³ JONAS, *Vita S. Burgundofara*, *ibid.*, 427.

⁴ C'était la pensée de saint Donat de Besançon. « Omnique muninime roborans », est-il dit de lui à propos de la clôture du monastère qu'il bâtit pour les femmes. JONAS, *Vita S. Columbani*, *loc. cit.*

⁵ S. COLOMBAN, *De Pœnitentiæ mensura*, Pat. Lat., LXXX, 229.

venue, il les remettait à l'abbé ¹. Pour éviter de surcharger un seul homme, on nommait ordinairement deux portiers. Ce devaient être des religieux d'un certain âge, presque des vieillards. On leur donnait une cellule près de la porte. Ils avaient avec eux des chiens de garde. Un gros cercle de fer, suspendu à un anneau dans la porte du côté extérieur, servait de signal aux arrivants. Lorsque le frère entendait frapper un coup, il pouvait, au moyen d'une ouverture, voir celui qui se présentait, avant d'ouvrir ².

On ne saurait imaginer une maison plus isolée de tout ce qui l'entoure. Les voyageurs qui viennent demander l'hospitalité n'y entrent pas facilement. Le logement qui leur est assigné se trouve auprès de la porte et loin du monastère proprement dit. Saint Colomban est sur ce point d'une sévérité extrême. Aucun étranger, fût-il roi, n'est admis dans les bâtiments réservés aux moines. Tous les abbés ne poussent pas aussi loin la séparation d'avec le monde. Aussi les princes et les évêques francs ont-ils de la peine à comprendre cette attitude du fondateur de Luxeuil ³.

Celui qui bâtit un monastère doit tenir compte des coutumes de ses habitants. Ce sont des hommes qui vivent à peu près toujours ensemble, pendant le sommeil, les repas, la prière, le travail. Ils forment donc une communauté. C'est pour cette communauté que les constructions monastiques sont faites ⁴. L'in-

¹ *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 310.

² *Regula Magistri*, xcv, HOLSTENIUS, 461.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, 19, éd. KRUCH 8.

⁴ *Ut monachi juxta regulam vivant nec sequestrati per cellas vel convivant vel*

dividu se trouve de la sorte absorbé dans le *cœnobium*. Cette condition organise de la manière la plus simple la pratique d'une vertu essentielle, la pauvreté. Il ne semble pas néanmoins qu'à Luxeuil les frères dorment en un dortoir commun. Saint Colomban les distribue dans des cellules plus ou moins grandes ¹. Saint Benoît s'accommode également d'un dortoir unique, ou de dortoirs multiples pouvant contenir chacun une dizaine de lits ². Dans le réfectoire, salle commune où tous les religieux prennent leurs repas, il y a pour l'abbé une table spéciale avec un siège ou cathédre. Les frères s'assoient par groupes de dix ou onze sur des bancs devant des tables plus grandes. On voit, au milieu, un siège (*sella*) destiné au lecteur ³. Saint Colomban fait placer auprès de la porte une pierre sur laquelle les frères peuvent déposer, en entrant, leurs gants, un outil ou un objet quelconque qu'il ne serait pas convenable d'avoir avec soi ⁴. La cuisine est à proximité du

peculiare ullum habeant, sed juxta Apostolum sint eis omnia communia, sicut abbatis vel præpositi dispensatio justa perpenderit. *Concilium incerti loci* (614), can. 5, éd. MAASSEN, 194. Cette décision résume les prescriptions de la plupart des règles.

¹ Qui visitaverit alios fratres in cella seorsum sine interrogatione... Si dimissa synaxi non continuo ad cellam recurrerit... Si cum ullo qui suæ cellæ cohabitator non est, confubulari quantulumcumque præsumperit. S. COLUMBAN, *Regula cœnobialis*, 10, Pat. lat., LXXX, 219, 224.

² Si potest fieri omnes in uno loco dormiant ; si autem multitudo non sinit, deni aut vicini cum senioribus qui super eos solliciti sint, dormiant. *Regula S. Benedicti*, XXII.

³ *Regula Magistri*, XXIII et XXIV, HOLSTENIUS, II, 367-372.

⁴ ... supra lapidem qui ante fores rectorii erat. JONAS, *Vita S. Columbani*, I, 15, KRUSCH, 81.

réfectoire. La commodité du service demande que le cellier et la cave n'en soient pas très éloignés. On y conserve, entre autres provisions, le vin et la bière enfermés dans des récipients (*vasa*) et des tonnes, munis d'un trou qui se ferme au moyen d'un obturateur en fer ¹. La boulangerie, le grenier, qui est sous la surveillance d'un frère (*custos horrei*) ², le moulin, conduit par le frère meunier (*custos molendini*) ³, les étables et toutes les officines où se fait la préparation éloignée des aliments sont dispersés dans l'enclos, suivant les exigences des lieux et la commodité du travail.

La maison des infirmes est distincte du dortoir commun. Elle fait partie cependant du corps de logis monastique. On a soin de ménager, dans cet ensemble d'édifices qui forment le monastère, des pièces destinées à recevoir les provisions de linge, les vêtements, les livres, les outils, en un mot tout ce dont peuvent avoir besoin des religieux. Le froid qui sévit dans les contrées montagneuses et dans les pays du nord rend indispensable, durant l'hiver, l'usage du feu. On réserve à cet effet une salle munie d'une cheminée, où les frères vont se chauffer ⁴. Il y a dans le monastère, probablement au milieu de toutes ces constructions, une croix dressée de manière à être vue par tout le monde. Elle joue un rôle dans l'existence des moines.

¹ Ferraculum quod duciculum vocant. *Ibid.*

² *Ibid.*, 12, 82.

³ *Ibid.*, 115.

⁴ *Vita S. Lantberti*, MABILLON, III, I, 63. La *Regula cujusdam ad virgines* parle du foyer de la salle commune, XII, HOLSTENIUS, III, 139.

Saint Colomban leur prescrit d'aller prier devant elle, toutes les fois qu'ils ont à sortir ¹. C'est sans doute au pied de cette croix que les frères ou les sœurs coupables d'avoir éveillé leurs voisins ou voisines en faisant du bruit, allaient se mettre à genoux pour réparer leur faute. L'évêque saint Lambert, réfugié à Stavelot, qui avait la dévotion de nettoyer les chaussures des religieux pendant leur sommeil, eut la maladresse de faire du bruit : le prieur, éveillé en sursaut, l'envoya au pied de la croix, où il resta jusqu'après l'office de laudes ². La prieure de Pavilly, brusquement éveillée par une moniale qu'elle ne reconnut point, lui infligea la même pénitence. La coupable n'était autre que sainte Austreberte, occupée à faire l'inspection de sa communauté ³. Le culte de la croix était particulièrement en honneur parmi les disciples de saint Colomban. Saint Attale en fit placer une à la porte de sa cellule. Il l'appuyait contre son front lorsqu'il sortait et entrait ⁴.

L'ensemble des constructions du monastère a pour point d'appui l'église ou oratoire avec son *atrium* ou cloître qui circule autour des diverses salles. C'est là que les frères se tiennent réunis pendant les heures consacrées à la lecture ⁵.

Rares sont les monastères qui ne possèdent qu'une

¹ Qui egrediens domum ad orationem poscendam non se humiliaverit et post acceptam benedictionem non se signaverit, crucem non adierit, S. COLUMBAN, *Regula cœnobialis*, x, HOLSTENIUS, II, 165 et Pat. lat. LXXX, 217.

² *Vita S. Lamberti*, MABILLON, III, I, 63.

³ *Vita S. Austrebertæ*, *ibid.*, 29.

⁴ JONAS, *Vita S. Columbani* II 6 éd. KRUSCH 118.

⁵ *Ibid.*, I, 20, p. 98.

église. On les multiplie à cette époque avec une certaine prodigalité, moins pour les besoins du culte que pour l'honneur des saints auxquels elles sont dédiées. Quelques-unes, la principale généralement, prennent le nom de basilique. Il suffit qu'un abbé reçoive les reliques d'un saint vénéré pour qu'il s'occupe de lui élever un oratoire ; c'est pour ce motif que saint Wandrille érigea près de Fontenelle les églises de Saint-Amans et de saint Saturnin. Ce saint abbé est peut-être le plus grand bâtisseur d'églises du VII^e siècle. Il y en eut sept en même temps à Fontenelle, dédiées à saint Pierre, à saint Paul, à saint Pancrace, à saint Laurent, à Notre-Dame et aux deux saints nommés plus haut.

La basilique de Saint-Paul, sans avoir les proportions de celle de Saint-Pierre, se faisait remarquer par la beauté de son architecture. On y enterrait les abbés vénérés après leurs morts comme des saints ¹. Les moines d'Andre, sortis de Fontenelle, ont emprunté à saint Wandrille le goût des nombreuses églises. Ils en ont bâti deux en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et trois moins grandes à saint Martin, à saint Léger et à saint Wandrille ². Saint Philibert en voulut quatre pour son monastère de Jumièges : l'une dédiée à la Vierge, avec trois autels, le principal fait d'or et d'argent et orné de pierres précieuses en l'honneur de Notre-Dame, et les deux autres en l'honneur de saint Jean-Baptiste et de saint Colomban ; la deuxième

¹ *Vita S. Wandregesili*, MABILLON II, 507-508. *Gesta abbatum Fontanellensium*, 15-16.

² *Vita S. Hermellandi*, MABILLON III, I, 372 et s.

sous le vocable de saint Denis et de saint Germain, la troisième sous celui de saint Pierre, et la quatrième consacrée à saint Martin. Ces trois dernières sont plutôt des oratoires aux proportions très restreintes. Le biographe les nomme *ædícula*, *oraculum* ou *sacrarium* ¹. La vie de saint Bonnet ne signale que deux églises à Manglieu, dédiées la première à sainte Marie et la seconde aux saints Apôtres ².

Les titulaires des églises et des oratoires monastiques sont un indice curieux des dévotions qui occupaient la première place dans la piété des moines et de leurs contemporains, car ils leur donnent le nom des bienheureux dont le crédit auprès du Seigneur et les mérites provoquent de leur part plus de confiance et d'admiration. Saint Pierre est de beaucoup le plus honoré. On le trouve à Luxeuil, à Fontenelle, à Jumièges, à Corbie, à Grandval, aux Fossés près de Paris, à Lure, à Guéret, à Solignac, à Andre, à Belcinac, à Saint-Josse, à Nivelles, à Gand, à Fleury, à Rebais. La liste de ses églises n'est pas épuisée dans cette énumération. Lorsque la principale basilique est sous son vocable, il est bien rare qu'une seconde ne soit pas dédiée à saint Paul, à moins qu'on ne donne simultanément leurs deux noms à la première. Sainte Marie est titulaire des grandes églises de Pavilly, de Manglieu et de Samer ; elle a des oratoires secondaires à Fontenelle, à Chelles, à Jumièges, aux Fossés. Saint Jean Baptiste, qui a un monastère à Laon, possède

¹ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 786.

² *Vita S. Boniti*, *ibid.*, III, 1, 83.

ailleurs quelques oratoires et autels. Les basiliques de Saint-Leufroy et de Chelles sont en l'honneur de la sainte Croix. Saint Georges a son oratoire à Chelles et saint Martin le sien à Jumièges ¹. On rencontre ensuite les noms des martyrs romains, dont le culte se répand dans la Gaule mérovingienne avec le récit de leurs gestes. Les pèlerins qui vont à Rome en rapportent des reliques, que les moines recueillent avec une religieuse avidité. Ce sont en outre quelques-uns des saints évêques gallo-romains et francs qui s'imposent le plus à la vénération publique par l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles posthumes. La présence d'une relique ou d'un souvenir motive ou consacre leur culte dans un monastère. Il n'est pas toujours possible de leur donner à chacun un oratoire ou un autel. On n'aime pas à multiplier les autels ; les basiliques qui en comptent deux ou trois ² sont rares. Le fondateur qui ne se croit pas en mesure de doter chaque saint de son église, peut toujours les honorer collectivement, en leur confiant le titre d'une même basilique et la protection de tout son monastère. C'est ce qu'a fait saint Eloi à Solignac. Ce monastère, dit-il dans sa charte de cession, est en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, de saint Pancrace, de saint Denis et de ses compagnons martyrs, de saint Martin, de saint

¹ Nous ne prétendons pas donner ici la liste complète des titulaires d'églises connus. Il serait facile d'ajouter d'autres noms. Mais nous en avons dit assez pour montrer l'orientation de la piété monastique.

² C'est le cas à Rebais et à Jumièges. On pourrait trouver encore d'autres exemples.

Médard, de saint Remi et de saint Germain, confesseurs ¹.

Les monastères qui s'élèvent sur le tombeau d'un saint particulièrement honoré ou qui se trouvent, par le fait de leur fondateur, de leurs abbés ou de toute autre circonstance, en rapports assidus avec les princes et les familles fortunées, ont de quoi orner richement les églises. Saint Eloi, qui connaissait l'art de travailler les métaux, ne contribua pas peu à développer le goût d'un décor artistique. Son biographe énumère les œuvres d'art sorties de ses mains. Ce sont des châsses pour les reliques de saint Germain, de saint Julien, de sainte Colombe, de saint Quentin, une ornementation d'un travail merveilleux destinée au tombeau de saint Martin, une autre pour celui de saint Denis avec un ciborium en marbre orné d'or et de pierres précieuses, des lames d'argent pour l'ambon et les portes de la basilique de ce dernier saint, sans parler des travaux exécutés autour de l'autel ¹. Les abbés de Fontenelle ne se sont pas montrés moins zélés pour embellir la maison de Dieu. Le livre de leurs *Gestes* énumère avec soin les dons faits par eux à la sacristie et au trésor. Hugues donne un calice et une patène d'or pesant quatre livres et deux onces, un tabernacle en forme de tour (*turriculum*) de même métal, pesant cinq livres, une châsse garnie d'or et de pierreries ². Bénigne, un

¹ KRUSCH., *Script. rer. Merov.*, IV, 746. Quelques fondateurs eurent alors la coutume de mentionner dans la charte de fondation les saints dont on gardait les reliques au monastère et qui étaient vénérés comme patrons.

¹ *Vita S. Eligii*, I, 32, 388.

² *Gesta abbatum Fontanellensium*, 28.

calice en or du poids de cinq livres avec sa patène qui en pèse une 1. Les bienfaiteurs et les bienfaitrices se plaisent quelquefois à offrir des ornements 2. Sainte Bertille, abbesse de Chelles, avait soin d'orner de son mieux les autels et les églises 3.

Ils semblent surtout prendre à cœur l'entretien du luminaire qui brûle jour et nuit devant les autels et les reliques des saints. Les moines de Saint-Denis ont reçu de Childebert III des donations à cet effet 4. Dagobert donna des terres du fisc à Saint-Riquier, afin de pourvoir à cette dépense 5.

Les monastères, fussent-ils de proportions restreintes, coûtaient beaucoup de peine à bâtir. Il fallait y veiller avec le plus grand soin. Un incendie était toujours à craindre, principalement lorsque les constructions étaient en bois, ce dont les communautés pauvres devaient s'en contenter. Ailleurs, les murailles manquaient de solidité. Le dortoir de Pavilly s'effondra brusquement une nuit. Les sœurs seraient restées ensevelies sous les ruines, si l'une d'entre elles, éveillée à trois reprises différentes, n'était allée, sous une impulsion mystérieuse, avertir sainte Austreberte de sonner le réveil de la communauté. A peine arrivées au chœur, elles entendirent le bâtiment qui s'écroulait 6.

¹ *Geste abbatum Fontanellensium*, 24.

² *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 305.

³ Voir PARDESSUS. *Diplomata, etc. Prolegomena*, 289.

⁴ *Vita S. Bertile*, *ibid.*, III, I, 21.

⁵ PONCELET, *La plus ancienne vie de S. Riquier*, dans *Analecta Bollandiana*, XXII, 149.

⁶ *Vita S. Austreberte*, MABILLON, III, I, 30.

L'entretien et la surveillance de tous ces édifices, comme, du reste, de tout le matériel de la maison, étaient à la charge de l'abbé. Le Seigneur devait un jour lui en demander un compte rigoureux. Cette responsabilité jeta saint Attale, abbé de Bobbio, dans une profonde inquiétude, quelque temps avant sa mort. On le vit un jour inspecter avec le plus grand soin toutes les parties du monastère. Il se mit ensuite à faire renouveler les toitures et consolider tout ce qui en avait besoin, pour ne mériter aucun reproche au tribunal de Dieu ¹.

Une réflexion recueillie dans la règle du Maître a sa place marquée à la fin de ce chapitre. Elle révèle chez son auteur une préoccupation artistique, que l'on ne s'attend guère à trouver sous la plume d'un écrivain de cette époque barbare. En tout temps le monastère doit être propre et orné, déclare-t-il, et avoir ses portes et fenêtres garnies de courtines ; toutes les pièces dont il se compose devraient ressembler à une église pour inspirer à ses habitants la joie du service de Dieu, le bonheur de la vie religieuse et de la prière ².

¹ *Vita S. Columbani*, II 5, p. 117. Les soins de saint Attale, en cette circonstance, ne s'arrêtèrent pas aux seuls bâtiments : il fit mettre en bon état les chariots, les manuscrits, le mobilier, les vêtements et les chaussures.

² *Nam omni tempore sic ornatum et mundum esse debet monasterium, ut per omnia introitorum loca munda ornata velis videatur ubique quasi una ecclesia, ut ubique ad invicem occurrentes deceat, libet et delectentur orare. Regula Magistri* VIII, HOLSTENIUS, II, 407.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le recrutement.

Nombre des moines. — Nature du recrutement. — Novices de familles nobles. — Les esclaves et la vie monastiques. — Vocations venues de l'étranger. — Enfants offerts. — Consentement de la famille et du prince. — Vocations politiques.

La population des monastères n'avait rien de fixe. Elle dépendait du recrutement, qui variait avec les régions et les communautés. Quelques hagiographes ont laissé pour quelques-uns d'entre eux des indications, qui, sans être prises au pied de la lettre, donnent l'idée de maisons fort nombreuses. Le monastère de saint Jean-Baptiste, fondé par sainte Salaberge, qui comptait une centaine de religieuses avant son transfert à Laon, en eut plus tard jusqu'à trois cents ¹. Ce même chiffre fut atteint au monastère fondé par saint Eloi à Paris ². Les moniales de Remiremont ne devaient pas être moins nombreuses ³. Il y eut quatre-vingts religieux à Rebais ⁴, et cent cinquante à Solignac ⁵. Les successeurs de saint Co-

¹ *Vita S. Salaberge*, MABILLON, II, 408, 410.

² *Vita S. Eligii*, IV, 682.

³ *Vita S. Romarici*, MABILLON, II, 401.

⁴ *Vita S. Agili*, *ibid.*, 310.

⁵ *Vita S. Eligii*, éd. KRUSCH, IV, 681. Ce chiffre fut même dépassé.

lomban à Luxeuil, saint Wandrille à Fontenelle, saint Philibert à Jumièges, en gouvernèrent un beaucoup plus grand nombre. Le chiffre de trois cents qui a été donné ne paraît pas invraisemblable ¹. On était loin d'atteindre celui des principaux monastères bretons ou irlandais, où mille moines vivaient sous le gouvernement d'un abbé unique ². Ces vastes groupements monastiques furent rares néanmoins sur le sol de la Gaule mérovingienne. La plupart des maisons se contentaient d'un chiffre de religieux beaucoup plus modeste.

La valeur morale d'une communauté était la force régulatrice des vocations. Or cette valeur vient en grande partie du mérite et de l'action d'un abbé ou d'une abbesse. Il suffisait d'avoir à la tête d'une maison un homme ou une femme possédant l'art de gouverner pour attirer les sujets. Les âmes vont d'ordinaire où elles savent être le mieux. On en fit l'expérience à Pavilly. Il n'y avait guère que vingt-cinq religieuses, lorsque sainte Austreberte arriva au milieu d'elles. Leur nombre augmenta promptement ³. L'abbesse de Chelles, Bertille, attirait les vocations par son renom de sainteté et par les qualités supérieures que tout le monde lui reconnaissait. Son influence se faisait sentir au loin ⁴. Les saints abbés furent les meilleurs agents du recrutement monastique, par l'apostolat fécond qu'ils surent exercer. Il n'y en eut

¹ *Vita II S. Wandregesili*, MABILLON, II, 518.

² *COLUMBANI Regula*, VII. HOLSTENIUS, II, 159, et Pat. Lat., LXXX, 213.

³ *Vita S. Austrebertae*, MABILLON, III, I, 29.

⁴ *Vita S. Bertila*, *ibid.*, III, I, 21.

pas de plus actif que saint Amand. Luxeuil se peupla grâce à l'action ininterrompue de trois grands abbés, Colomban, Eustaise et Walbert. Saint Remacle, abbé de Stavelot, détermina lui-même un grand nombre d'hommes à embrasser sous sa conduite la vie religieuse ¹. Saint Wandrille fut récompensé de son ardeur à évangéliser les campagnes du pays de Caux par une augmentation singulière du nombre de ses disciples ². Les moines de Jumièges, que saint Philibert envoyait prêcher aux populations de la contrée, obtinrent les mêmes résultats ³. On peut donc faire honneur du beau recrutement monastique de cette époque à cette action des saints abbés et de leurs moines.

Les hagiographes, qui sont la seule source de renseignements un peu circonstanciés que nous possédions, insistent généralement sur la noble origine des saints et sur les vocations fournies par les familles riches et influentes. Leur témoignage ne peut être récusé ; il ne faudrait point cependant conclure de là que les moines sortaient rarement des classes modestes et pauvres ; elles durent au contraire verser dans les cloîtres un contingent considérable. Mais ce recrutement frappa moins l'attention publique.

Il y avait, dans la société mérovingienne, une aristocratie de fonctions, qui formait autour des rois

¹ *Vita S. Remacii*, MABILLON, II, 47.

² Plures faciebat concurrere ad ipsum cœnobium sequentes Evangelium ejus, relinquentes patrem et matrem. *Vita S. Wandregesili I*, *ibid.*, II, 508. Saint Ansbert suivit son exemple. *Vita S. Ansberti*, *Analecta Bollandiana* I, 183.

³ Erat consuetudo sancti de monasterio circumquaque ad exhortandas animas fratres transmittere ; et confluebant ad eum viri nobiles et potentes proprias voluntates respuentes et Christo Domino servientes. *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788.

un corps d'élite ; les dignités et les offices administratifs et militaires appartenaient à ses membres. Les familles dont elle se composait possédaient les honneurs et la fortune. Leurs enfants, élevés dans le palais au service du roi, étaient destinés aux premières dignités. Comment n'aurait-on point remarqué et admiré les jeunes gens et les hommes mûrs de cette classe, auxquels l'existence promettait toutes les joies, et qui cependant renonçaient à tout et se soumettaient humblement à une règle austère pour mieux servir le Christ ? Ces vocations ne furent point des cas isolés. Elles affluèrent dans quelques abbayes, d'ordinaire les plus ferventes et les plus célèbres, par exemple à Luxeuil, dès le temps de saint Colomban ¹, à Rebaix autour de saint Aile ², à Jumièges, à Fontenelle ³, à Stavelot, à Solignac. Certains monastères de femmes, Saint-Jean-Baptiste de Laon entre autres, Chelles, Jouarre, Faremoutier, se recrutèrent dans les mêmes milieux. On y rencontre plusieurs religieuses de race royale ; sainte Bathilde est la plus connue. La famille carolingienne, dès son apparition dans l'histoire, fournit au cloître quelques femmes éminentes. Sainte Begge, sainte Gertrude de Nivelles, sainte Ita, sainte Salaberge, sainte Austreberte, sainte Burgondofare,

¹ Ibi nobilium liberi undique concurrere nitebantur. JONAS, *Vita S. Columbani*, MABILLON, II, 10, KRUSCH, IV, 76.

² Multi ex primoribus palatii atque proceribus patriæ ejus illustrati exemplo seculi honorem pro nihilo habentes peroptabant monachicam ducere vitam. *Vita S. Agili*, *ibid.*, 310.

³ Voir les textes cités plus haut. Ce recrutement aristocratique continua jusque sous l'abbé Bénigne : Magna copia virorum nobilium extitit. *Gesta abbatum Fontanellensium*, 23.

et la plupart des saintes abbesses dont le souvenir s'est conservé, appartenaient aux plus honorables familles. On peut faire, au sujet des abbés, la même observation. Voici quelques noms pris au hasard sur une liste qui, donnée en entier, serait assez longue : c'est d'abord le noble Burgonde Attale, moine de Luxeuil et successeur de saint Colomban à Bobbio ; puis Amét, issu d'une famille gallo-romaine de Grenoble et moine à Remiremont ; saint Romaric, qui avait occupé une place importante à la cour du roi Théodebert ; saint Arnoul, évêque de Metz, et saint Bertulf, son parent ; saint Omer, saint Erminon, abbé de Lobbes, saint Bavon de Gand, saint Wandrille, saint Ansbert, saint Philibert, saint Achard, etc., etc.

Les hagiographes voient, comme la plupart de leurs contemporains, dans une origine noble une grandeur naturelle qui ajoute à l'éclat de la sainteté. Ils n'en font pas cependant une condition tellement rigoureuse que le saint ne puisse pas être de basse extraction. Les actes de saint Valery et de saint Pardoux en fournissent la preuve. Le premier avait débuté dans l'existence en gardant les brebis de son père, et le second était né dans la chaumière d'un laboureur. Leurs biographes n'hésitent pas à le dire ; toutefois celui de saint Valery, qui partage les idées communément admises, éprouve le besoin d'atténuer le mauvais effet que pourrait produire sur les lecteurs la condition modeste de son héros. La haute noblesse de sa foi compensait, dit-il ce que la naissance ne lui avait pas donné ¹.

¹ *Mediocri genere, sed nobilissimus fide. Vita S. Walarici*, MABILLON, II, 71.

Cette importance donnée à la noblesse n'allait point jusqu'à fermer les portes du monastère aux enfants et aux jeunes hommes nés dans les classes laborieuses. Tous avaient droit à la vie monastique, s'ils en éprouvaient le désir, les esclaves comme les autres, du moment qu'ils présentaient les aptitudes requises. Saint Benoît, écho de toute la tradition de l'Orient et de l'Occident, le dit de la manière la plus expresse. L'entrée en religion met l'esclave et l'homme libre sur le pied d'une égalité parfaite. Ils sont frères désormais. Il arriva souvent qu'un riche propriétaire, voulant embrasser la vie religieuse, se faisait suivre par un groupe d'esclaves, désireux sans nul doute de changer leur servitude ; ils passaient au service volontaire du Seigneur, en même temps que celui dont ils étaient la chose. Lorsque saint Romaric se retira au monastère de Luxeuil, il affranchit un grand nombre de ses serfs. Mais ces braves gens refusèrent de le quitter. Ils le suivirent dans sa nouvelle famille, qui fut aussitôt la leur. Le saint ne vit plus en eux que des égaux ; il aimait à leur rendre tous les services prescrits par les règles monastiques ¹. Sainte Salaberge eut dans sa communauté un certain nombre de moniales qui lui avaient jadis appartenu ².

Les monastères eurent un recrutement, qui semble avoir été nombreux, parmi les prisonniers faits durant les guerres continuelles alors entre les Angles et les Bretons. Ces malheureux, réduits en servitude, étaient

¹ *Vita S. Romarici*, MABILLON, II, 400.

² *Vita S. Salabergæ*, *ibid.*, 408.

jetés sur les marchés de la Gaule mérovingienne et même de l'Italie. Les achetait qui voulait. Saint Grégoire le Grand eut pour eux une tendre compassion. Il y avait, dans la foule de ces esclaves, des jeunes gens et des adolescents dont le sort excitait sa pitié. Beaucoup étaient âgés de dix-sept ou de dix-huit ans. Le prêtre Candide, qui allait en France percevoir les revenus de l'Eglise romaine, fut chargé par le pontife d'en acheter un certain nombre. Il voulait les confier à des monastères et en faire des moines. Grégoire fit à leur sujet les recommandations les plus pressantes. Leurs âmes l'intéressaient plus que leurs corps. Il voulut qu'un prêtre les accompagnât sur la route d'Italie, car si les fatigues du voyage ou la maladie venaient à les mettre en danger de mort, il leur conférerait le sacrement du baptême ¹.

Cette sollicitude du grand pontife fut partagée par plusieurs saints et saintes du VII^e siècle. Sainte Bathilde, qui avait elle-même connu les épreuves de la captivité, consacrait à cette œuvre de la rédemption des ressources considérables. Elle donnait ensuite généreusement la liberté à tous ces pauvres esclaves et facilitait à ceux qui le désiraient leur admission dans les monastères. Le sort malheureux des femmes la pénétrait de compassion. C'est à elles que ses générosités allaient de préférence. Elle les poussait le plus possible vers la vie religieuse, leur demandant en échange de ce bienfait de la recommander à Dieu dans leurs prières ².

¹ *Registre de S. Grégoire*, vi. epist. 7. Pat. Lat., LXXVII, 199.

² *Vita S. Bathildis*, éd. KRUSCH, *Scriptores rerum Merovingicarum*, II, 494.

Saint Amand achetait tous les jeunes captifs qu'il rencontrait. Il commençait par leur administrer le baptême ; il s'occupait ensuite de leur faire donner une instruction suffisante. Cela fait, il les distribuait aux églises et aux monastères, après les avoir préalablement affranchis. Quelques-uns méritèrent la dignité abbatiale ¹. Saint Riquier ne se contentait pas de ceux que les marchands d'hommes conduisaient sur le continent. Il allait à leur recherche en Grande-Bretagne ². Saint Philibert de Jumièges ne franchissait pas la Manche ; mais il avait soin d'expédier, de temps à autre, des moines avec des vaisseaux chargés de provisions qu'ils vendaient aux Angles ; ils devaient ramener avec eux le plus grand nombre possible de captifs, destinés à la liberté ³. Saint Eloi, qui ne négligeait aucune œuvre de miséricorde, s'intéressa, lui aussi, à ces pauvres captifs. L'un de ceux qu'il put racheter, saint Tillon, devint moine de Solignac, après plusieurs années passées à son service ⁴.

Les esclaves saxons libérés ne sont pas les seuls habitants de la Grande-Bretagne qui vinrent frapper à la porte des monastères de la Gaule mérovingienne. Il y eut durant cette période une émigration volontaire continuelle des îles bretonnes vers le continent. Elle se compose d'Irlandais, Scots ou Bretons et de Saxons. Les uns sont des apôtres qui courent à la conquête des âmes ; les autres sont des pèlerins qui vont à

¹ BAUDEMUNDUS, *Vita S. Amandi*, MABILLON, II, 682.

² PONCELET, *La plus ancienne vie de S. Riquier*, *Analecta Bollandiana*, XXI, 190.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788.

⁴ *Vita S. Tillonis*, *ibid.*, 456.

Rome vénérer les tombeaux de saint Pierre, de saint Paul et des saints martyrs. Plusieurs parmi ces derniers se fixent, soit à l'aller soit au retour, dans une solitude ou dans un monastère qui leur convient. Il en est enfin qui cherchent simplement une communauté religieuse pour se donner à elle.

Saint Colomban et ses compagnons sont au premier rang des moines de Bretagne. Il n'y a pas à redire les services qu'ils ont rendus aux monastères mérovingiens. D'autres ne tardèrent pas à les suivre. Ils ne reçurent nulle part un accueil plus empressé que dans le diocèse de Meaux ¹. Saint Faron et les abbesses de Faremoutier les recevaient de leur mieux. Les moniales de Chelles au diocèse de Paris, comme leurs sœurs d'Eboriacum, admirent dans leur famille monastique de nombreuses filles ainsi venues d'outre-mer. L'abbesse sainte Bertille sut en tirer bon parti. Elle eut des saintes parmi ces religieuses bretonnes, entre autres sainte Hilda et sainte Heresvita ². Les princes saxons, qui avaient embrassé la foi chrétienne, s'intéressèrent à cette émigration. Ils demandèrent en retour à l'abbesse de Chelles des serviteurs de Dieu et des moniales pour former dans leurs royaumes des monastères sur le type du sien ³. Deux moines bretons ont laissé dans cette contrée un souvenir impérissable, saint Fursy, qui fonda le monastère de Lagny, et

¹ BONET-MAURY, *Saint Colomban et la fondation des monastères irlandais en Brie au VII^e siècle*, *Revue historique*, LXXXIII, 296 et s.

² *Vita S. Bertillæ*, MABILLON, III, 20.

³ *Ibid.*, 21.

l'ermite saint Fiacre, dont la tombe fut le berceau d'un autre monastère. Saint Condède et ses compagnons abordèrent en Neustrie, où ils s'établirent dans une île de la Seine, à Belcinac, après avoir passé quelque temps à Fontenelle. Les monastères de Fosse et de Perrone sont dus aux deux saints moines irlandais Feuillen et Ultan.

Les moines se recrutèrent encore, au VII^e siècle comme dans la période précédente, parmi les enfants. Les parents usaient fréquemment du droit qui leur était reconnu de les consacrer eux-mêmes par l'oblation à la vie religieuse. On commença dès cette époque à leur donner le nom de *nutriti*, d'élèves, dans le monastère, pour les distinguer des *conversi* ou convertis ; c'est ainsi que l'on désignait les religieux venus d'eux-mêmes. Cette coutume de l'oblation était entrée dans la législation monastique. Un canon du quatrième concile de Tolède déclare un droit accepté partout en Occident, quand il dit : « C'est la volonté des parents ou l'engagement personnel qui fait le moine. » Il n'est pas plus permis à l'oblat, au *nutritus* qu'au *conversus*, de rompre ses liens et de revenir dans le monde. L'obligation est la même pour l'un et pour l'autre ¹. Saint Benoît et le Maître, dans leurs règles, déterminent avec soin tout ce qui concerne la réception et la

¹ Monachum aut paterna devotio aut propria professio facit ; quidquid horum fuerit alligatum tenebit. Proinde his ad mundum reverti intercludimus aditum et omnem ad seculum interdicimus regressum. *Concilium Toletanum* IV, can. 49. LABBE, V, 1717. Hi qui de tonsi a parentibus fuerunt aut sponte sua, amissis parentibus, seipsos religioni devoverunt. *Ibid.*, can. 55, 1718. Les parents pouvaient de la même manière vouer pour toujours une jeune fille à la pratique de la virginité

formation de ces enfants ¹. Le premier les admet sans la moindre distinction, qu'ils viennent d'une famille riche ou d'une famille pauvre.

Il y eut de ces enfants à Luxeuil. Saint Aile, qui gouverna dans la suite le monastère de Rebais, fut du nombre. Il avait sept ans, lorsque son père Agnoald, fidèle à une promesse faite au Seigneur, l'offrit à saint Colomban ². L'oblat de Luxeuil le plus connu est saint Donat, qui monta sur le siège épiscopal de Besançon. Son père avait nom Waldelin et sa mère Flavie. Pour mettre fin à une stérilité qui les affligeait, ils allèrent se recommander à l'intercession de l'abbé de Luxeuil. Saint Colomban leur promit un fils, mais en exigeant d'eux qu'ils le lui offriraient aussitôt après sa naissance. Ce qui eut lieu. L'abbé baptisa le nouveau-né et laissa à sa mère le soin de le nourrir. Il lui fut ramené dès que son âge lui permit de vivre au monastère ³.

On trouve de ces enfants à Corbie ⁴, à Fontenelle, à Andres.

Les jeunes filles étaient admises de la même manière dans les communautés de femmes. Il y en avait plusieurs à Jouarre ; saint Bertille fut chargé de leur direction, avant de recevoir la dignité abbatiale ⁵.

¹ S. BENOIT, *Regula*, LIX. *Regula Magistri*, XCI, HOLSTENIUS, II, 447-451.

² *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 304.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 79.

⁴ L'abbé Erimbert avait été de ce nombre. *Diplôme de Thierry III*, LEVILLAIN, 233.

⁵ *Vita S. Bertillæ*, MABILLON, II, I, 13.

On en trouve dans le premier monastère où vécut sainte Austreberte, au Port, et à Pavilly ¹.

La présence de ces enfants était pour les moniales et les moines une charge très lourde. La responsabilité de leur formation pesait avant tout sur les abbés et les abbesses. Les législateurs durent s'en occuper ; saint Donat renouvelle les prescriptions de saint Césaire d'Arles et défend de recevoir les petites filles âgées de moins de six ou sept ans ², sauf en cas de nécessité. L'anonyme qui a composé une règle pour les femmes entre dans des détails minutieux. « Nous avons appris de diverses sources le soin et la vigilance avec lesquels il faut élever les enfants dans les monastères. On doit leur témoigner une affection et un dévouement maternels et leur imposer une discipline sérieuse dans la crainte qu'elle ne prennent, dès un âge tendre, des habitudes honteuses de mollesse et d'oisiveté, qu'il serait fort difficile de corriger plus tard.. Qu'on veille sur elles de manière à ne les laisser jamais sans la surveillance d'une ancienne. Qu'elles soient constamment maintenues sous son autorité : qu'on les pénètre de l'amour et de la crainte du Seigneur ; qu'on leur enseigne son service religieux. Elles liront assidûment, afin d'apprendre dès l'enfance ce qui leur sera utile dès qu'elles auront atteint l'âge mûr. Elles occuperont au réfectoire une table voisine de celle des anciennes. On mettra parmi elles au moins deux religieuses âgées,

¹ *Vita S. Austrebertæ*, MABILLON, II, 27 et 29.

² Si potest fieri, aut nusquam aut difficile in monasterio infantula parvula, nisi ab annis sex aut septem, quæ jam et litteras discere et obedientiæ obtemperare possit, suscipiatur. *S. Donati regula ad virgines*, VI, HOLSTENIUS, III, 86.

dont le caractère inspire pleine confiance. L'abbesse déterminera ce qu'il convient de leur accorder de nourriture et de sommeil. Qu'elle tempère par la discrétion tout ce qu'elle décidera ¹. »

Saint Benoît, auquel l'Anonyme a fait plusieurs emprunts, soumet la jeunesse monastique à la surveillance de tous les frères, en demandant de la manière la plus expresse de la traiter avec modération ². Au chœur et à table, les enfants occupent parmi les moines la place qui correspond à la date de leur admission ³. On peut au dortoir ne point suivre cet ordre, et ne pas laisser les lits des jeunes frères trop rapprochés les uns des autres ; il est prudent de les intercaler parmi ceux des anciens ⁴. L'abbé doit tenir compte de leur âge, toutes les fois qu'il est obligé de les punir d'une faute commise. Une peine afflictive les impressionne toujours plus qu'une humiliation ⁵. Le cellérier, qui a la mission spéciale de s'occuper d'eux, leur fournit au réfectoire ce que réclame leur faiblesse ⁶. On les associe par ailleurs à tous les exercices de la communauté, même aux délibé-

¹ *Regula cujusdam ad virgines*, XXIV, HOLSTENIUS, III, 149.

² Foris autem vel ubiubi, custodiam habeant et disciplinam, usque dum ad intelligibilem ætatem perveniant. S. BENOÎT, *Regula*, LXIII. Qui... in ipsis infantibus sine discretionem exarserit, disciplinæ regulari cubjaceat. *Ibid.*, LXX.

³ Pueri parvuli vel adolescentes, in oratorio vel ad mensam, cum disciplina ordines suos consequantur. *Ibid.*, LXIII.

⁴ Adolescentiores fratres juxta se lectos non habeant, sed permixti cum senioribus. *Ibid.*, XXII.

⁵ *Ibid.*, XXX.

⁶ Consideretur semper in eis imbecillitas et nullatenus eis districtio regulæ teneatur in alimentis; sed sit in eis pia consideratio et præveniant horas canonicas. *Ibid.*, XXXVII.

rations capitulaires, car la sagesse peut sortir de leurs lèvres ¹.

Les adultes appelés à la vie religieuse avaient quelquefois des obstacles à surmonter de la part de leur famille. Il est rare, à toutes les époques et dans tous les pays, de voir des pères et mères, même profondément chrétiens, accepter de bon cœur le départ d'une fille ou d'un fils pour le cloître. Cette séparation brise des liens trop forts pour ne point soulever les résistances de la nature. Elle est surtout pénible quand il s'agit d'enfants jeunes encore. Sainte Bertille eut à vaincre cette opposition avant d'entrer au monastère de Chelles ². Un projet de mariage, caressé par les parents, venait souvent accroître ces difficultés. Ce fut pour plusieurs saintes moniales une épreuve douloureuse. Sainte Austreberte eut à l'essuyer. Les siens voulaient à tout prix la marier, malgré son désir formel d'embrasser la vie monastique. Leurs instances ne purent modifier sa résolution. Elle put, dans la suite, déterminer saint Omer à lui donner le voile et la bénédiction des vierges; cet acte la constituait dans un état incompatible avec le mariage. Sa famille, contrainte de renoncer à son dessein, lui permit de suivre sa vocation ³. Sainte Fare et sainte Salaberge eurent à surmonter les mêmes obstacles.

Les jeunes gens se heurtaient aux mêmes difficultés.

¹ Ideo autem omnes ad consilium vocari diximus, quia sæpe juniori Dominus revelat quod melius est. S. BENOIT, *Regula*, III.

² *Vita S. Bertille*, MABILLON, III, I, 13.

³ *Vita S. Austreberte*, *ibid.*, 25-27.

⁴ *Vita S. Salaberge*, *ibid.*, 407. JONAS. *Vita S. Columbani*, KRUSCH. 122.

Ils ne les surmontèrent pas toujours avec autant de succès. Saint Arnoul et saint Wandrille, par exemple, durent se rendre à la volonté de leurs parents et contracter mariage, malgré leurs répugnances. Le premier attendit assez longtemps pour embrasser la vie monastique ¹. Quant à saint Wandrille, il n'eut aucune peine à faire partager ses aspirations par son épouse. Ils se séparèrent d'un commun accord, afin de se consacrer au service de Dieu ². Saint Ansbert, fiancé malgré lui n'attendit pas d'être marié pour prendre sa liberté et se retirer à Fontenelle. Il put rompre ses fiançailles ³. Quelques hommes mariés librement et pères de famille abandonnèrent leur femme et leurs enfants pour devenir moines. Ce fut le cas de saint Germer ⁴. Les actes de sainte Austreberte nous apprennent que cela se passait assez fréquemment autour de Pavilly et de Jumièges ⁵. Ces séparations se faisaient du consentement des deux intéressés. Ils se retiraient parfois chacun dans un monastère de son sexe, comme firent Bodon et Odila, dont parle le biographe de sainte Salaberge ⁶.

Les jeunes gens qui appartenaient par leur naissance à l'aristocratie franque perdaient la liberté d'embrasser la vie religieuse, lorsque leurs parents les donnaient au

¹ *Vita S. Arnulfi*, MABILLON, II, 141.

² *Vita S. Wandregesili*, *ibid.*, 504.

³ *Vita S. Ansberti*, *Analecta Bollandiana*, I, 180-181.

⁴ *Vita S. Geremari*, MABILLON, II, 458.

⁵ Non solum filios aut filias offerre Deo statuerunt, verumetiam multi ex eis conjuges proprias relinquentes monasteria expetierunt, sponsi sponsas abjecerunt sponsæque eos. *Vita S. Austrebertæ*, MABILLON, III, 1, 29.

⁶ *Vita S. Salabergæ*, *ibid.*, II, 410. Bodon fut quelque temps après évêque de Toul

roi pour qu'ils fissent partie de sa maison. Ils contractaient de ce fait, à l'endroit du souverain, des obligations personnelles incompatibles avec la profession monastique ou cléricale. Nul ne pouvait s'affranchir de ces devoirs sans la permission du souverain. D'où la nécessité de l'obtenir, qui s'imposait à quiconque voulait être moine ou clerc. Ce consentement ne s'accordait pas toujours. Saint Ouen, qui voulait entrer à Rebaix, éprouva un refus de la part du roi Dagobert¹. Saint Wandrille négligea de se pourvoir de l'autorisation royale avant de s'enfoncer dans la solitude. Il dut revenir au palais pour expliquer sa conduite². Les princes se montraient d'ordinaire assez larges. Marculfe a inséré dans son recueil la formule par laquelle ils accordaient à un des leurs la liberté de s'engager au service de Dieu par la cléricature ou la profession monastique³. L'abbé d'un monastère pouvait l'admettre en toute sécurité sur la présentation de cette pièce.

Le lien qui unissait un clerc ou un prêtre à son évêque et à son diocèse aurait pu devenir un obstacle

¹ *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 309.

² *Vita S. Wandregesili*, *ibid.*, 505.

³ Si eis qui se ad honus clericati transferre deliberant, licentiam non negamus, retributorem Dominum exinde habere confidimus, quia scriptum est : *Noli prohibere benefacere ei qui potest ; si vales et ipse benefac.* Ille ad nostram veniens præsentiâ petiit serenitati nostræ ut ei licentiam tribuere deberemus qualiter comam capiti sui ad honus clericati deponere deberet et ad basilica illa aut monasterio deservire deberet ; quod nos propter nomen Domini hoc eidem gratante animo præstitisse cognoscite. Præcipientes ergo jubemus ut se memoratus ille de caput suum bene ingenuus esse videtur, et in palacio publico census non est, licentiam habeat comam capiti sui tonsurare et ad subscripta basilica vel monasterio deservire vel pro nobis Domini misericordia attentius exorare. H. de ROZIÈRES, *Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs*, II, 690, et Pat. Lat., LXXXVII 712.

pour une vocation. Mais en raison de la sainteté de l'état religieux, une coutume s'établit de bonne heure, qui empêcha les évêques de retenir un clerc malgré lui. Elle eut, pour l'appuyer, l'autorité du quatrième concile de Tolède. « Il faut que les évêques laissent leurs clercs libres d'embrasser la vie monastique, parce qu'ils recherchent un état meilleur ¹. » L'arrivée de ces hommes, qui avaient reçu une formation et une dignité ecclésiastiques, était pour les monastères une bonne fortune. Saint Benoît ne veut pas cependant le laisser trop paraître. On ne doit pas, déclare-t-il, accueillir avec empressement leur demande ; il faut, en outre, bien leur montrer que la cléricature et le sacerdoce ne seront pour eux l'occasion d'aucun privilège. Ils devront pratiquer intégralement la règle comme le reste de la communauté. L'abbé pourra, s'il le juge à propos, leur permettre d'exercer les fonctions de leur ordre ², et leur donner parmi les frères un rang supérieur à celui que leur assure la date de leur entrée. Leur présence risquait, en effet, d'amener quelque désordre, en diminuant le prestige et l'autorité de l'abbé. Le Maître, pour prévenir cet inconvénient, veut,

¹ Clerici qui monachorum propositum appetunt, quia meliorem vitam sequi cupiunt, liberos eis ab episcopo in monasteriis largiri oportet ingressus, nec interdici propositum eorum qui ad contemplationis desiderium transire nituntur. *Concilium Toletanum* IV (633), can. 50, LABBE, V, 1717.

² Si quis de ordine sacerdotum in monasterio se suscipi rogaverit, non quidem ei citius assentiatur ; tamen si omnino perstiterit in hac petitione, sciat se omnem regulæ disciplinam servaturum nec aliquid ei relaxabitur... Concedatur ei tamen post abbatem stare et benedicere aut missam tenere, si tamen iusserit ei abbas. Clericorum autem si quis eodem desiderio monasterio sociari voluerit, loco mediocri collocetur. S. BENOÎT, *Regula*, LX.

après saint Benoît, qu'ils se contentent de la vie commune. Le titre de *père* qu'on leur donne est une marque d'égard qui s'adresse à leur caractère sacré ; il ne les autorise pas à se mêler du gouvernement de la maison, et à manger leur pain sans le gagner par un travail assidu. Si cette condition leur répugne, ils n'ont qu'à revenir au lieu d'où ils sont venus¹.

Ni saint Benoît ni le Maître ne parlent des évêques qui se faisaient moines. Il y en eut quelques-uns cependant au VII^e siècle. Saint Claude, évêque de Besançon et moine à Condat, saint Vulfran, évêque de Sens et moine de Fontenelle, sont les plus connus. Mais les vocations de cette sorte furent trop rares pour que les législateurs eussent à s'en occuper.

La situation politique et sociale que les monastères occupaient alors les exposait à recevoir des vocations d'un genre tout particulier. Elle les mettait en relations continuelles avec les plus hauts dignitaires de l'Eglise et du royaume. Ceux-ci trouvèrent naturel de les utiliser comme lieux de réclusion destinés aux évêques, aux princes et aux personnages haut placés, coupables de certaines fautes ou devenus un embarras politique. Cette réclusion avait pour conséquence l'obligation stricte de se soumettre à tous les devoirs de la vie religieuse. Elle équivalait, pour quelques-uns de ces dignitaires, soit à la pénitence publique, soit à un châtiment plus grave. Les conciles de la Gaule méro-

¹ Non solo honoris nomine ideo statuimus eos patres monasterii appellare, propter sacrationem sacerdotii aut ordinationem, et ne ipsi obtentu honoris de ratiociniis vel dominatione monasterii, utpote laicos, abbates excludant, etc. *Regula Magistri*, LXXXIII, HOLSTENIUS, II, 431-432.

vingienne ne disent rien de ces réléations sous le froc. Ceux de l'Espagne visigothique en parlent comme d'une institution régulière. Cette peine est infligée aux évêques simoniaques ¹ ou impudiques ², aux sous-diacres qui se marient après leur ordination ³. La réclusion de saint Léger et du maire du palais Ebroïn au monastère de Luxeuil est gravée dans toutes les mémoires. Le caractère religieux de ces entrées s'imposait tellement à l'esprit public, qu'Ebroïn, après sa sortie et son retour auprès de sa femme, fut traité d'apostat. Les moines de Saint-Denis reçurent parmi eux (680) un évêque d'Embrun, nommé Chramlin. Condamné à un exil perpétuel pour avoir usurpé ce siège épiscopal, il supplia le roi Thierry III de lui épargner ce châtiment et, en échange, de lui assigner comme retraite l'abbaye san-dionysienne, ce qui lui fut accordé. Le diplôme qui en fait foi s'est conservé jusqu'à nos jours ⁴.

Thierry III avait été lui-même relégué dix années auparavant à Saint-Denis (673), alors que son maire du palais Ebroïn se voyait enfermé à Luxeuil. Dagobert II, qui succéda à Childéric II (675), avait subi le même sort. A la mort de son père Sigebert III, le maire du palais Grimoald lui avait imposé la vie monastique avec l'arrière-pensée de ménager par ce

¹ Ille qui hunc ordinem munerum fuerat acceptione lucratus et suscepti ordinis gradu privetur et in monasterio suo perenni pœnitentia religetur. *Concilium Tolentanum* VIII, can. 3, LABBE, VI, 404.

² *Id.*, can. 5, *ibid.*, 405.

³ *Id.*, can. 6, *ibid.*, 405.

⁴ TARDIF, *Cartons des rois*, 17-18.

moyen l'accès du trône à son propre fils. Pour mieux assurer le succès de son plan, il envoya le malheureux prince dans un monastère de la Grande-Bretagne. Ces vocations, faites par la politique, étaient généralement défaites par elle. Les leudes francs, à la mort de Childéric II (675), allèrent chercher la victime de Grimoald et la reconnurent pour leur roi. Il eût mieux valu laisser ce pauvre prince vivre tranquillement sous la coule monastique, car il mourut de mort violente cinq années plus tard. Les deux derniers Mérovingiens, Childéric III et Thierry son fils, finirent leurs jours dans les monastères de Saint-Bertin et de Fontenelle.

CHAPITRE SIXIÈME

Noviciat et profession

Oblation des enfants. — Réception des adultes. — Epreuves du début. — Noviciat. — Rites de la profession. — Tonsure. — Vœux. — Stabilité. — Admission des moines étrangers. — Testament du moine.

Quand il s'agissait d'un enfant offert par sa famille ou d'une vocation forcée, le rôle du monastère devenait fort simple. Il n'avait qu'à s'incliner devant un fait accompli et à le ratifier. Les hommes relégués parmi les moines pour un motif politique, arrivaient d'ordinaire les cheveux coupés. Les auteurs de la violence se chargeaient eux-mêmes de l'opération, ou la faisaient accomplir sous leurs yeux par un évêque. Grimoald ordonna à Didon, évêque de Poitiers, de couper la chevelure du jeune Dagobert. Les leudes francs ne voulurent confier à personne le soin de tondre Ebroïn ; ils s'acquittèrent eux-mêmes de cette tâche. L'abbé les recevait ainsi tonsus, et leur donnait le costume monastique ; ce rite très simplifié suffisait à en faire des moines.

L'oblation des enfants était soumise à un cérémonial très simple, qui est décrit par saint Benoît. Les parents présentent à l'abbé une demande d'admission ou pétition. Pendant la messe, au moment de l'offertoire, ils s'approchent de l'autel avec l'enfant. Ils

enveloppent dans la nappe sa main, la pétition et l'hostie qu'ils offrent pour le sacrifice ¹. Cette oblation doit se faire devant témoins ². La famille promet ensuite, sous la foi du serment, de ne jamais faire parvenir directement au nouveau religieux aucune part de leur fortune. Sa pauvreté est désormais absolue et définitive. Le Maître prend les mêmes précautions. Pour mieux en exprimer le caractère, il insère dans le texte de sa règle l'allocution que l'abbé adresse aux parents sur ce grave sujet. Il ne prescrit par ailleurs aucun cérémonial particulier de l'oblation. Les enfants qu'il admet ont du reste atteint l'âge de raison. Le désir de la vie monastique vient d'eux-mêmes, et ils sont en état de promettre l'obéissance religieuse. Mais le consentement de la famille est requis pour contracter un engagement suprême. Toutefois, en cas de refus ou d'hésitation, l'enfant peut être reçu dans l'intérieur du monastère, où il attend que les siens acquiescent à ses dispositions ³. Ces prescriptions ne visent que les fils de familles nobles.

¹ Si quis forte de nobilibus offert filium suum Deo in monasterio, si ipse puer minori ætate est, parentes ejus faciant petitionem quam supra diximus. Et cum oblatione ipsam petitionem et manum pueri involvant in palla altaris et sic eum offerant, S. BENOÎT, *Regula*, LXX.

² Et cum oblatione offerant filium suum coram testibus. *Ibid.*

³ Cum alicujus nobilis filius propter Dei servitium in monasterium voluerit convolare, non prius suscipiatur, nisi, ut superius diximus, omnem a se obedientiam promiserit adimplendam, Deinde convenient ejus parentes ut eorum et quale sit votum agnoscatur de eo. Quod si contrarii extiterint, interim usque ad vim pro eo Domino inferendam ad claustra monasterii vindicetur... Quod si magis fuerint censuentes ejus voto parentes, convocatis eis ab abbate in monasterium, votum filii convertentis exquiratur ab eis, ut ab ipsis potius videatur voveri et offerri qui eum genuerunt, *Regula Magistri*, XCI, HOLSTENIUS, II, 447.

La vie de saint Ayle parle de son oblation, mais il est à craindre que l'auteur ne décrive cette cérémonie telle qu'elle pouvait s'accomplir au moment où il écrivait et non sous la forme qu'elle eut en réalité. Le saint fut offert à Dieu dans le monastère de Luxeuil, dit-il, par son père qui approcha de l'autel. Les termes dont se sert l'hagiographe sont une allusion manifeste au rite bénédictin, qui ne pouvait être en usage à Luxeuil du vivant de saint Colomban.

Un temps d'épreuve devait précéder pour les adultes l'émission des vœux. Cette règle, généralement admise dans tous les monastères, souffrait certaines exceptions, qui peuvent être groupées sous le titre général de professions tacites. Des hommes ou des femmes, agissant en pleine connaissance de cause, se vouaient d'eux-mêmes au Seigneur et contractaient de ce fait les obligations essentielles de la vie religieuse. Leur engagement prenait une forme extérieure : la coupe des cheveux. C'est ainsi que procéda saint Wandrille. Sa jeune femme, qui voulait suivre son exemple, reçut le voile de ses mains ¹. Ceux qui éprouvaient ce désir ardent d'une immédiate consécration à Dieu, recouraient parfois à un évêque ou à une personne ayant autorité sur eux, qui leur coupait la chevelure. Saint Ouen admit ainsi saint Germer à la profession religieuse ². La bienheureuse Ita, veuve de Pépin, coupa elle-même les cheveux de sa fille, sainte Gertrude,

¹ Ipse sibi comam capitis deposuit et ei (sponsæ) velamenti gratiam circumdedit. *Vita S. Wandregisili*, MABILLON, II, 505.

² *Vita S. Geremari*, MABILLON, II, 458. Saint Amand coupa de la même manière les cheveux à saint Bavon.

avant de la présenter aux prêtres qui lui donnèrent le voile des vierges ¹. Les engagements contractés dans ces conditions obligeaient à la pratique des vœux et des autres devoirs essentiels de la vie monastique, sans imposer l'habitation dans un monastère. Ils suffisaient à faire un moine n'appartenant à aucune communauté.

L'incorporation à un monastère demandait plus de réserve et de lenteur. Les responsabilités qu'elle entraînait pesaient à la fois sur le monastère et sur le profès. L'un et l'autre avaient des raisons multiples de ne s'engager que à bon escient. La première précaution à prendre était de connaître celui qui se présentait. C'était chose facile, lorsqu'on avait affaire à quelqu'un de la région. Mais les postulants venaient souvent de fort loin. L'expérience avait appris aux moines l'étrange variété de cette population qui allait frapper à la porte des monastères. Les professionnels du vagabondage y coudoyaient les hommes épris sincèrement d'un idéal religieux. Comment les reconnaître ?

Quelques-uns se munissaient d'une lettre de recommandation. Ils recevaient bon accueil, lorsque cette pièce portait la signature d'une personne connue ².

¹ *Vita S. Gertrudis*, MABILLON, II, 445.

² On en trouve une formule dans le recueil de Marculfe : *Domino Sancto Deique cultore et mihi in Christo honorabile fratri illi abbati ille salutem obtans mitti in Christo. Primum illud tamquam presens sanctis vestris suggero provolutus pedibus, aut mei extremitatis litterolæ cum vestris fuerint sacris manibus tradedi, pro me meosque, quos mihi Christo coerere fecit amor, fratribus precibus Domino commendetis. Deinde subjectus vestri frater in Christo noster ille, superno inspiratus munere vestrae (se) sanctitate vult (subdere) obedientia. Nostras se petit litterolas almitate vestrae commendare, per quas suppliciter postulamus ut orem fauce lupi boni pastoris Christi manu erepta ad caulas Christi gregis tua sit dili-*

Ceux qui avaient négligé cette précaution commençaient par subir l'épreuve préalable. On les laissait à la porte pendant quatre ou cinq jours, dans la situation humiliante et pénible du mendiant importun. Les procédés durs et même injurieux ne leur sont pas ménagés. S'ils tiennent bon, ils témoignent d'un bon vouloir satisfaisant : les portes s'ouvrent devant eux ¹. Saint Donat veut que l'on agisse de même avec les femmes sollicitant leur admission dans son monastère de Besançon ². On fait ainsi sentir l'âpreté des chemins par lesquels les âmes vont à Dieu. D'après la règle du Maître, le candidat n'est pas abandonné complètement à lui-même ; l'abbé s'en occupe, et il le fixe sur la vie que l'on mène au monastère : le jeûne est rigoureux, l'obéissance absolue, la discipline sévère. Le législateur, pour lui faciliter la tâche, a composé une exhortation où il trouve les sentiments qu'il peut développer avec profit. Si le postulant se déclare loyalement prêt à tout supporter, on l'introduit au monastère ³.

Ce n'est pas encore l'heure de la profession. L'épreuve se continue. Saint Benoît, après quelques jours passés dans la maison des hôtes, sous la surveillance de

gentia reducta ac vice patris ac medici pia horo circa hunc sit vigilantia egrum, quem si pristino redditum sanitate pastori omnium cum cæteris præsentaveris inlessum que sequatur tuo mercis laboris obtine divinis nosti instructus oraculis. DE ROZIÈRES, *Recueil général de formules*, II, 935-936, et Pat. Lat., LXXXVII, 754.

¹ Noviter veniens quis ad conversionem non ei facilis tribuatur ingressus, sed sicut ait Apostolus: Probate spiritus si ex Deo sunt. Ergo si veniens perseveraverit pulsans et illatas sibi injurias et difficultatem ingressus post quatuor aut quinque dies visus fuerit patienter portare et persistere petitioni suæ, annuatur ei ingressus. *Regula S. Benedicti*, LVIII.

² *Regula S. Donati*, VI, HOLSTENIUS, III, 85-86.

³ *Regula-Magistri*, XC, HOLSTENIUS, II, 442-445.

l'hôtelier, l'installe au noviciat parmi les autres postulants. Ils occupent un logement séparé du monastère, où ils prennent leur repas et leur sommeil et se livrent à la méditation. On ne pourrait, sans graves inconvénients, les mêler à la communauté, dont ils ne font point partie. Ils assistent seulement aux offices et partagent le labeur commun. Un ancien, capable de gagner leur confiance, les instruit, les surveille et les forme. Il doit leur exposer franchement les difficultés de la vie monastique et les austérités de la règle, et voir s'ils aiment les pratiques fondamentales de leur future existence, la louange divine, l'obéissance et les humiliations. La recherche surnaturelle de la perfection est la disposition la plus importante pour eux. Cette première expérience qui se fait en habit laïque dure deux mois. Après ce laps de temps, le candidat est invité à déclarer s'il est disposé à continuer ce premier essai. Sur sa réponse affirmative, on lui donne lecture de la règle. Cela fait, l'abbé lui dit : « Voilà la loi sous laquelle tu désires vivre : si tu es capable de l'observer, entre ; sinon, retire-toi, puisque tu en as la liberté. » S'il persiste dans sa volonté, on le ramène au noviciat, où il continue son expérience durant six mois. Il entend alors une seconde lecture de la règle, puis une troisième après une dernière épreuve de quatre mois. Cela fait un noviciat d'une année entière. C'est assez pour qu'un homme puisse contracter un engagement définitif en parfaite connaissance de cause. La communauté incorpore le novice qui a subi son épreuve avec succès ¹.

¹ *Regula S. Benedicti*, LVIII.

Ces sages dispositions prises par saint Benoît pénétrèrent peu à peu avec sa règle dans les monastères de la Gaule mérovingienne. Saint Donat les conserva en grande partie ¹.

Le Maître se borne à ouvrir les portes du monastère au postulant qui a donné les garanties suffisantes ; il lui fait suivre pendant une année entière avec son habit laïque tous les exercices communs, sans lui demander d'autre épreuve ou expérience. On peut l'admettre à la profession, s'il a ponctuellement suivi toutes les prescriptions de la règle ². Cette année de formation n'était pas exigée avec une rigueur telle que les abbés ne pussent prendre sur eux de l'abréger dans des circonstances exceptionnelles ³.

Les rites de la profession se précisèrent durant cette période. Les voici tels que saint Benoît les trace dans sa règle : le nouveau frère vient dans l'oratoire, où tous les frères sont réunis, promettre devant Dieu et ses saints sa stabilité au monastère, la conversion de ses mœurs et l'obéissance. Il écrit de sa propre main le texte des engagements sacrés, qu'il contracte au nom des saints dont les reliques sont conservées dans l'église et

¹ *Regula S. Donati*, VI, HOLSTENIUS, III, 36.

² *Regula Magistri*, XC, HOLSTENIUS, II, 446. Ce noviciat d'un an est entré dans la tradition monastique. Saint Isidore le trouvait cependant trop long, il le réduisit à trois mois. (*Regula S. Isidori*, IV, HOLSTENIUS, II, 201.) Saint Fructueux maintint l'usage de l'année entière. (*Regula S. Fructuosi*, XXI, *ibid.*, 247.) Les Orientaux trouvèrent que ce n'était pas assez ; l'empereur Maurice voulut que, en certains cas, il fût de trois ans, et Justinien, de deux. Saint Grégoire le Grand interdit à Fortunat, évêque de Naples, d'admettre les moines à la profession avant une épreuve de deux années. (S. GRÉGOIRE, *Epist.*, X, 24, Pat. Lat., LXXVII, 1082-1083.)

³ MABILLON, *Annales*, I, 259.

de l'abbé présent. S'il ne sait pas écrire, un autre copie la charte, qu'il doit marquer du signe de la croix. Il doit ensuite la déposer lui-même sur l'autel. Cela fait, il récite ce verset : *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum, et vivam, et non confundas me ab exspectatione mea*, que les frères répètent après lui, et cela par trois fois, et on ajoute à la fin le *Gloria Patri*. Le nouveau profès se jette alors aux pieds de tous les moines, leur demandant de prier pour lui. Il fait, dès ce moment, partie de la communauté. Sans sortir de l'oratoire, l'abbé lui enlève son vêtement séculier et lui donne l'habit monastique. Le costume dont il a été dépouillé est déposé au vestiaire, afin qu'on puisse le lui rendre, si jamais il manifestait la volonté de rompre avec ses engagements ¹.

Saint Benoît ne dit pas un mot de la coupe des cheveux, dans son rituel de la profession. La tonsure était cependant à ses yeux le signe extérieur de la vie monastique ². Elle se faisait, en Italie, au moment même où le moine s'engageait par les vœux. Cette cérémonie avait une importance telle, que saint Grégoire le Grand la prend pour la profession elle-même. Tonsurer quelqu'un signifie, sous sa plume, faire un moine ³. Il est probable que saint Benoît a négligé de signaler ce rite dans sa règle.

¹ *Regula S. Benedicti*, LVIII.

² « Mentiri Deo per tonsuram noscuntur », dit-il des sarabaïtes dans son chapitre premier.

³ Ut eos quos ad convertendum susceperint, priusquam biennium in conversatione compleant, nullo modo audeant tonsurare. S. GRÉGOIRE, *Epist.*, X, 24, Pat. Lat., LXXVII, 1083.

Le Maître en fait une partie essentielle de la profession au même titre que la tradition de l'habit religieux ¹. Voici comment les choses se passent : le frère se tient à genoux au milieu de l'oratoire devant l'abbé, qui lui coupe la chevelure, pendant que les moines réunis autour d'eux chantent des psaumes ². Il peut, à partir de ce moment, entonner au chœur les antiennes, les psaumes et les répons.

La tonsure du moine différait de la couronne du clerc. Celle-ci sacrifiait une partie de la chevelure de manière à laisser autour de la tête une couronne de cheveux. Le moine portait les cheveux ras ³. Saint Colomban et ses disciples, fidèles à une coutume bretonne, se distinguaient par une forme spéciale de la tonsure. La leur ne s'étendait point à toute la tête, elle laissait croître les cheveux en arrière au-dessous d'une ligne qui allait d'une oreille à l'autre. Cette singularité figure au nombre des reproches que leur adressaient les évêques.

Les moniales suivaient, pour leur profession, les mêmes rites que les moines. Cette cérémonie n'avait rien de commun avec la consécration des vierges, usitée depuis les premiers siècles de l'Eglise. Les vierges consacrées restaient fréquemment au milieu du monde, sans autre obligation que la virginité et les pratiques de

¹ Tunc demum sine ulla dubitatione tondeatur, vel ei sancti propositi vestes mutantur. *Regula Magistri*, xc, HOLSTENIUS, II, 446.

² Tondeatur enim sic : stet ipse frater medio oratorio-curvatis genibus, tondente eum abbate, psallentibus in circuitu cunctis. *Ibid.*

³ *Comam capitis deponere*, les mots et les termes analogues étaient couramment employés pour désigner cette coupe des cheveux.

la vie chrétienne. Celles qui embrassaient la vie monastique contractaient de nouveaux engagements. Il leur fallait le faire conformément aux usages admis dans les monastères. Les moniales pouvaient, après leur profession, recevoir de l'évêque la bénédiction des vierges. C'est ainsi que les choses se passèrent durant le moyen âge.

Les législateurs dont l'autorité fut acceptée dans les monastères du VII^e siècle, insistent sur la stabilité. Saint Benoît en fait l'objet d'une promesse spéciale. Cet engagement liait le moine à une communauté particulière, celle qui le recevait. Ses obligations devenaient ainsi très précises. Il sortait du vague périlleux dans lequel se tenaient les religieux qui se consacraient eux-mêmes au service du Seigneur ou encore faisaient profession dans une communauté tout en gardant la liberté de se transporter ailleurs. C'était ouvrir la porte au vagabondage et aux abus qui en sont la conséquence inévitable. Les réformateurs de l'Orient et de l'Occident tentèrent maintes fois de les supprimer. Les conciles prirent à cet effet des mesures sévères. Il n'y en avait pas de plus efficace que la stabilité monastique. Sans avoir la rigueur de la claustration, qui défend toute sortie, elle maintient le religieux sous l'autorité d'une règle fixe et d'un supérieur connu. Il a un chef responsable de ses actes. Les monastères francs connaissaient ce point de la discipline monastique. Mais il n'était pas entré dans leurs mœurs ni leurs habitudes. Saint Benoît et ceux qui s'inspirèrent de sa règle réussirent à le leur inculquer.

L'abbé du Mont-Cassin, non content de prémunir ses

moines contre les inconvénients de l'instabilité, s'est préoccupé de sauver ses victimes. « Si un moine étranger, venu d'une province lointaine, après un séjour à l'hôtellerie du monastère, se montre satisfait de ce qu'il rencontre, on peut le garder aussi longtemps qu'il le voudra. » Si c'est un homme recommandable, il est permis de l'incorporer, sur sa demande, à la communauté et même de l'engager à s'y fixer, au cas où il hésiterait. Il lui suffit de promettre sa stabilité. L'abbé a la faculté de lui assigner, parmi les frères, un rang supérieur, si son caractère et ses vertus méritent cette distinction. Saint Benoît rend donc aussi facile que possible l'admission des moines non encore stabilisés qui lui inspirent confiance. Il procède tout autrement avec les vagabonds et les gyrovagues, dont il n'y a aucun parti à tirer ; leur conduite est d'ordinaire un sujet de scandale. Il prescrit, non de les admettre, mais de les congédier ¹.

La *Regula Magistri* montre une grande réserve, lorsqu'il s'agit d'admettre ces moines étrangers. On les voit cependant venir fréquemment à la porte du monastère et solliciter leur incorporation. Les uns sont connus ou peuvent fournir sur leur personne des renseignements exacts ; et les autres sont de pays éloignés, et il est impossible de les connaître. Plusieurs disposent, malgré leur profession, de leur fortune ; il en est qui ne possèdent rien. La conservation de leurs biens était pour ces moines une tentation irrésistible contre la stabilité et l'obéissance. L'homme maître de sa fortune ne dépend

¹ *Regula S. Benedicti*, LXI.

de personne, fût-il à la recherche de la perfection évangélique. La vie monastique, qui organise cette recherche de la perfection, exige, si elle est sérieusement menée, la désappropriation absolue. Le moine n'appartient à sa famille religieuse que le jour où, n'ayant rien par lui-même, il est réduit à tout attendre d'elle, jusqu'au pain, au vêtement et à l'habitation. Beaucoup, au VII^e siècle, paraissaient l'oublier. De là des abus criants. Les saints abbés cherchèrent à réagir. Le Maître, dans sa règle, obéit à cette préoccupation grave et impose à ses religieux, dès leur arrivée, une désappropriation complète. Sans cela, paraît-il dire, on ne peut rien faire qui vaille.

Si le frère qui sollicite son admission vient d'une contrée lointaine et affirme qu'il ne possède rien, l'abbé est bien obligé de le croire sur parole. Mais la prudence lui interdit de se montrer trop confiant ; le nouveau venu doit s'engager par serment à ne point renoncer à sa tentative sans l'avoir prévenu ; car ainsi on pourra voir s'il ne s'est pas rendu coupable de quelque vol. Ces précautions ne sont pas inutiles avec ces inconnus, qui parfois cachent sous le froc une vie honteuse. Le monastère demande à ceux qui sont originaires d'une région connue de se faire recommander par des personnes offrant des garanties, auxquelles on s'adresserait s'ils venaient à partir avec quelque chose de la maison. Les moines qui possèdent du bien ont avec eux-mêmes toutes les garanties. Il faut néanmoins vérifier l'exactitude de leur dire, car quelques-uns risqueraient de ne point déclarer toute leur fortune. On leur demande de s'en débarrasser, en la distribuant

comme ils l'entendent. Le mieux est de recourir, pour cela, aux soins de l'abbé, qui exécutera ponctuellement leurs désirs. Le monastère ne réclame rien pour lui. Il ne refuse pas cependant les biens que ces candidats lui veulent donner. Une seule condition est exigée : le don doit être irrévocable. Il est attesté par un document officiel que le donateur et les témoins signent. L'abbé prélève sur la donation une somme destinée au soulagement des pauvres.

Il s'agit donc pour le nouveau venu de se fixer pour toujours dans un monastère. Il fait le premier pas en se dépouillant de tout ce qu'il peut posséder. On le soumet ensuite à une expérience de deux mois au sein de la communauté, dont il partage la vie et les travaux, sous la surveillance des frères chargés des étrangers. Si l'épreuve donne un résultat négatif, il n'a qu'à se retirer après avoir prévenu l'abbé. Lorsque celui-ci s'est assuré qu'il ne dérobe rien, on lui donne le congé ordinaire des hôtes : tous les frères l'embrassent, il reçoit le bâton du voyageur et des provisions de route, et il revient à son sort. Si l'observance lui convient et si sa conduite plaît à l'abbé et aux religieux, on peut recevoir ses engagements. Les choses se passent de la manière suivante.

Après une lecture de la règle, l'abbé l'interroge sur ses dispositions. Le novice répond qu'il est prêt à une obéissance complète. L'abbé donne son acquiescement en disant : *Deo gratias*. Le lendemain, après prime, au moment où les frères vont quitter l'oratoire, le novice se met à genoux, et leur demande de vouloir bien rester et prier à son intention. Ils prolongent leur prière.

Lorsque l'abbé se lève pour partir, il vient le prendre par l'habit et lui dit : « J'ai quelque chose à confier à Dieu d'abord, puis à cet oratoire, à vous et à la communauté. Cela vous plaît-il ? — Oui ; à Dieu d'abord, puis à moi. Voyez, frère, ce n'est point envers moi que vous vous engagez, mais envers Dieu, envers ce saint oratoire et son autel. » L'abbé continue, en lui parlant de l'obéissance. Si le novice a donné ses biens au monastère, il prend l'acte de donation pour le déposer lui-même sur l'autel. Après une prière dans laquelle il se consacre au Seigneur avec tout ce qu'il a et ce qu'il est, il récite le *Suscipe me*, prescrit déjà par saint Benoît, que l'abbé fait suivre du verset : *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis*. Le nouveau frère reçoit l'accolade fraternelle. Puis il se joint à la communauté qui est désormais la sienne. En signe d'humilité, il offre l'eau aux religieux pour se laver les mains avant la communion ; il leur baise la main, en se recommandant à leurs prières ¹.

Saint Benoît et le Maître ont vu dans la pauvreté effective la seule garantie efficace de la stabilité et la sauvegarde de la vie religieuse. Rien ne montre mieux la dégradation dans laquelle tombaient fatalement les moines oublieux de la stabilité et de la pauvreté, que les précautions dont il fallait user envers eux. Le Maître savait à quoi s'en tenir, il avait vu de près les gyrovaques ou professionnels du vagabondage monastique. Les législateurs et réformateurs cherchent à couper l'instabilité dans la racine. Les laïques admis à la profession

¹ *Regula Magistri*, LXXXVII-LXXXIX, HOLSTENIUS, II, 434-441.

sont pour ce motif réduits à la plus entière pauvreté. S'ils sont enfants, les pères et mères peuvent offrir des domaines au monastère et s'en réserver l'usufruit. Saint Benoît exige cependant que l'oblat n'en sache rien. Ce lui serait une tentation fort dangereuse ¹. Les adultes ont la faculté de distribuer leur fortune, comme bon leur semble, aux pauvres et au monastère. On exige seulement qu'ils ne gardent rien pour eux ². Ces donations doivent être sans retour. L'abbé en conserve le témoignage écrit ³.

L'usage de donner en tout ou en partie sa fortune au monastère fut assez commun au VII^e siècle. Saint Wandrille voulait que les frères lui donnassent ainsi eux-mêmes de quoi pourvoir à leurs besoins ⁴. Les *Gesta abbatum* de Fontenelle, composés à l'aide des documents conservés au chartrier de l'abbaye, signalent quelques-unes de ces donations ⁵. On en trouve à Luxeuil, où Agrestius livra tous ses biens à saint Eustaise ⁶, à Rebais ⁷, à Stavelot ⁸. Marculfe a inséré dans son recueil une formule qui servait en pareil cas ⁹.

¹ *Regula S. Benedicti*, LX.

² Nihil sibi reservans ex omnibus, quippe qui ex illo die nec proprii corporis potestatem se habiturum sciat. *Ibid.*, LVIII.

³ Le Maître faisait contresigner les chartes de donation par les religieux présents, l'évêque, le prêtre et les clercs du lieu. *Regula Magistri*, LXXXIX, HOLSTENIUS, II, 441.

⁴ *Vita I S. Wandregisili*, MABILLON, II, 503.

⁵ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 21. *Vita S. Eremberti*, MABILLON, II, 579.

⁶ JONAS, *Vita S. Eustasii*, MABILLON, II, 110.

⁷ *Vita S. Agili*, *ibid.*, 310.

⁸ *Vita S. Remachi*, *ibid.*, 471.

⁹ DE ROZIÈRES, *Recueil général de formules*, CXIII, I, 230. Pat. Lat., LXXXVII, 728-729. La donation est faite au monastère. Le Maître remplace le monastère par l'oratoire et l'autel, qui en étaient la partie principale.

La désappropriation absolue, telle que saint Benoît et après lui le Maître la prescrivent, ne fut pas immédiatement acceptée partout. Les moines qui, au début de cette période, se consacraient directement à Dieu, sans se lier à un monastère, comme le fit tout d'abord saint Wandrille, pouvaient garder une partie de leur patrimoine ¹. C'est assez longtemps après sa profession que saint Germer disposa de toute sa fortune en faveur de l'abbaye de Flay ². Il n'est pas extraordinaire de rencontrer des exemples de propriété personnelle parmi les moines incorporés à une communauté. Saint Bonet, qui appartenait au monastère de Manglieu, put faire de grandes largesses à d'autres monastères et aux églises ³. C'est avec sa fortune familiale que Léodebod, abbé de Saint-Aignan d'Orléans, fonda Fleury ⁴. Saint Romaric s'était réservé un domaine sur lequel fut établi Remiremont ⁵. Ces biens, dont les religieux pouvaient alors disposer, ne provenaient pas forcément de réserves faites au moment de la profession ; ils avaient pu les obtenir par le décès de leurs parents ou de toute autre manière.

La charge abbatiale, dans des contrées où les monastères n'avaient pas une situation juridique bien déterminée, obligeait parfois celui qui en était revêtu à conserver la propriété de certains domaines, par exemple de ceux qu'il avait donnés lui-même, s'il était le

¹ *Vita S. Wandregisili*, MABILLON, II, 505.

² *Vita S. Geremari*, MABILLON, II, 462.

³ *Vita S. Boniti*, MABILLON, III, I, 84-85.

⁴ ADREVALD, *Historia translationis S. Benedicti*, MABILLON, II, 339.

⁵ *Vita S. Romarici*, MABILLON, II, 400.

fondateur, et à faire acte de propriétaire sur des biens appartenant à la communauté. Quelques abbés ou abbesses se virent pour ce motif obligés de rédiger un testament avant de mourir. Des membres de leurs familles auraient pu sans cela troubler leur monastère. Les deux testaments monastiques qui nous restent de ce temps, émanent d'un abbé et d'une abbesse, fondateurs l'un et l'autre, sainte Fare et Léodebod¹. Le Maître suppose dans sa règle que tous les abbés faisaient leur testament. Ils y indiquaient les donations reçues des nouveaux profès et l'usage qui en avait été fait². Mais les obligations du vœu de pauvreté finirent par s'imposer avec plus de rigueur aux esprits.

Le droit et les coutumes monastiques, devenus alors plus précis, rendirent inutiles des précautions qui risquaient de dégénérer en abus regrettables. Les lettres de saint Grégoire le Grand ne furent peut-être pas sans influence sur les évêques et les abbés. En tout cas, elles manifestèrent une tendance qui finit par prévaloir dans tous les monastères ; ceux de l'ancienne Gaule n'y échappèrent pas plus que les autres. Ce saint pape ne craignit pas d'annuler deux testaments, celui de l'abbesse

¹ PARDESSUS, *Prologomena*, 217-219. Voir sur le « Testamentum Leodebodi » PROU et VIDIER, *Recueil des Chartes de S.-Benoît-sur-Loire*, 1-19. M. Krusch a contesté l'authenticité du Testament de Burgondofare. *Monum. Germ. histor. Script. rev. Meroving.*, IV, 27. Mais les raisons qu'il allègue ne sont pas concluantes.

² Breves vero donationum factos a fratribus, tempore mortis suæ, abbas in quolibet usibus monasterii expensis restituerit, testamento suo inserat, etiam nomina eorum quorum noscuntur collata, ut nullus post mortem ejus forte de monasterio exiens, repetendi rerum suarum fiduciam habeat, et stabilitatem monasterii et fidem frangat defuncti, vel dicat sine donatione aliquid suum in monasterio contineri. *Regula Magistri*, LXXXIX, HOLSTENIUS, II, 441-442.

Gravinia, qui avait légué des biens à un hôpital, et celui de l'abbé Castellion ¹. Deux ermites devenus abbés sans avoir pu faire leur testament, Probus et Adéodat, se crurent obligés de solliciter sa permission pour distribuer quelque argent en œuvres pies. Il n'est pas inutile de citer ici l'autorité de cet illustre pontife, car sa correspondance est l'un des documents qui ont eu sur le développement de la législation monastique en Occident l'action la plus décisive.

Le don que le moine faisait de sa personne et de ses biens au Seigneur était irrévocable de sa nature et le mettait dans l'impossibilité de contracter mariage. Saint Grégoire ordonna de poursuivre les moines qui commettaient cette faute d'apostasie et de les ramener à leur monastère ². Il fut sévèrement interdit en France d'épouser une moniale sortie de son cloître ³. Les abbés et les abbesses n'avaient aucun moyen de ramener ceux des leurs qui rompaient leurs engagements et s'en allaient dans le monde. Le concile de Paris (614) demanda aux évêques de s'en occuper. Ceux-ci commençaient par leur intimer l'ordre écrit de rentrer dans l'obéissance ; si les fugitifs ne se soumettaient pas, on recourait à l'excommunication ⁴.

¹ Voir MABILLON, *Annales*, I, 235 et 267. S. Grégoire déclare que les biens dont le religieux n'a pas disposé avant sa profession, appartiennent de droit à son monastère.

² S. GRÉGOIRE, *Epist.*, I, 42, Pat. Lat., LXXVII, 495. Les conciles IV et VI de Tolède tiennent un langage analogue. LABBE, V, 1718 et 1744.

³ Sanctimoniales nullus sibi in conjugium audeat sociari. *Capitularia regum Francorum*, éd. BORETIUS, 18 et 19.

⁴ Si quis monachorum aut monacha in congregationem positi religiosam conversationem elegerint et postea aut ad parentes aut quamcumque substantiam

Certains moines, reconnus incorrigibles et insupportables pour une communauté, étaient, dans des circonstances graves, expulsés de leur monastère. D'autres, victimes d'un caprice ou d'une lâcheté coupable, ou encore entraînés par une passion violente, s'en allaient d'eux-mêmes. On rendait aux uns et aux autres leur habit séculier, après leur avoir enlevé le costume religieux. Ces mauvais moines, congédiés ou apostats, n'étaient pas déliés des engagements contractés devant Dieu, qui pesaient toujours sur leur conscience. Seuls, leur supérieur et leurs confrères se voyaient affranchis par leur mauvaise conduite obstinée des obligations prises à leur endroit ¹.

se de congregatione ipsa subtraxerint et ab episcopo suo per epistola admoniti ad septa monasterii sui redire distulerint, sint usque ad exitum vitæ a communione suspensi nec prius ad Eucharistiæ gratia admittantur quam ad ovilem suum... *Concil. Parisiense* (614), can. 14, éd. MAASSEN, 189.

¹ *Regula S. Benedicti*, xxviii, xxix.

CHAPITRE SEPTIÈME.

La hiérarchie monastique.

Noms de l'abbé. — Élection par la communauté, le fondateur ou le prédécesseur. — Bénédiction par l'évêque et installation. — Perpétuité des abbés. — Déposition des abbés. — Rôle de l'abbé dans le monastère et au dehors. — Officiers du monastère, prieur, doyen, cellérier. — Monastères de femmes. — Essais de fédération monastique.

Les hommes que leur profession soumet aux prescriptions d'une même règle et attache pour toujours au même monastère, demandent à être distribués avec ordre dans les cadres d'une organisation fixe, qui assigne à chacun sa place et son rôle. Ils forment ainsi un corps vivant et harmonieux. Le travail et le dévouement s'exercent alors avec une régularité qui assure la paix des communautés les plus nombreuses.

L'abbé se trouve toujours au sommet de cette hiérarchie, dont il est le lien et la force. On le nomme le prélat, le chef, *præsul*, le gardien, *custos*, le recteur, le gouverneur, *rector*, *gubernator*¹, le père, *pater monasterii*, le supérieur, *superior*, *præpositus*, le premier, *prior*, le seigneur, *dominus*². Ces titres sont également donnés à d'autres dignitaires. Il en est de même de celui d'abbé, *abbas*, qui lui est le plus fréquemment attribué. On l'emploie encore pour désigner un prêtre préposé au gouver-

¹ *Chronicon Fontanellense*, dans Dom BOUQUET, II, 658.

² La plupart de ces noms sont employés par saint Benoît.

nement d'une église importante et du clergé qui la dessert, sans être revêtu de la dignité épiscopale. Ce n'est pas cependant un usage général. Celui qui est à la tête des clercs chargés du service religieux auprès du roi est l'un de ceux qui portent ce titre, et son église est l'abbaye de l'oratoire royal ¹. Rustique, frère de saint Didier de Cahors, remplit cette fonction auprès du roi Clotaire II. L'armée royale possède un service religieux de même nature, dont le chef est l'*abbas castrensis*, l'abbé militaire. Saint Sulpice, le futur évêque de Bourges, eut ce titre sous le même roi Clotaire ². La vie de saint Didier signale la présence à Cahors d'un prêtre Claude, chargé par son évêque de la construction d'une église dont il le fit abbé. Ce n'était pas cependant un monastère ³.

Les abbés et les abbesses étaient ordinairement choisis par la communauté qu'ils devaient gouverner et dans son propre sein. Saint Benoît le dit expressément ⁴. Sa règle, par suite de la grande autorité dont elle jouit, contribua beaucoup au maintien de cette tradition. Saint Donat n'eut qu'à renouveler les prescriptions de saint Césaire d'Arles ⁵. Marculfe insère dans son recueil

¹ Abbatiam palatini oratorii, quod regalis frequentat ambitio. *Vie de S. Didier*, éd. POUPARDIN, 3. Abbatia regalis basilicæ. *Ibid.*, 4.

² *Vita S. Sulpitii*, MABILLON, II, 159.

³ Ad cujus opus perficiendum Claudium abbatem constituit ibique eum abbatis officium permisit. *Vie de S. Didier*, 23.

⁴ In abbatis ordinatione illa semper consideretur ratio, ut hic constituatur quem sibi omnis concors congregatio, secundum timorem Dei, sive etiam pars quamvis parva congregationis, saniori consilio elegerit. *Regula S. Benedicti*, LXIV. S. Benoît ne dit point qu'il faille le choisir dans l'intérieur de la communauté, mais cela résulte du contexte.

⁵ Quoties sancta abbatissa ad Deum migraverit, nulla ex vobis carnali affectu aut pro natalibus aut pro facultatibus aut pro parentela aliquam minus efficacem

une formule d'après laquelle le droit d'élection est dévolu à chaque communauté ¹. Lérins, Agaune et Luxeuil l'exerçaient sans contestation. Les fondateurs prenaient habituellement cette précaution ².

Ce droit était soumis à quelques restrictions. La plus importante venait des fondateurs eux-mêmes. Celui qui créait un bénéfice ecclésiastique avait le privilège de nommer le premier titulaire. En vertu de cet usage, tout évêque, prince ou simple fidèle qui fondaient et dotaient un monastère lui donnaient un abbé ou une abbesse. Saint Colomban et saint Walbert désignèrent les chefs des communautés formées avec le trop plein de Luxeuil. Saint Amand choisissait le supérieur des monastères qu'il établissait dans les régions évangélisées par lui. Lorsqu'un moine fondateur restait au milieu des frères qu'il avait lui-même groupés, il en devenait l'abbé sans qu'il y eût besoin de recourir à une élection.

Les fondateurs, évêques ou princes, ne croyaient pas toujours avoir épuisé tous leurs droits par la nomination

fieri velit ; sed omnes inspirante Domino unanimiter sacram ac spiritalem eligite, quæ et regulam monasterii possit efficaciter custodire et supervenientibus responsum cum ædificatione et compunctione et cum sancto affectu sapienter valeat reddere. *Regula S. Donati*, LXXVII, HOLSTENIUS, III, 119.

¹ Cum abbas de ipso monasterio a Domino migraverit, quem unanimiter omnis congregatio illa monachorum ex semetipsis optima regula compertum et vita meritis congruentem elegerit, sine præmium memorate urbis ipse episcopus promoveat abbatem. DE ROZIÈRES, *Recueil général des Formules*, 574, II, 731. Pat. Lat., LXXXVII, 698.

² Voir PARDESSUS, *Diplomata*, etc. Proleg., 215. *Charte d'Agerad, évêque de Chartres*, (696). *ibid.*, 69. *Charte de Chrotildé*, pour le monastère de Bruyères (670), dans TARDIF, *Cartons des rois*, 16. S. Grégoire le Grand reconnut aux moniales de Saint-Sauveur de Marseille le droit de choisir leur abbesse parmi elles. Obeunte antedicti monasterii abbatissa, non extranea, sed quam congregatio sibi de-suis elegerit, ordinetur. S. GREGORII *Epist.*, VII, 12, Pat. Lat., LXXXVII, 566.

du premier abbé. L'abbé de Saint-Amans de Cahors Ursicin mourut avant l'évêque fondateur, saint Didier ; celui-ci s'empessa de lui donner un successeur ¹. Quand saint Théodefrid, qui avait reçu de sainte Bathilde le gouvernement du monastère de Corbie, fut élevé à l'épiscopat, le roi lui enjoignit de confier sa charge à Chrodegair. Mais, à la mort de ce dernier, les moines réclamèrent le droit d'élire eux-mêmes leur abbé. Thierry III le leur reconnut ; il se réserva seulement de confirmer l'élection ².

Les fondateurs qui tenaient au succès de leur œuvre se préoccupaient avec raison de la confier à un moine saint et vertueux, formé à une école monastique renommée. Lorsque saint Ouen eut terminé les constructions de son monastère de Rebais, il chercha un religieux capable de le gouverner. Luxeuil fixa d'abord son attention. Il y avait là un moine qui jouissait d'un grand renom de sainteté. Ses vertus religieuses le rendaient cher aux moines de Luxeuil, et son apostolat à travers les diocèses de Langres, de Besançon et de Metz lui avait concilié l'estime et l'affection des clercs et des fidèles. Il se nommait Aile (*Agilus*). Saint Ouen se mit en mesure de le gagner. Mais les moines de Luxeuil ne voulurent pas le laisser partir ; les populations chrétiennes joignirent leurs instances aux leurs pour le conserver. Ces obstacles ne firent qu'exciter les désirs de saint Ouen. Pour les surmonter, il usa du crédit de saint Faron, évêque de Meaux, et de l'autorité du roi Dago-

¹ *Vie de S. Didier*, 22.

² LEVILLAIN, *Les Chartres de Corbie*, 59-68, 232-234.

bert. Il put remettre à ce saint moine la direction de l'abbaye avant la construction de l'église¹.

Tous les fondateurs n'obéissaient pas à des sentiments aussi élevés. Il y en eut qui voulurent donner la conduite des monastères établis par eux à des membres de leur famille. Chrotilde, dont il a été précédemment question, choisit pour première abbesse sa nièce, Mummola².

Gammon et Adalgude, son épouse, mirent leur propre fille, Berte, à la tête des moniales réunies par eux dans le monastère qu'ils avaient fondé à Limours, près d'Etampes, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, sous la dépendance des moines de Saint-Germain-des-Prés (697)³.

Les abbés, qu'ils eussent ou non fondé leur monastère, cherchaient fréquemment à désigner eux-mêmes leur successeur. Sainte Salaberge, avant de mourir, choisit ainsi sa propre fille, sainte Austrude⁴. Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles, passa de la même manière le gouvernement de sa maison à sa nièce Ulfetrude⁵.

Ces élections se renouvelèrent assez fréquemment dans la suite⁶. Elles ne portaient dans la pratique aucune atteinte grave aux droits des communautés monastiques. L'abbé et ses moines agissaient en cette circonstance d'un commun accord⁷. Ce mode d'élection

¹ *Vita S. Agili*, xvi-xviii, MABILLON, II, 308-309.

² *Ubi nepte meam Mummolam instituimus abbatissam*. Charte citée plus haut, TARDIF, 16.

³ MABILLON, *Annales Benedictini*, I, 614.

⁴ *Vita S. Austrudis*, MABILLON, *Acta Sanct.*, II, 937.

⁵ *Vita S. Gertrudis*, *ibid.*, 446.

⁶ MABILLON, sec. V, *préf.*, 55.

⁷ Nous en avons un exemple frappant dans la seconde vie de saint Wandrille. MABILLON, II, 522.

épargnait à un monastère les ennuis inséparables de la vacance du siège abbatial, les inquiétudes qui précèdent et accompagnent toutes les consultations de l'opinion par voie de suffrage, et les dangers d'une ingérence extérieure ; ce procédé était, en outre, de la plus grande simplicité. Il ne faut pas être surpris de le voir adopté par la règle du Maître ¹.

Les choses se passaient chez lui de la manière suivante. L'abbé se préoccupe longtemps à l'avance du choix de son successeur et le déclare franchement à ses religieux : « Mes frères et mes fils, doit-il leur dire, celui d'entre vous qui se montrera le plus obéissant et fidèle à ma doctrine, et qui excellera dans la pratique de toutes les vertus religieuses, sera, par la volonté de Dieu plus que par la mienne, chargé de vous enseigner après ma mort l'art du service divin. Comment aurait-il l'autorité nécessaire à un maître s'il ne commençait par être un disciple parfait ? » L'abbé renouvelle fréquemment cet avis et de la sorte entretient parmi ses moines une pieuse émulation. Il a le temps de faire son choix et, sans troubler les frères ni flatter l'élu, de le soumettre au contrôle d'une longue expérience. Tous savent que les considérations humaines n'auront aucune influence sur son jugement définitif. Les mérites personnels seront seuls appréciés. Lorsque l'abbé sent que l'heure est venue pour lui de se préparer à la mort, il réunit les frères pour procéder en leur présence à la nomination de son successeur. Après avoir appelé par son nom

¹ *Regula Magistri*, HOLSTENIUS, II, 451-461.

celui qu'il juge le plus digne, il lui prend la main : « Écoutez, mes fils, dit-il à ses moines, la Trinité sainte, au nom de laquelle ce choix est fait, sait que ce frère s'est toujours montré parmi vous le premier dans la pratique du silence, de l'obéissance, de la foi, de la paix, de la patience, de la bonté, de la simplicité, de la vigilance, de la sobriété et de la chasteté. En vertu d'un jugement de Dieu et sur mon témoignage, il vous est donné pour pasteur et pour abbé par le Seigneur, auquel il doit s'efforcer de plaire par ses actions vertueuses. Qu'il prenne la garde du troupeau qu'il devra rendre au Seigneur. Veillez, mes frères, à ce que personne n'accueille avec mauvais esprit cette élection et ne méprise le Christ, dont il va tenir la place dans le monastère. » Après cette allocution, tous se mettent à prier pour l'élu. L'évêque du lieu lui confère ensuite la bénédiction abbatiale. L'abbé a désormais un coadjuteur. Il conserve néanmoins son titre et son autorité. L'élu n'entre en charge qu'après sa mort. En attendant, il l'assiste dans la mesure du possible. Son rôle correspond à celui du prieur. Il occupe au chœur, au réfectoire, partout, le premier rang après l'abbé. Il peut, en son nom et sous son contrôle, réprimander les religieux et leur donner des ordres. Son élection, malgré la bénédiction épiscopale, ne saurait être définitive. L'abbé a toujours le droit de le déposer, en cas d'indignité, et de choisir un autre frère à sa place.

Dans ce cérémonial, longuement exposé par le Maître, la communauté est réduite à une attitude toute passive. Elle assiste à l'élection et elle accepte l'élu. Les moines n'interviennent jamais dans le choix de leur supé-

rieur ¹. Si un abbé meurt sans avoir pourvu lui-même à sa succession, l'évêque et son clergé désignent un abbé du diocèse qui va passer un mois dans ce monastère et choisit alors le moine qui lui paraît le plus digne.

Ce mode d'élection fut assez répandu pour que le concile de Chalon crût devoir s'en occuper. Les évêques voulurent, en effet, comme le Maître le fit à leur exemple, prémunir les monastères contre le danger de ce double gouvernement. Il ne pouvait y avoir qu'un abbé véritable. Son coadjuteur, s'il en prenait un, tenait de lui toute son autorité ; il ne l'exerçait jamais que sous sa dépendance ².

Les limites dans lesquelles l'évêque intervient, d'après la règle du Maître, pour la nomination d'un abbé, sont nettement fixées. On ne peut craindre aucun empiètement sérieux de sa part. Saint Benoît lui reconnaît le droit d'intervenir toutes les fois qu'il s'élève un doute sur la dignité de l'élu ou sur la validité de l'élection ³. Il n'y avait rien là que de fort légitime. Tous ne se contentèrent pas d'un rôle aussi effacé. Quelques-uns, en vertu d'un droit acquis ou d'une usurpation récente, prenaient

¹ Il en donne la raison : Ne cum unusquisque de se suo iudicio successionem præsumens universos in seditionem exagitet et studiosam partibus pugnam scandali domum pacis faciat in contentionem converti. *Regula Magistri*, xciv, HOLSTENIUS, II, 460.

² Ut duo abbates in uno monasterio esse non debeant, ne sub obtentu potestatis semultas inter monachos et scandalum non generetur ; verumtamen si quislibet abba sibi elegerit successore, ipsi, qui elegitur, de facultatis ipsius monasterii ad regendum nullam habeat potestatem. *Concilium Cabilonense* (639-654), can. 12, éd. MAASSEN, 210.

³ Quod si etiam omnis congregatio vitiis suis (quod quidem absit) consentientem personam pari consilio elegerit et vitia aliquatenus in notitiam episcopi.. claruerint... *Regula S. Benedicti*, LXIV.

sur eux la nomination abbatiale, sans se donner la peine de consulter les moines. Leur choix ne se portait pas forcément sur un religieux. Saint Germer était encore laïque lorsque saint Ouen le nomma abbé de Pentali ; ce saint évêque commença, il est vrai, par lui couper les cheveux ¹. Félix, évêque de Clermont, choisit un diacre de son église, saint Priest, pour gouverner son monastère, situé dans un faubourg de sa ville épiscopale ². Saint Léger remplissait les fonctions d'archidiacre auprès de l'évêque de Poitiers, quand celui-ci le nomma abbé de Saint-Maixent ³. Saint Maimbœuf était prêtre à Angers et saint Austrégésile à Lyon, à l'époque où ils reçurent l'un et l'autre une communauté monastique à gouverner. Ces abbés, avant d'entrer en charge, recevaient l'habit religieux.

Les princes mérovingiens, qui prirent les moines sous leur protection et les comblèrent de bienfaits, ne songeaient pas à se mêler de leur gouvernement intérieur et en particulier du choix des abbés. Ils donnaient les sièges épiscopaux aux hommes de leur choix ; ils ne disposaient point des abbayes. C'est avec Charles Martel que les rois et les grands officiers commencèrent à violer le droit d'élection attribué aux moines par les règles. Jusque-là, ils avaient plutôt cherché à leur en assurer le paisible exercice. Ils ne se désintéressaient pas cependant des élections abbatiales ; nous verrons bientôt de quelle manière leur intervention se manifestait.

¹ *Vita S. Geremari*, MABILLON, II, 458. VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, 157.

² *Vita II S. Prajecti*, MABILLON, II, 619.

URSINUS, *Vita S. Leodegarii*, MABILLON, II, 669.

De tous les faits qui viennent d'être allégués, il résulte que la pratique des monastères n'était pas sur ce point uniforme au VII^e siècle. L'élection par les moines était cependant le mode le plus généralement admis. Saint Benoît, qui le préconise, demande aux religieux de choisir un homme s'imposant à leur estime par les mérites de sa vie et la sagesse de sa doctrine, sans se préoccuper du rang qu'il a dans la communauté ¹. Dieu leur demandera compte un jour des sentiments qui les auront guidés dans un acte de cette importance. Si les moines se prononcent à l'unanimité pour un même candidat, toute difficulté s'évanouit. Au cas où les voix se partagent, celui qui a mérité les suffrages des religieux réputés les meilleurs reçoit le gouvernement du monastère ². Il faut alors l'intervention d'une autorité pour déclarer quel est le candidat choisi par la meilleure partie du convent. Ce ne peut être que l'évêque diocésain.

En portant leur choix sur un membre de leur famille monastique, les religieux entendaient conserver par ce moyen leur complète indépendance et maintenir la dignité de leur monastère. Ils prétendaient se suffire à eux-mêmes et continuer leur existence sans recourir à des étrangers. Toutefois ceux qui ne rencontraient pas dans leur milieu un sujet méritant toute leur confiance avaient toujours la faculté de s'adresser ailleurs. Saint Grégoire le Grand la reconnaissait aux monastères

¹ Vitæ autem merito et sapientiæ doctrina eligatur, qui ordinandus est, etiam si ultimus fuerit in ordine congregationis. *Regula S. Benedicti*, LXIV.

² Hic constituatur quem sibi omnis concors congregatio, secundum timorem Dei, sive etiam pars quamvis parva congregationis, saniori consilio elegerit. *Ibid.*

italiens¹. C'était en somme étendre l'usage de leur liberté. On leur eût imposé une servitude pénible et dangereuse, en limitant leur choix à tel monastère.

Après s'être rendu compte de la légitimité d'une élection et de la dignité de l'élu, l'évêque du diocèse procédait à sa bénédiction et à son installation. Cette cérémonie recevait quelquefois le nom d'ordination, *ordinetur abbas, ordinatio abbatis*. Elle se faisait gratuitement, comme toutes les fonctions du ministère sacré². La bénédiction abbatiale était, au même titre que la collation des divers ordres, mise à l'abri des marchandages honteux et simoniaques. Les conciles prononçaient contre les coupables la peine de l'excommunication et la privation de l'office obtenu par ce moyen³.

Le Maître, dans sa règle, avec cet amour des détails qui le caractérise, donne le cérémonial que l'évêque suivait en bénissant l'abbé. On n'en connaît pas de plus ancien. Dès que l'abbé a fait le choix de son successeur, il en avertit le chef du diocèse, qui vient avec son clergé compléter l'élection. Il commence par inscrire l'élu,

¹ Quod si aptam inter se personam invenire nequeunt, solerter sibi de aliis monasteriis similiter eligant ordinandum. S. GRÉGOIRE, *Epist.*, L, II, 41, Pat. Lat., LXXVII, 579.

² A nobis vel a successoribus nostris sacros percipiat gradus, nullum pro ipso rum honorem præmium perceptorum. Formule de Marculfe, DE ROZIÈRES, *Recueil de formules* II, 731, et Pat. Lat., LXXXVII, 648.

³ Nec per præmia... nullus abba aut archipresbyter ponatur. Quod si quis facere præsumperit, communione privetur. *Concilium incerti loci* (614), can. 11, éd. MAASSEN, 195. Ut nullus episcopus neque presbyter vel abba seu diaconus per præmium ad sacrum ordinem amodo penitus non accedat. Quod qui fecerit, ab ipso honore qua præmiis comparari præsumserit omnino privetur. *Concilium Cabilonense*, can. 16, *ibid.*, 211. La simonie condamnée par ces décrets pouvait vicier l'élection et la bénédiction.

après l'abbé électeur, sur la liste des noms que le prêtre doit recommander au Seigneur pendant le saint sacrifice de la messe, qui est célébré immédiatement après. L'évêque et les moines se rendent alors auprès de l'ancien abbé. Celui-ci embrasse l'élu et lui remet le volume où est contenue la règle, les clefs du monastère et des divers offices, que le cellérier lui a portées, et l'inventaire de tout ce que la communauté possède en terres, outils, livres et mobilier. En lui donnant la règle, il prononce les paroles suivantes : « Reçois, mon frère, la loi de Dieu, la règle, par laquelle tu procureras la vie éternelle à ceux qui l'observent et tu menaceras d'un châtiment éternel ceux qui la violent. C'est par elle que l'âme triomphe ou meurt, conserve ou perd la vie ; c'est d'après elle que Dieu te demandera compte des âmes qui sont devant toi. Quant à cet inventaire, tu auras aussi à en rendre compte après moi au jugement de Dieu. Souviens-toi, frère, souviens-toi qu'il est plus exigé de celui qui a reçu davantage. Sois plein de sollicitude, ne sois jamais sans crainte, car le diable tendra constamment des pièges à ton troupeau ; cherche toujours les moyens de remédier aux blessures des âmes et de réparer leurs chutes. Sois donc vigilant et soigneux comme tu l'as été jusqu'à ce jour. » Pendant que l'élu tient la règle dans ses mains, il continue : « Abbé, entre dans l'oratoire du Seigneur ; occupe ma place au sein de la communauté qui est désormais la tienne. Par ses prières, le pontife va ratifier au ciel la dignité que tu reçois sur terre. » Cela dit, il lui donne son manteau (*pallium*) que l'élu accepte, en lui baisant la main. Puis il se rend à l'oratoire avec l'évêque et tous les religieux.

Lorsqu'il s'est installé à la place de son prédécesseur, l'évêque récite une oraison sur lui; après quoi, le nouvel abbé va déposer sur l'autel le livre de la règle, pendant que les frères chantent avec lui : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis*, suivi du *Gloria*. Il se prosterne alors sur le pavé de l'oratoire et demande à voix haute au pontife de prier pour lui. Les moines se prosternent aussi durant l'oraison épiscopale. Cela fait, l'abbé se relève, baise les genoux de l'évêque et lui donne le baiser de paix, ainsi qu'aux clercs assistants et aux membres de sa communauté. Le voilà maintenant investi de sa charge ; il peut remettre les clefs à son cellérier. Après avoir prié avec ses religieux sans participation de l'évêque et demandé à celui-ci de le bénir, il prend place sur le siège de son prédécesseur. Les officiers et tous les religieux de la maison viennent l'un après l'autre lui baiser les genoux. Il se rend alors auprès de son prédécesseur, pour lui baiser à son tour les genoux et lui donner la paix, en présence de la communauté. L'ancien abbé clôt la cérémonie de l'installation par ces paroles touchantes : « Mes frères, priez pour moi, afin que je puisse rendre au jugement de Dieu un compte exact de toutes vos âmes et vous remettre tous entre ses mains. Le Seigneur vient d'assurer votre avenir, puisse-t-il me recevoir dans les cieux après ma mort ¹. »

Ce cérémonial, suivi dans le monastère pour lequel la règle du Maître a été écrite, ne donne pas le texte des oraisons que l'évêque récitait. Ces prières étaient la

¹ *Regula Magistri*, xciii, HOLSTENIUS, II, 455-457.

formule même de la bénédiction. Elles faisaient partie de la liturgie des diocèses ¹.

Quand il s'agissait d'un monastère placé sous la protection royale, l'évêque, avant de procéder à l'installation et à la bénédiction d'un nouvel abbé, devait attendre que le prince eût approuvé le choix fait par les moines. Il y avait entre le roi et ces maisons des rapports intimes, imposant des obligations réciproques. Si le roi était tenu de protéger de tout son pouvoir les moines dans leur existence, dans leurs propriétés et dans leurs privilèges, ceux-ci ne devaient pas le traiter en étranger. Comme l'abbé était, en vertu de ses fonctions, l'intermédiaire-né entre eux et le souverain, les convenances exigeaient qu'on le lui présentât aussitôt après son élection. L'agrément royal était la conséquence de cette démarche. Comme le prince pouvait ne point l'accorder, on l'attendait avant d'installer le nouvel élu. Saint Ouen fit agréer du roi Dagobert saint Aile, auquel il confia le gouvernement de son monastère de Rebaix ². Sainte Salaberge prit la même précaution, lorsqu'elle donna son abbaye de Laon à sa fille, sainte Anstrude ³. On se conformait au même usage à Corbie ⁴.

Une fois béni et installé, l'abbé appartenait pour toujours à son monastère. S'il se trouvait, avant son élection, attaché en qualité de prêtre et de diacre au service d'une église, ce lien était immédiatement

¹ MABILLON, *Acta Sanct.*, sec. II, præf., n. 51, xxviii.

² *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 309.

³ *Vita S. Anstrudis*, *ibid.*, 937.

⁴ Nous avons encore la charte par laquelle Thierry III confirme l'élection de l'abbé Erembert (681). LEVILLAIN, 232-234.

rompu ¹. Les abbés invités par le clergé ou par le roi à prendre le gouvernement d'un diocèse (ce fut fréquent au VII^e siècle) devaient au préalable renoncer à leur titre et à leur fonction. Ils pouvaient cependant se démettre eux-mêmes de leur charge et briser ainsi le lien qui les unissait à leur communauté. Ce fut le cas de saint Philibert et de saint Germer. Le premier s'était vu rappelé à la direction du monastère de Rebais, après la mort de saint Aile, par les suffrages unanimes des religieux. Cet accord ne dura pas longtemps. Des moines indisciplinés, trouvant insupportable l'autorité du saint homme, résolurent d'attenter à ses jours. Philibert, attristé par cette haine aveugle et féroce, abandonna ce troupeau. C'était le meilleur parti à prendre ². Une opposition de même nature détermina saint Germer à quitter son monastère de Pentali ³.

Les religieux n'avaient pas le droit de se débarrasser d'un abbé incapable ou indigne. Quelques communautés eurent cependant à pâtir de l'inconduite ou de l'incapacité de leurs chefs. Les lois ecclésiastiques avaient prévu le cas. On procédait contre eux canoniquement, après une dénonciation faite soit par les moines soit par les chrétiens du voisinage. Il appartenait à l'évêque de

¹ Saint Grégoire le Grand l'avait déclaré pour l'Italie. *Epist.*, II, iv, Pat. Lat., LXXVII, 680. Presbyteros, diaconos ceterosque cujuslibet ordinis clericos, qui ecclesiis militant, abbates per monasteria esse non permittas, sed, aut omissa clericatus militia, monachicis provehantur ordinibus; aut si in abbatis loco permanere decreverint, clericatus nullatenus permittantur habere militiam. — Les clercs séculiers élevés par la volonté de leur évêque à la dignité abbatiale se comportèrent de la sorte.

² *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 781.

³ *Vita S. Geremari*, *ibid.*, II, 459.

sévir contre les coupables et au besoin de les déposer, et de remédier par des mesures efficaces aux désordres provenant de l'incapacité d'un supérieur. On lui recommandait seulement de ne point user à la légère de son autorité, en déposant un abbé qui ne le méritait pas ¹. Ce n'était pas inutile, car il y eut des abus de pouvoir ². Des évêques risquaient, en effet, de céder à un mouvement de colère ou de se laisser influencer par des considérations d'ordre tout inférieur. Les victimes de pareille injustice en appelaient au concile, qui ordonnait de les réintégrer dans leur fonction après avoir reconnu leur innocence ³. L'abbé qui avait renoncé spontanément à sa charge ou qui s'était vu déposer à la suite d'un jugement canonique, perdait tout droit à cette fonction ⁴. Les dépositions faites par les évêques n'étaient pas toujours motivées par l'indignité. Il y en eut qui furent dictées par des considérations politiques. La plus célèbre est celle de saint Philibert, abbé de Jumièges. Ce saint moine avait eu le courage de repro-

¹ Ut abbates, archipresbyteri absque culpa de ecclesiastico ministerio removeri non debeant. *Concilium incerti loci* (614), can. 11, éd. MAASSEN, 195.

² Saint Grégoire le Grand reçut les plaintes d'un abbé qui accusait son évêque de l'avoir déposé injustement. Il chargea l'évêque de Ravenne d'examiner l'affaire et, s'il y avait lieu, de réintégrer le plaignant dans sa charge. S. GRÉGOIRE, XIV, ep. 6, Pat. Lat., LXXVII, 1308.

³ Si episcopus, quod non credimus esse venturum, aut per iracundia, quod esse non debet, aut per pecunia, abbatem, quia fratres nostri sunt, de loco suo eiecerit non canonice, ille abbas recurrat ad synodum. Et quia fragilis esse nostra natura videtur, si episcopus, qui eum eiecit, ab hac luce migraverit, successor ejus abjectum fratrem revocet ad sedem. *Concilium Parisiense*, (614), can. 4, *ibid.*, 187.

⁴ Episcopus vero seu abbates qui propriis culpis notanter damnati sunt aut ab ecclesiis eorum sponte remoti sunt, nullo modo ad proprias ecclesias vel honores decrevimus revertendos. *Concilium Latunense* (673-675), can. 17, *ibid.*, 219.

cher à Ebroïn les cruels traitements qu'il infligeait à saint Léger. Le vindicatif maire du palais parvint à indisposer contre lui l'évêque de Rouen, qui jusqu'à ce jour l'avait traité en protecteur et en ami. Saint Ouen commença par le faire emprisonner. Lorsque Philibert se fut retiré à Poitiers (677), il tenta de lui donner un successeur. Mais les religieux de Jumièges, profondément attachés à leur abbé et convaincus de son innocence, lui restèrent fidèles malgré tout ¹.

Dès la seconde moitié du VII^e siècle, les grands monastères furent trop mêlés à l'existence politique du pays pour échapper aux troubles qui l'agitaient. Les abbés en pâtirent plus que d'autres. Les évêques n'eurent pas à prêter leurs concours aux princes. Les maires du palais, enhardis par l'exercice d'un pouvoir sans contrôle, entrèrent personnellement en scène et ne craignirent plus de déposer et d'exiler les abbés dans lesquels ils redoutaient des adversaires politiques. Les *Gesta abbatum* de Fontenelle permettent de suivre pas à pas les progrès de cette ingérence du pouvoir civil dans le gouvernement des monastères. C'est d'abord Raginfroid, rival de Charles Martel, qui dépose l'abbé Bénigne et le remplace par Wandon (716). Charles, vainqueur de Raginfroid, exile Wandon et rend à Bénigne son abbaye. Il commence à disposer à son gré des monastères et des évêchés. Ses choix sont quelquefois heureux, par exemple celui de saint Hugues, son neveu (723), qui était en même temps évêque de Paris, de Bayeux et de Rouen et abbé de Jumièges. Rien dans

¹ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 789. VACANDARD. *Vie de S. Ouen*, 280-286.

le droit ecclésiastique n'autorisait ce cumul des fonctions. Mais la situation financière déplorable où était tombée la monarchie mérovingienne poussait Charles Martel à ne tenir aucun compte des lois de l'Eglise. Les rois avaient épuisé par leurs donations généreuses aux leudes, aux évêques et aux moines les immenses richesses territoriales qu'ils possédaient depuis l'invasion. Le maire du palais, n'ayant plus rien à distribuer aux grands qui le servaient et dont il avait un pressant besoin, les nommait évêques et abbés pour leur assurer la jouissance des biens que possédaient les diocèses et les monastères. On devine quels prélats devaient faire ces hommes, habitués surtout au maniement des armes. L'un d'eux, Teustsinde, qui reçut les abbayes de Saint-Martin de Tours et de Fontenelle, laissa parmi les religieux une mémoire exécrée¹. Cette laïcisation de la dignité abbatiale accentua une décadence qui précipitait dans le relâchement la plupart des communautés monastiques, durant le second quart du VIII^e siècle.

L'abbé, tel que saint Benoît le représente, est aux yeux de ses moines et des chrétiens la personnification de la vie religieuse, la règle vivante et l'âme du monastère. Il enseigne, il organise, il commande, ce qui revient à dire qu'il gouverne par ses actes non moins que par ses paroles. Toute son action tend à semer dans les cœurs le ferment de la justice divine, la sainteté. Il appartient également à tous les frères que la profession religieuse a rendus ses fils au même titre. Se sentant responsable de leur conduite devant le tribunal du

¹ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 20-35.

Seigneur, il prévient par une surveillance attentive leurs fautes et il punit celles qu'il n'a pu empêcher. Dans la correction, il suit l'exemple du médecin, qui cherche à guérir le malade. Il est un administrateur, représentant le Christ, dont il doit faire prévaloir les volontés, contenues dans les Écritures, les lois de l'Église et la règle. Il est le serviteur de tous, préoccupé de servir plus que de dominer ; il est le père, qui se concilie l'affection plus par la charité que par la crainte, qui met la miséricorde au-dessus de la justice rigoureuse, qui n'est ni turbulent ni anxieux, ni jaloux ni susceptible, ni excessif, ni entêté. La discrétion, fruit du bon sens, est la première de ses qualités. Il est un docteur, prêt à donner un enseignement sage et opportun, un juge, qui hait le vice tout en aimant l'homme. Les yeux de son âme sont constamment fixés sur Dieu, dont il est le vicaire, et qui le récompensera un jour de sa fidélité ¹.

Saint Donat, ² l'anonyme qui a composé une règle pour les vierges ³, et le Maître ⁴ ont placé ce portrait de l'abbé sous les yeux des supérieurs destinés à conduire les monastères pour lesquels ils légiféraient. Les abbés et les abbesses de cette époque, comme ceux des âges suivants, n'ont pas trouvé d'idéal plus digne de leur admiration, et c'est en travaillant à le réaliser qu'ils ont pu former et conduire les monastères, devenus grâce à eux de véritables écoles où l'on apprend à servir le Seigneur. Saints eux-mêmes, il possèdent l'art de façon-

¹ *Regula S. Bened.*, II, LXIV.

² *Regula S. Donati*, I, HOLSTENIUS, III, 81.

³ *Regula cujusdam ad Virgines*, I, *ibid.*, 124.

⁴ *Regula Magistri*, II, *ibid.*, II, 315-318.

ner des saints. La règle trace les cadres de l'organisation monastique. Le corps se forme par l'arrivée des moines et leur fidélité à occuper chacun sa place. Ce corps réclame une âme ; il la reçoit de son abbé.

Parcequ'il est la personnification du monastère, l'abbé occupe une situation distinguée dans la société religieuse et civile. Cette situation grandit avec le rôle joué par les moines. Il finit par devenir en quelques circonstances un personnage important. La famille à laquelle il appartient, les fonctions qu'il a remplies au service du roi avant d'embrasser la vie monastique, contribuent parfois à rehausser sa dignité d'une grandeur humaine. C'est fréquent au VII^e siècle. Le nombre et la qualité des religieux qui peuplent une abbaye, l'étendue de ses domaines, la nature des services matériels et spirituels qu'elle rend au pays, ses relations avec les souverains et les leudes les plus influents, valent à son chef une autorité considérable. C'est le cas d'un assez grand nombre de monastères à cette époque.

Les abbés ont dans un diocèse le rang qui convient, après l'évêque, au recteur d'une église ayant tout un clergé pour la servir. Ils prennent part à l'élection épiscopale¹ ; leur intervention peut être décisive. Ils deviennent aisément les premières personnalités d'un diocèse. Aussi ne faut-il point être surpris de voir les évêques les choisir pour assister à leur place aux assemblées conciliaires, quand les circonstances ne leur permettent pas d'y assister personnellement. C'est à ce

¹ Dum civium abbatumque Cadurcorum consensus hoc omnimodis exposcit ut eum episcopum habeant. *Vie de S. Didier*, 13.

titre qu'on trouve au concile de Clichy (626 ou 627) un abbé Audo, qui représente un évêque d'Orléans. Il y en a encore aux conciles de Chalon (634-654) et de Bordeaux (663-675). La coutume de leur ouvrir la porte des conciles en la simple qualité d'abbé n'est pas admise par les évêques francs, comme elle l'est à cette époque dans les églises orientales et visigothiques.

Le rôle extérieur joué par les abbés ne doit pas leur faire négliger le gouvernement de leur monastère. C'est l'action principale que l'Église et la société attendent d'eux. Les législateurs mettent entre leurs mains tous les pouvoirs nécessaires à cet effet. L'autorité souveraine qu'ils exercent n'est pas cependant absolue. Elle est sagement tempérée par une crainte continuelle des jugements de Dieu, et aussi par la collaboration discrète et généreuse des officiers et en certaines circonstances de la communauté tout entière. Saint Benoît leur interdit de prendre une détermination grave, intéressant les religieux, sans les avoir préalablement consultés. Les plus jeunes sont invités à donner leur sentiment. Dans les affaires de moindre importance, l'abbé ne consulte que les anciens¹. Ce devoir de demander l'avis de son entourage, qui est d'une prudence élémentaire, lui laisse néanmoins la pleine responsabilité de ses actes. Après avoir écouté et réfléchi, il lui appartient de décider. Le Maître² et saint Donat³ ont

¹ Quoties aliqua præcipua agenda sunt in monasterio, convocet abbas omnem congregationem et dicat ipse unde agatur.... Si qua vero minora agenda sunt in monasterii utilitatibus, seniorum tantum utatur consilio. *Regula S. Bened.*, III.

² *Regula Magistri*, II, HOLSTENIUS, II, 317-318.

³ *Regula S. Donati*, III, *ibid.*, III, 82.

fait entrer dans leurs règles cette prescription bénédictine.

Il importe avant tout de maintenir l'unité du gouvernement. Les législateurs et les conciles de cette époque sont unanimes sur ce point. Il suffit pour cela de faire dépendre tous les officiers de l'abbé. C'est à lui seul qu'il appartient de leur donner une charge et de contrôler efficacement leur administration. La responsabilité de tout pèse entièrement sur lui.

Le premier des officiers monastiques est le prieur ou le prévôt (*præpositus*, et chez les moniales *præposita*), auquel les moines doivent obéissance comme à l'abbé lui-même ¹. On le trouve dans les règles de saint Benoît, ² de saint Colomban, ³ de saint Donat ⁴ et de l'Anonyme ⁵.

La grande autorité qu'il a dans le monastère risque d'en faire une sorte de second abbé. Pour échapper à cet inconvénient, saint Benoît insiste sur l'entière dépendance dans laquelle il doit se tenir envers l'abbé et la règle ⁶. Il aurait même voulu supprimer cet officier et le remplacer par les doyens. La crainte qu'il manifeste n'était point chimérique. Le Maître, qui savait à quoi s'en tenir, se contenta des chefs de décanies,

¹ Ut abbati suo aut præposito sint obedientes. *Concilium Leodegarii*, can. 8, éd. MAASSEN, 221.

² *Regula S. Bened.*, LXV, De præposito monasterii.

³ *Regula S. Columbani*, IX, HOLSTENIUS, II, 163.

⁴ *Regula S. Donati*, v, De præposito monasterii, *ibid.*, III, 85.

⁵ *Regula cujusdam ad virgines*, II. Qualis debeat esse præposita monasterii, *ibid.*, III, 125.

⁶ La *Regula cujusdam ad virgines* s'étend longuement sur les fonctions et sur la qualité de la prière.

auxquels il donna le nom et les attributions des prieurs ou *præpositi*. Il y en avait deux par dizaine ¹. Le prier veillait sur l'intérieur du monastère et sur la fidèle observation de la règle, sans avoir à se mêler des intérêts matériels, confiés au cellérier. Saint Colomban prescrivait de lui obéir avec la plus grande exactitude. Le simple fait d'en appeler à l'abbé d'un ordre donné par lui, afin de l'esquiver, méritait un châtiment immédiat ². Comme le prier et l'abbé ne pouvaient être partout, à Luxeuil il y avait toujours dans chaque groupe de frères un ancien (*senior*) responsable, à qui les autres devaient respect et soumission ³.

Le cas se présentait plus rarement ailleurs. Les moines étaient distribués en dizaines sous la conduite et la responsabilité d'un dizainier ou doyen ⁴ (*decanus*) ou de deux prévôts ⁵. Cette répartition de la surveillance ne s'imposait cependant pas dans les communautés peu nombreuses, où l'abbé et le prier pouvaient sans surcharge faire face aux exigences de la maison. Les doyens, hommes graves, instruits et dignes de confiance, ne quittaient guère leur petite troupe ; on les voyait à sa tête pendant les repas, au travail et au dortoir, veillant à la fidèle exécution des ordres de l'abbé et des prescriptions de la règle, distribuant à chacun sa besogne, réprimandant les indisciplinés et les paresseux, encourageant les faibles, sachant rendre un compte exact de tout

¹ *Regula Magistri*, XI, HOLSTENIUS, II, 339-345.

² *Regula S. Columbani*, X, Pat. Lat., LXXX, 218.

³ *Ibid.*, 220.

⁴ *Regula S. Benedicti*, XXI, De decanis monasterii.

⁵ *Regula Magistri*, loc. cit.

à l'abbé et au cellérier. Le bon ordre dans la maison et l'activité pratique des frères dépendaient du soin et de l'intelligence qu'ils mettaient à remplir leur charge. Le Maître, prévoyant qu'il y aurait souvent lieu de partager chaque dizaine durant les heures de travail, établit deux doyens ou prévôts. Dans ces conditions, les frères n'étaient jamais sans surveillance. Il va jusqu'à leur tracer la méthode qu'ils devaient suivre lorsqu'ils avaient des réprimandes à faire. Les détails ne l'effraient point, tout au contraire. Cette tournure d'esprit formaliste nous a valu un des chapitres les plus curieux de sa règle.

Si le doyen aperçoit un frère qui parle sans être interrogé, il lui dira : Pourquoi fais-tu ce que défend la règle ? Garde le silence jusqu'à ce que tu sois prié de le rompre. A celui qui, pouvant parler, élève trop la voix : Silence, frère ! l'homme humble ne crie pas de la sorte. S'il mêle à une conversation permise des propos plaisants et inutiles : Pourquoi te permettre un langage prohibé par la règle ? S'il tient des propos coupables : Ferme ta bouche, mon frère, et ne dis point de paroles mauvaises. A celui qui rit trop : Place près de tes lèvres la sagesse avec la clef de la justice et de la crainte de Dieu. A celui qui jure : Garde ta langue ; pourquoi jurer ainsi ? A celui qui se met en colère : Que fais-tu ? travaille dans la paix, le silence et la charité. A celui qui est trop gai : Sois grave dans tes actions ; la vie nous est donnée pour la pénitence, non pour la joie. A celui qui injurie un frère : Abstiens-toi de la malédiction. A celui qui a une tenue molle : Sois grave et digne sous les yeux du Seigneur qui te considère. Chacune de ces obser-

ventions est corroborée par des textes de l'Écriture.

Les désordres que les doyens devaient écarter étaient sans gravité. On peut en juger d'après ces prescriptions minutieuses. Le Maître tient cependant à fortifier leur autorité, en accentuant le plus possible le caractère religieux de leurs fonctions. Les prévôts sont institués dans l'oratoire même, devant toute la communauté réunie. Les dix frères qu'ils auront à commander sont en présence de l'abbé, qui a deux verges à la main, et en remet une à chacun de leurs chefs ¹.

L'abbé se repose de la direction du travail et des intérêts du matériel sur le cellérier (*cellerarius*) ². Ce doit être un religieux du monastère, grave, bon, judicieux, sobre, patient, fidèle observateur de la règle et capable de conduire une exploitation agricole et de pourvoir à tous les besoins d'une communauté. Les malades, les enfants, les vieillards de l'intérieur, les hôtes et les pauvres qui viennent du dehors, lui sont particulièrement recommandés. Cette fonction, dans les monastères riches et nombreux, suppose des aptitudes peu communes. Elle est en tout cas fort absorbante. L'abbé alors donne au cellérier les aides dont il a besoin. En tout temps, les infirmes sont sous la garde d'un frère spécialement chargé d'eux ; on agit de même pour les enfants et les hôtes. Il est parfois nécessaire de diviser plus encore le travail. Saint Colomban établit à Luxeuil un grand et un petit éco-

¹ *Regula Magistri*, XL, HOLSTENIUS, II, 339-345.

² *Regula S. Bened.*, XXXI. *Regula S. Donati*, LXI, HOLSTENIUS, III, 111, qui reproduit saint Benoît. *Regula cujusdam ad virgines*, IV, *ibid.*, 129. *Regula Magistri*, XVI, *ibid.*, II, 356-359.

nome ¹. L'abbé prépose en outre des frères soigneux aux principaux services de la maison, tels que l'armoire des livres, les outils, le vestiaire, le grenier, le moulin, la boulangerie, le réfectoire, etc. ² Un frère instruit remplit les fonctions plus délicates de scribe ou de chancelier (*lector*) ; il rédige et garde les titres et les chartes. Ces officiers ont des armoires spéciales pour y renfermer tout ce qui concerne leur office. Saint Benoît et le Maître, qui tiennent beaucoup l'un et l'autre au bon ordre et à l'économie, leur demandent un inventaire exact de tout ce qui leur est confié. L'abbé en gardait une copie. On peut dès lors, quand les frères se succèdent dans ces divers offices et toutes les fois qu'il semble utile de le faire, vérifier s'il ne manque rien et si tout est conservé en bon état ³. Le contrôle du supérieur ne s'arrête point là. Il s'exerce par le cellérier sur les hebdomadiers, ou officiers chargés d'une fonction pour une semaine, les cuisiniers et servants de table par exemple. Ces religieux doivent remettre, à leur sortie de charge, les ustensiles de la cuisine et du réfectoire dans l'état où ils les ont reçus ⁴. Ces prescriptions, en assurant la marche régulière des communautés et la pratique fidèle de la pauvreté, donnaient à l'activité des moines une allure grave et sérieuse, qui fut l'un des principaux éléments de leur succès.

¹ *Oeconomus major, oconomus humilior. Regula S. Columbani, x, Pat. Lat., LXXX, 220.*

² Il y avait à Luxeuil le *custros horrei, le refectorii minister*.

³ *Regula S. Bened., xxxii, De ferramentis vel rebus monasterii. Regula Magistri, xvii, HOLSTENIUS, II, 359. Regula S. Donati, LXII, ibid., III, 112. Regula cujusdam ad virgines, XIII, ibid., 140.*

⁴ *Regula S. Bened., xxxv. Regula Magistri, xviii, 360. Regula S. Donati, LXVII, 114.*

Les monastères de religieuses n'eurent qu'à s'approprier cette organisation de la hiérarchie. Elle ne pouvait cependant leur suffire, parce que les femmes sont dans l'impossibilité de pourvoir par elles-mêmes à tous leurs besoins. Le concours de l'homme leur est presque toujours indispensable. Elles ne peuvent s'en passer pour tout ce qui touche à l'administration des sacrements. L'assistance des prêtres s'impose à elles dans beaucoup d'autres cas. Sainte Bertile, abbesse de Chelles, ne prenait aucune décision grave sans les avoir consultés ¹. Il y avait auprès de chaque maison de moniales un prêtre recommandable par son âge et sa vertu, spécialement chargé de leur conduite ². On lui donnait à Saint-Jean-Baptiste de Laon le titre de prieur ou de prévôt (*præpositus*) ³. Saint Donat et ceux qui s'inspirèrent des règles arlésiennes donnaient encore aux religieuses l'assistance d'un *provisor* ou procureur ⁴. Les travaux que les sœurs ne pouvaient faire elles-mêmes étaient confiés à des ouvriers ou à des serviteurs. Parfois des moines en tinrent lieu, à Laon par exemple, où un frère Lanfroid était jardinier ⁵.

Les moines inspiraient une confiance plus grande que les séculiers aux fondateurs et aux fondatrices des monastères de femmes. On les chargeait parfois de leur rendre les services spirituels et temporels dont elles ne

¹ *Vita S. Bertila*, MABILLON, III, I, 20, 21.

² *Vita S. Praejecti*, MABILLON, II, 613. JONAS, *Vita S. Bertulfi*, *ibid.*, 154.

³ *Vita S. Salabergæ*, *ibid.*, 411.

⁴ Saint Donat reproduit sur ce point les règlements de saint Césaire. *Regula S. Donati*, LV, HOLSTENIUS, III, 108.

⁵ Lanfredus monachus hortulanus. *Vita S. Salabergæ*, loc. cit., 412.

pouvaient guère se passer. C'est pour ce motif que plusieurs abbayes de moniales furent dès l'origine placées sous la dépendance d'une abbaye d'hommes. Fécamp fut ainsi soumis à Fontenelle ¹. Amelbert confia à saint Philibert le monastère de Pavilly, fondé par lui dans le voisinage de Jumièges. Le bienheureux se chargea du gouvernement de cette communauté si bien qu'il ne voulut pas tout d'abord lui donner d'abbesse. L'expérience modifia sa manière de voir. C'est alors qu'il mit sainte Austreberte à la tête de ses filles ².

Les monastères de femmes qui étaient assez riches et puissants pour s'engager dans cette voie, allèrent plus loin encore. Les fondateurs et les premières abbesses prirent en quelques lieux l'initiative d'un établissement de moines doté pour le service exclusif des moniales. Ce fut l'origine des monastères doubles. De ce nombre furent Faremoutier, Remiremont, Jouarre, Chelles, Notre-Dame de Soissons, Saint-Jean de Laon, Nivelles, Marchienne. Nous ne les citons pas tous. La plupart de ces maisons avaient subi l'influence de Luxeuil, ce qui a porté quelques historiens à chercher l'origine de cette institution dans les groupements monastiques de la Grande-Bretagne. Moines et moniales habitaient des monastères séparés et n'avaient entre eux que les relations nécessaires pour le service ³.

Les législateurs et fondateurs ne semblent pas avoir

¹ *Vita II S. Wandregisili*, MABILLON, II, 519.

² *Vita S. Austrebertæ*, *ibid.*, III, 1, 28. Les moniales d'Honnecourt furent soumises au monastère de Saint-Bertin. MABILLON, *Annales Bened.*, I, 572, et celles de Limoux à celui de Saint-Germain. *Ibid.*, 614.

³ MALNORY, *Quid Luxorienses monachi*, etc., 13-16.

songé à établir entre les diverses communautés un lien régulier. L'organisation d'une maison isolée est leur unique souci. Cependant les moines qui habitaient une même région, un même diocèse, avaient entre eux des rapports fréquents. Mais on n'organisa point ces relations pour les faire servir au bien commun. Les abbés et les moines n'eurent pas conscience des dangers auxquels les exposait cet isolement moral. Un besoin d'indépendance et un certain sentiment de dignité les auraient plutôt rendus hostiles à un groupement, dont le premier résultat eût été de créer entre les monastères une hiérarchie, par conséquent une subordination. Il y eut néanmoins quelques tentatives d'union. Elles eurent pour cause principale la communauté d'origine.

Luxeuil et les monastères de sa filiation fournissent l'exemple le plus intéressant. Saint Colomban, après la fondation de Luxeuil, voulut conserver toute son autorité sur Anegray et Fontaine. Il y établit des prieurs, qui gouvernaient sous sa dépendance. Lui seul avait le titre et le pouvoir d'abbé.

Cette situation dut se modifier après son départ. Ses successeurs eurent néanmoins sur quelques maisons issues de Luxeuil ou fondées sur son type une autorité plus que morale. Ils y envoyaient de leurs moines quand ils le jugeaient utile. C'est ainsi qu'Eustaise donna à l'abbé de Bobbio, Attale, le frère Bertulfe, destiné à recueillir plus tard sa succession ². Ce même saint

¹ Dedit gubernatores præpositos, de quorum religione non dubitabatur. His ergo in locis plebes monachorum constitutas, ipse vicissim omnibus intererat. JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, IV, 76.

² *Ibid.*, 144.

Eustaise ne craignit pas de réprimander sévèrement saint Omer et saint Romaric, qui habitaient Remiremont ¹. Saint Eloi comprit les avantages que cette dépendance avait pour les monastères isolés. Il n'y avait pas de meilleur moyen de les prémunir contre le relâchement qui les menace sans cesse. Aussi voulut-il soumettre à l'autorité et au contrôle efficace de l'abbé de Luxeuil son abbaye de Solignac. Après avoir conjuré saint Remacle de maintenir fidèlement les observances, il ajoute, dans la charte même de fondation, que l'abbé de Luxeuil pourra toujours châtier l'abbé ou le moine de Solignac reconnu auteur d'un relâchement quelconque ². Etant donnée la pénurie des documents, on ne saurait dire la mesure dans laquelle les successeurs de saint Colomban usèrent de ce pouvoir.

Les abbayes qui avaient une population monacale surabondante, se déchargeaient en établissant des groupes religieux sur quelques-uns de leurs domaines. Fontenelle eut ainsi de petits monastères sous sa dépendance près de l'oratoire de Saint-Amans, à Boissy près de Chartres, à Fleury. Saint Condède voulut que son monastère de Belcinac lui fût soumis ³. Ces installations, qui reçurent dans la suite le nom de prieurés, ne formaient avec la maison-mère qu'une seule communauté,

¹ *Vita S. Columbani*, 127.

² Quod si aliqua tepiditate faciente seu subjectorum tumore impediante, a te vel a successoribus tuis sæpe memorata regula fuerit dempta aut in aliquo prætermissa et ferventer a vobis non fuerit adimpleta, licentiam habeat Luxoviensis abbas, qui tunc temporis fuerit... negligentem quem videret seu abbatem sive subjectum de hoc monasterio quod constitui, benigno animo castigare. *Eligii charta cessionis Solemniacensis*, KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, IV, 748.

³ *Vita II S. Wandregisili*, MABILLON, II, 519, 520.

ou, pour parler le langage de notre temps, une congrégation, gouvernée par le même supérieur.

Ces premiers essais de groupements monastiques sont à peine ébauchés ; on ne parvient guère à saisir la nature des liens qui les unissaient. Encore est-il bon de les signaler ; car ils manifestent une aspiration et un besoin que fortifieront les siècles.

CHAPITRE HUITIÈME

Ermites, reclus et gyrovagues.

Les cénobites, qui habitaient les monastères soumis à une hiérarchie organisée, n'étaient pas les seuls moines du VII^e siècle. Leur genre de vie, tel que les législateurs monastiques l'avaient enfin constitué, donnait pleine satisfaction aux âmes désireuses de pratiquer la perfection chrétienne. Elles n'avaient pas besoin de chercher ailleurs les moyens de réaliser leur noble idéal. Dans ces conditions, les attrait de la solitude furent moins suggestifs. Il y eut cependant des hommes qui éprouvèrent encore le besoin de vivre seuls. C'était une aspiration légitime. Au lieu de la combattre, saint Benoît et le Maître songent à la guider et à prémunir ceux qui la suivaient contre les dangers de l'isolement.

Les ermites furent dès lors moins nombreux que durant la période précédente. Plusieurs parmi eux ne paraissent pas avoir entretenu de relations avec les monastères ; ils vécurent absolument isolés. On les rencontrait dans les montagnes et les forêts de l'Austrasie et dans d'autres lieux où l'homme pouvait fuir aisément la société de ses semblables. La plupart n'ont laissé

aucun souvenir de leur existence. D'autres, et ce sont naturellement les moins nombreux, ont mérité les honneurs d'un culte liturgique. Grâce à ce fait, leur nom, le lieu de leur retraite, quelques-unes de leurs actions, se sont conservés dans les traditions orales ou écrites des églises particulières. Voici quelques-uns des plus connus : saint Blandin ¹, au diocèse de Meaux ; saint Blied (*Blitharius*) ², au diocèse de Troyes ; saint Manguille (*Madelgisilus*) ³, au diocèse d'Amiens ; saint Victurnien ⁴, au diocèse de Limoges ; saint Mary de Mauriac ⁵, au diocèse de Clermont ; saint Émilion, au diocèse de Bordeaux ⁶ ; et saint Gilles, qui fut si populaire dans tout le Midi.

Parmi les ermites qui avaient des liens avec les monastères, on distinguait ceux qui menaient temporairement la vie solitaire et ceux qui s'y engageaient d'une manière définitive ou pour un temps très long. Saint Colomban peut être mis au nombre des premiers. Pendant son séjour à Anegray, quand approchait une fête solennelle ou quelque circonstance imposant une résolution grave, on le voyait quitter la compagnie de ses frères et chercher une retraite profonde, d'un accès fort difficile, qu'il s'était ménagée à deux lieues de distance. Des herbes sauvages, quelques fruits et un peu d'eau étaient sa seule nourriture. Un serviteur,

¹ *Analecta Bollandiana*, VII, 151-153, et *Acta Sanctorum Maii*, I, 49.

² *Acta Sanctorum Junii*, II, 468-469.

³ MABILLON, *Acta Sanct. O. S. B.*, IV, II, 537-544.

⁴ *Acta Sanctorum Sept.*, VIII, 689.

⁵ *Acta Sanctorum Junii*, III, 114-120.

⁶ *Analecta Bollandiana*, XIII, 433-438.

qui allait et venait, le mettait au courant de tout ce qui se passait au monastère. Il conserva cette coutume à Fontaines, à Luxeuil et à Bobbio. Pour mieux échapper aux recherches des curieux et des indiscrets, il lui arriva de changer plusieurs fois le lieu de sa retraite. Ce besoin de solitude grandit avec l'âge. On lui construisit à Bobbio, non loin de la maison, un oratoire en bois sous le vocable de la Vierge et une petite cellule. Il aimait à y passer le carême et une partie considérable de l'année. Il ne se réunissait aux moines que les samedis et les dimanches ¹.

Les ermites commençaient fréquemment l'apprentissage de la vie religieuse dans un monastère. Ce fut le cas de saint Amet. Il avait durant trente années mené la vie religieuse à Agaune, où son père l'avait offert en qualité d'oblat dès son enfance. Il prit la fuite sans prévenir l'abbé et les moines, pour se cacher dans une caverne sur les flancs d'une montagne escarpée. Ses confrères parvinrent à le découvrir. L'abbé lui envoya dès lors tous les trois jours une provision d'eau fraîche et de pain d'orge. C'est tout ce qu'on put lui faire accepter. Il trouva même ce régime excessif durant la pénitence quadragésimale. Cinq noix lui suffisaient alors chaque jour après l'office de vêpres, et encore restait-il quelquefois trois journées entières sans rien goûter. Une tunique de peau de mouton lui couvrait le corps ; il ne portait point de chaussure. Le temps que l'oraison n'absorbait pas était employé à cultiver un coin de terre et à tourner une meule à bras. Ce dernier

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 74. *Miracula S. Columbani*, MABILLON, II, 37-38.

exercice l'aidait à secouer le sommeil ; pour mieux réussir, il avait soin de garnir le sol de cailloux aigus, qui lui déchiraient la plante des pieds. Sa caverne finit par lui sembler étroite ; il demanda à un ouvrier de l'agrandir. Saint Amet abandonna sa retraite pour suivre l'abbé Eustaise à Luxeuil ¹.

Le saint prêtre breton Condède abandonna lui aussi la vie érémitique et se réfugia au monastère de Fontenelle. Mais le besoin de la solitude le reprit bientôt ; il obtint la permission de se retirer avec quelques compagnons dans l'île de Belcinac, formée non loin de là par les eaux de la Seine ². Fontenelle eut dans les premières années du siècle suivant un ermite célèbre, le bienheureux Milon. L'abbé Bénigne lui permit de se faire un gîte sur le versant abrupt de la colline au pied de laquelle le Rançon se jette dans la Seine. Il creusa lui-même une grotte qui conserva son nom, *Milonis cripta*. Il bâtit un oratoire afin d'y célébrer la messe. La terre cultivable qui se trouvait auprès de sa demeure lui fournit un moyen d'exercer son activité. Il la travailla de son mieux et réussit à planter une vigne, qui lui donna du raisin ³. Un disciple de saint Eloi, le bienheureux Tillon, moine à Solignac, s'en alla jusqu'en Auvergne mener à Brageac la vie des anachorètes ; lorsqu'il se sentit vieillir, il se rapprocha de son abbaye limousine ⁴. Saint Riquier ⁵ et saint

¹ *Vita S. Amati*, MABILLON, II, 121-122.

² *Vita S. Condédi*, *ibid.*, 827-829.

³ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 21-22.

⁴ *Vita S. Tillonis*, MABILLON, II, 957-961.

⁵ P. PONCELET, *La plus ancienne vie de S. Riquier*, dans *Analecta Bolland.*, XXII, 191.

Velmer ¹ expérimentèrent aussi les charmes de la solitude.

Quelques abbés cédèrent eux-mêmes au besoin de vivre en ermites. Après s'être démis de ses fonctions abbatiales à Pentali et avant de fonder le monastère de Flay, saint Germer passa cinq années dans une caverne, creusée aux flancs des collines qui bordent la vallée de la Seine. Sa retraite ne fut cependant pas assez rigoureuse pour l'empêcher d'aller soulager les pauvres et les infirmes et rendre aux morts les derniers devoirs ².

Tous les cénobites qui manifestaient le désir d'embrasser la vie solitaire n'obéissaient pas à des sentiments très élevés. Ce n'était pour plusieurs qu'un prétexte honorable cachant la volonté de se soustraire au joug de la soumission et aux obligations de la charité fraternelle. Il y en eut dans la famille colombanienne. Ces pauvres moines n'attendaient pas toujours l'autorisation de leur abbé. Saint Colomban, qui avait vu de ces défections déguisées, demanda au pape saint Grégoire une ligne de conduite ³. On ignore la réponse qui lui fut faite. Son successeur à Bobbio, saint Attale, eut la douleur de perdre ainsi quelques-uns de ses moines. Mais cette escapade finit mal pour eux ⁴.

Au chapitre premier de sa règle, saint Benoît trace les caractères d'une vocation sérieuse à la vie érémitique, quand elle se présente chez un cénobite. Le futur anachorète doit avoir vécu longtemps dans le monastère,

¹ *Vita S. Walmari*, MABILLON, III, I, 229-231.

² *Vita S. Geremari*, *ibid.*, 460.

³ *Ep. 1 Columbani, Epistola Merovingici et Karolini avi*, I, 159.

⁴ JONAS, *Vita S. Columbani*, II, KRUSCH, IV, 114.

fidèle à toutes les prescriptions régulières et aux devoirs d'une ascèse vigilante ; formé aux combats spirituels contre le diable en la compagnie des frères, il peut alors affronter la lutte corps à corps avec le malin esprit et les passions coupables. Le Maître tient exactement le même langage ¹.

La réclusion offrait au moine une existence intermédiaire entre l'isolement de l'anachorète et la vie commune du cénobite. Elle le laissait dans l'enceinte du monastère et sous la conduite de l'abbé. La muraille qui le séparait du reste des hommes le préservait des périls de l'inconstance et lui épargnait de nombreuses tentations. Les règles de saint Benoît et du Maître ne font aucune allusion à ce genre de vie. Les conciles de la Gaule mérovingienne semblent l'ignorer. Il y eut cependant des reclus à cette époque, et quelques-uns jouirent d'une grande réputation. On dut rencontrer parmi eux, comme parmi les ermites, des hommes téméraires manquant des vertus et des aptitudes requises pour vivre de la sorte. De là des abus criants. Les évêques et les abbés de l'Espagne visigothique en firent l'expérience. Les mesures prises par le septième concile de Tolède n'auraient sans doute pas été déplacées en deçà des Pyrénées. Il est des reclus, avouent les Pères, qui se sont enfermés par un sentiment de paresse et sans discrétion. Leur existence n'a aucune dignité. Ils sont d'une ignorance honteuse et de mœurs grossières. Nous voulons qu'on les arrache de leurs cellules pour les enfermer dans les monastères, où ils pourront méditer et

¹ *Regula Magistri*, I, HOLSTENIUS, II, 310.

pratiquer les enseignements des Pères. On n'admettra désormais à mener ce genre de vie que des moines préparés longuement par l'étude et l'exercice de toutes les vertus religieuses dans une communauté régulière ¹. C'était, en somme, l'application aux reclus des mesures que saint Benoît avait sagement prises au sujet des ermites.

Les cas de réclusion signalés au VII^e siècle sont généralement temporaires. Les uns se renfermaient sur leurs vieux jours afin de mieux se préparer à la mort, comme saint Hermeland, saint Tillon. Ils occupaient une cellule contiguë à l'église principale ou à un oratoire. Saint Amand s'enferma durant quinze années à Bourges, sans autre nourriture que de l'eau et du pain d'orge ; un rude cilice ajoutait encore à la rigueur de sa pénitence. Il se préparait ainsi au labeur de sa vie apostolique ². Parmi les reclus de profession, quelques-uns plaçaient leur cellule dans l'intérieur des villes. Les habitants voyaient en eux des protecteurs dont la présence et les prières écartaient les fléaux et attiraient les bénédictions divines. On leur accordait un crédit considérable, ce qui engageait parfois ces pieux personnages à jouer un rôle pour lequel rien ne les préparait. Saint Léger eut beaucoup à souffrir de l'intervention fâcheuse du reclus d'Autun, Marcolin ³.

Le Scot Arnan, qui vivait à Cahors, se conduisait d'une tout autre manière. L'évêque saint Didier, qui avait

¹ *Concilium Toletanum* VII, can. 5, LABBE, V, 1840-1841.

² *Vita S. Amandi*, MABILLON, III, 682.

³ *Vita S. Leodegarii*, MABILLON, III, 653-654.

pu le connaître particulièrement durant les années qu'il passa dans son monastère de la ville épiscopale, le tenait en haute estime. Il pourvoyait lui-même à ses besoins et il le chargeait de distribuer les aumônes qu'il destinait aux pauvres. On l'ensevelit après sa mort au lieu même de sa retraite¹. Le reclus de Bourges, Ebrégisile, jouissait dans la ville d'une grande autorité. L'évêque saint Sulpice avait en lui une confiance telle qu'il le fit sortir de sa cellule pour l'envoyer auprès du roi négocier une importante affaire. C'était un homme très mortifié. Saint Eloi, évêque de Noyon, voulut le voir, durant un séjour qu'il fit à Bourges. Le reclus reçut sa visite, mais sans consentir à lui montrer son visage par la fenêtre².

Les cénobites, les ermites et les reclus, malgré d'inévitables défaillances, édifiaient les populations par leur vertu. Il n'en était pas de même des sarabaïtes et des gyrovagues, dont la présence est signalée par le Maître. Ces noms d'origine orientale servaient à qualifier des individus, couverts, il est vrai, de l'habit monastique, mais dont l'existence était une continuelle occasion de scandales. Ils n'avaient du moine, les uns et les autres, que le nom. Les premiers se recrutaient parmi les religieux échappés de la solitude ; on voyait encore dans leurs rangs des hommes qui avaient d'eux-mêmes contracté les engagements monastiques sans subir l'épreuve d'un noviciat et l'examen d'un abbé. Par groupes de deux ou de trois, ils formaient des communautés misérables, où chacun prenait pour règle le caprice

¹ *Vie de S. Didier*, 38-40.

² *Vita S. Eligii*, II, 31, KRUSCH, IV, 716.

du moment. La pauvreté religieuse n'était pas plus en honneur chez eux que l'obéissance ¹.

Le Maître a surtout connu les gyrovagues. Ces professionnels du vagabondage monastique ont sans doute excité maintes fois son mécontentement. On le sent, à la vue du portrait qu'il en trace. Il l'a pris sur le vif. Ces moines sont toujours sur les chemins, allant d'un monastère à l'autre ; ils restent deux ou trois journées au même endroit, rarement plus. Ils ont des exigences que la brièveté de leur séjour rend acceptables. Il leur faut une table bien garnie avec de la volaille et des aliments recherchés. On voit ces grands mangeurs et ces hardis buveurs engager les hôtes présents au monastère à faire, comme eux, honneur à ce qui leur est servi ; pour légitimer leur gloutonnerie, ils allèguent les fatigues occasionnées par leurs longs et pénibles voyages, auxquels ils savent donner les plus séduisants prétextes. S'ils sont fatigués le soir, au moment de gagner leur couche, remarque le témoin qui fournit ces détails, c'est moins d'avoir trop marché que d'avoir trop mangé et trop bu. A les croire ce seraient des hommes que domine un grand idéal de vie religieuse ; aucun groupe monastique ne leur a paru jusqu'à ce jour le réaliser. Les voilà donc condamnés à d'incessantes recherches. Ils questionnent moines et laïques sur les monastères de la région, cherchant même, sans trop le paraître, à savoir ceux où les hôtes sont le mieux traités. De nouveau ils se remettent en route. Viennent-ils à rencontrer la cellule d'un ermite ou une communauté de quelques frères, ils s'y arrêtent

¹ *Regula Magistri*, I, HOLSTENIUS, II, 310

de nouveau, se donnant, avec les dehors affectés de voyageurs exténués, pour des pèlerins qui ont visité Rome et les sanctuaires d'Italie, et qui, au cours de leurs pérégrinations, ont été arrêtés comme des malfaiteurs et mis en prison. On les croit sur parole. L'ermite ou les moines vident leur cellier pour les sustenter. Ils partent alors, mais après avoir rempli leur besace de provisions. Tout leur est bon, et ils exigent de tout, même des vêtements.

En gens avisés, ils ont la précaution de se munir d'une monture. C'est d'ordinaire un âne, qu'ils laissent paître à quelque distance du monastère où on les reçoit. Ils le retrouvent au départ et se déchargent sur lui de leur besace. Les monastères sont rapprochés les uns des autres ; les hôtelleries ne leur manquent pas. Mais dans la crainte d'arriver trop tard, ils harcèlent, ils poussent, ils aiguillonnent le pauvre âne, qui ne peut plus aller. Si le frère hôtelier leur demande de s'associer à la prière commune, on les voit changer de contenance prétexter la fatigue et enfin partir à la dérobée¹.

Ces vagabonds sortaient des mêmes milieux que les sarabaïtes. Aux ermites et aux cénobites découragés et pervertis, se joignaient des moines pèlerins venus des îles de la Grande-Bretagne ou des monastères du continent, et qui prenaient goût à cette misérable et aventureuse existence.

Les mesures sévères prises dans les conciles du VI^e et du VII^e siècle et la vigilance des abbés ne parvinrent pas à supprimer cet abus. Les voyages mo-

¹ *Regula Magistri, ibid.*, 310-314.

nastiques et le service de l'hôtellerie nous amèneront bientôt à parler des moyens qui permettaient de ne point confondre avec ces vagabonds les moines sérieux. On pouvait alors fermer la porte des monastères aux premiers et leur refuser une assistance dont leur conduite les rendait indignes.

CHAPITRE NEUVIÈME

La vie intérieure.

Enseignement ascétique. — Lecture spirituelle. — Silence.

La vie cénobitique assure aux moines le contrôle de l'obéissance et l'émulation de la communauté. Elle fait plus encore, en créant autour d'eux une atmosphère propre à entretenir l'état d'esprit qui convient à leur profession. Les législateurs monastiques n'ont pas poursuivi d'autre but. Aussi prendrait-on aisément leurs règles pour des œuvres ascétiques. Il suffit pour s'en convaincre de lire les règles de saint Colomban, de saint Benoît et du Maître. Voici, par exemple, les sujets que traite l'abbé de Luxeuil : le silence, l'obéissance, la pauvreté, la vanité, la chasteté, la discrétion, la mortification et la perfection religieuse. On chercherait vainement dans la plupart des chapitres les règlements précis sans lesquels on ne saurait organiser un monastère. Saint Donat et le Maître font la part beaucoup plus grande aux détails de l'organisation pratique. Néanmoins l'enseignement ascétique garde chez tous une place considérable ; il occupe des chapitres entiers, les sept premiers de la règle bénédictine, pour ne citer que celle-là, et on le retrouve à peu près partout, même à

côté des règlements les plus matériels. Cela dénonce chez le législateur une préoccupation continuelle d'élever l'âme du moine au-dessus des pratiques purement extérieures et de les ennoblir par un sentiment pieux.

La règle, si parfaite soit-elle, ne pourrait, si elle est seule, créer cette atmosphère sanctifiante ; il faut que l'abbé la vivifie et la complète par son action personnelle. Cette action a sa forme la plus utile dans la communication de la doctrine. L'abbé enseigne ; c'est le premier de ses devoirs. Son enseignement sème la sainteté dans les cœurs ; il doit le conformer aux divines Ecritures. De là pour lui l'obligation de connaître celles-ci et de les méditer. Le Seigneur le jugera sévèrement sur ce point. Telle est, en substance, la pensée de saint Benoît ¹. On la retrouve, presque dans les mêmes termes, sous la plume du Maître et de saint Donat. A Luxeuil et dans les monastères qui suivent l'observance colombanienne, l'abbé parle à ses moines réunis une fois la semaine, le dimanche ². Saint Wandrille s'acquittait fidèlement de cette partie de son ministère. Son premier biographe a inséré dans sa vie un résumé de ses enseignements. C'est une exhortation à la pratique des vertus qui font les moines ³. Le prologue de saint Benoît sur sa règle est un modèle de conférence. C'est ainsi que le patriarche devait parler à ses reli-

¹ *Regula S. Benedicti*, II et LXIV.

² Ante prædicationem vero die dominica toti exceptis certis necessitatibus, simul sint conglobati, ut nullus desit numero præceptum audientium. S. COLUMBAN, *De penitentiarum mensura taxanda liber*, Pat. Lat., LXXX, 239. Il semble que cette prédication avait lieu pendant la messe après l'évangile.

³ *Vita I S. Wandregisili*, MABILLON, II, 508.

gieux. Les discours de saint Colomban offrent le spécimen le plus curieux de l'éloquence monastique à cette époque. Ils sont au nombre de dix-sept. Le bienheureux abbé y parle tour à tour de la mortification des vices et de la pratique de la vertu, du mépris du monde et du désir des biens célestes, de la patience dans le labeur de la vie présente, du néant de ce qui passe, de la négligence spirituelle, du jugement dernier, de l'amour de Dieu et du prochain, de la ferveur ¹. Saint Benoît, dans le chapitre quatrième de sa règle, qui a pour titre : *Quels sont les instruments des bonnes œuvres ?* donne une liste des vertus que le moine doit pratiquer et des vices ou défauts contre lesquels il lui faut se tenir en garde. Cette nomenclature fournit aux abbés le thème qu'ils peuvent développer dans leurs conférences. Le Maître et saint Donat ont eu soin de la reproduire intégralement. Le premier donne cette liste de maximes spirituelles en réponse à cette question, inscrite au début de son chapitre troisième : Quel est l'art saint que l'abbé doit enseigner aux disciples dans le monastère ² ?

La lecture spirituelle ou *lectio divina*, comme la désigne la règle bénédictine, complète l'enseignement de l'abbé. Elle consiste en une lecture méditée, par laquelle le religieux s'assimile la doctrine d'un livre.

¹ S. COLOMBANI, *Instructiones variae*, Pat. Lat., LXXX, 229-260.

² *Regula Magistri*, III, HOLSTENIUS, II, 318-321. Cette interrogation : *Quæ est ars sancta, quam docere debet abbas discipulos in monasterio ?* précise le sens du titre assez obscur placé en tête du chapitre quatrième de la règle de saint Benoît : *Quæ sint instrumenta bonorum operum ?* Le Maître pose en tête de son chapitre quatrième une question qui s'en rapproche : *Quæ sint ferraamenta spiritalia, cum quibus operari possumus artem divinam ?*

La Bible, les vies des saints et les œuvres ascétiques des Pères sont les lectures préférées du moine. Cet exercice ressemble fort à la méditation en usage dans les communautés modernes. Elle en tient généralement lieu dans les monastères de cette époque et du haut moyen âge. Les hommes ont alors une aptitude très grande à se laisser fortement impressionner par les vérités religieuses. Leurs convictions robustes leur rendaient le recueillement facile et profitable. Le but atteint péniblement par des méditations prolongées est en quelque sorte plus près des âmes.

Le silence qui règne dans le monastère écarte tout ce qui serait de nature à troubler cette atmosphère recueillie et paisible. C'est pour cela du reste que les législateurs en prescrivent la pratique. Ni saint Benoît ni saint Colomban ne condamnent les moines au mutisme. Ils veulent le silence intelligent qui convient à des hommes graves. Le premier demande à son religieux de parler à voix modérée, sans éclat de rire, d'un ton modeste et grave, sans se répandre en paroles inutiles¹. Si le second prohibe le bavardage (*verbositas, loquacitas*) et les propos contraires à la charité et à la justice, il n'ignore pas que ces mêmes vertus de justice et de charité imposent fréquemment l'usage de la parole. Que son disciple parle alors avec modération et gravité².

¹ Cum loquitur monachus, leniter et sine risu, humiliter et cum gravitate, vel pauca verba et rationabilia loquatur, et non sit clamosus in voce. *Regula S. Benedicti*, III.

² Cum cautela et ratione loquendum est monachis. *Regula S. Columbani*, II, Pat. Lat., LXXX, 210. Non exeat verbum grande de ore monachi, ne suus grandis percat labor. *Ibid.*, V, 211.

Le pénitentiel énumère les principaux manquements à la loi du silence et le châtiment qu'ils méritent ¹. Saint Donat s'en tient aux prescriptions bénédictines et colombaniennes ². L'anonyme qui a composé une règle pour les femmes est d'une largeur surprenante ; il permet de parler durant le repas aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de Noël et de l'Épiphanie ; ce qui est inouï dans les monastères. L'abbesse peut toujours permettre aux religieuses de s'entretenir de choses utiles, pourvu qu'elles le fassent à trois ³. Le Maître autorise ces conversations, en demandant toutefois de ne pas interrompre le travail pour s'y livrer ⁴.

Lorsque les moines sont réunis sous la surveillance de l'abbé, ils doivent obtenir son assentiment avant de prendre la parole ⁵. Le Maître veut que cette permission soit demandée conformément à un cérémonial dont il fixe les détails. En présence de leur supérieur, les frères se tiennent la tête baissée et gardent un silence respectueux. Celui qui désire parler s'approche de l'abbé et sollicite sa bénédiction avant d'ouvrir les lèvres. Il en profite, si elle lui est accordée ; sinon, il peut la demander une seconde fois ; un refus alors est définitif ⁶.

Les moines parlent peu, en somme. Ils s'attachent au silence comme à une vertu nécessaire, et ils le pratiquent avec amour. Cette loi pèse rigoureusement sur eux.

¹ *Regula S. Columbani*, x, 216-218.

² *Regula S. Donati ad virgines*, xix, HOLSTENIUS, III, 92.

³ *Regula cujusdam ad virgines*, ix, *ibid.*, 135-136.

⁴ *Regula Magistri*, I, *ibid.*, II, 400, VIII, 326-329.

⁵ *Regula S. Benedicti*, vi et vii.

⁶ *Regula Magistri*, ix, 329.

pendant les heures de la nuit, c'est-à-dire depuis complies, qui est le dernier office du jour, jusqu'au lendemain matin. Le service d'un hôte arrivant à l'improviste et une affaire jugée urgente par l'abbé peuvent rendre sa violation légitime. Mais encore faut-il parler avec plus de réserve que de coutume ¹. Le Maître augmente par un cérémonial la gravité du silence nocturne. Lorsque l'heure est arrivée, l'abbé avertit les religieux en ces termes : « Allons, mes frères, prenez vos mesures pour vous éviter toute occasion de parler. Le moment est venu de nous recommander au Seigneur ; et après avoir fini les offices de la journée, à l'entrée de la nuit, fermons la bouche pour le repos et les yeux pour le sommeil. » Quand les complies sont terminées, tous récitent ce verset du psaume 140^e : *Pone Domine custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis*, par lequel est ouvert le silence nocturne. Dès lors, s'il survient quelque raison urgente de parler, mieux vaut s'exprimer par signes. En cas d'impossibilité, on se parle à l'oreille, et assez bas pour qu'un tiers ne puisse rien entendre. Le temps consacré au mutisme dure jusqu'au moment où les frères se trouvent de nouveau réunis à l'oratoire pour célébrer les louanges du Créateur. Ils le terminent avec un verset du psaume 50^e : *Domine labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam* ². Les frères ne semblent plus astreints à ce silence rigoureux, quand l'office nocturne est terminé. On les voit en effet causer dans le chauffoir, à Stavelot ³.

¹ *Regula S. Benedicti*, XLII.

² *Regula Magistri*, XXX, HOLSTENIUS, II, 382, 383.

³ *Vita S. Lambertii*, MABILLON, III, I, 63.

En toutes circonstances, la conversation du religieux doit être charitable et courtoise. Les législateurs leur commandent pour ce motif d'éviter les discussions, pendant lesquelles il est fort difficile de ne point laisser échapper des paroles excessives ¹. On ne saurait cependant, dans une réunion d'hommes, supprimer complètement les occasions de se contredire les uns les autres et de blesser en quelque manière le prochain. Saint Benoît, non content de prescrire le pardon des injures, organise en quelque sorte la pratique de cette vertu ; matin et soir, à la fin de laudes et de vêpres, l'abbé récite le *Pater* à haute voix, afin que les frères oublient leurs torts réciproques, en écoutant ces paroles du Sauveur : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ². La politesse fraternelle est encore le moyen le plus simple de ne pas violer la charité. Elle est surtout prescrite dans les rapports avec les anciens ; tout oubli sur ce point mérite un châtiment sévère ³. Cette courtoisie grave suit le moine durant la journée, qu'il aille et vienne dans la maison ou qu'il soit en la société de ses frères. Ceux qui mènent depuis longtemps la vie religieuse témoignent aux jeunes un affectueux intérêt ; ceux-ci tempèrent leur affection par un profond sentiment de respect ; ils se lèvent en présence des anciens et ne s'assoient que sur leur invitation. Lorsqu'ils se rencontrent au dedans ou au dehors,

¹ *Contentionem non amare*. C'est l'un des instruments des bonnes œuvres de saint Benoît. Plusieurs autres se rapportent à la charité dans les conversations.

² *Regula S. Benedicti*, XIII.

³ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 218.

ils se saluent par une inclination et se souhaitent la journée bonne, en employant la formule reçue : *Benedicite*. On répond : *Benedicite* ou *Deo gratias* ¹. Les moines gallo-romains et burgondes ne connaissaient pas cet usage au commencement du VII^e siècle ; ils l'apprirent des disciples de saint Colomban ².

Cette urbanité adoucit la tenue grave que le religieux conserve habituellement, au monastère ; au travail, en voyage, qu'il soit seul ou en communauté, on le voit la tête inclinée, les yeux fixés à terre, dans l'attitude qui convient au pécheur prêt à paraître devant Dieu ³. C'est dire qu'il est un pénitent. Par le fait, la vie qu'il mène est celle d'un pénitent. Pour ce motif, elle est austère. Les pratiques n'en sont pas néanmoins tellement rigoureuses qu'on ne puisse les supporter. Elles sont accessibles à la plupart des hommes de cette époque. Tout est si bien combiné que les âmes généreuses, servies par un tempérament robuste, ont toujours moyen de s'imposer des austérités plus grandes. On leur demande seulement de ne point s'abandonner en cela aux caprices de la volonté personnelle. Une pénitence extraordinaire, pour être profitable, doit être soumise à l'approbation de l'abbé ⁴. Ces pratiques sont de fait peu encouragées par les divers législateurs. Ils insistent plutôt sur la discrétion ou modération. Chose digne de remarque, saint

¹ *Regula S. Benedicti*, LXIII. *Regula Magistri*, XIII, HOLSTENIUS, II, 348.

² *Vita S. Eustasii*, MABLLION, II, III.

³ C'est le douzième degré d'humilité de S. Benoît (*Regula*, VI), reproduit par saint Donat (*Regula*, XLVIII, HOLSTENIUS, III, 103) et par le Maître (*Regula*, X, *ibid.*, II, 337).

⁴ *Regula S. Benedicti*, XLIX. *Regula Magistri*, LXXIV, HOLSTENIUS, II, 423.

Colomban le fait en termes formels ¹ ; et, ce que nul autre n'a cru devoir faire, il consacre à cette vertu tout un chapitre de sa règle ². Aussi ne peut-on s'attendre à rencontrer chez les moines de cette période le goût des pénitences extraordinaires qui caractérisa certains groupes de moines orientaux ou bretons. Leur ascèse est beaucoup plus tempérée.

Leur attention se porte sur les vertus fondamentales de l'humilité et de l'obéissance. La première, qui est produite dans l'âme par un sentiment profond des droits de Dieu sur sa créature pécheresse, est à la base de la doctrine spirituelle de saint Benoît et de ceux qui se sont inspirés de sa règle. Il ne crée pas cependant une école nouvelle ; son enseignement est la simple continuation de celui donné par Cassien et par les principaux ascètes de l'Orient. Cette même tradition a eu dans saint Grégoire le Grand son interprète le plus autorisé. L'obéissance et l'humilité ne sont pas toujours faciles à distinguer dans leur doctrine, ces deux vertus ne semblant pour eux n'en faire qu'une. Elles viennent d'une même source, le sentiment des droits de Dieu, que les anciens s'accordent à nommer la crainte du Seigneur, *timor Domini*. Ils poussent l'obéissance aussi loin que possible. Le moine se tient à chaque instant de sa vie prêt à abandonner sur-le-champ et sans la moindre hésitation son repos, sa prière, son travail, dès qu'il reçoit l'ordre d'un chef. L'ordre n'est pas plus tôt donné qu'il est exécuté. On ne le voit jamais hésiter, murmurer

¹ Si quis per ardorem mentis legitimum religionis excesseret modum. *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 224.

² Le huitième. *Ibid.*, 213-215.

ou contredire. Pour obéir avec cette perfection, il s'habitue de bonne heure à ne se laisser jamais conduire par son propre jugement ; sa conduite est réglée par la pensée de son abbé ¹. Cette soumission n'est pas toujours facile, elle présente fréquemment des obstacles matériels ou moraux. Mais rien de tout cela n'est capable d'effrayer un moine ². Quand les difficultés lui paraissent au-dessus de ses forces, il s'en ouvre franchement à qui de droit, prêt à exécuter l'ordre, quoi qu'il lui en coûte, s'il est maintenu ³. Obéir entre tellement dans sa vie que ses propres volontés ne le séduisent plus ; il leur préfère en toutes circonstances les intérêts et les désirs de ses frères ⁴. Le Maître et saint Donat se font l'écho de la pensée de saint Benoît ⁵. Saint Colomban n'est pas moins formel dans son beau chapitre de l'obéissance ⁶ et dans ses instructions monastiques. Les sentiments auxquels le moine livre son cœur lui rendent douce et facile une sujétion qui sans cela ferait de son existence la plus humiliante des servitudes. Son supérieur est pour lui le vicaire de Dieu ; c'est donc au Seigneur que son obéissance s'adresse. Par elle, il espère réparer les torts faits à son âme par le péché, fuir les supplices de l'autre vie et mériter la gloire éternelle ⁷.

Cette soumission du religieux fait peser sur son supé-

¹ *Regula S. Benedicti*, v.

² *Ibid.*, vii.

³ *Ibid.*, lxxviii.

⁴ *Ibid.*, vii, lxxi.

⁵ *Regula Magistri*, vii, x.

⁶ *Regula S. Columbani*, i, Pat. Lat., lxxx, 209.

⁷ *Regula S. Benedicti*, v.

rieur la plus lourde des responsabilités. C'est pour cela qu'on exige de lui tant d'aptitudes et de qualités. Il ne suffit même pas d'avoir longtemps obéi pour savoir commander ; la sainteté personnelle ne saurait donner la connaissance des hommes et le sentiment des réalités, qui sont les premières qualités d'un chef. Saint Benoît veut que l'abbé écarte de lui ce qui empêche les inférieurs de se mettre à l'aise ; pour ce motif, il lui recommande d'éviter la jalousie soupçonneuse, les susceptibilités mesquines, les défiances inquiètes. Insupportable à lui-même, il le serait encore aux autres. Il lui faut surtout la bonté, condescendante jusqu'à la miséricorde. Tout dans sa personne, dans son langage, dans sa vie, doit inspirer l'attachement et la confiance, plus que la crainte. Il y a cependant une limite qu'il ne lui est jamais permis de franchir, celle de la faiblesse ¹. Dans le monastère, l'autorité est avant tout paternelle, à Luxeuil comme dans les maisons qui reçoivent l'influence plus douce de saint Benoît ².

On se ferait illusion, en jugeant tous les moines et les abbés du VII^e siècle d'après les prescriptions et les conseils que leur donnent les règles. Ils ont là un bel idéal à poursuivre. Dans la pratique, chacun le réalise comme il peut. Les moines et les abbés, qui sont des hommes semblables à ceux de tous les pays et de tous les temps, gardent leurs faiblesses, ont des défaillances et, en un mot, restent, sauf de rares exceptions, plus ou moins au-dessous de l'idéal qui leur est proposé. Les

¹ *Regula S. Benedicti*, LXIV.

² *Præpositum monasterii timeat ut dominum, diligat ut parentem. Regula S. Columbanii*, IX, Pat. Lat., LXXX, 216.

organiseurs de la vie monastique tiennent compte de cette réalité. A l'homme faible ils ménagent un appui, à l'homme coupable un moyen de se relever. Le religieux a près de lui soit son abbé soit des confrères graves et expérimentés, auxquels il peut s'ouvrir quand vient le moment de la tentation. Cette simple confiance suffit pour rendre à un homme qui est sur le point de défaillir sa force morale. Celui qui dans le secret de sa vie personnelle a commis une faute échappe par le même moyen au découragement. Saint Benoît entoure ces aveux ¹ de mystère. C'est une délicatesse que saint Colomban et le Maître ignorent. Chez ce dernier, les choses se passent de la manière suivante : le frère qui éprouve une tentation en informe le prévôt de sa dizaine, lequel va l'annoncer à l'abbé. Celui-ci convoque la communauté à l'oratoire et il la fait prier longuement aux intentions du frère. Cela fait, tous se retirent. L'abbé prend avec lui la victime des tentations et, après lui avoir demandé ce qui l'agite, il lui présente des passages de la Bible convenant à son état d'âme. Si le lendemain la tentation persévère, l'abbé prescrit un jeûne de surérogation à la communauté ; si elle dure encore le surlendemain, tous se privent de vin à table ; un troisième jour, on sert les aliments préparés sans huile, afin d'attirer sur ce frère la pitié divine ². Ce cérémonial peu discret n'est suivi, cela va sans dire, que dans les monastères soumis à la règle du Maître.

¹ *Regula S. Benedicti*, VII, XLVI.

² *Regula Magistri*, XV, HOLSTENIUS, II, 354-356.

Les fautes commises par les moines sont contraires soit aux prescriptions de la règle, soit aux préceptes de l'Evangile et du droit naturel. Celles-ci sont de beaucoup les plus graves. Saint Benoît énumère les principales dans son chapitre des instruments des bonnes œuvres, où il indique les vices à fuir en même temps que les vertus à pratiquer. De même après lui saint Donat et le Maître. Saint Colomban les signale dans son pénitentiel. Ils ne craignent pas de mettre sous les yeux du moine les excès criminels dans lesquels tombe un homme, fût-il religieux, quand il parvient à étouffer en lui avec la crainte du Seigneur la voix de sa conscience, l'homicide, le vol, l'adultère par exemple. Les hagiographes se chargent au besoin de montrer comment des moines indignes n'ont pas reculé devant le meurtre pour se débarrasser d'un abbé réformateur et gênant ; tel a été le cas pour saint Germer à Pentali, pour saint Aigulfe, saint Berchaire et saint Philibert.

Voici les fautes les plus ordinaires : l'inexactitude, le murmure, la désobéissance sous la plupart de ses formes, la réponse insolente à un supérieur qui inflige une réprimande, la discussion pouvant dégénérer en querelle, les mensonges, les médisances, les propos de nature à semer la zizanie, sans parler des infractions au silence, les paroles et les actes dénotant de la rancune, les manquements à la pauvreté, la gourmandise pouvant aller jusqu'à l'ivrognerie. Cette nomenclature est empruntée à saint Colomban ¹, et il ne dit pas tout. De ce que des fautes graves sont commises dans un

¹ *Regula S. Columbani*, x. Pat. Lat., LXXX, 221-230.

monastère, on ne saurait conclure à l'existence d'un relâchement général. Elles sont d'ordinaire le fait de quelques individus. Ainsi, à une époque où les moniales de Faremoutier sont en pleine ferveur, plusieurs d'entre elles poussent l'insubordination jusqu'à franchir les murailles pendant la nuit avec des échelles. Deux d'entre elles meurent en réprouvées¹. On trouve un Agrestius à Luxeuil et quelques moines rebelles à Bobbio. Ces désordres sont habituellement des exceptions ; les moines les dénoncent, au reste, avec une franchise qui les honore.

Les règles monastiques, même appliquées par les supérieurs les plus vigilants, ne peuvent empêcher les irrégularités et les fautes plus ou moins graves. Il leur suffit d'en assurer la répression. La chose est facile quand le coupable a la loyauté d'avouer spontanément ses torts. Saint Benoît encourage fort cette pratique généreuse. Le frère qui, volontairement ou non, a violé l'obéissance ou causé quelque préjudice à la communauté, doit venir s'accuser devant l'abbé et les frères, en exhibant le corps du délit, s'il y en a un².

Celui qui espère tenir sa faute cachée risque d'être déçu, car la correction fraternelle est prescrite, et elle impose une surveillance à laquelle on échappe difficilement. Tout finit donc par être connu. Si les doyens ou le prévôt ne s'en sont pas rendu compte, un témoin saura les informer du délit³. Le coupable surpris ou dénoncé

¹ JONAS, *Vita S. Burgundofaræ*, MABILLON, II, 427, KRUSCH, IV, 139.

² *Regula S. Benedicti*, XLVI.

³ *Ibid.* *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 222-223. *Regula S. Donati*, LI, HOLSTENIUS, III, 105.

n'a plus droit aux ménagements que mérite un aveu ; il est traité avec toute la rigueur prescrite par les règles. L'abbé ou le prieur lui adresse immédiatement une réprimande, qu'il reçoit humblement prosterné ¹. Saint Colomban veut qu'il se frappe la poitrine en disant *mea culpa* ².

Saint Benoît laisse beaucoup à l'initiative de l'abbé pour le choix des pénitences. Saint Colomban fixe lui-même la mesure du châtimement pour la plupart des fautes. Son pénitentiel ne doit cependant pas être appliqué d'une manière aveugle et brutale. Le traitement à infliger au coupable est déterminé par la nature de sa faute, comme le remède est choisi en raison du mal que l'on cherche à combattre ³. Saint Donat insiste particulièrement sur les dispositions intérieures de celui qui est puni ⁴. Saint Benoît, auquel il emprunte cette disposition, recommande à l'abbé la miséricorde évangélique.

Les humiliations imposées dans tous les monastères à ceux qui arrivent en retard à l'office font en quelque sorte partie du cérémonial. Elles consistent à occuper la dernière place, sans prendre part à la psalmodie, et à venir se prosterner au milieu du chœur lorsque tout est fini. Une satisfaction semblable est due par celui qui arrive au réfectoire après la récitation des prières ⁵. Saint Colomban remplace ces humiliations par des

¹ *Regula S. Benedicti*, LXXI.

² *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 217-218. Ce saint diminue de moitié le châtimement, lorsque le coupable avoue de lui-même.

³ *Regula S. Columbani*, x, *ibid.*, 224.

⁴ *Regula S. Donati ad virgines*, XXII, HOLSTENIUS, III, 93.

⁵ *Regula S. Benedicti*, XLIII.

psaumes¹. Il prescrit assez fréquemment la récitation d'un certain nombre de psaumes, douze, quinze, vingt-quatre, trente ; c'est la pénitence la moins rigoureuse. Viennent ensuite les coups de verges, six, douze, vingt-cinq, trente, cinquante, cent, suivant la gravité de la faute ; les prostrations au chœur, qui peuvent se prolonger pendant la récitation de douze psaumes ; le régime au pain et à l'eau ; un silence plus strictement observé, et enfin des jeûnes ; on peut en prescrire qui durent quarante jours². Saint Donat fait entrer dans sa règle tout ce pénitentiel de Luxeuil³.

Saint Benoît n'admet les verges que pour les enfants et pour les hommes sans éducation, incapables de comprendre un châtiment moral⁴. Son pénitentiel est fort simple. Les doyens qui participent à la surveillance de la maison adressent au coupable les premières réprimandes en particulier. S'il ne se corrige pas après un second avertissement, il est repris devant tous les frères. S'il n'y a aucun progrès dans sa conduite, on recourt à l'excommunication ou aux verges. L'excommunication est simple ou grave. L'excommunication simple prive le frère de la table commune ; il mange, quelques heures après les frères, ce que l'abbé veut bien lui faire servir ; au chœur, il ne peut ni entonner les psaumes et les antiennes ni lire les leçons. L'abbé apprécie le temps que doit durer cette pénitence. La seconde excommunication, qui est infligée en punition

¹ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 221.

² *Ibid.*, 216-224.

³ *Regula S. Donati*, xxv, xxxii, HOLSTENIUS, III, 94-97.

⁴ *Regula S. Benedicti*, xxx, xxviii, xxiii.

de fautes graves, sépare le coupable de la vie commune et lui interdit l'accès de l'oratoire. Il se tient à la porte pendant la célébration des offices, et quand les frères se retirent, il se prosterne devant eux et se recommande à leurs prières. Nul ne peut le saluer ou lui adresser la parole ; quiconque se joint à lui encourt la même peine. On lui sert sa nourriture à part et sans la bénir. C'est le régime imposé par l'Église à ceux qu'elle prive officiellement de sa communion. Cet isolement et ces humiliations pourraient jeter une âme dans le désespoir. L'abbé, pour éviter ce malheur, députe auprès de l'excommunié des frères qui sauront avoir sur lui une influence heureuse. Il l'entoure lui-même de toute la sollicitude que réclame son état, de manière à faire de l'excommunication un remède plus encore qu'un châtiment ¹. Saint Colomban prive lui aussi de la prière et de la table commune certains coupables soumis en même temps à un régime très rigoureux ².

Le Maître adopte pour l'excommunication majeure un cérémonial destiné à se développer et à se perpétuer dans les coutumes monastiques des âges postérieurs. Cette peine n'est applicable chez lui qu'aux religieux âgés d'au moins quinze ans. Lorsque l'abbé, sur le rapport des prévôts, croit nécessaire d'infliger à un moine l'excommunication, il réunit les frères, et, en leur présence, les prévôts ou doyens exposent leurs griefs contre le coupable. L'abbé lui adresse, en guise de réprimande, une allocution, insérée dans la règle,

¹ *Regula S. Benedicti*, xxiii-xxviii.

² *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 224.

sur la gravité de sa faute et l'horreur de sa conduite. Après quoi, il promulgue sa sentence. Dès ce moment, l'excommunié est soumis à un régime qui rappelle celui fixé par saint Benoît. Pendant sa prostration à la porte de l'oratoire, au moment où les religieux se retirent, il prononce une longue prière de confession, qui débute ainsi : « J'ai péché, je reconnais ma faute ; j'ai erré, je promets de m'amender ; je ne recommencerai plus. Priez pour moi, vous dont j'ai été séparé en punition de mes fautes, etc. » Quand le moment du pardon est venu, l'abbé ramène la communauté à l'oratoire, en disant : « Venez, mes frères, prier ensemble et pleurer pour cette brebis de notre troupeau, afin que nous puissions la réconcilier avec Dieu dans cet oratoire. » Les deux prévôts, tenant le coupable chacun par une main, l'introduisent avant que les religieux se mettent en prière et disent ce verset : *Confitemini Domino quoniam bonus*, auquel les frères répondent : *Quoniam in sæculum misericordia ejus*. L'excommunié se prosterne devant l'autel ; les frères en font autant de leur côté et prient en silence.

Le Maître a composé pour le coupable l'oraison qu'il doit réciter. L'abbé, le prenant alors par la main, le relève et lui dit : « Veille, mon frère, à ne plus pécher et à faire pénitence de ta faute ; si tu viens à recommencer, tu seras traité comme un hérétique. — *Erravi sicut ovis quæ perierat*, ajoute l'excommunié. — *Recollige servum tuum, Domine*, » poursuivent les moines présents. L'abbé le remet aux prévôts, en disant : « Recevez votre brebis, rendez-lui son rang : *Mortuus enim fuerat, et revixit ; perierat, et inventus est*. » Ce jour-là, il verse l'eau sur les

maines des frères qui vont communier, en les leur baisant et en se recommandant à leurs prières ¹.

Cette solennité de la réhabilitation grandit aux yeux des moines l'importance de la vie commune et des pratiques régulières. Il se trouve néanmoins des hommes endurcis, que ce traitement moral laisse indifférents. Les verges et les jeûnes ne parviennent pas à vaincre leur obstination. Ils résistent au spectacle touchant d'une communauté tout entière qui s'afflige à leur sujet et prie solennellement pour eux. L'excommunication renouvelée et prolongée même durant trois années ² est inefficace. Il n'y a plus désormais qu'à expulser du monastère ce moine indigne et incorrigible, après lui avoir rendu son habit séculier ³. C'est le dernier des châtiments. Il réussit quelquefois, par ses conséquences humiliantes et souvent pénibles, à fléchir ceux que rien n'a pu vaincre. Ils reviennent alors après un égarement plus ou moins prolongé solliciter leur grâce. La porte leur reste miséricordieusement ouverte jusqu'à trois fois. Les fugitifs partis d'eux-mêmes sont accueillis de la même manière. Les uns et les autres prennent la dernière place dans la communauté, en attendant qu'une conduite exemplaire permette de leur assigner un rang plus élevé ⁴.

L'expulsion répugne à saint Colomban ; par le fait,

¹ *Regula Magistri*, XIII, XIV, HOLSTENIUS, II, 340-354.

² C'est la limite extrême fixée par le concile d'Autun. *Concilium Leodegarii*, éd. MAASSEN, 221.

³ *Regula S. Benedicti*, XXVIII, XXIX. Le Maître, saint Donat et l'Anonyme y recourent dans les circonstances extrêmes.

⁴ *Regula S. Benedicti*, XXIX. *Regula Magistri*, LXIV, HOLSTENIUS, II, 416.

elle compromet gravement l'avenir éternel du coupable, qui se trouve exposé à tout sans être relevé des obligations religieuses. Il use contre les incorrigibles d'un système moins dangereux, la prison. Saint Césaire l'infligeait, on s'en souvient, aux moniales endurcies ¹. Le coupable est enfermé dans une cellule spéciale, où la solitude et la rigueur du régime sont de nature à lui inspirer de salutaires réflexions ².

En somme, les législateurs monastiques arment suffisamment les abbés contre les mauvais moines endurcis ou rebelles. Il pourrait arriver cependant qu'un supérieur, soit par faiblesse soit par impuissance, laissât des fautes impunies et des religieux déconsidérer leur monastère et scandaliser les chrétiens du voisinage. Le supérieur et les frères qui gémissent sur cet état de choses doivent alors recourir à un homme considéré du diocèse et enfin à l'évêque, qui auront assez d'autorité pour remédier au mal ³. Celui-ci a le devoir d'intervenir sans cette invitation, lorsqu'il connaît soit directement, soit par une dénonciation sérieuse, un scandale malheureusement toléré.

Voilà pour la répression des fautes extérieures. Mais ce ne sont pas les seules manifestations de la faiblesse et de la malice humaine dans les monastères. Il en est d'autres qui ont pour théâtre l'intimité de la vie intérieure : elles déjouent la prévision des règles et la

¹ Saint Donat l'emploie comme saint Césaire et saint Colomban, *Regula S. Donati ad virgines*, II, V, HOLSTENIUS, III, 82, 85.

² In cellula ob pœnitentiam agendam separetur. *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 218, 224.

³ *Diplôme d'Agerad, évêque de Chartres* (696), TARDIF, *Cartons des rois*, 29.

surveillance des supérieurs. Et elles sont inévitables. Le seul remède qui puisse leur être appliqué est une réaction efficace, qui consiste dans une humiliation aussi continuelle et aussi profonde que la faiblesse elle-même. Cette humiliation s'exerce par l'aveu spontané fait à l'abbé ou au père spirituel. Cette coutume pieuse, distincte de la confession proprement dite, est d'origine orientale. Saint Benoît, qui l'emprunte à Cassien, a compris tout ce qu'elle renferme de salutaire. C'est l'expulsion lente et sûre du mal intérieur qui épuise l'âme et risque de la perdre.

Saint Colomban est de tous les législateurs des moines occidentaux celui qui a su donner à cette pratique l'organisation la plus précise et la plus complète. L'aveu doit porter non seulement sur les fautes graves ou légères mentionnées plus haut et qui relèvent du pénitentiel, mais encore sur les vices de l'esprit, sur les troubles du cœur et sur les langueurs de l'âme, en un mot sur tout ce qui comporte une souillure morale ¹.

Le mot de *confessio*, qu'il emploie pour désigner cette accusation volontaire, est entré depuis dans les habitudes chrétiennes. L'abbé de Luxeuil fait de cet aveu un point essentiel de sa règle. Les frères doivent le pratiquer au milieu du jour, avant de se mettre à table, le soir avant de se coucher, et dans la journée toutes les fois qu'ils en éprouvent le besoin, surtout au moment

¹ Statutum est a sanctis Patribus ut demus confessionem de omnibus, non solum capitalibus criminibus, sed etiam de majoribus negligentis, quia confessio et pœnitentia liberat de morte. Ergo nec ipsa parva a confessione sunt negligenda peccata. *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 216. Il dit ailleurs qu'il faut s'accuser de *commotionibus animæ*. De pœnitentiæ mensura, *ibid.*, 230.

d'aller à la messe ¹. Elle se fait à l'abbé, au prieur, ou à un ancien.

Comme ces supérieurs et dignitaires sont assez généralement revêtus du sacerdoce, il en résulte que le moine s'adresse par la force des choses au prêtre. On ne saurait en conclure, pour les premiers temps du moins, qu'il s'agit ici de la confession sacramentelle. Cette coutume, que saint Colomban et ses disciples préconisent et suivent avec grand respect, n'est à l'origine qu'un exercice de l'ascèse monastique, on dirait aujourd'hui une direction. Mais il se transformera promptement et contribuera beaucoup à répandre dans les monastères et parmi les fidèles le recours fréquent au sacrement de pénitence ².

Ce caractère purement ascétique de la confession colombanienne est manifeste, quand il s'agit des monastères de femmes. Celles-ci la pratiquent avec la même confiance que les moines. On s'y livre à Faremoutier trois fois le jour ; c'est une coutume générale dans la maison. Les sœurs croient se purifier l'âme par ce moyen. Les fautes antérieures à l'entrée en religion, les négligences quotidiennes, les péchés de pensée, de parole et d'action, telle est la matière habituelle de ces aveux. On raconte la triste fin de deux religieuses qui ont négligé cet exercice de la purification spirituelle, pour engager les autres à ne point les imiter ¹. Saint Donat

¹ Detur confessio ante mensam, ante introitum lectulorum vel cuicumque fuerit, facile dare. *S. Columbani Regula cœnobialis*, x, *ibid.*, 216. Confessiones autem dari diligentius præcipitur de commotionibus animi, antequam ad missam eatur, ne forte quis accedat indignus ad altare. *De pœnitentiarum mensura*, *ibid.*, 230.

² MALNORY, *Quid Luxovienses monachi...* 62-80.

recommande instamment cette pratique ; les anciennes y sont soumises aussi bien que les plus jeunes. Elles doivent accuser même les fautes en apparence les plus insignifiantes, les paroles inutiles par exemple, avant le repas, avant de se coucher et dans la journée à tous les moments opportuns. C'est l'abbesse qui entend l'aveu ². On fait le matin, après l'office de la deuxième heure, une confession qui porte sur tous les manquements de la nuit. Le silence nocturne est clos par cet acte de réparation et d'humilité ³.

Ces aveux faits ainsi à heure fixe seront dans la suite remplacés par la confession générale de prime et de complies, dont on s'acquitte en récitant le *Confiteor*.

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, *Script. rer. Merov.* 139.

² Ut assidue et indesinenti studio tam de cogitatu quam etiam de verbo inutili, vel opere seu aliqua commotione animi, confessio omnibus diebus, omnibus horis omnibusque momentis semper donetur ; et matri spirituali nihi occultetur, quia statutum est hoc a sanctis Patribus, ut detur confessio ante mensam, sive ante lectulorum introitum, aut quandocumque fuerit facile, quia confessio poenitentia de morte liberat. Ergo nec ipsa parva a confessione sunt negligenda cogitata, quia scriptum est : Qui parva negligit, paulatim defluit. *S. Donati regula ad virgines*, XXIII, HOLSTENIUS, III, 94.

³ Post secundam celebratam in conventu ; quo in loco veniam petentes ac singulæ confessionem dantes pro cogitationibus carnalibus atque turpibus vel nocturnis visionibus, demum pariter orantes dicant : *Fiat Domine misericordia tua super nos ; quemadmodum speravimus in te*. *Ibid.*, XIX, 92. Le Maître traite dans un chapitre spécial de la manière de se purifier l'âme après les songes impurs. *Regula Magistri*, LXXX, *ibid.*, II, 428.

CHAPITRE DIXIÈME.

La prière.

Heures de la prière liturgique. — Les principaux *cursus*. — La messe conventuelle. — La communion. — La *Laus perennis*. — Usages liturgiques. — Devoirs liturgiques des moines empêchés et absents. — Pratiques pieuses.

C'est pour mieux prier que le moine s'éloigne du monde, vit dans la solitude, soumet toute son existence à la discipline d'une règle et à l'autorité d'un supérieur. Les hommes du VII^e siècle, très ouverts aux pensées religieuses, comprennent et admirent ce caractère de la vocation monastique. La prière des moines est à leurs yeux une sauvegarde pour l'Église, le royaume et la famille. Les largesses qu'ils font aux monastères et les privilèges qu'ils leur accordent volontiers témoignent de cette conviction. Il faut assurer la paix aux moines, est-il écrit dans les formules contemporaines, afin qu'ils puissent recommander plus librement au Seigneur la prospérité de l'Église, le salut du roi et les intérêts de la patrie ¹.

¹ Ut quatenus monachi, qui solitarii nuncupantur, de perfecta quiete valeant, duci Domino, per tempora exultare, et sub sancta regula viventem et beatorum patrum vita sectantes, pro statu Ecclesiæ et salute regis vel patriæ valeant plenius Dominum exorare. DE ROZIÈRE, *Recueil général des formules* DLXXIV, II, 332. *Marculf's Formulae*, Pat. Lat. LXXXVII, 699.

Cette confiance dans la prière est attestée par la plupart des diplômes et des chartes qui nous sont conservés. On la croit efficace pour les vivants et pour les morts.

Les religieux fidèles à l'esprit de leur état se font un devoir d'appeler sur leurs bienfaiteurs, sur tous les hommes, sur les pécheurs comme sur les justes, la miséricorde divine¹.

Saint Colomban prescrit à ses disciples les intentions suivantes: la rémission de leurs propres péchés, le peuple chrétien, les prêtres et ceux et celles qui sont voués au service du Seigneur, les bienfaiteurs du monastère, les rois et en dernier lieu les ennemis².

Ceux qui arrivent à la sainteté ne se lassent jamais de prier. Le jour ne leur suffit pas. Ils abrègent autant que possible le temps consacré au sommeil afin de prolonger leur oraison nocturne. Ce goût de la prière est commun aux saints de cette époque. Le psautier et les divines Écritures leur fournissent tantôt la formule qu'ils répètent simplement au Seigneur, tantôt la pensée qu'ils s'assimilent en la développant.

Les récits hagiographiques ne peuvent donner une idée juste de la prière, telle du moins que la plupart des moines la pratiquent. Les règles le font avec une exactitude qui ne laisse guère à désirer; car leurs auteurs déterminent d'une manière minutieuse tout ce qui concerne la liturgie. L'organisation qu'ils présentent se rattache à la tradition des siècles antérieurs; elle la

¹ *Vita I S. Wandregisili*, MABILLON, II, 509.

² *Regula S. Columbani*, VII, Pat. Lat., LXXX, 212.

continue, en la perfectionnant. Usant d'une faculté reconnue aux organisateurs de monastères, saint Benoît, saint Colomban et le Maître établissent une distribution des prières liturgiques qui leur est propre. Mais ils se gardent bien d'altérer ce que l'on considère partout comme essentiel, le nombre des heures canoniales, le chant du psautier, la lecture de la Bible. Le choix et la distribution particulière des chants et des lectures, les rites que les législateurs croient devoir adopter ou créer donnent à leur organisation de l'office divin une physionomie spéciale. Chacun d'eux a son office, son *cursus* propre. En quoi diffère-t-il du *cursus* en usage dans les diocèses ? On ne saurait le dire, car le *cursus* des Églises particulières est à peu près inconnu.

Saint Benoît réunit ses moines pour la prière officielle sept fois le jour et une fois pendant les ténèbres de la nuit, comme cela se passait dans quelques monastères d'Orient. Ces offices empruntent leur nom de l'heure où on les célèbre : matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies et les vigiles ¹. Saint Colomban n'indique point dans sa règle les heures consacrées à la prière publique ; il fait une allusion aux offices qui se célébraient au commencement de la nuit (vêpres), au milieu de la nuit (vigiles), au chant du coq (secondes vigiles) et à l'aube (laudes) ². Saint Donat, qui accepte le *cursus* colombanien, garde la même réserve sur les heures où il faut le chanter ³.

¹ *Regula S. Benedicti*, xvi.

² *Regula S. Columbani*, vii, Pat. Lat., LXXX, 212-213.

³ *Regula S. Donati*, lxxv. HOLSTENIUS, III, 117.

L'horaire liturgique du Maître se rapproche beaucoup de celui de saint Benoît. Il parle de matines (laudes), prime, tierce, sexte, none, vêpres (*lucernaria*) et complies pour la journée, et des matines, qui ont lieu vers le chant du coq ¹.

Les liturgies monastiques connues se rattachent à deux types, au bénédictin et au colombanien. Comme l'abbé de Luxeuil ne donne de renseignements que sur l'office de la nuit, on ne peut les comparer que sur ce point. Saint Benoît déclare qu'il doit toujours être terminé avant le point du jour, moment précis où commencent les laudes. Mais cette heure varie constamment ; il en résulte un manque absolu de fixité pour le lever et le début des vigiles. On tient compte forcément de la longueur des nuits et aussi de la durée des offices. Les frères ne prolongent jamais cependant leur sommeil au delà de la huitième heure, c'est-à-dire du deuxième tiers de la nuit. Pendant l'été, ils se lèvent plus tôt. Pour ne point les fatiguer, saint Benoît abrège alors considérablement les vigiles ². La charge d'éveiller la communauté incombe à l'abbé, qui peut néanmoins la confier à un religieux vigilant ³. Si, pour une raison quelconque, le réveil se fait trop tard, on abrège l'office, pour qu'il soit fini au moment voulu. On ne trouve dans la règle bénédictine aucune indication sur la manière dont s'y prend l'abbé pour reconnaître l'heure. Le Maître est, suivant sa coutume, beaucoup plus expli-

¹ *Regula Magistri*, XXIII, XXIV, *ibid.*, II, 385-389.

² *Regula S. Benedicti*, VIII-X.

³ *Ibid.*, XLVII.

cite. Il y a au monastère un instrument qui sert à mesurer le temps, un *horologium*. Deux frères sont à passer la nuit sans dormir ; on en désigne deux pour éviter les surprises du sommeil. Ce sont les *vigilgalli*. Chacun s'acquitte à son tour de cette mission. Quand l'heure est arrivée, ils se rendent au lit de l'abbé ; et après avoir récité lentement ce verset : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam*, ils lui secouent les pieds, en prononçant le mot *Deus*. L'abbé se lève aussitôt et va frapper sur le signal (*percusso indice*) dans l'oratoire et prier, en attendant l'arrivée des moines ¹.

Saint Benoît ne distribue pas son office nocturne d'une manière uniforme. Les vigiles des dimanches et des fêtes sont de beaucoup les plus longues ; les vigiles férielles de l'hiver le sont moins, et celles de l'été sont aussi courtes que possible. Les unes et les autres ont des éléments communs : la préparation, qui consiste dans le *Deus in adjutorium meum*, le *Domine labia mea aperies*, répété trois fois, le psaume troisième, chanté très lentement et le quatre-vingt-quatorzième, chanté avec antienne. Pour le corps de l'office, on trouve toujours l'hymne, douze psaumes partagés entre deux nocturnes, les six premiers sont suivis d'un verset. Ces psaumes sont distribués selon leur ordre numérique ; les plus longs sont divisés en deux fractions. Aux offices fériaux de l'été, il y a entre les nocturnes une leçon brève, qui se récite par cœur, et un répons également bref. En hiver, on lit trois leçons. Pâques et le premier jour de novembre marquent le terme extrême des deux saisons. Les

¹ *Regula Magistri*, xxxi, xxxii, HOLSTENIUS, II, 383-385.

psaumes du second nocturne sont suivis d'une courte lecture, tirée de l'apôtre saint Paul, d'un verset, du *Kyrie eleison* et du *Pater*. L'office se prolonge les dimanches et les fêtes ; aux deux nocturnes s'en ajoute un troisième, pendant lequel les frères chantent trois cantiques, empruntés à l'Ancien Testament. Après les psaumes et les cantiques de chaque nocturne, on lit quatre leçons que suivent autant de répons. L'office se conclut par le chant du *Te Deum*, par l'évangile, que lit l'abbé, le cantique *Te decet laus*, et la bénédiction ou oraison. Les frères se tiennent debout durant toute la psalmodie ; ils s'assoient pendant la lecture des leçons et le chant des répons. Les lectures sont prises dans la Bible et dans les commentaires des Pères les plus renommés ¹.

Saint Colomban, comme saint Benoît, tient compte de la longueur des nuits. Mais il accentue davantage les différences qui en résultent. Au cœur de l'été, les frères se contentent de douze psaumes. Ils font ensuite des additions, de telle sorte que le nombre des psaumes soit de vingt-quatre au vingt-et-un septembre, de vingt-cinq au premier novembre, et de trente-six au vingt-et-un décembre. Alors commencent des diminutions progressives, qui se continuent jusqu'au mois de juin. Les nuits du vendredi au samedi et du samedi au dimanche ont une solennité plus grande ; on récite pendant chacune de leurs vigiles soixante-quinze psaumes, de manière à épuiser le psautier en deux nuits ². L'abbé de Luxeuil rappelle, en terminant son chapitre de l'office divin, les

¹ *Regula S. Benedicti*, VIII-XI.

² *Regula S. Columbani cœnobialis*, VII, Pat. Lat., LXXX, 212. Voir, DOM BAE-MER, *Histoire du Bréviaire*, trad. BIRON, I, 236-237.

usages de quelques monastères bretons. On n'y récitait que douze psaumes par nuit en toute saison, mais on les distribuait en quatre nocturnes, au commencement de la nuit, au milieu, au chant du coq et au point du jour. On en chantait trente-six, coupés de la même façon, les samedis et les dimanches. L'interruption du sommeil, que nécessitait cette psalmodie, fatiguait les plus robustes, ce qui a déterminé saint Colomban à préférer son *cursus* ¹.

La disposition adoptée par le Maître lui est toute personnelle. Elle n'a rien de commun avec celles de saint Benoît et de saint Colomban. La fêtes de Pâque et l'équinoxe d'automne marquent chez lui les limites des deux périodes d'été et d'hiver. Pendant la première, l'office commence au chant du coq, tandis qu'il se termine à ce même chant durant la seconde. Au début, les moines récitent le *Domine labia mea aperies* trois fois, en entrant à l'oratoire ; puis l'abbé chante le psaume *Venite exultemus*, pour exciter sa famille à louer le Seigneur. C'est alors seulement que commence la psalmodie, toujours en suivant l'ordre du psautier. Elle se compose en hiver de douze psaumes avec antiennes, c'est-à-dire chantés alternativement, sans *alleluia* et de trois répons avec *alleluia*, c'est-à-dire de deux psaumes chantés par un religieux et que le chœur interrompt de verset en verset par l'*alleluia*. On se contente, durant les nuits d'été, de six psaumes antiphonés avec *alleluia*, et d'un dernier psaume avec répons. Les vigiles se terminent en toute saison par une leçon de l'apôtre saint Paul, qu'un

¹ *Histoire du Bréviaire*, I, 213.

frère lit dans un codex ; les autres sont toujours dites de mémoire et par un évangile que l'abbé lit, suivi d'un verset et du *rogus Dei* ou *Kyrie eleison* et *Pater*.

Le temps qui s'écoule entre la fin des vigiles et les laudes peut être employé à la lecture, à la méditation, à un travail utile. Contrairement aux dispositions prises par saint Benoît, le Maître permet à ceux qui en éprouvent le besoin de se reposer ¹.

Les laudes ou matines se composent uniformément, d'après saint Benoît, du psaume 66^e récité simplement sans antienne, de deux autres psaumes, d'un cantique de l'Ancien Testament, et des trois derniers chants du psautier, réunis sous un seul *Gloria* ; les deux psaumes et le cantique varient chaque jour de la semaine. Viennent ensuite une leçon brève, tirée de l'Apocalypse ou de saint Paul, un répons, l'hymne, le verset, le cantique de l'Évangile et la litanie *Kyrie eleison*, *Pater* ². Le Maître prescrit quatre psaumes sans *alleluia*, un répons, un verset, une leçon de saint Paul et une de l'Évangile, qui est lue par l'abbé, accompagnée d'un *alleluia* tous les dimanches de Pâques à l'Épiphanie. On ajoute le chant du *Benedicite omnia opera Domini* tous les dimanches et jours de fêtes ³. Les laudes ou offices du matin se célèbrent au point du jour.

¹ *Regula Magistri*, xxxii-xliv. HOLSTENIUS, II, 384-393. Le dimanche on ne peut se reposer qu'après prime. Les frères peuvent se réunir autour d'un lecteur qui lit à haute voix. Sainte Austreberte laissait les moniales de Pavilly prendre du repos après les vigiles. *Vita S. Austrebertæ*, MABILLON, III, 1, 29. Cf. *Vita S. Geremari*, *ibid.*, II, 459. A Stavelot, les moines se chauffaient dans une salle commune durant l'hiver.

² *Regula S. Benedicti*, xii-xiv.

³ *Regula Magistri*, xxxix, HOLSTENIUS, II, 341.

Prime a lieu après le lever du soleil, et vêpres au moment de son coucher. Le temps qui s'écoule entre ces prières extrêmes est divisé par tierce, sexte et none en parties égales. Saint Benoît assigne, pour les quatre premiers offices, le verset *Deus in adjutorium*, l'hymne, trois psaumes, une lecture, le verset et la litanie. Les psaumes sont chantés avec antienne dans les monastères nombreux ; ailleurs on se contente d'une psalmodie plus simple ¹. Ces offices se composent également de trois psaumes à Luxeuil ². C'est le chiffre adopté par le Maître, qui ajoute au répons une leçon de l'Apôtre, une autre de l'Évangile, le verset et le *Kyrie* ³. A vêpres, les moines qui se rattachent à l'obéissance bénédictine chantent quatre psaumes avec antienne, complétés par une leçon, un répons, l'hymne, le verset, le cantique de l'Évangile (*Magnificat*) et la litanie ⁴.

Ceux de saint Colomban font une part plus grande à la psalmodie ; leurs vêpres se composent de douze psaumes. Les disciples du Maître en chantent six en hiver et trois en été ; leur office du soir se termine par un répons, un verset, les deux leçons ordinaires et le *rogus Dei* ⁵. Celui de complies n'a que trois psaumes chantés avec antienne, un répons, les deux lectures et

¹ *Regula S. Benedicti*, xvii.

Regula S. Columbani cœnobialis, vii, Pat. Lat., LXXX, 212.

³ *Regula Magistri*, xxxv et xl, 389, 391.

⁴ *Regula S. Benedicti*, xvii.

⁵ *Regula Magistri*, xxxvi, xli, 390, 392. Le Maître fait précéder complies du lavement des pieds. Les frères sont réunis et assis, les deux serviteurs de semaine les déchaussent. Sur l'ordre de l'abbé, ils se mettent à rendre ce service aux frères, en disant l'un et l'autre : *Tu mandasti, Domine, mandata tua custodire nimis ; utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas. Id.. xxx, 382.*

le *rogus Dei*, après lequel l'abbé récite le verset *Pone Domine custodiam ori meo*, qui ouvre et consacre le silence de nuit (*versum clusorem*) ¹.

Saint Benoît fixe lui aussi à trois le nombre des psaumes du dernier office ; ils sont suivis de l'hymne, de la leçon, du verset, de la lecture et de la bénédiction, qui marque la fin de la journée monastique ².

Saint Benoît assigne à chaque heure les psaumes qui lui conviennent : il ne craint pas d'intervertir l'ordre du psautier ; les psaumes trop longs sont par lui divisés en deux parties, qui ont chacune leur *Gloria* ; une fois même, il réunit deux psaumes courts sous un seul *Gloria*. Il dispose tout cependant de telle manière que les cent cinquante psaumes soient chantés dans le courant de la semaine.

La distribution du Maître est beaucoup plus simple.

Les moines récitent toujours les psaumes dans l'ordre du psautier, se bornant à prendre pour chaque office le nombre qui lui est assigné. Ils reprennent, à l'office suivant, la récitation au point où elle a été laissée ³.

Les législateurs monastiques insistent généralement sur le zèle de la louange divine qui doit animer le religieux. Il ne doit rien préférer à cet exercice, déclare la règle bénédictine ⁴. Ce zèle se manifeste par l'empressement avec lequel tous accourent à l'oratoire,

¹ *Regula Magistri*, xxvii, xlii.

² *Regula S. Benedicti*, xvii. Voir DOM BAEMER, *Histoire du Bréviaire*, I, 247, 257.

³ C'est ce que porte à penser l'expression *currente psalmo* fréquemment employée par le Maître dans les chapitres où il traite de l'organisation de l'office divin.

⁴ *Nihil operi divino præponatur*.

dès que le signal a été donné ; par l'ordre et la bonne tenue qui règnent au chœur et surtout par le recueillement. La psalmodie est une prière à la fois vocale et mentale, pendant laquelle le moine, en union avec les anges, parle au Créateur du monde. Les paroles qui sortent de ses lèvres doivent exprimer les pensées de son intelligence et les sentiments de son cœur ¹. Ceux-là seuls peuvent lire et chanter, qui sont capables de le faire avec édification. Chacun s'acquitte de ce ministère auguste avec humilité, gravité et crainte, dans l'ordre que fixe l'abbé ². On ne doit entendre d'autre bruit que celui des voix occupées à louer le Seigneur ³.

Ces offices, célébrés dans l'oratoire autour de l'autel, encadrent la célébration de la messe, qui est le centre et la partie principale de la liturgie chrétienne. Les moines ne la chantent pas tous les jours, du moins au début de cette période. Ils se réservent pour les dimanches et les solennités de l'Église universelle ou des Églises particulières ; ces dernières sont assimilées par saint Benoît aux dimanches ⁴. Mais l'usage de la

¹ Sic stemus ad psallendum ut mens nostra concordes voci nostræ. *Regula S. Benedicti* XIX, XX. On retrouve les mêmes pensées développées plus longuement dans la règle du Maître. *Regula Magistri*, XLVII, XLVIII, HOLSTENIUS, II, 395-397. *Regula S. Donati*, XVII, XVIII, *ibid.*, III, 91-92.

² *Regula S. Benedicti*, XLVII.

³ Cavendum namque est cum psallitur, ne frequens tussis aut anhelitus prolixius abundet, aut salivarum exsereatus assiduus, aut narium spurcitæ, detractæ a psallente jactentur, sed debere fratrem post se projicere, quia angeli ante psallentes docentur stare. *Regula Magistri*, XLVII, HOLSTENIUS, II, 396.

⁴ Qui ministrat in die dominica aut in alia solemnī. *Regula S. Columbani*, X, Pat. Lat., LXXX, 220. Lecturus tota hebdomada, dominica ingrediatur. Qui ingrediens post missam et communionem. *Regula S. Benedicti*, XXXVIII. In diebus tamen solemnibus usque ad missas sustineant (septimanarii coquinæ). *Id.*, XXXV. S. Benoît ne fait aucune allusion à la messe célébrée les jours ordinaires.

messe conventuelle quotidienne dans les monastères ne tarde pas à s'établir. Sainte Bertille veut que les prêtres attachés à l'abbaye de Chelles la célèbrent tous les jours ¹. Telle paraît être aussi la coutume parmi les moines soumis à la règle du Maître ².

La messe conventuelle se célèbre, les dimanches et fêtes, après l'office de tierce. Tous y assistent à jeun, même ceux qui ne communient pas. Les prêtres suivent la liturgie du diocèse dans lequel se trouve l'église, car les monastères n'ont aucune liturgie spéciale pour la célébration du sacrifice. Saint Colomban, contrairement à cette coutume universellement admise, voulut conserver les rites des Eglises bretonnes et multiplier les collectes ou oraisons. On le reprocha sévèrement à ses disciples, lors des polémiques soulevées par le moine Agrestius ³. Ni la règle de saint Colomban ni sa vie ne renseignent sur les prières, les chants et le cérémonial de cette liturgie de Luxeuil. On sait cependant que le prêtre avait toujours un diacre pour l'assister à l'autel. L'un et l'autre devaient traiter les saints mystères avec un grand respect, qui se manifestait par des signes extérieurs. Le pénitentiel leur interdisait, sous peine de recevoir un certain nombre de coups de

¹ Quotidie pro salvatione animarum fidelium et recto statu sanctæ Dei Ecclesiæ Domino hostias sacras suos jubebat sacerdotes. *Vita S. Bertille*, MABILLON, III, I, 21. Ce texte ne paraît signaler que les messes privées quotidiennes ; mais il est bien naturel de conclure du zèle pour les messes privées qu'il y en avait une à laquelle toute la communauté participait.

² Quotidie cellerarius cum septimanariis coram abbate in oratorio cummunicet. *Regula Magistri*, XVI, HOLSTENIUS, II, 358. Ce qui suppose aussi la messe quotidienne. Voir MABILLON, *Acta Sanct.*, II, præf., xx, XXI.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 125.

verges, de célébrer sans s'être préalablement lavé le corps, coupé les ongles et fait la barbe ¹.

Les frères qui assistent à la messe communient au corps et au sang de Jésus-Christ, et, comme tous les chrétiens, au moment de l'oblation, ils offrent eux-mêmes une hostie, qui, à Luxeuil du moins, est préparée dès la veille ². Ils viennent tous à l'autel suivant leur rang de profession, soit pour offrir soit pour communier. Ils font trois inclinations en s'approchant de l'autel ³. La communion n'est pas donnée aux frères trop ignorants ou à ceux dont la conversion est récente. On ne peut contraindre les autres à recevoir le corps du Sauveur ⁴. Les excommuniés, cela va sans dire, ne sont jamais admis à participer au sacrifice. L'abbé ou l'abbesse, en châtiment de fautes qui ne méritent pas l'excommunication, peuvent priver un religieux ou une religieuse de la communion ⁵.

Le Maître indique dans le détail la manière dont ses moines communient. Ils sont tous dans l'oratoire. Quand ils se sont donné le baiser de paix les uns aux autres, l'abbé communie seul. Les deux prévôts de la dizaine à laquelle appartiennent les deux frères chargés du service de la cuisine et du réfectoire, vont alors les remplacer. Ceux-ci, après s'être nettoyés, vont à l'église, prient un

¹ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 217, 220.

² *Ibid.*, 220. Voir MABILLON, III, I, XXII-XXVIII.

³ Qui ad altare inchoaverit, inter sacrificium accepturus ter se humiliet. *Ibid.*

⁴ Et novi, quia indocti, et quicumque fuerint tales, ad calicem non accedant; et quando offertur oblatio, nullus cogatur coactus accipere sacrificium, præter necessitatem. *Ibid.*

⁵ JONAS, *Vita S. Burgundofaræ*, MABILLON, II, 423, KRUSCH, IV, 132.

instant, reçoivent la paix de l'abbé, seul, prient de nouveau, communient sous les deux espèces, se mettent de nouveau en prière et reviennent à leur travail. Lorsque les prévôts qui les remplacent sont de retour, les moines de chaque dizaine s'avancent, prévôt en tête, pour la communion. Nul n'est forcé de communier ; mais celui qui s'en prive volontairement quitte le chœur, et on lui interdit de le faire les jours suivants ¹.

La prière du moine ne finit point avec les offices. Les règles l'invitent à la continuité toute la journée pendant son travail. Cette oraison privée n'a rien d'officiel ; elle ne se fait pas en commun, sauf pendant les quelques minutes qui suivent chaque office canonial. Ceux qui reçoivent du Seigneur la grâce de la contemplation peuvent toujours prolonger leur séjour dans l'oratoire, avec la permission de l'abbé ².

La célébration de la louange divine occupe dans l'existence des monastères une place considérable. Quelques-uns trouvent que c'est insuffisant. Ils rêvent d'imiter sur terre la louange ininterrompue que les anges offrent à Dieu dans le ciel. Ce désir finit même par devenir une réalité. Impossible pour les individus, il peut être organisé au sein d'une communauté nombreuse et fervente. L'abbé n'a qu'à distribuer ses moines en groupes qui se succèdent au chœur le jour et la nuit sans interruption. Les acémites avaient eu en Orient quelque chose de semblable. Les religieux d'Agaune en eurent-ils connaissance au VI^e siècle ? On ne saurait

¹ *Regula Magistri*, XXI, XXII, HOLSTENIUS, II, 364-366.

² *Regula S. Benedicti*, XX. *Regula Magistri*, XLVIII, HOLSTENIUS, II, 397.

le dire. Ils furent dans tous les cas les premiers à pratiquer en Occident cette psalmodie perpétuelle ; elle fut solennellement inaugurée le jour de la fête de saint Maurice (522), en présence de l'évêque de Vienne, saint Avit. Saint Amet, qui mena dès son enfance la vie monastique dans cette abbaye, fit adopter la *laus perennis* par les moniales de Remiremont ¹. Sept chœurs, composés chacun de douze religieuses, suffisaient pour l'exécuter. La fondatrice de Saint-Jean-Baptiste de Laon, sainte Salaberge, n'eut aucune peine à l'établir avec les trois cents moniales qui vivaient sous ses ordres ². Les moines de Saint-Bénigne de Dijon s'étaient mis de bonne heure à cette psalmodie ininterrompue, sur l'invitation du roi de Bourgogne, Gontran, informé de ce qui se faisait à Agaune. Ceux de Saint-Marcel de Chalon et de Saint-Epvre de Toul suivirent leur exemple. Ceux de Saint-Denis, qui en avaient fait autant, à la demande de leur insigne bienfaiteur, le roi Dagobert, se relâchèrent promptement de cette ferveur ; mais Clovis II eut soin de les ramener à cette tradition pieuse ³. D'autres monastères se mirent à célébrer de cette manière la louange divine. Ce zèle admirable ne

¹ Ibique opitulante Domino multis virginibus psallentium per septem turmas in unaquaque turma duodenis psallentibus die noctuque jugiter instituit. *Vita S. Amati*, MABILLON, II, 125.

² Illis dispositis per turmas, ad instar Agaunensium monachorum Habendique normam disposuit, die ac nocte præcepit psallendo canonem omnipotenti Deo personare. *Vita S. Salabergæ*, *ibid.*, 410.

³ ... ut, sicut tempore domini et genitoris nostri ibidem psallencius per turmas fuit institutus, vel sicut ad monasthirium sancti Mauricii Agaunis die nocteque tenetur, ita in loco ipso celebretur. *Diplôme de Clovis II*, 653, TARDIF, *Cartons des rois*, 10.

fut pas de longue durée. La psalmodie perpétuelle tomba en désuétude avant le terme de la période franque¹.

On peut, à l'aide des indications fournies par les divers législateurs, reconstituer dans une certaine mesure la physionomie d'un chœur monastique à cette époque. Les offices du jour sont annoncés à deux reprises. L'usage de la cloche, très répandu déjà, est sans doute admis dans la plupart des monastères. Au premier son, les moines quittent leur travail, se nettoient quand il en est besoin, et prennent leurs dispositions pour être prêts au second coup². C'est l'abbé en personne qui a la charge de donner le signal ; saint Benoît l'autorise à confier ce soin à un frère soigneux. Le Maître est plus exigeant. L'instrument qui sert à convoquer les frères (*index*) se trouve dans l'oratoire ; dès que l'abbé l'a frappé, les religieux abandonnent immédiatement leur travail, les ouvriers quittent leurs outils, les écrivains leur stylet sans achever une lettre commencée, pour se rendre avec un empressement grave au lieu de la prière³. Saint Colomban fait placer auprès de la porte de l'église un lavabo où chacun peut faire disparaître, avant d'entrer, les traces les plus visibles du travail⁴. Afin de stimuler leur zèle, les règles infligent aux retardataires des châtiments et des humiliations. Celui qui arrive

¹ DOM LECLERCQ, *Againe* dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, I, 858-866.

² Facto autem primo signo nonæ horæ, disjungant se ab opere suo singuli et sint parati, dum secundum signum pulsaverit. *Regula S. Benedicti*, XLVIII.

³ *Regula Magistri*, LIV, HOLSTENIUS, II, 407.

⁴ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 220.

après le *Gloria* du *Venite exultemus* des vigiles, ou du premier psaume des offices divins, se met au dernier rang, n'unit point sa voix à celle de ses frères, et lorsque tout est terminé, il va se mettre à genoux au milieu du chœur. C'est ce que saint Benoît nomme faire satisfaction ¹. Chez le Maître, le moine qui perd par sa faute le premier psaume des vigiles, des matines ou des vêpres, reçoit une réprimande en particulier ; s'il perd le second psaume, il est très sévèrement blâmé en plein chœur ; s'il arrive après le troisième, son prévôt l'expulse de l'oratoire ; à la fin de l'office, il se prosterne devant la communauté qui sort, pour obtenir son pardon. Aux heures divines, ceux qui manquent le premier et le second psaume reçoivent le traitement des frères qui aux offices susindiqués arrivent après le deuxième et le troisième ². Saint Colomban procède, selon son habitude, à coups de verges, ou encore il prescrit une psalmodie supplémentaire.

Au chœur, l'abbé occupe une cathédre ; les frères se disposent à droite et à gauche ; ils ont des bancs pour s'asseoir. Chacun occupe la place que lui assigne la date de son entrée, à moins que l'abbé ne juge bon de lui donner un rang supérieur, pour récompenser son mérite. Le Maître les distribue par dizaines ; les prévôts sont à la tête de la leur. Cet ordre est rigoureusement observé soit pour entonner les antiennes et les répons, soit pour donner le baiser de paix ou recevoir la communion. Le premier psaume est entonné par l'abbé,

¹ *Regula S. Benedicti*, XLIII.

² *Regula Magistri*, LXXIII, 421, 422.

et les suivants par les religieux de chaque côté du chœur, en alternant. Saint Benoît n'a point conservé l'antique coutume des moines égyptiens, qui se recueillaient et priaient à la fin de tous les psaumes. Cette oraison privée termine dans ces monastères la récitation des heures canoniales. Saint Colomban reste fidèle à la tradition : lorsqu'un psaume est fini, les frères s'interrompent, et, après un instant de prière à genoux, ils récitent trois fois le *Deus in adiutorium meum intende*. Cette gémuflexion, dont les infirmes sont dispensés en tout temps, est remplacée par une inclination les dimanches et pendant le temps pascal ¹. Le Maître se borne à prescrire une inclination pendant le *Gloria* ². Cette doxologie ne reste pas inaperçue dans les monastères bénédictins. Les frères sont toujours debout quand ils la chantent. C'est pour ce motif qu'ils se lèvent avant la fin du dernier répons de chaque nocturne ³. Il ne leur est permis de s'asseoir que pendant les lectures et les répons.

Le service de la maison est pour plusieurs une occasion de manquer les offices. Le cellérier se trouve plus souvent que personne dans cette nécessité. Il n'est pas le seul ; les serviteurs de la cuisine, ceux qui travaillent à

¹ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 221. Les gémuflexions sont interdites d'une manière générale durant les semaines qui suivent Pâques et les dimanches, sauf en ce qui concerne les excommuniés. *Ibid.*, 220. *Regula S. Donati ad virgines*, xxxiv, HOLSTENIUS, III, 98.

² *Nam ipsæ gloriæ flexo semper capite a psallente dicantur (psalmi). Regula Magistri*, lv, HOLSTENIUS, II, 408.

³ *Post tertiam vero lectionem, qui cantat dicat Gloria, quam dum incipit cantor dicere, mox omnes de sedilibus surgant ob honorem et reverentiam sanctissimæ Trinitatis. Regula S. Benedicti*, ix.

une certaine distance ont les mêmes raisons que lui de s'absenter, sans parler des voyageurs. Les frères qui chantent paisiblement les louanges de Dieu n'oublient pas ceux qui se dépensent ailleurs pour le service du même Dieu et l'avantage de la communauté. La reconnaissance et la charité fraternelle leur en font un devoir. Le Maître prend soin de le dire en termes très élevés, et il recommande à l'abbé de rappeler le souvenir des absents au commencement de tous les offices ¹. C'est à la fin que saint Benoît place cette recommandation ². Ces deux législateurs sont d'accord pour dispenser de la célébration des offices diurnes à l'oratoire les religieux qui sont occupés aux champs, dans les jardins, sur les chantiers, à quelque distance du monastère ; le premier fixe la limite à cinquante pas. Ils comprennent l'un et l'autre les exigences impérieuses de certains travaux, qui ne s'accommodent pas aisément d'interruptions fréquentes. Mais les moines ouvriers et voyageurs ne sont pas dispensés néanmoins de la prière liturgique. Ils s'arrêtent au lieu où l'heure les trouve, pour réciter les mêmes psaumes et les mêmes prières, accompagnées des mêmes inclinations et génuflexions. Ils doivent au Seigneur, présent, partout les mêmes témoignages de respect. On leur permet seulement de ne point chanter. Cette règle oblige pour les offices de nuit comme pour ceux du jour. C'est à l'heure exacte fixée par la tradition que la psalmodie doit être célébrée ³. Le maître prend la peine de donner

¹ *Regula Magistri*, XVI, XX, HOLSTENIUS, II, 354, 364.

² *Regula S. Benedicti*, LXVII.

³ *Ibid.*, L.

aux moines voyageurs des instructions minutieuses sur la manière dont ils ont à remplir ce devoir en route. S'ils sont seuls ou en compagnie de religieux, ils s'agenouillent le long du chemin quand l'heure est venue ; après une courte prière, ils se relèvent et, se donnant mutuellement la bénédiction, ils poursuivent leur route et commencent le premier psaume. Quand ils l'ont terminé, ils suspendent leur marche, pour prier un instant en silence, inclinés. Les deux psaumes suivants sont récités et terminés de la même manière. Cela fait, ils s'agenouillent encore sur le bord du chemin pour une courte oraison ; après quoi, ils continuent leur route et leurs entretiens. La discrétion ne leur permet pas d'observer tout ce cérémonial lorsqu'ils sont en compagnie de laïques. Il leur suffit de s'écarter un instant pour réciter à genoux un office abrégé, qui se compose des premiers versets des trois psaumes récités avec un seul *Gloria*, d'un verset et d'une oraison, après quoi ils rejoignent leurs compagnons ¹. Quant aux vigiles, qu'ils disent la nuit sur leur couche, elles sont également abrégées, et immédiatement suivies des laudes matinales ². Les moyens de discerner les heures avec certitude leur font généralement défaut, surtout la nuit et lorsque le ciel est couvert de nuages. Ils se tirent alors d'affaire de leur mieux.

Les moines ont dans leurs monastères un certain nombre de pratiques pieuses qui tiennent de fort près à la liturgie. Ils font très fréquemment le signe de la

¹ *Regula Magistri*, LVI, HOLSTENIUS, II, 409.

² *Ibid.*, LVIII, 411.

croix, en recevant la bénédiction de la sortie ou du retour, en commençant un travail, quand ils éprouvent une tentation et dans une foule de circonstances ¹. On les voit, pour rehausser la solennité des grandes fêtes, revêtir des aubes et organiser des processions ². Le culte des reliques est en honneur parmi eux. C'est la première de leurs dévotions ³. Un grand nombre de monastères s'élèvent sur le tombeau d'un saint et en son honneur. Ceux qui n'ont pas cet avantage veulent à tout prix s'assurer la possession de quelques reliques de martyrs ou de confesseurs dont Rome est pendant toute cette période la pourvoyeuse inépuisable. Saint Wandrille y envoie son neveu, le moine Gond. Le pape Vitalien accueille sa requête et lui donne les trésors qu'il désire. La communauté de Fontenelle, l'abbé en tête, accueille les dépouilles des saints, comme si ces habitants du ciel arrivaient en personne. Saint Wandrille leur fait bâtir des églises où il les installe. Il en élève deux autres pour recevoir les ossements de saint Amans de Rodez et de saint Saturnin de Toulouse ⁴.

Les moines de Fleury cèdent au même désir de se procurer des reliques insignes, lorsqu'ils envoient chercher au Mont-Cassin le corps de saint Benoît, abandonné depuis l'expulsion des moines par les Lombards ⁵.

¹ Cet usage est attesté en maints chapitres de la règle du Maître, dans le péri-entiel de saint Colomban et dans les vies de saints.

² Habeant singulas paraturos linostimas subtiliores quas in diebus festis solum in processionibus utantur. *Regula Magistri*, LXXXI, 429.

³ Saint Benoît fait mentionner dans la charte de profession les saints dont les reliques sont conservées au monastère. *Regula S. Benedicti*, LVIII.

⁴ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 15. Voir MABILLON, II, XXIV-XXIX,

⁵ DOM CHAMARD.

CHAPITRE ONZIÈME.

Les moines et les ordres sacrés.

Prêtres et diacres choisis dans la communauté. — Leur situation. — Moines choisis comme évêques. — Le ministère apostolique des moines.

Les monastères ont, plus encore peut-être que par le passé, un clergé spécialement chargé de leur service liturgique. Il se trouve, nous l'avons vu, des prêtres et des diacres parmi les *convertis* qui sont admis à la profession. Mais ce recrutement spécial ne suffit pas à tous les besoins. Les abbés prient alors les évêques de leurs diocèses respectifs d'ordonner tel ou tel de leurs religieux. Personne ne doit solliciter cet honneur, qui ne peut être conféré qu'aux plus dignes ¹. Saint Benoît parle dans sa règle des prêtres et des diacres à ordonner, sans faire la moindre allusion aux ordres inférieurs. Par le fait, un prêtre et un diacre suffisent pour assurer le service liturgique d'un groupe de moines. Comme l'ordination, à cette époque, se fait en vue d'une fonction déterminée, pourquoi chercherait-on à se procurer des sous-diacres, des acolythes, etc., utiles seulement dans les églises épiscopales ou paroiss-

¹ Si quis abbas sibi presbyterum vel diaconum ordinari petierit, de suis eligat qui dignus sit sacerdotio fungi. *Regula S. Benedicti*, LXII.

siales ? Les religieux s'acquittent eux-mêmes, en vertu de leur consécration au Seigneur, des services confiés d'ordinaire à ces ministres inférieurs de l'autel ¹. Néanmoins les évêques les ont de bonne heure obligés à passer par tous les degrés de la hiérarchie, en commençant par la tonsure cléricale, avant de recevoir le diaconat. Saint Ouen conféra ainsi le sous-diaconat à saint Wandrille ².

Le nombre des prêtres est en raison des besoins de chaque communauté. Il appartient à l'abbé de le fixer. Des considérations multiples exercent leur influence sur ces choix. Aussi prêtres et diacres peuvent-ils être en certains monastères assez nombreux. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il y eut dans une même région une grande variété. On remarque cependant une tendance à multiplier les ordinations monacales. Les autels et les oratoires, qui commencent à se multiplier, au moins dans les abbayes importantes, ne s'expliqueraient guère sans cela. Les abbés ne sont pas pour ce motif tenus de posséder le diaconat ou le sacerdoce. Ils peuvent rester simples moines. Mais la plupart sont prêtres, souvent même avant leur élection abbatiale. C'est dans la nature des choses, il faut bien le reconnaître.

Le moine devenu par la volonté de son supérieur, et par la bénédiction de l'évêque, diacre ou prêtre, ne s'occupe dans une communauté que du service de

¹ Après Thomassin, Mabillon conclut du silence de saint Benoît et d'une lettre de saint Grégoire le Grand que la profession monastique équivalait alors au sous-diaconat et en tenait lieu. MABILLON, *Annales Benedictini*, x, 20, I, 277.

² Vita I. S. Wandregisili, MABILLON, *Acta Sancti*, II, 507.

l'autel et de l'administration des sacrements. Sa dignité surnaturelle ne lui confère aucune prérogative. La règle lui rappellerait, s'il en était besoin, que ses fonctions l'obligent à une sainteté plus grande, par conséquent à une vie toute d'obéissance et d'humilité. L'abbé et le prieur conservent tous leurs droits sur lui ; ils peuvent lui donner des ordres et lui infliger des réprimandes. Au cas où un sentiment d'orgueil le pousserait à une insubordination scandaleuse, ils en avertissent l'évêque. S'il vient à persévérer dans sa révolte, on le chasse comme un indigne ¹.

L'abbé cependant, pour honorer le caractère sacré dont il est revêtu, lui assigne parmi les frères un rang supérieur ; il l'invite à bénir, lorsqu'il n'est pas lui-même investi de la dignité sacerdotale. Dans une foule de circonstances, les prêtres et les diacres exercent au sein des communautés une action réelle et très heureuse. On leur confie les charges importantes de l'intérieur et les missions délicates et honorables au dehors.

La célébration du sacrifice reste leur fonction propre. Lorsque le prêtre chante la messe à laquelle tous les frères assistent et communient, il a son diacre pour le servir. C'est l'usage à Luxeuil. Il doit en être ainsi dans les monastères qui ont adopté la règle bénédictine. Car à quoi serviraient les diacres, s'ils ne remplissaient pas cette partie de leur ministère ?

Les évêques n'attendent pas toujours l'invitation d'un abbé pour conférer les ordres à un moine. Elle leur est du reste fort inutile, quand il s'agit de l'abbé

¹ *Regula S. Benedicti, loc. cit.*

lui-même ou d'un religieux n'appartenant à aucune communauté. C'est ainsi que saint Ouen ordonne sous-diacre et diacre saint Wandrille et lui fait donner le sacerdoce par saint Omer ¹. Il espère attacher à son diocèse ce moine venu des monastères du Jura et l'utiliser pour le bien des âmes. Les évêques cherchaient sans nul doute parmi les moines des auxiliaires qui, une fois entrés dans la hiérarchie ecclésiastique, recevaient des églises à conduire et un ministère à exercer. Comme il n'y avait rien d'organisé pour le recrutement et la formation du clergé, les abbayes leur apparaissaient, dans ces conditions, comme des pépinières ménagées par la Providence. Ceux d'Italie y prennent fréquemment les diacres dont ils ont besoin. Du jour où ils sont ordonnés pour le service d'une église séculière et non pour celle de leur communauté, ils échappent à l'autorité de leur abbé, sans être cependant affranchis des obligations que leur impose la vie religieuse. Ils restent moines sous l'autorité épiscopale ². Les choses doivent se passer de la même manière dans les églises mérovingiennes.

Les évêques et le peuple chrétien, quand ils ont à pourvoir un diocèse de son premier pasteur, vont parfois le prendre dans un monastère. Les rois agissent de même, lorsqu'ils se sont attribué le droit de nomination aux évêchés. Les circonstances ont fait des cloîtres les centres les plus actifs de la vie intellectuelle et morale à cette époque. C'est un peu l'élite de la société qui a trouvé un refuge dans leur enceinte. Les abbés et les

¹ *Vita I S Wandregisili*, MABILLON, II, 507.

² S. GREGOIRE-LE-GRAND, *Epistol.* VII. VIII, 47, 15, Pat. Lat., LXXVII, 902, 918, 919.

moines s'imposent en grand nombre à l'estime et à l'admiration publiques par la sainteté de leur vie, leur valeur intellectuelle, que rehausse fréquemment l'éclat de la naissance. Le peuple chrétien ou celui qui le personnifie vont tout naturellement choisir parmi eux leurs chefs hiérarchiques.

De tous les monastères de cette époque, Luxeuil est celui qui fournit le plus grand nombre d'évêques. On dirait que saint Colomban y a préparé un séminaire de pontifes. Chagnoald, évêque de Laon, Achar de Noyon et Tournai, Omer de Théroutanne, Ragnacaire de Bâle, Donat de Besançon, sont les plus connus. De l'abbaye de Fontenelle sont sortis saint Erembert de Toulouse, saint Lambert de Lyon, saint Ansbert de Rouen, saint Bain de Théroutanne. Saint Tetricus, évêque d'Auxerre, avait mené la vie religieuse à Saint-Germain. Saint Mummolin de Noyon fut d'abord abbé de Sithiu. On peut citer encore saint Paul de Verdun, moine de Tholey ; saint Eucher d'Orléans, moine de Jumièges ; saint Abbon de Sens, abbé de Saint-Pierre-le-Vif ; saint Remacle de Maestricht, moine de Solignac ; saint Léger d'Autun, abbé de Saint-Maixent, etc. Saint Amand mérite une mention spéciale. Cet apôtre infatigable des régions du Nord est le précurseur des évêques missionnaires qui durant la période suivante gagneront à l'Évangile les Frisons, les Saxons et les Scandinaves. Saint Wulfran, d'évêque de Sens devenu moine de Fontenelle, s'avance plus au nord que saint Amand. Saint Amand et saint Wulfran ne sont pas les seuls moines apôtres du VII^e siècle. Il est peu d'époques qui aient vu sortir des abbayes tant et de tels missionnaires.

Luxeuil envoie l'élite de ses religieux évangéliser les populations païennes de l'Austrasie et des contrées voisines. Saint Colomban peut au reste leur servir de modèle : il fut également sollicité durant toute sa vie par les exercices d'une ascèse héroïque et les labeurs de l'apostolat. Lorsqu'il lui faut abandonner Luxeuil et l'Austrasie, il cherche des païens à convertir. Après un essai infructueux parmi les Alamans et des prédications heureuses aux Suèves, il traverse les Alpes, pour annoncer la vraie foi aux Lombards ariens.

Avant de quitter ses disciples, le grand moine a fortement recommandé à son successeur Eustaise l'évangélisation des barbares. Ce saint moine commence par payer de sa personne, il va prêcher l'Évangile aux Varasques, établis sur les rives du Doubs. Quand il les a conquis, il se rend chez les Bavares, où de nombreuses conversions viennent récompenser son zèle. Mais son devoir le rappelle au milieu de ses moines. Il n'oublie pas cependant les chrétientés formées par lui. Sur son ordre des moines missionnaires quittent Luxeuil et vont poursuivre l'œuvre qu'il a interrompue ¹. Le roi d'Austrasie prend grand intérêt à cette expansion apostolique, et le seconde de son mieux. Sur sa demande, saint Eustaise et son successeur, saint Walbert, entreprennent l'évangélisation des païens nombreux encore dans les pays soumis à leur autorité. L'ardeur de ces moines ne connaît pas de limites. Ils s'avancent vers le nord et le couchant. Saint Omer prêche les païens du pays de Théroouanne, saint Valery ceux qui habitent

¹ JONAS, *Vita S. Eustasii*, MABILLON, II, 109.

les campagnes voisines de la Somme. Un champ très vaste s'ouvre devant eux ; il s'étend de la Bavière à la Manche, et il va se perdre dans les plaines immenses qui séparent la vallée de la Meuse de la mer du Nord. Les évêques les accueillent et les demandent comme des auxiliaires et des émules dévoués. Il réussissent à convertir des multitudes et à fonder de nouveaux monastères, qui deviennent autant de centres pour l'apostolat. Les convertis et leurs enfants ne tardent pas à les remplir.

L'évangélisation des païens n'absorbe pas toute l'activité apostolique des moines de Luxeuil. Ils l'exercent aussi sur les populations chrétiennes des diocèses qui les entourent. Saint Eustase donne encore l'exemple¹. Saint Aile, saint Romaric et beaucoup d'autres se sont signalés par leur zèle. La fécondité de cet apostolat est manifeste ; on peut ne juger à l'attachement et à la reconnaissance des fidèles et aussi des membres du clergé. On put le voir, lorsqu'il fut question de leur enlever saint Aile pour lui donner à conduire le monastère de Rebais. L'aristocratie gallo-romaine ou franque est en particulier remplie de vénération pour ces moines de Luxeuil. Les *villæ* qu'ils rencontrent sur leur route leur sont largement ouvertes. Ils y reçoivent une généreuse hospitalité. Les parents sont avides de les entendre. Ils les prient au moment du départ, d'appeler sur leurs enfants les bénédictions divines. La bénédiction et la prière du moine descendent sur ces jeunes âmes comme une semence, qui lève et plus d'une fois produit une vocation monastique.

¹ *Vita S. Eustasii*, MABILLON, II, 110.

Il ne suffit pas à un moine de désirer l'apostolat, pour obtenir de son abbé la faveur de s'y adonner. Tous ne sauraient avoir les aptitudes que requiert cette fonction sainte. Les abbés en sont convaincus. Aussi se montrent-ils fort circonspects dans le choix des missionnaires. L'expérience faite par le fameux Agrestius est de nature à les éclairer. Ce moine, plein de confiance en lui-même, voulait ardemment se consacrer aux missions lointaines. Saint Eustase, qui le connaissait, lui refusait la permission nécessaire. Enfin, n'y tenant plus, il prit, malgré la défense de son supérieur, le chemin de la Bavière. Mais les choses ne marchèrent pas au gré de l'étrange apôtre. Il échoua complètement. Au lieu de revenir à Luxeuil, il se rendit à Aquilée, où les schismatiques de cette Église surent le gagner à leur cause. S'il revint plus tard au monastère, ce fut pour y semer la discorde¹. Les moines trouvent ailleurs que dans l'est et le nord, des païens à convertir et des chrétiens tièdes à ranimer. Les invasions barbares et les guerres du VI^e siècle avaient compromis les résultats de l'apostolat exercé durant les périodes précédentes. La négligence des évêques et des prêtres laissait fréquemment les populations rurales dans l'ignorance. Le zèle le plus ardent ne suffisait pas non plus à conserver la foi des diocèses trop vastes, en un temps où les paroisses rurales étaient imparfaitement organisées. Dans ces conditions, le peuple des campagnes recourait à des pratiques superstitieuses, qui lui restaient chères. Pour beaucoup c'était

¹ *Vita S. Eustasii*. Sur cet apostolat des moines de Luxeuil, voir MALNORY, *op. cit.*... 45-61.

un retour au paganisme. Les autres tombaient dans une indifférence grossière ¹.

Un grand nombre de Francs étaient en outre restés fidèles à leur vieux culte. Une nouvelle évangélisation s'imposait dès lors. Les saints évêques le comprirent. Mais leur clergé ne pouvait remplir seul une tâche pareille. Les moines furent dans ces conditions leurs auxiliaires tout désignés. Les hagiographes les montrent à l'œuvre, surtout en Neustrie. Saint Wandrille évangélise les grossiers campagnards du pays de Caux, dont il fait de bons chrétiens. Son voisin, saint Philibert, abbé de Jumièges, exerce lui aussi un très utile apostolat ². Leur zèle trouve sa récompense dans les vocations religieuses qu'il provoque ³. L'abbé, ne pouvant suffire personnellement à tous les besoins, se fait remplacer par des moines prêtres. C'est l'exemple de Luxeuil qui est suivi dans les abbayes neustriennes.

L'apostolat monastique se continue après la mort de saint Wandrille et de saint Philibert. Saint Ansbert de Fontenelle s'en occupe très activement. Les chrétiens avides de recevoir ses conseils vont au monastère les lui demander et se confesser de leurs fautes ⁴. Saint

¹ VACANDARD, *L'idolâtrie en Gaule au VI^e et au VII^e siècle* dans *Revue des Questions historiques*, LXV, (1899), 429 et seq. *Vie de saint Ouen*, 130 et seq.

² VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, 183.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788. Erat consuetudo sancti de monasterio circumquaque ad exhortandas animas fratres transmittere; et confluebant ad eum viri nobiles et portantes proprias voluntates respuentes et Christo Domino servientes.

⁴ Cum igitur ejus prærogativa meritorum longius claresceret, confluebant passim ad eum plurimi, salvationis suæ expetentes salubria consilia. Et confluentium ad se confessiones peccatorum suscipiebat, monita eis salutis impertiens. *Vita S. Ansberti*, *Annalecta Bollandiana*, I, 184.

Riquier, abbé de Centule, voit aussi les fidèles affluer aux portes de son monastère, lui avouer en confession leurs péchés, accomplir la pénitence qu'il leur donne et lui laisser une aumône ¹. Saint Bertin exerce à Sithiu un ministère analogue ². Sainte Bertille veille à ce que les prêtres de son abbaye de Chelles soient empressés à entendre les confessions des séculiers ³. Les moines deviennent ainsi pour beaucoup des directeurs spirituels, *pater confessionum*, suivant l'expression du biographe de saint Bertin. Ce sont les disciples de saint Colomban qui ont répandu, autour de leurs monastères et parmi les populations qu'ils évangélisaient ⁴, cette coutume pieuse recommandée par son exemple. Les grandes abbayes poussent plus loin encore leur action apostolique. Elles sont d'ordinaire installées en pleine campagne, loin des centres où l'évêque a son église et où les prêtres ont pu établir des paroisses. Leur situation ressemble à celle des grands propriétaires ruraux et de leurs villas. Ceux-ci fondaient, pour le service religieux de leur famille et des gens attachés à leurs domaines, des églises qui étaient le complément nécessaire de leur maison. Les abbés durent imiter cet exemple. L'historien des *Paroisses rurales du IV^e au XI^e siècle*, M. Imbart de la Tour, a constaté cette influence de l'action des

¹ Coeperunt ei multas eleemosynas largiri, tam eleemosynas quam confessiones pro culpas dare et paenitentiam ab ipso expetere. *La plus ancienne vie de saint Riquier*, R. P. PONCELET, *ibid.*, XXII, 189.

² *Vita S. Bertini*, MABILLON, III, 1, 101-102.

³ Familiam quoque monasterii sive vicinos propinquos per sanctam communionem attrahebat ut datis confessionibus paenitentiam pro peccatis suis agerent. *Vita S. Bertille*, *ibid.*, 21.

, MALNORY, *op. cit.*, 75.

moines sur le développement de l'organisation paroissiale. On ne saurait mieux faire que de lui emprunter les lignes suivantes : « Leur conversion (des populations rurales) fut l'œuvre du monachisme. A saint Colomban et aux moines irlandais revient l'honneur de l'entreprendre : saint Valery dans les *pagi* de la Somme, saint Remacle dans les Ardennes, saint Amand dans les Flandres, le Brabant, le nord du Beauvaisis, Eustasius dans la Séquanie, reprirent l'œuvre des grands évêques missionnaires du IV^e et du V^e siècle. Protégés par les rois austrasiens, comme Sigebert II, et plus tard par les maires du palais, ils détruisirent les dernières idoles et, sur leurs débris, élevèrent des autels. Le VII^e siècle, si troublé par les luttes politiques, fut une belle époque dans l'histoire des conquêtes chrétiennes. Un grand nombre de monastères de la Gaule franque : Luxeuil, Stavelot, Malmédy, Gand, Saint-Omer, Saint-Bertin, Saint-Riquier, Jumièges, Saint-Wandrille, Chelles, furent créés de 600 à 680, et à leur tour, ces puissantes communautés fondèrent des églises ou provoquèrent leur fondation.

» Cette œuvre leur était facile. Les progrès du culte furent la conséquence naturelle des progrès de leur patrimoine. Dans les domaines qui leur furent donnés par les rois, les évêques ou les grands, les religieux élevèrent presque toujours une église. Nous ne pouvons suivre en détail ces transformations, mais nous en connaissons au moins les résultats¹. »

¹ IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales du IV^e au XI^e siècle*, Paris, Picard, 1900. 89-90.

ERRATA.

Page :	ligne :	au lieu de :	lisez :
47	5	abbé de Réomé	abbé de Réome
72	8	Balme	Baume
74	22	Sainte-Césarie	Saint-Césaire
147	1	Pentale	Pentali
148	1	<i>Sisciacus</i>	<i>Scisciacus</i>
149	6	saint Bracchion	saint Brachion
151	3	Rhuiz	Rhuys
155	2	Saint-Evre	Saint-Epvre
192	2	Saint-Sénoch	Saint-Senoch
208	17	Sainte-Césarie	Saint-Césaire
233	19	Gunthaire	Gonthaire
271	15	Saint-Usitz	Saint-Ursitz
272	15	Munsters	Munster
277	6	Vulmar	Wulmer
278	5	Stavelo	Stavelot
283	10-11	le Mont-Classin	le Mont-Cassin
283	21	avec le renom	avec le renom
292	18	Théodfrid	Théodefrid
299	13	Léodebode	Léodebod
301	6	Stavelo	Stavelot
315	13	Evoriacum	Eboriacum
335	8	Amét	Amé
340	6	Perrone	Péronne
341	20	Andres	Andre
348	11	saint Vulfran	saint Wulfran
353	1	saint Ayle	saint Aile
374	16	sainte Austrude	sainte Anstrude
403	14	Amet	Amé
404	5	Amet	Amé
405	1	Velmer	Wulmar
449	5	Amet	Amé
462	13	saint Eustasc	saint Eustaise
463	9	saint Eustase	saint Eustaise
472	9	Amet	Amé

CHAPITRE DOUZIÈME.

Le costume monastique. Le sommeil.

Les législateurs monastiques déterminèrent avec tous les détails la nature et la qualité des vêtements qui conviennent aux religieux. Saint Benoît donne à chacun une tunique, qu'il porte directement sur le corps, une ceinture de cuir qui en ramène les plis autour des reins, et une coule, grand manteau muni d'un capuchon, avec lequel l'homme se couvre à peu près tout entier ; il est sans manches et sans ouverture par devant ; comme il est très ample dans sa partie inférieure, on peut le relever de chaque côté sur les bras. Cette ampleur le rend incommode pendant les heures de travail ; les moines le remplacent alors par une petite coule ou scapulaire, qui couvre la poitrine par devant et par derrière et laisse aux bras et aux jambes toute leur liberté. Ils se protègent les pieds avec des chausses, (*pedules*) et des sandales (*caligæ*). Ces habits doivent s'adapter à la taille de chacun. On les confectionne avec les étoffes qui se trouvent aisément dans le pays. Il n'y a point à se préoccuper de leur couleur ou de leur grossièreté. L'abbé veille cependant à ce qu'ils ne soient ni trop épais ni trop légers ¹.

¹ *Regula S. Benedicti*, LV.

Le Maître permet l'usage continuél des braies (*braccæ*) ou culottes, que saint Benoît n'autorise que durant les voyages ; ce vêtement de dessous, qui est de laine en hiver et de toile en été, a pour complément les chausses (*pedules*) et les jarrettières (*fasciolæ*). Les sandales de ses moines sont garnies de clous en tout temps. La tunique, dont ils se couvrent et qui leur tient lieu de chemise, est d'une étoffe grossière durant la mauvaise saison, et de toile lorsque viennent les beaux jours. Ils en ont une spéciale pour la nuit, qu'ils quittent après l'office nocturne. Leur *pallium* ou coule varie suivant la saison, comme les autres vêtements. Les hebdomadiers de la cuisine reçoivent pour leur semaine de service une tunique en forme de sac, confectionnée avec une toile qui ne risque point de trop se salir au contact du feu et des marmites ; elle doit être lavée à la fin de chaque semaine et remise par celui qui s'en est servi au frère qui lui succède dans cette fonction ¹.

On ajoute au vestiaire monastique un certain nombre d'accessoires. Saint Benoît veut que le moine porte durant le jour autour des reins une large ceinture (*bracile*). Il lui donne un mouchoir (*mappula*). Le Maître demande que ce mouchoir soit de toile ; il est destiné à absorber la sueur pendant les chaleurs de l'été. Chaque dizaine de frères a en outre une serviette commune, avec laquelle ils s'essuyent le visage après s'être lavés. Un couteau, un stylet, une tablette et une

¹ *Regula Magistri*, LXXXI, HOLSTENIUS, II, 428-429.

aiguille, sans faire néanmoins partie du vestiaire, sont attribués à chaque moine par la règle bénédictine ; il garde presque toujours sur lui ces objets, qui sont d'un usage courant. Le couteau est d'ordinaire suspendu à la ceinture.

Il reçoit des gants (*wanti*) qui lui servent à se protéger les mains, lorsqu'il doit manier des outils grossiers, manipuler des pierres, des épines et d'autres objets pouvant le salir ou le blesser ¹. Ceux qui désirent mener une vie plus pénitente revêtent sous les vêtements habituels le cilice, tressé avec des poils de chameau ou des crins. Celui de saint Lambert était assez long pour lui tenir lieu de tunique ².

Les habits sont confectionnés dans l'intérieur du monastère par les frères eux-mêmes. Les troupeaux de moutons fournissent la laine, qui est nettoyée, cardée, filée et enfin tissée. Les tailleurs tirent partie de l'étoffe ainsi obtenue. Le chanvre, qui pousse dans les champs, donne de quoi se procurer de la toile. Les tanneurs livrent aux cordonniers le cuir obtenu avec la peau des bœufs et au besoin des bêtes de la forêt voisine. Jonas raconte que saint Colomban arracha le cadavre d'un cerf, tué par les loups, aux griffes et aux dents d'un ours occupé à le déchirer. Des frères, sur son ordre, se mirent à écorcher l'animal ; sa peau leur servit à préparer les chaussures de la communauté ³.

Les moines couchent revêtus. Ils ne peuvent quitter

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 25, MABILLON, II, 13. *Vita S. Philiberti*, *ibid.*, 787.

² *Vita S. Lantiberti*, *ibid.*, III, 1, 63.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, 27. *ibid.*, II, 13.

que le *bracile* et le couteau. Ce dernier instrument risquerait de les blesser pendant les mouvements involontaires du sommeil ¹. Les règles diverses demandent qu'ils aient la nuit des vêtements autres que ceux dont ils se servent le jour. C'est pour ce motif que saint Benoît leur donne à chacun deux coules et deux tuniques ². Il leur est expressément interdit de dormir sans avoir autour des reins une ceinture ou une corde. Cela les met à même de se rendre promptement au chœur aussitôt après le réveil ; ils sont toujours prêts. Le costume de nuit est de sa nature même plus négligé. On le conserve néanmoins pendant les vigiles et les occupations qui les suivent. Mais il serait d'une souveraine inconvenance de le garder pendant l'assistance à la messe ³. Saint Donat assigne la deuxième heure de la journée au changement d'habits ; les sœurs commencent par en demander la permission à l'ancienne qui les préside ⁴.

Le moine prend soin de son costume ; le respect qu'il se doit à lui-même et à sa profession ne lui permet aucune négligence sur ce point. Toutes les fois que son abbé l'envoie hors de la maison, on lui donne du vestiaire une tunique et une coule plus propres, qu'il rend à son retour. Saint Benoît lui prescrit de revêtir alors des culottes (*femoralia*), indispensables surtout quand il doit chevaucher ⁵. Chaussures et vêtements

¹ *Regula Magistri*, XI, HOLSTENIUS, II, 345.

² Sufficit enim monacho duas cucullas habere propter noctes et propter lavare ipsas res. *Regula S. Benedicti*, LV.

³ Si quis veniat ad sacrificium cum nocturno cingulo vel veste circa eum, duodecim psalmos. *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 222.

⁴ *Regula S. Donati ad virgines*, XIX, HOLSTENIUS, III, 92.

⁵ *Regula S. Benedicti*, LV.

se salissent par le simple fait de l'usage quotidien. On doit les laver fréquemment. Le nettoyage des chaussures est une opération assez difficile, lorsque les religieux passent une grande partie de leurs journées dans les champs. Aussi quelques saints cherchent-ils à leur épargner l'ennui de le faire eux-mêmes. Saint Lambert, qui avait la dévotion de rendre cet humiliant service, s'en acquittait pendant le sommeil de la communauté, de manière à passer inaperçu ¹. Le lavage des coules et des tuniques est plus difficile. On ne peut s'en acquitter convenablement qu'en les faisant passer par une lessive sérieuse. C'est un détail dont les règles ne disent rien. Il ne s'en impose pas avec moins de rigueur. Les grands monastères bien organisés ont pour ce travail toute une installation matérielle. On trouve à Saint-Jean-Baptiste de Laon une buanderie véritable, composée d'une pièce spéciale, avec un foyer et une cheminée ; il y a dans cette cheminée une chaîne servant à maintenir au-dessus du feu la marmite ou le chaudron dans lequel bout la lessive. Les sœurs portent le bois pour alimenter le feu, et l'eau pour remplir le bassin ². Le nettoyage des linges employés par les cuisiniers demande moins de peine. Ces frères s'en acquittent eux-mêmes à la fin de leur semaine ³.

Les moines du VII^e siècle, si l'on en juge d'après leurs règles, accordent une certaine importance à la propreté extérieure, tant de leur propre corps que des

¹ *Vita S. Laniberti*, MABILLON, III, I, 63. *Vita S. Vulmari*, *ibid.*, 230.

² *Vita S. Salabergæ*, MABILLON, II, LII.

³ *Regula S. Benedicti*, XXXV.

objets dont ils se servent. Saint Benoît, il est vrai, leur interdit l'usage habituel des bains. C'est une réaction légitime contre l'abus qu'en faisaient toutes les populations romaines. On peut néanmoins en prendre quelquefois dans ses monastères, pourvu que ce ne soit pas fréquemment. La permission doit être accordée plus rarement aux jeunes ¹. On pouvait donc de temps à autre se laver le corps par hygiène et propreté. Saint Amet relevait ces sentiments d'ordre plutôt inférieur par une préoccupation surnaturelle. Il prenait son bain avant les fêtes de Noël et de Pâques, pour rendre même à ses membres la pureté extérieure souillée par la saleté physique, image du péché, souillure morale ². Saint Colomban ne parle pas des bains ; par contre il insiste sur la nécessité de se laver fréquemment la tête. C'est une précaution nécessaire, lorsque les moines s'adonnent à des travaux pendant lesquels ils soulèvent une poussière abondante. On considère comme une humiliation et une peine que de priver les excommuniés de ce soulagement ; ils ne peuvent se laver que les dimanches. Cette permission leur est plus facilement accordée, lorsque les cheveux commencent à devenir un peu longs ³.

Les ascètes même les plus rigoureux sont dans

¹ *Balneorum usus infirmis, quoties expedit, offeratur. Sanis autem et maxime veniunt tardius concedatur. Regula S. Benedicti, xxxvi.*

² *Vita S. Amati, MABILLON, II, 123. La Regula cujusdam ad virgines adopte une disposition analogue ; elle prescrit en outre de laver la tête des sœurs tous les samedis. Les pénitentes sont chargées de préparer le nécessaire. Similiter ad caput sororum lavandum per singula subbata vel balnearum usus per festas solemnitates præparent.* XII, 139.

³ *Regula S. Columbani, x, Pat. Lat. LXXX, 219.,*

l'impuissance de supprimer le sommeil. Ils se bornent à en réduire les exigences le plus possible. Saint Colomban est un de ceux qui lui ont fait la part la moins large. « Que le moine, écrit-il, aille au lit, épuisé de fatigue : qu'il tombe de sommeil en marchant ; qu'il se lève sans avoir pu satisfaire son besoin de dormir ¹. » Saint Benoît n'aime point ces formules sévères et vagues ; il se montre à la fois plus sage et plus précis. Les exigences de l'office nocturne et la variété des saisons lui imposent deux régimes de sommeil : celui d'hiver, qui commence le premier novembre pour finir à Pâques, et celui d'été. En tout temps, les frères se couchent à la nuit tombante. Ils consacrent au sommeil durant l'hiver les deux premiers tiers de la nuit, sauf les dimanches, où ils se lèvent plus tôt. Cela leur fait, en moyenne, de six à sept heures de repos. Ils en ont beaucoup moins en été. On leur donne alors une compensation durant les premières heures de l'après-midi, en leur permettant de se reposer depuis la fin du repas jusqu'au milieu de la huitième heure, c'est-à-dire vers deux heures et demie ². Saint Donat a trouvé cette mesure suffisante et pratique pour ses religieuses ³. Le Maître adopte le double régime de sommeil ; ses moines vont au lit après le terme du jour. Le chant du coq est son grand point de repère durant la nuit. L'heure du réveil doit être fixée de telle sorte qu'en été ce cri coïncide avec la fin de l'office nocturne, et qu'il soit en

¹ *Lassus ad stratum veniat, ambulansque dormitet, nondum expleto somno surgere compellatur. Ibid.*, 216.

² *Regula S. Benedicti*, VIII, XLVIII.

³ *Regula S. Donati ad virgines*, LXV, HOLSTENIUS, III, 113.

hiver le signal du commencement ¹. Le coq, qui donne ainsi le signal de la louange divine, joue un rôle très important dans la poésie liturgique et dans l'existence des moines ².

Les religieux ont chacun leur lit pour dormir ³. Ce n'est point toutefois une coutume universelle. L'anonyme qui a rédigé une règle pour les vierges ne donne un lit séparé qu'aux anciennes et aux infirmes. Toutes les précautions sont prises pour écarter les inconvénients et les abus ⁴. Il est à croire que les choses se passaient ainsi, surtout à l'origine, dans d'autres monastères. L'usage des chambres particulières est inconnu des moines mérovingiens. On leur ménage d'ordinaire une pièce très vaste, dans laquelle sont disposées des couches en nombre suffisant. Si la disposition des lieux ou le grand nombre des moines rendent impraticable l'usage d'un dortoir unique, l'abbé distribue les lits par dizaines, autant que possible, dans plusieurs pièces, qui forment autant de dortoirs, sous la surveillance et la responsabilité des doyens. Les frères n'occupent pas la place que leur assigne partout ailleurs leur date de profession. On intercale les plus jeunes parmi les anciens, pour leur enlever toute occasion de se dissiper ⁵. Le Maître, qui tient au dortoir unique, place au milieu le lit de l'abbé ; cela lui rend la surveil-

¹ *Regula Magistri*, xxxiii, HOLSTENIUS, II, 386.

² *Vita S. Lantberti*, MABILLON, III, 1, 63. Saint Condède avait, dans son île de Belcinac, un coq pour lui sonner le réveil. Un renard le lui déroba, mais l'animal voleur fut obligé de restituer son larcin. *Vita S. Condedi*, *ibid*, II, 829.

³ *Singuli per singula lecta dormiant. Regula S. Benedicti*, xxii.

⁴ *Regula cujusdam ad virgines*, xiv, HOLSTENIUS, III, 141.

⁵ *Regula S. Benedicti*, xxii.

lance beaucoup plus facile. Il ressemble à un pasteur que ses brebis entourent ¹. Une lampe doit brûler toute la nuit en ce lieu ². Les servants de semaine l'allument tous les soirs avant complies ; ils peuvent l'éteindre lorsque tous les frères sont couchés, dans le cas où le monastère manquerait d'huile ³. Cette lampe consiste en un récipient de terre ou de métal, rempli d'huile, où plonge une mèche, que le cellérier a soin de renouveler (*cincindelus* ou *lucerna*). C'est le système employé dans l'oratoire ⁴ et dans les autres pièces de la maison. Saint Colomban, qui prodigue les bénédictions ou signes de croix, prescrit d'en faire un sur la lampe dès qu'elle est allumée ⁵.

La couche du moine est pauvre et austère, comme l'exige sa profession. Saint Benoît lui donne une natte, faite avec des peaux ou des étoffes épaisses (*matta*), une grosse toile dans laquelle il s'enveloppe le corps (*sagum*), une couverture (*lena*) et un oreiller (*capitale*), le tout disposé probablement sur des planches ⁶.

¹ In quo circuitu lectum abbas in medio habeat, ut omnem taciturnitatem vel reverentiam in circuitu considerans omnium ovium suarum gregem intra unum ovile collectum, quasi diligens vel sollicitus pastor attendat. *Regula Magistri*, XXIX, 381.

² *Regula S. Benedicti*, *ibid.*

³ *Regula Magistri*, *ibid.*

⁴ *Vita S. Romarici*, MABILLON, II, 402.

⁵ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 216.

⁶ *Regula S. Benedicti*, LV.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Le Régime alimentaire.

Les saints, auxquels la postérité a décerné les honneurs d'un culte liturgique, pratiquaient pour la plupart des abstinences extraordinaires. Il y en eut qui se contentèrent de pain d'orge et d'eau fraîche. Et encore s'imposaient-ils, durant le carême, des jeûnes rigoureux. Mais ce sont là des faits exceptionnels ; on ne peut s'en servir pour apprécier le régime alimentaire des moines leurs contemporains. La même réserve s'impose au sujet des privations qu'eurent à endurer certains religieux au début d'une installation monastique. Ils s'établissaient parfois dans les forêts, loin des villes et des habitations rurales. Sans autre moyen de vivre que les ressources du sol et le travail de leurs bras, ils durent forcément expérimenter ces journées de pénurie qui rendent si pénible l'existence des colonisateurs.

Les disciples de saint Colomban se trouvèrent ainsi dénués de tout, sans provisions et sans argent, au milieu des bois, à Anegray. Ils ne pouvaient mettre en quelques semaines la terre en plein rapport. La Providence, sur laquelle ils se remettaient de tout, leur envoyait de temps à autre de généreux bienfaiteurs, qui leur offraient du pain et des aliments. Parfois aussi,

elle les abandonnait à eux-mêmes. Les moines se voyaient alors réduits à manger des herbes et des écorces d'arbres. Il leur fallut, dans un moment de grande détresse, vivre de la sorte durant neuf journées consécutives ¹. Ce ne fut point un fait isolé. Comment, à cette époque, des hommes s'installant au sein des plus profondes solitudes auraient-ils pu échapper à ces douloureuses épreuves ? Cette pénurie ne les décourageait pas ; ils avaient la force d'âme nécessaire pour y voir une excellente occasion de témoigner à Dieu leur fidélité. Mais on se tromperait étrangement en faisant du régime extraordinaire généreusement accepté dans ces heures difficiles une condition habituelle de leur existence. C'est aux législateurs eux-mêmes qu'il faut demander la manière dont vivaient leurs moines.

Ils ont fixé avec un soin minutieux le nombre et l'heure des repas, la nature et la quantité des aliments servis à chacun. Il est expressément défendu aux frères de prendre quoi que ce soit, même un fruit ², en dehors des heures régulières ; on ne tolère d'exception que pour les vieillards, les enfants et les infirmes ³. Cette défense est encore plus rigoureuse durant les heures consacrées par le silence nocturne ; le Maître menace de l'excommunication celui qui alors se permettrait de boire ⁴.

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 13, 14, MABILLON, II, 8, 9.

² *Vita S. Amati*, MABILLON, II, 124.

³ *Regula S. Benedicti*, xxxvii.

⁴ *Regula Magistri*, xxx, HOLSTENIUS, II, 383.

Le premier repas n'a jamais lieu avant midi ; c'est le *prandium*, ou repas de la sixième heure, qui se prend durant le temps pascal, tous les dimanches de l'année et en général tous les jours où l'on ne jeûne pas. On fait alors un second repas le soir, après les vêpres ; c'est la *cæna*. Le jeûne comporte de sa nature un repas unique (*cæna*), qui a lieu soit à la neuvième heure soit au soleil couchant. Durant le carême, on attend toujours que l'office des vêpres soit terminé pour se mettre à table. Les simples fidèles sont sur ce point traités avec la même rigueur que les moines. Ceux-ci ajoutent seulement aux pratiques générales des pénitences qui leur sont particulières ; les règles laissent à chacun le soin de fixer lui-même celles qui peuvent lui convenir. On recommande un silence plus rigoureux, des privations de nourriture et de sommeil, des prières prolongées, et surtout une fidélité plus grande aux diverses prescriptions de la règle ¹. Les moines qui suivent la règle du Maître observent durant cette saison liturgique des coutumes spéciales. On diminue graduellement la quantité de vin à laquelle ils ont droit chaque jour ; les enfants âgés de moins de douze ans, les vieillards et les infirmes sont les seuls qui puissent en boire durant les trois dernières semaines. On ne sert qu'un seul plat cuit et du pain d'orge. Certains religieux se livrent à une abstinence beaucoup plus rigoureuse ; quelques-uns passent un jour entier sans manger, ils sont alors dispensés des travaux pénibles. Tous ont dû proposer publiquement à l'abbé, dans l'oratoire, le pre-

¹ *Regula S. Benedicti*, XLIX.

mier jour de carême, les privations qu'ils désirent s'imposer ¹.

Ces religieux doivent faire des oraisons spéciales entre tous les offices du jour pendant le carême. Ils interrompent leur sommeil pour prier au pied de leur lit ; l'abbé termine cette prière par une oraison. Les hebdomadiers de la cuisine ne lavent pas les pieds des frères le samedi soir ; ils se contentent de les déchausser. On continue cependant à rendre ce service aux hôtes. Le lavement des pieds du jeudi saint est plus solennel ; c'est l'abbé qui le fait en personne, assisté par les hebdomadiers de la cuisine ; il commence par les portiers. Les chefs de dizaine lavent ceux de leurs subordonnés. Après l'office de la nuit du jeudi au vendredi, toute psalmodie cesse jusqu'à la messe du samedi saint. Le vendredi, on s'entretient des tristesses de la passion du Sauveur. Les frères ne se saluent pas quand ils se rencontrent ; ils ne prennent aucune nourriture. On ne bénit pas les aliments de ceux qui ne peuvent supporter un jeûne pareil. Le vendredi saint, l'autel et l'oratoire sont dépouillés de leurs ornements, toutes les lumières de la maison sont éteintes en signe de deuil. Les âmes se préparent par ces rites aux allégresses de la Pâque ².

Le temps Pascal, qui succède au carême, ménage à tous les joies d'une réaction sainte ; il commence avec la Résurrection du Sauveur pour finir avec la semaine de la Pentecôte. Pendant ce temps, les moines mangent

¹ *Regula Magistri*, LIII, HOLSTENIUS, II. 403-405.

² *Ibid.*, LI-LII, 402-407.

au *prandium* et à la *cæna*. C'est le régime des dimanches, des fêtes principales et des journées de labeur extraordinaire ¹. Saint Benoît introduit dans sa règle un carême supplémentaire, qui va du 14 septembre au premier jour du carême proprement dit ; les frères ne font alors qu'un repas vers la neuvième heure ². De la Pentecôte à la mi-septembre, ils jeûnent les mercredis et vendredis, conformément à une coutume du christianisme primitif chère aux moines d'Orient. Saint Donat conserve le régime adopté par saint Césaire d'Arles ³. Quant au Maître, il a une distribution des jeûnes, par conséquent de l'heure des repas, qui lui est toute personnelle. Le *prandium* et la *cæna* ne sont autorisés que les dimanches et les jeudis, même durant la saison pascalle. Pendant tout le cours de l'année, les moines ne prennent leur nourriture qu'une fois le jour : à midi de Pâques à la Pentecôte ; à la neuvième heure, de cette date au commencement du carême ; et après vêpres pendant ce temps de pénitence. Le carême débute un dimanche ; comme le jeûne n'est point accepté ce jour-là ni les dimanches suivants, il faut, pour réaliser le chiffre mystérieux de quarante, anticiper l'horaire quadragésimal et le suivre les mercredis, vendredis et samedis des deux semaines précédentes. Ce législateur fixe tout lui-même ; au lieu d'abandonner, comme saint Benoît à l'abbé, le soin de déterminer le moment auquel les malades et les

¹ *Regula S. Benedicti*, xli. *Regula cujusdam ad virgines*, II, HOLSTENIUS, III, 137-138.

² *Regula S. Benedicti*, *ibid.*, *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat. LXXX, 222.

³ *Regula S. Donati ad virgines*, LXXVI, HOLSTENIUS, III, 118-119.

enfants prennent leur nourriture, il les détermine à l'avance. Les premiers mangent à la troisième heure ou à la sixième, lorsque la communauté le fait à la sixième ou à la neuvième. Il va sans dire qu'on ne saurait astreindre à aucune règle ceux qui sont atteints d'une maladie très grave. Quant aux enfants, ils ne jeûnent durant l'hiver que les mercredis, vendredis et samedis ; pendant l'été, ils mangent à midi ces jours-là et à la troisième heure, les autres jours.

L'horaire des repas que les voyageurs doivent suivre est également prévu. Ils ont, comme les enfants, un régime d'hiver et un régime d'été, séparés l'un de l'autre par la fête de Pâques et l'équinoxe d'automne. En été, ils ne jeûnent que trois fois la semaine, le mercredi, le vendredi et le samedi ; ces jours-là, en hiver, ils ne mangent qu'après les vêpres ¹.

La chair des quadrupèdes ne figure jamais sur la table des moines valides ; on la permet aux malades ². Il ne paraît point, d'après la règle de saint Benoît, que la volaille soit assimilée au reste des animaux ³. On peut

Regula Magistri, xxviii, HOLSTENIUS, II, 379-381.

² Carnum vero quadrupedum ab omnibus abstinenceatur comestio, præter omnino debiles et ægrotos. *Regula S. Benedicti*, xxxix.

³ L'abbé du Mont-Cassin Théodemar dans la lettre qu'il écrit à Charlemagne entre 787 et 797 dit à ce sujet : « Volatilia numquam nisi die Domini, si est unde, usque ad dies octo comedimus ; similiter etiam paschalis festi diebus. Sed de esu volatilium tam caute prudentissimus Pater noster in sua regula posuit, ut, si velint comedere monachi, cum opportunum est, non subiaceant culpæ ; sin vero eis a suo tale edulium non præbatur abbate, ut quasi ex debito hoc non possint requirere. Multi tamen fratrum nostrorum neque volatilia comedunt neque vinum umquam nisi de sancto calice bibunt. » Ed. DUEMMLER, M. 64, Epist. t. IV, p. 512. Ce passage de l'abbé Théodemar, en nous fournissant une explication traditionnelle de la règle de saint Benoît, confirme de l'interprétation que nous venons d'en donner.

en conclure que l'usage n'en est pas prohibé. Saint Colomban et ses disciples mangèrent une fois des cailles.

Les œufs ne semblent autorisés par le Maître que pour les seuls infirmes ¹, tandis que le poisson de mer ou d'eau douce est d'un usage courant parmi les moines de cette époque. Les fondateurs se sont fréquemment préoccupés d'installer leurs monastères auprès des cours d'eau. Leurs disciples vont eux-mêmes à la pêche, se servant tantôt de la ligne, tantôt d'un filet ². Les religieux de Jumièges s'aventurent avec leurs barques sur le cours de la Seine ; le flot pousse quelquefois jusqu'à eux des poissons de mer. Il leur est même arrivé de s'emparer d'une baleine, dont le cadavre leur fournit une abondante provision d'huile d'éclairage ³.

Mais le poisson ne paraît sur les tables monastiques que dans des circonstances exceptionnelles; il ne forme pas la nourriture quotidienne. Les légumes verts et secs, *legumina*, *olera*, *nascentia leguminum*, préparés à l'huile ou au beurre, les fruits, les pâtes et les bouillies confectionnées avec de la farine, du lait ou de l'eau, le laitage sous ses formes variées, le pain de froment, de seigle ou d'orge, voilà ce que les moines consomment un peu partout. Ils y ajoutent parfois des condiments, qui leur viennent des pays méridio-

¹ *Regula Magistri*, LXIX, 418.

² JONAS. *Vita S. Colombani*, XVIII, XIX, MABILLON, III, 11. *Vita S. Walarici* *ibid.*, 76. *Vita S. Salabergæ*, *ibid.*, 412. *Vita S. Bigiranni*, *ibid.*, 418. *Vita S. Clari*, *ibid.*, 465. *Vita S. Boniti*, *ibid.*, III, 1, 76.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 787.

naux¹. Saint Colomban se borne à quelques vagues recommandations : le jeûne, la prière, le travail, l'étude, sont des devoirs incombant tous les jours aux moines ; ils doivent en harmoniser la pratique ; il leur faut éviter tout excès dans la privation comme dans l'usage, prendre ce que réclament les besoins du corps sans causer à l'âme le moindre préjudice ; qu'ils évitent de se rassasier complètement². C'est, à peu de chose près, ce que saint Benoît exprime en d'autres termes dans sa règle. Ces deux saints veulent donner aux hommes ce qui leur est indispensable pour entretenir leurs forces, sans se préoccuper le moins du monde de satisfaire leur goût. Les moines se contentent habituellement pour la nourriture et la boisson des produits de la région qu'ils habitent. Ils prennent du vin dans les pays où l'on cultive la vigne. Ailleurs ils boivent de la cervoise ou de la bière, qu'ils obtiennent en faisant fermenter du blé ou de l'orge dans de l'eau. C'est, remarque le biographe de saint Colomban, la boisson ordinaire dans le nord de la Gaule, en Germanie et en Bretagne ; les Scots et les peuples barbares sont les seuls qui n'en connaissent point l'usage³. Chaque monastère s'ingénie

¹ Le chartier de Corbie conservait une pièce fort curieuse qui renseigne sur le nombre et la nature des condiments qui pouvaient entrer dans la cuisine d'un monastère. Il en est, sur le nombre, que l'on destinait à l'infirmerie pour les besoins des malades. L'huile d'olive, le poivre, le cumin, la girofle, la cannelle, le nard, les dattes, les figues, les amandes, les pistaches, les olives, le riz, les pois chiches, le piment, sont mentionnés parmi les redevances que l'abbaye de Corbie doit prélever sur les revenus du fisc au port de Fos. *Diplôme de Chilpéric II*, (716), dans LEVILLAIN, 235-237, 68.

² *Regula S. Columbani*, III, Pat. Lat., LXXX, 210. Il mentionne « olera, legumina, farina aquis mixta, panis paximatum. »

³ JONAS, *Vita S. Columbani*. XXVI, MABILLON, II, 15.

à préparer sa provision. On veille avec le plus grand soin à la conserver buvable. Les moniales de Laon ne laissent jamais le moindre vide dans les tonnes, de peur que la boisson ne s'aigrisse au contact de l'air ¹. Saint Colomban tient à ce que les frères chargés du service de la cave ne soient jamais, par leur négligence, cause d'une perte ; il condamne les coupables à ne boire que de l'eau ².

Il est difficile de déterminer avec certitude ce que contient l'hémine de vin accordée par saint Benoît à chacun de ses moines pour une journée. On ne s'écarterait guère de la vérité en l'identifiant au demi-litre ³.

Le Maître donne par homme une coupe de vin pur et une ration plus abondante d'eau, qui varie suivant les saisons. Lorsqu'ils font un seul repas, durant l'été, les religieux vont au réfectoire, à la neuvième heure ou plus tard, se rafraîchir en buvant du vin allongé d'eau (*mixtum*) ⁴. Chaque frère reçoit pour sa pitance deux plats cuits et un troisième composé avec des fruits ou des herbes pouvant être mangées crues. Un pain d'une livre leur suffit pour la journée. S'il y a un second repas, le cellérier en donne les deux tiers à midi et le dernier tiers le soir. L'abbé peut faire servir la table avec plus d'abondance les jours de fête ou de travail extraordinaire ⁵. La présence d'un hôte ou l'attention d'une personne charitable, qui a fait un présent au monastère,

¹ *Vita S. Salabergæ, ibid.*, 411.

² *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 216-217.

³ *Regula S. Benedicti*, xl.

⁴ *Regula Magistri*, xxvii, 375-378.

⁵ *Regula S. Benedicti*, xxxix. *Regula Magistri*, xxvi, 374-375.

suffisent pour légitimer une amélioration du régime ¹.

La préparation des aliments se fait dans chaque communauté par les membres qui la composent, sous la haute direction du cellérier. Chacun s'en occupe à son tour ; les abbés et les abbesses ne reculent pas eux-mêmes devant ce travail, sans que néanmoins les règles leur en fassent une obligation ². Au monastère du Port, les moniales se succèdent les unes aux autres dans la boulangerie ; il y a toujours une jeune qui assiste une ancienne. Le four où elles cuisent le pain est assez grand pour qu'une personne y puisse entrer. On le chauffe au moyen d'un feu intense ; pendant ce temps, la sœur boulangère dispose la pâte en forme de pains. Lorsque le feu commence à s'éteindre, elle nettoie le four, en retirant la braise et les cendres à l'aide d'un balai muni d'un long bâton ³. C'est encore ainsi que les boulangers travaillent de nos jours. 'anonyme qui a écrit pour les communautés de femmes fixe à une semaine le temps que chaque moniale doit passer à la boulangerie, à la brasserie et à la cuisine. Si le monastère est nombreux, l'abbesse désigne deux, trois, quatre hebdomadières à la fois, et même plus s'il le faut. Quand elles atteignent le chiffre de quatre, il y a parmi elles une sœur responsable, une *præposita*, qui préside au travail commun ⁴.

De toutes ces fonctions, celle de la cuisine est de beaucoup la plus importante et la plus pénible ; aussi fait-elle

¹ *Ibid. Regula cujusdam ad virgines*, x, HOLSTENIUS, III, 137.

² *Vita S. Salabergæ*, MABILLON II, 412.

³ *Vita S. Austrebertæ*, MABILLON, III, 1, 27

⁴ *Regula cujusdam ad virgines*, VII, HOLSTENIUS, III, 140.

dans les règles l'objet de prescriptions spéciales et minutieuses. Nul n'est exempté de ce service, sauf les malades et les frères ou sœurs que retiennent ailleurs des occupations très absorbantes. On n'en dispense le cellérier que dans les monastères nombreux. Quant aux religieux que l'âge ou l'infirmité affaiblit sans les rendre invalides, l'abbé leur donne les aides nécessaires. C'est une mesure qui doit être prise dans toutes les circonstances utiles, pour épargner aux moines une fatigue excessive et diminuer autant que possible les exemptions du service commun ; car ce travail au service des frères est l'une des conditions les plus méritoires et les plus importantes de la vie monastique. Ces hebdomadiers de la cuisine sont chargés de préparer les aliments, de disposer sur les tables tout ce dont les frères peuvent avoir besoin, de faire le nettoyage de la cuisine, du réfectoire et de tous les ustensiles qu'ils emploient. Le Maître les charge en outre de la propreté du monastère. Ils ont, le samedi soir, au terme de leur semaine, un travail supplémentaire, qui consiste à nettoyer les objets et les linges dont ils se sont servis, pour les remettre au cellérier tels qu'ils les ont reçus de lui le dimanche précédent. Cet officier peut ainsi se rendre un compte exact de tout ce qu'il y a dans la maison. L'hebdomadier qui sort de service et celui qui entre en fonctions se réunissent alors et lavent ensemble les pieds de tous leurs confrères.

Saint Benoît tient à ce que son moine ne perde jamais de vue, en travaillant pour le bien de ses frères, les sentiments de la charité surnaturelle, faits de foi ardente et d'humilité pratique ; sachant qu'ils ont

leur source dans la prière, il prescrit au début et à la fin de chaque semaine de service une oraison en commun. Le dimanche, quand l'office des laudes est terminé, celui qui sort récite à genoux, par trois fois, le verset d'actions de grâces : *Benedictus es, Domine Deus, qui adjuvisti me et consolatus es me*, et il reçoit la bénédiction de l'abbé, qui se formule par une prière. Son remplaçant dit de la même manière le verset : *Deus, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina*, et reçoit une autre bénédiction. Les frères, à genoux eux aussi, répètent ensemble après les hebdomadiers chacun de ces versets ¹.

Le Maître, qui demande deux frères pour ce service, les place sous la surveillance de leurs chefs de décade. Ceux-ci les présentent à l'abbé, le dimanche, après prime, en lui demandant de les bénir. *Jube, Domine abba*, lui disent-ils, *vocari universam congregationem et orari pro his fratribus, qui ingrediuntur in hebdomadam coquinae, ut mereantur commendati orationibus vestris diaboli impedimenta non timere et congregationi Dei omnia sine culpa perficere*. Tous alors se prosternent pour prier en silence. Lorsqu'ils se relèvent, les deux frères récitent ce verset : *Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi; sub umbra alarum tuarum protege nos*. Cela fait, ils vont embrasser les genoux de l'abbé et donner le baiser de paix à leurs prévôts et à toute la communauté. Les chefs de décade les introduisent alors en fonctions : « Allez, mes frères, leur disent-ils, au nom de Notre

¹ *Regula S. Benedicti*, xxxviii, dont saint Donat s'est inspiré, *Regula ad virgines*, lxvii, HOLSTENIUS, III, 114

Seigneur Jésus-Christ, entrez en semaine ; ne faites rien sans bénédiction ; dans tout ce que vous faites, répétez *Benedicite*, et le diable n'aura aucun pouvoir sur vous. » Les servants commencent leur besogne trois heures avant chaque repas. Il leur est sévèrement interdit de prendre avant la communauté le moindre rafraîchissement ou la moindre nourriture. Saint Benoît se montre sur ce point beaucoup plus large, il leur donne un morceau de pain et une coupe de vin. Comme la préparation des aliments et le service de la table leur laissent des heures libres, on leur confie les travaux multiples exigés par l'entretien d'une maison : balayage des diverses salles, nettoyage des souliers, des ustensiles, des linges, des nattes ; ils allument les lampes, que le cellérier a eu soin de préparer ; ils cassent et portent le bois, présentent l'eau aux frères pour se laver les mains avant la communion. La règle les prie d'éviter avec la plus grande attention tout ce qui serait de nature à provoquer un retard dans les exercices de la communauté ¹.

Lorsque le moment du repas est arrivé, les frères se rendent au réfectoire, où l'un des servants a déposé sur les tables le couvert de chacun. Une corbeille pleine de pain est suspendue au-dessus de la table de l'abbé ; c'est du moins ce qui se passe dans le monastère du Maître ; il y a aussi une cruche de vin. Au signal donné, tous prennent leur place et attendent debout la prière solennelle qui accompagne la bénédiction. Cette prière est obligatoire ; nul ne doit y

¹ *Regula Magistri*, XVIII-XXIII, HOLSTENIUS, II, 360-371.

manquer¹. Elle se compose d'un psaume et d'un verset.

La bénédiction est donnée par l'abbé avec un signe de croix; il peut demander à un prêtre ou à un clerc, s'il y en a au réfectoire, de bénir à sa place². Le convent répond *Deo gratias*. Lorsque l'abbé s'est assis, on fait descendre la corbeille de pain, pour bien montrer, remarque le législateur, qu'il vient du ciel³; il le rompt, le bénit et donne leur part à ceux qui mangent à sa table⁴. Les chefs des décades viennent prendre ce qui revient à leurs groupes. Chacun s'assied dès qu'il est servi. Le lecteur, le cellérier et les hebdomadiers reçoivent alors leur propre ration. Il est recommandé de baiser, en signe de reconnaissance, la main de celui qui donne le pain. Les servants portent alors le premier plat, en commençant par la table de l'abbé, qui le bénit en disant : *Benedic, Domine, quicquid hinc accepturi sumus*. Ils vont ensuite à leurs places respectives prendre leur part du repas commun. On ne peut rien manger qui n'ait reçu cette bénédiction. Les moines de Luxeuil ne s'en contentent pas; chacun d'eux répète fréquemment le signe de la croix sur sa propre nourriture⁵.

¹ *Regula S. Benedicti*, XLIII, *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 221, 222.

² *Regula Magistri*, LXXVII, HOLSTENIUS, II, 424.

³ *Regula Magistri*, XXIII, 367.

⁴ Ce sont des anciens, des hôtes ou des frères instruits, qu'il honore en les faisant asseoir à sa table. *Ibid.*, LXXXIV, 453. Saint Benoît semble mettre la table de l'abbé dans un réfectoire distinct à portée de l'hôtellerie; il peut y inviter quelques anciens. S. BENEDICTI *Regula*, LVI. On pourrait cependant expliquer tout ce chapitre en laissant la table dans le réfectoire commun.

⁵ JONAS. *Vita S. Eustasii*, x, MABILLON, II, 111. *Regula S. Columbani* x, Pat. Lat., LXXX, 216. La *Regula cujusdam ad virgines*, x, HOLSTENIUS, III, 137 fait bénir, sépa-

Le silence est de rigueur pendant le repas ; c'est une prescription commune à toutes les règles. S'il est nécessaire de réclamer quelque chose, on le fait, autant que possible, par signes ¹. Cela permet au lecteur d'être mieux entendu. Les législateurs sont d'accord pour faire de cette lecture une condition essentielle du repas monastique. Saint Benoît et le Maître ne négligent rien de ce qui peut l'ennoblir aux yeux de leurs disciples. On choisit un lecteur hebdomadier capable de se faire entendre et comprendre. Il entre solennellement en semaine le dimanche par une prière. Après la messe et la communion, à genoux au milieu de l'oratoire, il récite trois fois le verset : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam*, que tous les frères répètent, et il reçoit la bénédiction de l'abbé ². Saint Benoît lui fait donner à boire du vin mélangé d'eau. Il se tient assis pendant la lecture. Personne ne doit l'interrompre, si ce n'est l'abbé, quand il a quelques réflexions édifiantes à faire ³.

Lorsque le premier plat est terminé, les servants l'enlèvent et ils vont présenter à l'abbé et aux moines de quoi se laver les mains. Ils leur offrent à boire. Ce qu'ils renouvellent après le deuxième et le troisième service. Les miettes de pain laissées sur les tables

rément chaque plat par l'abbesse, qui se sert de cette formule : *Dominus dignetur benedicere*.

¹ *Regula S. Benedicti*, xxxviii.

² *Ibid.*, xxxviii. Le lecteur et les servants de table mangent après la communion, d'après la règle de saint Benoît.

³ Les religieux peuvent, chez le Maître, poser des questions au sujet de la lecture, s'ils en obtiennent la permission de l'abbé. *Regula Magistri*, ix, 330.

sont recueillies par eux. Elles sont conservées jusqu'au samedi soir. Les hebdomadiers les mélangent alors avec de la farine et des œufs pour faire une bouillie, qui est servie à l'abbé et aux frères vers la fin du repas du soir. Ils leur disent, en la leur présentant : *Daignez prier pour nous, seigneurs, qui avons terminé notre semaine d'humble service*. Tous se lèvent alors et prient à genoux. Les servants récitent ce verset : *Videant qui me oderunt et confundantur, quoniam tu, Domine, adjuvisti nos et consolatus es nos*. Après quoi, ils donnent le baiser de paix à l'abbé, aux chefs de décade et aux membres de la communauté. L'abbé bénit alors la panade, il en prend une cuillerée pour lui, il en donne une à ceux qui sont à sa table et aux hebdomadiers. Chaque dizaine reçoit alors sa portion. On leur verse le dernier coup à boire et tout se termine par le *Deo gratias* ¹. C'est cette invocation qui marque la fin de tous les repas. La communauté se lève aussitôt pour remercier Dieu et réciter le verset final ².

¹ *Regula Magistri*, xxv, 373-374.

² *Ibid.*, xxiv, 370. *Regula S. Benedicti*, xliii.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Les infirmes et les mourants.

Soins des infirmes. — Maladies. — Morts. — Sépulture des religieux. — Sépulture des séculiers dans les monastères.

Saint Colomban traitait les malades avec une rigueur qui suppose chez ses moines une force de résistance peu ordinaire. Il ne comprenait pas qu'une fièvre même violente pût arracher ses disciples à leur labeur quotidien. La maladie retenait un jour sur leur couche la plupart des moines de Luxeuil. On était en pleine moisson, il fallait des bras pour battre le blé. L'abbé leur ordonna de se rendre immédiatement sur l'aire. Les uns, dociles à sa voix, se levèrent malgré le mal et coururent au travail, tandis que les autres, ne se sentant pas l'énergie nécessaire, restèrent au lit. Les premiers recouvrèrent la santé, ce qui devint pour eux l'occasion d'une vive allégresse ; les seconds n'éprouvèrent aucun soulagement. Le ciel, par un miracle, avait récompensé l'obéissance héroïque de quelques moines¹. Saint Colomban avait la sainte audace du thaumaturge. Aussi sa conduite ne peut-elle servir d'exemple. Il n'y aurait même pas à juger d'après ce fait sa manière d'agir habituelle.

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, XII, KRUSCH, IV, 78.

Saint Benoît se conforme, avec son remarquable bon sens, aux exigences impérieuses de la nature humaine et aux maximes de l'Évangile, lorsqu'il recommande de faire passer avant toute autre occupation le soin des infirmes ¹. Ils ont un frère chargé spécialement de les servir et un logement à part, l'infirmerie. On ne doit les laisser manquer de rien et, s'il le faut, se prêter même à des exigences superflues ; car ce n'est pas le moment de faire entendre à un homme le langage de la raison. Ils pourront prendre des bains et manger de la viande. On constate l'influence exercée par ces prescriptions de saint Benoît sur saint Donat ² et sur l'auteur anonyme d'une règle pour les femmes ³. Le premier fait en outre quelques emprunts à saint Césaire ; le second veut qu'on emploie pour soulager les malades toutes les ressources de la médecine ⁴, qu'on leur offre la nourriture et le breuvage qui leur conviennent le mieux. Le Maître, qui obéit aux mêmes sentiments, veut les communiquer à tous ses moines. L'empressement à visiter, consoler et servir les malades est la mesure évidente de la charité fraternelle qui règne dans un monastère ⁵. Il importe toutefois de ne jamais confondre le paresseux, qui feint la faiblesse ou la maladie, avec celui qui souffre véritablement. Le législateur, se défiant de ses moines, propose la dimi-

¹ *Infirmorum cura ante omnia et super omnia adhibenda est, ut sicut revera Christo, ita eis serviatur. Regula S. Benedicti, xxxvi.*

² *Regula ad virgines, XII, HOLSTENIUS, III, 88-89.*

³ *Regula cujusdam ad virgines, xv, ibid., 142.*

⁴ *Cura medendi summo adhibeatur studio. Ibid.*

⁵ *Regula Magistri, LXX.*

nution de nourriture, voire même la diète, comme un moyen très efficace de discerner l'état réel de celui qui réclame les soins et le repos des infirmes ¹.

Les monastères ne peuvent guère compter pour le soulagement des malades que sur les ressources qu'ils ont en eux-mêmes. On chercherait vainement un médecin dans les campagnes où ils sont assez généralement situés. Cet art est fréquemment exercé dans les villes par des clercs. Il ne répugne pas à la profession monastique. Les grands monastères veillent donc à posséder quelque religieux médecin, connaissant, avec les maladies, la nature des remèdes à employer. Il remplit d'ordinaire les fonctions d'infirmier. L'art de guérir, tel qu'il l'exerce, lui est commun avec tous les médecins de l'époque ; il observe ce qui reste des traditions médicales de la Grèce et de Rome.

Les récits hagiographiques sont les seuls documents où l'on puisse trouver des renseignements sur les maladies qui sévissaient alors dans les monastères. Elles se rattachent à peu près toutes au type unique de la fièvre ; c'est au reste l'un des symptômes qui les accompagnent le plus communément. On la constate à Luxeuil, à Anegray, à Bobbio, à Chelles, à Jumièges, etc. D'autres cas sont encore signalés par les hagiographes, tels que les maux d'entrailles ², la rage ³, la cécité ⁴. Les

¹ *Regula Magistri*, LXIX.

² Sainte Bathilde en souffrait. *Vita S. Bathildis*, éd. KRUSCH, *Script. rer. Merov.*, II, 497.

³ Deux moines de Remiremont en moururent ; ils avaient été mordus par un loup atteint de ce mal. JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 127.

⁴ Ce fut le cas de sainte Salaberge, de saint Pardoux et de saint Omer.

morts violentes se rencontrent aussi quelquefois parmi les moines. Il en est qui sont victimes d'un accident pendant leur travail, comme Théodemonde de Bobbio, qui tomba frappé d'un coup de hache ¹. D'autres sont écrasés par la foudre. Des voyageurs se noient en traversant une rivière ou périssent dans un naufrage. Quelques-uns tombent sous le poignard des voleurs de grand chemin. Ces moines assassinés peuvent en quelques circonstances recevoir les honneurs dus aux martyrs, s'ils ont par ailleurs mené une vie sainte, comme saint Paterne, moine de Saint-Pierre-le-Vif ², et saint Berchaire.

Ces fins tragiques sont très rares. Les moines finissent d'ordinaire leur vie paisible sur leur couche, entourés de leurs frères. On ne les laisse pas mourir sans leur donner la communion, qui est le viatique sacré ³. Le biographe de saint Colomban et de ses disciples, le moine Jonas, a décrit la fin de quelques religieux ; ce sont autant de tableaux qui rendent dans toute sa vérité cette étape suprême de la carrière monastique. Un frère qui se nomme Colomban, est étendu sur son lit. C'est un compatriote et un parent du saint abbé de Luxeuil. Ils ont quitté l'Irlande en même temps. Une fièvre maligne a épuisé ses forces. Il attend avec confiance son départ de ce monde. Peu avant sa mort, il aperçoit en songe un être mystérieux vêtu d'une éclatante lumière, qui lui tient ce langage : « Je ne puis pas en ce moment t'enlever de ton corps ; les larmes et

¹ JONAS, *Vita S. Columbani, ibid.*, II, 114.

² *Vita S. Paterni*, MABILLON, III, I, 442.

³ *Vita S. Romarici, ibid.*, II, 402. *Vita II, S. Wandregisili, ibid.*, 522

les prières de ton père, Colomban, m'en empêchent. » Le malade se réveille aussitôt ; une tristesse inaccoutumée assombrit son front ; il appelle le frère Theudegisile, qui est chargé de le servir : « Va en toute hâte, lui crie-t-il, chercher notre père commun, Colomban. » L'infirmier court à l'église, où l'abbé est en oraison, et lui demande de venir promptement auprès du malade. Lorsque Colomban cherche à savoir ce qu'il désire, il l'entend lui adresser des reproches : « Pourquoi me retenez-vous par vos prières dans cette triste existence ? Il y en a là qui veulent m'emmener avec eux ; mais vos larmes et vos supplications les en empêchent. Rompez les chaînes de ma vie, pour que la vie éternelle ouvre ses portes devant moi. » L'abbé, que ces paroles remplissent d'une crainte surnaturelle, convoque immédiatement les frères avec le signal accoutumé ; la pensée du bonheur qui est réservé à son disciple tempère le chagrin que lui cause sa mort prochaine. Il lui porte en viatique le corps du Christ. Tous les assistants donnent au moribond un dernier baiser : c'est l'adieu suprême. Dès qu'il a rendu l'âme à son Créateur, l'abbé et les frères se mettent en mesure de chanter pour lui les offices des défunts ¹.

Jonas a vu mourir sous ses yeux plusieurs saints moines de Bobbio. L'un d'eux, nommé Theudvald, qui a été durant toute sa vie un modèle d'obéissance, de piété et de douceur, partit, déclare-t-il, en toute allégresse pour les joies éternelles. Son bonheur saisit d'admiration tous ceux qui le visitaient. Lorsqu'il

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, I, KRUSCH, IV, 84-85.

sentit sa fin prochaine, il demanda la présence de toute la communauté. Il fit à tous un dernier adieu, en leur annonçant qu'il allait mourir. Lorsque la cérémonie des adieux fut terminée, il demanda le viatique. On le vit alors chanter cette antienne toute de circonstance pour lui : *Ibunt sancti de virtute in virtutem ; videbitur Deus deorum in Sion*. A peine sa mélodie fut-elle achevée qu'il rendit avec une joie céleste le dernier soupir. Tous les témoins de cette scène se persuadèrent qu'il jouit immédiatement de la récompense éternelle ¹.

Ces trépas de prédestinés ne sont point rares dans les monastères francs. On les rencontre non seulement à Bobbio et à Luxeuil, mais à Faremoutier ², à Fontenelle et ailleurs. Il n'y a rien là qui puisse surprendre. Ces moines ont, dans toute la sincérité de leur âme, passé les années d'une vie parfois longue à attendre la mort comme la messagère du bonheur céleste. Pourraient-ils ne point l'accueillir avec une satisfaction profonde ? Ils ont, par la fidélité aux exercices de l'ascèse monastique, brisé les uns après les autres les liens qui les attachaient à la terre. Leur âme est donc libre ; elle peut s'en aller joyeuse. Tous n'atteignent pas ce parfait détachement des biens temporels et de la vie, qui est le plus précieux de tous, cela va sans dire ; mais beaucoup le réalisent assez pour mériter une fin paisible et douce.

On a la coutume de revêtir d'habits somptueux et d'entourer d'étoffes précieuses les cadavres des princes

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 151.

² C'est toujours Jonas qui les raconte. *Ibid.*, 130-135.

et des personnages haut placés. Sainte Gertrude de Nivelles, craignant que ses moniales ne lui rendissent cet honneur après sa mort, en souvenir de ce qu'elle a été dans le monde, a soin de le défendre en termes fort sévères. Elle va même jusqu'à régler sa toilette funéraire ; on lui donnera un cilice et une couverture d'étoffe grossière ¹. Moines et moniales conservent dans la mort leur vêtement habituel. Les abbés prêtres sont, comme les évêques, revêtus de leurs ornements sacerdotaux ². On garde la coutume de laver les corps des défunts avant de les confier à la terre ³. Il ne semble pas que les moines aient une liturgie funèbre spéciale.

Les abbés et les abbesses reçoivent fréquemment la sépulture dans une des basiliques de leur monastère, surtout quand ils laissent après eux un renom de sainteté. C'est même alors une règle observée partout. A Fontenelle, où les premiers abbés se sont transmis avec leur fonction des vertus extraordinaires, l'église de Saint-Paul, qui garde leurs tombeaux, devient une sorte de saint des saints. On y ensevelit, à côté du fondateur Wandrille d'anciens moines, honorés du caractère épiscopal et devenus des saints comme lui, Ansbert, par exemple, Erembert et Wulfran. L'abbé Bain fit transférer solennellement les reliques de saint Wandrille, de saint Ansbert et de saint Wulfran dans la principale basilique de Saint-Pierre, où des tombeaux leur

¹ *Vita S. Gertrudis*, KRUSCH, I, 461-462.

² *Gesta abbatum Fontanellensium*, 19. Les corps de saint Wandrille, de saint Ansbert et de saint Uulfran furent retrouvés intacts et revêtus des ornements qu'ils portaient à l'autel.

³ *Vita S. Ansberti*, *Analecta Bollandiana* I, 189.

avaient été préparés ¹. Le corps enfermé dans un sarcophage est descendu en terre ; une pierre tombale, couverte d'une inscription, marque son emplacement.

Les moines et les moniales ne peuvent tous prétendre à l'honneur d'une sépulture dans l'intérieur d'une église. Afin d'éviter une accumulation gênante de cadavres, les abbés choisissent pour champ de repos un lieu voisin de la basilique. Lorsque le monastère s'élève sur un sol trop humide, on doit chercher ailleurs un terrain propice à l'installation du cimetière. Les abbés de Lobbes et de Sithiu installèrent le leur sur un coteau voisin ; ils y bâtirent pour le sanctifier un oratoire en l'honneur de la Vierge ². Le cimetière forme promptement un monastère souterrain, dans lequel chacun sait avoir une place marquée. Il devient alors une chaîne morale qui rive le moine au lieu où son existence se passe. Saint Colomban, avec son cœur largement ouvert aux sentiments vrais, comprit cette leçon du cimetière monastique. Lorsque les évêques le troublaient dans l'exercice de ses usages bretons, il ne leur demanda qu'une chose, de le laisser vivre en paix et en silence au milieu des forêts qui conservaient les ossements de ses dix-sept défunts ³.

Les laïques ambitionnent une sépulture auprès des moines morts, afin de participer avec plus d'abondance

¹ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 19.

² *Vita S. Ursuari*, MABILLON, III, I, 244. FOLCARDUS, *Vita S. Bertini*, *ibid.*, 98.

³ Ut mihi liceat cum vestra pace et caritate in his silvis vivere et silere juxta ossa nostrorum fratrum decem et septem defunctorum. *Columbani epistola* II, dans *Epistolæ Merov. et Karol. ævi*, I, 162.

aux prières des moines vivants. C'est la meilleure récompense que souhaitent les bienfaiteurs et les constructeurs d'églises et d'abbayes¹. L'espoir d'obtenir la protection du saint honoré dans la basilique est pour beaucoup dans cette recherche de la piété des grands personnages. Cet honneur est d'autant plus apprécié que les religieux l'accordent très difficilement. Il leur faut même à chaque fois une autorisation épiscopale, car c'est dans leur paroisse, et non dans une église monastique, que les laïques sont tenus de recevoir le baptême et de demander avec la sépulture les prières de la liturgie funèbre². On se montra beaucoup plus large dans la suite.

¹ PARDESSUS, *Diplomata, chartæ epistolæ, etc., ad res gallo-francicas spectantia*, I, 291. Théodetrude, noble femme, qui fait à Saint-Denis de riches donations, sollicite en échange la faveur d'être ensevelie dans la basilique. J. HAVET, *Questions mérovingiennes, Les origines de S.-Denis*, dans *Bib. Éc. des chartes*, LI, 50-52.

² Ut intra septa monasterii non baptizetur nec missæ defunctorum sæcularium in monasterio celebrentur nec secularium corpora ibidem sepeliantur, forsitan permissio pontificis. *Concilium incerti loci* (614), can. 6, MAASSEN, 194.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Le travail des moines.

Obligation du travail. — Étude et travail des mains. — Importance des lectures. — Écoles monastiques. — Caractère de la lecture. — Bibliothèque. — But du travail manuel. — Métiers divers. — La cité monastique.

Les règles sont unanimes à faire du travail l'une des lois essentielles de la vie religieuse. Elles en constatent l'obligation sans la créer, et elles cherchent à en organiser la pratique. Les saints abbés l'inculquent à leurs disciples par l'exemple plus encore que par l'enseignement oral. Ils font au travail des mains et à l'étude la part qui leur convient raisonnablement. Voici la pensée de saint Benoît ¹ : « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme ; aussi les frères doivent-ils être appliqués tantôt au travail des mains, tantôt à la lecture des choses divines ². » Il faut, dans cette distribution, tenir compte de la saison. De Pâques au premier octobre, c'est-à-dire en été, le travail est mieux placé le matin ; les frères

¹ Le chapitre où il la donne porte improprement le titre *Du travail des mains de chaque jour*. Ce n'est pas le seul titre de sa règle qui exprime mal le contenu de son chapitre. Les titres n'appartiennent pas à saint Benoît. Ce sont des additions postérieures, mises d'abord au commencement ou à la fin de la règle, puis intercalées dans le texte.

² *Otiositas inimica est animæ ; et ideo certis temporibus occupari debent fratres in labore manuum, certis iterum horis in lectione divina. Regula S. Benedicti, XLVIII.*

s'y adonnent depuis la fin de prime jusqu'à la quatrième heure, moment où ils chantent tierce. Le soir, ils recommencent après none, qui se célèbre vers le milieu de la huitième heure, pour terminer avant les vêpres. Le temps qui sépare tierce du dîner est consacré à l'étude ; ceux qui peuvent se passer de la sieste continuent entre le repas et none. Pendant l'automne et l'hiver, le travail manuel se fait de tierce à none ; le premier de ces offices est avancé. Il reste pour la lecture de prime à tierce, et de none au repas. Durant le carême, cet horaire subit un léger déplacement ; il va de la troisième à la dixième heure ¹.

Le Maître, qui partage sur l'oisiveté les sentiments de saint Benoît ², met à Pâques et à l'équinoxe d'automne les limites du régime d'été et du régime d'hiver. Durant cette dernière saison, les frères ont trois heures pour la lecture, de prime à tierce ; pendant l'été, la règle les leur accorde le soir, de none à vêpres ³. Cet horaire ne saurait convenir les dimanches et les jours de fête, qui excluent tout travail manuel. La règle bénédictine ne le fait pas cependant avec trop de rigueur. Elle permet d'occuper à divers travaux ceux qui par ignorance ou paresse sont inaptes à l'étude.

¹ Saint Donat, qui conserve quelque chose de saint Benoît, emprunte beaucoup plus à saint Césaire. *Regula ad virgines*, XX, HOLSTENIUS, III, 92-93. La *Regula cujusdam ad virgines*, XII, 138-139, place en toutes saisons le travail manuel de la deuxième heure à la neuvième.

² Quia homo otiosus mortem operatur, et in desideriiis est semper. Nam cum frater aliquid operatur, dum oculum in laboris opere figit, inde sensum occupat de quo facit et cogitare illi aliqua non vacat et desideriorum fluctibus non mergitur. *Regula Magistri*, L, HOLSTENIUS, II, 398.

³ *Ibid.*, 398-408.

Cela vaut encore mieux que l'oisiveté. Les autres consacrent à la lecture et à la méditation tout le temps que ne prennent point les offices ¹. Le Maître fait du dimanche une journée de repos, bien mérité du reste par la longueur de la liturgie nocturne. La cessation de tout travail manuel est de rigueur dès la neuvième heure du samedi, et elle ne cesse qu'avec le dimanche lui-même. En dehors des offices, chacun dispose de son temps comme bon lui semble ; il peut lire, se distraire ou se reposer ².

Cette distribution de la journée monacale témoigne de l'importance qu'on reconnaît à la culture intellectuelle dans les monastères mérovingiens. Il faut savoir gré aux auteurs des règles de lui faire la part si belle, à une époque où les hommes n'en comprennent guère l'utilité et où les circonstances lui sont si peu favorables. Ils contribuent ainsi au progrès des études et au développement de la civilisation chrétienne.

Saint Benoît ne se contente point de prescrire la lecture durant certaines heures du jour ; il organise encore tout un service de lectures publiques. Les leçons des offices de nuit sont fort longues ; elles contiennent une grande partie de la Bible, de nombreux sermons des Pères et des vies de saints. On lit pendant les repas et le soir avant complies. Le moine attentif trouve ainsi moyen d'amasser des connaissances variées. Le Maître va plus loin encore ; il veut qu'on fasse une lecture

¹ *Regula S. Cenedicti* XLVIII.

² Sed post missas ecclesiæ, pro voluntate sua, quis quid voluerit aut delectatus fuerit, ex suo arbitrio legat, vel omnem licentiam repausationis habeant, ut lætentur sibi ad requiem diem dominicum constitutum. *Regula Magistri*, LXXV, 423.

aux frères pendant leur travail. Le soin de la faire est confié par l'abbé à un religieux qui n'a pas la force physique exigée pour un gros labeur. Le silence et le recueillement deviennent par ce moyen plus faciles à observer ; l'intelligence y trouve en outre un avantage très appréciable ¹. Ce n'est possible que pendant certains travaux ; mais ceux-ci se présentent assez fréquemment pour qu'une communauté ait là un moyen très efficace de s'instruire. Voilà pour l'ensemble des religieux. Il en est qui ont pour l'étude des goûts très prononcés et des aptitudes sérieuses. L'abbé a toute facilité de restreindre en leur faveur le temps du travail manuel. On leur demande seulement de ne jamais suivre les caprices d'une volonté débridée ; l'obéissance doit consacrer tout ce qu'ils entreprennent ². Ils n'ont pas à perdre de vue, dans les diverses manifestations de leur activité, les pensées surnaturelles, qui sont l'âme de toute vie religieuse. C'est pour se les rendre plus familières qu'ils font précéder et suivre d'une prière leurs travaux ³.

Il y a cependant quelques illettrés dans les monastères. C'est inévitable, avec la manière dont s'effectue le recrutement. Mais ils ne peuvent être qu'à l'état

¹ In quo opere semper, majore fratrum laborantium exhibente, cujuslibet codicis lectio quotidie ab uno litterato legatur. Ideo enim ordinavimus quotidie laborantibus legi, ut, cum a malis tacemus, de bonis audimus, et loquimur, nunquam peccemus. Ipse namque frater legat quem abbas per aliquam impossibilitatem necessitatis non posse laborare agnoverit. *Regula Magistri*, 399-400.

² Si lectionem operi obedientiae præferens, suppositione (puniatur). *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 223.

³ Qui orationem ante opus aut post opus oblitus fuerit, duodecim percussionebus. *Ibid.*, 217. Ipsum laboris opus terrenum aut cujusvis artis cum inchoant, oratione præcedente incipient, eadem semper oratione et finiant. *Regula Magistri*, *ibid.*, 400.

d'exceptions. On ne s'expliquerait pas en effet l'organisation du travail dans les maisons bien réglées, s'il en était autrement. Ils doivent par conséquent savoir les psaumes et les cantiques usuels tirés de la Bible. Ceux qui ignorent tout en entrant, ont à leur disposition les moyens de s'instruire : c'est le cas des enfants offerts à Dieu par leurs familles. L'abbé charge un frère de leur enseigner tout ce qu'il faut connaître pour mener utilement la vie monastique. Les nouveaux venus qui ont déjà reçu dans le monde une culture intellectuelle peuvent encore développer leur instruction. Les heures laissées à l'étude leur donnent pour le faire toutes les facilités. Lorsque l'abbé possède un de ces hommes qui ont acquis à force de travail une science étendue et variée, les leçons de ce maître leur deviennent très profitables. Saint Eustaise remplissait cette fonction à Luxeuil sous le gouvernement des abbés Colomban et Walbert. Il exerça ainsi une grande influence sur le développement des études dans cette maison. Plusieurs parmi les moines qui se distinguèrent plus tard à la tête des monastères ou des diocèses, avaient été ses disciples ¹.

Les renseignements font défaut pour dire ce que purent être les écoles monastiques du VII^e siècle et les conditions dans lesquelles elles eurent à fonctionner. Les règles n'en disent rien. Les documents hagiographiques ne fournissent aucune indication utile. On ne trouve non plus aucune trace sérieuse de l'enseignement que les hommes du dehors purent demander aux habi-

¹ *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 304.

tants des cloîtres. Il faut attendre pour cela la période suivante.

La lecture, telle que les règles l'organisent, est une méditation approfondie d'un texte que l'on a sous les yeux, une véritable étude par conséquent. Les hommes d'alors n'ont pas à leur disposition une multitude d'ouvrages. Ils s'attachent forcément à quelques livres, parfois à un seul. La lecture pour eux consiste à lui dérober tous les secrets qu'il renferme. C'est ainsi du reste que procédera le moyen âge. Le moine dans cette occupation cherche avant tout son profit personnel, il veut jouir, et, de fait, il jouit d'une vérité mieux connue. Le souci de chercher des idées et des faits nouveaux à communiquer aux autres n'effleure point son âme. Dans le monde et dans les monastères on n'envisage pas encore l'étude de cette façon. Les moines s'instruisent cependant, et leur science devient un grand bienfait pour les peuples, lorsqu'ils sont appelés à les évangéliser et à les gouverner. On ne s'expliquerait pas en effet le nombre et la valeur des évêques sortis de certaines abbayes, Luxeuil et Fontenelle par exemple, et le rôle considérable joué par elles et par d'autres, si les intelligences ne s'y étaient élevées à un niveau supérieur.

Les frères se tiennent, durant les heures destinées à la lecture, sous les portiques de l'*atrium*, qui est devenu notre cloître. On les voit les uns isolés avec un livre pour eux seuls, les autres groupés autour d'un lecteur qui lit à voix haute. La décade s'assemble fréquemment de la sorte. Il y en a qui écrivent sur leurs tablettes. La plupart se contentent de lire ou d'écouter ; la vérité qui entre par les yeux ou les oreilles se grave

dans leurs mémoires. Les moins instruits sont avec leur maître, qui les guide et les forme. Les plus jeunes apprennent par cœur le psautier, les cantiques et les leçons les plus usitées à l'office. Lorsqu'ils sont assez sûrs d'eux-mêmes, ils vont expérimenter leur mémoire devant leurs chefs d'abord, puis en présence de l'abbé ¹. Saint Benoît, chez qui les décades ont une grande souplesse, donne une certaine latitude à ses religieux. Ils peuvent s'installer pour lire dans les diverses parties de la maison ou au dehors en un lieu qui leur convient. Cette liberté les exposerait à perdre du temps en dissipation et en bavardages inutiles, s'il n'y avait pas une surveillance organisée. C'est pour l'exercer qu'un ancien ou deux circulent un peu partout pendant les lectures et rappellent à l'ordre ceux qui tenteraient de dissiper leurs voisins ².

Quelques moines, saint Colomban est du nombre, aimaient à lire au milieu des plus profondes solitudes.

¹ In unaquaque decada ergo in his tribus horis invicem et legant et audiant vicibus, litteras et psalmos ignorantibus ostendant. *Regula Magistri*, L, 399. Ordinatione præpositorum suorum sequestratæ a se per loca diversa decadæ alii legant, alii audiant, alii litteras discant et doceant, alii psalmos quos habent superpositos meditentur. Nam cum eos maturaverint et memoria perfecte tenerint, adducti a præpositis suis ipsum psalmum aut canticum seu quamvis lectionem memoriter abbati restituant, et cum perreddiderit, mox petet pro se debere orari. *Ibid.*, 401-402. Ces passages donnent son sens véritable à ce texte de saint Benoît : Qui voluerit legere, sibi sic legat, ut alium non inquietet. *Regula S. Benedicti*, XLVIII.

² Ante omnia sane deputentur unus aut duo seniores, qui circumeant monasterium horis quibus vacant fratres lectioni, et videant ne forte inveniatur frater accidiosus, qui vacet otio aut fabulis, et non sit intentus lectioni; et non solum sibi inutilis sit, sed etiam alios extollat. Hic talis si, quod absit, repertus fuerit, corripiatur semel et secundo; si non emendaverit, correctioni regulari subiaceat, aliter ut ceteri timeant. *Ibid.*

On le voyait à Anegray s'en aller dans les forêts, un livre à la main. De temps à autre, il interrompait sa lecture pour s'abandonner à une méditation plus intime ¹. Ailleurs l'abbé ne laissait jamais partir ses moines pour un voyage, même d'une journée, sans leur donner un livre, qu'ils devaient lire aux moments de repos. Ceux qui ne savaient pas lire emportaient leurs tablettes et demandaient des leçons à leurs compagnons de route ².

Soit dans les monastères soit dans les familles, la Bible est le livre par excellence ; on n'en connaît pas de plus utile ; il occupe partout le premier rang. La science de la religion consiste à en connaître le texte, la signification et les commentaires autorisés. On trouve, à côté de la Bible, les sermons, les homélies, les traités de quelques Pères de l'Eglise, et les vies des saints. Celles des Pères d'Orient, de saint Martin, des Pères du Jura, des moines connus, les Dialogues de saint Grégoire et les actes des martyrs romains sont particulièrement recherchés. Le recueil de citations morales formé par Defensor, moine de Ligugé, sous le titre de *Scintillarum Liber* ³, pour ceux qui n'ont pas à leur disposition une nombreuse bibliothèque, permet de connaître les écrivains dont les œuvres sont alors répandues. On y cite saint Clément, Origène, saint Ambroise, saint Basile, saint Augustin, saint Cyprien, saint Ephrem, Cassien, saint Césaire d'Arles, saint Grégoire le Grand, saint Isidore, saint

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 74.

² *Regula Magistri*, LVII, 410.

³ Pat. Lat., LXXXVIII, 597-718.

Hilaire, saint Jérôme. Il n'est pas toujours facile de se procurer un exemplaire de leurs ouvrages. Les abbés, soucieux de donner à leurs disciples le pain de l'intelligence, les font venir quelquefois de fort loin. Ils s'adressent à Rome, qui fournit aux Églises de l'Occident des reliques et des livres ¹. Les papes ne peuvent suffire aux demandes qui leur viennent de Gaule et d'Angleterre. Chaque monastère a ses copistes, qui sont par leur travail les pourvoyeurs de la bibliothèque. Celle-ci se compose d'une simple armoire où les volumes sont enfermés. Le frère qui veille sur les outils et les objets précieux en garde aussi la clef ².

Les moines se livrent au travail manuel pour gagner leur vie. Ils cherchent encore à se procurer les moyens de faire la charité et de recevoir dignement les hôtes ³. L'aumône, qui est le fruit d'un travail personnel, profite davantage à celui qui la fait. On ne livre pas tous les religieux indifféremment aux mêmes besognes, sans tenir compte de leur vigueur et de leurs aptitudes. Les illettrés sont capables de fournir une tâche plus longue et plus pénible que les autres ; ils font les courses éloignées pour le service de la maison et les gros travaux qui demandent des bras vigoureux et une grande résistance à la fatigue. Ils doivent être les hommes de peine de la communauté. On veille cepen-

¹ *Vita S. Wandregisili*, MABILLON, II, 518.

² *Regula Magistri*, XVII, 360.

³ *Operandum namque est omni tempore... ut habeatur vel propriæ necessitatis usus vel egenis unde detur suffragium. Regula cujusdam ad virgines*, XII, HOLSTENIUS, III, 138. *Regula Magistri*, I, 398.

dant à ne point abuser de leurs forces et de leur bon vouloir¹.

Le fonctionnement et l'entretien de la cité monastique, tel est le but vers lequel converge l'activité de tous. Chacun s'y emploie dans l'obéissance selon ses moyens et ses goûts. C'est chose facile lorsque le monastère se compose de quelques moines seulement. Les abbayes nombreuses exigent plus d'efforts et d'intelligence. Elles ont à se suffire par le propre travail de leurs habitants. Le labeur agricole pourvoit aux urgentes nécessités de la vie. Il faut en outre organiser la plupart des métiers et se procurer des tanneurs, des tisserands, des tailleurs, des cordonniers, des forgerons, des menuisiers, des charrons, etc. Quelques-uns de ces métiers demandent peu de préparation ; il en est plusieurs qui peuvent être exercés par le même homme ; d'autres exigent un ouvrier habile. Certaines maisons ne se contentent pas de faire travailler pour leurs propres besoins ; elles cherchent à vendre ce que fabriquent les moines artisans. Ceux-ci sont invités à négliger toutes les considérations personnelles, même la pensée des services qu'ils rendent².

Pendant la construction des monastères, ils sont architectes, carriers, maçons, scieurs de long, charpentiers, couvreurs. Tous n'ont pas les aptitudes requises pour diriger les travaux. C'est le rôle des plus expérimentés ; les autres travaillent sous leur direction. Le défrichement des forêts est, de toutes leurs occu-

¹ *Regula Magistri*, L, 402.

² *Regula S. Benedicti*, LVII.

pations, la plus pénible. Ils s'y adonnent sur tous les points de la Gaule mérovingienne, pour transformer en campagnes fertiles les terrains incultes qui entourent leurs demeures. Saint Colomban n'a jamais reculé devant les fatigues de la colonisation monacale. On le voyait à la tête de ses disciples s'armer de grandes haches, frapper à coups redoublés les chênes énormes, et, après les avoir abattus, les débiter à l'aide de coins de fer. Ils travaillaient tous avec ardeur. Les coups vigoureux de massue appliqués sur les coins les faisaient parfois sauter, au risque de blesser les ouvriers ou les spectateurs¹. Quand cette première préparation du sol était terminée, ils le défonçaient et arrachaient avec la pioche et la bêche les racines des arbres abattus. Ce procédé, qui exige de grands efforts, s'imposait au début, tandis qu'il suffisait, après une première récolte, de déchirer la terre avec l'araire traîné par les bœufs². Saint Wandrille et d'autres saints abbés imitèrent l'exemple de saint Colomban. Lorsque les frères travaillaient à une certaine distance de l'église, ils récitaient l'office sur place pour éviter les pertes de temps³.

Malgré l'importance du travail agricole chez les moines, on ne peut cependant les transformer en simples colons faisant valoir avec leurs seuls bras tous les domaines. C'était seulement le cas des monastères pauvres et des fondations pénibles. On ne saurait en faire une

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, KRUSCH, IV, 81.

² *Ibid.*, 83, 116.

³ *Regula S. Benedicti*, L. La *Regula Magistri*, LV, 407-408, fixe à cinquante pas l'éloignement qui dispense d'accourir au chœur.

régle générale. Les religieux s'occupaient dans l'intérieur de la maison et dans ses dépendances immédiates, laissant aux familles établies sur les *villas* et les fermes le soin de les mettre en rapport. La *Regula Magistri* demande que tous les domaines soient ainsi cédés en bail. Les revenus assureront l'existence de la communauté¹. Les gros travaux agricoles ne sont point ordinairement exécutés par les moines, d'après la règle bénédictine elle-même². Saint Benoît le dit au sujet des moissons. Il est certain qu'on est souvent obligé alors de faire appel à tous les bras, lorsqu'un orage menace d'anéantir les résultats d'une année de labeur. La bonne volonté ne suffit point toujours à protéger la récolte. Les moines de Rebais, mêlés dans les champs aux moissonneurs, furent saisis de crainte, quand ils virent le ciel se couvrir de nuages épais sillonnés par des éclairs. L'abbé Aile est à leur tête. Ils s'arrêtent en présence du danger, déposent leurs faucilles à côté des tas de blé, et à genoux ils conjurent le Créateur de sauver leur moisson. Dieu exauce leurs prières, et l'orage va éclater plus loin³. Dans une circonstance analogue, saint Colomban fait continuer le travail en dépit du tonnerre et des éclairs. Mais il a soin de mettre quatre religieux en prière aux extrémités du champ. Cela suffit pour

¹ Melius est ergo eas sub alieno impedimento possidere et annuas pensione securos suscipere, nihil nisi de sola anima cogitantes. *Regula Magistri*, LXXXVI, 435.

² Si autem necessitas loci aut paupertas exegerit ut ad fruges colligendas per se occupentur, non contristentur, quia tunc vere monachi sunt, si labore manuum suarum vivant, sicut et patres nostri et apostoli. *Regula S. Benedicti*, XLVIII.

³ *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 310. Le biographe de saint Philibert raconte un ait du même genre. *Vita S. Filiberti*, *ibid.*, 787.

écarter tout danger ; il ne tombe pas une goutte d'eau sur les travailleurs ¹.

Les monastères situés dans le midi prennent grand soin de leurs vignes ; on en peut juger par ce qui se passe à Bobbio. L'abondance et la beauté des raisins tentent les maraudeurs, lorsque arrivent les vendanges. Mais il n'y a qu'à planter une haie pour les protéger. Les oiseaux, plus agiles que les hommes, se moquent d'un pareil obstacle. L'abbé se voit alors dans la nécessité de poster là des religieux pour les mettre en fuite ². Les moines ont beaucoup de peine à défendre leurs vignes dans les régions du nord contre un ennemi beaucoup plus dangereux, le froid. Saint Philibert parvient cependant à acclimater la vigne dans la presqu'île de Jumièges ³, et saint Wandrille sur les coteaux de Fontenelle ⁴. L'élevage des abeilles est en honneur parmi les moniales de Remiremont. Le biographe de saint Amet les représente poursuivant les essaims vagabonds avec des ruches arrosées de lait aromatisé ⁵. D'autres monastères encore possèdent un rucher qui fournit à la cuisine et à l'infirmerie des provisions de miel, et de la cire à l'église.

Il n'est pas facile de trouver partout l'huile, le vin et d'autres denrées dont les monastères peuvent difficilement se passer. Les plantes oléagineuses ne croissent pas en tous lieux ; tous les moines ne peuvent pas,

¹ JONAS, *Vita, S. Columbani*, KRUSCH IV, 78.

² *Ibid.*, 151.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 786.

⁴ *Vita S. Ansberti, Analecta Bollandiana*, I, 183.

⁵ *Vita S. Amati*, MABILLON, II, 125.

comme ceux de Jumièges, prendre des cétacés qui leur fournissent jusqu'à trente mesures de graisse à brûler ¹. On doit généralement s'approvisionner au loin. Quelques abbayes possèdent dans le midi des domaines, qui produisent de l'huile d'olive et du vin. Il n'y a qu'à les faire transporter après la récolte. D'autres prélèvent des droits en nature, tels que les moines de Corbie, auxquels le fisc de Fos verse tous les ans des quantités déterminées de diverses provisions.

Le Maître envoie quelques frères conduire sur les marchés des chariots pleins de denrées; il les charge en outre de rapporter au monastère ce qui peut manquer ². Les moines de Marmoutier reçoivent de la Grande-Bretagne ou de Bordeaux des provisions d'huile, des étoffes et du cuir, qui leur arrivent par mer ³. Ce commerce se fait surtout par échange. Les monastères importants l'exercent sur une assez grande échelle. Par exemple, Chainon, abbé de Saint-Denis, fait fournir à Ansbert, évêque d'Autun, quinze cents livres d'huile et cent muids de vin ⁴. Mais ce sont là des abbayes privilégiées. La plupart n'ont d'autres ressources que d'acheter ce qui leur manque. Toutes d'ailleurs vendent l'excédent de leurs produits. Il en résulte un commerce assez actif, qui parfois s'étend au loin.

Les moines de Jumièges vont en Grande-Bretagne vendre leurs récoltes de blé.

¹ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 791.

² *Regula Magistri*, LXXXVIII, 438.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 791.

⁴ TARDIF, *Cartons des rois*, 24.

Les pérégrinations monastiques de cette époque sont fréquemment de véritables voyages d'affaires.

La profession religieuse ne s'accommode pas aisément de tous les procédés en usage dans le négoce. Aussi saint Benoît, frappé de la facilité avec laquelle une communauté se déconsidère, recommande-t-il à ses disciples de mettre leurs prix de vente au-dessous du tarif courant ¹. Saint Philibert pousse la délicatesse plus loin ; il fait acheter toujours plus cher que les séculiers ².

¹ *Regula S. Benedicti*, LVII.

² *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Relations des moines avec le dehors.

Relations avec les familles. — Raisons de voyages. — Préparatifs des voyageurs.
— Règles à suivre en voyage. — Retour au monastère. — Relations avec les voisins, les passagers. — L'hôtellerie. — Le service des pauvres.

moine est par profession un solitaire. La demeure qu'il habite en la compagnie de ses frères doit lui fournir une retraite, loin de tout ce qui serait de nature à troubler le calme de son existence et à le détourner de sa fin. Elle est distribuée de telle façon que la communauté n'a aucun rapport direct avec l'extérieur. Cette solitude s'observe même sous les murs et dans l'enceinte d'une ville populeuse. Les religieux trouvent de quoi s'occuper dans le monastère et son enclos. Ils n'ont généralement aucun motif de sortir. Ce monastère et cet enclos sont difficilement accessibles aux séculiers. Les moniales sont d'ordinaire soumises en cela à des prescriptions plus rigoureuses. Si les moines ouvrent aux hommes quelques parties de leur habitation, l'hôtellerie par exemple, ils en écartent les femmes avec le plus grand soin. Les convenances l'ont de tout temps exigé. Mais les infractions à cette règle sont toujours possibles. Aussi les Pères du concile d'Autun ont-ils cru devoir la renouveler. Ils ont profité de cette circonstance pour rappeler aux religieux la prudence qu'ils doivent

observer dans toutes leurs relations avec les femmes ¹. Quelques abbés montrèrent sur ce point une grande sévérité ; ils ne leur permettaient même pas l'entrée de leurs églises.

Cette séparation n'est pas une rupture complète avec les vivants. Les frères peuvent conserver au fond de leur âme un profond attachement pour leur famille ; les relations avec elle ne leur sont pas interdites, saint Benoît le suppose ². Les disciples de saint Colomban obtiennent parfois l'autorisation d'aller visiter leurs parents chez eux ; l'abbé Attale de Bobbio le permet au moine Jonas ³. On leur interdit, comme par le passé, d'accepter auprès des leurs aucun titre pouvant entraîner une responsabilité même morale, tel que serait celui de parrain ⁴. Il n'y a rien à dire ici des rapports fréquents que les abbés, les cellériers et d'autres officiers encore entretiennent avec les voisins du monastère dans l'exercice de leurs fonctions. La séparation du monde ne pèse pas tellement sur les autres moines qu'ils ne puissent un jour ou l'autre franchir leur clôture et se mêler pour un temps plus ou moins long aux séculiers. Mais ils ne le font jamais d'eux-mêmes. C'est ce qui les distingue des professionnels du vagabondage monastique. Ils tiennent au reste beaucoup à ne pas être confondus avec eux. Leur dignité l'exige.

¹ Ut nullus familiaritatem extraneorum mulierum præsumat habere, et qui inventus fuerit, severius corrigatur. Ut mulieres in monasterio monachorum nullatenus ingrediantur. *Concilium Leodegarii*, can. 10, MAASSEN, 221.

² *Regula S. Benedicti*, LIV.

³ JONAS, *Vita S. Columbani*, 117.

⁴ Ut compadres nullus eorum audeat habere. *Concilium Leodegarii*, can. 10, 211. Voir *Regula S. Donati ad virgines*, LIV, HOLSTENIUS, III, 107.

Le moine peut donc voyager, lorsque son abbé lui en donne l'ordre ou la permission. Les intérêts du monastère, un apostolat à exercer, un pèlerinage, voilà les raisons qui motivent le plus ordinairement ces sorties. Les abbés des monastères influents sont parfois tenus de se rendre au palais du roi et aux assemblées publiques, afin d'obtenir des privilèges nouveaux et la confirmation des privilèges anciens, et pour défendre les droits de leurs communautés. Ils envoient des religieux veiller sur les domaines éloignés. D'autres relations d'affaires imposent des déplacements. Des moines fort mêlés à la vie religieuse ou politique de leurs contemporains reçoivent des missions qui entraînent de longs voyages. Les évêques leur confient quelquefois des messages. C'est ainsi que Didier, évêque de Cahors, charge un abbé de son diocèse de porter une épître à l'évêque de Trèves, Modoal ¹, et un moine inconnu d'en remettre une autre à Abbon, évêque de Metz ². L'absence complète de tout service de poste organisé force de recourir souvent à ces moyens. Ces excursions monastiques n'ont pas laissé toutes une trace dans l'histoire ; mais on en connaît suffisamment pour entrevoir ce qu'elles ont pu être.

Quand le religieux doit faire une courte absence, qui ne va point au delà d'une journée, tout se passe fort simplement ; il se borne à solliciter, avec la permission, la bénédiction et les prières de son abbé, en sortant et au retour ³. Il lui est, dans ce cas, formellement interdit

¹ S. DESIDERII *Epistola* VII, dans *Epistola Merov. et Karol. ævi*, I, 196-197.

² *Id.*, *epist.* IX, 198.

³ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 223.

d'accepter chez un séculier la moindre nourriture, sous peine d'excommunication, à moins que l'abbé ne lui ait au préalable donné la permission de le faire ¹. Le Maître est moins exigeant ; le moine, avant de sortir, prend les instructions de son abbé. « Que faire, seigneur père, si la personne chez qui vous m'envoyez ou toute autre a la charité de m'inviter à dîner, et surtout si elle recourt au serment pour vaincre ma résistance ? » Si l'invitation lui vient d'un religieux, il l'accepte simplement, sauf les mercredis, vendredis et samedis ; il ne peut accepter, ces trois jours, qu'après une seconde invitation. Quand l'invitation vient d'un séculier, ces mêmes jours elle n'est acceptable que s'il l'accompagne d'un serment, conjurant le moine au nom de Dieu et de ses saints de lui faire ce plaisir. Lorsque ce séculier est un saint homme, une sorte de moine laïque, auquel la tonsure fait seule défaut, on agit avec lui comme avec un religieux. Il est, en outre, des circonstances qui affranchissent le frère des sévérités de la règle. L'abbé ne peut pas le condamner à ne rien manger avant son retour, s'il rentre tard, longtemps après le repas de la communauté ².

Celui qui doit entreprendre un long voyage est soumis à d'autres précautions. Il lui faut faire ses préparatifs. Le cellérier lui donne des provisions et l'argent nécessaire pour couvrir les frais de route. Il reçoit du vestiaire une paire de culottes et un habit neuf, ou tout au moins plus propre que celui dont il est habituellement

¹ *Regula S. Columbani*, 221. *Regula S. Benedicti*, LI.

² *Regula Magistri*, LXI, HOLSTENIUS, II, 413-414.

revêtu. Il est rare qu'il parte sans avoir un compagnon. Les abbés et les moines qu'on pourrait qualifier de personnages ont quelquefois toute une escorte, surtout quand le voyage est long et lorsqu'il se fait à travers des pays inconnus. En somme, les préparatifs varient avec la longueur et la nature du voyage, le nombre et la qualité des voyageurs.

Le moment du départ arrivé, le frère et ses compagnons, à genoux dans l'oratoire, sollicitent les prières de la communauté ¹. Le Maître leur fait réciter ce verset d'un psaume : *Vias tuas Domine notas fac mihi, et semitas tuas edoce me*, ou encore, *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea* ². Ils ont en effet grand besoin de la protection divine contre les dangers de toute sorte qui menacent les corps et les âmes le long des chemins. Aussi ceux qui restent au monastère les recommandent-ils au Seigneur chaque jour et à tous les offices. Saint Benoît met cette recommandation à la fin de la prière liturgique ³.

La plupart du temps, le voyageur, qu'il soit seul ou qu'il ait un compagnon, va à pied, son bâton à la main et une besace sur les épaules ⁴. Il cherche à rejoindre les groupes de voyageurs, quand il en rencontre ; leur compagnie diminue d'autant l'insécurité des routes et le met à même de se procurer plus aisément le nécessaire. Force lui est bien de partager alors l'existence de ces caravanes. Il s'en écarte de temps en temps pour

¹ *Regula S. Benedicti*, LXVII, JONAS. *Vita S. Columbani*, 70.

² *Regula Magistri*, LXVI, 417.

³ *Regula S. Benedicti*, *ibid.*

⁴ *Regula Magistri*, LXXIX, 427.

réciter les psaumes des heures régulières. On donne quelquefois au voyageur une monture, cheval ou mulet ; il en est qui, par modestie et pauvreté, préfèrent un âne ¹, qu'ils chargent de leur besace ; on les voit tantôt le suivre à pied et le stimuler avec un bâton, tantôt se reposer en l'enfourchant. Durant ces courses, le religieux observe dans la mesure du possible les prescriptions de la règle. Mais ce ne lui est pas toujours facile. On lui laisse en cela une certaine latitude, sauf pour la psalmodie ; il doit se conformer aux heures traditionnelles. La marche lui tient lieu de travail manuel ; les moments qu'il est contraint de donner au repos pendant la journée peuvent être avantageusement employés à la lecture ; on lui donne pour cela un livre de petit format ².

Il prend ses repas le long des routes, quand il ne rencontre ni monastère ni maison hospitalière ni auberge. Le Maître, qui fournit sur les voyages monastiques des détails très circonstanciés, lui prescrit d'observer pendant l'hiver les jeûnes du mercredi, du vendredi et du samedi ³, et même de ne manger qu'à la tombée de la nuit. Mais il prévoit les raisons qui peuvent légitimer une dispense : la charge que le religieux porte, la difficulté des chemins en pays de montagnes, la rigueur du froid, en un mot tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, occasionne une grande fatigue ⁴.

¹ *La plus ancienne vie de S. Riquier*, dans *Analecta Bollandiana*, XXII, 189.

² Si vero in viam longiorem dirigatur, codiculum modicum cum aliquibus lectionibus de monasterio secum portet, ut quavis hora in via repausaverit, aliquantulum tamen legat. *Regula Magistri*, LVII, 410.

³ Il n'a rien à dire de ceux du carême, obligatoires pour tout le monde.

⁴ *Ibid.*, LIX, 412.

Plusieurs récits hagiographiques conservent le souvenir de quelques voyages d'abbés ou de personnages monastiques, qui ont tout un cortège avec eux. Jonas raconte le pèlerinage de saint Bertulle à Rome. Il était au nombre des compagnons. Tout avait été si bien prévu pour cette excursion pieuse, que l'on put au retour dresser une tente, en pleine campagne, et ménager un abri et un repos au saint abbé, que dévorait une fièvre maligne ¹. Lorsque saint Bonnet, l'ancien évêque de Clermont, devenu moine de Manlieu, voulut faire ce même pèlerinage, il prit avec lui toute une suite de moines et de serviteurs ². Rien ne leur manquait en prévision des surprises durant une aussi longue absence. Les voyageurs utilisent, quand ils en ont la faculté, les anciennes voies romaines et le cours des fleuves. Ils peuvent alors se servir de chars ou de bateaux et organiser même des transports considérables.

Le moine, surtout quand il va seul, prend une précaution que la conduite scandaleuse des gyrovagues a rendue nécessaire. Son abbé le munit d'une lettre, par laquelle il le déclare dans l'obéissance et le recommande aux évêques, aux abbés et aux fidèles. Ceux qui verront cette lettre sauront immédiatement à qui ils ont affaire. Cette mesure intéresse l'ordre public, en rendant le métier d'escroc plus difficile à exercer. C'est pour ce motif que les conciles du VII^e siècle interdisent aux évêques et aux abbés de laisser les clercs et les moines entreprendre un voyage sans

¹ JONAS, *Vita S. Columbani*, 145-146.

Vita S. Boniti, MABILLON, III, I, 84-86.

ce passeport ecclésiastique ; l'hospitalité chrétienne doit être refusée à ceux qui en sont dépourvus ¹. On ne tarde guère, pour faciliter l'application de ces règlements, à préparer des formules officielles, qu'il suffit de transcrire et de signer ². Muni de son certificat, le religieux peut aller sans crainte ; la porte des monastères s'ouvrira toute grande devant lui, il pourra même modifier son itinéraire pour jouir des avantages de leur hospitalité fraternelle. Les évêques et les clercs se feront un devoir de l'héberger. Les familles chrétiennes, si nombreuses dans l'aristocratie gallo-romaine et franque, le recevront sous leur toit comme un envoyé du ciel. Les veuves, qui consacrent leur isolement au service du Seigneur et de son Église, aiment à lui prodiguer les soins les plus attentifs ³. Saint Colomban désire qu'on se montre très réservé avec elles ; il défend de passer la nuit dans leurs maisons ⁴.

¹ Ut nullus clericum alterius absque litteras episcopi aut abbatis sui præsumat recipere nec monachi sine sacris aut litteras, ut diximus, per patrias vacare aut discurrere præsument. *Concilium Latunense*, can. 7, p. 218. Ut nullus monachum alterius sine comitatum abbatis sui vel litteras comendaticias suscipere præsumat. *Ibid.*, can. 13, 219. Ut in civitatibus errare non inveniantur (monachi). Quod si causa utilitatis monasterii cum litteris abbatis sui ad archidiaconum civitatis scriptis dirigantur. *Concilium Leodegarii*, can. 6, p. 221.

² Marculfe en donne dans son recueil une par laquelle un abbé recommande à un autre abbé un moine voyageant pour le service de son monastère, II, 48, Pat. Lat., LXXXVII, 754. Il en donne trois autres relatives à des pèlerinages. *Ibid.*, 49-51, 755. ZEUMER, 104-106. Voir dans les lettres de saint Didier de Cahors celle par laquelle il recommande un de ses prêtres allant en Espagne ; elle est adressée aux évêques, aux abbés, aux comtes, aux tribuns, aux défenseurs, à tous les officiers civils et laïques, avec lesquels il pourrait avoir affaire. *Epistola Merov. et Karol. avi*, I, 200-201.

³ *Vita S. Filiberti*, MABILLON, II, 788.

⁴ *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 222.

Les prêtres séculiers et les laïques exercent l'hospitalité comme bon leur semble ; aucune règle ne vient leur tracer une ligne de conduite. L'Évangile leur suffit. Il en va tout autrement dans les monastères. Les législateurs ont tout prévu. Le moine voyageur est reçu comme un messenger de Dieu, un autre Christ. On va au-devant de lui ; après une courte prière, il est admis au baiser de paix. La première visite est pour l'oratoire. On lui donne ensuite tout ce qui lui est nécessaire. L'abbé et les religieux se réunissent pour lui laver les pieds. Ils peuvent devancer l'heure régulière du repas, si la fatigue ne lui permet point d'attendre, et manger avec lui. On le garde aussi longtemps qu'il le désire. Pendant son séjour, le frère étranger se mêle à la vie commune. L'abbé s'entretient avec lui et sollicite discrètement ses remarques et ses critiques sur ce qu'il aperçoit dans la maison ¹. Comme le besoin qu'il a de continuer sa route empêche le pèlerin de s'attarder, il repart le plus tôt possible.

Au terme de son voyage, le moine sollicite de nouveau la bénédiction de son abbé et les prières de tous, pour obtenir le pardon des fautes qu'il lui est arrivé de commettre. Ces prières se renouvellent à la fin de tous les offices de la journée. Pendant ce temps, il se tient prosterné au milieu de l'oratoire ². Le Maître lui fait dire ce verset : *Introivimus in tabernaculum ejus, adoravimus in loco ubi steterunt pedes ejus* ; après ces oraisons, il embrasse l'abbé, les chefs de décade et tous les frères ³.

¹ *Regula S. Benedicti*, LIII, LXI. *Regula Magistri*, LXV, LXXII, LXXVIII, 417-426.

² *Regula S. Benedicti*, LXVII.

³ *Regula Magistri*, LXVI, LXVII, 417-418.

On lui interdit sévèrement de rapporter au dedans ce qu'il a pu voir ou entendre au dehors ¹, surtout si cela est de nature à troubler les esprits et à causer quelque scandale ².

Les voyages ne sont pas le moyen le plus ordinaire par lequel les moines communiquent avec l'extérieur. Le fonctionnement normal de la vie amène un échange continuel de rapports entre une communauté et les familles qui l'entourent. Si le moine est un solitaire, son monastère n'est pas un isolé dans la société. Il s'y fait une place, et c'est celle d'un être qui vit. Ces relations, faites de services incessants, échappent aux constatations de l'histoire. Elles sont cependant dans la force même des choses. On devine leur importance et leur étendue autour des abbayes riches et nombreuses. Les agriculteurs et les artisans sont les premiers qui en retirent des avantages moraux et matériels. Un homme d'État, devenu sur ses vieux jours fondateur de monastère et moine lui-même, Cassiodore, entrevit tout ce qu'il convenait de faire pour rendre efficace cette action des communautés religieuses.

L'hôtellerie, qui est le complément indispensable de tout monastère, organise dans la clôture elle-même les relations du moine avec le séculier. Par elle, les communautés remplissent en quelque sorte une charge publique et une fonction sociale, à une époque où l'hospitalité commerciale n'existe pour ainsi dire pas. Mais elles l'envisagent bien différemment. C'est tout

¹ *Regula Magistri*, LXVIII, 418.

² *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 221.

simplement à leurs yeux l'exercice de l'une des vertus chrétiennes les plus recommandées par les divines Écritures et par les exemples des saints. Les petits monastères, nombreux dans les campagnes, s'en acquittent avec simplicité. Les quelques frères qui les habitent s'y emploient de leur mieux et mettent ce qu'ils ont au service de leurs hôtes. Les abbayes, sagement, établies suivant les prescriptions de saint Benoît, de saint Colomban ou du Maître, l'exercent avec une certaine grandeur. Elles ont un bâtiment spécialement disposé près de la porte avec une cuisine, un réfectoire et un dortoir, garni de bons lits. Ceux qui arrivent sont reçus avec un religieux empressement par l'abbé et les moines. Une antique tradition recommande de leur laver les pieds. Des prières et des lectures saintes communiquent à cette réception un caractère surnaturel. Des cuisiniers, plus habiles que les servants ordinaires de la table monastique, préparent leur repas ; on veille à ne les laisser manquer de rien. Les pauvres et les pèlerins sont l'objet d'une attention particulière. Le cellérier tient à ce que tous soient convenablement traités¹. Quelques monastères de la région de Meaux et de Paris témoignent un vif intérêt aux Bretons qui traversent le pays en se rendant aux tombeaux des saints Apôtres. Saint Ouen et saint Ayle l'ont enseigné à leurs moines de Rebais². Les moniales de Chelles, avec sainte Bathilde et sainte Bertille, suivent

¹ *Regula S. Benedicti*, LIII. *Regula Magistri*, XXIV, XXVI, 372, 375 ; LXXI, LXXII 420-421 ; LXXVIII, LXXIX 424-427. *Regula S. Columbani*, x, Pat. Lat., LXXX, 219.

² *Vita S. Agili*, MABILLON, II, 310.

ces exemples ; mais elles se déchargent pratiquement des soins de l'hospitalité sur les frères attachés au service de leur maison ¹.

Les pensées religieuses dont ils sont animés n'empêchent pas les abbés d'ouvrir les yeux sur les abus que cette présence des étrangers risque d'entraîner avec elle. Ils ne leur permettent point de parler à n'importe quel frère. Ceux qu'ils aborderaient indûment doivent leur répondre par un salut respectueux. Cette loi du silence est une barrière prudente. Elle ne suffit pas toujours. Comme il peut se glisser parmi les hôtes des fainéants, enchantés de vivre aux dépens d'autrui sans rien faire, et des voleurs qui cherchent un moyen facile d'exercer leur profession, le Maître prend contre les uns et les autres des mesures très sages. Les étrangers qui prolongent leur séjour au delà de quarante-huit heures sont contraints de travailler ; cela suffit pour écarter les paresseux ; une surveillance active est exercée pour déjouer les perfidies des larrons.

Les pauvres sont les hôtes préférés du moine. Les saints abbés et les saintes abbesses donnent l'exemple de cette charité ; leurs biographes le reconnaissent avec une unanimité touchante. Sainte Gertrude de Nivelles, qui réclamait comme un privilège la charge de les servir, veut que les abbesses suivent toutes son exemple. L'assistance des pauvres fait partie de leurs attributions au même titre que le gouvernement des moniales ². Saint Benoît les recommande aux soins de l'hôtelier et

¹ *Vita S. Bertila*. MABILLON, III, II, 18, 21.

² *Vita S. Gertrudis*, *Script. rer. Merov.*, II, 458.

du cellérier. Tous ne séjournent pas au monastère. Beaucoup se contentent de venir à la porte solliciter un secours, qui ne leur est jamais refusé. Saint Philibert a la délicatesse de leur réserver ce dont il se prive à table ¹. Le travail de chacun fournit à la maison de quoi soulager ces malheureux. Les bienfaiteurs, au reste, songent à eux, lorsqu'ils dotent les monastères ². Les voyageurs, surpris en route par la maladie, et les infirmes délaissés, excitent la pitié de quelques saints abbés. Ils instituent pour eux, auprès de leurs monastères, des hospices desservis par leurs moines. La reine Brunehaut a déjà fondé, vers la fin du siècle précédent, un de ces hôpitaux monastiques dans la ville d'Autun. Ils se multiplient pendant le VII^e siècle. Saint Ouen en établit un auprès de l'abbaye de Rebaix où l'abbé saint Ayle se plaît à soigner lui-même les malades ; son biographe raconte qu'il transporta un jour sur ses épaules le Christ sous la forme d'un pauvre couvert d'ulcères ³. Saint Leufroid, saint Magnobode, saint Ansbert créèrent des institutions semblables. Ce dernier commença par un hospice pouvant contenir douze malades : il fut bientôt insuffisant. L'abbaye de Fontenelle vit alors s'élever deux nouvelles maisons destinées chacune à huit pauvres, qui devaient assister aux offices et prier le Seigneur pour l'Eglise et le peuple chrétien ⁴. Les moines faisaient tous les frais de cette assistance. Saint Romaric s'intéressa surtout aux lépreux ; il leur

¹ *Vita S. Filiberti*. MABILLON II, 787. *Regula Magistri* xxvi, 378.

² *Formules de MARCULFE* L, II, 2, Pat. lat. LXXXVII, 728-729. ZEUMER, 74.

³ *Vita S. Agili*. MABILLON, 310II.

⁴ *Vita S. Ausberti*, dans *Analecta bollandiana* I, 185.

prépara un refuge à Remiremont. Il poussait la miséricorde jusqu'à les assister en personne dans tous leurs besoins¹. Pendant les séjours qu'il faisait sur la sainte montagne, saint Arnould de Metz aimait à leur rendre de ses propres mains les services les plus répugnants².

Ce ne furent pas les seuls hospices monastiques de la France mérovingienne. On ne pourrait dire s'il y en eut un autour de chaque abbaye. Mais ils furent assez nombreux pour que Marculfe ait cru devoir insérer dans son recueil une formule de fondation³. Ces établissements avaient des proportions modestes. On les dotait ordinairement pour douze pauvres en souvenir des douze apôtres. Tous n'étaient point placés dans le voisinage immédiat des monastères. Les fondateurs en attribuaient parfois le service à des clercs sous la dépendance de l'évêque.

¹ *Vita S. Romarici*, MABILLON II, 406.

² *Vita S. Arnulfi*, dans *Script. rer. merov.* II, 441.

³ *Marculfi formula* L. III, 1, Pat. lat., LXXXVII, 725-727. de ROZIÈRES, *Recueil général de formules* CLXXI, t. II, 717-723. ZEUMER, 70-74.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Situation légale des monastères dans la société mérovingienne.

Droits épiscopaux. — Exemption monastique. — Les monastères et l'autorité royale. — Droit de propriété. — Largesses royales. — Nature de la fortune monastique. — Immunité.

Le monastère, c'est-à-dire la communauté des moines (*congregatio*) qui l'habite, les édifices dont il se compose, les terres qui lui appartiennent, et les personnes qui, vivant sur ces terres, jouissent d'une situation privilégiée, se fait dans la société religieuse et politique une place, qui lui sera conservée durant tout le moyen âge. Il ne l'a pas trouvée subitement à la suite d'une décision conciliaire, et comme le résultat d'efforts habilement combinés. Elle lui a été ménagée peu à peu, comme le fruit d'une évolution lente, inaugurée au ^v^e siècle dans les Églises de l'Afrique romaine et de la Gaule méridionale, qui attendait, pour se préciser, le travail d'organisation dont la Gaule mérovingienne fut le théâtre au VII^e siècle.

Le genre de vie que mènent les moines ne permet pas de ranger leurs monastères parmi les institutions séculières. Ils appartiennent à l'Église, sans qu'il soit permis néanmoins de les confondre avec les membres du

clergé, qui, sous l'entière dépendance des évêques, se consacrent au service religieux des fidèles. Les moines et les clercs sont, en effet, d'une condition très différente¹. Les premiers ne font point, de droit, partie de la hiérarchie cléricale ; la recherche de la perfection chrétienne, à laquelle ils se vouent, les laisse au nombre des simples laïques.

L'évêque avait sur eux et sur leurs établissements des droits qu'il ne s'était jamais attribués sur la personne et les biens des fidèles. Ses droits étaient en quelques circonstances singulièrement exagérés, si bien que les monastères finirent par ne plus être que des biens appartenant à un diocèse et dont le premier pasteur pouvait disposer presque à son gré. Il agissait en maître avec les religieux eux-mêmes. Cette situation inférieure privait la vie monastique d'une liberté qui lui est indispensable. En se généralisant, elle lui eût enlevé tout essor et l'aurait paralysé pour l'avenir. Les Pères des conciles de Carthage de 525 et 534 s'en étaient rendu compte². « Tous les monastères, déclarent-ils, seront, comme par le passé, affranchis, de toutes manières, des obligations qui pèsent sur les clercs. » Ce principe servit à régler le différend qui troubla les relations de l'évêque de Fréjus et des moines de Lérins. De la Gaule méridionale, il pénétra plus

¹ *Alia enim sunt et alia clericorum et monachorum documenta, ea et longe ab invicem separata. Unusquisque, quod arripuit, servet, sed toti Evangelium et utrique, quasi unius corporis membra una consonantia, Christum omnium caput sequuntur per sua propria mandata. S. COLUMBANI epist. II ad episcopos, dans Epistola merov. et karol. avi, I, 163.*

² Voir notre étude sur *Le Monachisme africain*, Paris, s. d., in-8, 84-88.

avant. L'exemple de Lérins devint petit à petit contagieux. L'abbaye d'Agaune fut, peu de temps après sa fondation, établie dans une situation analogue, par Sigismond, son fondateur, et les évêques de la contrée. Les mêmes avantages furent accordés au monastère de Luxeuil, on ne sait ni quand ni par qui ¹. Saint Germain traita vraisemblablement de la même façon son monastère de Saint Vincent ².

Les évêques de la Gaule mérovingienne cédaient aisément à la pensée de voir dans les moines des clercs inférieurs, sur lesquels ils avaient plein pouvoir, et dans leurs domaines, des biens dont ils pouvaient librement disposer. Les sages décisions de quelques conciles opposaient à cette tendance une barrière insuffisante. Tous ne s'y abandonnaient pas, il est vrai ; mais les fondateurs clairvoyants redoutaient toujours quelques abus d'autorité. Les évêques les plus favorables n'étaient pas, eux-mêmes, sans inquiétude sur les dispositions de leurs successeurs. Il importait donc de dissiper ces craintes en délimitant avec toute la netteté désirable les droits de l'évêque et, par le fait, les devoirs des moines. On le fit à Lérins, à Agaune et à Luxeuil. Il n'y eut qu'à régler sur ce type la situation des autres monastères. On ne put le faire partout à la fois. Quelques-uns des fondateurs monastiques les plus en vue se mirent en mesure de doter leur œuvre de cette situation privilégiée. Les évêques se prêtèrent avec un pieux empressement à leurs désirs, lorsqu'ils ne prirent pas eux-mêmes

¹ La bulle du pape Jean IV, qui lui confirme la possession de ses privilèges est apocryphe (v. 640). JAFFÉ, *Regesta Pontif. roman.*, n° 2045, t. I, 228.

² LEVILLAIN, *Les Chartes de Corbie*, 144-167 ; 220-226.

l'initiative de ces libéralités. Ce furent les abbayes bénédictino-colombaniennes qui en bénéficièrent à peu près exclusivement.

Corbie reçut de l'évêque d'Amiens, Bertfridus, ce privilège de l'exemption (664)¹, ou mieux de l'émancipation². Rebaïs l'avait obtenu de saint Faron, évêque de Meaux, en 631³. Landry, évêque de Paris, l'avait octroyé à l'abbaye de Saint-Denis, vers 650⁴. L'évêque de Chartres, Agerad, accorda la même faveur (696) à un monastère fondé par son père en l'honneur de Notre-Dame⁵. Ce ne furent pas les seules concessions de ce genre⁶. Elles devinrent assez fréquentes pour que Marculfe ait cru devoir en insérer la formule dans son recueil⁷.

Personne ne songeait à contester aux évêques le droit de consentir à toute fondation nouvelle. Il n'y avait, du reste, point lieu d'en parler dans la charte qui conférait le privilège d'émancipation, puisque le monastère existait

¹ C'est le terme que Quicherat préfère. *Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Bib. Ec. Chartes*, XXVI, 549.

² *Ibid.*, 513-555.

³ PARDESSUS, II, 39.

⁴ Le document qui confère ce privilège nous est conservé dans un texte écrit au XI^e siècle. TARDIF, *Cartons des rois*, 8, 9.

⁵ *Ibid.* 28-30.

⁶ *De l'immunité ecclésiastique et monastique*, par DOM CHAMARD dans *Rev. Quest. hist.* XXII (1877) 428-464. Sainte-Colombe de Sens, Saint-Pierre-le-Vif, Saint-Bertin, Saint-Maur-des-Fossés, Notre-Dame de Soissons, Saint-Dié, Saint-Martin de Tours, Montier-en-Der, Flavigny, Murbach, se prévalurent, entre autres, de privilèges semblables. Leurs prétentions ne reposaient pas toujours sur des titres incontestables.

⁷ *Formules de MARCULFE*, I, I, I. Pat. lat. LXXXVII, 697-698. DE ROZIÈRE, *Recueil général des formules*, DLXXIV, II, 729-733. *Marculfi formularum liber I* éd. ZEUMER, *Formula merovingici et karolini aevi*, 39.

déjà. Le prélat qui la délivrait se bornait à indiquer aussi nettement que possible la nature et l'étendue des droits qu'il conservait pour lui et ses successeurs. C'est en premier lieu celui de conférer les saints ordres aux moines qui lui étaient présentés par l'abbé et sa communauté ; en second lieu, celui de consacrer les autels et les basiliques du monastère, et enfin de fournir aux religieux le saint chrême tous les ans, s'ils le lui réclamaient. Il lui appartenait en outre de donner la bénédiction abbatiale à celui que les frères avaient élu pour les gouverner, et de l'installer ¹. On lui recommandait de ne se rendre au monastère que sur l'invitation de l'abbé et des moines ; il y séjournait le moins possible ; le mieux pour lui était d'en partir aussitôt après un frugal repas, pris à la suite des prières et des cérémonies qui avaient motivé sa présence. Si quelque religieux était par sa conduite un sujet de scandale, il pouvait intervenir au cas où l'abbé aurait eu la faiblesse ou la négligence de le tolérer ².

¹ Quod vero vos vel successores vestri, sancto suadente Spiritu; deinceps custodiat, immo sanctæ ille ecclesiæ episcopus debeat adimplere, huic paginæ credidimus inserendo : hoc est ut de vestra congregatione qui in vestro monasterio sancta debeat bajolare officia, quam abba cum omni congregatione poposcerit, a nobis vel a successoribus nostris sacris percipiat gradus nullum pro ipsorum honorem premium perceptorum ; altare in ipso monasterio predictus episcopus benedicat et sanctum crisma annis singulis, si voluerint postolare, pro reverentia loci sine pretium concedat, et juxta dispensatione divina, cum abba de ipso monasterio a Domino migraverit, quem unanimiter omnis congregatio illa monachorum ex semet ipsis optime regula conpertum et vitæ meritis congruentem elegerint, sine premium memorate urbis episcopus promoveat abbatem. DE ROZIÈRE, 730-731, éd. ZEUNER, 39-40.

² Et nisi rogatus a congregatione illa vel abbati pro oratione lucrunda, nulli nostrum liceat monasterii adire secreta aut finium ingredi septa ; et si ab eis illuc pontifex postolatus pro lucrunda orationem vel eorum utilitatem accesserit,

Tels sont les droits que l'exemption ou l'émancipation laissait à l'évêque sur un monastère de son diocèse. Ils se rattachent tous à l'exercice de sa juridiction spirituelle, que ce privilège maintenait dans son intégrité. Aussi ne peut-on le comparer avec les privilèges d'exemption que Rome accorda aux abbayes et aux Ordres mendiants pendant le moyen âge. Les moines mérovingiens restaient donc pour tout ce qui concernait les fonctions du ministère sacré sous la juridiction immédiate de l'évêque diocésain. Par le privilège d'exemption, celui-ci se bornait à émanciper un monastère, en lui reconnaissant, avec une personnalité ecclésiastique, la faculté de se conduire lui-même. Il s'interdisait, par conséquent, toute ingérence dans le gouvernement de la communauté, dans l'économie de son existence régulière et dans l'administration de ses biens. Tout cela regardait désormais l'abbé.

L'élection de ce dernier se faisait en dehors de lui. C'est une liberté à laquelle les moines tinrent beaucoup. Elle leur était garantie par la règle de saint Benoît. On ne se tromperait guère en cherchant dans cette disposition une des causes qui expliquent son succès au VII^e siècle. La propriété monastique était nettement mise en dehors de l'autorité de l'évêque. Il n'avait rien à y voir, ainsi que ses

celebratu ac peractu divino misterio, simplicem ac subriam benedictionem perceptam, absque ullo requesito dono studeat habere regressum... Et si aliquid ipsi monachi de eorum relegione tepidi aut an secus egerint secundum eorum regulam ab eorum abbate, si prevalet, corregantur ; sin autem, pontifex de ipsa civitate choercire debeat, quia nihil de economica auctoritate convelletur, quidquid domesticis fidei pro quietem tranquillitatis tribuetur. Ibid., 332, éd. ZEUMER, 40.

officiers. Ceux-ci ne pouvaient plus exiger comme un droit, pour eux et pour leur suite pendant leurs tournées, une hospitalité qui était devenue fort onéreuse. Ils n'avaient aucune autre charge à imposer aux monastères. L'évêque et son archidiacre n'étaient pas admis à profiter d'une vacance abbatiale pour exercer, sous une forme ou sous une autre, des exactions¹. Les Pères du concile de Chalon (639-654) condamnèrent d'une façon générale cet abus, à la faveur duquel on commettait au détriment des moines de nombreuses injustices².

C'est cet ensemble de privilèges que les évêques du concile de Saint-Jean-de-Losne, connu sous le nom de *Concilium Latunense*, se proposèrent sans nul doute de confirmer³. Afin de donner plus de poids à cette concession et pour la mettre sous la sauvegarde de plusieurs, l'évêque diocésain avait soin de faire corrobore-

¹ Nullam penitus aliam potestatem in ipso monasterio, neque in rebus, neque in ordinandis personis, neque in villabus ibidem jam conlatis aut deinceps regio munere aut privatorum conlaturas, vel in reliqua substantia monasterii nos successorumque nostri episcopi aut archidiaconi seu ceteri ordinatores aut qualibet alia persona predictæ civitatis habere non presumat, aut quodcumque de eodem monasterio, sicut de parrochiis aut ceteris monasteriis, muneris causam audeat sperare aut ferre, nec de hoc, quod ad Deum timentibus hominibus transmissum aut in altario offertum fuerit, aut sacris voluminibus vel quibuscumque speciebus ad hornatum divini cultus pertinet aut ad presens conlata vel deinceps conlatura fuerint, auferre non presumat. Ibid. 731-732, éd. ZEUMER, 40.

² Ut defuncto presbytero vel abbate nihil ab episcopo auferatur vel archidiacono vel a quemcumque de rebus parrochiæ, exinodotie vel monasteri, aliquid debeat minuere. Quod qui fecerit, juxta statuta canonum debeat cohercere. *Concilium Cabillonense* can. 7, éd. MAASSEN, p. 210.

³ Privilegia vero, quæ antiquitus vel moderno tempore monasteriis juxta sanctorum patrum regulas viventibus indulta sunt ut propria vivant firmitate, per præsentem institutionem modis omnibus sanximus. *Concilium Latunense* (673-675), can. 14, p. 218.

rer sa propre signature par celle de ses frères dans l'épiscopat ; il invoquait surtout la colère divine contre ceux qui auraient la témérité de violer en quoi que ce soit les dispositions de ce privilège et les menaçait enfin d'une excommunication de trois ans ¹. L'estime dans laquelle les rois, les évêques, les fidèles tenaient les monastères, était pour leur liberté une garantie très efficace.

L'abbé de Bobbio, Bertulfe, eut fort à faire pour défendre l'immunité de son monastère contre les prétentions de l'évêque de Tortona. Le roi des Lombards, Ariovald, refusa d'intervenir dans cette querelle ecclésiastique. L'abbé prit alors le chemin de Rome et obtint du pape Honorius I un privilège qui plaçait son monastère sous l'autorité immédiate du Siège Apostolique (628). Aucun évêque ne put désormais se prévaloir d'un droit quelconque sur les moines de Bobbio ².

Dans le monde gallo-romain et sous les premiers barbares, le pouvoir civil ne s'était pas occupé des groupements monastiques. Les monastères jouissaient de toute leur liberté. Le prince n'avait aucun consentement à donner pour une fondation. S'il intervint quelquefois, ce fut au titre personnel de fondateur.

¹ Si quis autem ex nobis, quod Deus avertat, calliditate commotus aut cupiditate preventus, ea quæ sunt superius comprehensa, temerario spiritu violare presumperit, a divina ultione prostratus reatus anathemate subjaceat et tribus annis a communione omnium fratrum se noverit alienum, et nihilominus hoc privilegium perpetim maneat incorruptum. Quam constitutionem nostram, ut firmis subsistat vigoribus, et nos et fratres nostri domni episcopi subscriptionem manibus nostris decrevimus roborari. DE ROZIÈRE. 732-733. ZEUMER, 40-41.

² JONAS, *Vita S. Columbani*, éd. KRUSCH, 145, JAFFE, *Regesta Pont. Rom.* (2017.) I, 224.

Les moines et les monastères finirent cependant par avoir leur place dans l'organisation de la société mérovingienne ; ils l'obtinent par leurs propriétés, qui s'étendaient chaque jour davantage, plus que par le caractère religieux de la vie qu'ils menaient. Le domaine monastique participa aux conditions des domaines appartenant aux grands propriétaires du sol. C'est ainsi que les communautés entre lesquelles il était partagé, devinrent une puissance politique et sociale considérable. Le lien qui unit à Dieu terres et moines possesseurs devait accroître cette puissance, en lui communiquant une consécration religieuse, qui imposait un respect profond aux individus et aux dépositaires du pouvoir.

Les monastères, peu nombreux et dénués de ressources, passèrent inaperçus à l'origine. Ils ne sentirent pas le besoin de chercher dans la société qui les entourait une protection. La fuite des hommes et la passion de la solitude qui caractérisent un grand nombre des moines du VI^e siècle, les empêchaient d'avoir conscience de cette nécessité, très réelle cependant. Le progrès de l'institution monastique se chargea de la manifester et, par le fait, de la rendre impérieuse.

Les monastères s'étaient multipliés ; on en voyait auprès des villes, avec toute une population religieuse ; les rois et les leudes les plus en vue prenaient part à leur établissement, ils leur donnaient leurs fils et leurs filles ; leurs propriétés très étendues désormais jouissaient des prérogatives et supportaient les charges inhérentes à la grande propriété. On ne pouvait dans ces conditions les ignorer ; ils le reconnaissaient eux-mêmes. Ils se rendirent compte, en outre, des dangers qui les

menaçaient dans leur propre existence et dans la tranquille possession de leurs biens et de leurs droits. D'instinct, ils se tournèrent vers la société politique à laquelle ils appartenaient, pour lui demander protection. Comme le roi était son chef et sa personnification, c'est à lui qu'ils s'adressèrent. Tous les grands propriétaires agissaient de même. Cette protection du plus fort, et par conséquent du plus respecté, était indispensable dans un pays sortant avec peine de la désorganisation qui suivit l'effondrement de l'empire romain et l'arrivée des barbares. Malgré son ascendant moral, l'Eglise était incapable d'imposer à tous le respect de ses domaines et de ses privilèges. Il fallait un bras et une épée pour veiller auprès d'elle.

Le premier acte qui s'imposa dès lors à un monastère fut la rédaction de l'instrument par lequel sa fondation et sa dotation se trouveraient officiellement déclarées. Toute donation nouvelle et chaque mutation de propriété devaient être affirmées par un acte authentique. Ces documents furent une garantie du droit ; toute société dans laquelle vivait le principe d'autorité, dut les reconnaître et les appuyer de tout son pouvoir. Par malheur, presque toutes ces chartes de fondation ont disparu. Mais on peut, avec ce qui reste, se faire une idée de leurs dispositions principales.

Le fondateur est tantôt un roi, tantôt un évêque ou un leude puissant, tantôt une personne de condition moindre. Le diplôme par lequel Clotaire III atteste la fondation de l'abbaye de Corbie qu'il a faite d'accord avec sa mère, sainte Bathilde, nous est conservé. Après avoir rappelé les noms des saints

Pierre, Paul et Etienne, en l'honneur de qui le monastère est élevé, le royal bienfaiteur énumère les propriétés et les privilèges qu'il donne aux religieux. Il a soin de dire en terminant que, dans sa pensée, fondations et donations doivent être perpétuelles ¹. Comme il importe d'écarter tout ce qui serait de nature à autoriser le moindre doute sur la légitimité de la propriété du sol monastique, le rédacteur de la charte a cru devoir mentionner celui qui le possédait avant que le fisc n'en fit l'acquisition. Il se nommait Guntlandus. On rencontre une précaution semblable à l'origine du monastère de Fontenelle. Gond (*Godo*), neveu de saint Wandrille, acheta ce domaine au maire du palais Erchinoald ; celui-ci, prend-on soin de dire, l'avait acquis par un échange d'un certain Rothmar ², à qui Dagobert l'avait donné. L'auteur des *Gesta Abbatum*, qui fournit ce renseignement, l'avait trouvé dans les archives de l'abbaye.

Les particuliers, si nous en jugeons par la charte de fondation de Bruyères-le-Châtel (vers 670) ³, et par deux formules qui nous sont conservées ⁴, après des considérations générales sur les avantages spirituels de la charité, mentionnaient dans la charte de fondation le consentement donné par l'évêque, la construction du monastère, les saints en l'honneur de qui l'église est érigée, le choix fait par eux du premier abbé ou de la

¹ LEVILLAIN, 213-217 ; cf. 26-51.

² *Gesta abbatum Fontanellensium*, 13, 16-17.

³ TARDIF, *Cartons des rois*, 15-16.

⁴ *Formulae Marculfi*, L. II, 1. Pat. lat. LXXXVII, 725-728. DE ROZIÈRE, *Recueil général des formules*, DLXXI, DLXXII, II, 717-726, ZEUMER, 70-74.

première abbesse, la règle prescrite aux moines, l'énumération des biens donnés. Ils y ajoutent parfois les immunités ecclésiastiques et autres dont jouira le nouvel établissement. Toujours ils déclarent leur volonté expresse de faire une œuvre perpétuelle. C'est pour ce motif que, sur leur demande, des évêques et des personnages influents apposent leur signature sur cet instrument de la fondation. Les rois eux-mêmes prient les évêques de souscrire les chartes qu'ils donnent aux monastères fondés par eux.

La dotation faite au premier groupe de moines correspondait à leur nombre et à l'importance de leur communauté. Les rois ne se contentèrent pas habituellement de cet acte de générosité. Ils multipliaient leurs dons aux abbayes qui leur étaient chères. Il n'en est pas qui ait été plus généreusement traitée que Saint-Denis. Son chartier mérovingien est d'une richesse incomparable. Les originaux de plusieurs des documents qu'il renfermait ont échappé aux ruines et aux révolutions. On y trouvait avec la nature des dons le nom et la qualité des bienfaiteurs. Les princes n'étaient pas les seuls. La pièce originale la plus ancienne (625) relate la donation au monastère d'un terrain situé sous les murs de Paris, faite par un certain Daobereth, qui l'avait reçu en héritage de son père Baddon¹. L'année suivante, sous le gouvernement du même abbé, Dodon, c'est un marchand de Paris, nommé Jean, qui partagea ses biens entre l'abbaye, les églises de Paris et sa propre famille².

¹ TARDIF, 4-5. Voir JULIEN HAVET, *Questions mérovingiennes. Les origines de Saint-Denis*, dans *Bib. Ec. des Chartes* LI, 42-44.

² TARDIF, 5. J. HAVET, 45-47.

Peu après, Dodon reçut l'héritage plus considérable d'une riche chrétienne, Théodetrude ou Théodille, qui demandait à être enterrée dans la basilique du saint Martyr ¹. De leur côté, les monastères fondés par des moines, des évêques ou de simples particuliers, furent souvent l'objet des largesses royales ; des pontifes, des maires du palais, des leudes puissants, des chrétiens fortunés se trouvaient encore parmi leurs bienfaiteurs. C'est le cas de Fontenelle. Au temps de l'abbé Bain, le roi Childebert donna la riche villa du Pecq avec ses dépendances ; puis de pieux personnages, Leutbrand, Erchenulf, Sicbold, firent des largesses moins importantes ². Sous l'abbé Bénigne, Rotmund, en se faisant moine avec Milon, son fils, livra au monastère deux domaines, et le roi Dagobert II lui offrit le quart de la forêt de Bretonne ; l'héritage personnel de l'abbé vint à son tour grossir le domaine commun. De nombreux bienfaiteurs s'ajoutèrent aux précédents, le prêtre Leutbert, Gonthard, Ictor, Ernoald, etc ³.

Il est peu de maisons religieuses, fondées dans leur royaume, auxquelles les princes mérovingiens n'aient fait quelques largesses. Ces générosités et les autres faveurs qui les accompagnaient ne contribuèrent pas moins à leur renommée qu'à leur fortune. Toutes, il est vrai, ne furent pas traitées avec la même munificence. Les églises séculières étaient enrichies de la même façon. Les principaux officiers laïques avaient également une part très large aux distributions royales. Les

¹ J. HAVET, 50-52.

² *Gesta abbatum Fontanellensium*, 19-20.

³ *Ibid.*, 20-26.

plus dévoués aux intérêts ecclésiastiques en donnèrent une partie aux évêques, aux clercs et aux moines. L'argent monnayé était rare à cette époque ; la fortune mobilière n'existait pour ainsi dire pas. La terre était la seule forme de richesse publique. C'est en la donnant que le souverain récompensait les services reçus, et qu'il s'assurait le dévouement de ses sujets. La conquête avait livré à Clovis et à ses successeurs les possessions immenses du fisc ; leurs compagnons d'armes en avaient eu leur part. Ce qui reste constitua tout le trésor royal. Les biens distribués revenaient quelquefois à leur source. Mais n'importe, ces générosités sans cesse renouvelées finirent par épuiser la fortune des princes, qu'on pourrait nommer la caisse publique. Aussi la dynastie mérovingienne se trouva-t-elle, quelques années avant sa chute, en face d'une crise financière très grave. La ruine, qui en fut la conséquence inévitable, explique, si elle ne réussit pas à l'excuser, la conduite de Charles Martel, après la bataille de Poitiers.

On peut, à l'aide des diplômes de Saint-Denis et des *Gesta abbatum* de Fontenelle, se faire une idée de l'étendue de quelques grands domaines monastiques durant la période mérovingienne. Sans parler de ce qu'il avait dans l'intérieur et le voisinage de Paris, le premier de ces monastères possédait le village d'Ecouen, celui de Lagny, la terre de Crouy-sur-l'Oise, celle de Noisy, des possessions situées dans les pays de Beauvais, de Bourges, de Limoges, de Rouen, en Aquitaine, dans le nord ¹.

¹ FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, 7-40. TARDIF, 4-42, passim.

Les domaines de Fontenelle se trouvaient en majeure partie dans le diocèse de Rouen ; il y en avait dans le Vexin, dans le pays de Beauvais, dans ceux de Chartres, du Mans, d'Orléans, d'Angers, de Saintes, d'Angoulême, sur les rives de l'Eure, sur celles de la Seine, non loin de Paris ¹. La fortune territoriale de Saint-Germain-des-Prés, immense sous les Carolingiens, était pour une bonne part d'origine mérovingienne ². Elle était éparse en Anjou, dans les pays de Blois, de Chartres, de Dreux, d'Orléans, de Paris, dans le Sénonais, le Pincerais et le Hiémois. Corbie reçut de ses fondateurs Clotaire III et Bathilde une riche dotation, qui consistait dans les domaines de Corbie, Fouilloy, Gentelles, Chipilly et Aubigny (*pagus* d'Amiens); de Monchy-aux-Bois, Wailly, Beaurains (*pagus* d'Arras) ; de Talmas (*pagus* d'Amiens), avec des bois dans les forêts de la Vicogne et de Thésy ³. Les dons des particuliers s'ajoutèrent bientôt à ce premier fonds ⁴.

La nature de la fortune monastique nous est attestée par les chartes elles-mêmes. Elle comprenait en premier lieu le monastère avec ses dépendances immédiates et les terres du voisinage reçues en don ou acquises. Les possessions éloignées étaient presque toujours des villages (*villa*) possédés en tout ou en partie. La *villa* se composait de maisons, de bâtiments agricoles, de terrains exploités, champs, vignes ou

¹ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 16-29.

² *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, rédigé au temps de l'abbé Irminon*, éd. LONGNON.

³ LEVILLAIN, 45.

⁴ *Ibid.*, 193-199.

prairies, de terrains vagues, pâturages, bois, marais. Ces domaines se divisaient en *manses* ; chaque *manse* avait sa maison et une famille d'esclaves ou de colons, chargée de sa culture. Il pouvait y avoir dans une même *villa* trente familles et quelquefois plus. On trouve mentionnés encore de vastes forêts, des terrains de pâture très étendus avec leurs troupeaux et leurs bergers, des cours d'eau, des moulins. Tout cela suppose de grandes exploitations agricoles, telles que les barbares les avaient reçues des Gallo-Romains.

Les moines, par leur sage administration, purent augmenter considérablement la valeur de cette fortune territoriale. Ils défrichèrent avec intelligence la forêt et le terrain vague, desséchèrent le marais, et améliorèrent ce qui était déjà cultivé. Les capitaux qu'ils acquéraient leur permirent d'acheter de nouvelles terres et d'arrondir ainsi leurs domaines. Ils faisaient au besoin des échanges. Cet aspect très réel de leur existence a laissé des traces dans les chartriers de Saint-Denis et de Fontenelle, les seuls de cette époque sur la composition desquels l'historien puisse être fixé.

Les biens accordés aux abbayes l'étaient d'une manière irrévocable. Mais il y avait en certaines circonstances, une réserve momentanée à l'exercice absolu du droit de propriété. Une famille voulait consacrer toute sa fortune à Dieu et à un saint, en la donnant à tel monastère. Elle lui en livrait la possession et la jouissance avant sa mort. Mais, étant sans ressources, il lui fallait pourvoir à ses moyens d'existence. Pour cela, d'accord avec l'abbé et les moines, elle se réservait, sa vie durant, l'usufruit du domaine, moyen-

nant une redevance par laquelle le droit du monastère était affirmé. C'est dans ces conditions que Vuademer et son épouse Ercamberte firent à Saint-Germain-des-Prés une donation assez importante (20 août 682-683) ¹. La propriété ecclésiastique jouissait alors d'une situation privilégiée ; elle avait une stabilité qui manquait à la propriété civile ; le roi gardait sur celle-ci un haut domaine, rendant la confiscation possible et légale. Des propriétaires, soucieux de conserver leur vie durant et d'assurer à leurs héritiers immédiats la jouissance, sinon la propriété, d'une *villa*, s'entendaient avec l'abbé et les moines d'une abbaye, connus d'eux et qui avaient leur pleine confiance, pour leur abandonner leur domaine. Cela fait, ils leur demandaient aussitôt de vouloir bien leur en céder la jouissance. Cette cession pouvait s'étendre jusqu'à la mort de leur héritier. On la faisait renouveler, au besoin. C'est ce qu'on nommait la précaire ².

Les rois, non contents de distribuer des terres à quelques abbayes, leur cédaient une partie des droits exercés par eux sur une ville ou une contrée. Dagobert renonça, en faveur de Saint-Denis, à une redevance annuelle de cent vaches, qui lui venait du pays Manceau. Cette donation fut confirmée par Chilpéric II, le 16 mars 766 ³. Le même monastère prélevait une rente de

¹ L'original de cette donation est conservé aux Archives nationales. TARDIF, *Cartons des rois*, 19-20. Marculfe a inséré dans son recueil une formule de donation faite avec une condition semblable. Pat. lat., LXXXVII, 729-731. *Ea scilicet ratione*, y est-il dit, *ut sub uso, beneficio prejudicio vel diminutione ipsæ monasterii possideamus*. MARCULFI II, 3. ZEUMER, 74-76.

² *Formula Marculfi*, I, II. Pat. lat., LXXXVII, 732, ZEUMER, 77-78.

³ L'original de cette confirmation se trouve aux Archives nationales. TARDIF, 41.

cent sous sur les impôts de la ville de Marseille ¹, et de deux cents sous sur les revenus du fisc ². Les moines de Corbie reçurent de Clotaire III des revenus en nature prélevés sur les droits d'entrée perçus par le fisc au port de Fos, à savoir dix mille livres d'huile, trente muids de *garum*, trente livres de poivre, cent cinquante de cumin, deux de girofle, une de cannelle, deux de noix, trente de vin cuit, cinquante de dattes, cent de figues, autant d'amandes, dix de pistaches, cent d'olives, cinquante d'aromate (*hidrio*), cent cinquante de pois chiches, vingt de riz, dix de piment doré, dix peaux huilées (*scoda*), dix peaux de Cordoue et cinquante mains de papyrus ³. L'abbaye envoyait des serviteurs ou des religieux percevoir sur place ces redevances ; mais les frais de route et de transport étaient à la charge du fisc, qui assurait aux envoyés le gîte et la nourriture, et mettait quinze chariots à leur disposition pour le retour ⁴. Les envoyés de Saint-Denis, chargés de recevoir les cent sous dus par le fisc de Marseille, n'ont aucun droit à payer sur leur parcours ⁵.

La dispense de payer les droits perçus par le fisc sur les marchandises en circulation sur les routes et les rivières et à l'entrée des ports fut fréquemment accordée par les princes aux monastères. C'est l'exemption de

¹ Concession de Dagobert, confirmée par ses successeurs, en particulier par Clovis III (5 juin 692) et Chilpéric II (5 mars 716). TARDIF, 24 et 39.

² TARDIF, 27, *Diplôme de Childéric III* (13 déc. 695).

³ LEVILLAIN, 68-69. Cette concession est confirmée par Chilpéric-II, le 29 avril 716. *Ibid.*, 235-237.

⁴ *Ibid.*, 71.

⁵ *Concession de Clovis III* (692), TARDIF, 24.

péage ou de tonlieu. Corbie la reçut de Clotaire III, le 23 décembre 661¹ ; Saint-Denis, de Thierry III (vers 681)² ; Saint-Calais, de Thierry III³ (675-691). Le roi Dagobert, dans sa préoccupation d'enrichir son monastère de Saint-Denis, lui abandonna tous les droits à prélever sur les marchands qui participaient à la foire de Saint-Denis ou du Lendit⁴.

Les propriétaires avaient à cette époque des charges très lourdes à supporter de la part des officiers royaux dans l'exercice de leurs fonctions judiciaires et administratives. Les comtes et les juges, lorsqu'ils allaient à travers le royaume pour rendre la justice, ou pour tout autre service public, s'installaient chez eux et prélevaient des contributions. Les agents du fisc à leur tour se présentaient avec des exigences excessives et arbitraires. Les fidèles du roi et les établissements ecclésiastiques, dans la personne des évêques et des abbés, sollicitèrent le privilège de l'*immunité*, en vertu duquel ils étaient affranchis de ces servitudes. On le leur accordait sans trop de difficulté. Mais il fallait le faire renouveler à chaque changement de règne. Le duc, le comte et le centenier ne pouvaient plus désormais mettre le pied sur les domaines jouissant de cette franchise, pour rendre des jugements, pour prélever des amendes destinées au roi (*freda*), pour saisir des cautions, pour user

¹ LEVILLAIN, 71.

² TARDIF, 18-19.

³ J. HAVET, *Questions mérovingiennes, Les chartes de Saint-Calais, dans Bib. Ec. des Chartes*, XLVIII, 43.

⁴ TARDIF, 46. On conserve aux Archives nationales le texte original d'un jugement de Pépin le Bref, confirmant ce droit (753).

du droit de gîte et percevoir les impôts ¹. L'immunité, qui s'étendait à toutes les possessions du monastère, lui valait des économies considérables ². Les monastères importants étaient les seuls, avec les évêques et les grands propriétaires, à pouvoir jouir de cette situation privilégiée. Parmi ceux qui l'obtinrent, il convient de citer Saint-Denis, Corbie, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Bertin, Saint-Calais, Tussonval, Rebais ³.

Les rois furent les protecteurs attitrés des monastères fondés par eux ou avec leur concours personnel. Cette protection, très efficace, donna aux monastères une sorte d'existence politique. Comme la mort d'un prince pouvait compromettre cette situation avantageuse, les abbés s'empressaient d'obtenir de son successeur, avec la rénovation des privilèges antérieurs, sa confirmation. Ils savaient que, dans toutes les circonstances où leur communauté aurait à se plaindre des usurpations d'un évêque ou d'un voisin puissant, il leur serait rendu justice. Aussi cette condition fut-elle très enviée des monastères fondés par des particuliers. On les vit supplier le roi de les prendre sous sa

¹ Statuentes ergo ut neque vos neque juniores neque successores vestri nec nulla publica judiciaria potestas quoque tempore in villas ubicumque in regno nostro ipsius ecclesiæ aut regia aut privatorum largitate conlatas... aut ad audiendas altercationes ingredere, aut freda de quaslibet causas exigere, nec mansiones aut paratas vel fidejussores tollere non presumatis; sed quidquid exinde aut de igniis aut de servientibus ceterisque nationibus, quæ sunt infra agros vel fines seu supra terras predictæ ecclesiæ commanentes, fiscus aut de freda aut undequaque potuerat sperare, ex nostra indulgentia pro futura salute in luminaribus ipsius ecclesiæ per manus agentium eorum proficiat in perpetuum. *Formule. Marculfi*, L. I, 3. Pat. lat., LXXXVII, 701-702. DE ROZIÈRE, XVI, t. I, 18. REUMER, 43-44.

² FUSTEL DE COULANGES, *Etude sur l'immunité mérovingienne*, dans *Revue historique*, XXII, 249-290; XXIII, 1 27.

³ *Ibid.*, XXII, 252-254.

sauvegarde et par conséquent de les traiter comme s'ils étaient de fondation royale ; ce qui leur fut octroyé par le privilège de *tuicio* ¹. Les moines et leurs hommes relevèrent alors directement du roi et de son tribunal, qui chargea le maire du palais de veiller sur leurs personnes et leurs biens, de telle sorte que nul ne pût les troubler dans la paisible jouissance de leurs domaines et de leurs droits ². Mais ces avantages entraînaient fatalement une servitude que les années rendirent onéreuse et pénible. Le prince acquérait de ce fait le droit d'intervenir dans l'administration de l'abbaye, et plus particulièrement dans le choix de l'abbé. Cette intervention, bénigne et paternelle au début, fut peu à peu exagérée et finit par devenir une sorte de main-mise sur la propriété monastique. L'Eglise n'était pas encore assez fortement constituée pour assurer son indépendance et empêcher le pouvoir civil d'empiéter sur ses droits les plus légitimes. Les évêques, qui ne voyaient pas sans peine les moines échapper par ces moyens à leur autorité, s'efforcèrent

¹ *Formulae Marculfi*, L. I, xxiv. Pat. lat., LXXXVII, 714. DE ROZIÈRE, IX, X, t. I, 9-11.

² Propter malorum hominum inlicitas infestationes, sub sermonem tuicionis nostre visi fuimus recipisse, ut sub mundeborde vel defensione inlustris viro illo maioris domi nostri, cum omnibus rebus prefatæ ecclesiæ aut monasterii, quietus dibeat resedere, et sub ipso viro illo inlustris vir ille causas ipsius pontifice aut abbate vel ecclesiæ aut monasterii vel qui per eum sperare videntur, vel undecumque legitimo reddibit mitthio, tum in pago quam in palatio nostro proseguere deberit. Propterea per presentem decernimus aut jobemus præceptum ut memoratus pontifex aut abba sub nostro sermone et mundeburde antedicti viri quietus resedeat, et nec nos juniores aut successores vestri vel quislibet eum de inquestis occansionibus injuriare nec inquietare non presumatis. Et si aliquas causas adversus eum vel suo mitthio surrexerint, quos in pago absque ejus grave dispendio defenitis non fuerint, in nostri presentia reserventur. ZEUMER, 58.

de ralentir le mouvement qui entraînait abbés, moines et monastères autour des rois protecteurs, en interdisant de recourir à eux sans le consentement épiscopal¹. Ce fut peine perdue. Les fondateurs sollicitèrent quelquefois eux-mêmes la protection royale peu de temps après l'établissement du monastère. Elle leur fut accordée avec le privilège de l'immunité².

A cette époque, le roi concentrait dans sa personne toute l'autorité publique. Il fallait à chaque instant recourir à lui. La propriété monastique, qu'il avait reconnue et prise sous sa protection, était sujette à des mutations inévitables et à des accroissements. L'abbé, qui personnifiait le propriétaire, dut porter à la connaissance du prince le fait, l'étendue et la nature de ces modifications, en lui soumettant les actes de vente, d'achat, de donation et d'échange. La confirmation royale leur donnait le caractère officiel. On pouvait la solliciter après chaque acte ou attendre une circonstance favorable pour faire sanctionner en bloc toutes les donations et acquisitions, avec les possessions et les droits antérieurs³.

Il y avait dans l'année une époque pour aborder facilement le roi et solliciter les privilèges et la reconnaissance officielle ou confirmation des actes de propriété ; c'est celle où il dressait son tribunal (*mallus*) dans l'un

¹ Ut abbates vel monachi aut agentes monasteriorum patrocinia sæcularia penitus non utantur, nec ad principes presentie sine episcopi sui permissu ambulare non audiant. Quod si fecerint, a suis episcopis excommunicentur. *Concil. Cabilonense*, can. 15, p. 211.

² *Formula Marculfi*, I, II, 699-701. ZEUMER, 41-43.

³ *Formula Marculfi*, I, XXXV, 720-721. ZEUMER, 65. TARDIF, *Cartons des rois*. *Notice préliminaire*, XII-XIII.

de ses palais, entouré de ses ducs, de ses comtes et des évêques. Il jugeait les procès qui lui étaient soumis et il distribuait les privilèges à ceux qui les réclamaient. Les abbés se rendaient eux-mêmes à ces assemblées, ou encore ils chargeaient un évêque de présenter leur requête. Tout changement de roi était une circonstance qui rendait ces confirmations utiles, sinon nécessaires. Ces privilèges, malgré les déclarations de perpétuité qui les accompagnaient, étaient de fait révocables. Un prince ne se croyait pas toujours lié par la parole de son prédécesseur. Il importait donc de le lier, en obtenant de lui la confirmation des faveurs et des droits possédés jusqu'à ce jour. Elle était généralement accordée.

Les diplômes et les chartes dans lesquels était contenue la cession d'une propriété ou d'un privilège, prenaient aux yeux du propriétaire et de la société une valeur incontestable. Ils étaient la preuve matérielle et authentique du droit. Les princes qui les délivraient les faisaient rédiger en double exemplaire ; l'un était destiné à leurs archives ; l'autre était remis à l'abbé et renfermé soigneusement dans l'armoire des titres ou instruments de propriété ¹.

La condition privilégiée faite à la propriété monastique et la stabilité que de fait on lui reconnaissait, jointes à la sage administration des abbés, ne contribuèrent pas peu à son développement. Il se poursuivit jusqu'au terme de la période qui nous occupe. Ces domaines, bien qu'ils ne fussent pas d'un seul tenant,

¹ *Duas preceptionis uno tenore inscriptas exinde fieri jussimus, una in vice basilice sancti Dionysii resediat, et alia in tessaure nostra. Charte de Childébert III (695). TARDIF, 28.*

comme ceux des grands propriétaires, finirent par être considérables, à force de s'étendre et de se multiplier. Les moines acquirent ainsi une puissance énorme. Il en résultait pour eux des dangers que les premiers bienfaiteurs n'avaient point prévus. Les rois et les maires du palais ne purent plus négliger des établissements qui détenaient tant de richesses et d'influence, ils n'osaient pas cependant porter atteinte à leurs propriétés et à leurs privilèges, mais ils s'immiscèrent peu à peu dans leur administration. L'élection des abbés par la communauté était le grand obstacle à leurs empiètements. Charles Martel passa outre et nomma directement les chefs de quelques grands monastères. C'est ainsi que son neveu, saint Hugues, déjà évêque de Rouen, de Paris et de Bayeux, reçut les abbayes de Jumièges et de Fontenelle¹. Les moines n'eurent pas trop à se plaindre de ce saint homme. Les choix de Charles furent généralement moins heureux. Après la bataille de Poitiers, il distribua, comme un butin, à ses principaux compagnons d'armes, les évêchés et les monastères du royaume franc. Sous le gouvernement de ces prélats improvisés, le désordre et le relâchement pénétrèrent partout, et précipitèrent la décadence de l'institut monastique.

On ne saurait excuser Charles Martel. Toutefois il ne porte point seul la responsabilité d'une pareille mesure. Les moines en ont une part.

¹ *Gesta abbatum Fontanellensium*, 26.



TABLES ALPHABÉTIQUES.

I. — Monastères.

Agaune. — p. 42, 58, 61, 62, 65,
87, 129, 372, 403, 448, 449.
Ainay. 43.
Alarma. 41.
Andelys (Les). 146.
Andre. 279, 325, 326, 341.
Anegray. 270, 287, 299, 310,
398, 402, 476, 494, 508.
Ansion. 147, 159, 213.
Arcisse. 41.
Atane. 157, 164.
Auchy-les-Moines. 277.
Avenay. 275.

Bangor. 287.
Batz (île de). 151.
Baume, *Balma*. 42, 72.
Beaulieu. 273.
Belcinac. 278, 326, 340, 399,
404.
Bellomer. 152.
Besne. 151.
Bèze. 292.
Blangy. 277.
Bobbio. 271, 289, 290, 294, 330,
335, 398, 403, 405, 425, 494,
496-497, 513, 517.
Bodon, 39.
Boissy. 399.
Bonmoutier. 272.
Bourbriac. 152.

Brageac. 404.
Bremontier. 278.
Brétigny. 276.
Brou, *Braiicum*, 152, 164.
Bruyères-le-Châtel. 275, 303.

Cambidobrense monasterium. 157.
Carignan, *Eposium*. 154, 169,
187, 200, 235.
Centule. 276, 329, 465.
Cerisy, *Cerasiense*. 147.
Cervon. 154.
Cussy-les-Bois, *Sessiacense mona-*
sterium, 153.
Chalonnès, *Colonotense monast.* 150.
Chamatières. 53, 280, 293, 302.
Champeaux. 274.
Chanturgue, *in arce Cantobennici*
montis, 157.
Charenton-sur-Mer. 280.
Chaulnay. 218.
Chelles. 274, 301, 326, 327, 329,
332, 334, 339, 344, 396, 397,
446, 465, 466, 494, 526.
Chrismat, *Chrismatum*, 147.
Clion, *Cociacense ad Sanctos*. 153.
Colombier, *Columbarium*. 156,
224.
Condat. 42, 61, 73, 77, 81, 86,
87, 98, 101, 103, 113, 123,
132, 134, 136, 137, 142, 348.

- Corbie. 276, 292, 301, 311, 326, 341, 373, 383, 483, 514.
 Corbion. 152.
 Cournon, *Chrononense monast.* 157, 204.
 Croix-Saint-Lenfroid. *Madriacum*, 278, 310.
 Cusance. 271.

Decimiacense monasterium. 153.
 Deux-Jumeaux, *Duo Gemelli*, 147.
 Dol. 146.
 Ebermunster. 272.
 Elisang. 313.
 Elnone. 311.
 Estival. 150.
 Etival. 272.
 Etteinheimmunster. 272.
 Evron. 150.

 Faremoutier, *Eboriacum*. 273, 315, 320, 334, 339, 397, 425, 433, 497.
 Fécamp. 278, 397.
 Ferréolac. 39, 57, 64, 75, 97) 124, 136, 139.
 Ferrières. 274.
 Flay. 275, 292, 366, 405.
 Fleury-sur-Loire. 275, 292, 299, 326, 366, 455.
 Fleury, dépendant de Fontenelle. 278, 399.
 Fontaine-lez-Luxeuil. 271, 287, 299, 398, 403.
Fontanetense monasterium. 153.
 Fontenai-sur-Orne. 279.
 Fontenelle. 62, 278, 279, 281, 294, 295, 299, 304, 306, 311, 312, 314, 316-317, 325, 326, 328, 332, 334, 340, 341, 345, 348, 350, 365, 386, 387, 397, 399, 404, 455, 460, 464, 466, 497, 498, 506, 513, 528.
 Forestmoutier. 276.
 Fosse. 340.

 Galilée. 272.
 Gallinaria (île). 37.
 Gand. 278, 326, 335, 466.
 Glanfeuil. 150, 186, 189.
 Gorgone (île). 37.
 Gourdon. *Gurthonense monast.* 146, 214.
 Grandval. 271, 299, 326.
 Gregorienthal. 272.
 Grigny. 40, 58, 60, 81, 165.
 Guer. 151.
 Guéret. 326.

 Hamay. 277.
 Hasnon. 277.
 Hautmont. 277.
 Hautvillers. 275, 292.
 Heugnes, *Onia*. 156.
 Hohenburg. 272.
 Homblières. 276.
 Honau. 272.
 Hyères. 37.

 Ile-Barbe. 41, 61.
Insula. 275.

 Jouarre. 273, 276, 302, 334, 341, 397.
 Jouet-sur-l'Aubois. 280.
 Jumièges. 278, 293, 294, 312, 314, 317, 320, 325-327, 332-335, 385-386, 460, 464, 466, 482, 494, 513, 514.
 Jura. 41, 60, 61, 71, 76, 81, 90, 98, 102, 103, 122, 134, 140, 190, 459, 508.
 Jussa-Moutier. 52, 296.

 Kerlouan. 151.
 Lagny. 274, 339.

- Laudevenech. 151.
 Lanhouarneau. 151.
 Lanpol. 151.
 Lauconon. 42, 74, 103.
 Lérins. 35, 36, 39, 46-49, 52,
 60-63, 69-71, 74, 83-85, 91,
 101, 113, 116-118, 131, 135-
 137, 162, 164, 165, 282, 372.
 Ligugé. 4, 9, 19, 159, 508.
 Limours. 374.
 Lobbes. 277, 311, 335, 499.
 Loches. 149, 194-195, 225.
 Locminé. 151.
Logium. 278.
Longoretense monasterium. 153.
 Lonrey. 279.
 Lure. 39, 271, 326.
 Luxeuil. 269, 271-277, 287-
 293, 299, 315, 321, 326, 332,
 334-336, 341, 349, 353, 365,
 372, 373, 392, 394-395, 397-
 399, 403, 404, 412, 413, 422,
 425, 427, 443, 446, 447, 458,
 460-464, 466, 489, 492, 494,
 497, 505, 506.

 Maillé, Malliacus. 149.
 Mairé. 160.
 Malmédy. 278, 301, 466.
 Manglieu. 280, 310-311, 317-
 318, 326, 366, 522.
Mannacense monasterium. 153.
 Marchiennes. 277, 397.
 Marmoutier, dioc. de Tours. 9,
 10, 11, 15, 16, 17, 20, 21,
 23, 24-30, 115, 148, 185,
 186, 188, 207, 215, 254.
 Marmoutier, dioc. de Strasbourg.
 272.
 Maroilles. 277.
 Marseille. 35, 49.
 Maubeuge. 277.
Maudunense monasterium. 148.

Maximiacum. 146.
 Mazerolles. 281.
 Méallet. 157, 217, 252.
 Menat. 157, 225.
 Meobecq. 279.
 Metz. 155, 273.
 Meung. 154.
 Micy. 153, 186.
 Moissac. 281.
 Mont-Blandin. 278.
 Mont-Cassin. 190, 283, 455,
 481.
 Mont-d'Or. 155.
 Montfaucon. 273.
 Mont-Glonne. 150.
 Montierender. 275, 292.
 Montivilliers. 278.
 Mont-saint-Quentin. 276.
 Moustier - Saint - Jean, *Reomense*
monast. 145.
 Montier-la-Celle. 153, 274.
 Moyen-Moutier. 272.
 Mozat. 280.
 Munster. 272.
 Murbach. 271.

 Nant. 281.
 Nanteuil. 147.
 Nérès. 156, 255.
 Neste-la-Repost. 153.
 Neuwiller. 272.
 Nice. 70, 101.
 Niederhaslach. 272.
 Nivelles. 278, 326, 374, 397.
 Noblac. 158.
 Nogent. 154.
 Noirmoutier. 281.
 Nole. 15-20, 22-24, 32.
 Notre-Dame de Besançon. 271.
 Notre-Dame, dioc. de Chartres.
 275.
 Notre-Dame près Compiègne.
 155.

- Notre-Dame de Poitiers. 186.
 Notre-Dame-de Sales. 280.
 Notre-Dame de Soissons. 276,
 397.
 Notre-Dame, dioc. de Troyes.
 274.
 Nouaillé, *Noidgelense monast.* 159.

 Orbais. 276.
 Oroer (l'), *Oratorium.* 156.
 Ouche. *Uticense monast.* 147, 186.
 Oye. 274.

 Pauliac. *Pauliacense monast.* 158.
 Pavilly. 278, 324, 326, 329,
 332, 342, 345, 397.
 Pentali. 147, 378, 384, 405,
 424.
 Pionsat, *Ponticiacum.* 157.
Pisciacus. 152.
Pontiniacus. 156.
 Port (le). 342, 485.
 Prumilhac. 16, 24, 28, 32.
 Puellemoutier. 275.

 Quinçay. 281.

 Randan. 157, 236, 257.
 Rebais. 273, 276, 291, 294,
 302, 306, 314, 326, 331, 334,
 341, 346, 365, 373, 383, 384,
 462, 513, 526, 528.
 Remiremont. 272, 331, 335,
 366, 397, 399, 449, 513.
 Réome. 47, 163.
 Reuil. 273.
 Reviers. *Redeveriacum.* 147.
 Rhuys. *Ruiensis.* 151, 194.
 Romainmoutier. 46, 62, 294.
 Royat. 157, 195, 213.
Rozaliae monasterium. 158.

 Samer. 277, 326.

 Sarbourg. 272.
 Scicy. *Scisciatus.* 148, 169, 187,
 266.
 Sennevières, *Senapia.* 149.
 Senones. 272.
 Silèze. 146.
 Sithiu. 277, 299, 350, 460,
 465, 466, 499.
 Solignac. 280, 292, 302, 303-
 304, 312, 326-328, 331, 334,
 338, 399, 404, 460.
 Stavelot. 278, 301, 324, 333,
 334, 365, 417, 466.
 Saint-Aignan d'Orléans. 299.
 Saint-Allyre. 157.
 Saint-Amand. 278.
 Saint-Amans de Cahors. 281,
 305, 306, 373.
 Saint-Amans, près Fontenelle,
 325, 399, 455.
 Saint-Andoche. 144, 256.
 Saint-André. 41.
 Saint-André-le-Haut. 40.
 Saint-Avoid. 273.
 Saint-Basle, *Virisiacense.* 155.
 Saint-Bénigne de Dijon. 145,
 185, 240, 449.
 Saint-Bertin. 277, 299, 350,
 460, 465, 466, 499.
 Saint-Calais, *Anisola.* 149, 208.
 Saint-Cassien de Marseille. 36,
 74.
 Saint-Césaire d'Arles. 38, 39,
 54, 67-68, 74, 87, 97, 107,
 109, 131-134, 167, 208.
 Saint-Chaffre, *Calmeliacense coeno-*
bium. 280.
 Saint-Chef. 40.
 Saint-Chéron. 152.
 Saint-Claude. 42.
 Saint-Clément de Metz. 273.
 Saint-Crépin. 155, 277.
 Saint-Cybard. 159.

- Saint-Cyprien, dioc. de Périgueux. *Genoliacense monast.* 160.
 Saint-Cyrgue. 157, 162, 165, 170, 241.
 Saint-Denis. 154, 266, 274, 301, 305, 328, 329, 349, 514.
 Saint-Denis-en-Vaux. 281, 449.
 Saint-Dié. 272.
 Saint-Eloy de Noyon. 276.
 Saint-Epvre de Toul. 155, 449.
 Saint-Etienne de Cahors. 281.
 Saint-Eusice. 156.
 Saint-Evroul, 188.
 Saint-Faron. 273.
 Saint-Fiacre. 273.
 Saint-Fursy de Péronne. 276, 340.
 Saint-Fuscien. 156.
 Saint-Germain d'Auxerre. 152, 460.
 Saint-Germain du Mans. 150.
 Saint-Germain-des-Prés, Paris. 154, 186, 266, 374.
 Saint-Germer de Flay. 275, 292, 366, 405.
 Saints-Gervais-et-Protais de Vienne. 41.
 Saint-Ghislain. 277.
 Saint-Hilaire de Poitiers. 159, 185.
 Saint-Jacut. 151.
 Saint-Jean d'Arles. 38, 39, 54, 67-68, 74, 87, 97, 107, 109, 131-134, 167, 208.
 Saint-Jean, dioc. de Beauvais, 275.
 Saint-Jean de Ferrières. 274.
 Saint-Jean-Baptiste de Laon. 277, 292, 315, 326, 331, 334, 383, 396, 397, 449, 471, 484.
 Saint-Jean-Baptiste de Limours. 374.
 Saint-Jean-Baptiste de Vienne. 41.
 Saint-Jome de Langres. 145.
 Saint-Josse. 276, 326.
 Saint-Jouin-de-Marnes. 147, 159, 213.
 Saint-Julien d'Auxerre. 152.
 Saint-Julien de Tours. 149, 241, 249, 256.
 Saint-Julien-du-Pré. 150.
 Saint-Jumer. 155.
 Saint-Junien. 158.
 Saint-Laumer-le-Moutier. 152.
 Saint-Laurent de Bourges. 279.
 Saint-Laurent, dioc. de Paris. 154.
 Saint-Laurent de Orgeris. 153.
 Saint-Lauthein de Silèze. 146.
 Saint-Loup, dioc. d'Orléans. 275.
 Saint-Lucien, dioc. de Beauvais. 156.
 Saint-Lunaire. 151.
 Saint-Lupicin. 42.
 Saint-Maixent. 160, 378, 460.
 Saint-Marcel de Chalon. 145, 178, 240, 266, 449.
 Saint-Marien d'Auxerre. 152.
 Saint-Martial de Paris. 275.
 Saint-Martin d'Autun. 145.
 Saint-Martin, dioc. de Bourges. 156, 225.
 Saint-Martin de Cahors. 281.
 Saint-Martin de Chartres. 152.
 Saint-Martin, dioc. du Mans. 150.
 Saint-Martin de Metz. 273.
 Saint-Martin de Séz. 147.
 Saint-Martin de Tournai. 278.
 Saint-Martin de Tours. 148, 185, 200, 237-238, 249, 253, 256, 328, 387.
 Saint-Martin de Vienne. 41.

- Saint-Martin *de Latta*. 149.
 Saint-Martin de Pontlieue. 150.
 Saint-Martin de Saujon. 159.
 Saint-Mathieu, dioc. de Léon. 151.
 Saint-Maur-des-Fossés, 274, 326.
 Saint-Maurice, dioc. de Sens. 274.
 Saint-Maximin de Trêves. 154.
 Saint-Médard de Soissons. 155, 266.
 Saint-Méen. 151.
 Saint-Melaine de Brain. 151.
 Saint-Melaine de Rennes. 150.
 Saint-Mesme de Chinon. 149, 200, 205.
 Saint-Michel de Tonnerre. 145.
 Saint-Mihiel. 273.
 Saint-Nazaire. 150.
 Saint-Nizier. 41.
 Saint-Omer. 466.
 Saint-Ouen de Rouen. 146.
 Saint-Pardoux de Guéret. 281.
 Saint-Paul de Besançon. 271, 318.
 Saint-Père de Chartres. 152.
 Saint-Pierre de Chalon. 145-146.
 Saint-Pierre de Lyon. 42.
 Saint-Pierre de Metz. 273.
 Saint-Pierre de Paris. 154.
 Saint-Pierre de Reims. 275.
 Saint-Pierre de Rouen. 146.
 Saint-Pierre de Vienne. 40.
 Saint-Pierre-au-Bois. 275.
 Saint-Pierre-de-la-Couture. 150, 257.
 Saint-Pierre-le-Vif. 152, 292, 460, 495.
 Saint-Pourçain. 157.
 Saint-Priest. 280.
 Saint-Privat. 158.
 Saint-Projet. 280.
 Saint-Quentin, dioc. de Noyon. 276.
 Saint-Quentin, dioc. de Troyes. 274.
 Saint-Remi de Reims. 155.
 Saint-Remi, dioc. de Sens. 274.
 Saint-Riquier. 276, 329, 466.
 Saint-Saens. 278.
 Saint-Samson. 151.
 Saint-Saturnin, dioc. d'Angers. 279.
 Saint-Sauve. 157.
 Saint-Sauveur de Marseille. 36, 74.
 Saint-Savin, dioc. de Tarbes. 160.
 Saint-Seine, *Segestrense monast.* 145.
 Saint-Senoch. 149.
 Saint-Serge d'Angers. 279.
 Saint-Symphorien d'Autun. 144, 192, 235.
 Saint-Symphorien, diocèse de Bourges, 156, 225.
 Saint-Symphorien de Chalon. 178.
 Saint-Symphorien de Metz. 273.
 Saint-Symphorien, dioc. de Sens. 274.
 Saint-Taurin d'Evreux. 278.
 Saint-Thierry. 188, 193.
 Saint-Thomas de Strasbourg. 272.
 Saint-Trond. 278.
 Saint-Tugdual. 151.
 Saint-Ursanne, ou Saint-Ursiz, 271.
 Saint-Valery, *Leuconaus*, 276.
 Saint-Vaulry. 158.
 Saint-Venant de Tours, 148, 233.
 Saint-Victor, dioc. du Mans. 150.

- Saint-Victor de Marseillc. 36
 39, 63, 74, 101.
 Saint-Vincent de Laon. 155.
 Saint-Vincent du Mans. 150.
 Saint-Vincent de Vienne. 41.
 Saint-Vincent-et-Sainte-Croix,
 de Paris. 154, 186, 266, 374.
 Saint-Waast. 277.
 Saint-Yrieix, *Atanum*. 51, 158.
 Sainte-Austreberte. 276.
 Sainte-Blandine de Vienne. 41.
 Sainte-Colombe de Sens. 40, 274.
 Sainte-Croix de Meaux. 273.
 Sainte-Croix de Poitiers, 52, 159,
 165-168, 178-184, 186, 191-
 193, 196, 200, 205, 210, 219-
 220, 224, 227, 229, 231, 240,
 243, 247-250, 253, 260-264.
 Sainte-Enimie. 281.
 Sainte-Geneviève. 154.
 Sainte-Glodesinde de Metz. 273.
 Sainte-Marie d'Autun. 144.
 Sainte-Marie de Losne. *Beata*
Maria apud Latonam. 146.
- Sainte-Marie du Mans. 150.
 Sainte-Marie de Nevers. 274.
 Sainte-Marie de Poitiers. 159.
 Tarnat. 51, 58, 71, 88, 95, 106,
 109, 110, 122, 123, 134, 135,
 141.
 Tholey. 460.
 Tincillac. 150.
 Toiselay, *Taurisiacum*. 156.
 Tournus. 146.
 Troclar. 281.
 Tussonval. 275, 302.
 Varennes. 153.
 Vertou. 160.
 Vigeois. 158.
 Volvic. 280, 302, 309.
 Willers-en-Faigne. 277.
 Wissembourg. 272.
 Yeu (ile d'). 281.

II. — Moines et Moniales.

- Abbon de Sens (S.) 460.
 Abraham. 162, 165, 170, 228,
 241.
 Achar de Noyon (S.) 460.
 Achard de Jumièges (S) 335.
 Adéodat. 368.
 Agapit (S.) 236.
 Agnès (S^{te}). 167, 179, 181-183,
 224, 227, 229, 232, 246.
 Agrestius. 290, 365, 425, 446,
 463.
 Augustus. (S.) 170, 225, 228.
 Aigulfc. (S.) 424.
- Aile (S.) *Agilus*. 273, 334, 341,
 353, 373, 383, 384, 462, 513,
 526, 528.
 Alaric. 215.
 Amand (S.) 281, 300, 302, 306,
 333, 338, 372, 407, 460, 466.
 Amé (S.) 271, 290, 313, 335,
 403-404, 449, 472, 513.
 Amphiloque. 233.
 Ansbert (S.) 335, 345, 460,
 464, 498, 514, 528.
 Anstrude (S^{te}). 374, 383.
 Antoine (S.) 61.

- Antoine de Lérins (S.) 85.
 Arnan. 407-408.
 Arnoul (S.) 313, 335, 345.
 Attale (S.) 282, 290, 324, 330, 335, 397, 405, 517.
 Aubin d'Angers (S.) 236.
 Audo. 390.
 Augustin (S.) 116, 162, 508.
 Aurélien (S.) 56, 57, 59, 60, 64, 66, 72, 78, 79, 87, 90, 92, 94, 102-112, 123-129, 133-135, 141.
 Austreberte (S^{te}). 276, 324, 332, 334, 342, 344, 345, 397.
 Austrégésile (S.) 378.
 Auxane. 228-229.
 Aventin. 153.
 Avit (S.) 235, 265.

 Babolenus. 274, 279.
 Bain (S.) 460, 498.
 Basile (S.) 61, 162, 164, 293, 294, 296, 508.
 Basine. 227.
 Basle (S.) 155.
 Bathilde (S^{te}). 274, 292, 301, 304, 334, 337, 373, 526.
 Baudonivie. 166, 240, 243.
 Bavon (S.) 335.
 Begge (S^{te}). 334.
 Bénigne. 328, 386, 404.
 Benoît. (S.) 50, 56, 61, 82, 283-286, 291-297, 304, 319, 322, 336, 340, 343, 347, 348, 351, 352, 355-361, 364-366, 371, 377, 379, 387, 390, 391, 395, 401, 405, 407, 412-415, 418, 420-429, 432, 437, 445, 450-453, 455-456, 467, 468, 470, 472, 473, 475, 480, 481, 483, 484, 486-488, 490, 493, 501-503, 507, 513, 515, 517, 520, 526, 527.
 Benoît d'Aniane (S.) 51.
 Berchaire (S.) 275, 424, 495.
 Beretrude. 158.
 Berte. 374.
 Berthe (S^{te}) 277.
 Berthegonde. 226-227.
 Bertille (S^{te}) 329, 332, 339, 341, 344, 396, 446, 465, 526.
 Bertin (S.) 277, 465.
 Bertulfe (S.) 335, 398, 522.
 Blandin (S.) 402.
 Blied (S.) *Blitharius*. 402.
 Bodon. 345.
 Bonet (S.) 366, 522.
 Brachion (S.) 149, 198-199, 224-225.
 Brice (S.) 12, 13, 18, 21.
 Burgondofare (S^{te}). 315, 334.

 Calais (S.) 149, 169, 235, 236.
 Calmine 280.
 Caluppa (S.) 216, 217, 236, 246, 253.
 Carmey. 280.
 Cassien. 35, 36, 37, 39, 49, 51, 60, 61, 63, 69, 123, 124, 129, 141, 162, 164, 254, 285, 293, 420, 432, 508.
 Castellion. 368.
 Castor. 39.
 Caton. 27.
 Césaire (S.) 38, 50, 60, 64, 67-69, 72, 75, 76, 78, 79, 83, 86, 90, 92, 94, 97, 102-112, 115, 116, 121, 123, 125-128, 131-133, 135-138, 140-142, 164, 167, 168, 178, 179, 196, 209, 231, 293, 296, 342, 371, 431, 480, 493, 508.
 Césarie (S^{te}). 38, 51, 167, 179.
 Césarie. II, III.
 Chagnoald. 460.
 Chainon. 514.

Chrodegair. 373.

Chrodield. 227.

Clair (S.) 16, 31.

Clair de Vienne (S.) 41.

Claude (S.) 348.

Colomban (S.) 269-281, 286-

297, 304, 308 310, 320-324,

333-335, 339, 341, 353, 359,

372, 391, 392, 394, 398, 399,

402 403, 405, 412, 414, 415,

419-428, 430, 432, 433, 436-

438, 440, 441, 443, 446, 450-

452, 461, 465, 466, 469, 472,

473, 475, 476, 482-484, 492,

495-496, 499, 505, 507, 512-

513, 517, 523, 526.

Colomban. 495-496.

Condède (S.) 340, 399.

Congal. 287.

Cybard (S.) 159, 218.

Cyprien de Périgueux (S.) 160.

Cyran (S.) 278, 313.

Cyrgue (S.) 170.

Dadon. 155.

Dagulfe. 230.

Defensor. 508.

Déicole (S.) 271.

Desideratus. 146.

Désiré (S.) 214.

Disciole (S^{te}). 262-263.

Dodon (S.) 277.

Domnole (S.) 154, 236.

Donat de Besançon (S.) 52,

271, 295-296, 341-342, 355,

357, 371, 388, 390, 391, 396,

412-416, 421, 424, 426, 427,

433-434, 437, 460, 470, 473,

480, 493.

Ebertramn. 276.

Ebrégisile. 408.

Emilien. 198-199, 245.

Emilion (S.) 402.

Enimie (S^{te}). 281.

Erembert (S.) 460, 498.

Ermenfroid (S.) 271.

Erminon (S.) 335.

Eucher de Lyon (S.) 50, 71,
88, 116.

Eucher d'Orléans (S.) 460.

Eusice (S.) 173.

Eustade. 145.

Eustaise (S.) 271, 289, 290,

291, 315, 333, 365, 398, 399,

404, 461, 462, 463, 466, 505.

Evremond (S.) 279.

Evroul (S.) 147, 169, 186, 225,
236, 257, 260.

Falle (S.) 205.

Fare (S^{te}). 344, 367.

Fauste, 46, 48, 69, 83, 85, 116,
117, 140.

Félix. 83.

Ferréol (S.) 39, 57, 60, 71, 75,
79, 88, 90, 93, 97, 100, 104,
109, 111, 112, 120, 135-139,
142.

Feuillen (S.) 340.

Fiacre (S.) 273, 340.

Fidole (S.) 153.

Flamerius. 149.

Flavie. 52.

Fredevigie. 216.

Friard (S.) 150.

Frobert (S.) 274.

Fursy (S.) 274, 339.

Gal de Clermont (S.) 157, 204,
236, 239.

Gallus. 18, 28.

Gélase. 46.

Généroux (S.) 213.

Geneviève (S^{te}). 218.

Germain d'Auxerre (S.) 200

- Germain de Grandval (S.) 271.
 Germain de Paris (S.) 193, 235, 236, 239, 257.
 Germain. 49.
 Germer (S.) 275, 300, 345, 353, 366, 378, 384, 405, 424.
 Gertrude de Nivelles (S^{te}). 334, 353, 374, 498, 527.
 Gildas (S.) 236.
 Gilles (S.) 402.
 Gond (S.) 274, 455.
 Gondeibert (S.) 272.
 Gonthaire (S.) 148, 233, 236.
 Gravinia. 368.
 Gundövald. 158.
 Gundulfe. 200.
 Gunthetrude. 206.

 Iheresvita (S^{te}). 339.
 Hermeland (S.) 279, 314, 407.
 Hilda (S^{te}). 339.
 Hilaire d'Arles (S.) 74, 116.
 Hildemarque. 281.
 Honorat (S.) 35, 36, 38, 46, 47, 63, 70, 72, 74, 82, 85, 116, 137.
 Hospitius (S.) 39, 70, 101, 131, 200.
 Hubert de Brétigny (S.) 276.
 Hugues de Fontenelle (S.) 328, 386.
 Hunegonde (S^{te}). 276.
 Hydulphe (S.) 272.
 Hymnemodus. 62.

 Ingytrude. 148, 226.
 Ita (S^{te}). 334.

 Jean de Chinon (S.) 215, 260.
 Jean de Réome (S.) 47, 145, 163, 201, 225, 235, 241, 251, 258, 261.

 Jonas. 495, 496, 517, 522.
 Josse (S.) 276.
 Jovinien. 37.
 Julien Pomère. 83.
 Julien de Randan (S.) 236, 245.
 Jumer (S.) 155.
 Junien de Limoges (S.) 218.
 Junien de Mayré (S.) 159, 236, 260.

 Landelin (S.) 277.
 Lanfroid. 396.
 Lantbert (S.) 460.
 Laumer (S.) 152, 169.
 Léger (S.) 378, 407, 460.
 Léobard (S.) 148, 206-207, 215, 248, 254, 260.
 Léobard d'Alsace (S.) 272.
 Léodebod (S.) 275, 299, 366, 367.
 Léon de Tours. 236, 253.
 Léonce. 37, 83, 117.
 Léonien. 40, 70, 86, 101.
 Leubardin. 226.
 Leulovera. 227.
 Leufroid (S.) 278, 309, 528.
 Licinius. 236.
 Lifard (S.) 154.
 Loup (S.) 116.
 Lubin (S.) 152, 164, 198, 236.
 Lupicin (S.) 42, 74, 76, 98, 102, 103, 132, 134.
 Lupicin. 216, 217.

 Macaire (S.) 164, 293, 294.
 Magnobe (S.) 279, 378, 528.
 Maimbeuf (S.) 279, 378.
 Maître (Le). 295-297, 319, 320, 340, 347-348, 352, 355, 357, 359, 361-364, 366, 367, 375-377, 380-382, 388, 390, 391-395, 401, 406, 408-410, 412

- 413, 416, 417, 421, 423, 424,
 428-430, 437-454, 468, 473-
 475, 477-480, 482, 484, 486-
 491, 493, 502-504, 513, 514,
 519-521, 524, 526, 527.
 Maixent (S.) 160, 218.
 Manguille (S.) *Madelgisilus*. 402.
 Marcolin. 407.
 Marcouf (S.) 147.
 Marien. 246.
 Marin. 62.
 Marius. 39.
 Mars (S.) 195, 213, 235.
 Martin de Tours (S.) 2, 3, 4-33,
 35, 36, 116, 148, 149, 156,
 170, 182, 186, 187, 200, 201,
 205, 215, 219, 226, 254, 265,
 325-328, 508.
 Martin de Vertou (S.) 147, 160,
 164, 225.
 Mary (S.) 402.
 Maur (S.) 186.
 Maxime de Chinon (S.) 149.
 Maxime de Riez (S.) 116.
 Maximin (S.) 186, 236.
 Milon (S.) 404.
 Minerve. 37.
 Mommolin de Langres. 236.
 Monegonde (S^{te}). 148, 206, 218,
 245.
 Mummola. 374.
 Mummolin de Noyon (S.) 460.
 Mummulin. 226.
 Nicet (S.) 204.
 Nicetius. 236.
 Odila (S^{te}). 345.
 Odon de Glanfeuil. 189.
 Omer (S.) 335, 399, 459, 460,
 461.
 Optat. 233.
 Oratoria. 38.
 Ours (S.) 149, 156, 225, 228, 252.
 Ovon. 295.
 Oyand (S.) 61, 73, 74, 76, 87,
 99, 113, 132, 135, 136.
 Oyand. 46.
 Pair (S.) 147, 169, 187, 213-
 214, 225, 235, 236, 254, 257,
 265-266, 495.
 Pakhôme (S.) 61, 162.
 Pappula (S^{te}). 335.
 Pardoux (S.) 335.
 Pascentius (S.) 159, 236.
 Paterne (S.) 147, 169, 187,
 213-214, 225, 235, 236, 254,
 257, 265-266, 495.
 Patrocle (S.) 207-208, 216,
 224, 226, 255.
 Paul de Verdun (S.) 83.
 Paulin de Nole (S.) 3, 11, 14,
 16, 17, 23, 28, 32, 33, 46.
 Paulin. 83.
 Philibert (S.) 278, 281, 293,
 300, 304, 325, 332, 333, 335,
 338, 384-386, 397, 424, 464,
 513, 515, 528.
 Pirmin (S.) 271.
 Porcaire (S.) 115, 116.
 Porchaire (S.) 159.
 Potentien (S.) 278.
 Pourçain (S.) 157, 206.
 Priest (S.) 280, 378.
 Probus. 368.
 Projet (S.) 280, 378.
 Protais. 216.
 Radegonde (S^{te}). 52, 155, 159,
 165-168, 172, 178-184, 186,
 191, 192, 193, 196, 207, 210,
 215-216, 219-220, 224, 231,
 232, 239, 240, 243, 244, 246,
 247, 250, 253, 255, 258, 260-
 265.

- Ragnacaire (S.) 460.
 Remacle (S.) 304, 333, 460, 466.
 Riquier (S.) 276, 313, 338, 404, 465.
 Romain (S.) 42, 51, 60, 72, 73, 86, 98, 102, 134.
 Romaric (S.) 271, 290, 313, 335, 336, 366, 399, 462, 528.
 Rufin. 162.
 Rurice (S.) 116.
 Rusticola. 87.
 Sabinien. 98.
 Saens (S.) 278.
 Salaberge (S^{te}). 277, 292, 315, 331, 334, 336, 344, 374, 383, 449.
 Salore. 116.
 Salvi (S.) 216, 219, 236.
 Salvien. 82.
 Samson (S.) 146.
 Sanniulfe. 257.
 Sapaude. 233.
 Sauve (S.) 216, 219, 236.
 Savin. 60.
 Scubillion (S.) 147, 148, 213, 265-266.
 Seine (S.) 145, 169, 258-259.
 Senoch (S.) 149, 187, 192, 194, 195, 214-215, 236, 245.
 Sérénic (S.) 279.
 • Sidoine-Apollinaire. 165, 228.
 Sigolène (S^{te}). 281.
 Silvestre. 226.
 Silvin. 148, 2, 6, 224.
 Sindulfe. 214.
 Sulpice-Sévère. 2, 3, 7, 13, 16, 17, 23, 28, 32, 33.
 Tetricus (S.) 46.
 Teutsinde. 387.
 Théodechilde (S^{te}). 152.
 Théodefrid (S.) 292, 373.
 Théodemont. 495.
 Théodore. 37, 116, 117.
 Théodulfe (S.) 188.
 Theudaire (S.) 40, 41, 75, 83.
 Theudegisile. 496.
 Theudvald. 496.
 Thierry (S.) 155.
 Tigride. 46.
 Tillon (S.) 338, 404, 407.
 Ulfetrude. 374.
 Ulfinus. 152.
 Ultan (S.) 340.
 Ursicinus (S.) 271, 373.
 Valérien (S.) 116.
 Valéry (S.) 335, 461, 466.
 Valfroy (S.) 154, 169, 187, 200-201, 220-221, 235.
 Vaneng (S.) 278.
 Venance de Lérins. 83.
 Venance de Tours. 148.
 Venant (S.) 148, 206, 224.
 Vêran (S.) 116.
 Vêran. 205.
 Victor. 16, 24, 28.
 Victurnien (S.) 402.
 Volusien. 165, 228.
 Waast (S.) 277.
 Walbert (S.) 291, 292, 294, 315, 333, 372, 461, 505.
 Wandon. 386.
 Wandrille (S.) 62, 273, 274, 294, 300, 304, 306, 313, 325, 332, 333, 335, 345, 346, 353, 365, 366, 413, 455, 457, 459, 464, 498, 512, 513.
 Winoc (S.) 220.
 Wulfran (S.) 348, 460, 498.
 Wulmer (S.) 277, 405.
 Yrieix (S.) 158, 164, 166, 201, 202, 205, 210, 255.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	I
-------------------	---

Livre Premier.

CHAPITRE UNIQUE. <i>Saint Martin et les premiers Moines gallo-romains</i>	1
---	---

Vocation monastique de Martin. — Règle monastique. — Martin à l'école d'Hilaire. — Monastère de Marmoutier. — Moines clercs et apôtres. — Vocation de Paulin et de Sulpice. — Recrutement de Marmoutier. — Moniales. — Vêtements. — Pauvreté. — Régime alimentaire. — Monastère.

Livre Deuxième.

Lérins et les moines formés à son école monastique.

CHAPITRE PREMIER. <i>Origines et développement de la vie monastique dans la Gaule méridionale.</i>	32
--	----

La Provence. — Cassien et Saint-Victor de Marseille. — Lérins. — Monastères de la Provence. — Monastères viennois. — Monastères de Lyon et du Jura.

CHAPITRE DEUXIÈME. <i>Les règles monastiques.</i>	44
---	----

Les fondateurs et la règle. — Règles de Saint Honorat, de Cassien, de S. Césaire, de S. Aurélien, de S. Ferréol, de Tarnat, des Pères du Jura.

CHAPITRE TROISIÈME. <i>La fondation des monastères</i>	63
--	----

Initiative privée. — Autorisation épiscopale. — Rôle des princes. — Attribution des évêques.

CHAPITRE QUATRIÈME. <i>Le monastère.</i>	69
--	----

Ermites et reclus. — Laures. — *Cænobium*. — Disposition du monastère. — Son titulaire. — Clôture.

CHAPITRE CINQUIÈME. <i>Le recrutement.</i>	82
Les ascètes. — Mobiles de la vocation. — Enfants et esclaves. — Noviciat. — Profession. — Costume monastique. — Stabilité.	
CHAPITRE SIXIÈME. <i>La pauvreté</i>	94
Renoncement. — Le monastère et la propriété. — Formation du domaine commun. — Agriculture. — Jardinage.	
CHAPITRE SEPTIÈME. <i>Le gouvernement des monastères</i> . .	101
Choix de l'abbé. — Son rôle. — Fonctions diverses. — Lecture et travail manuel. — Copie des manuscrits.	
CHAPITRE HUITIÈME. <i>Les moines et la cléricature</i>	114
Désir de la cléricature. — Moines évêques. — Moines prêtres. — Droits des évêques sur les moines. — Apostolat.	
CHAPITRE NEUVIÈME. <i>La prière et l'office divin.</i>	121
La prière monastique. — Heures officielles. — Office nocturne. — Offices du jour. — <i>Laus perennis.</i>	
CHAPITRE DIXIÈME. <i>Le régime alimentaire.</i>	131
Pénitences extraordinaires. — Jeûne. — Régime alimentaire. — Réfectoire. — Cuisine. — Infirmeries. — Hôtes.	
CHAPITRE ONZIÈME. <i>Pratiques diverses.</i>	138
Silence. — Discipline régulière. — Fautes principales. — Leur châtiment. — Excommunications. — Moines fugitifs.	

Livre Troisième.

Les premiers moines de la France mérovingienne.

CHAPITRE PREMIER. <i>Topographie monastique</i>	143
Première Lyonnaise. — Deuxième Lyonnaise. — Troisième Lyonnaise. — Quatrième Lyonnaise. — Première Belgique. — Première Aquitaine. — Seconde Aquitaine.	
CHAPITRE DEUXIÈME. <i>Les Règles monastiques.</i>	161
Sources communes des règles. — Abbés en quête d'une règle. — La règle de Saint Césaire à Sainte-Croix de Poitiers.	
CHAPITRE TROISIÈME. <i>La fondation des monastères.</i> . .	169
Choix de l'emplacement. — Donation du sol. — Inviolabilité de la propriété monastique. — Protection épiscopale.	

CHAPITRE QUATRIÈME. <i>Le monastère.</i>	185
Nom du monastère. — Titulaire de l'église. — Construction. — Disposition des lieux. — Dortoir commun. — Exploitation agricole. — Clôture.	
CHAPITRE CINQUIÈME. <i>Recrutement et formation.</i>	197
Nom des moines. — Motifs déterminants des vocations. — Miracles. — Vocation de Saint Jean, de Saint Yrieix. — Admission des postulants. — Enfants offerts. — Esclaves. — Mariage. — Vocations forcées. — Noviciat. — Rites de la profession. — Son caractère.	
CHAPITRE SIXIÈME. <i>Ermites et reclus.</i>	212
Les ermites et la solitude. — Reclus. — Reclus auprès des monastères. — Recluses à Sainte-Croix. — Rites de la réclusion.	
CHAPITRE SEPTIÈME. <i>L'abbé et les officiers dans le monastère.</i>	222
L'abbé. — Son élection par les moines. — Choix faits par l'évêque ou par le prédécesseur. — Troubles après les élections. — Droits de l'évêque sur les abbés et les monastères. — Influence des abbés.	
CHAPITRE HUITIÈME. <i>Les moines et la cléricature.</i>	234
Moines laïques. — Apostolat des moines. — Ordinations monastiques.	
CHAPITRE NEUVIÈME. <i>La prière liturgique.</i>	237
Heures canoniales. — Messe. — Dédicace de l'église. — Culte du saint patron. — Les reliques.	
CHAPITRE DIXIÈME. <i>Le régime alimentaire.</i>	245
Privations extraordinaires et régime commun. — Heures des repas. — Jeûnes.	
CHAPITRE ONZIÈME. <i>Le travail.</i>	249
Travail personnel. — Agriculture. — Métiers divers. — Étude. — Copie des manuscrits. — Écoles monastiques.	
CHAPITRE DOUZIÈME. <i>Œuvres de charité.</i>	256
Amour des pauvres. — Hospices et hôtes. — Eulogies.	
CHAPITRE TREIZIÈME. <i>Maladies et morts.</i>	261
Longévité. — Soins des infirmes. — Les morts dans les monastères. — Sépulture des défunts.	
CONCLUSION	267

Livre Quatrième.

Les moines mérovingiens après l'arrivée de Saint Colomban (590).

CHAPITRE PREMIER. <i>Topographie monastique</i>	269
Fondations de Saint Colomban. — Fondations de ses disciples en Austrasie et en Bourgondie. — Meaux, Sens, Paris. — Reims et Amiens. — Diocèses du Nord. — Neustrie.	
CHAPITRE DEUXIÈME. <i>Règles monastiques</i>	282
Saint Benoît. — Saint Colomban. — Saint Donat. — <i>Regula cujusdam ad virgines</i> . — <i>Regula Magistri</i> .	
CHAPITRE TROISIÈME. <i>Fondation du monastère</i>	299
Essaims monastiques. — Fondateurs. — Leurs intentions. — Leur générosité. — Choix de l'emplacement.	
CHAPITRE QUATRIÈME. <i>Le monastère</i>	313
Première installation. — Construction du monastère. — Vastes édifices. — Plan par terre. — Lieux réguliers. — Églises. — Patrons du monastère.	
CHAPITRE CINQUIÈME. <i>Le recrutement</i>	331
Nombre des moines. — Nature du recrutement. — Novices de familles nobles. — Les esclaves et la vie monastique. — Vocations venues de l'étranger. — Enfants offerts. — Consentement de la famille et du prince. — Vocations politiques.	
CHAPITRE SIXIÈME. <i>Noviciat et profession</i>	351
Oblation des enfants. — Réception des adultes. — Épreuves du début. — Noviciat. — Rites de la profession. — Tonsure. — Vœux. — Stabilité. — Admission des moines étrangers. — Testament du moine.	
CHAPITRE SEPTIÈME. <i>La hiérarchie monastique</i>	370
Noms de l'abbé. — Élection par la communauté, le fondateur ou le prédécesseur. — Bénédiction par l'évêque et installation. — Perpétuité des abbés. — Déposition des abbés. — Rôle de l'abbé dans le monastère et au dehors. — Officiers du monastère, prieur, doyen, cellérier. — Monastères de femmes. — Essais de fédération monastique.	

CHAPITRE HUITIÈME. <i>Ermîtes, reclus et gyrovagues.</i> . . .	401
CHAPITRE NEUVIÈME. <i>La vie intérieure.</i>	412
Enseignement ascétique. — Lecture spirituelle. — Silence.	
CHAPITRE DIXIÈME. <i>La prière.</i>	435
Heures de la prière liturgique. — Les principaux <i>cursus</i> . —	
La messe conventuelle. — La communion. — La <i>Laus perennis</i> . — Usages liturgiques. — Devoirs liturgiques des moines empêchés et absents. — Pratiques pieuses.	
CHAPITRE ONZIÈME. <i>Les moines et les ordres sacrés.</i> . . .	456
Prêtres et diacres choisis dans la communauté. — Leur situation. — Moines choisis comme évêques. — Le ministère apostolique des moines.	
CHAPITRE DOUZIÈME. <i>Le costume monastique. Le sommeil.</i>	467
CHAPITRE TREIZIÈME. <i>Le régime alimentaire.</i>	476
CHAPITRE QUATORZIÈME. <i>Les infirmes et les mourants.</i> . .	492
Soins des infirmes. — Maladies. — Morts. — Sépulture des religieux. — Sépulture des séculiers dans les monastères.	
CHAPITRE QUINZIÈME. <i>Le travail des moines.</i>	501
Obligation du travail. — Étude et travail des moines. — Importance des lectures. — Écoles monastiques. — Caractère de la lecture. — Bibliothèque. — But du travail manuel. — Métiers divers. — La cité monastique.	
CHAPITRE SEIZIÈME. <i>Relations des moines avec le dehors.</i>	516
Relations avec les familles. — Raisons de voyages. — Préparatifs des voyageurs. — Règles à suivre en voyage. — Retour au monastère. — Relations avec les voisins, les passagers. — L'hôtellerie. — Le service des pauvres.	
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. <i>Situation légale des monastères dans la société mérovingienne</i>	530
Droits épiscopaux. — Exemption monastique. — Les monastères et l'autorité royale. — Droit de propriété. — Largesses royales. — Nature de la fortune monastique. — Immunités.	
TABLE ALPHABÉTIQUE.	

15779

LA FRANCE MONASTIQUE

Directeur : R. P. Dom J.-M. BESSE

Prix d'abonnement : 25 fr.

Il paraît chaque année deux volumes et la REVUE MABILLON.

VOLUMES PARUS, 1905

RECUEIL HISTORIQUE

DES ARCHEVÊCHÉS, ÉVÊCHÉS

ABBAYES ET PRIEURÉS DE FRANCE

par Dom BEAUNIER.

Nouvelle édition, revue et complétée par les Bénédictins de Ligugé.

Tome I, *Province ecclésiastique de Paris*, 1 vol. in-8°, xxiv-396 pp.

LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

PÉRIODE GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE

par le R. P. Dom BESSE

Un volume in-8°.

Pour paraître en 1906 :

Les dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, par P. ANGER,
t. I, un vol. in-8°.

*Introduction à la France monastique. Notices historiques et bibliographiques
des Ordres et des Congrégations monastiques et canoniques*, 1 vol. in-8°.

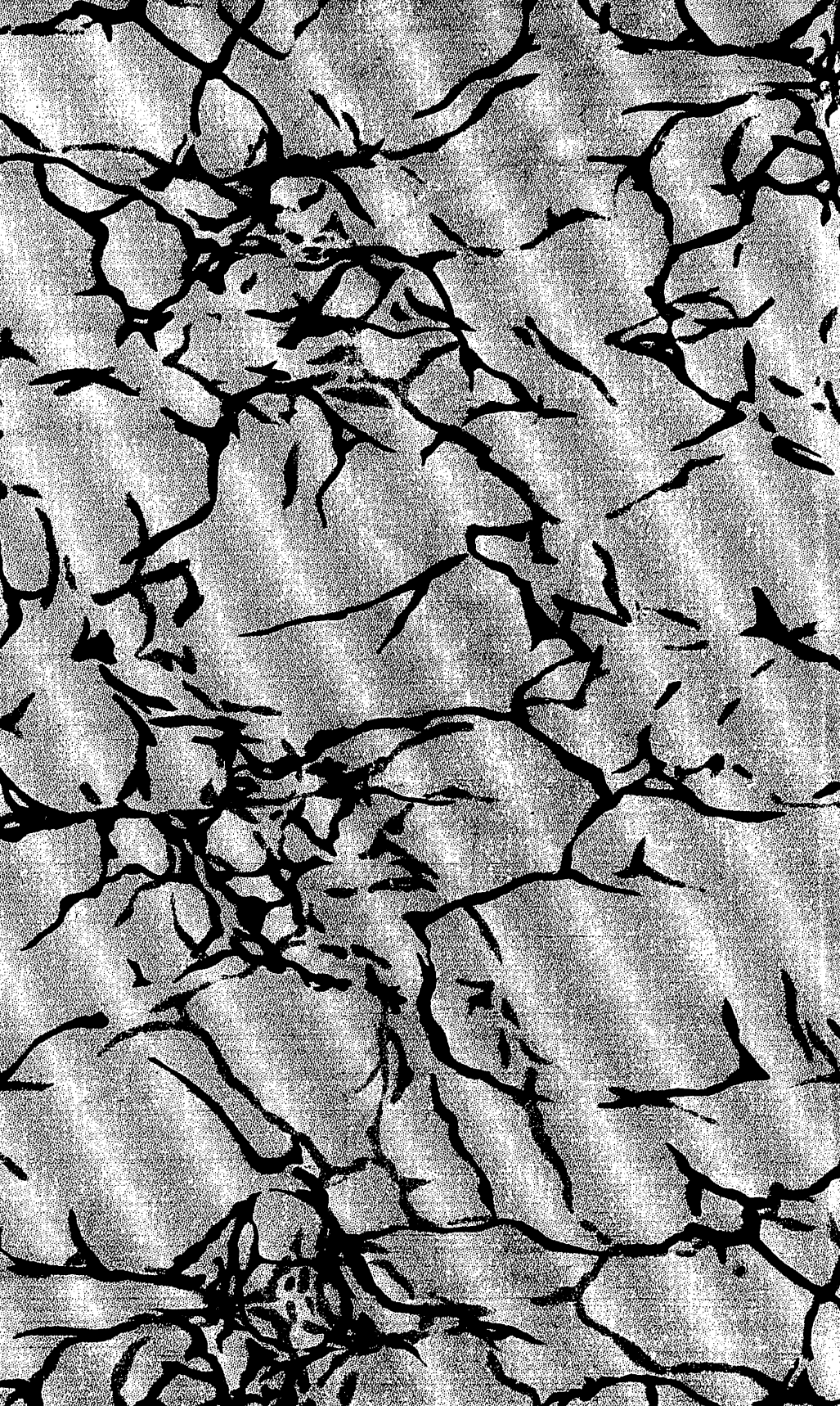
Pour paraître les années suivantes :

Les dépendances de Saint-Germain-des-Prés, t. II.

Recueil historique des Abbayes et Prieurés de France : t. II,

La Provence monastique, t. III, *Languedoc et Gascogne monastique* ;
t. IV, *Provinces ecclésiastiques de Vienne et de Lyon*, etc.

Namur, imprimerie de Ad. Wesmael-Charlier, rue de Fer, 53.



UNIVERSITY OF CHICAGO



15 786 819

BX	Beese
2613	Les Moines de
.B55	L'ancienne France.
	1003944
FEB 21 '36	Ray C. Petray
NOV 16 '35	Shepherd #780
NOV 27 '34	W.H. Shepherd
JUL 1 '34	Bernard Beck
JAN 15 '37	E. Luchi
OCT 26 '35	McNeill
MAR 2 '36	...

BX 2613 1003944
.B55